West Virginia University Libraries
3 0802 102291655 3

EX ris, J.B.S.B.C
D.M.

RECEIVED
JUL 1 1955
WEST VIRGINIA UNIVERSITY
MEDICAL SCHOOL LIBRARY

LOCKED CAGE: CIRCULATE IN LIBRARY ONLY!

778

DO NOT CIRCULATE

1ère edit. franc.

TRAITÉ
DES MALADIES
DES ENFANS,

Ouvrage qui eſt le fruit d'une longue obſervation; & appuyé ſur les faits les plus authentiques.

TRADUIT DU SUÉDOIS,

De feu M. Nils Rosen de Rosenstein, Chevalier de l'Etoile-Polaire, Préſident de l'Académie Royale des Sciences de Stockholm, Médecin de la Famille Royale.

Par M. Le Febvre de Villebrune, D. M.

ex libris Reynault

A PARIS,

Chez Pierre-Guillaume Cavelier, Libraire, rue Saint-Jacques, au Lys d'or, près la fontaine Saint-Séverin.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

1778

Locked Cage
RJ44
.R67
1778

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Habemus enim liberos parvos : incertum eſt quàm longæ noſtrûm cujuſque vita futura ſit. Conſulere vivi, ac proſpicere debemus ut illorum ſolitudo & puericia quàm firmiſſimo præſidio munita ſit. Cic. in Verr. 6.

L'Académie des Sciences de Stockholm publie elle-méme, dans ce volume, les différens articles que j'avois auparavant fait imprimer les uns après les autres, dans les Calendriers de Suede, ſur les Maladies des Enfans. Elle a jugé que c'étoit rendre un vrai ſervice au Public, d'autant plus que les exemplaires où ſont répandus ces morceaux ne ſe trouvent plus aiſément. Si l'Académie ne m'avoit elle-méme chargé de cette entrepriſe, je n'aurois jamais oſé m'y réſoudre, tant la matiere me paroiſſoit importante & l'exécution difficultueuſe ; mais la déférence que je dois à ce Corps

au Public à comparer leurs Ouvrages avec celui-ci. Voyons quelques détails sur l'Auteur.

Nils (Nicolas) Rosen, naquit en 1706, le premier Février, dans le voisinage de Gothenbourg. Son pere Erich Rosen étoit alors Aumônier d'un Régiment. Sa mere Anne Wekander étoit aussi de famille Ecclesiastique. Cette bonne mere, persuadée qu'aucune occupation ne pouvoit la dispenser du devoir que lui imposoit la Nature, voulut le nourrir elle-même. A l'âge de quatre ans, Nils Rosen fut attaqué de la peste. Laissé pour mort pendant vingt-quatre heures, il dut la vie à la tendresse de sa mere, qui, croyant appercevoir en lui quelques signes de vie, ne voulut pas qu'on l'ensevelît. Son pere lui donna les premiers principes de morale & des Lettres, & ne l'éloigna de lui que lorsqu'il l'eut assez bien formé pour être garanti de la corruption des Colleges. Il passa donc à douze ans au Gymnase de Gothenbourg. En 1720, il alla étudier à Lund. Son pere le destinoit à l'état ecclésiastique. Il eut là pour Maître le Savant André Rydelius, qui fut ensuite Evêque. Mais Rosen se sentoit une inclination décidée pour la Médecine. Sans s'écarter des vues de son pere, il se livra à l'étude de la Philosophie & des Mathématiques; y fit les progrès les plus rapides, & suivit en même tems les leçons de Médecine du Professeur Kilian Stobe. Rydelius crut ne pas devoir le gêner, & le pere céda à l'inclination de son fils. Rosen, malgré son étroite fortune, apprit plusieurs Langues étrangeres, passa avec cette ressource à Stockholm en 1724. Il y fut chargé d'instruire les trois fils du Conseiller

Sandberg, & celui de l'Archiâtre Mathia Riben. Infatigable, il inſtruiſoit ſes Eleves, pouſſoit plus loin ſes connoiſſances, écrivoit, traduiſoit des Ouvrages étrangers, & ſe procuroit avec les Libraires certaine aiſance. En 1728, la mort prématurée de l'Aſſeſſeur Pierre Martin laiſſoit vacante une place d'Adjoint en Médecine à Upſal. L'Archiâtre & Profeſſeur Rudbeck jetta les yeux ſur Roſen, en exigeant cependant que ce choix fût confirmé par un acte public, où le Récipiendaire ſoutint une theſe, *De uſu methodi Mechanicæ in Medicina.* Tous les ſuffrages ſe réunirent en ſa faveur, & il obtint ſes proviſions.

Roſen voulut voyager pour augmenter & perfectionner ſes connoiſſances, en voyant la Nature ſous ſes différens aſpects. Il s'attacha au Conſeiller d'Etat Maurice Poſſe, Comte de Cronhielm, & partit avec lui. Ils virent les endroits les plus remarquables du Nord de l'Allemagne, Berlin, Halle, où il jouît quelque tems de la converſation du célebre Hoffmann. A Léipſic, il profita des connoiſſances de Platner. Wolff, cet habile Mathématicien, ne put s'empêcher de l'admirer à Marbourg. De-là il vit Beſançon, Genêve, où il s'arrêta quelque tems, & apprit pluſieurs exercices pour leſquels il montra une ſinguliere adreſſe. De-là il prit ſa route par la Suiſſe, obſervant tout, & ſe rendit à Turin, vint voir la célebre Faculté de Montpellier, & arriva enfin à Paris, où il ſe lia particuliérement avec Juſſieu, Winſlow, Petit, & les autres habiles Maîtres de ce tems-là. Il en remporta une eſtime générale. La Flandre lui parut un théâtre digne de

ſon attention. Après quelque ſéjour à Bruxelles, il alla faire connoiſſance à Utrecht avec le ſavant Muſchembrock. La Hollande, qui étoit alors une pépiniere de Savans, lui offroit encore Boerhaave, Albinus, s'Gravesande, qui faiſoient l'ornement de l'Académie de Leyde. La réputation du docte le Clerc l'attira à Amſterdam, où il le fréquenta quelque tems; il ſe félicita ſouvent de l'avoir connu perſonnellement. Gorter enſeignoit à Harderowick. Roſen s'y rendit, & fut flatté de recevoir de la main de ce grand Médecin, le bonnet de Docteur. Il y ſoutint une theſe des plus ſavantes, *De Hiſtoriis Morborum conſcribendis:* il fut promu à ce grade. Roſen avoit différé juſques-là, pour être plus libre avec les Savans qu'il vouloit connoître & entendre dans leurs Colleges. Après cette démarche, il crut que ſa patrie avoit de juſtes prétentions à l'uſage de ſes talens. Il y retourna, revit à Lund le Docteur Stobe, ſon ancien Maître.

En 1731, il entra à Upſal dans l'exercice de ſa place d'Adjoint; & c'eſt une des plus glorieuſes époques pour la Médecine en Suede. Ce fut alors que la Société Littéraire l'agrégéa à ſon Corps. En 1732, Stobe ayant quitté la chaire de Profeſſeur, pour enſeigner l'Hiſtoire, ſa place fut offerte à ſon Diſciple Roſen. Mais les Profeſſeurs d'Upſal eurent recours à l'autorité du Roi pour le retenir parmi eux. Dès ce moment les connoiſſances médicales firent, par ſon moyen, les plus grands progrès: le nombre des Etudians ſe multiplia, & les Etrangers n'eurent plus eſpérance de prétendre aux places de Profeſſeurs en Suede. Roſen

avoit déjà formé plus de Sujets qu'il n'en falloit. Son mérite fut bientôt connu à la Cour. Le Roi Frédéric eut même recours aux lumieres de Rosen, dans un dérangement de santé, dont les suites étoient des plus à craindre. Les succès de Rosen lui méritèrent le titre de Médecin du Roi. Sa Majesté avoit voulu se l'attacher particuliérement; mais Rosen fit alors tant d'instances pour n'être pas séparé du Corps Académique d'Upsal, que le Roi crut devoir sacrifier au bien public son intérêt particulier.

En 1739, époque glorieuse pour la ville de Stockholm, l'Académie Royale des Sciences fut établie dans cette Capitale. Rosen fut nommé parmi les premiers Membres de ce Corps, dont il exerça deux fois la Présidence. Le Roi voulut même être présent à sa seconde inauguration. Le Professeur Rudbeck vint à mourir en 1741. Rosen, qui avoit suppléé à ses fonctions pendant neuf ans, de même qu'à celles du Professeur Roberg, fut nommé pour lui succéder. Le surcroît de ses travaux étant alors diminué, il se livra tout entier à la partie de la Médecine, qu'il avoit toujours préférée. Malgré les connoissances supérieures qu'il avoit dans la Botanique, & qui l'égaloient à Linnée, il se voua tout entier à l'enseignement de l'Anatomie, de la Physiologie, & de la Médecine-pratique. En quittant sa place d'Adjoint, il fit nommer pour le remplacer l'habile Naturaliste Wallérius, qu'il avoit formé. Les talens supérieurs du Disciple prouverent le discernement du Maître. Rosen, à la place où sa capacité l'appeloit, donna dès ce moment à l'étude &

aux progrès de la Médecine en Suede, toute l'étendue dont elle y étoit ſuſceptible. Il obtint la fondation d'un (*a*) Hôpital pour les leçons de Pratique, d'une chaire particuliere pour les Diſſections anatomiques, & d'une autre pour les leçons expérimentales de Chymie. Il ne veilla pas moins à rectifier toutes les parties de l'enſeignement. La Théologie, la Philoſophie, furent auſſi l'objet de ſes ſoins. Les theſes ſe ſoutinrent même dans ces deux parties des études ſans aucuns frais de la part des Etudians, tant qu'il fut à Upſal; avantage que les Sujets ont perdu depuis qu'il l'eut quitté. Loin de perdre de vue les Etudians hors des heures de College, il les réuniſſoit chez lui, levoit leurs doutes, dirigeoit leurs travaux, animoit leur activité, aidoit ceux qui ſe trouvoient gênés. Les pauvres qu'il viſitoit avoient également part à ſa fortune; & jamais il ne reçut aucune gratification, ſans que ſes Auditeurs y euſſent part. Tels ſont, en bref, les principales obligations que lui eut l'Académie d'Upſal, tout le tems qu'il y reſta.

Obligé de paroître à Stockholm, il quitta ſa chere Upſal, pour laquelle il ne pouvoit plus rien faire de mieux, & fut remplacé par le Docteur Auriville, ſon gendre. Il laiſſa tout en très-bon ordre, & entre les mains d'habiles Profeſſeurs, qu'il avoit imbus de ſes ſages maximes. L'eſſentiel eſt qu'il les avoit tous mis en garde contre cet eſprit de cabale qui déshonore & détruit enfin tous les Corps. Con-

(*a*) Il y eut même un logement deſtiné au Profeſſeur qui ſeroit occupé de cette fonction.

ſulté de toutes les parties du Royaume, & même des Princes étrangers les plus éloignés, il ſe rendit à Stockholm, où il fut auſſi utile qu'il l'avoit été à Upſal. Les fréquentes viſites qu'il faiſoit à la Cour, les conférences qu'il avoit avec le College Royal de Médecine & avec l'Académie, dont il étoit un des principaux ornemens, acheverent de donner à la Médecine tout le luſtre qu'il lui deſiroit. Il aima mieux inſtruire & mettre ſes Diſciples en état d'écrire, que de faire imprimer un grand nombre d'Ouvrages. La prudence avec laquelle il traita Leurs Majeſtés en différentes maladies, lui mériterent enfin l'Ordre de l'Etoile-Polaire, qu'il fut obligé d'accepter, après avoir déja refuſé la Nobleſſe & le titre d'Intendant de la Cour. La Reine elle-même lui ordonna de céder aux deſirs de Leurs Majeſtés. Elle voulut avoir ſon portrait exécuté en médaillon, par l'habile Artiſte Larchevêque, & le fit placer à Drottingholm, parmi ceux des Savans, qui ont contribué à la perfection des Arts & des Sciences. Ses amis firent même graver ſon portrait à Paris à ſon inſu. Roſen ne pouvoit prétendre à plus de gloire & d'eſtime. Il avoit joui de tous les honneurs dont Hyppocrate avoit été comblé à Athènes; & s'il n'eût laiſſé à ſes Deſcendans une aſſez riche fortune, ils euſſent ſans doute été ſoutenus & produits par le Gouvernement. En 1734, le 18 Mai, il s'étoit marié avec Anne-Chriſtine d'Hermanſon, ſœur du Comte d'Hermanſon, Conſeiller d'Etat. Il ne reſte de ſes trois enfans que M. de Roſenſtein, qui jouit de la plus grande conſidération à la Cour de Stockholm.

Roſen mourut en 1773, le 16 Juillet, univerſellement regretté. Son éloge fut prononcé par M. Schulzenheim, dont on peut voir le diſcours, pour ſavoir plus en détail les circonſtances de la vie de cet homme, ſi cher à ſa patrie.

Malgré ſes occupations auxquelles trois & quatre autres auroient à peine ſuffi, il nous reſte de lui,

1°. Près de cinquante Diſſertations latines ſur différens ſujets de Médecine. Les matieres y ſont traitées avec le plus grand intérêt.

2°. En Suédois, un Traité d'Anatomie, ouvrage lumineux, & que l'Auteur vouloit retoucher ſur la fin de ſa vie: il n'a pas eu le tems de le faire. Les Obſervations phyſiologiques & pratiques y accompagnent par-tout les détails anatomiques.

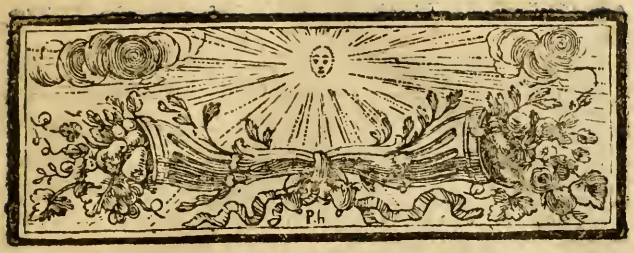
3°. Pluſieurs Mémoires importans, qu'on retrouvera dans la Collection académique de Stockholm.

4°. Un Traité de Médecine domeſtique, fait par ordre de la Reine; ouvrage du genre de celui de Tiſſot, mais infiniment mieux travaillé.

5°. Un Diſcours ſur les devoirs d'un Médecin raiſonnable & libre de tout eſprit de parti; & l'on peut aſſurer que jamais Médecin n'a mieux rempli que lui les devoirs qu'il y fait connoître.

6°. Ce Traité des Maladies des Enfans, dont il répandit les articles dans les Calendriers, perſuadé que c'étoit la voie la plus convenable pour détruire les préjugés du Peuple.

TRAITÉ



TRAITÉ DES MALADIES DES ENFANS.

CHAPITRE PREMIER.

Des Nourrices.

IL faut, pour la ſanté d'un enfant, une nourriture bonne & ſuffiſante. La plus avantageuſe eſt, ſans contredit, le lait de la mere. Un enfant ſe trouve même toujours aſſez bien, lorſqu'il eſt allaité par ſa mere, quoique le lait n'ait pas toutes les qualités qu'on a coutume de requérir pour le trouver bon : au contraire, un enfant étranger à ſa nourrice ſe trouve bientôt mal de ſon lait. Ainſi une mere jalouſe de ſon devoir le plus eſſentiel, doit allaiter ſon enfant : d'ailleurs, elle y gagne beaucoup ; elle paſſe au moins le tems de ſes couches plus aiſément : elle évite en général la fievre de lait

& les éruptions cutanées, l'inflammation de la matrice, accident assez fréquent lorsque le lait se jette à ce viscere ; elle le garantit aussi des tumeurs laiteuses des aines, qui viennent souvent à suppuration avec les suites les plus fâcheuses; des fleurs blanches, qui résultent des épanchemens laiteux.

Toutes ces circonstances, doivent donc engager une mere à nourrir, au moins pendant qu'elle doit garder la chambre. Son premier lait est ce qu'il y a de plus propre à purger l'enfant de son *méconium*, & prévient nombre d'incommodités que l'enfant essuie autrement. Il est constant que l'enfant (*a*) prend avec le lait le caractere de sa nourrice & ses inclinations. On a remarqué que des lionceaux allaités par une vache ou par une chevre, en étoient devenus aussi privés que leur nourrice : au contraire, on a vu des chiens allaités par une louve, dégénérer en animaux féroces & cruels.

Mais, supposé que la mere manque de lait, ou qu'elle ait les bouts trop gros, trop petits ou trop pointus, de sorte que l'enfant ne puisse les tenir à la bouche pour téter ; supposons aussi que les bouts soient blessés, ou que la mere soit valétudinaire, ou d'une foible constitution ; qu'elle soit phthisique, ou qu'elle ait la pierre ou toute autre maladie qu'elle pût donner à son enfant avec le lait ; ou quelle se livre trop légerement à la joie ou à la tristesse, ou qu'elle ne puisse être assez maîtresse d'elle-même pour ne pas

(*a*) Van-Swieten mérite d'être comparé avec notre Auteur, qu'il contredit. *Voy. Edit. Paris*, t. 4. p. 593.

s'irriter à la moindre occaſion ; dans toutes ces circonſtances, elle ne doit pas nourrir, mais donner ſon enfant à la nourrice qui réunira le plus de qualités néceſſaires au bien-être de l'enfant.

Il faut qu'une nourrice étrangere ſoit d'un caractere tranquille, doux, modéré, gai & vertueux. Elle doit avoir depuis vingt juſqu'à trente ans, être accouchée un peu plutôt que la mere, & avoir déjà manié des enfans. On doit être sûr qu'elle eſt ſaine ; de ſorte qu'il n'y ait pas à craindre qu'elle communique aucun mal à ſon nourriſſon : ſur-tout elle doit être exempte de la moindre impreſſion de ſcorbut : ainſi l'on examinera ſoigneuſement ſi ſes gencives ſont fermes & ſaines. On prendra garde auſſi qu'elle n'ait aucune attaque de virus caché, ni aucune éruption cutanée, ni les glandes endurcies, ni toute autre affection qui décele une dépravation des humeurs

Il eſt avantageux qu'une nourrice ſoit plutôt graſſe que maigre ; le mieux eſt lorſque ſa conſtitution revient le plus à celle de la mere. Elle doit être en état d'allaiter des deux mammelles, & avoir des bouts d'une groſſeur bien proportionnée : ces bouts doivent être aſſez irritables pour devenir fermes lorſqu'on y paſſe le bout du doigt : car autrement c'eſt un obſtacle à la ſortie du lait.

Il eſt néceſſaire que le lait, pour être bon, ait les qualités ſuivantes :

1°. La couleur doit en être d'un blanc bleuâtre. 2°. Il ne doit avoir aucune odeur. 3°. La ſaveur doit en être très-douce ; & non ſaline, ni amere, ni ſemblable à celle

qu'a le premier lait d'une mere, lorſqu'il commence à changer & à devenir un vrai lait. Le mieux eſt lorſqu'il a la ſaveur du lait ordinaire, atténué avec un peu d'eau, & adouci avec une légere doſe de ſucre. 4°. Le lait doit avoir peu de corps, & tomber aiſément de deſſus l'ongle où l'on en aura exprimé une goutte, pour peu qu'on incline l'ongle; & ſi l'on ſecoue la main ſubitement, il ne doit reſter aucun trait blanchâtre ſur l'ongle. 5°. Le lait ne doit faire aucune impreſſion dans l'œil ſi l'on y en laiſſe tomber une goutte. 6°. Si en le faiſant cailler il donne beaucoup de frommage, il ne vaut rien. 7°. Si en le laiſſant repoſer pendant quelques heures il rend beaucoup de crême, ce n'eſt pas un bon ſigne: ce qu'on reconnoît auſſi en peſant le lait; car plus il eſt léger, plus il rend de crême. 8°. Plus le lait eſt vieux, plus il eſt épais & déſavantageux. Si l'on a donc à choiſir entre deux nourrices, dont l'une eſt âgée de trente ans, avec un lait d'un mois de plus que celui de la mere; & dont l'autre n'auroit que vingt ans, mais avec un lait de ſix ou ſept mois, la premiere, quoique plus âgée, doit être préférée, toutes choſes égales d'ailleurs.

Si l'on ne peut ſe procurer de nourrice, & que la mere ne puiſſe allaiter, il faut accoutumer l'enfant au (*a*) *biberon*; & l'on s'en ſert

(*a*) On a objecté contre l'uſage du biberon, que l'aliment devant y être très-délayé pour paſſer par les trous de la peau dont on le garnit, affoiblit l'eſtomac de l'enfant: ce qui eſt aiſément ſuivi de diarrhée. Conſéquemment on a préféré un vaiſſeau de figure oblongue, dans

avec beaucoup d'avantage dans l'Oſt-Bothnie. On a ſoin de tenir le vaiſſeau toujours bien net. Le bout de ce biberon ſe garnit d'un mammelon de vache, ou d'une peau fine percée de pluſieurs petits trous. On y verſe autant de lait crud de vache ou de chevre, qu'on préſume que l'enfant en a beſoin chaque fois. Il faut délayer ce lait avec un peu d'eau, & l'adoucir d'un peu de ſucre. Lorſque l'enfant eſt plus fort, on lui donne plus de nourriture, comme on le verra ci-après.

Il ne ſuffit pas d'avoir une nourrice qui ait les qualités mentionnées : la ſanté de l'enfant exige encore qu'elle tienne un bon régime. D'abord on lui donne, ſi l'on peut, une chambre aſſez ſpacieuſe, exempte de tout paſſage, de vents coulis, & claire. Elle doit être modérément chaude, & d'une grande propreté ; autrement il s'y manifeſte une mauvaiſe odeur, & l'enfant & la nourrice y deviennent galleux. La nourrice ne doit pas s'expoſer imprudemment au froid ; au moins ſon ſein ſera toujours bien couvert. Si elle y a ſenti du froid, elle doit le réchauffer avant de le préſenter à l'enfant ; autrement il en gagneroit une toux ou un rhume de cerveau. Cependant je ſuis bien éloigné d'obliger une nourrice à garder toujours la chambre ; au contraire, elle aura la liberté d'aller à ſon gré dans les autres appartemens, & de

---

lequel on jette l'aliment à la doſe de trois ou quatre cuillerées ordinaires, chaque fois que l'enfant doit prendre quelque choſe. On préférera un vaiſſeau de terre ou de fayence, que l'on aura ſoin de tenir propre.

s'occuper du ménage. J'ai remarqué qu'en renfermant une bonne nourrice dans sa chambre, son lait s'étoit altéré; il reprit ses bonnes qualités en quatorze jours, après lui avoir permis d'aller & de venir dans la maison, & de s'occuper de quelques petits travaux.

Elle doit avoir à manger suffisamment & à des heures réglées: on ne lui refusera pas la petite bierre dont elle boira autant qu'elle voudra, en observant qu'elle ne soit ni aigre, ni nouvelle, ni de baissiere, ni tirée de la veille. Le vin (*a*), l'eau-de-vie, la bierre-double, le café ne lui conviennent pas. On peut lui permettre, quoique rarement, le thé au lait. Le vase dont elle boit sera bien rincé tous les jours: il sera de terre. Quelques-uns ont coutume de jetter du syrop dans la bierre de la nourrice: mais j'en ai vu le nourrisson pris d'un dévoiement considérable. Il n'y a pas de choix si scrupuleux à faire pour les alimens. Les meilleurs sont ceux auxquels la nourrice est accoutu-

(*a*) Un enfant sain & bien portant avoit une très-bonne nourrice, & se trouvoit toujours très-bien lorsqu'il étoit à la ville. Emmené à la campagne avec cette même nourrice pendant l'été, il y étoit incommodé tous les Dimanches. Je ne pus m'imaginer la cause de ce dérangement périodique, voyant que la nourrice observoit le même régime que tous les autres jours. Je découvris enfin qu'elle prenoit le matin un petit verre d'eau-de-vie ce jour-là. Je le défendis, & l'enfant n'eut pas de récidive de son dérangement. « Le vin détrempé d'un peu d'eau, pris modérément, ne peut que faire du bien à une nourrice. La petite bierre est la boisson ordinaire du pays de l'Auteur.

mée, & qu'elle prend le plus volontiers. Cependant elle doit ſe garder des acides & de toutes les eſpeces d'oignons. De tems à autre on lui accordera quelque aliment ſalé (*a*) : mais l'enfant ſera bientôt tourmenté de vents, ſi elle mange des pois, des navets, des choux.

La nourrice doit aller à la ſelle tous les jours ; & elle eſt indiſpenſablement obligée d'avertir ſi le contraire lui arrive. On y remédie moyennant un ſuppoſitoire fait de deux gros de miel, d'un demi-gros de ſel, & de coton qu'on y trempe. Il faut éviter les purgatifs, relativement aux nourrices ; car ſi le ſein n'eſt pas plein lorſqu'ils ſont adminiſtrés, & que la nourrice peu après cela ſoit obligée de donner à téter, les purgatifs reſtent ſans effets : l'enfant devient foible, malingre, & en perd aiſément la vie. Si la nourrice eſt priſe d'un cours de ventre, on lui donne un demi gros de rhubarbe, & huit heures après, s'il eſt beſoin, plein une cuiller à thé d'électuaire *diaſcordi*. Dans l'intervalle on donne à l'enfant une (*b*) autre nourriture que ſon lait.

(*a*) On excite par ce moyen la nourrice à boire, & ſon lait en devient plus fluide : ce qui doit ſe faire de tems en tems, ſur-tout lorſqu'on s'apperçoit que l'enfant râle en dormant pluſieurs fois de ſuite, ſans avoir pris trop de lait. Je propoſe plus bas un autre moyen pour éviter la moindre acrimonie dans les humeurs.

(*b*) L'Auteur conſeille de faire prendre du petit-lait clarifié, dont on a fait le départ avec des œufs, dans le cas où la nourrice doit interrompre la lactation. Cette nourriture ſeroit bonne pour un jour ou deux : mais il faut quelque choſe de plus ſubſtantiel, ſi l'enfant doit ne pas téter pendant pluſieurs jours, & qu'il ait plus

Une nourrice qui allaite bien, eſt rarement priſe de ſes régles. Si cela lui arrive, elle ſent le plus ſouvent des tranchées. J'ai diſtinctement obſervé que les enfans qui tétoient alors, s'en trouvoient aſſez mal. Le plus sûr pour la nourrice, eſt de faire tirer ſon ſein par une autre femme, & de ne donner pendant ce tems-là à l'enfant que du petit-lait clarifié, dont on a fait le départ avec des œufs. On a ſoin de bien couvrir les vaiſſeaux où l'on met ce que l'on fait prendre à l'enfant, de peur qu'il n'y tombe des inſectes ou autre choſe de malpropre.

Il n'eſt pas moins avantageux d'accoutumer de bonne heure l'enfant à une autre nourriture que ſon lait. Auſſi long-tems qu'il eſt encore très-jeune, on lui donne celle que je viens d'indiquer, & ſur-tout avec un biberon : enſuite on pourra eſſayer du lait crud, que l'on atténuera avec de l'eau de riz ou d'orge perlée. Si

---

de quinze jours. Voici un lait qui ſoutient très-bien ces petites plantes Théranthropes, d'après l'expérience que j'en ai faite.

℔ Amandes douces pelées. . . . *deux.*
Ecraſez en verſant peu à-peu, Eau bouillie. *quatre onces.*
Jettez-y. . . . lait. . . . . *ſix onces.*
ſucre fin. . . . . *une drachme.*

On obſervera cette proportion pour en donner à l'enfant autant qu'il en a beſoin ; & on lui fera paſſer deux cuillerées de bouillon léger à trois différentes fois dans la journée : j'ai ſoutenu un enfant pendant deux mois avec ce ſeul aliment, & il s'en accommodoit très-bien.

on lui voit de la disposition à être resserré, on mêle ce lait avec une décoction de gruau d'avoine passé au tamis, & l'on y délaye un peu de miel (*a*) purifié. La bouillie (*b*) de farine, même claire, ne convient pas aux enfans. C'est une nourriture visqueuse, glaireuse, qui produit les obstructions au mésentere, l'endurcissement de l'estomac, les aigreurs, les flatuosités & mille autres maux qui font périr au moins la moitié des enfans. La 263e Observation de Moriceau & celles que M. Zimmermann a produites dans les Mémoires de Zurich & dans son Traité de l'Expérience, le démontrent assez évidemment. Lorsque l'enfant a six mois, on peut commencer à lui donner du lait crud chaud, dans lequel on jette un peu de pain très-cuit, fait de farine de seigle bien fermentée : on fait d'abord tremper ce pain dans un peu d'eau chaude.

Une nourrice ne doit pas écouter l'amour :

(*a*) Si l'on donne cet aliment à l'enfant, on préférera un peu de sucre, il fait mieux passer le lait. Le *gruau* d'avoine, quoi qu'en dise l'Auteur, peut être suivi de cours de ventre opiniâtre, ou il faut ne le donner que de tems en tems.

(*b*) On ne sauroit trop insister sur ce conseil de l'Auteur. Voyez ma traduction du *Traité de l'Expérience* de M. de Zimmermann. Voici avec quoi l'on supplée à la bouillie de farine sans courir aucun risque. Prenez mie de pain rassis, émié très-fin, *une once* ; faites bouillir quelques minutes dans moitié eau, moitié lait, *8 onces*. Pendant que cela chauffe, jettez-y peu à peu *farine de seigle* passée au four, *quatre petites pincées* ; passez cela dans un linge fin, en pressant de maniere que tout passe.

l'enfant en ſouffre, parce que le lait devient alors ſalin & mal-ſain. Ainſi on apportera tous les ſoins pour qu'une nourrice mariée ne ſe laiſſe pas approcher de ſon mari. Si on remarque qu'elle le déſire, il faut qu'elle quitte l'enfant : elle n'eſt plus propre à nourrir. Il en eſt de même, à plus forte raiſon, ſi elle devient groſſe (*a*).

(*a*) Voyez Brouzet, *Education Médicinale* des Enfants ; & Van-Swieten, t. 4, p. 598, ſur la néceſſité de la continence pendant la lactation, & dans le cas de groſſeſſe. Van-Swieten n'eſt pas ſi ſévere que M. Murrey le penſe. Il eſt cependant vrai que le manque de réſerve dans les circonſtances où ſe trouve une nourrice, peut rendre le mal plus conſidérable ſi l'enfant eſt dérangé. Mais un Médecin doit s'être bien informé du tempérament de la nourrice, avant de lui interdire les approches de ſon mari. Voici un exemple qui peut ſervir de regle à cet égard : Je fus appellé il y a environ quatorze mois, chez une Dame de la rue Aubry-le-Boucher, jeune & d'un tempérament plein de feu ; elle nourriſſoit elle-même & s'en trouvoit très-bien. Son enfant, âgé de cinq mois & demi, commençoit à dépérir depuis cinq ou ſix ſemaines. Après toutes les queſtions néceſſaires, je conſeillai certaine continence ; l'enfant s'en trouva bien. La mere charmée de voir ſon enfant reprendre nourriture, prit le parti d'une continence abſolue, & tomba, trois mois après, dans la plus ſombre mélancolie. Je fus appellé. Inſtruit de ce qui s'étoit paſſé, je conſeillai moins de réſerve ſur les beſoins de la nature. L'enfant & la mere s'en trouverent auſſi bien que je pouvois l'eſpérer. Les Phyſiologiſtes font voir que ſi la déperdition exceſſive du fluide génital tend à la ruine du tempérament, la ſurabondance n'en eſt pas moins dangereuſe. Quant à la fréquence des approches pendant la groſſeſſe, voyez l'exemple important que produit M. Zimmermann, *Traité de l'Expérience en Médecine*.

Le mouvement eſt d'une néceſſité indiſpenſable à une nourrice, tant par rapport à ſa ſanté, que pour ſe faire un bon lait, qui ne ſoit pas trop épais, & qui ne s'aigriſſe pas trop aiſément. Ainſi on la fera aller & venir, & même travailler un peu tous les jours, de maniere à lui ſuſciter une légére ſueur. Mais il faut qu'elle prenne ce mouvement une heure avant le repas, & non immédiatement après.

Si l'enfant n'eſt pas aſſez tranquille pour laiſſer bien dormir ſa nourrice, elle ſe ſent des chaleurs, le lait s'arrête, il devient jaune & nuiſible. Alors on donne une garde à la nourrice, afin qu'elle puiſſe dormir ſept ou huit heures par jour.

Une nourrice doit ſavoir modérer ſes mouvemens coleres : car ſi elle donne le ſein après quelque emportement, l'enfant s'en reſſent auſſi-tôt; il a des mouvemens convulſifs ou d'autres affections dangereuſes, qui ſouvent lui coûtent la vie. Albinus rapporte l'exemple ſuivant. Une femme priſe d'un mouvement de colere, donna alors le ſein à ſon enfant : auſſitôt l'enfant eut une hémorragie par les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, l'anus, &c. & mourut. Voyez un autre exemple au chap. 10. *de l'Eclampſie.* Il eſt donc très-intéreſſant que tous les gens de la maiſon, ſur-tout la garde, ne donnent à la nourrice aucun ſujet de ſe fâcher : ſi cela arrive, on doit l'empêcher de préſenter le ſein juſqu'à ce que ſa colere ſoit paſſée, & qu'elle ſe ſoit fait téter par une autre femme, pour prendre enſuite une poudre de huit ou dix grains de nitre purifié,

& trente grains de trochiſques de citron. J'ai dit que la nourrice devoit ſe faire téter ; car ſe traire elle-même ou ſe faire traire, comme on le fait dans le cas de plénitude laiteuſe, je condamne cette manœuvre, qui d'ailleurs eſt déſavantageuſe au ſein.

Il n'eſt pas moins nuiſible pour l'enfant de prendre le lait immédiatement après une peur qu'aura eue ſa nourrice. Elle doit encore ſe faire téter par une femme, & prendre enſuite trente gouttes de *Liquor. corn. cerv. ſuccin.* avant de préſenter le ſein à l'enfant. On voit aiſément ſi la peur ſe paſſe pendant ce tems-là.

Si la nourrice a quelque inquiétude d'eſprit ou du chagrin, l'enfant ne tarde pas à diminuer & à perdre ſa ſanté. Il faut tâcher de connoître la cauſe de cet état de la nourrice ; & ſi l'on ne peut y remédier, il faut la changer.

Lorſque la nourrice vient à être malade, l'enfant doit en être éloigné juſqu'à ce qu'elle ſoit guérie. Pendant ce tems-là il prend le lait d'une autre, ou les alimens dont j'ai parlé ci-devant.

Il n'y a point de danger à changer la nourrice pour l'une ou l'autre des cauſes mentionnées, ſi celle qu'on prend en ſa place a les qualités requiſes, & que ſon lait ſoit d'ailleurs un peu plus jeune que celui de la premiere, de ſix ſemaines au plus ; autrement l'enfant en auroit aiſément un cours de ventre très-mauvais.

La nourrice doit préſenter le ſein toutes les fois que l'enfant a faim ou ſoif, mais non toutes les fois qu'il crie ; autrement l'eſtomac de l'en-

fant ſeroit ſurchargé par un aliment qu'il ne digéreroit pas. Le lait toujours diſpoſé à ſon altération naturelle, devient alors aigre, acrimonieux, cauſe des vomiſſemens & des tranchées. Les meres & les nourrices regardent ces vomiſſemens comme très-avantageux aux enfans ; ſans doute ils leur ſont auſſi utiles que ceux qui arrivent aux adultes qui mangent & boivent ſi ſouvent pendant la journée, qu'ils ſont forcés de vomir pluſieurs fois. Mais une nourrice fait très bien d'accoutumer ſon enfant à ne prendre le ſein qu'à des heures réglées, & lorſqu'il a réellement beſoin. Elle reconnoîtra aux ſignes ſuivans s'il a beſoin. 1°. S'il y a du tems qu'il n'a rien pris. 2°. S'il fixe ſes regards ſur ſa nourrice & la ſuit des yeux lorſqu'elle va & vient. 3°. Si la joie eſt peinte dans les yeux de l'enfant, au moment où elle découvre ſon ſein. 4°. Si en lui préſentant le bout du doigt bien propre à la bouche, il le ſerre comme pour téter.

La nourrice en ſortant de ſes repas ne doit pas donner le ſein à l'enfant ; autrement le lait s'aigrit très-promtement & cauſe des tranchées. Elle ne le fera pas non-plus le matin avant d'avoir pris quelque choſe, parce que le lait a néceſſairement alors un peu d'acrimonie.

Si le lait diminue, la nourrice doit prendre du lait de vache atténué avec de l'eau où l'on a fait bouillir de la ſemence de fenouil. Mais ſi elle eſt groſſe, cela eſt inutile.

Pour éviter que l'enfant devienne contrefait, il faut lui donner tantôt l'un, tantôt l'autre ſein. C'eſt auſſi un abus dangereux, que

de toujours porter l'enfant sur le même bras.

Il est de la derniere importance qu'une nourrice sache bien emmailloter un enfant : sur-tout il ne faut pas que la bande soit serrée, ni qu'elle soit conduite jusqu'à l'estomac & la poitrine. Il ne faut pas non-plus oublier de conduire la bande alternativement du côté droit & du côté gauche : autrement l'enfant devient contrefait. Si l'enfant crie après être emmailloté, il faut le démailloter sur le champ. Peut-être qu'il est alors molesté par quelque pli de ses langes, ou par une épingle, ou qu'il s'est dérangé l'un ou l'autre membre (*a*) pendant qu'on l'arrangeoit. Il faut démailloter un enfant aussi souvent qu'il a lâché son urine ou ses excrémens ; autrement il se gerce dans les cuisses. Pendant qu'on l'emmaillote, il faut tenir les portes fermées, de peur qu'il ne soit pris d'un air frais ou froid. Mais *il seroit beaucoup plus raisonnable de ne* (*b*) *pas emmailloter les enfans.* Les Médecins l'ont prouvé par les exemples les plus convaincans ; & M. le Professeur Schultzen-

(*a*) Un enfant de trois mois crioit un jour très-fort après avoir été emmailloté ; on lui donna le *specific. cephalic.* du Doct. Michael, mais ses cris redoublerent. Une jeune Dame qui se trouvoit-là, dit qu'il falloit le démailloter. A peine l'enfant fut-il desserré, qu'il se tut. Il avoit un bras tourné sous le dos, & qui devenoit déjà bleu. Un autre, dont la garde avoit plié un pied sur la jambe en l'arrangeant, se plaignoit également par les cris les plus amers : on le débanda, & l'on reconnut la cause de ses plaintes. Heureusement il n'en fut pas blessé.

(*b*) Voyez Van-Swieten, sur l'abus des maillots. Pag. 590, tom. 4, *édit. Paris.*

heim par ſes propres enfans, de maniere à ne laiſſer aucun doute ſur mon aſſertion. En effet, ſi un adulte ſe trouvoit au lit dans la géne où l'on y met les enfans, ne regarderoit-il pas cela comme un très-grand tourment ? Mais nous ſommes ſans pitié pour ces pauvres innocens.

Les bonnets d'un enfant doivent être changés ſouvent, & ſur-tout être tenus aiſés : autrement la tête trop ſerrée ne prend pas un accroiſſement convenable. Nombre de nourrices ont coutume de mettre ſur la fontanelle un morceau de drap, pour tenir cet endroit-là chaud : mais il vaut mieux coudre ce morceau dans le bonnet, ou garnir un peu plus le bonnet à cet endroit. Il faut auſſi avoir cette attention pour la fontanelle de l'occiput ; car celle-ci reſte quelquefois aſſez long-tems ouverte. (Il en eſt de même à tous les angles des os qui forment la boëte du crâne.)

On aura grand ſoin de laver avec de l'eau de ſavon les ſaletés que les enfans ont ſur la tête après la naiſſance, & réitérer cela auſſi ſouvent qu'il eſt beſoin ; autrement cela devient le principe d'une très-mauvaiſe galle. Ce qu'il y a de viſqueux à la peau du corps ſe lave avec de l'eau tiéde : autrement cela ſe déſſeche, & tombe par deſquammation.

Il ne faut pas permettre à une nourrice (*a*) ſujette à s'endormir, d'être auprès du feu

(*a*) On ne ſauroit être trop en garde avec de pareilles nourrices. Une nourrice ne doit pas coucher ſon enfant avec elle. La ſuffocation des enfans dans le lit

avec ſon enfant. Il n'y a que trop d'exemples des malheurs qui peuvent en réſulter. Il faut auſſi ſe garder d'allumer des charbons dans la chambre. Nombre d'enfans en ſont morts ſuffoqués. Les moindres ſymptomes qui réſultent de cette imprudence ſont des maux de tête & des vomiſſemens. On diſſipe ces ſymptomes, (ſi cela eſt arrivé) avec un morceau de linge trempé dans du vinaigre roſat, que l'on applique ſur le front. Le mal qui peut en être réſulté pour la nourrice, ſe diſſipe bientôt, ſi elle paſſe dans une chambre plus fraîche, & s'applique une tranche de gazon ſur le front.

Quand on arrange l'enfant à la lumiere, il faut qu'elle ſoit poſée du côté des pieds. Or, l'enfant la regarde ſans ceſſe & très-fixément.

---

en eſt ſouvent la ſuite. J'ai vu le cas arriver ces jours derniers dans la rue de Jouy, le lendemain de la naiſſance de l'enfant. On compte en Suéde, moyen terme, près de ſept cens enfans étouffés au lit. On a recommandé à Florence le berceau qu'on y appelle *Arcuccio*. Les couvertures des enfans y ſont ſoutenues par de petits demi-cercles de bois; ou, comme les Italiens s'expriment, « *Arcuccio; arneze arcato, fatto di » ſtriſce di legno: ſi tiene nella zana ai bambini* per tener ſollalzate le coperte che non gli affoghino » *afin qu'ils n'en ſoient pas étouffés*. M. Murray a décrit le berceau très-commode de Laponie, dans les Mémoires de Gottingue, 1769; & M. Knud-Leem en a fait graver la figure dans les détails qu'il a donnés ſur la Laponie, 1767, planche 36. Ce berceau a l'avantage de bien ſoutenir le corps des enfans, & l'on peut les y porter. Un peu d'enjolivement, dit M. Murray, feroit peut-être adopter ce berceau de nos Dames Européennes, éloignées du pôle. Nous avons nos petites Barcelonettes.

Il

Il pourroit donc devenir louche ſi on la mettoit à côté de lui. On guérit le ſtrabiſme des enfans de cet âge, en leur mettant un bandeau ſur l'œil non-dérangé, pour les obliger à regarder directement de celui qui l'eſt.

Lorſqu'un enfant ne téte pas bien, nos femmes diſent qu'il a la langue liée, & veulent conſéquemment qu'on lui coupe le filet. Mais je n'ai jamais remarqué cet inconvénient. La cauſe de cela vient ſans doute ordinairement des tranchées que ſent l'enfant, ou de ce que le lait a pris une mauvaiſe ſaveur. Le plus ſouvent ce ſont les bouts de la mere ou de la nourrice qui en ſont la cauſe, par les raiſons que j'ai rapportées plus haut. Il ſemble alors que l'enfant mâchonne avec le bout dans la bouche. Les vices des bouts ne peuvent guere diſparoître : il faut donc changer de nourrice. Si l'enfant en criant n'applique pas la langue au palais, ou la pouſſe hors des lévres, non ovale, mais avec une eſpece de bifurcation, on peut croire alors qu'il a la langue tenue de trop court. Mais s'il faut la lâcher, que ce ne ſoit jamais avec les ongles qu'on coupe le prétendu filet : il faut pour cela un habile Chirurgien ; autrement on pourroit couper les *ranines* avec le filet. Les hémorragies qui en ſont la conſéquence, ne s'apperçoivent pas toujours, parce que l'enfant avale le ſang. Moriceau, Obſerv. 30, & Dionis dans ſon Cours d'Opérations, nous donnent des exemples de ces accidens. On a vu même une ſuffocation à la ſuite de cette ſection du filet ; l'enfant a replié ſa langue vers la gorge, & s'eſt étouffé.

Petit nous en fait mention dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, an. 1742.

Un enfant a d'abord l'ouie extrêmement foible : c'eſt pourquoi, loin de parler bas dans la chambre où il eſt, il faut l'accoutumer peu à peu au bruit. Une nourrice aura ſoin auſſi de paſſer de tems en tems le doigt propre ſur les gencives du nourriſſon, & de différens côtés de la bouche. Outre que cela donne certaine aiſance aux muſcles, cela facilite encore la ſortie des dents.

Lorſqu'elle tient droit un enfant encore tendre, il faut qu'elle lui ſoutienne la tête. Elle doit avoir autant d'attention à la maniere dont elle le couche. Sa tête ſera toujours un peu plus élevée que le reſte du corps ; parce qu'un enfant eſt déjà de lui-même aſſez ſujet aux coups de ſang. Il faut auſſi le tenir peu long-tems couché du même côté. S'il s'éveille, ou que pendant ſon ſommeil il jette quelque cri ou quelque ſoupir un peu fort, il faut auſſitôt le changer de côté.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on quittât la mauvaiſe coutume de bercer les (*a*) enfans. Cela leur entreprend la tête & les étourdit : le lait

(*a*) J'ai ſouvent vu en Allemagne, en Flandre, en Suiſſe & ailleurs les enfans devenir tout bouffis, & avoir les yeux très-prominens, après avoir été long-tems bercés ſans s'endormir. J'en ai vu d'autres agiter les bras par ſecouſſes pendant la premiere heure de leur ſommeil, & faire des grimaces qui ne ſont que les préludes d'une apoplexie imminente. C'eſt donc un abus extrême de les bercer. Ainſi le conſeil de l'Auteur eſt des plus ſages.

en digere mal dans l'eſtomac, où il y réſide en caillots : d'ailleurs, c'eſt toujours un mauvais ſommeil qu'on leur procure par-là. Il n'y a qu'à faire ceſſer les cauſes des cris des enfans ; ils s'endorment aſſez d'eux-mêmes quand ils ont pris de la nourriture, & leur ſommeil eſt tranquille. Nos payſans ſe ſervent communément de berceaux ſuſpendus, dont le mouvement eſt plus doux. Van-Swieten fait mention de cet exemple-ci. Un jeune homme de huit ans fut mis dans un berceau par ſes camarades, qui l'y tinrent ferme, & le bercerent au point qu'il fut pris d'un étourdiſſement conſidérable, & vomit une bile ſemblable à du verdet. Le berceau ne doit pas être près de la cheminée, ni d'un four, ni de la muraille le long de laquelle s'éleve le tuyau de la cheminée d'une autre chambre où l'on fait du feu. L'enfant s'accoutumeroit trop à la chaleur, & auroit un rhume de cerveau pour peu qu'il prit l'air à la fenêtre. Il faut auſſi que le berceau de l'enfant ſoit ſitué de maniere qu'il ne lui tombe pas un trop grand jour ſur les yeux, ni obliquement. Chacun a pu remarquer combien la vue eſt fatiguée lorſqu'on travaille ſur une table, le viſage tourné devant la fenêtre, même de côté avec un trop grand jour.

Pour empêcher que l'enfant n'ait la galle, il ne ſuffit pas de tenir ſon appartement propre ; la nourrice doit également tenir les linges, les langes, les bandes bien propres, & en changer avec ſoin.

On donne le ſein à un enfant en général, juſqu'à ce qu'il ait ſes dents de lait : ainſi il

n'y a pas de tems bien fixe à cet égard. Un enfant d'une foible complexion a plus longtems beſoin du téton, qu'un enfant robuſte. Il faut cependant l'en déshabituer peu à peu, de maniere qu'il ne l'ait plus que pendant la nuit, s'il a beſoin. Lorſqu'on voudra le ſévrer entiérement, la nourrice ſe frottera les bouts du ſein avec de l'eſſence d'abſynthe, & l'enfant y renoncera bientôt.

Lorſque l'enfant eſt ſévré, ſon ventre ſe reſſerre. Cependant il mange beaucoup : ce qui cauſe des eſpeces d'indigeſtions & des douleurs d'eſtomac. Ainſi on lui donnera de l'électuaire de manne à ſuccer, ou, de tems à autre, un peu de teinture de rhubarbe, qui lâche le ventre, & en même-tems tempere les acides, fortifie l'eſtomac & les inteſtins.

Les enfans, dans leur premier âge, ont ordinairement le derriere des oreilles humides, & peuvent, malgré cela, ſe bien porter. Il faut ſe garder de tout répercuſſif : autrement cette humidité ſe jette aiſément ſur les yeux. C'eſt ainſi qu'on frotta le derriere des oreilles d'un enfant bien né, avec un onguent de blanc de plomb. Les oreilles ſe deſſécherent à la vérité ; mais les paupieres en furent ſi offenſées & les yeux ſi rouges, que je craignis pour lui la perte de la vue. Néanmoins l'enfant fut guéri, moyennant une petite mouche peu active, appliquée derriere les oreilles ; & on lui oignit le bord des paupieres avec l'onguent (*a*) rouge de S. Yves.

(*b*) Boerhaave y ajoute trois grains d'opium, à la pro-

Il eſt avantageux que l'enfant n'ait aucune occaſion de crier ; car cela peut avoir de mauvaiſes ſuites. Le ſang, pendant les cris, eſt retenu dans les ventricules du cerveau : il entre auſſi dans les arteres pulmonaires, ſans pouvoir en revenir ; ſans parler de la ſéchereſſe qui arrive à la gorge, de la chaleur que l'enfant contracte, & d'une deſcente qui n'eſt arrivée que trop ſouvent dans ces cas-là.

Tout l'art de tranquilliſer un enfant, conſiſte à éviter les occaſions des cris, à le diſtraire par quelque objet qui le fixe, de ſorte qu'il ne penſe plus à ces occaſions, ou n'y faſſe plus d'attention ſuivie.

S'il crie pour quelque maladie, comme on pourroit le conjecturer, de ce qu'il laiſſera perdre ſon hochet, ou que ſes crachats ſeront verdâtres, ou ſes langes tachés par les urines ; ou pour quelque cauſe externe, comme des gerçures entre les cuiſſes, quelques tumeurs, ou autre choſe ; alors la nourrice eſt obligée d'en avertir, afin qu'on y porte promptement remede.

Si l'enfant a faim ou ſoif, il faut lui préſenter le ſein.

S'il a trop tété, il n'aura de repos qu'après avoir vomi.

Il faut faire attention que ſon berceau ſoit ſuffiſamment chaud.

---

portion que St Yves donne des ſimples de ſon onguent. Quant à cette humidité, elle vient de la tranſudation du fluide ſéreux dont le cerveau eſt abreuvé. Les os ne ſont pas ſi-tôt joints-là qu'on le penſeroit.

S'il eſt reſté trop long-tems ſur un côté, de maniere qu'il en ait été incommodé, il faut le mettre ſur l'autre.

Si l'enfant eſt mal emmailloté ou trop ſerré, ou s'eſt dérangé un membre en dormant, ou a lâché ſes excrémens ou ſes urines, on le calme bientôt en le démaillotant, préſentant ſes pieds au feu, & lui mettant du linge propre. Une bande trop ſerrée fait monter, & trop vîte, le ſang à la tête. Voilà pourquoi un enfant bien portant a toujours un air plus revenant après être démailloté.

Un enfant crie auſſi quand il entend parler haut près de ſon berceau une perſonne à laquelle il n'eſt pas accoutumé. Ou la perſonne doit changer de ton de voix, ou s'éloigner du berceau, ou ſe taire entiérement.

Si l'enfant crie parce qu'on a négligé le tems de l'arranger ou de le mettre au lit, il faut être plus attentif par la ſuite : car pour peu qu'on ſe dérange des heures ordinaires, un enfant crie & témoigne ſon mécontentement.

Il faut auſſi s'informer de la nourrice ſi ſes régles ne lui ſeroient pas ſurvenues : car l'enfant eſt toujours agité dans de telles circonſtances. La vraie cauſe eſt que les femmes ſont alors plus ſenſibles & plus irritables qu'en tout autre tems.

Si l'on ne peut pas découvrir la cauſe des cris, ou la faire ceſſer promptement, on ſe ſert d'un autre moyen. On montre à l'enfant quelque choſe d'étranger ou de ſingulier, dont la couleur, l'éclat, l'ornement puiſſe fixer ſes regards. On le met à la fenêtre, devant un mi-

roir, on tape quelque choſe, on agite une clochette, un grelot; on chante d'un air de gaieté, on l'agite prudemment; mais jamais après qu'il a pris ſon lait: on le porte dans une autre chambre, ne le laiſſant pas prendre à une perſonne qu'il refuſe. On lui montre un joujou, un colifichet, une poupée, un cheval de carton, ſi c'eſt un garçon, &c.; & on remarque par-là ce qui le tranquilliſe ordinairement. Il faut ſur-tout prendre garde que la nourrice ne donne à un enfant du *Philonium*, de la *thériaque* ou autre choſe ſemblable: car les enfans à qui on donne ſouvent de pareilles choſes deviennent idiots, ſtupides, ont des convulſions, & en meurent.

On peut conclure de tout ce que je viens de dire, combien une nourrice peut être coupable du dépériſſement d'un enfant; combien on doit être attentif à la choiſir & à veiller ſur ſa conduite. La ſanté de l'enfant dépend de la complexion de la nourrice; & c'eſt de ſa conduite qu'il peut arriver des défauts ou des malheurs au nourriſſon. Celui qui ne s'abandonne pas au haſard dans un point auſſi délicat, met en uſage tous les moyens que lui offre la providence pour le bien être de ſes enfans.

On peut voir à ce ſujet le diſcours que le Profeſſeur Schultzenheim a prononcé dans notre Académie des Sciences en 1760.

CHAPITRE II.

De la Conſtipation.

UN enfant nouveau-né ne doit prendre le ſein qu'après (*a*) vingt-quatre heures : on lui donne à ſuccer un nouet de mouſſeline où l'on

(*a*) Il eſt étonnant combien les opinions ont été partagées à cet égard. Il ne s'agit que de ſavoir ſi c'eſt, 1°. la mere qui doit allaiter ; ou, 2°. une nourrice étrangere à l'enfant. Dans le premier cas, conſultons la nature, & nous verrons le parti le plus sûr qu'il y ait à prendre. Dès que la mere a repoſé après l'accouchement, on lui préſente ſon enfant, qui ne manque pas d'ouvrir la bouche pour prendre le ſein ; & le meilleur purgatif qu'il prend alors pour évacuer le méconium, eſt ſans doute le lait très-délayé de ſa mere. Il faut être dans le délire pour prétendre que le lait d'une mere eſt dangereux juſqu'à ce que les vuidanges aient ceſſé. Si l'on s'appercevoit que l'enfant ouvrît la bouche pendant que la mere repoſe, on ſe contenteroit de lui préſenter, en le tenant de côté, un peu d'eau tiéde très-peu ſucrée, ſoit avec une petite cuillier, ſoit avec un linge roulé & bien imbibé de cette eau, & cela ſeulement pour déterger la bouche & la gorge. Je ne vois pas pourquoi la mere laiſſeroit paſſer vingt-quatre heures avant de préſenter le ſein. Le moment où l'enfant ouvre la bouche pour ſaiſir le ſein, eſt le plus intéreſſant pour le ſuccès de la lactation. 2°. Si l'enfant doit avoir une nourrice étrangere. On fera ce que dit l'Auteur ; ou même mieux, en délayant vingt gouttes environ de ſyrop de chicorée, compoſé dans une cuillier à café d'eau chaude. L'enfant avale cela très-bien. On réitere cette doſe deux ou trois fois pendant le premier jour ſur-tout ; & on le préſente à la nourrice lorſqu'il a évacué. En attendant, on lui

a mis un peu d'électuaire de manne : car, en général, un enfant doit lâcher ſes excrémens trois ou quatre fois par jour dans les deux ou trois premiers jours, afin que ſon méconium ſoit bien évacué; après quoi il ſuffit qu'il faſſe deux ſelles par jour. Plus l'enfant téte, plus il doit auſſi évacuer.

Si l'enfant ne lâche rien dans les vingt-quatre premieres heures, il eſt alors conſtipé. Le plus sûr moyen de le lâcher eſt (*a*) l'électuaire mentionné, dont on prend une once pour lui en faire avaler plein une cuillier à café toutes les trois heures, juſqu'à ce qu'on en apperçoive quelque effet par le trouble de l'eſtomac. Pour un enfant de ſix mois, on en donne deux cuillerées ſemblables chaque fois. Si cela reſte ſans effet, on ſollicite les ſelles par un ſuppoſitoire de toile trempé dans de l'huile, ou fait d'un grain de raiſin ſec, dont on ôte les pepins, & trempés dans de l'huile. Les enfans que l'on ſerre fort dans leurs langes, ne rendent leurs ſelles que lorſqu'ils ſont deſſerrés & dégagés de leurs bandes.

Un bouillon de viande fort clair paſſe preſ-

---

donne, dans les intervalles du purgatif, un peu d'eau chaude très-légerement ſucrée. Cette conduite eſt la plus ſage. Si l'on ne peut ſe procurer une nourrice qui ait un lait auſſi délayé qu'on le voudroit, il faut qu'elle faſſe prendre de cette eau ſucrée différentes fois par jour à l'enfant pendant les quinze premiers jours. En général, plus le lait eſt délayé pendant ce période, mieux l'enfant s'en trouve.

(*a*) Le ſyrop de chicorée, comme je l'ai preſcrit, eſt préférable. Van-Swieten y joint un peu de ſavon de Veniſe. Tom. 4, pag. 581. L'expérience m'a prouvé la bonté de ſon avis.

que totalement dans le ſang : ce qui n'a pas lieu avec le lait. Voilà pourquoi le lait laiſſe beaucoup de matiere excrémenteuſe à rendre par les ſelles. Les enfans ſont d'ailleurs foibles & ne digerent pas trop bien. Leurs inteſtins ſont proportionnément plus grands que ceux des adultes : ce qui fait que les alimens laiſſent dans leur eſtomac beaucoup plus de réſidu, ou de ſabure, & que leurs ſelles ſont auſſi proportionnément plus conſidérables que dans les adultes.

Si le lait de la nourrice eſt ancien, les enfans ſont la plupart du tems tourmentés d'une conſtipation douloureuſe. On parvient à les ſoulager quelquefois en faiſant manger le matin à la nourrice un peu de hareng (*a*) ſalé : alors elle boit davantage & ſe fait un lait plus coulant. Si cela ne produit pas l'effet qu'on attend, il faut prendre une nourrice qui ait un lait plus jeune, mais de plus de ſix ſemaines.

Si un enfant ſévré eſt encore diſpoſé à la conſtipation, on lui frotte tous les jours, avec la main chaude, le ventre & l'eſtomac ; on lui donne un peu de lait avec une décoction de gruau d'avoine mêlée d'un peu de miel ; on le laiſſe courir çà & là, & l'on ſollicite enſuite les ſelles à une heure déterminée. Lorſque cela eſt arrivé quelques jours de ſuite au matin, on parvient

(*a*) L'Auteur l'entend du *Clupea harengus*, dont on uſe beaucoup dans le Nord. J'aimerois mieux faire une eau légere de chiendent, & y mettre enſuite infuſer de la bourrache nouvellement cueillie : je dis *infuſer* ; car ceux qui font bouillir cette plante en perdent tout le ſel nitreux dans lequel réſide ſa vertu.

enfin à lui procurer à tems les évacuations néceſſaires. Recourir continuellement aux médicamens, c'eſt augmenter le mal. On rend par-là les inteſtins inſenſibles.

L'huile, le beurre, la graiſſe nuiſent à l'eſtomac, diminuent le mouvement périſtaltique des inteſtins, & ne rendent pas le ventre plus libre habituellement. On a la même choſe à craindre du lait de la mere ou de la nourrice, ſi elle eſt trop graſſe. *Voy.* Haller, Phyſiolog., tom. 6. p. 200 ; & tom. 7. pag. 90, 103. Voilà pourquoi les Suiſſes, qui prennent beaucoup de laitage, ſoutiennent de ſi fortes doſes de purgatifs, comme dit M. Tiſſot, pag. 573.

CHAPITRE III.

De la chûte de l'Anus.

IL arrive aſſez ſouvent une (*a*) chûte du rectum aux enfans qui ont un cours de ventre : cet accident devient quelquefois permanent ſi l'on

(*a*) L'inteſtin dans ce cas-ci ſort ſimplement tombé par atonie, ou il eſt comme étranglé par le reſſerrement du ſphincter, ce qui lui donne l'apparence d'un corps d'un rouge obſcur ou livide. Ceux qui ne ſont pas inſtruits de cet accident, pourroient prendre cette tumeur pour des hémorrhoïdes, choſe extrêmement rare à cet âge, à moins que quelque topique irritant appliqué à cet endroit n'y ait donné lieu. Une perſonne m'a aſſuré que l'os de ſeche, dont on fait uſage pour amuſer les oiſeaux, légérement calciné ſur la pêle, étoit très-bon

n'y porte un prompt remede. Je n'ai pas trouvé de meilleur remede que de fomenter la partie avec une éponge fine trempée dans de bon vin chaud. La ſuie bien fine ou l'écorce de pin pulvériſée & paſſée au tamis ſont utiles : on en ſaupoudre la partie, que l'on fait enſuite rentrer. Il eſt auſſi avantageux d'expoſer l'anus à une fumigation de maſtic.

Si le mal eſt opiniâtre, on ſoulage certainement l'enfant, en le mettant à la ſelle ſur un vaſe ſoutenu par un eſcabeau élevé, de maniere que l'enfant n'ait pas non plus les pieds à terre. On empêche par-là le rectum de tomber. Du reſte, on ne doit pas trop s'inquiéter de cet accident, qui ſe paſſe aſſez ordinairement de ſoi-même, à meſure que l'enfant prend de l'âge & des forces.

CHAPITRE IV.

Des Gerçures.

Les rougeurs & les gerçures des cuiſſes ou des feſſes ſe guériſſent aiſément en ſaupoudrant

en poudre pour les vues de l'Auteur, & même pour les deſcentes de matrice, employé de la même maniere. Si cela étoit vrai, les Médecins devroient y faire attention, en ſe ſouvenant du précepte de Ruland, *non eſt tutum aliquid in corpore humano experiri quod longo uſu non ſit comprobatum.* Mais avec de la prudence on peut eſſayer.

ces parties-là avec de la farine de (*a*) *Lycopodium*, ou mouſſe terreſtre, *muſcus repus*, C. B. Si le mal eſt déjà avancé, on oint les parties affectées avec l'onguent ſuivant :

℥ Onguent. pommad. céra. *demi-once.*
Flor. Zinc. de chacun *un gros.*
Farin. Lycopod. de chacun *un gros*... Mêlez exactement.

CHAPITRE V.

Du Pneumatocele.

ON guérit aiſément cette (*b*) maladie des enfans, en appliquant ſur la partie un morceau de flanelle ou du coton parfumé de maſtic. On

(*a*) Quelques perſonnes ſont aſſez imprudentes pour y ſuppléer par le blanc de plomb & autres choſes qu'il n'eſt pas indifférent d'employer. On a remarqué que le blanc de plomb a cauſé des convulſions, & les autres drogues une galle opiniâtre.

(*b*) On ſait à préſent que le *Pneumatocele* auquel les enfans ſont ſujets, n'eſt pas un amas d'air dans le ſcrotum, dit M. Murray ; mais que cela provient d'un peu d'humidité qui eſt reſtée dans la tunique vaginale, après que la communication de cette partie avec les anneaux du bas-ventre a ceſſé : ou c'eſt même une vraie hernie, quoique peu conſidérable. Heiſter, & Pott dans ſon *Traité de Pneumatocele*, ont prouvé qu'il n'y avoit pas d'air dans ce cas-là. Levret obſerve, que cette humeur aqueuſe tombe même quelquefois dans le prépuce, & que des gardes ignorantes ont en vain eſſayé de l'en tirer par ſuccion ; ce qui fait plus de mal que de bien. Les enfans apportent quelquefois cette

fomente auſſi très-ſouvent la partie avec des linges trempés dans du vin de France chaud, ou de l'eau de chaux ; ou l'on y met avantageuſement l'emplâtre de Klein (*a*), fait avec le baume de ſoufre de Ruland. Les pauvres gens négligent aſſez ſouvent les ſecours néceſſaires dans ces circonſtances, & les enfants deviennent par là inhabiles à de forts travaux. C'eſt de-là qu'il arrive qu'un huitieme des hommes eſt aujourd'hui incommodé de deſcente. Les enfans en ſont auſſi pris très-aiſément par leurs cris, vû la délicateſſe de leurs tuniques inteſtinales, quant aux endroits où ces accidens peuvent arriver. *Voyez* Haller, *Phyſiol.* tom. 6. pag. 378 ; & Arnauld, *Mémoires de Chirurgie.* Le ſecours le plus sûr dans ce cas-là eſt un bandage, & le plus commode que l'on peut.

---

incommodité en naiſſant, ou ils la gagnent par leurs cris violens. M. Murray auroit dû ajouter qu'il arrive très-ſouvent une hernie de l'épiploon infiltré ; c'eſt même le cas le plus fréquent. Les topiques ſont abſolument inutiles ; je l'ai éprouvé ſur mon fils. Un ſuſpenſoir ſeul qui prenoit bien les bourſes, & ſerré ſans gêner la verge, l'a parfaitement guéri.

(*a* Martin Ruland le pere vante beaucoup ſon baume ſoufré, *centur. 1. curat. empiric.* C'eſt de là que Klein l'a pris. *Select. ration. medicamin.*, pages 86 & 29. M. Murray dit que Ruland le décrit dans cette centurie ; il ſe trompe. Il ne parle que de ſes vertus depuis n°. 83 - 93 ; & cent. 2, n°. 10. Mais, comme je viens de le dire, ces topiques peuvent faire plus de mal que de bien.

CHAPITRE VI.

Du Rhume de Cerveau.

CES rhumes empêchent les enfans de dormir, & les incommodent beaucoup pendant qu'ils tétent. Ceux que l'on tient trop chaudement, ou dont les berceaux ſont près des fours ou expoſés au paſſage des allants & venants, ou à un vent coulis, attrapent aiſément ces rhumes. On les calme en oignant le nez de beurre lavé dans de l'eau de marjolaine, ou en leur ſoufflant du ſucre dans le nez. Mais ce que j'ai vu réuſſir le mieux, c'eſt de l'huile d'œuf, dont on leur frotte ſoigneuſement le nez. Si le mal eſt ſi opiniâtre que l'enfant ne puiſſe téter, il faut prendre un linge trempé dans un mélange d'une demi-once d'eau de marjolaine chaude, d'un ou deux gros de vitriol blanc, & d'autant d'élatérium blanc, & le lui porter dans les narines.

CHAPITRE VII.

Des Tranchées.

UN enfant a des tranchées lorſqu'il s'agite, eſt inquiet, & que tout-à-coup même il crie, ſe courbe, s'agite les pieds, ne dort pas bien, rit dans le ſommeil; ou que quelquefois,

criant après le ſein, il le prend & le laiſſe aller auſſitôt. Les ſelles ſont alors ou déjà verdâtres, ou le deviennent bientôt. Ses linges ſont teints de couleur verte lorſqu'ils ſont ſecs : l'enfant a auſſi une odeur aigre, de même que les rots qu'il pouſſe de tems en tems. Si cela dure quelque-tems, ſes excrémens tiennent d'une nature dyſſentérique. Lorſqu'un enfant lâche plus d'urine que de coutume, de ſorte qu'il ſe mouille juſque ſous les bras, il a des tranchées. On doit regarder ce phénomene comme un effet probable de la conſtipation.

Il eſt important d'uſer alors de prompts ſecours ; autrement les tranchées ſe termineront par des convulſions & une *éclampſie*. Il eſt remarquable qu'un enfant qui a des tranchées & ne veut pas téter, prend le ſein volontiers, téte ſans difficulté juſqu'à ſe raſſaſier lorſque quelqu'un le tient droit devant (*a*) ſa nourrice.

L'enfant eſt conſtipé ou non, dans le cas de tranchées : s'il eſt conſtipé, il faut le lâcher avec l'électuaire de manne mentionné, comme nous l'avons vu. Si même l'effet en eſt trop tardif, on lui donne un clyſtere fait de ſix cuillerées de lait, de quatre d'huile, & d'un peu de ſucre ; le tout bien mêlé. Si au contraire l'enfant a le ventre libre, on adoucit ſes douleurs en lui appliquant ſur l'eſtomac un gâteau chaud, fait d'un peu d'huile d'olive, de farine, de jaunes

(*a*) L'enfant ſeroit-il tranquille tout droit, parce que les acides contenus dans l'eſtomac ne cauſent plus alors d'irritation au *cardia* ? On ſait combien cette partie eſt garnie de nerfs. Cette demande n'eſt aſſurément pas mal fondée.

d'œuf,

d'œuf, & cuit dans une poële. On peut auſſi prendre un peu de baume de (*a*) Schertzer, le faire fondre dans une cuillier, en oindre une peau, & la lui appliquer ſur le nombril. Mais cela ne procure que quelques heures de ſoulagement. Les poudres abſorbantes laiſſent entrevoir quelque utilité pour ſoulager les enfans même très-jeunes; mais la difficulté eſt de ſavoir quand ils en ont pris aſſez. La magnéſie blanche, préparée ſelon la Pharmacopée d'Edimbourg, eſt ce qu'il y a de mieux. Elle émouſſe les acides (*b*) & procure en même tems des

(*a*) Voici la compoſition de ce baume, ſelon la Pharmac. Suéd.

℞ Huile de Muſcade par expreſſ. *une once*,
eſſentielle de Rue,
de Lavande,
d'Origan,
} de chacune *une drachme*.
de Succin... *huit gouttes*... M. f. un baume.

La Pharmacopée de Berlin, pag. 37, & Klein dans ſon *Choix des Médicamens raiſonnés*, pag. 23, prennent un plus grand nombre d'huiles eſſentielles; mais cela eſt très-inutile.

(*b*) Un Pharmacien de Paris, & qui jouit de certaine réputation, me ſoutenoit, il y a quelque-tems, que la magnéſie blanche étoit un médicament inutile à tous égards. Voyez cependant ce qu'en penſe M. Lewis, d'après la diſtinction qu'il fait. *Nouveau Diſpenſaire*. Comme on en fait aujourd'hui un grand uſage, les Praticiens éclairés ſont intéreſſés à examiner cette queſtion. Pour moi, jamais je ne l'emploie. Tout ce fatras de remedes chymiques eſt de la pure drogue en bonne Médecine. Quant à la quantité que les enfans peuvent prendre de ces abſorbans, on jugera qu'ils en ont pris aſſez, ſi après quelques ſelles fréquentes, les ſelles retardent plus que dans l'état naturel, & ſi les poudres ne paroiſſent plus altérées.

ſelles. On peut l'adminiſtrer dans les boiſſons ordinaires des enfans, dans un lait d'amande, ou de l'eau de fenouil : outre cela, je fais prendre à la mere où à la nourrice, quatre ou cinq fois par jour, dans de l'eau chaude, de la poudre ſuivante, autant qu'il en tient ſur la pointe d'un couteau.

℔ Magnéſie blanche, *une once.*
Ecorce d'orange confit. & ſéche.
Semence de fenouil.
Sucre blanc ; de chaque *deux gros.* Mêlez pour en faire une poudre.

Comme cela peut ſe prendre ſans répugnance & ſans cauſer aucune ſenſation déſagréable, la nourrice peut en continuer l'uſage auſſi long-tems que l'enfant ſent des tranchées. Je me rappelle une nourrice qui, il y a quatre ans, fut obligée d'en uſer pendant huit mois de ſuite ſoir & matin. Dès qu'elle en ceſſoit l'uſage pendant deux jours, l'enfant redevenoit malade & avoit ſes tranchées. Tous les deux vivent & ſe portent bien aujourd'hui.

Je fais même prendre à l'enfant un peu de gelée de corne de cerf, mais préparée ſans acides ; & même chaque heure, ou chaque demi-heure, plein une cuillier à café de la potion ſuivante, que j'appellerai *lait d'enfant.*

℔ Eau de fleurs de tilleul, *deux onces.*
De ceriſes noires.
Huile d'amande douce, tirée à froid par expreſſ. ; de chacune *une once.*

Sel de tart. (alkali), *un ſcrupule.*
Jaune d'œufs frais, *trois gros.*
Mucilage de gom. Arab. *un gros.* M. f. pot.

S'il étoit poſſible en même-tems de faire prendre aux enfans des pillules d'un demi-grain, faites de fiel d'anguille & de ſafran, on émouſſeroit beaucoup mieux les acides avec cela, & l'on favoriſeroit les digeſtions. Le ſavon ſeroit avantageux, s'il n'étoit ſi diſpoſé à devenir rance. Voyez à ce ſujet Van-Swieten, tom. 4, pag. 581, & particulierement ſur l'uſage de la bile, Haller, *Phyſiol.* tom. 6. pag. 608.

La nourrice doit alors ne prendre pour mets que la viande ordinaire & du bouillon peu fort de viande, où l'on bat quelques jaunes d'œufs; & éviter auſſi tout ce qui ſe ſent un peu d'acidité. Il faut qu'elle ait avec elle une femme pour la ſeconder dans les ſoins qu'elle doit à l'enfant, de peur que ſon lait ne s'altere par la trop grande agitation & le manque de repos néceſſaire. On lui recommandera cependant de prendre un mouvement ſuffiſant pour entretenir chez elle une douce tranſpiration, ſi néceſſaire dans ces circonſtances, comme en toute autre. Car j'ai déjà remarqué qu'une vie trop ſédentaire corrompoit le lait en quatorze jours, & que le lait reprenoit ſes bonnes qualités dans le même eſpace de tems, avec un mouvement convenable. Si ces avis ne réuſſiſſoient pas, il faudroit prendre une autre nourrice, dont le lait n'eût aucune aigreur, & fût plus jeune que le précédent.

Les tranchées ſont fort communes parmi les-

enfans de la campagne, ſur-tout pendant l'Eté, lorſque la nourriture de la mere eſt principalement du lait aigre ; & nombre d'enfans en périſſent. En effet, ces tranchées ſont ſuivies de convulſions, d'éclampſie, & enfin d'apoplexie.

Si les femmes de la campagne n'étoient pas dans un mouvement continuel, occupées des travaux du labourage & des prairies, ce qui affoiblit en grande partie leurs acides, elles verroient preſque toutes périr leurs enfans.

On ſoulage ces enfans, en faiſant prendre à la mere, pluſieurs fois par jour, dans de l'eau, autant qu'il tient ſur la pointe d'un couteau, *d'écailles d'huîtres* pulvériſées, juſqu'à ce que la couleur verdâtre des ſelles des enfans, & leur odeur aigre aient ceſſé. La mere doit auſſi avoir près d'elle une bouteille d'eau de fontaine, où elle aura fait fondre du ſel de tartre, pour en prendre ſouvent dans la journée, à la doſe d'une cuillerée ordinaire, lorſque l'enfant eſt tourmenté de tranchées, & elle ne doit pas tarder de le faire, dès que l'enfant paroît malade ; car ſi elle differe, comme on fait aſſez ordinairement, juſqu'à ce que l'enfant ait des mouvemens convulſifs, la réuſſite en eſt très-incertaine.

CHAPITRE VIII.

De la Dentition difficile.

DÈS qu'un enfant de quatre mois se sent mal à son aise, on rapporte cela à la dentition, quoique souvent ces incommodités aient une toute autre cause. On laisse ainsi gagner la maladie qui se fortifie; & les enfans ne tardent pas à en être les victimes. Il ne faut donc pas de traitement précipité dans ces circonstances; mais au contraire on doit faire de tout l'examen le plus prudent, pour savoir au juste si l'on doit attribuer ce mal-aise à la dentition.

On pourra se conduire d'après les signes suivans (*a*). Examinez donc

(*a*) Le premier signe que Van-Swieten a remarqué, tom. 4. pag. 663, est que le bord supérieur de la mâchoire commence à s'élargir, tandis que les deux tables qui forment cet os, se séparent un peu l'une de l'autre; de sorte que la dent trouve moyen de se faire jour. J'ai eu occasion de voir des enfans qui pendant trois semaines entieres avant l'éruption me présenterent les signes n°. 1, 2, ce qui les rendit assez malades pendant cinq ou six jours. Malgré cela, ils s'en tirerent heureusement. Trois semaines après j'apperçus au bord de la gencive un petit trou par où sortirent les dents le jour suivant, & sans difficulté. Ceci semble confirmer que l'éruption des dents a deux périodes marqués, comme le prétend Harris. Le premier est lorsque la mâchoire commence à se séparer, & qu'ensuite la peau & les chairs qui recouvrent les alvéoles, se dilatent. Le second, lorsque la dent va perforer cette peau & les chairs des gencives.

1°. Si l'enfant porte ſouvent à ſa bouche ſes doigts, ou ce qu'il a à la main, ou preſſe trop fort les bouts de ſa nourrice, c'eſt ſigne que la dent veut faire éruption, & cauſe un chatouillement à la gencive par ſa preſſion, qui eſt encore modérée à cet inſtant.

2°. Si l'enfant bave, ou avale ſa ſalive: dans ce dernier cas, il lui arrive ſouvent un vomiſſement ou un cours de ventre; & la dent en ſort plus aiſément.

3°. Si la gencive eſt douloureuſe, enflée, ou même déjà réellement enflammée, ce qu'on peut en partie voir & en partie ſentir, car l'enfant a la bouche chaude, & pleure lorſqu'il veut prendre le ſein.

4°. Si les amygdales, les yeux, les joues paroiſſent tuméfiées & rouges.

C'eſt en général par ces ſignes que ſe décele une dentition difficile; & les choſes vont dans l'ordre que j'ai marqué. S'il n'y a qu'une dent qui veuille percer, tout ſe paſſe ſans beaucoup de douleur & de peine: mais lorſqu'il y en a pluſieurs qui percent en même-tems, il ſe manifeſte une fievre, des inſomnies, des mouvemens ſpaſmodiques aux yeux, une grande agitation pendant le ſommeil, l'éclampſie; & ſi les choſes vont mal, une léthargie qui doit faire craindre la mort. Lorſqu'un enfant eſt venu à terme, né de pere & mere bien-portans, qu'en outre la mere, loin de s'être livrée à ſes paſſions pendant ſa groſſeſſe, a toujours eu l'eſprit tranquille, & ne s'eſt pas jetée non plus ſur des alimens bizarres ou de fantaiſie; ſi d'ailleurs l'enfant a eu à ſa naiſſance un bon lait, les

dents percent toujours ſans de grandes douleurs & aſſez aiſément. Plus les circonſtances ont été contraires à celles que je viens de rapporter, plus la dentition eſt difficile, & plus auſſi le danger eſt grand pour la vie de l'enfant. Les œilleres & les dents oppoſées de la mâchoire inférieure, ſont celles qui percent le plus difficilement quand elles ne paroiſſent pas avant les premieres molaires, comme cela arrive ordinairement; parce qu'alors elles doivent percer entre ces dents & les inciſives antérieures, qui ſouvent ſont trop ſerrées les unes contre les autres.

La dent, pour paroître, doit percer (*a*) la chair de la gencive. Si la dent n'eſt pas dure intérieurement, elle ne peut exercer aſſez de preſſion par le haut. Si d'ailleurs la gencive eſt fort épaiſſe, il faut plus de tems pour que la dent ſorte: car alors il y a plus de fibres charnues à pénétrer ou à déchirer; ce qui cauſe de l'irritation, de la douleur: or l'irritation & la douleur cauſent de la chaleur à la bouche, une plus grande affluence de ſéroſité, du gonflement, de l'inflammation, des inſomnies, &c.

Il ſuit de là que pour en faciliter la ſortie, on doit tâcher de donner certaine dureté aux dents encore cachées, & de diminuer la denſité & la ſenſibilité de la mâchoire. On parvient au premier point en donnant un bon lait à l'enfant. Le ſecond s'obtiendra de cette maniere:

(*a*) Voyez ce qu'ont dit au ſujet de la difficulté de la dentition, Bertin, Euſtache, *de dentibus*, & Albinus, *annot. Academic.* L. 2.

dès que l'enfant a trois mois, la nourrice doit ſouvent paſſer çà & là le bout du doigt ſur la gencive. Ce frottement léger ſouvent réitéré, diminue l'épaiſſeur de la mâchoire, au point que la dent perce ſans preſque faire de mal. Je ne parle pas d'après une théorie de pure ſpéculation, mais d'après nombre d'expériences. On tire auſſi beaucoup d'avantage d'un hochet d'os, d'ivoire, qu'on attache aux enfans, le leur faiſant ſouvent porter à la bouche. Il faut ſeulement prendre garde qu'ils ne ſe frappent les yeux, la tempe, &c. en jouant. Si l'on a négligé cette manœuvre, ou que cela ſoit rarement arrivé, & que l'enfant, au premier terme de la dentition, préſente les ſymptômes mentionnés, il faut amollir les gencives & les ſtupéfier; enfin conduire les choſes de maniere qu'il éprouve le moins de douleur qu'il eſt poſſible par la preſſion de la dent qui veut percer.

Pour amollir la gencive, on oindra l'endroit douloureux, & très-ſoigneuſement, avec du miel chaud, du ſyrop violat, du ſyrop d'althæa, ou de bonne huile d'olive, de l'huile d'amande douce, tirée à froid par expreſſion, du beurre frais, de la cervelle toute fraîche de veau, de lievre, & autres choſes ſemblables. Ce qui amollit le plus, & reſte plus long-tems attaché ſur la gencive, eſt toujours ce qu'il y a de plus utile.

Si l'on a accoutumé l'enfant à ſe laiſſer toucher dans la bouche, on peut lui mettre ſur l'endroit enflammé une figue rôtie, ou une éponge fine trempée dans la décoction d'une carotte ou dans du lait où l'on a fait bouillir

quelques figues, de la racine d'althæa, & un peu de safran. Ceci procure un grand soulagement; & il faut le changer souvent. Quelques personnes font cuire dans du miel un morceau entier de racine d'althæa & le donnent à mâchonner aux enfans; ce qui est également bon : mais les enfans ne veulent rien mordre lorsque la gencive est enflammée. Si l'inflammation est assez considérable pour faire craindre la gangrene, il faut mettre sur l'endroit, qui est d'un rouge terne, du miel rosat, avec quelques gouttes d'esprit de sel marin. *Voyez* Van-Swieten, tom. 4, pag. 666.

Pour rendre les douleurs moins sensibles, on donne à l'enfant une très-légere dose de syrop de pavot de la Pharmacopée de Londres; cela lui procurera du repos. On commence par une très-petite dose, qu'on augmente jusqu'à ce qu'on en voie l'effet; & par ce moyen-là, on voit où l'on doit s'en tenir pour tranquilliser l'enfant; car la même dose ne leur convient pas à tous. On commencera donc par dix ou douze grains pesant, chaque demi-heure. Si la dose a été poussée à une drachme, & que l'enfant recommence à crier cinq ou six heures après, on sait alors qu'il faut lui donner cette dose après cet espace de tems. Mais on continuera avec cela les médicamens émolliens externes mentionnés; & la nourrice tiendra un régime rafraîchissant. On a cependant observé qu'il faut faire prendre à l'enfant assez d'électuaire de manne pour lui lâcher le ventre, ou on le lâchera avec un clystere; car il y a un inconvénient dans l'usage du syrop de pavot,

c'eſt qu'il ſupprime les ſelles. Or les douleurs ſont toujours plus ſupportables lorſque le ventre eſt libre.

Si rien ne réuſſit, (quoique je n'aye jamais échoué avec ces médicamens & cette conduite) & que l'enfant crie continuellement, qu'il ne dorme pas, ait la fievre, des mouvemens convulſifs dans les yeux, s'agite, & qu'on apperçoive enfin les ſignes précurſeurs de l'éclampſie, il n'y a pas d'autre reſſource que la ſaignée, ou d'appliquer les ſangſues derrieres les oreilles; & ſi cela eſt ſans effet, il faut auſſi-tôt lui donner, quoique prudemment, une aſſez forte doſe de ſyrop de pavot, même une ou deux gouttes de laudanum liquide dans ce même ſyrop, (ſuppoſé cependant que la maladie ne ſoit encore que commençante); & par-là on prévient les convulſions qui ſurviennent à la ſuite des douleurs. Il pourroit cependant arriver que cela fût encore ſans effet, & que la gencive fut très-rouge & très-enflée: pour lors, il faut la faire ouvrir. Il n'y a pas (*a*) de danger, ſi l'on a ſoin

(*a*) Il faut prendre garde d'ordonner cette ſection mal-à-propos. L'état de la gencive en peut impoſer. L'enfant ſouffre de cette opération, & ſouffrira encore plus (ſi la plaie ſe referme ſans que la dent paroiſſe) lorſque cette dent voudra pouſſer après la ſection refermée. La cicatrice oppoſera une réſiſtance beaucoup plus grande que les chairs dans leur état naturel; & les douleurs qu'occaſionnera la dent comprimée, ſeront plus que ſuffiſantes pour faire périr l'enfant dans les convulſions. Outre l'honneur du Médecin, que Van-Swieten enviſage, on voit qu'il s'agit auſſi de la vie de l'enfant. *Voyez* Van-Swieten, tom. 4, pag. 668.

de ne laiſſer aucune fibre charnue ſur l'endroit où la dent preſſe ; autrement les ſymptômes augmentent même juſqu'à ce que ces fibres reſtantes aient été coupées. Lorſqu'on a ouvert la gencive, on baſſine la ſection & les parties voiſines avec une éponge fine trempée dans du vin chaud impregné d'un peu de ſucre candi.

Il arrive néanmoins quelquefois qu'il reſte encore pluſieurs fibres ſur la dent après la ſection faite avec le plus d'attention ; & cela eſt même fréquent lorſque les dents percent d'elles-mêmes ſans aucun ſecours de l'art. Si l'on s'apperçoit donc que l'enfant eſt toujours auſſi malade, lorſqu'on penſe que la dent a percé, il faut bien examiner ſa bouche, & l'on s'appercevra de la cauſe qui fait continuer ſes douleurs. On coupera ces fibres ſans différer. On verra auſſi-tôt l'enfant ſe calmer & reprendre : au lieu qu'il lui en eût peut-être coûté la vie, ſi l'on n'eût pas examiné ſa bouche.

Autant un léger cours de ventre eſt utile à la dentition, autant un conſidérable eſt nuiſible. Les inſomnies continuelles abattent. Si, outre cela, l'enfant eſt épuiſé par de nombreuſes évacuations, on ne peut attendre que les convulſions & la mort. On peut voir (ch. XI.) par les détails que j'ai donnés ſur la diarrhée, dans quels cas elle eſt trop conſidérable, & les moyens efficaces dont on doit uſer pour la guérir.

On voit donc par les détails de ce chapitre :

1°. Quels enfans ont leurs dents à tems & ſans difficulté.

2°. Qui ſont ceux au contraire qui les ont tard, & avec de mauvais ſymptômes.

3°. Qu'un pere qui a une maladie, une mere qui s'eſt livrée à ſes paſſions & a tenu un mauvais régime pendant ſa groſſeſſe, ou qu'une nourrice qui n'a pas un lait de bonne qualité, ſont cauſe de la dentition difficile d'un enfant, qui en perd aſſez ſouvent la vie.

4°. Combien il eſt néceſſaire d'accoutumer de bonne heure les enfans à ſe laiſſer toucher dans la bouche avec un doigt bien propre.

5°. Combien il eſt important de bien diſcerner & bien différencier les maladies; & que ce n'eſt pas d'une ſage-femme ni d'une garde-malade qu'il faut attendre ce diſcernement.

6°. Que les médicamens émolliens ne ſont utiles que lorſque la gencive eſt douloureuſe & enflammée.

7°. Que la cervelle d'un lievre, ou le ſang de la crête d'un coq noir ne ſont pas préférables aux émolliens mentionnés, toujours plus efficaces qu'un hochet de cryſtal, ou d'os, ou d'ivoire.

8°. On voit auſſi quand il faut ouvrir la gencive. Ce ſeroit une imprudence de le faire au premier période; & au ſecond, on ne doit le faire que lorſque tous les autres moyens ſont inutiles.

9°. Qu'il ne faut pas arrêter auſſitôt un petit vomiſſement, ou un foible cours de ventre.

10°. Qu'il ne faut pas rapporter aux dents la maladie d'un enfant qui a déjà vingt dents: car un enfant n'a jamais plus de vingt dents avant ſept ans.

CHAPITRE IX.

Des Aphtes.

LORSQUE les enfans ont dans la bouche des puſtules qui ſe couvrent auſſitôt d'une croute, ils ont une maladie que nous appellons *des aphtes*.

Ces aphtes ſont accompagnés de douleurs, & même deviennent quelquefois mortels ; car outre que les enfans crient alors jours & nuits, par rapport à leurs douleurs, ils ne peuvent non-plus téter, & ſont par-là expoſés à ſouffrir la faim & la ſoif. S'ils tétent, les bouts de la nourrice en ſont endommagés, & deviennent purulens. Si les aphtes gagnent la gorge de l'enfant, il ne peut plus avaler. S'ils ſe portent juſque dans l'eſtomac, il s'enſuit un violent vomiſſement & un hoquet dangereux. S'ils ſe jettent juſque dans les inteſtins, le lait que l'enfant a pris ne paſſe plus dans les ſecondes voies, mais ſort par les ſelles en dévoiement. C'eſt pourquoi, ſi cela dure quelque tems, l'enfant doit en mourir, faute de prendre nourriture.

Les aphtes ſont ordinairement de couleur blanche, & diaphanes, ou jaunâtres. Plus la couleur tire ſur le noir, plus les aphtes ſont dangereux ; car tous les boutons de cette derniere couleur ſont autant de boutons gangreneux. Plus les boutons ſont denſes & profonds, plus

la maladie eſt mauvaiſe. Ceux qui diſparoiſſent & reviennent bientôt en plus grande quantité, ſont également dangereux.

Ces boutons ſe différencient auſſi par le lieu qu'ils occupent. 1°. On guérit le plus aiſément ceux qui paroiſſent d'abord aux levres, aux gencives, à la langue, à l'intérieur des joues, au palais, à la luette, aux amygdales. 2°. Ceux qui pouſſent au pharynx, à l'eſtomac, dans les inteſtins, ſont très-mauvais. 3°. S'ils ſe portent à la gorge, dans les poumons par la trachée, ils ſont encore plus dangereux. 4°. Mais les plus funeſtes de tous ſont ceux qui après avoir commencé dans les inteſtins ou dans l'eſtomac, montent par l'œſophage & prennent l'apparence d'une couenne de lard dans le goſier.

Il faut bien différencier ces diverſes eſpeces. On peut voir les premiers ; les ſeconds ſe laiſſent appercevoir en partie, & en partie on en reconnoit la préſence par le hoquet & le vomiſſement de l'enfant ; ſur-tout lorſqu'il téte, ou par un dévoiement qui laiſſe voir le lait parmi les excrémens. Dans le troiſieme cas, l'enfant eſt enroué, touſſe beaucoup, & ſa voix ſort comme par un tuyau de métal. On préſume le quatrieme cas par la forte fievre, & par les ſelles fréquentes que l'enfant a faites pluſieurs jours de ſuite ; par ſon agitation, ſon hoquet, la rougeur extrême de ſa langue, & en ce qu'il ne peut retenir ſon lait.

Les enfans dont on ne tient pas la bouche propre, ſont ſur-tout expoſés aux aphtes, de même que ceux qui prennent un lait trop vieux

ou aigre, ou qui s'endorment (*a*) le bout dans la bouche : car il arrive ſouvent à ceux-ci de s'endormir ayant encore dans la bouche du lait qui devient alors aigre & acrimonieux. On remarque auſſi des aphtes à ceux qui ont eu un grand dévoiement lors d'une fievre. Les aphtes ſe manifeſtent particuliérement, lorſque les dents veulent percer.

Les aphtes de la bouche ſont les plus communs. On peut les éviter en ordonnant à la nourrice de regarder tous les jours la bouche de l'enfant, & de la tenir propre. Le meilleur moyen pour cela eſt de faire bouillir des feuilles de ſauge, bien lavées, dans de l'eau, ou avec de l'eau & un peu de vin de France. On paſſe cela, & on y délaye un peu de miel purifié. La nourrice y trempe alors un linge dont elle s'entortille le bout du doigt, qu'elle porte doucement dans la bouche de l'enfant çà & là, ſurtout où elle apperçoit quelques taches blanches.

Si l'on a négligé cela, & que l'enfant ait réellement des aphtes, alors on fait prendre, quatre ou cinq fois par jour, à la nourrice de la poudre dont j'ai parlé, & on la fait boire un peu plus que de coutume. 2°. On méle enſemble, *Rob. diamor. Rob. dianuc. mel. roſat. ana drachm. ſemis.* dans quoi on jette quelques gouttes d'acide vitriolique, autant qu'il eſt beſoin pour donner à ce mélange une ſaveur légerement acidule. La nourrice baſſinera de cela les endroits affectés cinq ou ſix fois par jour ;

(*a*) Cette remarque eſt de la derniere importance : preſque toutes les nourrices commettent cette faute.

quelque-tems après l'avoir fait, elle lui lavera la bouche avec la décoction de sauge, mais toujours avant de lui donner le sein. On peut aussi employer le vitriol blanc, dissous dans de l'eau tiéde, à la dose de quelques grains, penchant ensuite la tête de l'enfant en devant. Les aphtes se passeront sûrement en peu de jours, si on fait comme il faut ce que je prescris ici. Si, outre cela, l'enfant a des tranchées, on emploie la magnésie blanche seule, ou avec un peu de rhubarbe : car il faut avoir grand soin d'émousser les acides & de les faire évacuer aussi-bien que les glaires, dès qu'on en soupçonne dans les premieres voies.

Si les cris subits & violens de l'enfant donnent lieu de croire qu'il souffre beaucoup des aphtes, on fait prendre à la nourrice, une ou deux fois par jour, du syrop de pavot mentionné. Si elle a les seins vuides lorsqu'on lui en fait prendre, on se contentera de deux drachmes. S'ils sont pleins, on peut en donner jusqu'à trois ou quatre drachmes ; & l'enfant en sera certainement tranquillisé en tétant. Si l'on ne veut pas que la nourrice prenne de syrop, on peut en toute sûreté donner à l'enfant, une ou deux fois par jour, selon la différence de l'âge, une ou deux gouttes de la panacée du (*a*) Doct. John.

(*a*) Selon M. *Tralles* (*usus opii salub. & noxius*, *sect.* 1. *pag.* 327.) cette panacée liquide n'est autre chose qu'une solution aqueuse d'opium, dont il a probablement pris la description dans l'ouvrage anglois de John, intitulé : *Mystere de l'opium révélé*. Lond. 1700. 8°. On

Riviere

Riviere n'a pas héſité de donner à ſon fils un grain entier de laudanum, & avec grand ſuccès. Le médicament que propoſe Boyle contre les aphtes, eſt très-bon, comme les expériences l'ont prouvé. On prend du jus de grande joubarbe, à la doſe de quelques demi-onces, avec autant de miel : lorſque cela a bouilli, on y jete aſſez d'alun pour donner au mélange une ſaveur légerement acerbe ; & on en baſſine les aphtes toutes les heures. La fiente de poule, délayée dans du vin blanc de France, & filtrée, eſt auſſi un bon moyen. On en baſſine ſouvent les lieux affectés avec un linge très-tendre.

Si l'enfant a encore quelque léſion à la bouche après que la croûte des aphtes eſt tombée, on lui baſſine les lieux avec du mucilage de coin, ou ſeul, ou mélé avec autant de ſyrop de grande joubarbe.

Si les aphtes ſont internes, ou ſe ſont portés à l'eſtomac & aux inteſtins, on prend du jus de raves cuites ſous la cendre ; on y mêle un peu de miel roſat, & on en fait prendre ſouvent une cuillerée à café à l'enfant : ou l'on mêle une décoction de carottes jaunes, avec un peu de miel roſat ; & on en uſe de même. On peut

---

fait diſſoudre huit onces d'opium dans deux livres d'eau de pluie, & on paſſe cela : *c'eſt la panacée liquide.* Celle qui eſt ſolide ſe prépare en tirant du réſidu de la premiere une teinture aqueuſe qu'on réduit à conſiſtance d'extrait. John Jone a imaginé cette panacée, croyant que le principe dangereux de l'opium ne réſidoit que dans la partie réſineuſe, dont l'eau ne ſe charge pas apparemment, ſelon lui. M. Murray pouvoit dire ſans riſque que cela eſt faux.

auſſi prendre une demi-once de graine de lin écraſée, la faire cuire dans une livre d'eau juſqu'à conſiſtance de ſyrop, que l'on filtre, pour y mêler enſuite deux onces de miel roſat, & s'en ſervir de même. Mais la nourrice doit en même-tems prendre ſoigneuſement de la poudre mentionnée ci-devant pour atténuer ſon lait.

Lorſque les croûtes des aphtes commencent à partir par les ſelles, il eſt tems de donner à l'enfant un léger purgatif qui fortifie auſſi les inteſtins. Le ſyrop de rhubarbe ſeul, ou mêlé avec quelques grains de rhubarbe en ſubſtance, eſt très utile pour ces vues. *Voy. le* 10e *art.* de la diarrhée.

La prudence exige qu'on ne donne qu'un très-foible purgatif à chaque fois, & toutes les trois heures, juſqu'à ce qu'on en apperçoive un effet marqué : car les inteſtins ſont très-ſenſibles lorſque les croûtes ſont tombées ; de ſorte même qu'une très-petite doſe du purgatif produit un très-grand effet. Si on apperçoit le moindre ſigne d'une dyſſenterie rouge, on donne ſoigneuſement à l'enfant une émulſion faite de gomme arabique, ou un breuvage fait de gruau de millet, cuit dans du lait & de l'eau.

℔ Gomme arabique, *trois drachmes.*
Faites bouillir Eau, *deux livres.*
Ecraſez-y----Amandes douces pelées, *une once* (*a*).

(*a*) L'émulſion de gomme arabique de la Pharmacopée d'Edimbourg, pourroit être d'un avantage plus marqué.

CHAPITRE X.

Des Convulsions & de l'Eclampsie.

LES enfans sont fort sensibles, & ont aisément les nerfs entrepris. Ces attaques nerveuses sont proportionnément plus vives chez eux que chez les adultes. D'ailleurs la quantité d'humeurs dont ils abondent, rend leurs nerfs incomparablement plus foibles. Outre cela ces nerfs sont couverts d'une tunique très-fine, & par conséquent très-susceptible d'irritation. C'est-là ce qui rend les enfans si sujets aux mouvemens convulsifs.

Lorsque ces mouvemens saisissent l'un ou l'autre membre, nous disons donc que l'enfant a des convulsions. Si ces mouvemens entreprennent tout le corps, & que le visage devienne bleu, nous appellons cette attaque (*a*) *éclampsie*. Cette maladie a par conséquent beaucoup d'analogie avec l'épilepsie; & les Médecins l'ont appeliée par cette raison *épilepsie des enfans*. Hippocrate l'appelle *éclampsie*.

(*a*) J'ai conservé le mot d'*éclampsie* dont se sert Hippocrate, pour caractériser cette maladie. Voyez Foës, *Œconom. Hippocrat.* au mot ἐκλάμπειν. L'habile Traducteur Allemand dit que sa langue ne lui a fourni aucun mot convenable pour rendre le Suédois *Hiertspráng*, *cordis subsultus*. Ce sont cependant deux mots réellement Allemands dans un, & qui ne sont pas rendus par *Iammer*, *angor ærumna*, qu'a choisis M. Murray. Du reste, le mot d'*éclampsie* exprime bien l'idée de l'Auteur.

La maladie semble très-dangereuse : & il n'est réellement pas toujours si aisé d'en faire cesser les attaques, ni de les prévenir. Ainsi il est nécessaire de savoir quand on a lieu de les craindre. On a raison de les craindre lorsque l'enfant sourit pendant le sommeil, mais sur-tout lorsqu'il veille. Ce signe n'est cependant pas si grave en lui-même : mais si outre cela l'enfant ne fait pas de selles convenables, s'il a de la fievre ou des tranchées, ou de la difficulté à uriner ; si ses dents poussent, ou que la nourrice se soit chagrinée ; si l'on a mal-à-propos appliqué quelque topique à l'enfant contre la galle, s'il est tourmenté de vers, il faut être très-attentif ; l'éclampsie pourra se manifester.

Dès qu'il commence à agiter les yeux, qu'il les tourne fixement vers le front, le nez, & que son visage devient bleu, il est déjà pris de la maladie. L'attaque entreprend ou tout le corps en même-tems, ou les membres l'un après l'autre. L'enfant serre les mâchoires, ou a la bouche pleine d'écume. Après un tems plus ou moins long, cela cesse ; il survient un profond sommeil ; l'enfant s'éveille & paroît assez bien. Mais si l'on ne fait pas cesser la cause du mal, il en est encore pris le lendemain, ordinairement à pareille heure ; ce qui récidive encore le troisieme jour. Alors la maladie cesse pour quelque-tems : cependant elle reprend aisément, soit par la cause primitive, soit par toute autre qui peut ébranler le genre nerveux. Elle ne se termine pas non plus toujours aussi heureusement : la mort en est souvent la derniere scène.

Chaque attaque de cette maladie a deux périodes. Le premier eſt celui des mouvemens convulſifs. Le ſecond, celui du profond ſommeil, accompagné de (*a*) râlement. C'eſt à ce période qu'arrive la mort. Comme les enfans ſont étendus dans ces attaques de même que des gens frappés d'apoplexie, on dit que ces enfans meurent de cette derniere maladie. Voilà pourquoi nos feuilles périodiques de Suéde font mention de tant d'enfans morts d'apoplexie, qui réellement ne ſont péris que d'éclampſie.

Les cauſes de l'éclampſie ſont aſſez nombreuſes & très-différentes. Il eſt eſſentiel de bien diſcerner la vraie cauſe dans un cas actuel, ſi l'on veut opérer avec ſuccès. Il ne s'agit pas de ſavoir comment en général on doit guérir la maladie, mais comment on peut tirer un enfant de danger, en ſuppoſant cette cauſe déterminée. Je vais donc différencier les eſpeces de la maladie par les cauſes; montrer comment on doit les chercher, & comment on les fait ceſſer chacune en particulier.

(*a*) Quelque danger que ſemble d'abord préſenter cette maladie en général, il n'eſt pas ſi grand dans nos climats tempérés que dans les pays chauds, dit M. Murray, où la maladie eſt aiſément ſuivie d'un *tetanos* ou *opiſthotonos* chez les enfans, par rapport à leur extrême ſenſibilité. Or, il n'eſt preſque pas poſſible de donner de ſecours contre ces deux derniers accidens. Voyez Hillary, *Obſervations ſur les changemens de l'air & les maladies de Barbados*, pag. 240. Edit. Angloiſe.

Première eſpece.

Un enfant nouveau né doit faire trois ou quatre ſelles par jour; autrement ſon méconium n'eſt pas évacué en aſſez grande quantité. Ce qui reſte devient acrimonieux, irrite les inteſtins & cauſe l'éclampſie. On voit donc aiſément par-là quand cette premiere eſpece peut avoir lieu, & qu'un lavement ſuffit pour la guérir. On prend pour cela ſix cuillerées de lait tiéde, quatre cuillerées d'huile d'olive & un peu de ſucre. Mais on obvie encore mieux à tout inconvénient avec l'électuaire de manne mentionné à l'article de la conſtipation.

Les enfans même plus âgés peuvent auſſi être tourmentés des ſuites d'une conſtipation opiniâtre. La cauſe des douleurs ſera ou la dureté ou l'acrimonie des excrémens qui fatiguent les inteſtins. On s'informe alors de la nourrice ou de la garde, ſi l'enfant depuis un ou pluſieurs jours n'a pas fait de ſelles. On tâte doucement l'abdomen; on examine s'il eſt tendu & ſi l'on y ſent quelque dureté. Dans ces cas-ci, on preſcrit le lavement mentionné ou l'électuaire de manne, ou un peu de ſyrop de rhubarbe, avec autant d'huile d'amandes douces tirée à froid, ou de bonne huile d'olive, & un peu de ſucre. On bat cela enſemble & on en donne à l'enfant une ou deux cuillerées à café toutes les trois heures juſqu'à ce qu'on s'apperçoive de quelques mouvemens dans le bas-ventre, & que les ſelles paroiſſent. La rhubarbe fortifie les inteſtins, & leur donne le ton néceſſaire pour ſe décharger

des matieres excrémenteuſes. Le ſucre amollit les matieres, & l'huile lubréfie les inteſtins. Voilà pourquoi pluſieurs Médecins prétendent qu'on doit donner tous les jours aux enfans, pendant quelque-tems, un peu d'huile d'olive au matin, lorſqu'ils ſont diſpoſés à être conſtipés. Je ne m'en ſers ordinairement que pour procurer un ſoulagement momentané, parce que l'uſage continué (*a*) en eſt dangereux, en ce qu'il relâche extrêmement l'eſtomac, affoiblit le mouvement périſtaltique des inteſtins, & donne même par-là lieu aux conſtipations.

Seconde Eſpece.

Cette maladie a auſſi lieu chez les enfans à la ſuite des tranchées : cette cauſe eſt des plus fréquentes. Les enfans ont des tranchées lorſque le lait qu'ils prennent n'eſt pas bon, ou quand on leur en donne trop, ce qui arrive ſouvent, dans l'intention de (*b*) les endormir ; ou ſi leur eſtomac & leurs inteſtins trop foibles ne font pas de bonnes digeſtions. Il eſt poſſible qu'un enfant ait des tranchées ſans que la nourrice en ſoit cauſe. C'eſt ce que j'ai vu ſans replique. Deux enfans, l'un fort & l'autre foible, tétoient la

(*a*) Voyez ce que Tiſſot a dit ſi ſenſément ſur l'abus qu'on fait de l'huile dans ces cas-là. Avis au peuple, *édit. de Lyon.* pag. 463.

(*b*) Il vaut beaucoup mieux frotter doucement le creux de l'eſtomac & le dos de l'enfant quand on le met au lit : on lui fait, par cette manœuvre, rendre les vents qu'il peut avoir dans le ventricule, & il s'endort promptement.

même nourrice : ni l'un ni l'autre ne prenoit plus de lait qu'il ne lui en falloit. L'enfant fort ſe trouvoit très-bien, & le foible étoit tourmenté de tranchées continuelles, rendoit des excrémens verdâtres, & ſe trouvoit dans un état de débilité auſſi grand que s'il eût eu une mauvaiſe nourrice, quoiqu'après cela on lui eût donné une nourrice pour lui ſeul. Il fut cependant guéri ; mais lui & la nourrice qu'on lui donna durent prendre long-tems des alimens appropriés à ſon état ; & il ne reprit de ſanté qu'à proportion de l'augmentation de ſes forces.

Si les tranchées ſont la cauſe de cette ſeconde eſpece, il faut pareillement donner un lavement à l'enfant au moment de l'attaque. Il ſeroit inutile de tenter de lui donner quelque choſe par la bouche, parce qu'alors il ne peut avaler. Mais dès que l'accès eſt paſſé, la nourrice prendra, pluſieurs jours de ſuite, quatre ou cinq fois de la poudre pour les nourrices, (*Voyez* Chap. des Tranchées.) autant qu'il en tient ſur la pointe d'un couteau ; & on fera pour l'enfant ce que j'ai ordonné au même chapitre.

La nourrice & l'enfant continueront ces médicamens, juſqu'à ce que les excrémens de l'enfant aient pris une couleur naturelle. Outre cela, la nourrice ſuivra le régime que j'ai preſcrit pour elle au même endroit, pour éviter à l'enfant le cas de récidive.

M. Zimmermann, dans les Mémoires de Zurich, fait mention d'un enfant qui, les ſix premiers mois de ſa naiſſance, eut des convulſions continuelles, & l'éclampſie, dont les

retours ne ceſſerent que lorſqu'on eut ceſſé de lui donner de la bouillie.

Troiſieme Eſpece.

Si la nourrice s'eſt fort fâchée, & qu'enſuite elle donne le ſein à l'enfant, il pourra être pris ſur le champ de la maladie. Aucune paſſion ne fait ſur l'enfant d'effet plus mauvais & plus dangereux que les coleres ſecretes d'une nourrice. C'eſt auſſi une paſſion qui ſait le mieux ſe cacher. Mais la vivacité des regards, la pâleur & la rougeur alternative du viſage, le changement & la précipitation de la parole donnent lieu de ſoupçonner la cauſe du mal. On en eſt encore plus sûr, lorſqu'on voit un enfant, bien portant peu auparavant, devenir jaune, ou vomir auſſitôt qu'il téte, ſe plaindre par des cris, s'agiter, ſe tourmenter pendant le ſommeil, & tomber enfin dans une éclampſie décidée; car s'il vomiſſoit pour n'avoir que trop tété, il ſeroit après cela ſoulagé. Il eſt de la prudence de s'informer des gens de la maiſon de ce qui peut s'être paſſé. Il périroit certainement plus d'enfans des mouvemens coleres des nourrices, ſi la (*a*)

(*a*) Cette réflexion ſenſée fait voir combien les enfans courent de riſques dans des mains étrangeres, & ſouvent très-éloignés de la maiſon paternelle. Sera-t-on ſurpris d'apprendre la mort inopinée d'un enfant qui peu auparavant ſe portoit bien? J'ai tous les jours ſous les yeux l'enfant d'une voiſine aſſez riche, que des chagrins domeſtiques mettent très-ſouvent en colere: malgré tous les ſoins de la mere, qui nourrit elle-même & ſe prive de tous les plaiſirs pour le bien-

crainte qui décele ces mouvemens ne les arrêtoit.

J'ai dit au chapitre des nourrices, ce qu'il y a à faire lorſque la nourrice s'eſt irritée ou effrayée, afin que l'enfant n'en ſouffre pas. Si le mal vient donc de cette cauſe, il faut donner un lavement à l'enfant. Lorſque l'accès eſt paſſé, on lui voit faire une bonne ſelle que l'on peut ſoutenir prudemment avec les purgatifs que nous avons déjà indiqués. La nourrice fait auſſi uſage des médicamens & du régime preſcrits dans le chapitre qui la concerne. Si, malgré cela, l'enfant paſſe encore la nuit ſui-

---

être de ſon fils, il eſt foible, languiſſant, plus ſouvent malade qu'en ſanté ; à deux ans & demi il ne ſe ſoutient pas. D'où cela vient-il ? Du mauvais lait qu'il prend, quoique d'une mere très-ſaine. Voici un autre exemple, qui donne tout à craindre aux meres qui ne nourriſſent pas, ou qui ne ſavent pas ſe modérer. Deux nourrices allaitoient chacune un jumeau dans une même maiſon, & ne s'accordoient pas entr'elles. Celle qui nourriſſoit le plus foible, lui donna un jour le ſein après un mouvement de colere. L'enfant ſe trouva auſſitôt ſi mal, qu'il ne pouvoit plus remuer ni bras ni jambes : il pâlit ſans jetter un cri, comme ſuffoqué. On fit promptement chauffer du vin de Rhin, (tout autre bon vin blanc peut y ſuppléer) dans lequel on trempa des linges dont on enveloppa l'enfant. Il revint de cet état, & on lui donna une nourrice plus modérée. En général, les femmes ſont beaucoup plus irritables lorſqu'elles nourriſſent : il faut donc éviter de les chagriner, ou l'on expoſe la vie de leur enfant. En vain preſcrira-t-on des médicamens à une nourrice dont le genre nerveux eſt ſans ceſſe, ou très-ſouvent irrité. Une mere expoſée à cela de la part d'un mari, doit renoncer à nourrir.

vante ſans repos, s'agitant pendant le ſommeil, on lui donnera quelques gouttes de ſyrop de pavot mentionné : le ſecond jour il prendra un lavement, deux heures avant le moment où la maladie l'a pris le jour précédent.

Une mere ou une nourrice ne doit pas donner le ſein à ſon enfant après un tranſport de joie conſidérable & inopiné : car l'expérience a prouvé qu'il eſt mort d'éclampſie des enfans qui avoient pris le ſein dans cette circonſtance.

Les enfans y ſont encore expoſés, s'ils tétent lorſque (*a*) les regles ſurviennent à la nourrice :

(*a*) Quelle que ſoit l'autorité de notre Auteur, le conſeil de Van-Swieten ne paroît pas moins important. » On demande, dit-il, à une nourrice qu'on veut prendre, ſi elle a eu ſes regles lorſqu'elle allaitoit, & l'on penſe qu'elle ne doit pas être admiſe ſi elle dit que oui. J'ai vu changer ſix fois de nourrice en un an pour cette ſeule cauſe. Mais dans ce cas-ci, j'ai coutume d'examiner ſoigneuſement & la perſonne & le lait. Si je n'apperçois aucune altération dans la ſanté ni dans le lait, je m'oppoſe au changement, en ſuppoſant néanmoins que le lait ſoit ſuffiſant pour la nourriture du ſujet. Il faut faire attention que les nourrices ſe troublent dès qu'elles s'apperçoivent de leurs regles, par la crainte qu'elles ont d'être changées; ce qui altere le lait auſſitôt : au lieu qu'en leur parlant avec douceur, & en leur promettant de les garder, on voit auſſitôt la joie paroître ſur leur viſage, & il ne réſulte aucun dérangement. Je puis aſſurer de bonne foi que je n'ai jamais apperçu le moindre dommage des regles ſous les conditions mentionnées, & en s'y prenant avec les nourrices comme je l'ai dit; il y a beaucoup plus à craindre du changement ». tom. 4. pag. 597. D'après les deux opinions de ces habiles Médecins, on voit que ce ſont les circonſtances individuelles qui doi-

il eſt nombre d'obſervations qui le prouvent. La raiſon eſt ſans doute que cette évacuation cauſe beaucoup de douleur & de coliques à la nourrice, ou que les femmes ſont beaucoup plus ſenſibles dans ces momens-là. Quoi qu'il en ſoit, il eſt eſſentiel qu'un enfant ne téte plus une pareille nourrice. La maladie qui eſt arrivée à l'enfant ſe paſſera, moyennant un lavement, & en faiſant prendre après cela un peu de ſyrop de pavot mentionné.

Quatrieme Eſpece.

Si la dentition ne va pas bien, & que le ventre ne ſoit pas alors un peu relâché, la maladie pourra attaquer l'enfant : cependant les mouvemens ſpaſmodiques ſe font plus appercevoir au viſage qu'ailleurs, dans ces circonſtances. J'ai fait voir au chapitre de la Dentition, comment on pouvoit reconnoître cette cauſe : on y a vu des avis utiles, tant pour prévenir que pour guérir le mal ; car auſſi long tems que le mal dure, il n'y a rien à adminiſtrer qu'un lavement. Mais ſi l'enfant crie continuellement, s'agite pendant le ſommeil, ou ne peut pas dormir, & que la maladie ſoit encore à ſon commencement, ſans fievre déterminée, on peut, ſans riſque, donner à l'enfant une goutte de la panacée de John, ou un grain de laudanum de Sydenham, ſous forme fluide convenable. On

---

vent régler la conduite du Médecin. J'ai été ſurpris que l'habile Profeſſeur Murray n'ait pas parlé ici du ſentiment de Van-Swieten.

peut être sûr de prévenir par-là l'éclampsie ; sur tout si on réitere une ou deux fois la dose avec prudence, sous l'inspection d'un Médecin, en cas qu'il soit besoin de le faire, dans la crainte de récidive. Mais s'il y a réellement de la fievre, on passera à la saignée, ou l'on fera usage des sangsues. Voyez le chapitre de la Dentition difficile.

Cinquieme Espece.

Il est aisé de reconnoître la cause de la maladie, lorsqu'on a répercuté une galle, soit en exposant l'enfant au froid, soit en le frottant avec un topique. Pendant l'accès, il ne faut qu'un lavement : lorsqu'il est passé, il est essentiel de faire prendre tous les jours à la nourrice un peu de fleur de souffre dans de l'eau tiéde : ou, toutes les deux ou trois heures, plein une cuillier à bouche de la mixture suivante.

℞ Camphre, *demi-drachme.*
Sucre blanc,
Mucilage de gom. arab. } *de chaque une drachm.*
Broyez cela dans un mortier, & ajoutez :
Eau de fleur de Reine-des-prés, *six onces.*
Syrop de framboise (*a*), *quantité suffisante.*
Mêlez le tout.

(*a*) L'Auteur dit *Syrop de baies de Norland.* Voici ce que dit à ce sujet l'habile Traducteur Allemand. « C'est ainsi que Linnée, dans sa Matiere Médicale, *éd.* 2. *n.* 268. appelle les baies d'un arbrisseau particulier aux pays du

Outre cela on tâche de faire prendre à l'enfant, une ou deux fois par jour, un ou deux grains de muſc (*a*) bien trituré, avec dix grains de ſucre. Si la galle reparoît, l'enfant eſt auſſitôt hors d'affaire pour cette fois-là : ou bien on fait mettre à l'enfant des linges d'un galleux, pour faire revenir la galle. *Voy.* Sauvage, *Noſolog.* t. 3. p. 431. Je dirai plus bas, dans un chapitre particulier, comment on doit prévenir ou guérir la galle.

Sixieme Eſpece.

Dans les cas de petite-vérole, de rougeole, de fievre ſcarlatine, les enfans ſont quelquefois pris d'éclampſie peu de tems avant l'éruption. Mais rarement il y a pour lors quelque danger à

---

nord, *rubus arcticus*, & qui a beaucoup de rapport au framboiſier ordinaire. Sa vertu rafraîchiſſante & la ſaveur agréable de ſon fruit, ſurpaſſe de beaucoup celle du nôtre. Voyez-en la figure, *flora danica*, faſcicul. 9. tab. 488. On envoie ce fruit confit de Norland en Suéde, & on en prépare un vin fort agréable. L'Auteur ordonne ſouvent ce fruit, dans cet ouvrage, comme cordial. On y ſuppléera, ſi l'on veut, par les framboiſes ordinaires, ſoit en ſyrop, ſoit autrement. Linnée a donné en 1762, dans les Mémoires de Stockholm, la maniere dont on doit cultiver cet arbriſſeau dans les jardins ». Ne dégénéreroit-il pas dans nos climats plus chauds ?

(*a*) Le julep muſqué dont j'ai fait mention dans ma traduction du Traité des Fievres de Grant, ſeroit au moins auſſi utile. J'en ai pluſieurs fois tiré les plus grands avantages comme calmant, dans des circonſtances où l'éther avoit échoué..

craindre de ces attaques ; c'eſt au contraire un ſigne que la petite-vérole eſt d'un bon caractere ; il ne faut alors faire attention qu'à la maladie principale. J'en parlerai dans des articles particuliers. Il ſuffit donc de ſavoir que l'enfant n'a pas eu la petite-vérole, &c. qu'il court des petites véroles, &c. ; que la contagion a pu être apportée au logis de maniere ou d'autre, & que l'enfant a déjà eu, dans les trois jours, une fievre accompagnée de ſymptômes qui annoncent cette fievre éruptive. D'ailleurs, on doit être tranquille lorſqu'on eſt prévenu que dans ce cas-là l'éclampſie eſt de bon augure. On m'a cependant rapporté l'exemple d'un enfant mort d'éclampſie après l'éruption.

Septieme Eſpece.

Si les vers ſont la cauſe de la maladie, l'éclampſie eſt alors très violente & ſujette à reparoître ſouvent. Il eſt heureux que les enfans qui ne vivent encore que de leur lait, ne ſoient pas expoſés à cette eſpece : car je n'ai jamais obſervé de ſigne de ver chez les enfans que lorſqu'ils avoient pris avec le lait quelqu'autre nourriture. Cette eſpece eſt extrêmement difficile à différencier. En effet, j'ai ſouvent remarqué des vers chez des enfans très-ſains & très-robuſtes. Ainſi, l'on ne peut tirer aucune induction certaine de l'état du viſage. Cependant ſi l'on s'apperçoit que l'enfant ſe frotte ſouvent le nez, qu'il s'agite pendant le ſommeil, ou qu'alors il ſe faſſe entendre comme s'il vouloit avaler quelque choſe ; s'il a une haleine forte

ou aigre, la bouche pleine d'eau en s'éveillant le matin ; ſi la couleur de ſon viſage change alternativement ; s'il a tantôt du dégoût, tantôt une envie de manger ſi grande, qu'il tombe en foibleſſe dès qu'il ne peut prendre à l'inſtant quelque choſe qu'il deſire ; s'il a l'eſtomac dur & gonflé hors du tems ordinaire des repas ; ſi le ſucre ou autre choſe d'une ſaveur douce lui font mal ; s'il eſt bien dans un inſtant, malade bientôt après, & qu'il ſe plaigne de l'eſtomac ou de coliques vers le nombril ; s'il eſt pris d'une fievre ou d'un vomiſſement qui ſe paſſe en grande partie rapidement, & revienne une autre fois auſſi inopinément ſans cauſe manifeſte : alors on ne peut douter de la préſence des vers, ſur-tout ſi avant cela il a déjà lâché quelques vers. J'ai toujours vu le nombril *prominer* pendant les attaques d'éclampſie chez les enfans pris de cette maladie à la ſuite des vers.

Autant cette eſpece eſt violente, autant il eſt aiſé d'en faire ceſſer les attaques. Il ne faut dans le moment que donner un lavement de lait tiéde à l'enfant, où l'on aura jetté quelques grains de ſel, ſi l'enfant eſt conſtipé ; autrement il n'en faut pas. Il ne faut y joindre ni huile, ni miel, ni ſucre par le bas, parce que les vers ne ſe plaiſant pas à ces médicamens, comme l'expérience le fait voir ; ils ſe porteroient plus haut dans les inteſtins. Mais quoique ces attaques ceſſent aiſément par le moyen d'un lavement, la guériſon n'en dure pas long-tems ſi les vers ne ſont pas chaſſés dehors. La maladie reparoît dès qu'ils ſe font ſentir de nouveau à l'enfant. Il ne faut donc pas tarder à faire en ſorte de les

les expulſer ; autrement les vers augmenteront le danger en ſe fortifiant & en ſe multipliant. J'ai traité fort au long cette matiere dans un chapitre particulier. Je me contente donc de dire ici que les petits enfans doivent prendre tous les jours du miel & manger des carottes fraîches lorſqu'on peut en avoir. Les enfans plus âgés boivent d'une eau minérale, ſur-tout amere. S'ils ont de la répugnance à la boire, on peut les exciter à en prendre, en jettant au fond du vaſe quelque ſucrerie qu'on leur fait eſpérer d'avoir s'ils boivent bien. Quant aux petits vers blancs qui ſe nichent au bas dans les celiules des inteſtins, on les détruit aiſément avec des lavemens d'eau minérale tiéde : on y ajoute un peu de ſel, ſi l'on s'apperçoit que le premier n'ait pas procuré de ſelle. Les vers ne ſe détruiſent pas tout d'un coup : il faut ſouvent recommencer la cure. Voyez le chapitre *des Vers*.

Huitieme Eſpece.

J'ai auſſi vu des enfans pris d'éclampſie pendant les accès des fievres intermittentes. Comme dans ces cas-là l'éclampſie reparoiſſoit au retour des accès, & finiſſoit à la ceſſation de la fievre, je regardai cette eſpece comme ayant ſa cauſe dans la fievre même : un lavement calmoit auſſitôt l'attaque ; mais dès que l'enfant commençoit à ſe ravoir un peu, après l'accès, je lui donnois avec prudence un très-doux vomitif, tel que je l'ai écrit à la fin du chapitre de la Coqueluche. Dès que le vomitif avoit opéré, j'employois le quinquina.

Neuvieme Eſpece.

Mais il y a plus d'exemples d'enfans pris d'éclampſie à la ſuite de la préſence de la pierre. Il eſt vrai que chez nous on voit rarement la pierre chez les enfans; & elle eſt d'autant plus difficile à reconnoître, que les enfans ne peuvent expoſer leurs beſoins & leurs maux. On peut préſumer la préſence d'une pierre dans la veſſie, ſi l'enfant crie en urinant; ſi l'urine ſortant avec douleur & abondance s'arrête ſubitement; ſi l'on ſait que le pere ou la mere, ou tous les deux ſont ſujets à la goutte, aux maladies articulaires, ou à la pierre, on eſt plus sûr dans les conjectures. Mais ſi en portant le doigt dans le rectum vers la veſſie, on ſent quelque choſe de dur & de movible, on eſt encore plus certain : la choſe eſt enfin moins équivoque lorſqu'on ſent la pierre avec la ſonde.

Il faut ouvrir la veine (*a*) pendant l'accès, & employer divers lavemens. D'abord on prendra quelques cuillerées de lait tiéde, autant d'huile, & un peu de ſucre : après cela on employera l'huile ſeule. On appliquera aux endroits douloureux, en deſſus & en deſſous, deux veſſies remplies à moitié de graine de lin écraſée, d'un peu de ſafran & de lait qu'on aura fait cuire enſemble. On les changera dès qu'elles com-

(*a*) Tous ces remedes ne ſont que palliatifs. Le plus sûr eſt d'en venir à l'opération avant que la pierre augmente de volume. Voyez de Haën, ſur l'utilité du *raiſin d'ours*.

menceront à ſe refroidir. Les demi-bains ſont auſſi fort utiles. Intérieurement on fait prendre un lait adouciſſant, fait d'une infuſion de fleurs de mauve, d'huile d'amandes douces, de jaunes d'œufs & d'un peu de ſyrop de pavot de Londres. Voici les doſes :

Infuſion, *ſix onces.*
Huile, *une once.*
Jaune d'œuf, *un demi.*
Syrop, *deux gros.*

On agite bien cela dans une bouteille de verre, & on en fait boire peu à peu à l'enfant juſqu'à ce qu'il ſoit ſoulagé.

Dixieme Eſpece.

J'ai déjà fait voir combien il étoit préjudiciable que la nourrice ou d'autres perſonnes fiſſent prendre à l'enfant de la thériaque, du diaſcordium, du philonium, ou autres médicamens qui contiennent de l'opium, vu l'abus qu'on en peut faire avec les enfans, qui ne peuvent en ſoutenir qu'une doſe extrêmement foible, & en périſſent ſouvent, ou au moins en éprouvent des convulſions. Nous en avons les exemples les plus triſtes. Mais il eſt fort difficile de deviner cela lorſqu'on a commis cette imprudence, que l'on a ſoin de taire. Il faut donc d'abord s'informer ſoigneuſement des gens de la maiſon, s'ils en ont connoiſſance. Voici comment on pourra conjecturer que la choſe eſt arrivée. Les effets généraux que l'opium produit ſur le corps,

ſe réduiſent à ceux-ci : il cauſe des chaleurs, rend le pouls très-fréquent, auſſi bien que la reſpiration, qui, outre cela, devient encore difficile ; il fait ſuer, & la ſueur a ſouvent l'odeur du médicament ; il ſupprime les ſelles, les urines, rend le viſage bouffi & rouge, pouſſe le ſang à la tête, y cauſe de la douleur & de la peſanteur, rend les yeux hagards, cauſe une eſpece de *coma vigil*, ou une grande envie de dormir ſans ſommeil, & quelquefois un vrai ſommeil accompagné de ſonges & d'agitation.

Cependant ces ſignes ne ſont pas encore une preuve déciſive de l'adminiſtration imprudente de l'opium. Mais ſi l'on découvre la vérité, il faut, ſans tarder, faire prendre à l'enfant de l'eau tiéde avec du beurre ou de l'huile, & lui tenir prudemment le bout poilu d'une plume trempée dans l'huile, à l'entrée du goſier, pour ſolliciter un vomiſſement. Si cela ne réuſſit pas, on donne un lavement avec du ſel ; on frotte les pieds de l'enfant avec une broſſe un peu ferme ; on y applique un ſinapiſme qu'on laiſſe juſqu'à ce que la peau devienne rouge ; on lui baſſine la tête avec du vinaigre chaud, & on lui en tient de fort ſous le nez avec une éponge. Si l'on peut ouvrir la veine, c'eſt un avantage. Il vaut encore mieux mettre des ſangſues au cou, aux tempes. Si tous ces moyens ſont ſans effet, on pourra peut-être hazarder intérieurement les acides, ſur-tout le vinaigre de vin, au cas que l'enfant en veuille prendre quelques gouttes : ce qui eſt fort douteux, malheureuſement. Il n'y a cependant pas de

moyen plus efficace pour arrêter les ſuites fâcheuſes de l'opium, & des autres poiſons végétaux que les enfans plus âgés prennent quelquefois ſans en ſavoir le danger ; tels que la juſquiame, les baies de la bella-donna, & autres ſemblables : ce qui eſt ordinairement ſuivi de convulſions effrayantes. Si l'on peut parvenir à faire avaler quelques gouttes de vinaigre, on donnera enſuite un vomitif.

AUTRES ESPECES.

Je ne parlerai pas ici de l'éclampſie qui arrive à la ſuite d'un virus vénérien. On verra cela dans le chapitre que j'ai deſtiné au traitement de ces maladies. Je paſſe auſſi ſous ſilence celle qui arrive faute de nourriture, lorſque la nourrice cache qu'elle ne peut allaiter. On y remédie aiſément, en changeant de nourrice. On doit rapporter ici celle qui a lieu à la ſuite d'évacuations conſidérables, ſoit par le haut, ſoit par le bas. On y remédie en faiſant ceſſer ces évacuations. Voyez les chapitres *du Vomiſſement* & *de la Diarrhée.* Les Médecins diſent que les enfans ſont encore expoſés à cette maladie, lorſqu'ils avalent quelques gouttes de ſang après qu'on leur a coupé le filet. Mais un doux vomitif, ou un peu de ſyrop de rhubarbe & un lavement obvient à tout inconvénient. Il eſt dangereux de chatouiller les enfans ; les convulſions & l'éclampſie peuvent en être la ſuite ; ils peuvent même en mourir. Voy. Van-Swieten, t. 3. *de Epilepſia ;* & Robinſon *on the ſple en* (mal de rate) p. 148.

On obſerve en général :

1°. Que la ſeconde, troiſieme, quatrieme & ſeptieme eſpeces ſont les plus communes.

2°. Qu'il faut ſaigner ſi l'enfant eſt fort, & s'il a plus d'un an, en ſuppoſant qu'il n'ait pas été épuiſé par d'autres maladies. Mais les ſangſues ſont encore plus avantageuſes.

3°. Qu'il faut tenir quelque choſe dans la bouche de l'enfant, de peur de léſion à la langue.

4°. Que les lavemens ſont les moyens curatifs les meilleurs lors des accès. Ce qu'on fait prendre par la bouche, revient ordinairement; & ſi l'accès eſt violent, les enfans ne peuvent rien avaler. Un bain tiéde eſt en général efficace : il appaiſe les mouvemens convulſifs; de ſorte que pendant ce tems-là, on peut faire prendre quelque choſe.

5°. J'ai auſſi obſervé un avantage extrême de faire envelopper le corps de l'enfant dans un linge chaud, imbibé de bon vin de Rhin, lors de l'accès. Les pauvres gens peuvent appliquer ſur le creux de l'eſtomac un linge chaud mouillé dans de l'eau-de-vie.

6°. La verveine portée au cou de l'enfant n'eſt pas un moyen préſervatif. J'en ai vu un grand nombre attaqués malgré ce phylactere ou cet amulette.

Il y a des peres & meres qui craignent que leurs enfans ne deviennent enfin épileptiques à la ſuite de pluſieurs récidives d'éclampſie : je dois leur dire, pour les raſſurer, que cette maladie diſparoît avec les années, à pro-

portion que les enfans prennent plus de forces ; car, à mesure que les années & les forces augmentent ensemble, la sensibilité des nerfs diminue aussi ; & ce n'est que l'extrême sensibilité des nerfs des enfans qui les rend sujets à cette maladie. Voyez Haller, *Physiolog.* t. 4. pag. 293, 294.

On doit soigneusement observer ce qui arrive aux enfans avant, pendant, & après chaque accès, & remarquer si l'accès se termine par un vomissement ou une diarrhée ; ou si l'on peut découvrir quelque chose dans le boire, le manger ou autres circonstances, qui puisse rendre les attaques plus ou moins graves ; ou quelle est la cause qui rend les invasions plus ou moins fréquentes. Si le Médecin à qui l'on confie le soin de l'enfant, découvre quelque chose de semblable, il a par-là des lumieres qui le conduisent plus promptement à son but. Ceux mêmes qui ont soin de l'enfant, & qui n'ont pas un Médecin à leur disposition, peuvent voir par ces observations comment & pourquoi ils doivent suivre de près l'enfant, & ce qu'ils ont au moins à commencer en attendant des secours. Si, par exemple, on observe que les attaques viennent tous les quatorze jours, & se terminent chaque fois par un vomissement ou une diarrhée, il est aisé de voir qu'en donnant dans le premier cas un vomitif à l'enfant, dix jours après l'attaque ; ou un purgatif modéré dans le second cas, pendant deux ou trois jours, après le même tems, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de matiere dans les premieres voies, on évitera probablement les rechûtes. Si l'on a

remarqué que les attaques n'arrivent que tous les mois, on a par-là de bonnes raiſons pour examiner ſi la nourrice n'eſt pas priſe alors de ſes regles, & on en prend une autre, ſi cela eſt : car une nourrice, dans cet état, ne peut qu'être extrêmement ſenſible ; & la moindre choſe la fâche & la chagrine ; ce qui tourne toujours au préjudice de l'enfant. Si l'on remarque, quelques jours avant les attaques, que l'enfant a la bouche forte & mauvaiſe, on apprend par-là qu'il a des vers ou l'eſtomac ſale ; & l'on prend le régime & le traitement convenable. L'expérience des âges poſtérieurs apprendra ce que l'on doit attendre du *dictam blanc* ou *fraxinelle*, dans les cas d'épilepſie. Storck (*a*) en a fait beaucoup d'éloges (*de flammula jovis*, *Viennæ*, 1769, ch. 2.) Backer loue les fleurs de creſſon de prés (*cardamine pratenſis*) à la doſe de demi-gros chaque fois. Voyez les Tranſactions Médicales, par le Collége des Médecins de Londres.

(*a*) Les expériences de Storck n'ont cependant pas été toutes heureuſes ; ce qui prouve que les ſpécifiques ne ſont bons que dans des cas particuliers. Backer n'a pas été le premier qui ſe ſoit ſervi des fleurs de creſſon dans ce cas-ci ; & l'on échoue avec ce remede comme avec tous les autres, qui n'en ſont pas moins anti-épileptiques pour quelques individus. De Haën fait à cet égard des réflexions fort ſenſées.

CHAPITRE XI.

De la Diarrhée.

AVANT de paſſer à ce qui regarde proprement les enfans, je ferai quelques obſervations genérales ſur cette maladie.

Nous appellons *Diarrhée*, des ſelles plus délayées & plus fréquentes que de coutume. C'eſt le mouvement vermiculaire ou périſtaltique des inteſtins qui produit la ſortie ordinaire des matieres excrémenteuſes. Les inteſtins ſont lubréfiés par l'humeur muqueuſe qui s'y filtre du ſang par de petites glandes dans le conduit inteſtinal. L'humeur ſéreuſe que les vaiſſeaux exhalans jettent dans l'œſophage, l'eſtomac & les inteſtins, empêche que les excrémens ne ſe deſſechent & ne ſe durciſſent. Cette humeur eſt repriſe par les vaiſſeaux abſorbans. La ſalive qu'on avale, la bile, le ſuc pancréatique, qui tombe continuellement dans le duodenum, & qui délaye la bile, contribuent beaucoup auſſi à amollir les matieres.

La bile ſur-tout ſoutient & augmente le mouvement vermiculaire des inteſtins : mais les ſelles ſont dérangées dans la jauniſſe, ou lorſque la véſicule du fiel eſt percée ou obſtruée, ou lorſque la bile eſt trop affoiblie par l'uſage des acides, ſoit ſolides, ſoit fluides, comme il arrive dans la colique de Poitou.

Il peut réſulter une diarrhée de tout ce qui

produit un grand amas ou une trop grande affluence d'humeurs séreuses dans les intestins, ou de ce qui arrête l'effet des vaisseaux absorbans, ou qui augmente le mouvement péristaltique des intestins.

Les amas des matieres se font sur-tout en buvant & mangeant beaucoup, si l'estomac & les intestins ne peuvent digérer les alimens ; il s'y amasse des crudités qui contractent ensuite de l'acrimonie & augmentent le mouvement des intestins par l'irritation qu'ils y causent : d'où il résulte enfin un écoulement plus extraordinaire de matieres fluides ; comme on voit les yeux pleurer lorsqu'ils sont molestés par la présence d'un grain de sable. La même chose arrive si le sang a de l'acrimonie, parce que les humeurs qui se séparent du sang dans l'estomac & les intestins, ont aussi la même nature, & irritent ainsi les intestins : d'où résulte le même écoulement abondant. Voilà pourquoi on éprouve du trouble aux intestins, des borborygmes peu de tems avant un cours de ventre : ce qui ne vient que de l'augmentation du mouvement péristaltique, La bierre nouvelle produit aussi ces effets. Le changement d'eau produit les mêmes symptômes, sur-tout dans ceux qui en font leur boisson ordinaire. Si l'on mange beaucoup de melons, de framboises, ou de tout autre fruit, on est exposé aux mêmes inconvéniens. Si la transpiration est arrêtée, elle prend son cours par les intestins, & augmente ainsi l'affluence des sérosités. Voilà pourquoi ceux qui sont ordinairement resserrés, se lâchent en sortant du lit de bon matin ; ce qui supprime en partie la transs-

piration. Les forts purgatifs produiſent encore de ſemblables effets, quoique plus conſidérables. S'il y a ſuppuration aux inteſtins ou à d'autres viſceres, ou à l'extérieur du corps, & que le pus ſe jette de-là dans les inteſtins ou dans le ſang, qui le portent enſuite dans le canal inteſtinal, il arrive la même choſe.

Quelquefois cela arrive à l'avantage des malades : mais le plus ſouvent le ſang en eſt dépravé & diſſous, au point qu'il ne reſte plus dans le corps, mais ſe diſſipe par des ſueurs nocturnes ou par des cours de ventre incurables : le malade s'éteint (*a*) enfin comme une lampe mourante, à proportion que ſa ſubſtance ſe diſſipe.

Les ſéroſités s'amaſſent encore dans les inteſtins, lorſque les orifices des vaiſſeaux exhalans ou des glandes ſont flaſques, ou trop lâches, ou corrodés ; ou lorſque les vaiſſeaux abſorbans ne peuvent pas reprendre convenablement les humeurs ſéreuſes : ce qui arrive lorſqu'ils ſont flaſques ou obſtrués par des glaires, par les croûtes des aphtes, de la petite vérole, ou les deſquamations de la rougeole ; ou lorſqu'il eſt ſurvenu une obſtruction au foie, aux glandes du méſentere. Les ſéroſités ſe trouvent auſſi renfermées dans les inteſtins par une acrimonie. En effet, pendant que cette acrimonie augmente l'affluence des humeurs par les vaiſſeaux exhalans, elle occaſionne auſſi certaine aſtriction aux vaiſſeaux

(*a*) Voyez le Traité *de la Dyſſentérie* de M. Zimmermann.

abſorbans qui ne peuvent plus rien reprendre.

L'urine coule en très-petite quantité dans les cours de ventre : elle eſt plus rouge qu'à l'ordinaire : c'eſt pourquoi c'eſt un bon ſigne que l'urine redevienne abondante & plus claire. Cela fait voir que les ſéroſités ne ſe jettent plus en ſi grande quantité aux inteſtins, mais ſe diſtribuent plus également ; de ſorte que l'urine vient alors plus délayée. Une bonne tranſpiration ou même une ſueur, dans ce cas-là, ſont de bon augure. Il eſt probable alors que le cours de ventre va ceſſer. Ceux qui font beaucoup d'exercice, ou ſuent beaucoup, ou urinent ſouvent, ſont ſujets à être conſtipés par la même raiſon. C'eſt par ce principe que Riviere ſe guérit lui-même d'un cours de ventre par le moyen des bains chauds.

Le vomiſſement eſt ordinairement de bon augure dans les diarrhées. Il diminue en partie les matieres qui cauſent la maladie : d'une autre côté il occaſionne le rebrouſſement du mouvement périſtaltique des inteſtins : outre cela il fait lâcher priſe aux matieres qui ſe ſeroient fixées dans quelque endroit du canal inteſtinal, & y cauſeroient de l'irritation.

La diarrhée, dans la pulmonie, annonce une mort prochaine. Si même elle ne procure pas un prompt ſoulagement dans les autres cas de ſuppuration interne ou externe, elle accélere la mort. Il en eſt de même dans l'hydropiſie : voilà pourquoi les purgatifs ne conviennent pas dans les hydropiſies qui viennent de la dépravation de l'eſtomac ou des inteſtins, ou d'une

tranſpiration ſupprimée : ils affoibliſſent encore plus ces viſceres, & empêchent les digeſtions. Ils arrêtent auſſi la tranſpiration, & mettent le corps dans le cas d'attirer encore plus à lui l'humidité de l'air par les pores exhalans. Le dévoiement eſt auſſi pernicieux après les coups à la tête ; chez les femmes en couche ou groſſes (*a*) ; il ne l'eſt pas moins au commencement des fievres aiguës, ſi l'eſtomac & les inteſtins n'étoient pas pleins de crudités.

Il ne faut pas arrêter une diarrhée auſſi longtems qu'elle eſt ſans fievre, qu'elle n'affoiblit pas l'appétit ou les forces, que les coliques ne ſont pas trop vives, & que le ſujet ſent du ſoulagement après les ſelles. Ces dévoiemens emportent ſouvent quantité d'impuretés amaſſées dans l'eſtomac ou les inteſtins, ou dans d'autres endroits du corps où elles s'étoient fixées faute d'excrétion convenable. C'eſt même un effet ſalutaire de la nature, qui prévient par-là beaucoup de maladies qui auroient eu lieu ſans cela : il faut ſur-tout ne pas arrêter précipitamment les diarrhées chez les ſujets qui ſont tourmentés de maux de tête généraux, ou de migraine, ou de pituite à la gorge, ou de maux d'yeux, d'oreilles, ou qui ont une leucophlegmatie ; car le cours de ventre eſt avantageux à ces ſujets.

(*a*) Il eſt des exceptions. Hippocrate le prouve par la femme d'Epicharme. Amatus & d'autres ont rapporté des cas ſemblables. Je crains davantage un dévoiement opiniâtre qui ſurvient à la ſuite des couches, lorſque les lochies ont ceſſé, même à leur tems convenable.

Il faut auſſi ſe garder d'éviter le cours de ventre qui arrive aux enfans à leur dentition.

Cependant il y a des termes à obſerver. Si le cours de ventre devient exceſſif, on l'arrêtera prudemment, de peur que les inteſtins n'en ſoient trop affoiblis, & ne perdent enfin le ton néceſſaire à la digeſtion des alimens. D'ailleurs les ſucs ou autres humeurs néceſſaires à la digeſtion, s'écoulent avec ces dévoiemens : ainſi le ſang ne peut plus être atténué par un nouveau chyle, & devient acrimonieux. Pour lors le corps ne prend plus de nourriture, & dépérit néceſſairement. Les forces s'abattent, les pieds s'enflent, & la ſcene ſe termine par une phthiſie ou par une hydropiſie.

La diarrhée eſt trop conſidérable lorſqu'elle eſt accompagnée de fievre, de dégoût, de fortes tranchées. Lorſque les ſelles ſont ſuivies de grandes foibleſſes, que les excrémens ont une couleur ou une odeur contre nature, que loin de ſentir du ſoulagement des maux qu'ils avoient auparavant, les ſujets éprouvent tout le contraire de ce qu'on devoit eſpérer du cours de ventre ; ſi d'ailleurs on ſait que le ſujet avoit auparavant un bon eſtomac, étoit accoutumé à prendre un mouvement convenable, on peut arrêter le cours de ventre, qui autrement dégénéreroit en diarrhée habituelle. On doit ſurtout prendre garde à une diarrhée de long cours pendant Juillet & Août, lors des grandes chaleurs, parce que cela dégénere aiſément en dyſſenterie.

On voit, par ce que je viens de dire, qu'il

eſt pluſieurs eſpeces de diarrhées. Je vais m'occuper de celles qui concernent les enfans.

Premiere Eſpece.

Plus nous ſommes jeunes, plus nous rendons nos ſelles & nous goûtons le ſommeil aiſément; mais le corps ſe reſſerre, & le ſommeil diminue à proportion de l'âge. Ainſi il ne faut pas croire que l'enfant a un cours de ventre, lorſqu'il fait trois ou quatre ſelles par jour, s'il téte bien.

Les enfans du premier âge ſont rarement pris de cours de ventre. Si cela arrive, c'eſt la faute de la mere ou de la nourrice, qui n'a pas bien ſoin de l'enfant, ou qui lui donne un mauvais lait, ou un bon ſans regle. Un enfant eſt mal ſoigné lorſqu'on n'obſerve pas ce que j'ai dit au *chapitre des Nourrices*. L'enfant ſouffre ſur-tout, ſi on lui a laiſſé refroidir les pieds ou l'eſtomac, ſi l'on a ſuſpendu dans ſa chambre des linges mouillés pour y ſécher; ſi la nourrice lui donne le ſein immédiatement après qu'elle a mangé, ou le matin avant d'avoir pris quelque choſe, & laiſſé certain intervalle entre ce moment & la laĉtation; ſi elle l'allaite trop ſouvent, ou toutes les fois qu'il crie; ſi elle lui donne des nourritures ſolides avant qu'il ait des dents; ſi elle prend trop ſouvent des choſes ſalées, beaucoup de fruits, des concombres, des fraiſes; de la bierre aigre; ſi elle a elle-même des douleurs de colique, ſans en avertir; ſi en changeant de nourrice on a pris un lait trop jeune. Voyez ce que j'ai dit de ce lait au chap. *de la Nourrice.*

Il ne faut dans preſque toutes ces circonſtances qu'une attention convenable pour faire ceſſer ce dévoiement. S'il continue, malgré les précautions requiſes, la nourrice prendra de la *poudre pour les nourrices*. Voyez le chap. *des Tranchées*. On frottera auſſi le bas-ventre de l'enfant avec du baume de muſcade. On peut auſſi lui oindre une peau avec la mixture ſuivante, que l'on applique au creux de l'eſtomac.

℔ Thériaque, *deux drachmes*.
Baume de muſcade, *une drachme*.
Huile de cumin, *ſix gouttes*. Mêlez-bien le tout.

S'il eſt beſoin, on lui donne un ou deux lavemens avec du lait tiéde & un peu d'amidon. Un dévoiement qui eſt la ſuite des tranchées ceſſera ſi on fait ceſſer cette cauſe.

Seconde Eſpece.

Un enfant qui mange & boit trop ne peut bien digérer. Les alimens, par leur poids ſeul, cauſeront de l'irritation aux inteſtins : ce qui peut être ſuivi d'un cours de ventre.

Les alimens ſont auſſi préjudiciables par leur nature que par leur quantité : ils ſont ſuſceptibles de ſubir dans les inteſtins le même changement que dans un vaiſſeau chaud & humide ; c'eſt-à-dire, de devenir acrimonieux, & de cauſer par-là un cours de ventre. Voyez l'art. *de la Toux*, ſur-tout de celle qui provient de l'eſtomac ; celui *du Vomiſſement*, particuliere-

ment

ment la quatrieme eſpece, où j'ai expoſé *les ſignes des crudités* & leurs diverſes eſpeces.

Cette ſeconde eſpece de dévoiement arrive le plus ordinairement, & on ne doit pas l'arrêter trop tôt, parce qu'il emporte la cauſe du mal : cauſe qui produiroit les plus ſérieuſes maladies ſi on en arrêtoit l'effet par des médicamens aſtringens ou obſtruans. Mais s'il ne ceſſe pas de ſoi-même, que les tranchées augmentent, que les flatuoſités, les borborygmes deviennent conſidérables, & que le malade s'abatte, il faut recourir aux médicamens néceſſaires.

Comme dans ce cas-là il y a toujours du dégoût pour le boire & le manger, un vomitif devient très-utile, & il ne faut pas le différer.

Si le malade n'a pas de dégoût, mais ſeulement des tranchées & des borborygmes, on ſe ſert de rhubarbe : on la fait prendre en poudre ou en teinture (infuſion). Voyez l'article du vomiſſement. La doſe de la poudre eſt de dix à douze grains, ſelon l'âge du malade. La teinture ſe prendra plein ſept ou huit petites cuilliers à café, à quelque intervalle l'une de l'autre, juſqu'à ce qu'on en voie l'effet ; mais il eſt prudent de ne pas aller trop vîte. Quelquefois une ſeule doſe ſuffit. Il arrive auſſi qu'on eſt obligé de réitérer cela pluſieurs jours de ſuite au matin, ſur-tout pour ceux qui ont long-tems tenu un mauvais régime (*a*).

(*a*) Dans ce dernier cas on peut triturer trois grains d'ipecacuanha, avec dix ou douze grains de rhubarbe ; & l'on en donne peu à peu à l'enfant, qui en eſt plus promptement ſoulagé.

On verra auſſi à l'article du vomiſſement les ſignes néceſſaires pour reconnoître l'acrimonie des crudités. Dans ce cas d'acrimonie, il faut joindre à la rhubarbe les autres médicamens qui y ſont rapportés, ou employer ces médicamens ſeuls. Si les crudités ſont d'un caractere acide, on ſe ſert encore de magnéſie blanche, ou de poudre d'écaille d'huître; ou l'on jette dans l'infuſion de rhubarbe un peu de ſel de tartre. Si elles ſont putrides, on fait boire de la limonade très-foible ou du lait d'amandes. La boiſſon ordinaire ſera une eau de millet ou de riz, avec quoi l'on pourra auſſi faire ce lait d'amandes. Si l'enfant eſt déjà foible, on fait cailler du lait avec du vin, pour en avoir le petit-lait. S'il eſt tems d'arrêter le cours de ventre, on jette le petit-lait ſur du pain de froment rôti, avec un peu de canelle, & on filtre à froid. Dans le cas de crudités acides, un foible bouillon de viande eſt ce qu'il y a de meilleur.

Si, malgré cela, le cours de ventre ne ceſſe pas, il faut employer d'autres moyens auxiliaires. On met ſur le creux de l'eſtomac le liniment thériacale mentionné ci-devant, & par-deſſus une ſerviette chaude, recouverte en outre par un petit plat de bois, & l'on fait prendre à l'enfant des baies de myrthe. On mettra, ſi l'on veut, au lieu du liniment ſuſdit, l'emplâtre ſtomacal de la Pharmacopée de Londres. Si cela eſt ſans ſuccès, on prépare la poudre ſuivante.

℔ Bole (*a*) rouge, *dix grains.*
Gomme adragante, *cinq grains.* Mêlez.

On la fait prendre après chaque selle dans la boisson suivante.

℔ Gomme arab. *deux gros.*
Eau de riz très-claire, *deux livres.*
Faites-y dissoudre la gomme.

On peut aussi prendre deux gros de cire, que l'on fait fondre, pour y jetter & remuer soigneusement autant de poudre d'écailles d'huître que la cire peut en envelopper; & l'on s'en sert de même. Le soir on donne avec avantage à l'enfant quelques grains de thériaque dans du lait ou de l'eau simple de canelle. Voyez l'article *de la Toux.* Plusieurs enfans ont pris chaud avec succès, deux ou trois gros de cire jettée par petits morceaux dans du lait où on l'avoit fait bouillir. D autres se sont bien trouvés d'un bouillon fait d'un poulet, dans lequel on avoit bien enfermé un peu de cire. Quelques-uns enfin ont, à la fin du cours de ventre, pris avec avantage deux ou trois pommes cuites au feu, où l'on avoit aussi enfermé de la cire. Mais il faut toujours employer auparavant un vomitif ou la rhubarbe. Rarement on réussit sans cela.

(*a*) Il faut être bien sûr que ce bol n'est pas sophistiqué; autrement on doit s'en abstenir. Voyez Lewis, *Dispens.*

Après que le vomiſſement a ceſſé entiérement, on prend tous les ſoins poſſibles pour rétablir le ton de l'eſtomac & des inteſtins par un régime prudemment conduit, & par l'élixir (*a*) ſtomacal.

Mais ſi après la ceſſation du cours de ventre il ſurvenoit des maux (*b*) de tête ou autres ſymptômes, on devroit conclure qu'il a été arrêté trop tôt, & qu'il reſte encore dans les inteſtins des matieres qu'il faudroit chaſſer. On fait donc prendre encore de la rhubarbe à l'enfant, comme il a été preſcrit.

Troiſieme Eſpece.

Lorſque les orifices des pores inhalans & exhalans, ou des glandes inteſtinales ſont ſi flaſques, qu'ils laiſſent couler les humeurs ſéreuſes dans le canal ſans qu'elles puiſſent être repriſes par les vaiſſeaux abſorbans, il arrive une diarrhée qui épuiſe très-aiſément.

Elle eſt différente des autres eſpeces, en ce qu'elle n'eſt accompagnée ni de douleurs, ni de de tranchées. On n'apperçoit aucune marque de purulence, ni rien d'extraordinaire, ni même aucun ſigne de crudité. Les ſujets qui en ſont pris ſont foibles, pâles, abattus.

Comme l'écoulement eſt ordinairement abondant, & que toutes les humeurs du corps ſe diſſipent

(*a*) Voyez le chapitre du vomiſſement.

(*b*) De la prudence ici : le purgatif pourroit ſuſciter une fievre, s'il n'eſt pas indiſpenſable.

en peu de temps, plutôt on l'arrêtera, mieux on fera. On y parviendra en faisant prendre des alimens secs au malade. Il s'abstiendra de bouillons, de pain avec du beurre, & de ce qui peut augmenter la flacidité interne. La boisson sera de l'eau où l'on aura fait bouillir un peu de canelle, ou de l'écorce d'orange, que l'on filtrera, & qu'on laissera refroidir: on fera prendre dans un peu d'eau de canelle, deux ou trois fois par jour, plein une cuillier à café de *vin chalybé*, ou autre teinture martiale, ou quelques grains de l'*éthiops martial* de Paris. M. de Haën loue la (*a*) lysimachie (*salicaria flore purpureo*) vulgaire en poudre.

Cette espece est souvent une suite d'autres cours de ventre qui ont été négligés & ont duré trop long-tems, comme il arrive aux pauvres gens.

Quelquefois elle vient de souci, d'une peur, d'un mécontentement. Il est vrai que les soucis & les inquiétudes des enfans ne durent pas long-tems, pourvu que cela ne vienne pas de la faute d'une mauvaise mere ou de semblables conducteurs qui les entretiennent. La frayeur

(*a*) Zuinger loue l'eau distillée de la plante contre la dyssenterie. Voyez son *Herbier* allemand. D'autres ont vanté l'herbe seule : ceux-ci la racine ; ceux-là les fleurs. Les anciens l'avoient employée dans ces cas-ci. M. de Haën l'a beaucoup préconisée. Mais les expériences que M. Heuerman a faites avec la poudre des fleurs, ont été bien contraires à ces éloges. Enfin il est autant & peut-être plus d'expériences qui en défendroient l'usage, qu'on n'en a pour la recommander.

eſt auſſi ſuivie de pareils cours de ventre ; au moins quelquefois. Le mécontentement des enfans vient plus ordinairement de ce qu'on paroît avoir plus d'égards & d'amitié pour leurs freres & ſœurs que pour eux. La diarrhée ne ceſſera probablement pas ſi cette cauſe continue : au lieu qu'il faut rarement des médicamens, ſi la cauſe de leur chagrin diſparoît.

Quatrieme Eſpece.

Si l'on permet aux enfans de s'expoſer tard à l'air frais de l'Eté ou de l'Automne, lorſqu'il a fait fort chaud pendant le jour, ils ſont pris de rhume de cerveau & de toux, ou ils lâchent ſouvent leurs urines, ou ils ont des cours de ventre, la plupart du tems accompagnés de coliques très-douloureuſes. On ſait que la chaleur ouvre les pores & excite une grande tranſpiration que l'air frais arrête ſubitement & avec danger vers le ſoir. Les humeurs qui devoient tranſpirer ſont donc répercutées, ſe jettent ſur les inteſtins, & elles cauſent auſſi la même diarrhée. Mais les enfans l'ont encore plus certainement, s'ils ſe couchent ſur terre après s'être fort échauffés & mis en ſueur. Les enfans ont la peau très-délicate & fort-ſenſible : voilà pourquoi l'alternative de la chaleur & du froid leur fait beaucoup d'impreſſion, comme à tous les ſujets foibles : ce qui n'arrive que rarement aux gens forts & robuſtes, qui ſe ſont durci la peau en travaillant & en portant de gros linge.

D'après ces circonſtances, il eſt aiſé de différencier cette eſpece des autres. On en voit

déterminément les cauſes, & la cure n'en eſt pas difficile. D'abord il faut examiner ſi l'enfant n'a pas de crudités dans l'eſtomac & les inteſtins. Voyez à ce ſujet les ſignes que j'ai marqués à l'article *de la Toux*. Dans ce cas-là, il faut, ſans tarder, donner un vomitif ou un peu de rhubarbe : enſuite on mettra l'enfant chaudement au lit, & il prendra une infuſion chaude de fleurs de ſureau : on lui appliquera ſur l'eſtomac trois ou quatre feuilles de papier brouillard trempées dans l'eau-de-vie, ou mieux dans de l'eſprit-de-vin camphré, que l'on fait promptement chauffer dans un plat profond. Ces feuilles s'enveloppent auſſitôt dans un linge fin, & on les poſe au creux de l'eſtomac. La diarrhée ceſſe le plus ſouvent dès qu'on a ainſi ſollicité les ſueurs. Si le cours de ventre & les tranchées perſiſtent malgré cela, il faut donner encore une fois un peu de rhubarbe ; le ſoir un peu de thériaque avec un grain de camphre dans la même infuſion de ſureau.

Cinquieme Eſpece.

Les enfans à qui l'on fait manger des ſubſtances graſſes, du lard, des beignets, ou du pain & du beurre, ſont expoſés à une autre eſpece de diarrhée. Ils en amaſſent des crudités qui ſuſcitent enfin, par leur acrimonie, une diarrhée fort pénible, accompagnée de tranchées. Les Médecins l'appellent diarrhée bilieuſe, parce qu'elle provient d'une bile âcre, mordicante. Soit que cette bile ait été précipitée en trop grande quantité dans les inteſtins par l'effet de

quelque mouvement de colere, ſoit que la quantité ordinaire qui coule dans les viſceres, ait contracté de l'acrimonie dans les ſéchereſſes de l'Eté, & qu'aux approches (*a*) de l'Automne, lorſque la tranſpiration eſt diminuée, elle cauſe une mauvaiſe fievre ou une diarrhée, le cours de ventre eſt ſouvent un inconvénient avantageux dans ces cas-là, en ce qu'il prévient une fievre, qui même ne peut ſe guérir aiſément ſans cela, ſi elle a lieu.

Les circonſtances que je viens de rapporter, & la couleur des excrémens, font connoître le caractere de cette eſpece de diarrhée. Quelque mauvaiſe qu'elle ſoit, elle prévient cependant ou guérit les douleurs d'eſtomac, les nauſées, les mal-aiſes, les vomiſſemens, les coliques, les fievres intermittentes & bilieuſes.

Il ne faut donc pas arrêter trop tôt cette évacuation; mais, au contraire, délayer & adoucir les crudités rances & la bile acrimonieuſe, afin que le cours de ventre ne ſoit pas trop violent. On y parviendra en faiſant prendre ſouvent à l'enfant un peu d'eau tiéde & de petit-lait (dont on a fait le départ avec (*b*) de la bierre) du

(*a*) Voyez, pour plus grand éclairciſſement, le Traité des Fievres, de Grant, tom. 2. pag. 1, 8 & 157.

(*b*) L'Auteur recommande ſouvent dans cet ouvrage ſon petit-lait de bierre. C'eſt un *ſerum* dont on a fait le départ en jettant de la bierre dans le lait chaud. On aide même ce départ avec l'un des acides mentionnés, ou on le fait avec ces acides mêmes ſelon la vertu acidule qu'on veut donner au ſerum. Rien de meilleur que ces petits-laits dans les maladies inflammatoires.

jus de citron, d'épine-vinette, du vinaigre, du pain sûr, du fruit d'églantier. On lui fera aussi boire avec avantage du lait de beurre passé au tamis, du lait d'amandes, une émulsion de gomme arabique, une infusion de fleurs de mauve, ou une décoction de millet. On prendra le tems convenable pour le purger une ou deux fois (ou plus) avec quelques tasses de teinture de rhubarbe, ou une décoction de tamarin, à la dose d'une once dans demi-livre d'eau, qu'on passe ensuite. Si cependant le mal s'opiniâtre, on donnera six ou huit grains de rhubarbe (*a*) rôtie après chaque évacuation, ou une boisson faite d'un gros de cachou, dissous dans une demi-livre d'eau, & cela peu à peu; ou une décoction de feuilles de plantin; & si les douleurs de ventre ne cessent pas, on dissoudra dans cette décoction quelques grains de thériaque pour la nuit.

Il faut toujours avoir une attention particuliere à rendre, le plus promptement qu'il est possible, à l'estomac & aux intestins leur ton naturel, par un bon régime, avec l'élixir sto-

(*a*) La rhubarbe rôtie est une chimere dans la pratique de la médecine. La torréfaction lui ôte justement sa qualité astringente, & en fait tout au plus un absorbant. Elle peut être plus utile dans le traitement de la troisieme espece de ces dyssenteries. Quant au cachou, je ne crois pas qu'il convienne bien aux enfans, en quelque état qu'ils soient. Loin de resserrer, je lui ai vu causer un cours de ventre des plus violens après plusieurs purgatifs préliminaires. Etoit-il sophistiqué? C'est une raison de plus pour être prudent sur son usage. Il est d'autres médicamens plus sûrs.

macal, quelque teinture martiale, & autres choſes appropriées aux circonſtances, lorſque la maladie eſt à ſa fin.

Sixieme Eſpece.

Les forts purgatifs adminiſtrés imprudemment aux enfans, peuvent ſuſciter de violentes tranchées, des convulſions, & donner la mort. On y remédie encore, en leur faiſant prendre du bouillon très-gras (*a*), du lait chaud & de l'huile, de la crême, du beurre frais. Les remedes aſtringens ou obſtruans ne conviennent que lorſque le purgatif eſt hors du corps; autrement il en ſeroit arrêté dans les viſceres, & y cauſeroit de l'inflammation. On ſe ſervira auſſi des ſubſtances ſuſdites en lavement, pour lubréfier les inteſtins & en enduire les parois internes, ce qui enveloppe en même-tems le purgatif dangereux, & en émouſſe l'activité.

(*a*) On remédie très-bien à cet inconvénient avec le lait d'amandes ſuivant, qui eſt plus sûr que ces ſubſtances graſſes dont l'effet eſt à craindre après avoir calmé la ſuperpurgation.

℥ Eau de canelle ſimple, *ſix onces.*
Diſſolvez-y.... Gomme adragante, *trente grains.*
Jetez-y..... Amandes douces pelées, *n°. ſix*, que vous aurez auparavant écraſées dans un peu d'eau de riviere. Mêlez-bien.

Faites-en prendre par cuillerées à des intervalles fréquents, en agitant la bouteille chaque fois que vous en donnez. Cela vaut mieux que les ſubſtances graſſes.

Dès que les ſelles diminueront, on donnera un calmant, ſelon l'âge, comme une ou deux gouttes de laudanum de Sydenham dans du lait. Mais point de précipitation avec ce médicament: autrement on fixeroit le poiſon dans le corps, & la mort en ſeroit peut-être la conſéquence. Les eſſais d'Edimbourg nous rapportent un exemple de mort cauſée par vingt gouttes de laudanum de Sydenham, adminiſtrées pour arrêter les violens vomiſſemens & les ſuperpurgations qui réſulterent de l'effet de ſix grains de tartre émétique. Le Profeſſeur Cellarius fut plus heureux après avoir pris pour ſa ſurdité, en une fois, une doſe de pillules qu'il ne devoit prendre que pendant le cours de pluſieurs jours. Dès qu'il eut fait part de ſon erreur, on lui fit prendre beaucoup de bouillon : ce qui fut ſuivi d'un ſi grand ſuccès, qu'il en recouvra l'ouïe.

Septieme Eſpece.

La diarrhée qui ſurvient à la répercuſſion d'une galle ou d'une éruption quelconque, ſe traite comme on le verra au chapitre de la Toux, §. 7.

Huitieme Eſpece.

La diarrhée qui arrive lors de la petite vérole, ſe traitera comme il eſt dit à cet article-là.

Neuvieme Eſpece.

Celle qui a lieu dans les cas de rougeole, ſe verra auſſi à cet article-là.

Dixieme Espece.

Quant à celle qui arrive dans les cas d'aphtes, lorsque les croûtes font départ, & qui est mêlée d'un peu de sang, on peut lire l'article des aphtes. On usera si l'on veut alors de ces médicamens officinaux, outre les autres, si l'on croit en avoir besoin.

℥ Blanc de baleine.
Mucilage de gom. arab.; de chaque *deux drach.*
Mêlez & ajoutez-y :
Eau de canelle simple, *six onces.*
Mêlez en agitant, pour en prendre plein une cullier à bouche chaque heure.

L'eau de canelle spiritueuse seroit trop pénétrante : on n'en prendra donc qu'une demi-once si on veut en user, & on la mêlera avec une eau de riz en place des ingrédiens précédens.
Ou bien

℥ Beurre de cire *de Bate*, *demi-drachme* (*a*).
Mucilage de gom. arab., *une drachme.*
Mêlez en triturant, & ajoutez :
Eau de canelle spiritueuse,
Syrop de diacorde; de chaque *une drachme.*
Décoction d'orge perlée, *vingt-quatre onces.*
Mêlez en agitant.

(*a*) Ce beurre se fait en mettant dissoudre de la cire jaune dans l'esprit-de-vin. On filtre au papier gris, & il y reste dessus une substance mollasse : c'est le beurre. Voyez *Pharm. Bat.* pag. 23, *édit.* 1734.

On en donnera une cuillerée à bouche toutes les heures, en commençant, & enſuite après chaque ſelle.

Onzieme Eſpece.

Lorſque les alimens ſont rendus par les ſelles, ſans être digérés peu de tems après avoir été pris, l'enfant a une eſpece de cours de ventre, qu'on nomme *lientérie.* Il eſt aiſé de le diſtinguer des autres eſpeces; d'abord par ce premier ſigne; enſuite en ce qu'il eſt ſans douleur. Outre cela il eſt communément la ſuite d'une diarrhée ordinaire, mais de long cours, d'une dyſſenterie, d'aphtes dans l'eſtomac, ou de toute autre maladie lente qui détruit les forces de l'eſtomac & des inteſtins, & les rend incapables de faire leurs fonctions naturelles. Cette maladie eſt d'autant plus dangereuſe, qu'elle prive le corps de nourriture, & qu'il eſt par-là bientôt épuiſé.

Les rapports aigres ſont un bon ſigne dans cette maladie : ils marquent que les alimens commencent à s'arrêter dans les viſceres deſtinés à la digeſtion & à ſe digérer.

Cette maladie eſt bientôt (*a*) terminée chez les ſujets âgés qui en ſont pris.

(*a*) Si cela vient à la ſuite d'une indigeſtion, ou d'une ſueur répercutée, comme je l'ai vu; oui, avec des ſecours l'incommodité ceſſe bientôt à l'avantage des ſujets. Mais dans d'autres circonſtances, la mort en eſt ſouvent le dernier terme.

On peut aider & guérir les enfans des gens aisés, 1i,

1°. On les tient au régime que j'ai marqué à l'article *du rachitis*.

2°. En leur faisant tenir continuellement sur l'estomac l'emplâtre stomacal de la Pharmacopée de Londres.

3°. En les frottant (*a*) soir & matin de baume de muscade, tout le long de l'épine du dos, avec la main chaude.

(*a*) Ces frictions sont trop négligées dans la pratique. M. D. P. riche Juif, & naturalisé François, se trouva il y a deux ans & demi à Paris avec une fievre quarte & un dévoiement qui duroient depuis sept mois. Malgré toutes les tentatives d'habiles Médecins, son état empiroit de plus en plus. Je lui prescrivis à ce période un régime approprié, lui défendant toute substance grasse sans exception. Pendant onze jours qu'il fut à ce régime, je lui fis frotter deux fois par jour toute l'épine du dos avec le mêlange suivant.

℞ Esprit de genievre, *deux onces.*
Jettez-y . . . Huile de girofle.
De muscade ; de chaque *un scrupule.*
Agitez-bien le tout.

On en prend plein une cuiller à café, & l'on frotte sans violence en versant peu-à-peu le long de l'épine.

La fievre & le dévoiement avoient presque entiérement cessé au douzieme jour, & je le purgeai, malgré la crainte que j'avois de rappeller la fievre par les purgatifs. Les frictions continuées soir & matin eurent le plus heureux succès : la fievre disparut entiérement ; déjà il digéroit bien, & je lui fis prendre le vin suivant,

4°. En leur faiſant prendre tous les jours, une heure avant le diner, ſelon l'âge, vingt, trente ou quarante gouttes du *vin chalybée* de la Pharmacopée de Londres, dans de l'eau de canelle ſimple.

5°. En leur donnant tous les jours, matin & ſoir, trois des pillules ſuivantes.

℥ Extrait (*a*) d'écorce de caſcarille,
Etiops martial de Paris ; de chacun *deux drachm.*
Syrop de canelle, *quantité ſuffiſante.*

Mêlez ; faites-en des pillules de deux grains chaque.

L'eau de Spa, de la fontaine (*b*) Pouhon, eſt

ſur les bons effets duquel on peut compter pour couper une fievre, lorſque le ſujet eſt bien préparé.

℥ Bon quinquina en poudre, *deux onces.*
Sommités de petite centaurée, *une once.*
Fleurs de camomille, *deux onces.*
Corail rouge en poudre, *deux drachmes.*

Jettez cela dans de bon vin blanc vieux : deux bouteilles (deux pintes de Paris).

Laiſſez infuſer ſur un four, ou au ſoleil, pendant vingt-quatre heures dans un vaiſſeau bien bouché, paſſez pour en boire demi-ſeptier de Paris en ſe levant, & autant en ſe couchant, juſqu'à ce que la doſe ſoit achevée. Le malade étoit ce printems dernier de retour de Marſeille, & avoit repris tout ſon embonpoint.

(*a*) Je n'aurois pas grande foi à cette formule.

(*b*) Cette eau n'a pas plus de vertu que bien d'autres vantées dans ces cas-là. L'Auteur n'en parle que par oui-dire : d'ailleurs je ſoutiendrai toujours que les eaux

pareillement un bon médicament dans cette maladie.

Quant aux pauvres gens, ils suivront le régime prescrit autant qu'il leur sera possible, & prendront à midi & au soir du vin chalybée susdit. Pour en diminuer le prix par rapport à eux, on le prépare avec du vin (*a*) de France : ils le boiront avec de l'eau où l'on aura fait bouillir un petit rouleau de canelle. *Forsius* guérit un de ses parens avec de la muscade broyée, mêlée avec des jaunes d'œufs, le tout cuit ensemble sur une brique rouge.

Une Dame qui se trouvoit au milieu de sa grossesse, & qui en huit jours de cette maladie pouvoit à peine se traîner, fut guérie en prenant un demi-gros de *la* (*b*) *feve pecairo*, après

---

minérales perdent toute leur vertu, si elles ne sont pas prises sur les lieux. Le plus sûr est d'en faire d'artificielles, ou même de s'en abstenir dans tous les cours de ventre : on il ne faut commencer à en user que lorsque les selles reparoissent naturelles. L'eau froide toute simple est presque toujours préférable.

(*a*) L'autre est fait avec du vin de Rhin, qui par sa plus grande acidité, se charge de plus de particules martiales.

(*b*) L'Auteur avoue aussi à la fin de ce chapitre, que cette feve a souvent frustré son espoir. Elle vient de Portugal, ou plutôt de l'isle Maranhon, voisine du Bresil. Voyez Linnée, *diss. observ. in mater. medic.* Upsal. 1772. On s'en sert en Portugal contre les coliques, les diarrhées. Mais on est encore si ignorant dans ce Royaume-là ! Malgré les expériences heureuses que quelques habiles Médecins en ont faites, on convient que la vertu n'en est pas aussi spécifique qu'on l'avoit d'abord espéré. L'Auteur de l'*Hist. philos. & polit.* &c. en recommande la culture. Tous ces spécifiques sentent le Charlatan.

avoir

avoir tenté en vain différens autres médicamens.

Douzieme Espece.

Il y a une autre espece de diarrhée à laquelle les enfans sont sujets. Les Médecins l'appellent *flux* (*a*) *cœliaque*. Ceux qui en sont pris ont des tranchées & rendent de grandes selles ; ce qui n'est cependant pas continuel, mais a lieu par intervalles. Les excrémens sont tantôt très-fétides, tantôt inodores. La couleur varie aussi. Elle est tantôt grise, tantôt jaune, tantôt d'un brun rougeâtre, quelquefois même il y a du sang dans ces selles. L'appétit (*b*) est tantôt très-grand, tantôt très-foible. Les malades ont un air pâle, maigrissent & perdent toutes leurs forces. Les mains & les pieds leur enflent ; le ventre est météorisé. Les flatuosités fatiguent les malades, les glandes du mésentere sont obstruées ; & si les humeurs sont

(*a*) Vogel, dans une dissertation intitulée : *fluxûs cœliaci genuina notio atque ratio*, prétend que les modernes se sont trompés relativement à cette maladie ; & que le chyle n'y sort pas avec les excrémens. Voyez aussi, page 255 de son Traité, *Prælectiones de cognoscendis & curandis corpor. hum. affectib.* C'est, ajoute notre Auteur, la réputation de Baillou, qui a abusé les Médecins les uns après les autres. En faisant ce reproche à tous les Médecins qui ont suivi Baillou, l'Auteur devoit au moins en excepter ceux de Breslaw, d'où il a tiré son étiologie. Voyez le Recueil *des malad. de Breslaw*, édit. Haller, pag. 339. *Fernel* a tourné autour des mêmes idées. *Pathol.* l. 6. c. 10.

(*b*) Voyez Cartheuser *Pathol.* t. 2. p. 165.

très-corrompues, le foie ſe gonfle, ſe durcit, auſſi bien que le pancréas.

Le principe de cette maladie peut donc être dans toute la maſſe du ſang, lorſqu'il eſt corrompu; mais ſur-tout dans les humeurs qui tombent dans les inteſtins, & empêchent par leur corruption les digeſtions avantageuſes des alimens qui contractent alors le même caractere vicieux. L'eſtomac & les inteſtins dans ces cas-là ont perdu toute leur force.

On voit par ce détail que la maladie eſt lente & dangereuſe, que c'eſt ou une cachexie décidée (dépravation de toute la conſtitution naturelle) ou au moins qu'elle y tend néceſſairement.

Quant à la guériſon, il faut recourir avec prudence, tantôt au vomitif, & tantôt à la rhubarbe. Après cela le malade fera long-tems uſage de fortifians pris *du Mars*, en y joignant l'*élixir ſtomacal* dont j'ai parlé. Outre cela on lui fera tenir le régime preſcrit au rachitis. Si l'on eſt déjà parvenu à faire ceſſer le cours de ventre, & que cependant on ait lieu de craindre que les glandes méſentériques, le foie, la rate ou le pancréas ſoient obſtrués, on frottera doucement & ſouvent le bas-ventre du malade avec la main chaude, ou un morceau de flanelle. On promene auſſi l'enfant, autant qu'il eſt poſſible, dans un petit charriot; on l'égaie, on l'engage à jouer avec ſes camarades, à courir, ſur-tout s'il fait beau, & que la ſaiſon le permette. On lui fera boire de l'hydromel foible, ou du petit-lait préparé avec des blancs d'œufs. On prendra pour cela le lait d'une vache qui a porté depuis peu, & ſe trouve au printems dans un

pâturage où il y a des ruiſſeaux, de belle eau & de l'ombre. Un tel lait n'eſt que le ſuc des herbes, & a une vertu réſolutive ſinguliere. Il eſt même ſi atténué, qu'on pourroit le boire comme du petit-lait, ſans le faire cailler.

S'il y a des ſignes d'acides ou d'aigreurs dans les premieres voies, on ſe ſert de pillules faites de *l'oſſa* (*a*) ou *daulec*, de Van-Helmont. Voyez l'article du rachitis. Ces pillules ſont tres-propres à dompter les acides & à les prévenir; elles réſolvent très-bien les humeurs viſqueuſes, & ſont par conſéquent utiles dans cette maladie. Cependant, ſi l'on avoit intention de lever les obſtructions du mézentere, & d'en réſoudre les duretés, rien ne me paroit plus puiſſant que les pillules de ciguës de Storck, à la doſe (*b*) d'un, deux, trois, quatre grains par jour, en faiſant boire par-deſſus chaque priſe de l'hydromel foible, ou du petit-lait. On commencera par une très-foible doſe de ces pillu-

(*a*) M. Murray remarque que cette belle préparation eſt due à Raimond Lulle. Voyez Boerhaave, chym. t. 2. *proceſ.* 122, & Spielman, inſt. chym.

(*b*). Commencez toujours par le quart au plus d'un grain, continuez ainſi pendant deux ou trois jours, puis augmentez par quart de grain juſqu'a trois grains; & c'eſt beaucoup pour la fibre très-ſenſible d'un enfant dans nos climats. Nous n'avons pas la fibre abreuvée d'autant d'humidité que les habitans du Nord; & je dirai à cette occaſion-ci, que c'eſt la raiſon pour laquelle les réſineux quelconques, ſoit ſolides, ſoit liquides, ni les médicamens un peu actifs ne nous conviennent pas, ou au moins très-peu.

les, & on l'augmentera peu-à-peu ſelon l'effet, les forces & l'âge de l'enfant.

Si la maladie étoit la ſuite de quelque léſion conſidérable aux inteſtins, comme pluſieurs ont prétendu l'avoir remarqué, elle ſeroit abſolument incurable : car il me ſemble impoſſible qu'on puiſſe ſe tirer d'une dyſſenterie où les inteſtins ſeroient endommagés à ce point.

Treizieme Eſpece.

Les enfans ont quelquefois un cours de ventre dans lequel ils rendent du pus. Cela arrive à la ſuite d'une violente dyſſenterie, d'une inflammation des inteſtins, des glandes du méſentere, du foie, de la rate, de l'eſtomac, ſi l'on n'a pas diſcuté l'inflammation, qui pour lors eſt venue à ſuppuration. On reconnoîtra qu'il y a quelque part une ſuppuration interne, lorſqu'il a précédé quelque maladie de celle que je viens de rapporter, & que l'enfant étant devenu après cela valétudinaire, il s'eſt ſenti en outre après le dîner, ou le ſoir, des chaleurs, de la fievre, les mains brûlantes, il a eu des taches rouges aux joues, les levres ſéches, la langue aride, pâteuſe, peu d'appétit, des inſomnies, des ſueurs nocturnes, avec affoibliſſement & conſomption.

Il arrive intérieurement dans ces cas-là tout ce qu'on remarque extérieurement lorſqu'un membre, ou une partie de la ſuperficie du corps s'enflamme ; on ſent à cette partie une chaleur conſidérable ; il y a de la rougeur ; la partie s'enfle & devient plus ou moins doulou-

reuſe. Si on ne réſoud pas l'inflammation, elle aboutit à ſuppuration. L'abcès s'ouvre ou de lui-même, ou par des ſecours étrangers, & le pus en découle ; mais ſi l'abcès n'eſt pas ouvert, ſoit par négligence, ſoit par une pitié mal entendue, le pus devient moins épais, acrimonieux, eſt repris dans les veines par les vaiſſeaux abſorbans, ſe mêle avec le ſang, cauſe d'abord des treſſaillemens extraordinaires, quoique fort légers, & enfin une fievre hectique. Pendant ce tems-là le ſang ſe corrompt, perd ſon ſuc nourricier, comme on voit un blanc d'œuf s'atténuer en pourriſſant. Les forces ſe minent, le corps ſe conſume, les humeurs ſont comme abſorbées par un feu interne, ou ſi atténuées, qu'elles ſe diſſipent par des ſueurs nocturnes, ou ſe précipitent dehors par un cours de ventre ou une diarrhée colliquative, qui n'eſt que la fonte totale de la partie la plus robuſte du ſang & des humeurs. Cette eſpece de diarrhée eſt la ſuite de la diarrhée purulente dont je parle à cet article-ci. Il arrive quelquefois à un ſujet entre mille, que le pus, après avoir été repris par les vaiſſeaux (*a*) abſorbans,

(*a*) J'ai parlé fort au long, dit M. Murray, de la circulation du pus, ſans qu'il ſoit mêlé avec le ſang, & de ſon écoulement par le nez, les oreilles, les urines, les ſelles, dans ma theſe *de puris abſque prægreſſâ inflammationis origine*, 1766. M. Murray devoit au moins nous donner une idée de ſon opinion. Preſque toutes ces diſſertations particulieres ſont perdues pour le grand nombre des lecteurs. Je n'ai pas vu la ſienne. Tous les Phyſiologiſtes s'accordent à dire que le pus eſt réſorbé par les vaiſſeaux ſanguins, dont le tiſſu cellulaire eſt garni.

ne se mêle pas avec le sang, & ne suit le sang que jusqu'aux reins & aux intestins, d'où,

---

En admettant même avec Van-Swieten, que les membranes regardées par les anciens comme *exsangues*, ne sont qu'un tissu de vaisseaux sanguins, §. 374. p. 578; je ne crois point devoir me rendre à l'opinion commune. Le tissu cellulaire est une membrane dont la production se continue jusques dans l'intimité de nos parties, même les plus solides, telles que les os, sur-tout dans la jeunesse; car elle s'oblitere dans les os à mesure qu'ils durcissent. Ce tissu est coupé en mille sens différens, par une quantité innombrable de *locules* qui s'ouvrent les uns dans les autres, comme le prouve l'expérience du soufflet par le vent duquel on fait gonfler un animal, en faisant une ouverture à la peau. Les locules ne sont nullement déchirés, mais gonflés. Le vent passe donc de l'un à l'autre: ainsi il faut qu'il y ait communication. C'est ce que prouvent encore les expériences de Hales, *Hæmastatiq.* exp. XIV. Que peut-il donc arriver lorsque le pus a été porté dans ces *locules*, soit par les arteres, soit autrement? Il y reste ordinairement en stagnation lorsqu'il n'est pas acrimonieux: mais s'il est d'un caractere *mordicant*, *poignant*, il fatigue, irrite les nerfs dont ce tissu est parsemé: le nerf ébranlé souffre une astriction: le locule est comprimé; le pus refoulé ou comprimé passe dans les locules voisins, & se porte ainsi ailleurs: de-là vient cette fluitation vagabonde ou ces métastases d'humeurs que les vaisseaux avoient déposées par un heureux effort de la nature. Je ne nie pas que les veines ne reprennent quelquefois ces dépôts, qui peuvent ensuite se décharger par des voies ordinaires ou insolites. Mais cela n'arrive pas toujours ainsi. En effet, comment expliquer ces métastases d'humeurs rhumatismales que les sujets éprouvent en sentant un picotement douloureux sous la peau dans différens endroits, à mesure que l'humeur change de place? Je fus un jour pris d'une douleur assez vive & très-brusque au côté droit. Elle se porta bientôt aux muscles pectoraux. Je me frottai

dans le premier cas, il s'écoule par les urines ; & dans le second, par les selles. C'est ainsi que

---

le devant de la poitrine avec un linge chaud. Dans le moment l'humeur mordicante, se porta à l'épaule & au bras gauche avec la même sensation que si quelque insecte m'eût couru entre la chemise & la peau. J'éprouvai ensuite certaine stupeur au bras. Sans doute que l'humeur s'étoit jettée sur les gros nerfs en suivant le tissu cellulaire. Cet événement me donna lieu d'observer ceux qui se plaignoient à moi de ces douleurs rhumatisantes, & ils me dirent avoir plusieurs fois éprouvé la même chose. C'est donc par le tissu cellulaire que se font la plupart de ces métastases. Cette théorie a ses avantages. On voit par-là qu'il est souvent très-avantageux de faire une section aux parties douloureuses, lorsqu'il y a tumeur, & même sans attendre long-tems. L'expérience du goutteux Anglois, rapportée par M. Zimmermann, mérite attention : *de l'Expérience.* On voit aussi que les frictions au moins un peu fortes ne sont pas toujours avantageuses ; puisqu'on risque en pressant de refouler l'humeur sur d'autres parties. Voilà pourquoi la plupart de ceux qui les mettent en usage, sentent bientôt ailleurs la douleur qu'ils ont fait cesser dans un endroit. Dans ces cas-là, je conseille un frottement léger, & de faire en même-tems agir les muscles de la partie douloureuse exposée à la fumigation du mélange suivant : prenez parties égales (deux onces) de

Romarin.
Lavande.
Pouliot.
Petite sauge.

Triturez légerement ces plantes seches avec

Mastic en larmes, ou *colophone*, une once.

Jettez cela peu à peu sur un réchaud, & exposez la partie à la fumée, toujours en frottant légerement. Après quoi frottez la partie avec un peu d'esprit-de-genievre ; &

dans un cas d'abcès à la hanche, lequel devoit être ouvert le lendemain, le pus disparut pendant la nuit, & fut rendu moyennant quelques selles. Voyez *Misc. nat. cur. dec.* 2. A. 2; nous y lisons encore, qu'une personne ayant une grosse tumeur au bras, en fut guérie par une selle purulente. *Dec.* 3. An. 3. *Observ.* 2. p. 6. Voyez encore A. 5 & 6. *Obs.* 281 p. 635.

Mais ce bonheur n'arrive qu'à très-peu de sujets : & l'on ne sait pas encore par quel moyen on peut empêcher le pus de se mêler avec le sang. Dans les fievres inflammatoires le sang ne se mêle pas à l'eau qu'on boit; mais l'eau est rendue claire par les urines sans

---

tenez-la chaudement. Cette opération doit se recommencer deux fois par jour. Je puis assurer qu'on tirera plus de soulagement de cette manœuvre, qu'on ne le penseroit dans les cas d'humeurs rhumatisantes.

Quant aux dépôts internes, je soutiens aussi qu'ils se font très-souvent par la voie du tissu cellulaire. C'est donc un bonheur de pouvoir saisir ces humeurs à la circonférence, si elles s'y portent, au lieu de leur donner le tems de rentrer. Si l'on a quelque transport à craindre, pourquoi ne pas en venir aux grands moyens ? Il faut de la hardiesse sans témérité. Il n'est de grands secours que dans le moment favorable. J'ai plusieurs fois ordonné un vésicatoire bien dosé dans ces cas-là, & il a fait sortir (sans retour) des humeurs visqueuses, qui s'étoient déjà portées en plusieurs endroits. Il est inconcevable combien ce moyen seul peut procurer de réussite; mais si l'on y a recours, il faut qu'il soit actif; autrement on fatigue le malade sans succès. J'ai sauvé par-là, il y a deux ans, une fille abandonnée pour des ulceres dans la poitrine : il n'est pas croyable combien elle a rendu de matieres infectes par le dos & par le bras.

aucun mêlange, à moins qu'on n'y joigne quelque ſubſtance qui ait une vertu ſavonneuſe, comme le ſucre, la gelée de groſeilles, & autres choſes ſemblables.

Les abcès internes, dont le pus n'a pas d'iſſue, ne peuvent ſe guérir que par une eſpece de miracle ; on a même bien de la peine à le guérir lorſqu'il en a une.

Si l'abcès ſe trouve dans les inteſtins ou les méſenteres, & qu'il s'ouvre dans les inteſtins, on peut concevoir quelque léger eſpoir de guériſon : mais il faut que le pus n'ait pas corrodé les inteſtins, & qu'aucune partie du pus n'ait été réſorbée dans le ſang. Les inteſtins deviennent aiſément cancéreux par rapport au grand nombre des glandes qui y ſont ſemées. On a des exemples d'abcès guéris à l'eſtomac : mais s'ils ſont dans les poumons ou dans le foie, rien de ſi difficile que de les guérir, à moins qu'ils ne ſoient à la ſurface de ces viſceres & aux parties des poumons adhérens à la plevre, ou à la partie du foie adhérente au péritoine : ce qui arrive ordinairement dans les inflammations. Dans ces cas-ci, on fait extérieurement une ouverture qui pénetre juſqu'au ſiége du mal ou vis-à-vis : le pus trouve alors un écoulement, & l'on peut déterger l'abcès & le guérir ; au moins en a-t-on des exemples. On a encore par-là la facilité de pomper & d'attirer le pus au-dehors avec des inſtrumens appropriés, en les portant dans l'ouverture qu'on a pratiquée vis-à-vis de l'endroit malade, & en plongeant autant qu'on oſe prudemment le riſquer. Mais cela doit être fait ſans différer ; autrement le

pus devenu acrimonieux corrode les parties voiſines, s'épanche ou ſe répand dans le ſang qu'il déprave. Les cures heureuſes qu'on a déjà faites dans ces cas-là, doivent encourager à perfectionner les moyens de les haſarder.

On ſent aiſément qu'un cours de ventre purulent ne doit pas être arrêté. Si le pus des ſelles eſt encore blanchâtre & d'une ſeule couleur, il y a encore quelque eſpoir: mais tout ce que l'on peut entreprendre, c'eſt de preſcrire au malade une diete ſévere, de s'abſtenir de tout aliment groſſier & ſalé du régne animal, de tout ce qui échauffe, & de ne vivre que du lait d'un animal mis au verd, comme je l'ai dit plus haut; d'en prendre le petit-lait, le lait de beurre, d'uſer de gruau d'orge, d'avoine, de bouillons aux herbes, avec l'épinard, le cerfeuil, l'endive, l'ozeille; de l'eau de Sedlitz avec du lait, de la tiſanne de *Faltranc* (*a*) Suiſſe (vulnéraire). S'il y a des tranchées, il faut donner vers la nuit un calmant ou anodin,

---

(*a*) Ces vulnéraires ſont un mêlange de plus ou moins de plantes qu'on peut avoir ici & reconnoître aiſément, vu qu'elles ne ſont pas hachées fort menu. D'après l'aſſertion de M. Sulzer, Médecin Suiſſe, & Conſeiller à Gotha, les eſpeces ſuivantes ſont les plus ordinaires :

1°. ℞ Sanicle, alchimille, hépatique nob.
Véronique, pulmonaire, bétoine, de chacune *trois poignées.*
Bougloſſe, domte-venin, pervenche.
Bleuet, pied-de-chat, mille-feuille, ſauge; de chacune *une poignée & demie.*

tel que la confection de Japon, d'Edimbourg, ou quelque chose de semblable. Dans un cours de ventre trop violent & trop long, nous sommes forcés de donner quelques astringens, tels que le *cachou*, l'*éthiops martial*, l'extrait de casrille & autres choses de cette nature. Nécessité n'a pas de loi, quoique nous risquions peut-être alors de retenir les matieres purulentes dans les intestins. Je n'ai jamais vu de bons effets des balsamiques tels que le baume du Pérou, la myrrhe, le styrax, & autres semblables. Ils échauffent beaucoup, & augmentent l'inflammation aux levres de l'ulcere : le pus en devient plus abondant & l'ulcere plus grand. On peut attendre quelque avantage du quinquina dans de l'eau rose, en le donnant aux heures où la fievre a cessé.

Ou bien,

2°. ℥ Agremoine véronique, bétoine, Sanicle, sauge, scolopendre, alchimille, *autant de l'une que de l'autre.*

Hachez bien, & mêlez ces plantes de l'une ou l'autre recette.

On peut voir la Matiere Médicale de Geoffroi, & l'Abrégé de M. Lieutaud, pour en avoir d'autres formules. (Il n'y a pas grand secours à attendre de ces plantes seules en général, dont les Charlatans font tant d'étalage aux yeux du peuple.) Si elles font suer, c'est à l'eau chaude qu'il faut rapporter la sueur : or, voilà le seul effet que j'en aie jamais vu. Mais fermentées avec du miel, elles font dans la pulmonie d'un plus grand secours qu'on ne le penseroit. J'en dirai davantage ailleurs sur ce sujet.

Un enfant fut pris d'une mauvaise diarrhée, avec du pus dans les selles, après une coqueluche très-longue : il fut rétabli en prenant certain tems une tisanne faite de roses, de petit-lait, de lait aigre & d'un peu de miel, que je lui prescrivis.

Le régime prescrit ci-devant conserva la vie pendant sept ans à un Officier qui avoit un abcès au foie. Pendant ces sept ans il put faire son service ; mais il fut enfin pris d'une anasarque dont on lui fit trois fois évacuer les eaux, qui s'amassèrent encore & le firent enfin périr. On l'ouvrit & on lui trouva un grand abcès au foie. Cet abcès avoit son ouverture dans la véscule du fiel : c'étoit par-là que le pus se jettoit dans les intestins (*a*).

J'ai aussi eu lieu de voir un homme de rang, & de moyen âge, qui, après une inflammation au foie (hepatitis) fut pris d'une maladie semblable à celle que je viens de rapporter. Ce régime le fit encore vivre huit ans, & il mourut enfin d'une fievre hectique. Il avoit quelquefois une diarrhée si considérable, que j'étois obligé de l'arrêter ; ce que je ne pouvois même faire qu'avec des glands rôtis, en poudre, & pris dans de l'eau. (Le gland tout naturel auroit encore fait plus d'effet.)

Je ne pus sauver un autre homme de qualité, âgé de vingt-sept ans : il touchoit à sa fin quand je le vis. Il avoit un abcès aux intestins.

(*a*) Je viens de voir mourir un homme de la même maladie. Après cinq mois de résidence à l'Hôtel-Dieu, il en étoit sorti sans guérison.

& une diarrhée très-douloureuſe, qui duroit depuis long-tems. Il s'étoit joué de ſa ſanté très-forte & très-robuſte auparavant, & s'étoit, outre cela, inconſidérément expoſé nud au froid. Depuis ce tems-là ſes ſelles avoient été fluides, d'un rouge brun, & mêlées de ſang, quoique ſans tranchées. Quelqu'un lui conſeilla de boire du petit-lait dont le départ fût fait avec de l'alun : ce qui avoit été ſuivi de tranchées, d'une dureté au côté droit, & d'une conſtipation qui dura juſqu'à dix ou douze jours. Enfin un Cordonnier entreprit de lui rétablir ſa ſanté. Ce (*malus Sutor inopiâ deperditus.*) Cordonnier prit donc de la mer des morceaux de bouleau imprégnés d'acide marin, les mit en travers les uns ſur les autres dans un four chauffé, afin d'en faire découler une eau blanchâtre qu'il recevoit dans un vaſe. Le malade en but ſans aucun effet la premiere fois ; il en reprit huit jours après. Depuis ce moment là le malade avoit ſenti le plus grand trouble à l'eſtomac, des flatuoſités, des tranchés ſi vives qu'il ſe mordoit la langue, où l'on voyoit même pluſieurs cicatrices. Il rendoit quelquefois de l'eau dans ſes ſelles, quelquefois un pus de pluſieurs couleurs, & de tems à autre, comme des corps glanduleux, & du ſang. Vers la fin de ſa vie il ſe manifeſta une petite fievre hectique : les pieds & les mains lui enflerent ; le reſte du corps n'étoit qu'un ſquelette recouvert de ſa peau.

De tous les médicamens que j'employai, rien ne calma plus ſes douleurs que l'électuaire de diaſcordium, la confection de Japon, d'Edimbourg ; encore ce n'étoit que pour huit ou

dix heures. Comme il alloit jusqu'à soixante-dix ou quatre-vingt fois à la selle par nuit, j'étois obligé de lui donner beaucoup de pois rôtis à mâcher & à avaler : ce qui, chaque fois qu'il en usoit, suspendoit ses douleurs & sa diarrhée pendant trois jours.

Quatorzieme Espece.

J'ai parlé plus haut des diarrhées qui arrivent à la fin de la phthisie ou de l'hydropisie, ou lorsqu'il s'est jetté de ces ulceres internes ou externes certaine quantité de pus dans le sang, qui en est, pour ainsi-dire, fondu. Il n'y a pas de remede à ces diarrhées colliquatives. Tout ce qu'on peut y faire, c'est de prolonger la vie au moyen de petits lavemens de lait & d'amidon, où l'on aura jetté un peu de bonne eau-de-vie, ou depuis dix jusqu'à vingt gouttes de laudanum liquide. On fait aussi de semblables lavemens avec demi-livre de lait & un demi-gros de thériaque; ou avec de l'eau de chaux, la confection de Japon, le baume de Lucatelli, dissous auparavant dans un jaune d'œuf. J'ai procuré pendant deux semaines quelque soulagement dans la diarrhée avec un demi-gros de *feve pécairo*, prise de tems à autre. Il mourut de phthisie. Je dois avouer ici que cela m'a aussi manqué très-souvent.

CHAPITRE XII.

De la Petite-Vérole.

IL eſt fort difficile de fixer l'époque de la petite-vérole en (*a*) Suéde. On ſait qu'elle paſſa d'Arabie en Egypte en 622 ou 640, & en Eſpagne en 714. Elle étoit déjà généralement connue en Angleterre dès l'an 1270 ou 1280. Elle a paſſé d'Europe en Amérique, & du Danemarck dans le Groënland. Cette maladie a été des plus mortelles la premiere fois qu'elle s'eſt montrée dans l'une ou l'autre contrée : le danger en a diminué à proportion du tems qu'elle avoit régné : cependant elle enleve encore plus de monde que la peſte.

Depuis qu'elle s'eſt manifeſtée en Europe, elle a toujours régné, tantôt dans une contrée, tantôt dans une autre. C'eſt dans les grandes villes, & dans les endroits fort peuplés où elle eſt le plus ſouvent répandue. Il ſuffit pour la communiquer au loin, qu'une perſonne de l'endroit où elle regne paſſe ailleurs. L'expérience

(*a*) La plus ancienne date de la petite-vérole en Suéde eſt 1578. Benedictus Olai, Médecin d'*Eric XIV.* & de *Jean III*, en fait mention ſous le nom de rougeole ; mais la deſcription qu'il en donne fait voir qu'il parle de la petite-vérole, & même de ſes différentes eſpeces. Cette maladie s'eſt manifeſtée en Arabie vers le tems de Mahomet. C'eſt la plus ancienne date qu'on en connoiſſe. Voyez Lorry, *de morb. cutan.* & Van-Swieten, §. 1379.

a fait voir que la contagion se répand aussi bien par les habits que par les miasmes ou les exhalaisons des corps attaqués de la maladie : on voit donc en même-tems pourquoi elle est si rare dans les couvents de Religieuses.

En Février 1755 personne n'en étoit attaqué à Upsal : un Etudiant y vint d'Oerebro, où la maladie régnoit, & l'apporta avec lui. Un autre Etudiant en fut pris & en mourut. Le frere de celui-ci fit le voyage de Stockholm à Upsal pour le faire inhumer, & rapporta la contagion à Stockholm.

Un navire Hollandois mouilla au Cap de Bonne-Espérance en 1718 ; il avoit à bord trois enfans guéris depuis peu de cette maladie. Dès qu'on eut pris terre, quelques personnes de l'équipage voulurent laver les linges qui avoient servi à ces enfans, & en furent attaquées aussitôt. La contagion fit les progrès les plus rapides. Les Hottentots, avertis du danger par une funeste expérience, éleverent une muraille pour couper toute communication, y mirent des gardes, empêcherent de pénétrer plus avant dans le pays, & arrêterent ainsi les progrès ultérieurs de ce fléau.

Ainsi l'on peut conclure que c'est une maladie contagieuse. Il est vrai qu'elle n'attaque que ceux qui ne l'ont pas encore eue, & qui ont dans leurs humeurs une disposition à en être pris. Mais il suit aussi de-là que le virus variolique n'est pas produit dans l'air, ni propagé (*a*)

(*a*) Dès qu'il suffit d'être dans l'athmosphere d'une personne qui a eu la maladie, ou qui a été près de ces avec

avec l'air ; & que conſéquemment il ſeroit poſſible de garantir une ville de cette contagion, ſi l'on prenoit, pour s'en préſerver, les mêmes précautions que l'on prend contre la peſte. On pourroit même en préſerver un royaume entier, ſi l'on inoculoit en même-tems tous ceux qui n'ont pas encore eu la maladie, ayant ſoin d'enterrer les habits, les linges de tous les convaleſcens, & de prévenir toutes les approches du mal, de quelque côté qu'il pût pénétrer, par le commerce, ou par les voyageurs.

A plus forte raiſon ſeroit-il poſſible d'arrêter les (*a*) progrès de la petite-vérole, lorſqu'elle s'eſt manifeſtée dans une ville ou dans une maiſon. Il ne faut pour cela qu'abandonner le ſoin des malades à ceux qui l'ont déjà eue, enterrer les habits & les linges qui ont ſervi aux convaleſcens, empêcher toute communication avec le voiſinage. Pour lors la maladie n'a plus de ſuite, & ne reparoit que lorſqu'il vient quelqu'un d'un endroit où elle a régné.

La petite-vérole ſe propage ainſi. 1°. Si n'ayant pas encore eu la maladie, l'on s'expoſe au contract de l'athmoſphere de celui qui l'a, le virus ſe communique ou par la déglutition de la ſalive, ou par les pores abſorbans. J'ai eu pluſieurs fois occaſion de voir une éruption ana-

malades, ſi le virus ſe communique ſans contact immédiat ; c'eſt donc par l'air ? L'Auteur devoit donc s'expliquer différemment.

(*a*) Cela eſt bon pour la théorie : d'autres ont eu les mêmes vues, qu'on ne peut cependant réaliſer.

logue à la petite-vérole ſur le viſage de ceux qui ſoignoient ces malades ou qui étoient reſtés quelque-tems, à différens intervalles, près de leur lit. Cette éruption n'étoit accompagnée d'aucune fievre, & ne laiſſoit aucune cicatrice. On peut voir quelque choſe de ſemblable dans les Mémoires de la Société de Londres, n°. 473 & 390. Kirckpatrick dit que dans une pareille circonſtance il lui étoit ſurvenu un bouton variolique (*a*) à la levre ſupérieure. Voyez ſon *Eſſai ſur l'Inoculation*, édit. 2. p. 21.

2°. Si l'on manie, ou ſi l'on touche même ſeulement les habits ou les linges des malades. On ignore juſqu'à quel tems le virus peut ſe conſerver dans les habits : ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'après avoir été gardé dans une boîte bien fermée pendant tout un hyver, il s'eſt encore trouvé propre à l'inoculation le printems ſuivant. Il eſt donc très probable qu'on peut être pris de la maladie ſans y penſer, lorſqu'on touche du linge qui a été jetté ſur celui dont ſe ſont ſervi les malades.

3°. Si l'on eſt piqué avec une (*b*) lancette qui a ſervi il n'y pas long-tems à l'un ou l'autre de ces malades. En 1741 on ſaigna M. V. G. Le bord de la plaie devint purulent, & la petite-

(*a*) J'ai vu une femme qui en eut deux boutons bien marqués à la tête en pareilles circonſtances. Sa fille gardant auſſi un de ces malades, en a eu trois boutons, l'un au bras, les deux autres à la levre inférieure. Tous les jours les Médecins éprouvent ce même inconvénient. Voyez Van-Swieten.

(*b*) Van-Swieten rapporte un pareil exemple.

vérole ne tarda pas à paroître. C'étoit une vraie inoculation.

4°. On applique une piece d'argent sur quelques boutons varioliques ouverts, le pus s'y attache, & alors on serre cette piece sur la jambe nue avec une bande ; le virus s'insinue par les pores. Ou bien l'on pique la peau avec une aiguille, & l'on fait entrer le virus par cette plaie légere. De l'une ou l'autre maniere, la maladie est comme implantée. C'est une vraie inoculation qui se pratique ainsi dans la Saxe, le Gothland, & dans le Duché de Wallis.

5°. Par une autre maniere d'inoculer ordinaire à la Chine. On laisse imbiber un petit rouleau de coton (*a*) dans le pus d'un bouton bien mûr ; ensuite on le porte dans les narines, & la maladie paroît bientôt.

6°. En pratiquant l'inoculation comme le font les Circassiens. Les Anglois ont bien perfectionné cette méthode. Voyez le Mémoire de M. de la Condamine, sur l'inoculation.

Les signes précurseurs de cette maladie ne sont pas aussi décisifs que quelques-uns l'ont pensé. Ainsi l'on ne peut prononcer avec une entiere certitude que tel sujet est sur le point d'avoir la petite-vérole. Cependant voici ceux qui la présagent ordinairement.

1°. On doit prendre garde si la maladie s'est répandue dans l'endroit où est le malade.

(*a*) Pratique abusive, dont Van-Swieten a fait sentir le danger.

2°. Si le malade ne l'a pas encore eue ; s'il eſt entré dans un appartement où quelqu'un l'a eue ; s'il s'eſt approché d'une perſonne qui a été près d'un de ces malades, ou qui en a touché les habits, les linges.

3°. Si l'on remarque les ſignes qui précedent ordinairement les fievres accompagnées d'éruption. Tels que certaine langueur, certain affoibliſſement ſans cauſe manifeſte, un friſſonnement (*a*) ſuivi de chaleur, de la douleur dans les lombes, un ſerrement de poitrine, des ſoupirs.

4°. Si le viſage eſt bouffi, les yeux abattus, s'il coule quelques larmes, ſur-tout de l'œil gauche, de maniere que ces larmes ne ſoient pas auſſi chaudes qu'elles le ſont dans la rougeole ; ſi le malade ſent de la douleur au creux de l'eſtomac lorſqu'on y appuie du bout du doigt, ſans violence ; s'il a envie de dormir à des heures indues ; s'il eſt agité pendant le ſommeil, & vomit (*b*) ſouvent. Si, dis-je, l'on remarque ces différens ſignes, on peut préſumer avec aſſez de confiance que le malade aura la petite-vérole.

La fievre ſe ſoutient alors, mais non avec la même force, juſqu'au moment de l'éruption. A ce moment quelques malades, ſur-tout

---

(*a*) Ce friſſonnement n'a pas toujours lieu, non-plus que les douleurs des lombes, dans les petites-véroles bénignes.

(*b*) Le vomiſſement n'a pas toujours lieu.

les enfans, ſont attaqués de (*a*) l'éclampſie ; & ſi la dentition n'y contribue en rien, c'eſt ordinairement le ſigne d'une petite-vérole (*b*) de bon caractere. C'eſt-là le premier période de la maladie : il dure environ ſoixante-douze heures, & même quatre jours.

Vers le quatrieme jour, la fievre baiſſe, & l'éruption ſe manifeſte par de petits points rouges. Ils paroiſſent d'abord au viſage, à la levre ſupérieure, aux côtés du nez ; de-là ils ſe répandent partout le viſage : enſuite ils ſe font appercevoir à la poitrine, aux lombes, aux jambes, aux pieds. On en voit rarement au bas-ventre, où la peau eſt fort coriace ; ſous la plante des pieds, ſur-tout aux ſujets qui marchent pieds nuds ; le cuir y eſt extrêmement dur. L'éruption augmente peu à peu ; les boutons s'élevent & deviennent plus larges, blancs à la pointe & rouges à la baſe. La peau qui eſt dans les intervalles des boutons eſt également (*c*) rouge. Le corps eſt par-tout comme tuméfié ; l'œil, ſur-tout les paupieres, s'enflent au point de ne pouvoir preſque plus s'ouvrir. Plus l'éruption eſt abondante & élevée ſur la ſurface de la peau, plus la fievre & le vomiſſement diminuent promptement ; & l'un & l'autre ceſſent dès que l'éruption a paru totale-

(*a*) Voyez le chapitre de l'Eclampſie.

(*b*) Quelques malades après ce ſymptome ſont reſtés muets, ou perclus de l'un ou l'autre membre, pendant certain tems. Voyez Kirckpatrick, & Van-Swieten.

(*c*) Ce qui eſt un bon ſigne à ce moment-là.

ment. C'eſt là le ſecond période : il dure trois ou quatre jours.

Le troiſieme période ſe prend du moment où les boutons ont paru ſur le viſage, à celui où ils commencent à ſe deſſécher. C'eſt pendant cet eſpace de tems, c'eſt-à-dire vers le huitieme ou neuvieme jour que les boutons mûriſſent & prennent une teinte jaunâtre. Ils ſe rempliſſent alors de pus, s'élevent & acquierent plus de dimenſion. Le fond en eſt abſolument rouge & douloureux. L'enflure du viſage devient ſi conſidérable, que le malade, comme nous l'avons dit, peut à peine ouvrir les yeux. On diroit qu'il eſt aveugle. Il commence à les rouvrir lorſque l'enflure a diminué ; & il voit comme auparavant. Elle paſſe du viſage aux mains, aux doigts, aux pieds. Pendant cet eſpace il ſurvient de la fievre : c'eſt la fievre ſuppuratoire.

Le quatrieme période ſe prend au onzieme jour. Alors les boutons commencent à ſe deſſécher. La fin de ce période eſt le moment où les boutons tombent. L'éruption ſe deſſéche dans le même ordre (*a*) qu'elle a paru. Pendant ce tems-là il arrive quelquefois qu'une partie du pus eſt réſorbée par les pores inhalans, & reportée dans le torrent de la circulation. Pour lors il ſurvient une fievre que les Médecins appellent la ſeconde fievre de la petite-vérole : mais c'en eſt réellement une troiſieme. Comme elle a quelquefois lieu lorſque la précédente ne fait à peine que ceſſer, on l'a

(*a*) Cela n'eſt pas généralement vrai.

confondue avec l'autre, & cela mal-à-propos. On voit des petites-véroles où la fievre ne se fait presque pas appercevoir. La vraie petite-vérole ne se termine jamais dans l'espace de huit jours.

Tel est le cours ordinaire (*a*) de cette maladie, lorsqu'elle est de bon caractere. Si, au contraire, elle est maligne, l'éruption se fait entre les soixante-douze heures ; non peu-à-peu, mais subitement & en grande quantité ; de maniere que l'intérieur du nez est souvent bouché par les boutons ; il en survient dans la gorge, & la déglutition devient très difficile. L'éruption ne se fait pas dans l'ordre mentionné ci-devant, mais en tout autre endroit en même-tems qu'au visage. Les boutons sont très-petits sur la face, compliqués les uns avec les autres, & comme agglutinés ou par-tout ou

(*a*) Les autres especes de petites-véroles illégitimes, telles que celles que Van-Swieten appelle *steen-pocken*, *varioli lapidei*, *water-pocken*, *varioli aquei*, *wind-pocken*, *varioli flatuosi*, paroissent en vingt-quatre heures, ou le second jour, rarement le troisieme, & se passent en cinq ou six jours au plus tard. Souvent les boutons *venteux* ou *séreux* disparoissent en peu de tems. Il ne faut pas les confondre avec la petite-vérole légitime. J'ai vu une femme prise de deux especes illégitimes différentes & en même-tems ; une partie des boutons étoient durs comme pierre ; les autres ne formoient que des véficucules séreuses. Les assistans prenoient la maladie pour une vraie petite-vérole ; je leur montrai leur erreur. Voilà pourquoi tant de gens ont assuré mal-à-propos qu'on avoit la vraie maladie deux fois. Mais un Médecin ne doit rien avancer que ce dont il a été lui-même témoin : encore je le suppose en état de voir, & non de regarder seulement. Ce n'est pas le grand nombre.

en différens endroits. Ils ne jauniſſent ni ne mûriſſent pas, & conſéquemment ne ſe rempliſſent pas de pus. Loin de s'élever en pointe, ils font des eſpeces de cavités. Si on en ouvre quelqu'un vers le douzieme jour, il en coule encore une ſéroſité très-claire; ils prennent une couleur inſolite, ſont verdâtres, violets ou noirs. Le huitieme ou le neuvieme jour la peau eſt comme un parchemin.

La petite-vérole eſt encore de mauvais caractere, lorſqu'elle eſt accompagnée de violente hémorragie, ou de fievre pétéchiale, ou de point-de-côté. La fievre, qui devoit ceſſer après l'éruption, continue toujours. La ſeconde fievre, c'eſt-à-dire, la ſuppuratoire, ne vient pas peu-à-peu, mais ſubitement & avec violence. Les malades commencent à baver dès le ſecond période. La ſalive devient de plus en plus viſqueuſe & gluante, s'épaiſſit enfin au point de faire craindre une ſuffocation. M. Schroeder a fait voir de la maniere la plus ſatisfaiſante, les diſtinctions qu'il y avoit à faire dans les différentes eſpeces de cette maladie. *Diſput. circà variolarum diſtributionem, imprimis ratione febris cum cum iis conjunctarum, quædam analecta.* Voyez auſſi ce qu'en a dit le Docteur Grant dans ſon Traité des Fievres.

Il eſt difficile, au commencement d'une épidémie varioleuſe, de prédire ſi la maladie ſera de bon ou de mauvais caractere. Elle eſt ordinairement moins mauvaiſe au commencement ou à la fin de l'épidémie. Mais il y a des exceptions. Celle qui parut à Stockholm pendant l'automne de 1751, & dura juſqu'à

l'été ſuivant, fut d'abord très-bénigne (*a*), & ſur la fin, du plus mauvais caractere. S'il regne une autre maladie (*b*) pendant l'épidémie varioleuſe, cette derniere eſt alors fort critique, à cauſe de la complication preſque inévitable. Lorſque la petite-vérole a régné quelque-tems, elle eſt aſſez bénigne ſur la fin. Plus elle avoit régné dans l'Iſle de Minorque en 1746, moins il y avoit de danger; de ſorte qu'il eſt mort moins de monde au *Nord* de cette Iſle, où elle ſe porta vers la fin. Le contraire arriva au *Sud*, où elle avoit commencé. Si elle a été long-tems ſans reparoître dans un endroit, elle ne s'y manifeſte enſuite qu'avec beaucoup de malignité, comme on le vit dans cette même Iſle en 1742, où elle n'avoit pas paru depuis 1725: auſſi y fut-elle extrêmement mortelle.

On a remarqué que de tous ceux qui en étoient attaqués dans une même maiſon, c'étoient les derniers qui couroient les plus grands riſques. J'ai auſſi obſervé que ceux qui étoient malades auparavant, avoient été les plus ex-

---

(*a*) M. Faxe a obſervé à Wæſtervick, dans le Smoland, le contraire de ce phénomene. La maladie y fut très-mortelle au commencement, & très-bénigne à la fin de l'épidémie. Voyez l'Ouvrage Suédois *Forſettning of provincial-medic. Berattelſer*; c'eſt-à-dire, Continuation des rapports des Médecins de Province, p. 278.

(*b*) Hippocrate avoit déjà obſervé que la maladie qui prédomine, donne ſon caractere aux autres maladies de la ſaiſon. Voyez comment j'ai expoſé ſa doctrine dans mon diſcours préliminaire, Traité de l'Expérience de Zimmermann.

posés pendant la petite-vérole. Mais il y a des exceptions. Six enfans furent pris de la maladie dans la même maison. Le premier qui l'eut paroissoit le mieux portant, & très-sain. Il eut cependant une petite-vérole confluente, très-maligne; les autres à qui il communiqua la maladie, n'en eurent qu'une très-bénigne.

Pour savoir si tel sujet aura une petite-vérole bénigne ou maligne, il faut faire attention aux circonstances que nous venons de rapporter, & aux suivantes.

En général la maladie sera bénigne dans un sujet médiocrement gras, qui a le sang doux, la peau molle & blanche, les couleurs du visage vives, le regard gai & gracieux, l'œil clair sans être trop animé. Le contraire arrivera dans un sujet maigre, qui a la peau rude, épaisse, dure, brune, des cheveux noirs, un regard sombre, l'œil abattu, la voix rude (*a*).

Si l'on est pris de la maladie après avoir été bien préparé, bien purgé, elle ne peut être que bénigne (*b*) par elle-même; & *vice versâ*.

(*a*) M. Lorry, ce sage & docte Médecin, croit que la petite-vérole est aussi plus pernicieuse aux roux, *iis eas esse pessimas, nemine contradicente, observaverim.* De morb. cut. pag. 14 & 72, *initio.* Et 537, il assure qu'ils sont plus exposés dans toutes les maladies éruptives.

(*b*) Pourquoi donc des sujets bien préparés, dans une saison favorable, & inoculés avec le pus d'une petite-vérole bénigne, ont-ils été à deux doigts de la mort, & d'autres en sont-ils restés perclus ou borgnes?

On ne doit attendre qu'une petite-vérole bénigne au commencement d'une épidémie de ce caractere : mais si elle a duré six ou sept semaines, il y a plus à craindre de malignité. Il y a en général moins de risque vers la fin d'une épidémie qui étoit dangereuse au commencement.

Les sujets accoutumés à manger beaucoup de viande ; ceux qui prennent des alimens trop ou trop peu nourrissans, ou en général fort chétifs ; ceux qui ont fait quelques excès dans le boire & dans le manger, ou qui veillent trop long-tems, ou sont épuisés par une maladie antérieure, ne peuvent s'attendre qu'à une petite-vérole de mauvais caractere.

Une femme grosse a tout à craindre de cette maladie, tant pour elle que pour son fruit. Le danger n'est pas moins grand pour les femmes en couche (*a*).

La galle, même la plus étendue, est une cause de petite-vérole plus considérable, loin de donner lieu d'attendre une éruption moins grande. L'éruption est aussi plus forte après une fievre pourprée qu'on auroit essuyée depuis peu de tems.

Lorsqu'un enfant est pris de la petite-vérole

(*a*) L'histoire que Kirckpatrick rapporte (analyse, pag. 316), feroit croire que le moment le plus avantageux de l'éruption est pour une femme celui de l'apparition de ses regles. Mais on peut dire que ce sont les circonstances qui décident de l'avantage.

pendant une fievre intermittente, celle ci (*a*) disparoît, au moins à parler généralement.

J'ai dit que ceux qui avoient la peau d'une texture plus lâche, étoient moins exposés aux mauvaises suites de cette maladie. C'est par une raison contraire que les Anglois y courent toujours de très-grands risques. Les bains fréquens d'eau froide dont ils usent, leur condensent extrêmement la peau. Les Negres y sont encore plus en danger, par rapport aux baumes, aux résines & autres matieres visqueuses dont ils s'oignent le corps.

La petite-vérole est moins mauvaise chez les jeunes sujets. Moins ils sont âgés, plus elle est bénigne. Cependant on a des exemples d'enfans à la mammelle morts de petite-vérole maligne. Dans ces cas-ci, ce pouvoit être par la faute de la nourrice, & par manque de soins. Si la nourrice mangeoit beaucoup de viande, s'est mise dans une grande colere, est devenue amoureuse, avoit ses regles, avoit mis l'enfant dans un endroit mal-sain; si elle ne le nétoyoit que rarement, ou l'essuyoit avec un linge qui n'étoit pas assez sec, ou qu'elle ne l'eût pas emmailloté dans des langes chauds; si elle l'avoit posé à

(*a*) Cette fievre reparoît souvent lorsque la petite-vérole est terminée. Le Professeur Bergier en a aussi produit deux exemples dans les Mémoires de Suede. M. le Professeur Ludwig en présente aussi un (*Adversaria de contagio varioloso, pag.* 14). Voyez les Médecins de Breslaw, Huxham, Schulzenheim, de Haën, Dimsdale, &c.

terre & l'avoit laiſſé-là trop de tems, eſt-il étonnant qu'un enfant ait été la victime de ces négligences? Les douleurs de la dentition peuvent auſſi contribuer à faire prendre à la maladie un mauvais caractere, par rapport au trouble où eſt alors toute l'économie animale. Un enfant périt encore dans cette circonſtance, faute de pouvoir téter, parce qu'il lui ſera ſurvenu quelque bouton aux levres.

L'âge où cette maladie a moins de danger, eſt depuis quatre juſqu'à quatorze ans; enſuite depuis ſeize juſqu'à vingt-cinq : celui-ci eſt plus critique.

J'ai ſouvent obſervé que les enfans gras ou maigres ſe tirent également bien de cette maladie.

Selon le dire ordinaire, un enfant doit en mourir, lorſque le pus des boutons a une ſaveur ſaline : autrement, non.

La petite-vérole devient maligne lorſque les pieds, les mains font remarquer au tact certain tremblement, pendant le premier période.

Les ſujets qui ont bien vécu, ou qui ont eſſuyé quelque hémorragie, ſoit par une bleſſure, ſoit autrement, peuvent s'attendre à une maladie de bon caractere, ſi la petite-vérole les prend peu après (*a*) les pertes de ſang.

(*a*) L'Auteur cite en note deux cas rapportés par Fuller, mais qui ne prouvent rien en faveur de ſa théorie. Ce que rapporte Haller, *Opuſc. min.* t. 3. p. 352, mérite d'être lu. Comparez Kirckpatrick, p. 78.

C'eſt au contraire un mauvais ſigne lorſque le malade a (*a*) le dévoiement au moment où l'éruption eſt près de paroître, & quelques jours encore pendant qu'elle a lieu.

Si les boutons demangent immédiatement après l'éruption, les choſes ne vont pas auſſi bien qu'on le deſireroit ; au moins la maladie eſt-elle plus lente.

Si les douleurs des lombes, le vomiſſement ne ſont pas conſidérables, que l'haleine ne ſente pas mauvais, & que le nez ne ſoit pas bouché, on peut alors avoir beaucoup d'eſpérance ; & *vice verſâ*.

C'eſt un ſigne dangereux qu'une hémorragie, ſoit de la poitrine, ſoit par les ſelles ; & ſi elle avoit lieu avec les urines, il ne reviendroit pas un des ſujets ſur mille à qui cela (*b*) arriveroit.

S'il ſe complique une éruption pétéchiale à celle de la petite-vérole, il périt trois ſujets ſur quatre.

De ceux qui ont une petite vérole confluente, il périt ordinairement un ſujet ſur quatre ou cinq. (Cela eſt faux, au moins en France.)

(*a*) L'habile Obſervateur Dimſdale & d'autres, prétendent au contraire que cela eſt très-avantageux, en ce qu'une partie du foyer de la maladie eſt entraîné par ces évacuations. Rien de plus ſage que ce que dit Van-Swieten à ce ſujet. Les avis ſont partagés.

(*b*) Cette éruption ſanguine n'a lieu que dans le cas d'une acrimonie extrêmement maligne qui diſſout la maſſe du ſang. Voy. Van-Swieten.

Il y a lieu de s'inquiéter sur l'issue de la maladie, lorsque les boutons varioliques du visage sont petits, plats, ont une espece de cavité où l'on voit un point noir sur un fond d'un rouge obscur ou pâle ; lorsque les boutons ne deviennent pas douloureux au troisieme période, qu'ils ne sont ni ronds, ni fermes, mais mollasses & comme striés & vuides.

Il n'est pas non plus trop bon que le malade lâche souvent son urine, & en petite quantité. Si les urines sont pâles, on doit craindre le délire ou les convulsions, si l'on n'a pas appliqué un emplâtre véscatoire peu de tems auparavant.

Le dévoiement n'est pas avantageux dans les trois premiers périodes, & peut être très-utile au quatrieme. Lorsque les selles paroissent comme purulentes, mêlées de sang, ou noires, que le ventre est météorisé, s'enfle même avec de la douleur, on a lieu de craindre la gangrene aux intestins.

Si la fievre suppuratoire au lieu de paroître peu-à-peu, vient tout-à-coup, avec un pouls dur, de la douleur de tête, de la rougeur aux yeux, des insomnies & beaucoup de jactation, c'est un grand mal. Si l'on observe que les arteres du cou & des tempes battent avec dureté & fréquence, on doit attendre un grand transport ; & si les arteres susdites battent de cette maniere, tandis que le pouls est foible au carpe, la mort n'est pas loin, au moins ordinairement.

C'est un très-mauvais signe que les pau-

pieres & les levres se tuméfient, sans que le visage paroisse bouffi.

Le malade ne tarde pas à mourir lorsque l'enflure du visage disparoît subitement, sans se manifester aux mains; si la salivation (*a*) cesse; si la peau devient pâle entre les bases des (*b*) boutons; s'il survient une oppression de poitrine, & que le ton de voix change, ou que le malade devienne comme enroué & perde la mémoire.

Si la boisson revient au malade par les narines, c'est une marque qu'il y a beaucoup de boutons dans la gorge. Voilà pourquoi les enfans se prêtent si difficilement à boire dans cette maladie. Le signe est d'autant plus dangereux, qu'ils ne peuvent rien prendre, & que dans la petite-vérole il faut ou beaucoup boire, ou mourir.

Si le malade sent un grand froid au troisieme période, la salivation s'arrête aisément.

Plusieurs sujets se tirent d'une mauvaise petite-vérole par de grosses tumeurs. Il ne faut alors qu'appercevoir ces éruptions à tems convenable, & les ouvrir (*c*).

(*a*) Voyez Van-Swieten, sur les avantages ou les les dangers de la salivation. Baglivi, qui parle partout en jeune présomptueux, dit qu'il n'a jamais vu périr ceux qui ont bien salivé; mais Baglivi n'a pas tout vu; l'âge lui auroit fait rétracter bien des choses.

(*b*) Avant leur entiere maturité.

(*c*) Même sans tarder, vu l'acrimonie extrême que

Je

Je vais reprendre par ordre, & mettre en parallele les bons & les mauvais ſignes de cette maladie.

---

contracte ce pus par la moindre réſidence. L'Auteur devoit au moins ajouter quelques autres avis ſur le traitement de ces dépôts. Dès qu'on leur a procuré un écoulement, on déterge bien la plaie avec une forte décoction de quinquina, deux fois par jour, avant d'y remettre l'emplâtre ou la charpie. Sur-tout que les ſubſtances qu'on emploie pour les panſemens ne ſoient pas trop onctueuſes; car le pus formeroit promptement un clapier, ou attaqueroit les os malgré tous les ſoins. Le traitement de ces ſortes de dépôts n'eſt pas l'ouvrage d'un Chirurgien peu inſtruit. Les exemples que rapporte Van-Swieten prouvent combien il faut de prudence & d'adreſſe pour réuſſir. Il eſt étonnant que l'Auteur s'énonce avec autant d'indifférence ſur un article auſſi eſſentiel. J'ai vu l'acide vitriolique dulcifié, pris intérieurement par intervalle, & ſoutenu d'une décoction de quinquina, auſſi pris en boiſſon, terminer promptement un de ces dépôts.

SIGNES PRIS DES CIRCONSTANCES ANTÉCÉDENTES.

SIGNES qui préſagent une petite-vérole bénigne.

1. Etre pris de la maladie au commencement ou à la fin de l'épidémie varioleuſe.
2. Une épidémie de bon caractere.
3. S'il y a peu de tems que la maladie s'eſt manifeſtée dans l'endroit avant l'épidémie actuelle.
4. Si elle ſe manifeſte au Printems ou dans l'Automne.
5. Si le corps a été bien diſpoſé, & que l'eſtomac & les inteſtins ſoient nets.
6. Si le ſujet eſt ſain & bien portant d'ailleurs; qu'il ait l'eſprit tranquille, & que le corps ne ſoit ſurchargé en aucune maniere.
7. S'il ne regne aucune autre maladie de mauvais caractere.

SIGNES PRIS DES CIRCONSTANCES ANTÉCÉDENTES.

SIGNES qui préſagent une petite-vérole de mauvais caractere.

1. Etre pris de la maladie lorſque la contagion a déjà fait de grands progrès.
2. Une épidémie de mauvais caractere.
3. S'il y a long-tems que la maladie n'a paru dans l'endroit.
4. Si elle a lieu lors des grandes chaleurs de l'Eté, ou des grands froids de l'Hyver.
5. Si l'on a négligé de ſe purger comme il faut lors de l'épidémie, avant d'en être attaqué.
6. Si le corps eſt plein de mauvaiſes humeurs, ou que le ſujet ait actuellement une fievre miliaire, le pourpre, des tumeurs, des vers : ou s'il eſt affoibli par des maladies antérieures, par le chagrin, les veilles, des bleſſures à la tête, &c. ou que le ſujet ſe ſoit enflammé les humeurs avec des boiſſons ſpiritueuſes, ou ſurchargé ordinairement de manger.
7. S'il regne une autre épidémie, comme une fievre pétéchiale, le pourpre, des points de côté, &c.

Signes qui préſagent une petite-vérole bénigne.

8. Si le ſujet eſt médiocrement gras, a la peau mollette, blanche, des couleurs vives, un regard gracieux, un œil clair ſans être trop animé.

9. Si l'enfant n'eſt plus dans un âge trop tendre, mais déjà âgé de quatre ans.

10. Si l'enfant vient d'une famille où la maladie eſt ordinairement bénigne.

11. Si c'eſt une fille, &

12. Si pendant trois jours elle n'a éprouvé aucun dérangement.

13. Si le ſujet eſt entre quatre & quatorze ans.

14. S'il n'eſt pas trop ſanguin, ou s'il n'a pas perdu le trop de ſang qu'il avoit par les ſaignemens de nez, ou autrement.

15. Si le ſujet n'eſt pas accoutumé à manger beaucoup de viandes.

Signes qui préſagent une petite-vérole maligne.

8. Si le ſujet eſt maigre, a la peau épaiſſe, dure, rude, brune, un air ſombre, des yeux éteints ou abattus; ſi l'albuginée eſt rouge, les cheveux noirs, & que la voix ſoit dure, rauque.

9. Si l'enfant n'a pas encore près de quatre ans.

10. Si l'enfant vient d'une famille où la maladie s'eſt montrée de mauvais caractere dans le plus grand nombre des individus.

11. Si c'eſt une femme groſſe ou en couches.

12. Si lors de ſes mois elle eſt fort dérangée.

13. Si le ſujet eſt déjà âgé de quatorze, quinze, ſeize ans.

14. S'il a trop de ſang ou un ſang trop riche ou trop appauvri.

15. Si le ſujet eſt indiſcret ſur l'uſage des viandes, ſur-tout du *gibier*.

Quoique l'Auteur ne pût guere mieux déterminer ces ſignes, il eſt cependant vrai que c'eſt toujours des circonſtances qu'il faut en déduire la vraie valeur. Tous les jours on voit des ſujets périr preſque ſubitement après deux ou trois jours de maladie, & cependant avec tous les meilleurs ſignes. L'économie animale eſt un ſyſtême ſi impénétrable, ſi myſtérieux à l'œil de l'homme le plus éclairé, qu'il ne faut jamais ſe flatter dans une maladie de ce genre. L'eſſentiel eſt de donner de l'eſpoir au malade, & de ne s'ouvrir qu'à ſa famille ou à ſes amis. La petite vérole eſt également dangereuſe ou bénigne dans toutes les ſaiſons: c'eſt particulierement l'idioſyncraſie du ſujet qui décide de ſon ſort : *poſitis ponendis*. On en voit n'eſſuyer qu'une petite-vérole très-bénigne pendant d'autres maladies épidémiques des plus meurtrieres : d'autres, au contraire, ſont pris d'une petite-vérole très-maligne pendant que leurs voiſins, ou ceux qui la leur ont communiquée, en ont eu à peine trente boutons du meilleur caractere ; & l'inoculation eſt auſſi ſuivie des mêmes phénomenes. Je connois un jeune homme borgne, un autre privé de l'uſage d'un bras à la ſuite d'une inoculation pratiquée avec le pus le plus bénin. Quant aux épidémies qui ſont accompagnées de fievres exanthémateuſes, il eſt sûr qu'ordinairement la petite-vérole y eſt preſque par-tout très-mauvaiſe, encore y a-t-il eu ſouvent des exceptions. On voit des filles plus mal que des femmes, & *vice verſâ*. Les familles

où la maladie eſt ordinairement bénigne, voient aſſez ſouvent périr l'un ou l'autre ſujet d'une petite-vérole maligne, ſous les yeux des plus habiles Médecins. Confluente ou diſcrete, l'une eſt tantôt plus dangereuſe que l'autre, tantôt *vice verſâ*; car une petite-vérole diſcrete eſt quelquefois mortelle, tandis qu'on ſe ſauve tous les jours d'une confluente. J'ai vu deux femmes groſſes ſe ſauver, avec tous les ſuccès, de la petite-vérole : d'autres en ont vu aſſez ſouvent. Cependant il eſt vrai que le danger eſt extrême pour elles. Un ſang trop riche tend promptement à la diſſolution. Auſſi pour peu qu'il y ait de mauvais caractere dans la maladie, ces ſujets-là ont des hémorragies mortelles, où le millet, le pourpre ſont bientôt compliqués avec la petite-vérole. Si le ſang eſt trop denſe, trop lié, ce qui a lieu dans les ſujets robuſtes, la fievre inflammatoire eſt conſidérable, & ſouvent la maladie ſe termine par des dépôts mortels ou très-fâcheux. Un ſang appauvri ou trop ſéreux, n'eſt pas moins cauſe de grands périls. Les hémorragies conſidérables antécédemment à la maladie, peuvent donc avoir alors des ſuites funeſtes. Le gibier, ſans exception, ſur-tout la perdrix, & ces oiſeaux qu'une voracité infame fait manger aux Grands avec leurs ordures, cauſeront toujours une maladie très-critique. Un ſang alimenté de pareilles ſubſtances, contracte promptement une putridité alcaline. Auſſi la moindre fievre eſt-elle preſque meurtriere à ces gens-là.

SIGNES PRIS DES CIRCONSTANCES ACTUELLES.

Bons Signes.

1. Si dès l'invaſion de la maladie le ſujet a uſé de moyens curatifs convenables, s'il a été bien ſoigné, & a bien bu.

2. Si l'appartement eſt bien eſpacé, libre de tout courant d'air, & modérément chaud.

3. Si au premier période de la maladie la chaleur, les douleurs de tête & la ſoif ſont ſupportables.

4. Si dans ce même période le malade ne vomit que peu ou point, ne ſent aucune douleur dans le bas-ventre, & n'a pas le dévoiement, lorſque l'éruption commence à paroître.

5. Si le malade n'a preſque point de trouble d'eſprit, dort un peu, & n'eſt pas trop agité.

6. Etre pris de légeres convulſions, ou d'éclampſie, peu de tems avant l'éruption.

7. Saigner modérément du nez.

SIGNES PRIS DES CIRCONSTANCES ACTUELLES.

Mauvais Signes.

1. Si le ſujet a négligé les ſoins & les médicamens néceſſaires dès le moment de l'invaſion, & a peu bu : car dans cette maladie il faut ou boire à chaque inſtant, ou mourir.

2. Si la chambre eſt petite, expoſée à quelque courant d'air, & ou trop chaude, ou trop froide.

3. Si le malade éprouve au premier période de grandes chaleurs, beaucoup de ſoif, des ſueurs conſidérables, de vives douleurs à la tête & aux lombes, un tremblement aux pieds, aux mains, lorſqu'on les lui touche.

4. Un violent vomiſſement, des douleurs dans le bas-ventre; le dévoiement au moment de l'éruption.

5. Un grand trouble d'eſprit & permanent, ou trop de ſommeil ou d'inſomnie; beaucoup de jactation, de ſorte que le malade ſoit obligé de ſe tourner ſouvent, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

6. Avoir l'haleine mauvaiſe.

7. Perdre trop de ſang par le nez, par l'expectoration, les ſelles, & ſur-tout ſi le ſang ſort avec les urines.

Bons Signes.

8. Si les boutons paroiſſent d'abord au viſage après ſoixante-douze heures, & peu-à-peu enſuite à la poitrine, aux bras, aux mains, aux jambes, aux pieds, & qu'ils ſoient bien *diſcrets* ou ſéparés les uns des autres, & non en trop grand nombre, ſur-tout au viſage.

9. Si le nez & la gorge reſtent libres intérieurement, & qu'il n'y ait que peu de boutons à l'extérieur du nez.

10. Si la fievre diſparoît lorſque les boutons ont fait éruption.

11. Si les boutons s'élevent en pointe, ronds & larges à la baſe, ont la couleur requiſe, ſavoir, une pointe blanche & le fond rouge, & que la peau, dans les intervalles, ſoit également rouge.

12. Si l'on n'obſerve que peu ou point de fievre dans le troiſieme période; que le malade dorme bien & reſpire ſans difficulté.

13. Si les boutons deviennent jaunes, & mûriſſent dans ce même période, bien pleins, un peu fermes, douloureux, de ſorte que tout le corps ſoit aſſez ſenſible.

Mauvais Signes.

8. Si les boutons paroiſſent entre les ſoixante-douze heures, ſubitement, en grand nombre, ſur-tout au viſage, de ſorte qu'ils ſe compliquent, forment une *petite-vérole confluente*, & démangent immédiatement après l'éruption.

9. Si les boutons ſont très-nombreux, au nez, à la gorge, tant intérieurement qu'extérieurement, de ſorte que le malade ſoit obligé de reſpirer bouche béante, & n'avale qu'avec difficulté.

10. Si la fievre ſe ſoutient après l'éruption.

11. Si les boutons ſont petits, étendus en longueur, ou angulaires, ou entaſſés les uns ſur les autres, ou ne s'élevent pas en pointe; s'il paroit au milieu une eſpece de cavité ou de point noirâtre; ſi le fond en eſt d'un rouge terne & livide, & que la peau ſoit pâle dans les intervalles, ou violette, ou noire.

12. Si la fievre ſuppuratoire paroît bruſquement, accompagnée de douleurs de tête, d'abattement; que les yeux ſoient rouges, & que le malade s'agite, ſe jette çà & là, ait du délire, & un ſerrement de poitrine.

13. Si dans ce même période les boutons ne jauniſſent & ne mûriſſent pas promptement, & s'ils ſont comme ſtriés, mollaſſes & indolens.

Bons Signes.

14. Il ne doit alors paroître aucune salivation ou bave : si cela arrive, elle doit être délayée, légere & permanente.

15. Si l'enflure du visage est presque imperceptible ou égale par-toute la face, de sorte que le malade ne puisse pas ouvrir les paupieres.

16. Si l'enflure du visage cesse le onzieme jour, & se manifeste aussi-tôt aux bras, aux mains, aux doigts, & paroit enfin aux jambes & aux pieds.

17. Si la température est douce dans le troisieme & le quatrieme espace.

18. Si les boutons se dessechent dans le même ordre qu'ils ont paru.

19. Si dans le quatrieme période le malade fait quelques selles, ou s'il a le ventre libre dans la petite-vérole confluente à ce période, & qu'il se sente soulagé à chaque selle.

Mauvais Signes.

14. Si la salivation a lieu depuis l'éruption jusqu'à la fin de ce période, que la bave soit visqueuse, rejettée avec peine, & s'arrête tout-à-coup.

15. Si les boutons sont très-nombreux, & qu'il n'y ait en même-tems aucune enflure au visage, ou qu'elle ne se fasse appercevoir qu'aux levres ou aux paupieres.

16. S'il paroit beaucoup d'enflure, & qu'elle disparoisse subitement sans se manifester aux extrémités dans le même ordre qu'au N°. parallele.

17. S'il se fait sentir un froid vif dans le troisieme & quatrieme espace, & qu'il supprime la salivation.

18. Si les boutons ne se dessechent pas, ou le font trop lentement, ou se recouvrent deux ou trois fois d'une croûte, après que la premiere est tombée.

19. Si le malade ne fait aucune selle au quatrieme période, ou qu'il ait le ventre trop libre, avec de la douleur, & sans soulagement. Si les matieres sont comme purulentes ou mêlées de sang; si l'estomac est gonflé & prominent, & que le malade y éprouve une sensation douloureuse, ce qui est le signe de gangrene aux intestins. Si le malade rend peu d'urines à la fois & rarement, & qu'en outre elles soient pâles, il suit un délire,

Bons Signes.

20. S'il ne ſurvient aucunes tumeurs.

21. Si la déglutition n'eſt pas difficultueuſe au quatrieme période.

22. Si la langue eſt nette.

23. Si le malade ne ſent aucune douleur interne.

24. Si la nature ſe prête à la vertu des médicamens.

des convulsions, à moins qu'on ait appliqué peu auparavant un vésicatoire. Si le pouls est fréquent aux tempes & au cou, on peut s'attendre à un délire. Si le pouls est en même-tems foible aux carpes, la mort n'est pas loin.

20. Si dans le quatrieme période il survient des tumeurs que l'on ne laisse pas mûrir (*a*), & qu'on n'a pas soin d'ouvrir.

21. On remarque aussi pour lors une déglutition difficile, un enrouement particulier, & comme une voix venant d'un grand creux.

22. La langue est noire, il se leve des aphtes: le malade desire de succer un linge trempé dans du vin, ou une eau quelconque odoriférante.

23. Le sujet sent de la douleur dans l'intérieur du corps.

24. Si la nature est rebelle aux moyens curatifs les plus sages, qui restent alors sans vertu. Si le malade rend ses urines & ses selles sans le savoir, ou involontairement; s'il lui survient un hoquet; si la sueur, qui ne paroît que par goutte, est visqueuse & froide, & que le malade soit pris de convulsion, alors sa mort est certaine.

(*a*) Gardez-vous de trop laisser mûrir ces tumeurs; il s'ensuivroit un prompt ravage : j'en ai vu deux tristes exemples.

Traitement de la Maladie.

Dès qu'un ſujet eſt pris de la petite-vérole, il doit avoir du ſecours. Ce que l'on fait les trois premiers jours, eſt toujours l'eſſentiel du traitement, ſoit pour le bien, ſoit pour le mal. Si ces moyens curatifs ſont négligés, aucun Médecin ne peut rien promettre de bon dans une petite-vérole de mauvais caractere. Aucune maladie ne demande plus de ſoin que celle-ci. Un vent coulis, une ſerviette ou une aſſiette froide que le malade touchera, peut cauſer la rentrée de l'éruption. Une boiſſon froide, de la bierre aigre, ou tout autre breuvage aigri peut arrêter la ſalivation. Si l'on n'empêche pas ſoigneuſement le malade de ſe gratter, il en ſera probablement défiguré toute ſa vie. Si pendant la déſiccation l'on n'obſerve pas ſans ceſſe les yeux du malade, il eſt dans le cas de devenir aveugle.

La petite-vérole ſe guériroit aiſément, ſi nous avions un (*a*) antidote ſûr contre le virus variolique, pour l'arrêter dès ſon invaſion : mais ce ſpécifique n'exiſte pas encore, ou du moins ne nous eſt pas connu. Ainſi, juſqu'à ce que l'inoculation ait été admiſe par-tout, nous devons tâcher de ſecourir les malades, en ſuivant

(*a*) Différens Médecins ont cherché ce ſpécifique, & ont même cru l'avoir trouvé : mais leurs tentatives infructueuſes n'ont laiſſé de reſſources que dans un traitement méthodique & bien réfléchi. Voyez Van-Swieten.

ſoigneuſement

ſoigneuſement les différens périodes de la maladie.

Mais avant de paſſer à la cure même, il me faut parler de différentes circonſtances qui influent extrêmement ſur les ſuccès du traitement.

Il eſt avantageux que la chambre du malade ſoit ſpacieuſe, claire, libre de tout courant d'air, & qu'il ne s'y faſſe ſentir ni trop de chaleur, ni trop de froid. Si la fievre eſt conſidérable, la chambre a beſoin d'être un peu fraiche. Si la fievre ſe fait ſentir moins qu'il eſt néceſſaire, l'appartement doit être plus chaud. La chaleur eſt au degré convenable, lorſqu'en agitant vîte un éventail, on ſent à peine une légere fraîcheur aux doigts. C'eſt à-peu-près la température qui ſeroit marquée entre le cinquante-cinquieme & cinquante-ſeptieme degré du thermometre de Farenheit. Il faut auſſi prendre garde qu'il ne ſe faſſe ſentir aucun vent-coulis, & admettre un nouvel air dans la chambre ſans qu'il y entre par un courant rapide. On fera dans la chambre une jonchée de rameaux (*a*) de pin, que l'on arroſe avec de la petite-bierre ou du vinaigre,

(*b*) Il s'agit ici du *pinus-abies* ou *ſapin*. L. dont l'Auteur fait pluſieurs fois mention dans cet ouvrage. Ses rameaux jettent une odeur très-agréable. Il ne faut pas le confondre avec le pin, *pinus ſylveſtris*. On fait même ordinairement cette jonchée en Suéde dans les appartemens de gens qui ſe portent bien. D'autres le font avec des branches de genievre; mais l'odeur en eſt beaucoup moins flatteuſe.

& avec du vin de Rhin, ſi le malade eſt très-foible. Il ne doit pas fumer dans cet appartement; les yeux du malade, déjà trop ſenſibles, en ſouffriroient beaucoup. On obvie à cet inconvénient en faiſant évaporer du vinaigre ſur un réchaud. S'il eſt poſſible, il n'y aura tout au plus que deux de ces malades dans le même appartement. On ſait quelle odeur forte il s'exhale du corps d'un ſeul de ces malades vers le huitieme & le neuvieme jour. S'il y en avoit donc pluſieurs dans la même chambre, l'air s'y corromproit au point d'incommoder ceux mêmes qui ſe portent bien; à plus forte raiſon les malades. Alors il ne faut pas faire la jonchée mentionnée, mais faire continuellement évaporer du vinaigre. Le lit doit être placé de maniere qu'on puiſſe en approcher des deux côtés. Sur-tout on fera attention qu'il ne touche pas la muraille: car il eſt de fait que dans ce cas-ci les boutons mûriſſent & ſechent plus tard du côté du malade oppoſé à la muraille, que de celui qui eſt vers le centre de l'appartement. Il faut auſſi que le lit ſoit poſé de maniere que la lumiere ne donne pas ſur les yeux du malade. Du reſte, il peut être dans ſon lit accoutumé: cependant les matelas ſont préférables aux lits de plume. Les couvertures doivent être épaiſſes dans l'Hyver, & légeres dans l'Eté. Les pieds (*a*) ſeront tenus plus chau-

(*a*) Une bouteille de grès de deux ou trois pintes, remplie d'eau très-chaude, & miſe, couverte d'un linge, contre la plante des pieds, ſoulage infiniment

dement que le reſte du corps. Le malade peut changer de chemiſe le quatrieme jour ſans danger, avec la prudence requiſe. Il n'eſt pas beſoin qu'une autre perſonne l'ait miſe auparavant: elle ſera ſeulement bien ſeche & repaſſée au fer chaud, & non ſimplement calendrée. Si la chemiſe s'attache au corps du malade, on l'en décollera en la baſſinant avec une éponge trempée dans du lait un peu chaud. Tous ceux qui n'ont pas beſoin auprès du malade, ne doivent pas entrer dans ſon appartement. Moins on lui parle, mieux on fait.

Quant à la diete, il faut avoir grand ſoin que le malade ne mange que peu à la fois; les alimens ſeront de facile digeſtion. Il n'en prendra pas aux heures où la fievre eſt très-forte. Si l'on croit que la petite-vérole ſera de bon caractere & peu conſidérable, le malade n'a beſoin que de peu d'alimens: il faut, au contraire, une diete plus ſubſtantielle (*a*) à celui

---

les malades, & garantit beaucoup les yeux & le viſage, en attirant par une grande chaleur la plus grande partie de l'éruption vers les extremités inférieures. J'en ai fait pluſieurs expériences, & les malades s'en ſont bien trouvés. S'il faut quelque choſe de plus actif, on a recours au ſynapiſme dont il eſt parlé plus bas.

(*a*) C'eſt plutôt des ſymptomes qui marquent le caractere de la fievre, qu'on doit tirer les indications néceſſaires pour la diete. Il eſt très-sûr qu'un malade peut ſe ſoutenir long-tems ſans manger. Si donc le caractere & la marche de la fievre ſemblent s'oppoſer à des alimens ſolides, le Médecin doit les interdire, quand la maladie devroit durer long-tems. Mais il faut prendre garde de prendre le change, parce que ces malades ont beſoin de quelques forces.

qui eſt pris d'une petite-vérole dont on craint une trop longue durée & un mauvais caractere. Les décoctions de différens gruaux, de ceriſes, ſont utiles. Ceux qui ont un ſang appauvri & peu de fievre, peuvent prendre un peu de bouillon de veau ou de poulet, où l'on aura jetté du gruau. On paſſe ce bouillon au tamis. La panade faite de croûtes de pain bien cuit, & de ſuffiſante quantité d'eau, peut auſſi ſe prendre avec ſuccès. On a ſoin de jeter dans cette panade, lorſqu'elle eſt faite, deux ou trois cuillerées de vin, & un gros environ de ſucre, battu dans un jaune d'œuf. Si les boutons ne pouſſent pas, on jettera un peu de vin dans les bouillons, ou l'on donnera une tranche de pain rôti, trempé dans l'eau teinte d'une goutte de vin, où l'on jette une idée de ſucre. Si le ventre eſt trop libre, on ſaupoudre cette rôtie avec de l'écorce d'orange, de la muſcade, de la canelle, & cela très-légerement. Lorſque la fievre eſt trop forte, on jette dans le bouillon une goutte de vinaigre ou de jus de citron, ou d'épine-vinette, ſi le ventre eſt trop libre. En général la fievre eſt conſidérable dans notre contrée. Voilà pourquoi l'on ne permet chez nous aux malades ni bouillon de viande, ni œufs, ni vin.

Il eſt eſſentiel de bien boire dans cette maladie, ſur-tout pendant le premier période. Il faut peu prendre à la fois, mais ſouvent. Celui qui garde le malade ne doit pas attendre qu'il demande à boire ; autrement il eſt pris de délire, & ne ſe ſent point de ſoif. S'il a des boutons dans la gorge, il ne peut pas boire, à cauſe de la difficulté qu'il éprouve. On ne demandera pas au malade s'il veut boire ; mais s'il eſt

éveillé, on lui portera le verre à la bouche auſſi ſouvent qu'on le croira à propos. Une eau d'orge légere, coupée avec le quart de lait, fait une boiſſon excellente dans la petite-vérole. Le petit-lait, dont on a fait le départ avec de la bierre, & atténué avec même quantité d'eau bouillie, eſt auſſi une boiſſon agréable & qui calme bien la ſoif. Le lait de beurre paſſé au tamis mérite également des éloges. On ne doit pas non plus mépriſer le thé léger avec un peu de lait, ou le thé avec la marmelade de citron. On fait auſſi une boiſſon très-rafraîchiſſante avec de la gelée de groſeilles, ſur laquelle on verſe de l'eau bouillante, y mêlant un peu de vin lorſque cela eſt un peu refroidi. Les confitures de mûres (*a*) ſauvages de Norland (*rubus arcticus*), ſubſtituées aux groſeilles, font auſſi un breuvage rafraîchiſſant & fortifiant, qui convient ſur-tout le quatrieme & le cinquieme jour. L'eau d'orge où l'on a diſſous un peu de gelée, eſt également utile pour calmer la ſoif. Il en eſt de même de l'eau panée, mêlée avec un peu de jus de citron ou de vin de Rhin (*b*).

Les cinq premieres de ces boiſſons ſont les plus utiles dans la petite-vérole, ſur-tout ſi

(*a*) Il en a été fait mention ci-devant.

(*b*) L'Auteur fait ici mention d'une boiſſon qui ſe fait dans le Nord avec les baies du *vaccinium vitis Ideæ* de Linnée. Voyez-en la figure, *Flor. danic. faſcic.* I. tab. 40 de M. Œder. Nous y ſuppléons ici avec d'autres breuvages acidules mêlés de quelques cordiaux très-légers.

la fievre eſt forte, & exige quelque calmant. Les dernieres ſont les plus avantageuſes lorſqu'il faut entretenir la fievre ou l'augmenter. On proportionne à cet égard la quantité de vin qui y convient. S'il s'eſt répandu des boutons dans la gorge, on ne peut riſquer rien d'acidule, ni dans le boire ni dans le manger du malade ; à plus forte raiſon, rien de vraiment acide. L'état de la gorge empireroit, & l'enrouement deviendroit plus conſidérable.

Premier période.

La cure proprement dite, au premier période, conſiſte, 1°. à ſoutenir la fievre à certain degré de force ; 2°. à faire en ſorte que l'éruption n'ait lieu que vers le quatrieme jour ; 3°. qu'il ne paroiſſe que peu de boutons au viſage, dans le nez, la gorge, & qu'il n'y en ait aucun aux yeux ; 4°. à prévenir & empêcher les ſymptômes alarmans.

On modere la violence de la fievre, 1°. par la ſaignée, & elle eſt toujours néceſſaire ſi le malade a trop de ſang. On peut croire que le ſujet eſt trop ſanguin, lorſqu'il a toujours eu bon appétit, bon ſommeil avant cette maladie, & s'eſt donné peu de mouvement ; s'il a pris des alimens très-nourriſſans, a fait un uſage ordinaire de double bierre ou de vin ; s'il n'a pas eu des évacuations conſidérables ; ſi le pouls eſt actuellement élevé & fort, les arteres prominentes, & qu'il y ait en même-tems de la rougeur au viſage, aux levres, aux gencives, dans l'intérieur du nez, au coin interne des

paupieres, des yeux mêmes, & à l'albuginée ; ſi le ſujet eſt jeune & d'un tempérament fort & diſpoſé aux fievres inflammatoires ; s'il regne actuellement de ces fievres, ou autres, dans leſquelles la ſaignée ſoit néceſſaire ; s'il a précédé un froid vif ou une grande ſéchereſſe, ou un vent du Nord pendant quelque-tems ; ſi la fievre eſt très-forte & accompagnée de douleur vive à la tête, aux lombes ou par tout le corps, de grandes inquiétudes qui préſagent toujours beaucoup de délire, & qu'en même-tems le cou ſoit (*a*) gonflé, & qu'il y ait de l'inflammation. On peut dire que la fievre eſt très-forte lorſque le pouls eſt fréquent, dur & fort, & bat en même raiſon aux tempes ; lorſque le malade éprouve de grandes chaleurs, ne peut reſter couché, a la reſpiration précipitée & pénible, que l'urine eſt rougeâtre, la langue ſéche, & la ſoif conſidérable (*b*).

Le fort battement des arteres temporales, de

(*a*) Quel Médecin éclairé ſeroit aſſez timide pour ne pas faire ſaigner dans ces circonſtances ? Le relâchement qui ſe fait auſſitôt à la peau, laiſſe pouſſer les boutons avec une facilité étonnante, & je puis aſſurer qu'il n'y a rien à craindre, malgré les préjugés des femmes.

(*b*) Cependant il faut être prudent ſur la réitération de la ſaignée. Des Médecins Italiens inoculant un enfant de onze ans, le firent ſaigner ſi ſouvent pendant la préparation, & lorſque la fievre ſe fit ſentir, que l'éruption diſparut, excepté un ſeul bouton au viſage. Le malade ayant enſuite repris des forces, la fievre reparut, & il eſſuya une très-grande éruption, dont il ſe tira cependant avec ſuccès. Voyez les Mémoires de Zurich, part. 3. p. 175.

grandes douleurs de tête, des insomnies, de la rougeur à l'albuginée, sont les signes d'un fort délire prochain. En pareilles circonstances, il faut saigner, même plusieurs fois, jusqu'à ce que la fievre devienne supportable. Si l'on ne peut ouvrir la veine, soit parce que le malade est trop timide ou trop gras, on lui applique les (*a*) ventouses à la nuque ou aux jambes. On parvient, par cette manœuvre, à empêcher le grand nombre de boutons au visage & au cou.

Si le malade se trouve dans des circonstances toutes contraires, il faut éviter la saignée. Ainsi l'on s'en abstiendra s'il est très-foible & s'il a un pouls profond & débile, des urines sans couleur ; s'il ne sent ni douleur ni soif ; s'il est comme assoupi ; s'il se sent mal à l'estomac ; s'il éprouve des défaillances & a l'esprit abattu. En pareilles circonstances, les boutons ne s'élevent pas, & ne mûrissent aucunement. Il faut plutôt employer des moyens capables d'élever le pouls & d'augmenter la fievre.

Comme les enfans sont toujours dans un état de foiblesse, perdent aisément leur peu de forces, croissent beaucoup proportionnément, & que par conséquent une très-grande partie de leur nourriture est employée à l'accroissement de leur corps, il ne faut pas les saigner légerement si l'on n'apperçoit pas des indications décisives pour cette pratique, & si l'on n'a pas à

(*a*) M. Baglivi propose cette manœuvre avec sa jactance ordinaire. Entre un grand nombre de choses très-fausses qu'il a avancées, le succès de cet expédient est cependant une vérité.

craindre l'éclampſie : d'autant plus qu'un ſaignement de nez très-ordinaire à cet âge, leur procure de lui-même le ſoulagement convenable.

2°. On peut modérer la force de la fievre, par des moyens curatifs qui nettoient l'eſtomac (*a*) & les inteſtins.

Après la ſaignée, ſi elle a eu lieu, il faut auſſitôt donner un lavement fait d'eau, d'un peu d'huile d'olive (*b*), de miel & de nitre. On réitere cela juſqu'au moment où l'on préſume que l'éruption aura lieu, à moins qu'on ne juge à propos de donner l'un ou l'autre jour un laxatif : ce qui eſt même le plus ſouvent néceſſaire, ſur-tout ſi le malade étoit auparavant de très-bon appétit, a eu bonne table, & n'a été purgé que rarement. Mais un laxatif devient ſur-tout néceſſaire lorſque l'eſtomac eſt météoriſé, que les vents y rugiſſent, & qu'il y a beaucoup de douleur (*c*) aux lombes. Voici les laxatifs

(*a*) Voyez Halier, Phyſiol. tom. 7. p. 179.

(*b*) Je ne vois pas trop à quoi bon ce bizarre mêlange dans un lavement. Un peu de nitre diſſous dans l'eau du lavement eſt tout ce qu'il faut ; encore un peu de miel ſeul vaut-il mieux. Mais le plus avantageux eſt une légere décoction de ſon.

(*c*) Les Mémoires de Zurich nous produiſent un exemple qui doit faire craindre de purger imprudemment, tom. 3. p. 174. L'enfant dont il y eſt parlé n'eut la fievre & l'éruption que lorſque le cours de ventre eut ceſſé. Si cela eſt arrivé dans le cas d'inoculation, la choſe peut arriver dans le cas de petite-vérole naturelle. On rapporte néanmoins pluſieurs exemples qui donneroient lieu de croire que le dévoiement à ce période n'eſt pas abſolument à craindre. Voyez Van-Swieten, & ce que nous avons déjà dit plus haut.

que j'avois recommandés dans ma premiere édition.

℔ Teinture de rhubarbe, préparée avec du vin, *plein une cuillier à bouche* pour un enfant de trois ans.

C'eſt la (*a*) teinture d'Edimbourg, *tinctura rhei Edimb.* On peut prendre auſſi

Rhubarbe concaſſée, *demi-gros.*
Grains de Kermès (*coccinellæ*), quelques-uns.
Raiſins de Damas, *quatre grains.*

Jettez cela, avec trois taſſes d'eau bouillante, dans un vaiſſeau, laiſſez infuſer toute la nuit ſur la cendre chaude, paſſez & joignez-y

Eau de canelle, *plein une cuillier à café.*

Pour en prendre deux taſſes en une premiere doſe, & le reſte une heure après.

Mais ces laxatifs operent trop lentement, quoique pluſieurs fois ils puiſſent remplir les vues. Or il eſt de la derniere importance de

(*a*) Voyez Lewis N. Diſp. Elle eſt faite avec du vin de France ; celle de Londres, avec du vin d'Eſpagne. Celle d'Edimbourg eſt extrêmement plus active, par rapport au ſéné & à l'ellébore qui y entrent. Dans le cas de douleurs, on doit préférer la ſeconde, où entre le ſafran. Du reſte, l'Auteur a bien fait de changer d'avis. Il vaut mieux doubler prudemment les doſes, que de riſquer un médicament ſuſpect.

modérer la fievre au premier période. Il eſt rare que l'on périſſe de cette maladie ſi la fievre n'a pas été violente ces jours-là. Les médicamens que je preſcris ſont d'une très-grande efficacité, ſur-tout lorſque les épidémies varioleuſes ſont accompagnées de fievres putrides. Rien n'en arrête tant la violence que les purgatifs : leur effet eſt prompt & ſalutaire : mais il faut les donner avant l'éruption. C'eſt une choſe que les Anglois nous ont appriſe, & notre expérience nous en a prouvé la vérité. Dès que l'effet de ces médicamens a été produit avec celérité, on voit diſparoître les douleurs de tête, le délire, le gonflement & la rougeur des yeux, cette eſpece de ſommeil léthargique, & tous les autres ſymptômes, tant dans la petite-vérole naturelle, que dans l'inoculée. L'éruption a eu ordinairement lieu la nuit ou la journée ſuivante, & les boutons ont pouſſé ſans difficulté. Si la fievre n'a pas paru aſſez calmée à la premiere doſe, on en a donné une ſeconde dans un moment favorable. Pluſieurs Médecins de Stockholm m'ont aſſuré de cela par leurs lettres, & ſe ſont ſervi pour ces vues de la poudre ſuivante :

Crême de tartre, *trois drachmes.*
Jalap en poudre, *demi-drachme.*
Tartre émétique, un grain & demi ou deux grains, ſelon l'âge & les circonſtances. Ils ont fait de cela ſix doſes, dont ils donnoient une doſe chaque heure, juſqu'à ce qu'ils en apperçuſſent les effets. M. le Profeſſeur Bergius preſcrivit avec ſuccès la poudre ſuivante :

Tartre émétique, *trois grains.*
Crême de tartre, *trois drachmes.*

Broyez-bien le tout enſemble. Faites-en huit doſes.

Les Médecins François nous ont appris que le tartre ſtibié ne ſuſcite point de vomiſſement, mais purge ſeulement par bas; lorſqu'on le triture bien avec quelque ſel. On peut preſque toujours ſe paſſer de vomitif dans cette maladie, parce que les ſujets y vomiſſent aſſez d'eux-mêmes. On rendra le vomiſſement aiſé, ſi l'on fait prendre un peu d'eau tiede au malade chaque fois qu'il vomit, juſqu'à ce qu'il rende l'eau ſans (*a*) mêlange. Alors on a lieu de penſer que l'eſtomac eſt net.

3°. La diete rafraîchiſſante, telle que je l'ai preſcrite, calme auſſi la fievre.

4°. On parvient encore à la modérer par les médicamens rafraîchiſſans: par exemple, on fera une poudre de ſix grains de nitre purifié, & de trente grains de trochiſques de citron, & on en donnera la doſe chaque heure, ou de deux en deux heures; ou même dix grains, mêlés avec autant de ſucre. Si le ventre étoit trop libre, on ſubſtitueroit le ſel ammoniac purifié au nitre. Pour lors on enveloppe la pou-

(*a*) Je ne conſeillerois à perſonne d'attendre que l'eau fût rendue claire. Ce ſeroit riſquer un épanchement de bile ou le déchirement de l'œſophage, &c. Les efforts du vomiſſement peuvent refouler la bile dans l'eſtomac: le ſujet en rendroit donc long-tems avec l'eau.

dre dans une oublie pour en dérober la saveur. En général, il faut être prudent sur l'usage (*a*) du nitre avec les enfans, sur-tout avec ceux qui sont naturellement foibles, parce qu'ils en éprouvent des maux d'estomac la plupart du tems. Si l'on aime mieux un breuvage, on fera le suivant :

℔ Eau bouillie & refroidie, *quatre livres.*
Bon vinaigre de vin, *trois onces.* (*b*)
Syrop de framboise, *trois onces.*
Décoction très-claire d'orge mondée, } *trois onces.*
Ou d'avoine, }

Mêlez le tout, pour en boire une tasse de tems en tems & souvent.

5°. La fievre se calme, en tenant l'appartement modérément chaud.

6°. En couvrant légerement le malade.

7°. En le changeant de lit, c'est-à-dire, en le passant de l'un immédiatement dans l'autre,

---

(*a*) Le nitre a encore un grand inconvénient : c'est de trop délayer les matieres des premieres voies, & d'en faire ainsi passer une partie dans les humeurs. C'est ce qui le rend si dangereux dans les dyssenteries & les fievres putrides.

(*b*) Cette dose de vinaigre est un peu forte ici. On n'a, dans le Nord, que de mauvais vinaigre de bierre, & très-foible. Voilà, sans doute, pourquoi l'Auteur le met à cette dose. Une once & demie suffit. Observez que le vinaigre délayé dans de l'eau, a malgré le sucre, une saveur nauséabonde, qui révolte promptement l'estomac.

& ne le remettant dans le premier que lorſqu'il eſt un peu rafraichi.

8°. Mais le plus sûr moyen, c'eſt de faire en ſorte que le malade ſoit au moins auſſi longtems hors du lit que dedans.

Si la fievre eſt trop foible, ce qui arrive rarement à ce période, il ne faut pas ſaigner : néanmoins on tiendra toujours le ventre libre, comme il a été dit ci-devant. On augmente la fievre.

1°. En échauffant la chambre davantage.

2°. En couvrant plus le malade.

3°. En faiſant prendre un peu de vin avec le manger, outre les autres boiſſons : le petit-lait dont on a fait le départ avec du vin, convient bien ici.

4°. En appliquant ſous les pieds ou ſur les mollets un ſynapiſme ; mais il faut l'ôter dès que l'on s'apperçoit que la peau eſt rouge & commence à s'élever en véſicules.

Il n'eſt pas poſſible d'empêcher avec certitude l'éruption des boutons avant le quatrieme jour, ſi l'on ne s'abſtient, pendant les trois premiers jours, de muſc, de camphre, & de fleurs de ſoufre, & de tout ce qui pouſſe à la circonférence, & en faiſant attention de tenir la chambre plus froide que chaude, & les malades plus (*a*) hors du lit que dedans.

Il faut tâcher auſſi de garantir le viſage, les yeux, le nez, la gorge d'une éruption abondante. On y parvient,

---

(*a*) Cet avis, donné par d'autres, a eu bien des contradicteurs. Il a réellement ſes limites.

1°. Par la saignée ou les ventouses, lorsquelles sont indiquées, comme nous l'avons dit plus haut.

2°. En irritant çà & là la peau des bras & des jambes avec la pointe d'une aiguille ou d'une lancette sans la pénétrer. (Voyez plus bas, à l'article de l'Inoculation, ce que j'ai dit sur cette manœuvre.) Cette irritation attire plus de sang aux extrémités. Plus on suscite de boutons aux bras & aux jambes, & plus il s'y forme de petits abcès; plus aussi garantit-on le visage, les yeux, le nez & la gorge.

3°. Voilà même pourquoi il est avantageux de mettre un synapisme sous (*a*) les pieds, aux mollets & aux bras. Nous verrons cela plus évidemment dans l'article suivant.

4°. En amolliſſant la peau aux extrémités, ce qui se fait en les enveloppant d'une bande de flanelle ou de toile trempée dans une décoction de carottes où l'on aura jetté du lait; ce qu'on a soin de renouveller avant que la bande soit entierement desséchée. L'expérience nous montre avec quelle peine les boutons poussent sous les pieds & au bas-ventre. Nous en avons dit la raison.

5°. En tenant la partie inférieure du corps plus chaudement que le haut.

(*a*) Le Journal Encyclopédique, t. 4. p. 1. pag. 120, rapporte un exemple singulier qui prouve l'avantage du synapisme pour attirer le virus variolique. On ne peut donc mieux placer ce topique que sous les pieds, comme l'avoit conseillé l'Auteur dans sa dissertation *de variolis curandis*, insérée dans la collection de Haller.

6°. En coupant les cheveux, pour tenir la tête plus fraîche, & pour faciliter la transpiration toujours arrêtée par l'épaisseur des cheveux : d'ailleurs les cheveux dans cette maladie s'aglutinent les uns aux autres, & empêchent par-là les boutons de pousser & de mûrir comme il faut. Voilà pourquoi il faut alors jetter les cheveux bas plutôt que plus tard.

On tâche de garantir les yeux (*a*) en y appliquant un linge sur lequel on a broyé un peu de camphre. On arrête ce linge sous le bord antérieur, & baissé du bonnet.

Comme on n'est jamais trop défiguré de cette maladie, pourvu qu'on garantisse le nez de toute lésion notable, on y appliquera quelques petits linges imbibés dans l'esprit de vin camphré, dont on laisse évaporer auparavant le principe trop odorant. On se sert aussi pour les mêmes vues de l'emplâtre de grenouilles mercuriel (*b*), étendu sur un linge, & appliqué sur le nez. S'il y a beaucoup de boutons dans le nez, de sorte que le malade soit obligé de respirer bouche béante, on trempe de petits

(*a*) Les fomentations, les injections recommandées par Van-Swieten, sont plus utiles. Voyez-le.

(*b*) Un habile Médecin s'est servi du même topique & l'enfant n'a pas eu un seul bouton au nez. Voyez les Mémoires de Zurich, part. 3. pag. 59. Il seroit à souhaiter que cet expédient fût plus goûté : le visage même pourroit être garanti par-là. Il y a déjà quelque tems que le hazard fit découvrir l'avantage d'un emplâtre mercuriel appliqué sur le visage pendant le cours de cette maladie. Les femmes sur-tout y sont interessées.

rouleaux

rouleaux de toile dans du lait chaud, on les porte dans les narines ; & l'on remarque après cela que la partie la plus écrasée en est toujours seche.

Chez nous on a coutume de matelasser à volonté une bande de linge avec de la laine noire, d'enduire ensuite cela de thériaque, pour l'appliquer sur la gorge, & empêcher ainsi qu'il n'y pousse des boutons intérieurement ; mais cette manœuvre n'a rien de bien intéressant. Il vaut beaucoup mieux appliquer des ventouses sur la nuque, & que le malade se gargarise souvent avec quelque eau (*a*) convenable.

℞ Camphre, *une drachme.*
Liqueur minéral anodyn de Hoffmann, *quelques gouttes.*

Triturez cela dans un mortier de marbre. Ajoutez-y,

Sucre fin, *demi-once.*

Broyez encore, & jettez sur le tout, peu-à-peu,

Eau chaude, *deux livres.*

Passez aussitôt, & jettez cela dans une bouteille qui sera ensuite bien bouchée. On en peut

(*a*) On peut même recourir à de forts acides, si le malade peut s'y prêter & cracher après s'être gargarisé. On les délaye dans du jus ou une forte décoction de grande joubarbe : rien de meilleur.

donner une demi-taſſe de tems en tems pour le gargariſme, ajoutant à chaque une idée de la liqueur minérale anody. Si les boutons ont déjà paru dans la gorge, il faut ſonger à les faire diſparoître promptement. On y parvient sûrement avec un gargariſme de lait & de décoction légere d'avoine.

Les ſymptômes qui inquietent au premier période ſont le vomiſſement, le délire, le dévoiement, le ſaignement de nez & l'éclampſie.

On ſollicite & facilite le vomiſſement avec de l'eau chaude. S'il eſt trop fort, on applique au creux de l'eſtomac un ſachet de menthe & d'un peu de ſafran ; ou bien l'on fait bouillir cela dans du vin de Rhin, & on l'applique modérément chaud ſur l'eſtomac. On peut auſſi y ſubſtituer une bouillie épaiſſe, faite de farine de ſeigle, de menthe, de vinaigre ou de vin de Rhin, que l'on étend ſur un linge, pour l'appliquer. Dès que les boutons ont paru, le vomiſſement ceſſe de ſoi-même.

Le délire n'a rien de dangereux en lui-même au premier période. On le calme avec les moyens qu'on emploie pour modérer la fievre : car il ne vient que du cours trop rapide du ſang dans le cerveau. Il ne faut quelquefois pour le calmer qu'un lavement ou des ventouſes à la nuque. Dans les enfans, il ceſſe ordinairement après le ſaignement de nez. Cette hémorragie eſt communément préſagée par une démangeaiſon au nez, ou par un point de côté qui ne fait que paroître & diſparoître.

Le dévoiement ceſſe par l'uſage de la rhubarbe priſe au commencement de la maladie,

comme nous l'avons indiqué. Le dévoiement n'eſt pas dangereux les premiers jours. S'il affoiblit le ſujet, & dure juſqu'à l'éruption, il faut y remédier par des alimens appropriés & par une émulſion de gomme arabique.

℞ Gomme arabique, *trois drachmes.*
Faites fondre dans eau, *deux livres.*
Jettez cela ſur
Amandes douces pelées, *une once.*

Broyez les amandes en verſant peu à peu la ſolution de gomme. On peut auſſi uſer d'un lavement fait avec un peu de lait, de thériaque, d'amydon ; ou d'eau de chaux, d'un peu de diaſcordium & de beaume de Lucatelli & de jaune d'œuf. Le ventre eſt preſque toujours libre chez les enfans pris de petite vérole maligne pendant toute la maladie, & cela à leur avantage, au moins ordinairement.

Il en eſt de même du ſaignement de nez (*a*) lorſqu'il eſt modéré : il appaiſe & fait même ceſſer entierement les douleurs de tête & le délire ; & la fievre ne tarde pas à diminuer d'elle-même. Le malade doit ſaigner dans une aſſiette ; on voit par-là combien de ſang il perd. S'il ſaigne trop, proportionnément à ſes forces, on s'apperçoit que le pouls foiblit, & l'on inſinue un peu d'amadou dans les narines ; ou l'on battera un peu d'alun en poudre avec un blanc d'œuf, dont on impregnera un

(*b*) Voyez Haller, *Phyſiolog.* t. 5. p. 150.

linge roulé ; & on l'y laiſſera juſqu'à ce que le ſaignement s'arrête, ou que le rouleau tombe de lui-même.

L'éclampſie préſage ordinairement une petite-vérole de bon caractere. Si elle a lieu, elle paroît ou la premiere nuit de la fievre, ou plutôt peu de tems avant l'éruption. On la prévient par la ſaignée, & on la fait ceſſer par un lavement de lait, d'huile & de ſucre. Dès que l'enfant peut avaler, on lui fait prendre une poudre de deux ou trois grains de muſc trituré avec dix ou douze grains de ſucre ; ou, ce qui eſt encore plus sûr, par un doux vomitif.

Un enfant de huit mois fut pris de l'éclampſie en 1770, après avoir été inoculé au printems. Il râloit, il étoit très-pâle, froid par tout le corps, & avoit néanmoins le pouls très-fréquent. Il ne ſe réchauffa & ne reprit ſes couleurs qu'après avoir vomi pluſieurs fois, moyennant une doſe d'ipecacuanha mêlé avec de l'oxymel ſcillitique. D'abord cela lui fit rendre beaucoup de flegmes, & enſuite quelques ſelles, mais avec modération. Le tartre ſtibié pourroit être plus utile que l'ipécacuanha, dans ces circonſtances, parce qu'il pouſſe plus à la peau que cette racine (*a*) émétique.

Second Période.

Il faut alors porter toute ſon attention vers l'éruption, & faire enſorte que les boutons s'éle-

(*a*) Voyez cependant Lewis, art. Ipecacuanha. Sa remarque mérite attention.

vent en pointe sur leur base. Il n'est pas besoin d'employer de moyens curatifs qui poussent à la circonférence, dès qu'on voit les boutons paroître peu-à-peu, s'élargir, s'élever; que le pouls est grand & assez fort, & non-précipité. Il doit battre cent-vingt fois en une minute chez un enfant, & quatre-vingt-seize fois environ chez un adulte, & même plus. Une boisson copieuse, prise comme je l'ai dit, est suffisante pour porter dans le sang de quoi faire pousser & remplir les boutons.

Si l'éruption ne va pas bien, que les boutons ne s'élevent pas en pointe, si le vomissement continue & que le pouls foiblisse & soit en même-tems précipité, alors il faut donner au malade une ou deux cuillerées de vin, ou un peu d'hydromel, ou du petit-lait extrait avec du vin. On employera aussi-bien une petite poudre faite de quelques grains de camphre, d'un grain d'extrait de safran & de trente grains de trochisques de citron, ou une émulsion camphrée faite ainsi:

℞ Camphre, *demi-drachme.*
Amandes douces pelées, n°. *six.*

Broyez-bien ensemble en y versant peu-à-peu,

Eau simple de fleur d'ulmaire, *demi-livre.*
Battez-y, sucre, *demi-once.*

Pour en donner une tasse chaque fois.

Ou une poudre faite de musc & de sucre,

comme ci-devant, donnant à boire par deſſus une infuſion de fleurs d'ulmaire. Mais cela eſt rarement néceſſaire. Dans les cas où j'ai eu lieu de croire que l'enfant avoit d'abord été bien ſoigné, j'ai fait expoſer le viſage à la vapeur du lait tenu ſur le feu ; & les boutons paroiſſoient & s'élevoient peu après. Quelquefois un ſynapiſme ſur les mollets m'a très-bien réuſſi.

Tout cela eſt fort bien lorſque les boutons s'élevent, & que l'éruption ſe ſoutient : mais il arrive qu'ils s'affaiſſent lorſqu'on y penſe le moins, ou qu'ils pâliſſent & renferment un pus qui ne jaunit ni ne mûrit pas, ou qu'ils deviennent comme ſtriés, fétides, & ſont environnés de pétéchies. Pour lors j'ai promptement recours au quinquina, ſi l'éruption & l'élévation des boutons va trop lentement dans ce ſecond période ; ſur-tout s'il court beaucoup de petites-véroles malignes, & que le malade ſoit d'une foible complexion. Je continue l'uſage du quinquina pendant toute la maladie, réitérant plus ſouvent & augmentant même les doſes à proportion que je ſens le pouls foiblir & que la rougeur des pétéchies diminue autour des boutons, & *vice verſâ*. Pluſieurs Médecins ont mis cette pratique en uſage dans nos provinces, avec des ſuccès incroyables.

Il eſt fort difficile de rendre aux enfans le quinquina agréable à prendre. Je donnerai au chapitre des fievres intermittentes une maniere de l'exhiber ſans cauſer de répugnance. Si les enfans pouvoient ou vouloient avaler une petite pillule, ſans doute qu'il ſeroit très-aiſé de

la faire avec une oublie, après avoir un peu détrempé le médicament. On l'administre assez commodément en poudre dans un lait d'amandes. On peut aussi faire un rob avec les confitures & le syrop de framboises pour y mêler du quinquina : la saveur en est agréable, & la composition très-utile. On prendra, si l'on veut, une once & demie d'écorce de citron confite, autant de celle d'orange, que l'on écrasera ensemble, en y versant, peu-à-peu, une demi-livre d'infusion de fleur d'ulmaire & un quart pesant d'eau simple de fleurs d'orange. Lorsque tout cela est bien mêlé, passé & pressé, on y jette trois gros de quinquina en poudre ; à-peu-près deux onces de syrop d'orange ou de celui de framboise mentionné. Si l'on aime mieux l'extrait de quinquina, on fera une mixture d'un goût fort agréable en s'y prenant ainsi :

℥ Extrait de quinquina, *deux drachmes.*
Dissolvez cela dans, kirschwasser (*a*) *dix onces.*
Jettez-y syrop de citron, (*b*) *une once & demie.*

Pour en donner une cuillerée ordinaire chaque fois.

Quelque avantageux que soit le quinquina, il faut prendre garde qu'il ne soit pas sophistiqué. On le reconnoît de cette maniere. Faites-en bouillir un peu en poudre dans de l'eau ; versez

(*a*) *Ou eau de cerises.*
(*b*) Voyez Lewis. *Disp.*

le auſſitôt dans une bouteille de verre blanc. Si la décoction paroît rouge étant chaude, & pâle en refroidiſſant, c'eſt une marque qu'il eſt bon; autrement il ne faut pas en uſer.

Il arrive ſouvent que les boutons ne paroiſſent pas, à cauſe de la force de la fievre. Ceux qui ſont d'une forte conſtitution, qui ont la peau denſe, un ſang épais & très-chargé de globules rouges, ſont expoſés à cet inconvénient. Il faut alors employer les moyens que j'ai indiqués pour calmer la fievre. Voyez les n°. 1, 2, 3, 4, &c. & tâcher d'amollir la peau des extrêmités, comme je l'ai dit. On peut auſſi uſer de la poudre ſuivante :

℞ Nitre purifié, *ſept grains.*
Camphre, *trois grains.*
Trochiſques de citron, *trente grains.*
Mêlez-bien le tout.

Les grandes douleurs des lombes empêchent auſſi l'éruption. On applique alors un ſachet de gruau d'avoine ſur l'épine du dos, & l'on fait prendre aux malades ou le ſyrop de pavot de la Pharmacopée d'Edimbourg, ou l'elixir parégorique de Londres, ou quelqu'un des médicamens diaphorétiques mentionnés. On donne de l'elixir depuis cinq juſqu'à vingt gouttes, dans un ſyrop avec lequel il faut le bien mêler.

Le malade a-t-il du délire, quoique les boutons aient déjà paru en aſſez grand nombre, il faut appliquer un ſynapiſme ſous les pieds, & les ventouſes à la nuque.

Si le malade se plaint d'une oppression de poitrine, crache du sang en toussant, si la fievre se soutient, & que la respiration soit difficultueuse & l'haleine chaude, ce qui se sent en passant la main sous le nez & devant la bouche, on doit craindre l'inflammation des poumons. Dès l'instant il faut ouvrir la veine. Voyez une plus ample instruction au chapitre de la rougeole.

S'il survient un point de côté, la saignée devient nécessaire, & l'on bassine le côté douloureux avec de l'huile (*a*) camphrée : un point-de-côté qui se fait sentir subitement & se passe de même, présage un saignement de nez.

Le dévoiement ou une dyssenterie réelle à ce période, exigent aussitôt les médicamens dont j'ai parlé à ce sujet, & en outre une poudre de camphre sans nitre, mais avec le huitieme ou le quart d'un grain d'opium, selon la différence de l'âge.

Troisieme Période.

Au troisieme période les boutons commencent à exhaler quelque odeur, à demanger, jaunir & mûrir. On peut user ici de ce que j'ai conseillé pour le commencement du second période. Si la nature se suffit elle-même, il ne faut que boire beaucoup. Si le pouls est trop foible ou trop fort, on use des moyens indiqués pour l'élever ou le faire baisser. Dans les petites-véroles de bon caractere, il n'y a pas

(*a*) Voyez Lewis. *Disp.*

de fievre ſuppuratoire. S'il y a un peu de malignité, le malade éprouve de l'inquiétude vers la nuit & de l'inſomnie; il s'agite beaucoup. Alors on a coutume de donner aux enfans un peu de ſyrop de pavot. Il eſt cependant mieux de s'en abſtenir, & de leur faire prendre la boiſſon rafraîchiſſante, n°. 4, ou dix gouttes de la mixture ſuivante dans une taſſe de décoction d'orge perlée.

℥ Eſprit de vitriol (*a*) *demi-once.*
Syrop de violette, *trois onces.*
Agitez-bien le tout.

C'eſt alors qu'il eſt tems de lier les mains au malade, & de mettre quelqu'un à côté du lit, pour empêcher qu'il ne ſe gratte, & paſſer très-ſouvent ſur les boutons du viſage une plume, afin de calmer la démangeaiſon.

(*a*) Il faut être extrêmement attentif avec cet acide, ſur-tout à l'égard des enfans à la mammelle, que le lait caille, ou ne caille pas dans le corps-humain, comme M. Bergins l'a prétendu dans les Mémoires de Stockholm en 1772, pag. 46. M. Murray ne peut pas ignorer que le lait ne digere jamais ſans cailler. L'acide vitriolique eſt trop actif pour expoſer à ſon impreſſion des fibres auſſi tendres, ſans les précautions les plus grandes. En forçant la doſe du ſyrop, il eſt moins dangereux pour les enfans déjà ſevrés. Dans les adultes, il procure des reſſources incroyables aux premiers momens des fievres putrides, lorſque les malades ſont comme entierement abattus. Voyez ce que j'en ai rapporté dans le Traité *de la dyſſenterie* de M. Zimmermann. M. Murray dit, après Tiſſot, que cet acide

Si la maladie a de la malignité réelle, la fievre ſuppuratoire commencera avec un pouls fréquent, de la chaleur, de la ſoif, de l'inquiétude, de l'inſomnie ; quelquefois la fievre ſurvient précipitamment & avec tant de violence, que le malade, avant qu'on puiſſe le prévoir, eſt dans un grand délire, a le cou gonflé, une inflammation de poitrine ou une pleuréſie. Les cauſes de cette fievre traîtreſſe ſont :

1°. L'irritation que ſouffrent les nerfs qui ſe jettent à la peau ; irritation cauſée par l'enflure du viſage & du reſte du corps, ſi peu conſidérable qu'on la ſuppoſe, & par la douleur qui accompagne la ſuppuration des boutons.

2°. La diminution de la tranſpiration ; effet réſultant du grand nombre des boutons qui couvrent la peau : en ſuppoſant même que les deux tiers de la ſurface du corps en ſoient exempts, il y aura toujours neuf onces au moins de cette matiere tranſpirable ſupprimée par jour ; & ſon acrimonie ne peut être ſuivie que d'une fievre ſi elle ne trouve pas d'iſſue.

Quelquefois les boutons s'affaiſſent alors, &

---

augmente la ſalivation dans la petite-vérole. J'ai remarqué le contraire. Cependant il ne l'a point ſupprimé. Avant d'attribuer une vertu à un médicament, il faut être bien sûr de n'avoir laiſſé échapper aucune circonſtance ; & un phénomene vient ſouvent d'une cauſe qu'on n'a même pas ſoupçonnée. Les plus habiles Médecins voient tous les jours combien ils ſont dupes de l'opinion.

une partie du pus eſt refoulée ſur la maſſe du ſang; ce qui augmente la fievre. Ce phénomene eſt plus particulier au quatrieme période. J'en parlerai-là plus amplement.

Plus le malade eſt d'une conſtitution ſenſible & irritable, plus ſa petite-vérole eſt mauvaiſe; & moins ſon ſang eſt atténué & délayé dans les deux premiers périodes par des boiſſons utiles & copieuſes, plus auſſi cette fievre eſt rebelle & dangereuſe. Il faut apporter d'autant plus de ſoins pour la prévenir, & ſecourir le malade ſelon l'exigence de ſon état.

On diminue la puiſſance de la premiere cauſe, on la détruit même par des boiſſons copieuſes, par des fomentations prudentes, & réitérées aux extrémités, comme nous l'avons preſcrit ci-devant : & ſi les boutons cauſent beaucoup de douleur, on donne à l'enfant une légere doſe de ſyrop de pavot.

On attaque la ſeconde cauſe en partie par les mêmes boiſſons abondantes (car toute acrimonie eſt néceſſairement émouſſée ſi on la délaie beaucoup); en partie en procurant à cette matiere acrimonieuſe une autre iſſue. On y parvient en la pouſſant avec la poudre (*a*) camphrée vers les endroits du corps où il ne s'eſt pas fait d'éruption. J'ai ſouvent obſervé qu'il paroit une ſueur à ces endroits, & qu'elle avoit

(*a*) M. Haller eſt le premier qui ait eu recours au camphre dans cette maladie. Voyez l'avantage qu'il en a tiré dans une épidémie dangereuſe. *Opuſc. min.* tom. 3 pag. 350.

lieu pendant le ſommeil & le repos, après avoir pris la poudre ; qu'enſuite les boutons y pouſſoient, ſe rempliſſoient, & que conſéquemment une partie de cette matiere étoit pouſſée à ces vuides-là.

Ceci fait voir combien il eſt avantageux d'ouvrir par-tout les boutons, au moins les plus gros, & ceux qui ſont entaſſés les uns ſur les autres, avec une lancette ou la pointe d'une aiguille, ou des ciſeaux, pour donner iſſue au pus acrimonieux de l'éruption. Il faut même ouvrir les boutons pluſieurs fois le jour, parce qu'ils ſe referment auſſitôt ; & avoir ſoin de les déterger avec une éponge trempée dans l'eau tiede.

Cette matiere tranſpirale eſt encore évacuée par une ſalivation abondante, dont je parlerai plus bas. Elle l'eſt auſſi par un flux d'urine plus conſidérable. On pouſſe les urines par les boiſſons copieuſes dans leſquelles on jette quelques gouttes de l'eſprit de Minderer, ou à peu près, un gros d'oximel ſcillitique pour une fois ; ou par la poudre de crême de tartre mentionnée. Cette matiere ſe décharge quelquefois d'elle-même par des ſelles fréquentes, au grand avantage du malade. C'eſt ce qui engageoit Freind à donner un laxatif dans ces circonſtances. On le fait lorſque la plus grande partie des boutons du viſage ont commencé à ſe deſſécher. Si l'enflure du viſage diſparoît ſans ſe manifeſter auſſitôt aux mains & aux doigts, & que les urines ne deviennent pas plus abondantes, ou que les moyens curatifs mentionnés reſtent ſans effet, ou ne produi-

ſent pas celui qu'on auroit lieu d'en attendre ; il n'y a (*a*) plus d'autre reſſource.

Le parti le plus ſage qu'on puiſſe prendre alors, c'eſt de donner un lavement, que l'on réitere tous les jours ſi le ventre n'eſt pas libre, & de prendre garde ſi, après qu'il a opéré, le pouls fréquent & trémuleux s'éleve, devient grand ; ſi l'inquiétude & la cha-

---

(*a*) Pourquoi déſeſpérer d'un malade, qu'on ſauve quelquefois à ce période avec un véſicatoire aux jambes ? Il eſt sûr que ſi la nature ne ſe prête à aucun moyen curatif, il y a lieu de craindre : mais combien de fois ne voit-on pas la nature long-tems indolente & comme opprimée, faire un effort inattendu en la ſtimulant avec prudence ? Ne vaut-il pas mieux haſarder ſans eſpoir, que de reſter oiſif dans un danger décidé ? Il ne faut même pas trop attendre. Dès que cette maladie commence à tourner mal, les humeurs tendent promptement à une dépravation putride. Les véſicatoires feroient plus de mal que de bien, ſi l'on y recouroit trop tard. Si ces mouches ne cauſent pas une révulſion faute d'ébranler une fibre trop foible, pour répondre à leur impreſſion, elles portent dans les humeurs un principe alkalin très-acrimonieux, qui augmente bientôt la dépravation : voilà pourquoi l'on voit tous les jours les malades, dans la plupart des maladies aiguës, finir avec un véſicatoire que l'on a appliqué trop tard. Peu de gens font cette obſervation ; & l'un des meilleurs moyens curatifs, devient un poiſon dans les mains de gens peu attentifs. On ne fait pas aſſez d'attention à l'avantage qu'on tireroit des bains chauds dans la plupart des fievres éruptives, ou qui tendent à la putridité. Un enfant dont la petite-vérole étoit rentrée trois fois, fut mis à la troiſieme fois dans le bain par mes avis, & la maladie a très-bien ſuivi ſon cours.

leur diminuent ; ſi la reſpiration précipitée & difficultueuſe devient plus aiſée, plus libre. Dès que cela a lieu, on donne un doux laxatif, tel qu'une ſolution (*a*) de manne dans du petit-lait extrait avec de la bierre; ou l'on fait une décoction de tamarin, dans laquelle on jette de la manne & un peu de ſyrop de framboiſe, pour rendre cela plus agréable. Pendant que le purgatif opere, il faut avoir ſoin de donner au malade une ou deux cuillerées de quelque léger cordial.

Si la fievre eſt trop forte, la ſaignée devient également néceſſaire à ce période. Cependant on pourroit s'en abſtenir ſi l'on faiſoit uſage de la mixture vitrolique mentionnée ci-devant.

Je répete ce que j'ai déjà dit au ſecond période ; ſavoir, que tous ces moyens curatifs peuvent être très-bons, mais ſouvent infructueux dans les petites-véroles malignes. Pour lors j'ai recours au (*b*) quinquina ; & ſi l'on

(*a*) L'Auteur propoſe le *diacaſſia* d'Edimbourg. Voyez le *diſpenſ.* de *Lewis*, dont on vient de nous donner une traduction. Je ne conſeillerois pas trop ce médicament aux enfans.

(*b*) L'Auteur n'eſt pas le premier qui ait employé le quinquina dans ces fâcheuſes circonſtances. Les ſuccès qui en réſultent prouvent que la petite-vérole eſt en elle-même moins dangereuſe que le caractere de la fievre particuliere dont elle eſt ſouvent accompagnée. Mais il eſt peu de gens aſſez habiles pour diſcerner le type compoſé de la fievre inflammatoire, qui eſt celle de la petite-vérole, de la fievre particuliere à la ſaiſon pendant laquelle le malade eſt pris de la petite-vérole, & de la fievre qui peut réſulter du tempérament

veut dans ces cas-ci s'en ſervir, comme je l'ai dit, on verra qu'il fait ſouvent des merveilles, & ſupplée lui ſeul à tous les autres médicamens.

C'eſt un bon ſigne que l'enflure du viſage perſévere juſqu'au onzieme jour ; mais la conſéquence en eſt, que les paupieres reſtent fermées, & le malade comme aveugle pendant ce tems-là. Très-peu de Médecins font attention à ce ſymptôme. J'ai cependant ſoin de faire ouvrir les yeux une fois le jour, pour examiner s'il n'y a point de léſion. Il eſt aiſé de les ouvrir avec un linge uſé, que l'on trempe dans de l'eau chaude, mélée d'un peu de lait. Ce linge, qui ne doit pas être trop mouillé, ſe met le long de la jointure des paupieres, & on l'y laiſſe juſqu'à ce que l'on puiſſe les ouvrir peu-à-peu avec les doigts.

J'ai promis de dire quelque choſe de la ſalivation, évacuation inévitable dans les petites-véroles malignes : car il y a tout à craindre lorſqu'elle ne ſe ſoutient pas aſſez abondante, ou ceſſe trop tôt. Il eſt rare de voir baver les enfans dans ces maladies : mais elle ſurvient chez les adultes le cinquieme ou le ſixieme

---

particulier du ſujet. Cette derniere circonſtance mérite ſur-tout d'être obſervée, parce que c'eſt elle qui décide particulierement du caractere prédominant des fievres qui peuvent ſe trouver compliquées. C'eſt déjà être très-inſtruit de la conduite qu'on doit tenir lorſqu'on ne doute plus de la fievre à laquelle le ſujet doit être naturellement expoſé. M. Murray devoit faire ici ces réflexions, que l'Auteur avoit omiſes.

jour ;

jour, quelquefois même le quatrieme. Plutôt elle paroit, plus la maladie eſt dangereuſe. D'abord elle eſt délayée, claire & copieuſe. Vers le dixieme ou onzieme jour elle épaiſſit, devient très-viſqueuſe, coule à peine, & menace de ſuffocation. On prévient les inconvéniens avec des boiſſons chaudes & ſuffiſantes, avec les gargariſmes, & en ſeringuant même de l'eau dans la bouche. Pour gargariſme, on ſe ſervira de la formule ſuivante :

℞ Décoction pectorale de Londres, *vingt-quatre onces.*
Vinaigre ſcillitique, *une once.*
Miel roſat, *une once.* Mêlez-bien le tout.

On employera, ſi l'on veut, une décoction de carotte avec un peu de ſyrop de violette, où l'on fera bouillir deux onces de racine d'althéa, quatre figues, dans trois livres d'eau, de ſorte qu'il en reſte deux livres après l'ébullition ; ou l'on ſe ſervira d'une décoction de graine de lin, dans laquelle on jettera un peu de miel d'éſpumé. Ces formules peuvent auſſi ſervir avec la ſeringue ; & par ces moyens-là les boutons de la bouche & de la gorge mûriſſent & tombent plus promptement. Mais rien ne facilite plus la ſalivation, que de faire prendre au malade du lait chaud avec du ſucre, ou (*a*) ſeul, ou en le mêlant avec du

(*a*) Quoique l'Auteur parle ſans doute d'après ſes obſervations, il eſt des ſujets à qui cet expédient de-

thé, ou une décoction d'orge ou d'avoine. On aura soin, à ce période & au suivant, que le malade soit couché, tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, & non pas sur le dos, de peur que la bave n'ait pas l'écoulement convenable, & ne retombe ainsi dans la gorge. On met un linge chaud sous la joue du malade, & on le change lorsqu'il est tems.

Quatrieme Période.

Si tout va bien à ce période, il ne faut que des soins & faire boire beaucoup, sur-tout si la petite-vérole est de bon caractere, si la salivation se soutient, si la respiration est libre & aisée, si les boutons mûrissent & se dessèchent, si l'enflure du visage cesse & passe aux mains, ensuite aux pieds, si le sommeil est bon, & qu'il se fasse sentir un peu d'appétit.

Mais dans une petite-vérole maligne, il se manifeste alors une nouvelle fievre. Elle vient de ce qu'une partie du pus ne pouvant sortir à cause de l'épaisseur des croûtes, est refoulée en partie dans la masse du sang ; & des impuretés qui sont restées dans l'estomac & les intestins, si le malade a été resserré. Une par-

---

viendroit très-nuisible. Mêlé comme il est dit, ou plutôt noyé dans les autres liquides, il peut être plus avantageux. La bile est plus acrimonieuse ici que dans le Nord, où les tempéramens sont-plutôt-cacochymes que trop bilieux : c'est aussi ce qui les rend plus susceptibles du scorbut.

tie en a été repriſe par les vaiſſeaux méſentériques, & portée dans le ſang. C'eſt ce qui donne un caractere putride à la fievre qui réſulte de l'irritation de cette acrimonie. Il faut donc débarraſſer le corps de cette partie mentionnée du pus ; autrement la fievre ne ceſſera pas. S'il ſe porte au cerveau, il en réſulte un délire maniaque, & enſuite un profond aſſoupiſſement ; ou s'il ſe décharge ſur les poumons, la reſpiration devient très-difficultueuſe & la mort eſt preſqu'inévitable. Quelquefois il ſe dépoſe aux oreilles, aux yeux ; de-là la ſurdité & l'aveuglement. Il eſt donc de la derniere importance de prévenir cette fievre. Le quinquina, les alimens fortifians & les boiſſons ſont ici les moyens les plus convenables, en y joignant ceux qui peuvent chaſſer le pus hors du corps ; ſavoir, l'ouverture des boutons avec l'un ou (*a*) l'autre inſtrument, la ſalivation plus abondante qu'il faut produire, les urines qu'il faut pouſſer, de doux laxatifs adminiſtrés prudemment, comme je l'ai dit au troiſieme période. Il eſt également utile de paſſer ſouvent ſur les bras & les jambes une éponge trempée dans

(*b*) Pluſieurs Médecins ont déſaprouvé cette manœuvre, d'autres l'ont fort recommandée. Chacun a dit ſes raiſons : mais comme il n'y a pas de propoſition qui n'ait ſa contradictoire, & que les ſentimens les plus abſurdes ont ſouvent été les plus autoriſés, le Lecteur peut voir ce qu'en dit Van-Swieten. Je deſirerois, dans tous les Ouvrages de Médecine, la modeſte candeur de cet habile homme.

l'eau chaude, & ſi le pouls eſt foible, de recourir aux ſynapiſmes.

Souvent le pus eſt rechaſſé à la circonférence, y cauſe une tumeur avec douleur; mais le plus ſouvent indolente. Si la matiere trouve une iſſue & n'eſt pas refoulée, le malade ſe tire d'affaire. Il faut faire une extrême attention à cela. Si l'on n'apperçoit pas de tumeur, on dit au malade de touſſer, & on lui demande s'il ne ſent pas quelque douleur à l'une ou l'autre partie du corps. Mais au moindre ſigne de tumeur, on y met le cataplaſme ſuivant. Prenez du lait, de la farine de froment, un porreau rôti, & un peu de ſafran : faites bouillir cela enſemble. Dès qu'on apperçoit du pus ſous la peau, il faut ouvrir avec une lancette.

Auſſitôt que les boutons ſe deſſéchent au (*a*) viſage, on commence à les oindre avec quelque liniment, dans le même ordre qu'ils ont paru, mais prenant garde de ne le faire que (*b*) lorſqu'ils ſont couverts d'une croûte. Je

---

(*a*) Quelques Médecins ont prétendu que les cicatrices des boutons étoient blanches ſur les Négres. Elles ont, il eſt vrai, certaine pâleur, mais elles noirciſſent avec le tems.

(*b*) Il eſt également utile d'humecter ainſi la peau lorſque les boutons commencent à paroître : & ſi l'on peut le faire par-tout le corps, la fievre éruptive en eſt beaucoup moindre. Pour lors il ne faut que de l'eau où l'on aura fait bouillir un peu de racine de guimauve ; autrement la peau devient plus ſerrée : ce qui arrive après les bains. Auſſi les Anciens ordonnoient-ils de

me ſers toujours pour cela de ces deux linimens : 1°. d'une décoction d'avoine, où je jette un peu de ſucre ; 2°. du mélange d'une once d'huile d'olive ou d'amandes douces, & d'une drachme d'huile de tartre, bien battues enſemble : j'en oins les boutons, uſant tantôt de l'un, tantôt de l'autre alternativement, & à de courts intervalles, avec un petit pinceau. Quelquefois je me ſers d'un bouillon de veau ; une autrefois de lait chaud, dans lequel je fais tremper une éponge fine, & l'on paſſe cela ſouvent ſur le viſage. D'autres ſe louent d'un mélange de craie & de crême, que l'on paſſe ſur les croûtes avec une plume.

Lorſque la maladie tire à ſa fin, & que les boutons ont été ainſi deſſéchés, il faut purger le convaleſcent ſix ou ſept fois, mettant quatre jours entre chaque purgation. On donne pour cela l'*électuaire lénitif* à la doſe de deux, trois, quatre drachmes, ſelon l'âge du malade Pour peu qu'on néglige cela, on expoſe le Sujet à une foibleſſe de poitrine, à avoir les yeux larmoyans, à quelque éruption, ſoit galle, ſoit dartres, ou à des tumeurs.

Il n'eſt pas vraiſemblable qu'on ſoit pris une ſeconde (*a*) fois de la petite-vérole après

---

ſe frotter d'huile en ſortant de l'eau. Ces gens voyoient mieux la nature que nous, & ſaiſiſſoient ſes indications avec ce coup-d'œil de Maître, qui ne s'eſt remarqué que dans très-peu d'Obſervateurs modernes.

(*a*) N'aurions-nous que le témoignage de Van-Swieten, nous pourrions douter de cette aſſertion de l'Auteur : & ſi un Sujet a pu l'avoir deux fois, pourquoi tel

l'avoir eue réellement. J'entends dire le contraire tous les jours. Mais ni moi ni d'autres habiles Médecins, autant que je sache, nous ne pouvons en produire d'exemples satisfaisans. Il est possible d'être encore pris de la petite-vérole séreuse, & de celle dont les boutons sont durs comme pierre. Quelques personnes qui n'avoient eu que deux ou trois boutons de petite-vérole bénigne, se sont fait des craintes mal fondées; mais elles n'ont pas eu de récidive de la maladie, même auprès de ceux qui l'avoient de mauvais caractere. D'autres ont voulu se faire inoculer pour n'en pas être pris inopinément; mais l'inoculation ne leur a pas réussi, après avoir eu la maladie, soit naturellement, soit par cette opération.

---

autre n'y seroit-il pas exposé? Une Demoiselle, près de Saint-Sulpice, fut inoculée, il y a six ans, avec tous les succès possibles. Un an & demi après, elle fut prise d'une petite-vérole naturelle bien caractérisée, & qui a suivi le cours ordinaire de la maladie. En vain distingue-t-on plusieurs especes de cette maladie: il n'y en a qu'une. Les autres éruptions, qu'on appelle petite-vérole *volante*, &c. ne sont pas cette maladie. Ces noms n'ont été imaginés que pour se sauver des objections, ou que pour avoir confondu plusieurs maladies éruptives en une. Ces maladies présentent-elles les symptômes & suivent-elles le cours de la petite-vérole? Non: donc elles ne le sont pas; & je tiens fermement à mon opinion. Je ne reconnois que deux especes, qui réellement ne se différencient que par deux noms arbitraires, *la discrette* & *la confluente*. Elles sont l'une & l'autre bénignes ou malignes, selon le caractere que prend la fievre par des circonstances particulieres. La confluente est plus dangereuse, mais elle n'est pas maligne d'elle-même.

C'eſt toujours par le paſſage des hommes ou le tranſport des choſes d'un lieu en un autre, que la maladie ſe renouvelle & ſe propage; & elle ne ceſſe plus tant qu'il y a quelqu'un qui a les diſpoſitions actuelles pour en être pris. La crainte fait quelquefois cacher des enfans ou des adultes qui l'évitent par-là, malgré les diſpoſitions. J'ai remarqué que le froid d'Hyver n'étoit pas ce qui faiſoit ceſſer la maladie. J'en ai vu l'exemple à Upſal en 1743.

Il eſt poſſible que tous les ſujets en ſoient exempts par eux-mêmes. Combien de millions d'habitans ont vécu autrefois en Amérique ſans l'avoir? Car c'eſt en 1492 qu'elle y a paſſé d'Europe. On ne la connoiſſoit pas en 1733 dans le Groënland. Elle y a été portée du Danemarck. Les Médecins ont obſervé que ſur cent ſujets inoculés, il y en avoit cinq chez leſquels cette opération ne réuſſiſſoit pas. On peut donc croire que ces ſujets n'auront pas cette maladie. Cela prouve auſſi qu'il y a quatre-vingt-quinze ſujets ſur cent, qui ont en eux une diſpoſition à cette maladie: & cette diſpoſition ne peut alors ſe manifeſter que par le contact du principe morbifique actuel. Il en eſt de cela comme de la peſte. Cette maladie terrible ne naît pas d'elle-même dans nos contrées, & n'attaque jamais celui qui a pris la fuite à tems.

Il eſt très-difficile de dire avec confiance s'il ſe trouve à préſent chez nous quelque ſujet qui n'ait pas eu la petite-vérole, ou qui ſoit aſſuré de ne pas l'avoir un jour, dès qu'on n'eſt pas sûr qu'il ne l'ait pas eue. Nous ſavons bien

que cinq sujets sur cent ne peuvent pas être inoculés ; & l'on a droit de croire qu'ils n'auront pas cette maladie : mais il est incertain s'ils ne l'ont pas essuyée au berceau, & si bénigne, que les parens ou les nourrices l'ont regardée comme une échauboulure ou autre éruption causée par la chaleur du sang ou de l'athmosphere. Voici un exemple qui autoriseroit ma conjecture. Une jeune fille fut prise d'une petite-vérole si bénigne, que ses parens, loin de reconnoître la maladie, la prirent avec eux dans leur voiture, dans le dessein d'aller aux eaux de Sœttra : je les rencontrai par hazard, & m'en étant apperçu, je les engageai de remettre leur voyage jusqu'à ce que la petite-vérole de leur fille fût guérie. D'ailleurs, nous savons que plusieurs enfans ont apporté des marques de la maladie en (*a*) naissant :

(*a*) Ceci n'est plus un problême aujourd'hui. J'ai vu l'enfant d'une de mes voisines naître le corps couvert de boutons de petite-vérole ; & la maladie a très-bien suivi son cours. La mere avoit eu la maladie longtems auparavant. Mais si la mere en est prise étant grosse, la donne-t-elle toujours à son fruit ? M. Baker, *médic. transact.* tom. 2. p. 314, rapporte deux exemples qui feroient présumer le contraire, s'il étoit prouvé sans replique qu'on n'a cette fievre éruptive qu'une fois dans la vie. Deux femmes grosses ont été inoculées avec tous les succès : trois ans après, les enfans qu'elles avoient portés lors de l'inoculation, le furent aussi avec les mêmes succès : donc, conclue-t-on, ils n'avoient pas eu la maladie dans le sein de la mere. C'est conclure un peu légérement. Un partisan de l'inoculation a prétendu tirer de cette exemple une induction fa-

il eſt donc vrai qu'ils doivent l'avoir eue dès le ſein de la mere. En voici un exemple aſſez récent. Un enfant naît, on lui remarque des cicatrices & des croûtes. La mere étant ſur la fin de ſa groſſeſſe, ſon fils aîné avoit été pris de la maladie : ſix ans après, les autres enfans de la mere furent pris de petite-vérole, & le plus jeune, qui l'avoit eue en naiſſant, en fut exempt alors.

Nous avons, au contraire, des exemples de ſujets âgés, pris de petite-vérole. Un homme l'eut à Upſal, âgé de cinquante ans, & s'en tira très-bien. Une Dame l'eut en Angleterre, âgée de ſoixante-douze ans, & en mourut. Une autre l'eut au même âge ; la maladie fut très-bénigne au commencement ; vers le quinzieme jour, elle devint maligne & confluente. Une femme l'eut auſſi dans le diſtrict des mines de cuivre, à l'âge de (*a*) quatre-vingts ans,

---

vorable à ſon hypotheſe, puiſque deux femmes groſſes s'en étoient bien tirées. Mais on auroit pu lui répondre, que neuf femmes groſſes qui ont été priſes de la petite-vérole naturelle en même-tems, & traitées par le même Médecin, ont auſſi échappé au danger de leur état, & ſans fauſſe-couche. *Voyez* Bernard Chriſtin. de Juvellina, cet habile diſciple de Riviere. *Obſervat. Medic. centur. V.* n°. 55. *de his centum octuaginta ſex*, novem mulieres gravidæ *maximo periculo ſanæ factæ ſunt.*

(*a*) La Gazette de Suede fait auſſi mention d'un payſan, âgé de quatre-vingt-quatre ans, qui ſe tira le plus heureuſement de cette maladie. Mais en général elle eſt plus dangereuſe chez les ſujets âgés. J'en ai vu périr le Lieutenant-Particulier de chez moi, à l'âge de quarante-cinq ans ; & une Dame, à Chaalons-ſur-Marne, âgée d'environ cinquante.

s'en tira heureuſement, quoique l'éruption eût été très-abondante.

Comme la crainte n'eſt pas cauſe qu'on eſt pris de la peſte, puiſque des enfans nouvellement nés en ſont attaqués ; de même auſſi la crainte ſeule ne peut pas donner la petite-vérole. Des enfans dans le ſein de la mere, d'autres nouvellement nés, d'autres dans un âge trop tendre pour leur ſuppoſer de la crainte de cette maladie, l'ont eue. Il eſt cependant vrai que la contagion gagne plus aiſément les ſujets timides, en qui ſe trouvent les diſpoſitions à l'avoir. Les effets de la crainte ſont un affoibliſſement des nerfs & du cœur, & ainſi un ralentiſſement dans la circulation : les pores s'ouvrent alors, & le virus s'y inſinue plus librement.

La petite vérole fait périr tous les ans en Suede un dixieme des enfans ; & il eſt à remarquer qu'il en meurt toujours plus de filles que de garçons, quoiqu'il y naiſſe toujours plus de mâles. Mais il y a d'autres maladies qui ſe font plus ſentir aux garçons qu'aux filles ; de ſorte que, malgré le nombre ſupérieur des garçons, les deux ſexes ſe trouvent égaux en nombre à l'âge de cinq ans. Dès que les enfans ont atteint l'âge de quinze ans, le ſexe feminin eſt alors bien plus nombreux. Voyez à ce ſujet les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1755, pag. 247, *édit. Sued.* (*a*).

(*a*) Ceux qui voudront voir deux cas remarquables de petite-vérole maligne, où il a fallu toute la ſagacité & la conſtance imaginable, n'ont qu'à lire les Mémoires de *Zurich*. vol. 2. 386, 414. M. Zimmermann a donné ces détails en habile homme.

CHAPITRE XIII.

De l'Inoculation de la Petite-Vérole.

§. I. *Examen des Préservatifs.*

L'EXPÉRIENCE & les regiſtres ne prouvent que trop que la petite-vérole eſt une des maladies les plus mortelles ; & nous devons la regarder en Suede comme une des principales cauſes de la dépopulation. Je vais donc actuellement montrer comment, avec l'aide de la Providence & les moyens convenables, on peut donner cette maladie de maniere que peu de Sujets en ſoient les victimes.

La petite-vérole ſe gagne de différentes manieres. Il s'agit donc de bien connoître comment elle peut ſe gagner avec le moins de danger. Je ſais qu'il vaudroit beaucoup mieux propoſer un moyen sûr de l'éviter : mais juſqu'ici cela eſt preſque impoſſible. Un homme a beſoin de l'autre : nous allons aux places publiques, aux Egliſes, aux aſſemblées ; chacun a ſa compagnie. On enterre dans (*a*) les Egliſes les en-

(*a*) Il ſeroit à ſouhaiter qu'on renonçât à cet uſage, dont il ne réſulte aucun bien. Ne ſeroit-il pas poſſible de deſtiner quelque endroit particulier pour la ſépulture des Grands ou des riches, puiſque l'opinion leur accorde quelques prérogatives juſque dans le tombeau ? Les lieux des aſſemblées en deviendroient plus ſains. Mais en vain a-t-on déclamé contre cet abus.

fans qui ſont morts de cette maladie. L'un ou l'autre paſſe ſur leur foſſe : nous reſpirons l'air dans lequel le virus s'eſt exhalé. Les chiens & autres animaux le portent d'une maiſon à l'autre. De ſorte qu'on peut dire avec fondement, qu'en général cette maladie eſt, pour ainſi dire, inévitable. Que de graces à rendre à celui qui en trouveroit un jour l'antidote aſſuré !

Boerhaave a cru qu'on pouvoit tirer de l'antimoine & du mercure un antidote contre (*a*) cette maladie. Peut-être a-t-il réuſſi une ou deux fois ; mais il eſt probable que des

---

(*a*) M. Frewen a combattu cette opinion dans un Ouvrage anglois, intitulé : « Raiſons produites contre » ceux qui penſent qu'un Sujet pris de la petite-vérole » peut être guéri par un antidote, ſans eſſuyer la ma- » ladie ». M. Van-den-Boſch, au contraire, a prétendu prouver le contraire de M. Frewen, dans un Ouvrage flamand intitulé : *Eſſai ſur la maniere d'éviter la petite-vérole.* Le point eſſentiel de la diſpute eſt de décider, dit M. Murray, ſi l'éruption eſt une criſe néceſſaire ou non. Sydenham, & pluſieurs autres Médecins après lui, ſembleroient avoir penſé qu'on peut avoir la fievre varioleuſe ſans eſſuyer l'éruption. Voyez Van-Swieten, *de variolis.* De Haën l'a prétendu de la rougeole, & l'Auteur l'aſſure auſſi de la fievre ſcarlatine. Mais ces exemples ne ſont pas concluans. Quant à l'antimoine & au mercure, Boerhaave avoit ſans doute vu ailleurs les ſuccès qu'on en avoit eus dans le traitement de cette maladie. N'auroit-il lu que les Obſervations de B. C. de Juvellina, il étoit ſur la voie. Il eſt étonnant que cet habile Médecin Moine ne ſoit cité nulle part. Je ſais que le recueil de ſes Obſervations eſt très-rare ; mais des gens qui ont lu devroient le connoître. C'eſt à lui que nous ſommes redevables de la connoiſſance des médicamens particuliers que Riviere s'étoit réſervés.

épreuves ultérieures lui en avoient fait voir l'insuffisance : car s'il en avoit eu des preuves triomphantes, il étoit trop droit & trop ami de l'humanité, pour ne pas révéler avant sa mort un remede d'une si grande importance.

C'est-là ce qui a engagé les Médecins de Philadelphie à donner après l'inoculation, de deux jours l'un, vers le soir, un peu de mercure doux & d'antimoine diaphorétique, & de deux jours l'un, au matin, un peu de poudre cornachine, & enfin du soufre doré d'antimoine, mêlé avec du mercure doux. Quelque hasardée que fût cette tentative, ces Médecins eurent la satisfaction de ne voir mourir qu'un sujet sur sept cens inoculés. Voyez l'*Analyse de Kirkpatrick*, pag. 329.

Boerhaave crut encore pouvoir arrêter & comme étouffer l'éruption, en s'y prenant par un autre moyen au commencement de la maladie. Il regarda cette maladie comme une fievre inflammatoire, & chaque bouton comme une tumeur. D'après cette hypothèse, il crut pouvoir empêcher qu'il ne s'élevât de boutons, en faisant de fortes saignées, donnant beaucoup de lavemens, des boissons copieuses, prescrivant les bains, & faisant tenir l'appartement modérément chaud, & administrant des rafraîchissans. Il a souvent réussi avec cette pratique. Lamétrie l'imita avec succès. Le Docteur Cleghorn usa aussi de ces moyens dans la petite-vérole de Minorque en 1746, année où elle y fut si dangereuse. Quelques sujets se trouverent bien de cette méthode, & deux ou trois n'éprouverent pas d'éruption. Mais malgré

tous les ſoins de cet habile homme, & quoiqu'il eût fait tout ce qui eſt requis dans le traitement des fievres inflammatoires, la plupart des (*a*) ſujets en moururent. On peut voir à cet égard la Diſſertation du Docteur Tralles : *Diſſertatio epiſtolica de methodo medendi variolis hactenùs*, &c. D'ailleurs il eſt incertain ſi après avoir échappé à la maladie par cette méthode, on n'eſt plus dans le cas d'en être attaqué. Ceux qui ont échappé à une pleuréſie, ſont encore expoſés aux récidives de la même fievre inflammatoire.

Le Docteur Lobb donna dans les deux idées de Boerhaave, & crut avoir trouvé dans l'éthiops (*b*) minéral un moyen, ou de dénaturer le virus variolique, ou de l'atténuer, déjà porté dans le ſang, au point de le rendre aſſez tranſpirable pour ne pas élever de boutons, & de s'exhaler ſans peine par les pores. C'eſt pourquoi, dès qu'il couroit des petites-véroles, il faiſoit prendre, ſoir & matin, de cet éthiops avec un peu de fleurs de ſoufre, preſcrivant du reſte une bonne diete. Il aſſure que nombre de ſujets qui auroient eu la maladie pendant

(*a*) Tant il eſt vrai que c'eſt du caractere de la fievre acceſſoire que vient le plus ou le moins de danger de la petite-vérole, & non de la maladie même. Or combien de circonſtances inconnues mêmes peuvent varier le caractere de la fievre. Eſt-il donc étonnant que ce traitement ait cauſé des ravages ? Empyriques, raiſonnez donc avec la nature.

(*c*) *Voyez* Cotunni *de ſedibus variol. ſyntagma.* Viennæ 1770. p. 73, 75 *& ſuiv.*

la contagion, y ont échappé par ce moyen, & que ceux qui l'ont eue, n'ont eſſuyé qu'une petite-vérole de bon caractere. Il avance même qu'il eſt poſſible, avec ce médicament ſouvent réitéré, d'empêcher que la fievre ſuppuratoire n'ait lieu au premier période, & de changer le ſang déjà impregné du virus au point de faire précipiter en partie ce virus par les urines, & de chaſſer le reſte par la tranſpiration. Mais il ne prouve cette derniere aſſertion par aucun (*a*) exemple.

Je crois auſſi qu'il eſt bon de preſcrire l'éthiops, depuis ſix, dix, vingt grains juſqu'à trente, ſelon l'âge des ſujets : mais il y a trois inconvéniens : 1°. les enfans ne le prennent pas volontiers, à moins qu'il ne ſoit mêlé avec du miel ; 2°. ſi le ſujet a de la diſpoſition aux cours de ventre, l'éthiops ſe précipite totalement avec les ſelles. Alors il n'en paſſe rien dans le ſang : il ne peut donc y produire aucun effet ſur le virus ; 3°. ſi, d'un autre côté, le ſujet eſt naturellement reſſerré, le médicament produit bientôt une ſalivation. Il eſt vrai qu'on l'évite en mêlant un léger laxatif & un peu de camphre avec l'éthiops. Mais les pilules de Belloſte peuvent remplir toutes ces vues, & tenir auſſi bien lieu de préſervatif.

L'Evêque (*b*) Berkeley attribuoit, entr'autres

(*a*) D'autres Empyriques ont cru en avoir vu de grands avantages depuis.

(*b*) Prior a produit depuis un plus grand nombre d'expériences heureuſes de l'uſage de cette eau de goudron. Voyez ſon Traité : « Expoſé des ſuccès de » l'eau de goudron ».

avantages, à l'eau de goudron, celui de préſerver de la petite-vérole, ou au moins de la rendre plus bénigne. Auſſitôt que la maladie s'eſt manifeſtée dans un endroit, on en prend le ſoir & le matin plein un gobelet d'antimoine proportionné à l'âge, & l'on continue, ou juſqu'à ce qu'on ſoit attaqué de la maladie, ou que l'épidémie ait ceſſé : il aſſure auſſi qu'on peut en prendre avec avantage pendant le cours de la maladie, ſi l'on en eſt pris.

C'eſt un médicament qu'on peut ſe procurer par-tout & à bon marché. Ainſi l'on devroit en faire prendre aux enfans, comme il le preſcrit, pendant ces épidémies. Je ne rapporterai pas toutes les expériences qu'il produit pour établir cette vertu (*a*) de l'eau de goudron. En voici ſeulement un exemple du Docteur Cantwel. De quatre enfans d'une même maiſon en Ecoſſe, l'un fut pris de la maladie ; le pere en fit inoculer deux autres, & prendre de l'eau de goudron au quatrieme. Les quatre enfans furent mis dans une même chambre. Les trois premiers eſſuyerent heureuſement la petite-vérole, & le quatrième, qui prit de l'eau de goudron, ne l'eut pas. Le pere le fit inoculer, & boire encore de cette eau ; l'inoculation n'eut pas de ſuccès. Deux mois après on

(*a*) Dans le Nord, il eſt sûr que cette eau réſineuſe peut produire de bons effets. Mais ſeroit-elle auſſi avantageuſe ici ? Je n'en crois rien. Du reſte, c'eſt un médicament très-peu coûteux & qu'on peut eſſayer, ſurtout dans les endroits marécageux, ou le long des rivieres.

réitéra

réitéra l'inoculation sans faire prendre de l'eau : l'enfant eut la petite-vérole, mais si bénigne, qu'il ne fut presque pas malade.

Il y a quelques années qu'il régna dans la paroisse de Longthora, à trois milles d'Upsal, une petite vérole si maligne, que tous les enfans en mouroient. J'y fus & je conseillai aux payſans de faire prendre de l'eau de goudron aux enfans. La petite-vérole y devint si bénigne, qu'à peine mourut-il un enfant après l'usage de cette eau.

Cette eau se fait ainsi. Prenez douze livres d'eau, jettez-y trois livres de bon goudron ; remuez bien le tout avec une spatule pendant deux deux ou trois minutes; laissez reposer pendant quarante-huit heures. Tirez-en ce qui est clair & le mettez dans des bouteilles. L'eau a une teinte de vin d'Espagne, est transparente, a une saveur acidule & légerement résineuse, qui devient plus forte si l'on fait un peu évaporer. Elle fait rougir le syrop de violette, & fait effervescence avec une lessive alkaline. Cette eau consiste en une huile extrêmement atténuée, qui est tenue en dissolution dans l'eau par le moyen d'un peu d'acide : ainsi c'est un savon léger, qui, outre sa qualité résolutive, est encore antiputride.

En 1744 il régna une épidémie varioleuse à Upsal : elle étoit très-mauvaise. Je commençai par donner aux enfans des pillules préservatives ; je vis avec satisfaction que ceux qui en prenoient ou échapperent à la maladie, ou ne l'eurent que très-bénigne. On s'en servit ensuite par tout le Royaume avec le même succès. Il

ne falloit que l'attention des parens pour en assurer la réussite. En voici la formule :

℔ Calomelas (*a*) bien préparé, *douze grains.*
Camphre, *huit grains.*
Extrait d'aloës, *douze grains.*
Gomme de gaïac, *seize grains.*

Mêlez-bien, pour en faire des pillules de *deux grains chaque*, dans une feuille d'argent.

Chacun peut aisément déterminer la dose qu'il en faut donner ; la vraie dose est celle qui produit de deux à quatre selles. Un enfant de deux ans prendra trois pillules ; il en faut trois pour un enfant de quatre ans ; cinq pour celui de six. Mais il faut s'en tenir à sept pillules, quoique l'enfant eût plus de sept ou huit ans. Si la dose ne faisoit point aller, on y ajoute un ou deux grains de résine de jalap bien trituré avec des amandes. On donne de ces pillules deux fois la semaine, le dimanche & le mercredi au soir, & leur effet se manifeste le lundi & le jeudi avant midi. Pendant qu'on en fait usage, il faut éviter les viandes (*b*) salées, & ne prendre de viande qu'à midi. On peut prendre l'air à volonté, sinon les jours que les pillules doivent opérer. Dès que l'épidémie s'est manifestée, & que conséquemment on a lieu d'en craindre la contagion, on commence

(*a*) *Aquila alba.* Voyez Lewis, *disp.*
(*b*) Dont on use beaucoup dans le Nord, au grand préjudice des habitans.

l'uſage des pillules, & on le continue juſqu'à ce qu'elle ait ceſſé; ou ſi l'on ceſſe auparavant, & que la maladie devienne maligne, c'eſt à ſoi ſeul qu'on en peut faire le reproche.

Il ne faut jamais prendre chez l'Apothicaire beaucoup de ces pillules, parce que le camphe s'évapore aiſément. Or il contribue le plus à garantir de la contagion : voilà pourquoi l'inoculation reſte ſans ſuccès lorſque le pus eſt mêlé avec du camphre ou une pommade. Les expériences que j'ai produites dans les Mémoires de l'Académie de Stockholm en 1751, prouvent aſſez que le mercure (*a*) diſſout le ſang, & ſur-tout les autres humeurs. Ainſi ces pillules doivent avoir une grande vertu, comme laxatives, par rapport à la petite-vérole. Les détails qu'on en a donnés dans nos nouvelles publiques, le confirment également. Je ſuis aſſuré que tout enfant qui eſt d'ailleurs bien-portant, fort, & dont la peau a une ferme texture, n'aura qu'une petite-vérole bénigne :

1°. S'il uſe des pillules pendant quatre ſemaines, comme je l'ai preſcrit.

2°. S'il ne prend pas d'alimens trop ſubſtantiels, & ne mange que peu de viande.

3°. S'il évite ceux qui ont ou viennent d'avoir la maladie.

(*a*) Le mercure peut donc faire beaucoup de mal, pour peu que le ſang ſoit ſcorbutique, ou que la fievre ait un caractere putride. C'eſt à cette diſpoſition du ſang qu'il faut attribuer les ravages qu'il fait quelquefois dans les maladies vénériennes, lorſqu'on le donne, ſans faire prendre des acides végétaux.

4°. S'il eſt purgé avec les pillules, dès qu'il eſt pris de la petite vérole.

5°. Si l'on a ſoin de picoter légerement la peau des bras & des jambes avec une aiguille ou une lancette en divers endroits. Quant aux enfans foibles, il vaut mieux les préparer par l'uſage du quinquina.

Ce qui fait voir la néceſſité de picoter la peau, c'eſt que ſi on le fait peu avant que (*a*) l'éruption ait lieu, les boutons paroiſſent en grand nombre autour de l'endroit qu'on a piqué. Ils pouſſent auſſi en plus grand nombre où l'on a inoculé le virus. Je connois un enfant que ſa mere emportée fouetta vigoureuſement la veille de l'éruption : l'enfant n'eut qu'un ſeul bouton au viſage ; mais les endroits où elle lui avoit ſillonné la peau, furent couverts de boutons. Le picotement de la peau eſt donc un bon moyen pour garantir le viſage.

On a coutume dans le Norland de ſuſpendre du muſc aux enfans pour les préſerver de la contagion pendant les épidémies varioleuſes. Mais je n'ai là-deſſus aucune expérience (*b*)

(*a*) M. Murray, après avoir donné quelques exemples des avantages que produit l'irritation ou la ſection même de la peau dans ces circonſtances, renvoie aux Lettres Suiſſes ſur *les ſuites de l'Inoculation*. Ces Lettres, écrites en Allemand, ne ſont pas lues, dit-il, autant qu'elles devroient l'être.

(*b*) Il ſembleroit cependant qu'une des manieres d'inoculer à la Chine, ſoit oppoſée au préjugé de ce préſervatif ; car ils enveloppent un grain de muſc avec les croûtes de deux grains de petite-vérole, mettent cela dans du coton, qu'ils font porter dans les narines pour donner la maladie.

ſuffiſante. D'autres portent ſur eux du mercure dans les mêmes vues. Belloſte fait mention d'une Dame qui en porta plus de cinquante ans, & n'avoit pas encore eu cette maladie à l'âge de quatre-vingt. Lui-même en portoit auſſi toujours, comme préſervatif, & à ſoixante-dix ans il n'avoit pas encore eu la maladie. Il penſoit qu'il ſortoit du mercure des émiſſions que les inſectes redoutoient; & regardoit ces inſectes comme la cauſe (*a*) de la petite-vérole, de la peſte & d'autres maladies éruptives. Il eſt sûr qu'il émane du mercure quelque principe. Qu'on mette dans une aſſiette un lombric, & qu'on y

(*a*) Les petits vers qu'on croit n'avoir remarqué que depuis peu dans les boutons de petite-vérole, ſembleroient exiger que les Médecins conſidéraſſent un peu plus particulierement ce phénomene. B. C. de Juvellina rapporte cet exemple-ci, *cent.* 5, *obſerv.* 75. « Facies » perſonata (le viſage) erat cruſta, ad craſſitiem digi» ti, quâ argenteo ablatâ inſtrumento, vermiculi undi» que ſubbulliebant nidi formicarum ad inſtar, atque » hi decocto centaureæ minoris omnes moriebantur » &c. Il les fait donc périr avec une décoction de petite centaurée. Doit-on attribuer ces inſectes aux animalcules qui ſe nichent dans les ſillons imperceptibles de la peau, ou aux mouches qui auroient dépoſé leurs œufs ſur le viſage du malade? L'obſervation eſt du mois de Septembre. Dans un pays chaud, il y avoit aſſurément des mouches : ou ces vers furent-ils produits ſpontanément ſous ces croûtes? ou furent-ils la cauſe efficiente de la maladie, comme le préſumoit Belloſte? Voyez M. Lorry, *de morb. cut.* pag. 230 & 570 & ſuiv. Quoiqu'on prétende aujourd'hui que tout ver vient d'un œuf, j'ai bien de la peine à me rendre à cette opinion. Voyez ce qui eſt dit à ce ſujet, chapitre *des Vers*, de notre Auteur.

jette enſuite du mercure, on verra le ver s'agiter comme s'il ſouffroit, & ſe retirer au bord du vaſe auſſi loin qu'il peut le faire. Mais en ſuppoſant que ces moyens ne ſoient pas d'une grande utilité, ils ne peuvent être préjudiciables. Ils tranquilliſent au moins ceux qui y ont quelque confiance ; c'eſt déjà quelque avantage lors de ces épidémies.

Il y a quelques années qu'il vint de Finlande à Stockholm une femme ſe préſenter à la Cour, pour découvrir un moyen qui rendoit l'éruption variolique beaucoup moins conſidérable. On me fit part de cette découverte ; le remede conſiſtoit à donner un drap d'écarlate au malade au lieu de linge, & d'en couvrir même le viſage. Je la louai de ſa bonne intention, & je regardai ſa découverte comme très-inutile. J'appris quelque tems après que le Docteur Mieg, de Baſle, ayant inoculé un enfant, lui fit mettre des bas d'écarlate ſans ſemelles dès le commencement de la maladie. Il s'étoit imaginé que la démangeaiſon que devoit cauſer cette chauſſure, & la ſuppreſſion de la tranſpiration feroit porter le virus aux pieds. Au moment où l'éruption devoit avoir eu lieu, il fit ôter les bas, eſpérant trouver beaucoup de boutons aux pieds : mais il fut fort étonné de n'y appercevoir que deux boutons. Comme le ſujet avoit été bien préparé, que les bains & les lotions avoient excité chez lui une grande tranſpiration, M. Mieg penſa que le virus variolique s'étoit preſqu'entiérement évaporé par les pores. Il réſolut de jetter une poudre irritante

dans ces bas, telle que de la farine de ſénevé ; mais à peine en eut-il fait la tentative, qu'il fut obligé de faire ôter ces bas. Les chaleurs extrêmes qu'en éprouva l'enfant, les lui rendirent inſupportables. Voyez les Mémoires de l'Académie de Zurich, tom. 3. p. 103 & 121.

L'habile Caſimir Médicus s'eſt long-tems occupé d'exterminer cette maladie, & crut enfin en avoir trouvé le moyen ; il le communiqua dans le ſecond Livre de ſon Recueil d'Obſervations, page 822, dans un tems où ces maladies s'étoient répandues avec un mauvais caractere. Il attendit que l'éruption eût lieu chez ſes malades, & donna auſſitôt une teinture de quinquina dans de l'eau diſtillée, & remarqua que la maladie devenoit plus traitable. Après cela il adminiſtra cette teinture à un enfant d'un an & demi, dès le commencement même de la maladie : l'effet fut très-avantageux ; l'enfant n'eut que (*a*) deux boutons. Voyez ſon Recueil, pag. 726 juſqu'à 732. Cela l'engagea de haſarder plus librement. Il n'ignoroit pas que la premiere fievre de cette maladie étoit inflammatoire, & crut, comme Boerhaave, que ſi l'on pouvoit annéantir cette fievre, il n'y auroit pas d'éruption. Il ordonna donc dès l'abord tout ce qui eſt néceſſaire dans les fievres inflamma-

(*a*) La Société de Chirurgie de Stockholm recommande la graiſſe du chien de mer dans cette maladie. On en donne quelques gouttes pendant la journée, lorſque l'éruption a paru. Par ce moyen, l'éruption eſt très-peu de choſe & des plus bénignes. Voyez les rapports de cette Société, en 1769.

toires, la saignée, les lavemens émolliens, les émulsions, les rafraîchissans, & une boisson copieuse d'eau d'orge. Ce qu'il fit de particulier, ce fut de prescrire aussitôt le quinquina en poudre, ce à quoi personne n'avoit pensé, ou ce qu'on n'avoit pas osé risquer avant lui. C'est avec raison qu'il prescrit les évacuans avant l'usage du quinquina, soit purgatifs, soit vomitifs, sur-tout lorsqu'il faut bien nettoyer un estomac sale : car le quinquina devient inutile ou même nuisible lorsque l'estomac est tapis de glaires, ou surchargé de crudités. Si ces saletés se trouvent dans les intestins, il ordonne un laxatif de manne de tamarin & d'un peu de jalap, ou la magnésie & la crême de tartre, avec une émulsion. Si la premiere fievre n'est pas forte, il mêle la crême de tartre avec le quinquina. Si l'éruption a lieu, contre son attente, il prescrit un vésicatoire pour attirer l'éruption vers un endroit où il n'y ait pas de risque d'établir une espece d'égout pour le virus.

Tout cela est bien imaginé : le tems seul apprendra si ces procédés découvriront quelque avantage, lorsqu'on en aura fait l'expérience suffisante. Mais autant que je puis le voir par les écrits de ce Médecin, il n'avoit pas encore éprouvé sa méthode avant 1765, & n'a parlé que d'après sa théorie, & les avantages qu'a cette méthode dans d'autres fievres inflammatoires, & par l'analogie qu'a la petite-vérole avec la rougeole, le pourpre & les fievres pétéchiales. Il conseille même d'éprouver cela sur six enfans qu'on pourroit inoculer, pour savoir si réellement le quinquina n'empêche pas toute éruption.

Feu le Profeſſeur Monro (*Journal des Savans*, 1766, *Janv.* pag. 218), dit que comme il régnoit de mauvaiſes petites-véroles, une femme fit uſer tous les jours à ſes enfans d'un bain fait d'eau & de baies de genievre, faiſant en même-tems des fumigations dans leur appartement avec du même bois. Aucun des neuf enfans ne fut pris de la maladie, & ne l'eut même pas dans l'âge viril auprès de ſes enfans qu'il ſoigna dans cette maladie. Je n'aurois oſé produire cet exemple, s'il ne venoit d'un homme auſſi conſidérable que Monro.

INOCULATION.

Mais le moyen (*a*) triomphant pour éviter les dangereux effets de la petite-vérole, c'eſt d'inoculer les enfans lorſqu'ils ſont jeunes, & même

(*a*) Je crois que les gens ſenſés ne s'en laiſſeront pas impoſer par les raiſonnemens ſpécieux de notre Auteur. On commence à revenir de l'enthouſiaſme de l'inoculation. Il faut de tems en tems quelque délire au peuple, & cela paſſe comme les modes. Sans doute que quelque Philoſophe maniaque nous prouvera quelque jour combien un Hongrois avoit eu raiſon de propoſer l'inoculation de la peſte. Je ſuis très-aſſuré que notre Auteur a eu pour lui les expériences les plus avantageuſes, & qu'il n'a parlé que par l'amour du bien public; mais j'approuverai toujours le Magiſtrat éclairé qui défendit dans certaines Villes d'inoculer, ſous les peines les plus rigoureuſes. Van-Swieten a raiſonné ſur ce ſujet en homme extrêmement ſenſé. Chacun peut balancer les raiſons de part & d'autre. Eller, & nombre d'autres après lui, ont attribué à la petite vérole naturelle des ravages qui venoient de toute autre cauſe.

en pratiquant cette opération comme on le fait en Angleterre. Il eſt en effet diſgracieux à chaque épidémie de prendre, tant qu'elle dure, de l'éthiops, des pilules préſervatives ou de l'eau de goudron ; & c'eſt trop riſquer, que de s'expoſer à être ſurpris par une maladie auſſi meurtriere, ſans y être préparé. Plus on prend d'âge, plus elle devient dangereuſe. On peut en être attaqué en voyage ou dans les endroits où l'on n'a pas de Médecins à ſa diſpoſition, où il eſt même difficile de ſe procurer des médicamens, & les bons ſoins qu'exige cette maladie. On en ſera peut-être pris dans les plus grandes chaleurs de l'Eté, après avoir déjà été preſque épuiſé par une autre maladie de mauvais caractere, ou par le travail, ou de longues veilles, lorſqu'il regne d'autres maladies dangereuſes, comme le pourpre, des pleuréſies, des inflammations de poitrine, ou des fievres pétéchiales ; peut être même ſe ſera-t-on porté le feu dans le corps par des boiſſons incendiaires, ou ſurchargé par des alimens ſurabondans, & aura-t-on fait des amas d'humeurs vicieuſes, qui font tendre les autres à la dépravation.

Ce ſont les femmes ſur-tout qui devroient s'empreſſer de ſe faire inoculer. Elles voient tous les jours ce que leur beauté ſouffre de la petite-vérole naturelle. D'ailleurs elles peuvent en être priſes pendant leurs groſſeſſes, leurs couches, de ſorte qu'elles & leur fruit ſont expoſés à y perdre la vie. Les exemples qu'on pourroit produire de gens qui en ont perdu la vue, l'ouïe, l'uſage de la parole & de l'un

ou l'autre membre, devroient bien engager ceux qui ſont jaloux de leur bonheur, à ſaiſir avidement & avec reconnoiſſance le moyen d'éviter ces dangers, & même une mort prématurée.

Les gens inſtruits ſavent que la petite-vérole enleve un dixieme (*a*) des enfans Suédois, & combien eſt grande la perte que fait un Etat en perdant ſes Habitans : ils devroient donc montrer l'exemple au Peuple. La mort de neuf mille Citoyens qui périſſent tous les ans de la petite-vérole & de la rougeole, n'eſt-elle pas un dommage des plus ſenſibles pour nous ? Pourquoi ne pas imiter d'autres Nations éclairées, qui ont ſaiſi avec tant d'empreſſement ce moyen d'éviter la dépopulation ? Il eſt innocent, & l'utilité en eſt prouvée d'une maniere inconteſ-

(*a*) L'Auteur prouve ce qu'il avance par les Regiſtres de la Commiſſion Royale de Suede, & donne ici les ſommes particulieres de chaque année depuis 1749 juſqu'en 1763 inclusivement. Cela nous eſt fort inutile. Je ſuis sûr que ſi l'on avoit bien examiné les circonſtances, on auroit vu que la petite-vérole y avoit la moindre part. Mais on a été l'écho d'Eller, qui, le premier, a tenté l'inoculation en France, lorſqu'il étoit à Paris. M. Murray ajoute auſſi beaucoup de notes, qui ne me préſentent que des faits dont nous ſommes très-inſtruits : ainſi je les ſupprime. Il y a aſſez de tems que nous ſommes rebattus d'écrits polémiques ſur cette matiere. M. d'Alembert eſt celui qui auroit le mieux raiſonné ſur cette matiere, s'il avoit enviſagé toutes les circonſtances qui devoient lui fournir les *données* de ſon problême. Malheureuſement, il ne les a pas connues; auſſi a-t il beaucoup raiſonné ſans rien dire, & a-t-il fini par ne rien conclure.

*

table : l'autorité des Médecins honnêtes & auſſi éclairés qu'il eſt poſſible, doit être ici de quelque poids. La théorie, la pratique, la religion, la morale, tout ſe déclare pour l'inoculation. Il meurt un Sujet (*a*) ſur ſept de la petite-vérole naturelle. Dans l'Hôpital où l'on ſoigne, à Londres, ceux qui ont cette maladie, il périt deux Sujets ſur neuf. Il y a peu d'années qu'il mourut ici deux cent ſoixante-dix enfans ſur trois cens qui furent pris de la maladie. Au lieu que par l'inoculation il ne meurt qu'un Sujet ſur deux cent cinquante, quatre cent vingt-cinq, & même cinq cens. Si même l'on prépare les Sujets comme il faut, & qu'on les ſoigne exactement, à peine en périt-il un ſur pluſieurs milliers. Dans la petite-vérole naturelle, c'eſt ſur-tout au viſage que ſe porte le virus ; au lieu qu'en inoculant, c'eſt ordinai-

(*a*) Cela eſt faux & très-faux, à parler généralement ; c'eſt aux épidémies particulieres, ou aux maladies ſporadiques, compliquées avec la petite-vérole, qu'il faut attribuer les ravages dont on nous a tant étourdis. Voyez Van-Swieten à la fin de ſes Commentaires, ſur le Chap. de la petite-vérole, *Aphoriſmes* de *Boerhaave* : ſes expériences détruiſent entiérement tout ce que les Inoculateurs ont avancé. Eſt-il étonnant de voir beaucoup de Sujets périr de cette maladie dans des Hôpitaux, où quelquefois l'air rend très-mauvaiſes les maladies les plus bénignes, malgré les ventilateurs & toutes les autres précautions, dès que l'expérience a prouvé qu'il périt un Sujet inoculé ſur 200, ou 400 ſi l'on veut ; je ne ſais ſi l'on peut, en conſcience, riſquer une opération dont un Sujet doit infailliblement périr. Pour moi, j'attendrois plutôt que le Ciel diſpoſât de ſes jours. Voyez outre ceci la fin de ce Chapitre.

rement au bras qu'il ſe fait le plus ſentir ; & le pus s'écoule en grande partie par la plaie légere qu'on fait au bras pour inoculer. Je conviens cependant que cela ne paroît pas ſuffiſant pour diminuer l'éruption : car le pus ne coule de la bleſſure que quand l'éruption a eu lieu.

On prétend qu'on peut être attaqué pluſieurs fois de la petite-vérole naturelle, quoique je n'en aye jamais vu d'exemples ni d'autres habiles Médecins étrangers, tels que Boerhaave, Mead, Chirac, les Médecins d'Ecoſſe & les nôtres. Mais on n'a pas encore pu produire un ſeul exemple de récidive après l'inoculation ; du moins ce qu'on avoit avancé à ce ſujet, n'a-t-il pas été ſans replique. En effet, je ſoutiendrai que l'inoculation n'a pas procuré la petite-vérole, lorſque, 1°. les bords de la plaie n'ont pas ſuppuré ; 2°. qu'il n'y a pas eu de fievre le ſeptieme, huitieme ou neuvieme jour ; 3°. qu'il n'y a pas eu plus ou moins d'éruption dont une partie des boutons ait ſuppuré, ſoit devenu jaune, mûre, & ſe ſoit couverte d'une croûte, qui enſuite ſoit tombée ; ou, 4°. ſi au défaut d'éruption la plaie n'a pas coulé abondamment & long tems. Cet écoulement eſt pour lors un vrai virus variolique, puiſqu'on inocule très-bien avec, comme les expériences de *Wall* & de *Gibbert* l'ont prouvé. Voyez Kirkpatrick, *Analyſ.* pag 164 & 413. On inocula, il y a quatre ans, une Demoiſelle de condition ; elle n'eut qu'onze boutons. Apres ſa convaleſcence, elle alla voir ſa couſine qui étoit au lit, de la petite-vérole. Elle ſe mit pendant pluſieurs

jours à côté d'elle ſous la même couverture ; & ne gagna pas la maladie. Le Profeſſeur Schulzenheim inocula trente-ſept enfans dans la maiſon des Francs-Maçons de Stockholm. Trois ans après, dix-ſept autres enfans y furent pris d'une petite-vérole naturelle maligne, & il en mourut neuf. Les dix-ſept premiers ſe trouverent avec ceux-ci dans la même chambre, & n'en furent pas attaqués.

L'inoculation eſt inutile ſi le ſujet n'a pas actuellement la diſpoſition requiſe pour avoir la maladie. Il a du moins l'avantage d'être raſſuré contre la crainte dans laquelle il auroit dû vivre.

C'eſt à tort qu'on reproche aux Inoculateurs de tenter Dieu par cette manœuvre. Ils ne s'oppoſent point par-là à ſa toute-puiſſance, n'en exigent pas des miracles, mais ſe ſervent avec prudence de ce moyen d'éviter une maladie cruelle, & dont les ravages ne ſont malheureuſement que trop prouvés. L'expérience a fait voir que ce moyen ſauve un grand nombre de Sujets, qui auroient probablement été les victimes de la maladie naturelle : & s'il meurt tant de Sujets de cette derniere, on doit s'en reprocher la perte, ſi l'on a négligé la reſſource de l'inoculation. Voyez les Lettres du Comte de Teſſin, *Part. II. p. 192.* Mais les ſuccès qu'on en a eu à Aobo, à Upſal, à Stockholm, au mois de Mars 1757, me font croire que nos compatriotes ſuivront (*a*) ces exemples. Il me reſte à détailler la

(*a*) Tant-pis.

maniere dont il faut procéder dans cette opération.

1°. La petite-vérole peut s'inoculer à tout âge, & même aux enfans de l'âge le plus tendre. Je voudrois cependant, quà l'égard de ceux-ci l'on temporisât juſqu'à ce qu'on n'eût plus rien à craindre des douleurs de la dentition. Les nerfs de ces enfans ſont trop irritables, & les convulſions les prennent très-aiſément: ce qui eſt toujours au moins très-déſagréable. Je ſais que M. Schulzenheim s'eſt vu pluſieurs fois obligé d'inoculer des Sujets de cet âge, & qu'il le fit avec ſuccès. Je trouve auſſi que M. Maty (*Recherches & Obſervat. Médic.* tom. III. p. 287.) y a été porté auſſi par de bonnes raiſons; & que le Docteur Locher a inoculé à Vienne, en 1768, trente-quatre enfans nouvellement nés, dont le plus âgé n'avoit que ſept jours; (*Obſerv. Pract. circà Inoculat. variol. in Neonatis Vindeb.* 1768.) & il eſt digne de remarque qu'il n'en mourut qu'un ſeul; car ils étoient & mal logés & mal ſoignés. La mere (*a*) de celui qui mourut s'étoit attiré un dévoiement, pour avoir marché pieds-nuds ſur un ſol de pierre, & elle avoit caché cette incommodité.

Dimſdale (*b*) n'exclut de l'inoculation que

(*a*) Et voilà comme on a toujours des raiſons bonnes ou mauvaiſes à donner.

(*b*) Après avoir examiné très-attentivement les écrits qu'ont publiés pluſieurs partiſans de l'inoculation, calcul fait, j'ai trouvé que l'inoculation pouvoit être dangereuſe aux deux tiers de l'humanité: ainſi, ce n'eſt

ceux qui ſont pris de fievres ardentes, avec éruption ; ceux en qui l'on apperçoit les ſignes d'humeurs extrêmement acrimonieuſes ; ceux qui ſont diſpoſés au maraſme, & ont ſouvent des fievres intermittentes. Il ne la permet pas non plus aux femmes groſſes. Mais il aſſure qu'elle réuſſit très bien ſur ceux mêmes qui ont des maladies chroniques quelconques ; ſur ceux dont le ſang & les humeurs ont de la diſpoſition aux affections ſcrophuleuſes, ſcorbutiques, goutteuſes ; ou dont le corps eſt maſſif, gros, peſant ; ou qui menent une vie irréguliere. Ces Sujets, dit-il, s'en ſont auſſi bien tirés que les gens les plus ſains & les moins corpulens. Ceux qui ont quelque éruption au viſage, doivent les faire paſſer avant l'inoculation : ce qui eſt (*a*) très-aiſé, avec une diete convenable, & en y joignant les pillules mentionnées de calomélas, de ſoufre doré d'antimoine, & quelques purgatifs.

Il ne faut pas riſquer l'inoculation ſur une fille à l'âge de quatorze ou quinze ans ; ni ſur les Sujets qui ſont actuellement menacés de la maladie naturelle : les boutons paroiſſent alors trop vîte ; & s'ils ſont de mauvais caractere, on ne manquera pas d'attribuer cela à l'inoculation. Ainſi celui qui veut ſe faire inoculer dans ces circonſtances, doit attendre

---

plus une reſſource que pour l'autre tiers : mais la maladie ſpontanée ne fait par périr un tiers de Sujets ; elle eſt donc moins dangereuſe que l'inoculation ?

(*a*) Pas ſi aiſé qu'on le penſe.

douze

douze à quatorze jours, pour s'assurer qu'il n'est pas attaqué de l'épidémie, malgré les symptômes que l'on apperçoit en lui.

Il faut avoir soin de mettre en particulier ceux qu'on prépare à cette opération. Personne ne doit les approcher que leur Garde. Je fais cette remarque d'après ce que raconte le Docteur Kirkpatrik; de trente-trois personnes qu'il préparoit, onze furent pris de la maladie naturelle pendant les préparatifs, & il en périt trois. Voyez Kirkp. (*Analyſ. p.* 412.) Personne ne doit entrer dans l'appartement de l'Inoculé, si l'on vient d'une maison où il y a quelqu'un qui ait la petite-vérole naturelle. Il m'arriva aussi de voir un enfant pris de la coqueluche pendant la petite-vérole. Cette coqueluche lui avoit été communiquée, par quelqu'un qui étoit venu auprès de lui. A peine les boutons furent-ils desséchés, que la toux se manifesta; & il s'en seroit mal trouvé, si la petite-vérole, qui fut très-bénigne, ne lui avoit laissé des forces suffisantes pour soutenir la seconde maladie, qui fut plus longue que la premiere.

2°. On n'inocule aucun Sujet sans le préparer convenablement, lorsqu'il est nécessaire que cela soit. On s'y prend quelques semaines avant l'opération, en administrant les pillules préservatives, comme je l'ai prescrit (*a*). Le

(*a*) Ou bien, dit notre Auteur, un ou deux grains de calomelas mêlés avec un grain de camphre soir, & matin; & pardessus autant d'électuaire lénitif, qu'on le croira nécessaire. Mes observations & celles de plu-

Sujet doit se garder de tout excès, dans le boire, le manger, le travail, le mouvement, les veilles. Il évitera les alimens trop substantiels, salés, enfumés, acides, durs, épicés, flatueux; la viande, sur-tout le soir. Les Sujets foibles doivent cependant prendre proportionnément plus d'alimens, ou de plus nourrissans, que les Sujets forts, & qui ont déja de quoi soutenir la maladie; car il faut préparer le corps de maniere que la fievre varioleuse ne cause aucun dommage; mais il faut aussi qu'elle ne soit pas comme étouffée, parce qu'alors les boutons ne paroîtroient pas, loin de s'élever, de mûrir & de se dessécher.

Toutes les vues de la préparation doivent tendre, 1°. à empêcher que le Sujet ne soit pris d'aucune autre maladie que de celle qu'on veut lui donner: 2°. que le sang ne soit ni trop riche, ni trop appauvri, parce que, dans le premier cas, la fievre seroit trop forte, & dans le second, trop foible: car dans ce dernier cas, la matiere variolique se jette, comme on dit, sur les nerfs. 3°. A donner aux solides de la mollesse & de la flexibilité, de maniere qu'ils ne paroissent secs ni tendus; mais il faut leur donner aussi de la fermeté & certaine tension, s'ils sont trop relâchés. 4°. A corriger & améliorer une constitution bilieuse, parce

---

sieurs autres, m'ont prouvé que la réflexion que de Haen avoit faite contre cette pratique, étoit fort inutile. Le Docteur Hast inocula même cinquante-cinq enfans dans l'Ost-Bohtnie sans ces préparatifs. Il jugea sans doute qu'ils n'en avoient pas besoin.

qu'ordinairement elle eſt toujours expoſée à une petite-vérole de mauvais caractere. Telle étoit la conſtitution du Comte de Giſor, qui fut inoculé à l'âge de vingt-quatre ans, & ſoutint cette maladie avec tous les ſuccès, après les préparatifs convenables. On ſaigne les Sujets d'un tempérament ſanguin, lorſqu'on les inocule. Quant aux Sujets maigres, on leur fait prendre les bains domeſtiques; s'ils ont une poitrine foible, on leur donne du petit-lait, ou du lait de beurre, paſſé au tamis. Il faut auſſi guérir, avant l'opération, les autres maladies que peut avoir le Sujet, comme le dévoiement, la galle, les tumeurs, le pourpre; chaſſer (*a*)

(*a*) Tous les Médecins s'accordent à regarder les vers comme une occaſion de très-grand danger dans cette maladie. On a vu périr, dans des convulſions, des enfans au moment même de la déſiccation des boutons, quoique tout eût été très-bien juſques-là. Les vers qu'on trouve dans le corps des Sujets en avoient été la cauſe; & c'eſt ce qui doit rendre les Médecins attentifs aux ſignes qui peuvent déceler les vers dans ces circonſtances-ci. L'éthiops minéral ne peut donc qu'être très-utile, lors même qu'on n'apperçoit aucun ſigne d'affection vernimeuſe. Ce danger eſt égal dans la petite-vérole ſpontanée ou inoculée. J'inoculai, dit M. Murray, une petite fille de trois ans: pendant les préparatifs, je lui avois fait prendre inutilement quelques antivermineux & je lui vis, avec ſurpriſe, rendre un vers mort le troiſieme jour de l'éruption. Vers la fin de la maladie, elle en rendit encore un autre vivant, par l'effet d'un purgatif. Quoique l'Auteur diſe qu'il faut, avant d'inoculer, guérir les maladies que peuvent avoir les Sujets, il prétend néanmoins, en note, que l'inoculation opere tous les jours

les vers, &c. On prendra garde de pouſſer de nourriture ceux qui ſont accoutumés à manger beaucoup, & de les échauffer par quelque mouvement de colere. On ne leur permettra pas de jeux qui puiſſent leur nuire. Voyez-en un exemple dans les Mém. de Zurich, part. 3. page 47.

Ceux qui ſont d'une conſtitution bilieuſe doivent boire beaucoup, prendre un ou deux vomitif aſſez doux. On jettera dans leur ſoupe ou leur potage une goutte de vinaigre, ou un peu de jus de citron, évitant le lait & toute autre ſubſtance graſſe.

Ceux qui ne peuvent prendre des pillules, ſe prépareront avec de l'eau de goudron pendant trois ou quatre ſemaines, & prendront tous les quatre jours de l'électuaire lénitif, ou un autre laxatif doux quelconque, chacun ſelon l'âge. Celui qui ne (*a*) s'accommode pas de

---

les plus grands miracles, & conſeille d'y avoir recours, pour guérir des maladies incurables par tout autre moyen, telle que l'épilepſie, la perclusion des membres, les maladies de l'eſprit, les fievres intermittentes, opiniâtres, &c. Il cite, pour garants, les Mémoires de Gottingue, les Docteurs Lobb, Schulzenheim, Haartman, Bergius, Kirckpatrick, Muſſel; & M. Murray ajoute Toggemburger, dans le Recueil de Diſſertations de Sandifort; mais on ne nous dit rien des Sujets que l'inoculation a ſans doute fait périr. Sur cinq Sujets inoculés, il en eſt mort deux à Paris, il y a quelque tems. Ils ſeroient, dira-t-on, également morts de la maladie ſpontanée. La réponſe eſt, en vérité, admirable: & voilà comme on ſe tire de tout.

(*a*) Ce ſera le plus grand nombre en France.

l'eau de goudron, ſe mettra à une diete bien exacte, & ſe purgera pluſieurs fois. Mais j'ai d'autant plus de confiance au mercure, que je ne vois rien qui extermine ou affoibliſſe plus aiſément le principe de la diſpoſition qu'on a à cette maladie. Je conçus cette idée lorſque M. Van-G. fut pris d'une petite-vérole confluente. Je cherchai à en garantir ſes deux freres, & j'y réuſſis par le moyen des pillules mentionnées. Un d'eux en prit même à mon inſu pendant quelques jours, après que la fievre eut déja pris ſon cours : le troiſieme, il parut une légere éruption qui ſe paſſa le quatrieme avec la fievre. Cependant la fievre varioleuſe revint quatorze jours après, & il n'eut enſuite que cinq boutons.

Le Docteur Watſon voulut voir à Londres quelle différence il pouvoit réſulter de l'inoculation, avec préparation ou ſans préparation. Il inocula, ſelon la nouvelle méthode, huit enfans, dont quatre garçons & quatre filles, de l'âge de ſix à douze ans, après leur avoir fait prendre un laxatif de dix grains de jalap & quatre grains de calomelas : le moyen terme des boutons fut quatorze pour les garçons, & cinq pour les filles. Il inocula quatre autres garçons & quatre autres filles, après

---

Cependant on ne doit pas négliger cette eau. Si l'eſtomac, & ſur-tout la poitrine, s'en accommodent, elle peut opérer les plus heureux effets dans toutes les maladies où il s'agit de détruire un virus quelconque : j'en ai vu de très-bons effets. Sera-t-elle auſſi avantageuſe chez nous dans la petite-vérole ?

deux laxatifs d'infusion de senné & de syrop de rose : le moyen terme des boutons fut huit pour chacun. Il en inocula onze autres sans faire prendre de laxatif auparavant. Il y eut trente-deux boutons pour moyen terme. Tous avoient été également bien soignés & mis au même régime. En supposant donc que le danger de la petite-vérole soit toujours en (*a*) raison directe du nombre des boutons, chacun voit par ces expériences ce qu'on doit conclure de l'usage des laxatifs, pendant la préparation à laquelle on soumet les Sujets, même les plus jeunes. Voyez *la Préface* que le Docteur Bœck a mise à la tête de l'*ouvrage* de M. Dimsdale sur *l'Inoculation*, pag. 15.

L'eau seule ou coupée avec un peu de lait, le lait de beurre passé au tamis & coupé avec de l'eau, de la petite-bierre ou une décoction d'esquine, sont de très-bonnes boissons pendant la préparation. M. Tissot loue le petit-lait, & avec raison. Quant au manger, toutes les décoctions de gruaux, la pannade, le poisson grillé, ou cuit avec du pain émié, un peu de persil & de beurre, sont des alimens convenables : les épinards cuits dans du bouillon de viande pour le diner, & sans bouillon au souper : en général, tout légume est ce qu'il faut alors préférer. Il ne faut permettre aucune pâtisserie. Les enfans foibles peuvent prendre du bouillon de veau ou de volailles. Si le ventre est resserré, on leur donnera une compote de pommes, ou des prunes cuites : car ils doivent

(*a*) Cette supposition est-elle assez bien fondée ?

aller à la ſelle tous les jours. Les pauvres ſe contenteront de légumes de gruaux, de petit-lait : ce n'eſt peut-être pas le pis. On peut ſe livrer à ſon appétit au dîner ; mais il faut être très-ſobre le ſoir.

Il eſt cependant difficile de preſcrire une regle générale pour cette préparation, parce que chaque tempérament exige des modifications particulieres. Un enfant foible, pâle, ſouvent tourmenté par des humeurs acides, des vomiſſemens, ou par la diarrhée, ou qui a quelque diſpoſition au rachitiſme, demande une préparation beaucoup plus longue qu'un enfant fort, gai, & de bon appétit. Il ne faut donner à celui-ci que beaucoup de légumes ſur-tout & du petit-lait.

On penſe que le Sujet eſt aſſez préparé lorſqu'il a de l'appétit aux heures ordinaires des repas, qu'il a envie de dormir à ſon heure, qu'il s'éveille comme de coutume, qu'il rend ſes ſelles réguliérement, que le bas-ventre eſt mou, l'haleine douce, l'eſprit gai, le corps agile, leſte, prompt. Si pour lors la ſaiſon n'eſt pas trop chaude, ou plutôt, ſi elle eſt modérément chaude & humide, qu'il ne regne pas de maladie prédominante dont l'enfant ſoit attaqué, & que celui qu'on veut inoculer ne craigne point la maladie, alors on a tout lieu d'eſpérer de la réuſſite.

3°. La matiere de l'inoculation ſe prend ſur un autre Sujet ou avec une lancette ou avec un fil de coton. Les expériences des plus grands Maîtres prouvent qu'on ne doit pas néceſſairement attendre que les boutons de celui de

qui l'on prend le virus ſoient jaunes & mûrs. Quelques Inoculateurs ne ſe contentent pas de faire une ſeule inciſion, afin d'être plus aſſurés de leur opération. Ils imbibent leurs fils lorſque la fievre éruptive eſt au plus haut période, dans l'idée que le virus variolique eſt alors le plus énergique ; & s'ils ſe ſervent, pour opérer, d'une matiere qui vient de petite-vérole (*a*) inoculée, ils la prennent à la plaie même, prétendant qu'elle a là toute la force requiſe pour communiquer la maladie. Plus la matiere eſt nouvelle, plus elle a de vertu. Il n'eſt pas toujours aiſé de s'en procurer dans les campagnes ou les petites Villes : c'eſt pourquoi l'on fait très-bien de s'en munir dans l'occaſion, la prenant de Sujets qui ont une petite-vérole bénigne, & la gardant dans un vaſe de verre bien ſec & bien fermé. On ne peut déterminer (*b*) au juſte combien de tems cette matiere conſerve ſa vertu. Elle a bien opéré au bout de vingt-ſix mois & même de cinq ans & onze mois. La croûte des boutons peut ſe garder auſſi avantageuſement pour les mêmes vues.

Cette opération ſe pratique également dans toutes les ſaiſons de l'année, avec la prudence néceſſaire, dès qu'on eſt aſſuré des bonnes

---

(*a*) Ces précautions ſont fort inutiles, le pus d'une petite-vérole bénigne a pluſieurs fois produit une petite-vérole maligne & mortelle, & une petite-vérole maligne en a produit une très-bénigne, comme il eſt dit plus bas. Voyez Van-Swieten.

(*b*) Voyez auſſi Van-Swieten.

diſpoſitions du Sujet. A Conſtantinople, on ne la fait qu'en hiver, parce qu'il y regne communément en été ou la peſte ou des fievres d'une nature peſtilentielle : car il faut différer juſqu'à ce que les autres épidémies aient entiérement ceſſé, ou l'on expoſe les Sujets à de grands dangers. Un Médecin fit inoculer ſon fils, lorſqu'il couroit des fievres pourprées ; obligé de voir beaucoup de malades, il communiqua cette fievre à ſon fils : le pourpre diſparut bientôt ; les boutons firent éruption, & la maladie fut de bon caractere. On prit de la matiere de ſes boutons pour inoculer, & l'on fut tout étonné de voir le pourpre mêlée avec la petite-vérole. Ce fut un bonheur que les Sujets qui en avoient été inoculés s'en tiraſſent bien. Mais c'eſt toujours une imprudence que d'employer une matiere auſſi ſuſpecte. Voyez *Journ. des Savans* 1766, *Janv.*

5°. Le lendemain de l'inoculation, l'on donne un laxatif très-doux. On peut auſſi faire mettre les pieds dans l'eau tiede le ſoir, & continuer ainſi.

On choiſit, pour faire l'ouverture, l'endroit du bras, où l'on ouvre ordinairement le cautere. Je préfere toujours le bras à la jambe, parce que l'inoculé peut aller & venir ſans douleur. L'ouverture ſe fait longue d'un demi-pouce, ſans entamer toute la peau, de ſorte qu'il ne ſorte à peine qu'une goutte de ſang. On y place alors le fil impregné du virus, & ſans emplâtre, à moins que cela ne ſoit néceſſaire le premier jour. Il faut auſſi mettre un peu de coton entre l'ouverture & le linge

qu'on poſe deſſus, de peur qu'il ne s'attache à la plaie; & l'on aſſure cela avec une bande peu ſerrée. L'onguent digeſtif eſt abſolument inutile. Les enfans ont volontiers peur de cette ouverture, ſur-tout s'il la faut faire en pluſieurs endroits. Je préfere un véſicatoire auſſi borné qu'on le voudra. On le leve dès qu'il a produit ſon effet. Si on le poſe le ſoir, on le retire le matin, & l'on enleve en même tems l'épiderme. On lave l'endroit avec un linge mouillé. On y poſe enſuite le fil impregné qu'on recouvre d'un peu de coton, & l'on aſſure cela avec la bande. Le Docteur Haſt prend la croûte de deux boutons, l'écraſe, la poſe ſur la plaie & la recouvre de l'épiderme qu'on avoit enlevé. Ce moyen lui paroît le plus avantageux. Si l'on s'apperçoit après un ou deux jours, que l'endroit ne devienne pas rouge, on y remet un nouveau fil, & l'on réitere encore cette manœuvre, s'il eſt beſoin; ce qui eſt très-rare. Le Docteur Schulzenheim y met en même tems trois fils, pour ſe mieux aſſurer de l'opération. C'eſt ainſi que trois perſonnes de la Famille Royale viennent d'être inoculées ici.

On peut auſſi amener celui qu'on veut inoculer dans la chambre d'un Sujet pris de cette maladie, ſoit par inoculation, ſoit ſpontanément. On plonge alors la pointe d'une lancette dans un bouton bien mûr, & l'on fait auſſitôt une petite ouverture à la peau, & très-peu profonde. On a ſoin de prendre, s'il eſt beſoin, d'autre pus pour en frotter les bords de la plaie, avec le plat de la lancette, en écartant les levres de l'ouverture avec le pouce

& l'index. Pour moi, je crois qu'il eſt de la prudence de ne pas laiſſer entrer celui qu'on veut inoculer dans l'appartement même de celui qui a la maladie, quoiqu'il puiſſe être dans la même maiſon. Les Docteurs Schulzenheim & Aman n'inoculoient que dans la chambre voiſine. M. Bœck a fait voir quelles étoient les autres précautions qu'il falloit prendre, dans ſa Préface de la Traduction Suédoiſe de l'ouvrage de M. Dimſdale.

J'inoculai, le printems dernier, trois enfans, deux comme je l'ai expoſé ci-devant, & le troiſieme ſelon la pratique de Dimſdale, avec cette différence qu'au lieu de lancette, je me ſervis d'un véficatoire & du fil impregné. L'inoculation ne prit pas ſur le premier; je remis pluſieurs fois du fil, mais inutilement. Là-deſſus, la mere ſe rappela que cet enfant avoit eſſuyé la petite-vérole. Le ſecond eut la maladie, & très-bénigne; mais il étoit ſi ſenſible, que je pus à peine le faire tirer quelquefois du lit, & encore moins lui faire prendre l'air. Le troiſieme ſe trouva très-bien, n'eut que très-peu de boutons, étoit gai, & prenoit volontiers l'air, lorſqu'il ſe ſentoit moins bien; ce qui lui rendoit toute ſa vivacité. Il n'eut pas beſoin d'autres ſecours. M. Haſt a ſouvent mis en uſage la pratique de Dimſdale, & s'en loue beaucoup. Il a même remarqué que les gens de la campagne ſe prêtoient plus volontiers à l'inoculation de leurs enfans depuis qu'il avoit adopté cette méthode. Les enfans ont beſoin de bien moins d'attention & de ſoins. D'ail-

leurs, la liberté qu'on leur accorde leur plaît beaucoup plus que de garder la chambre.

Lorſqu'on recouvroit tous les jours la plaie d'un nouvel emplâtre, il étoit difficile de reconnoître l'effet que le pus avoit produit dans cette ouverture.

Le lendemain de l'opération, il ne ſe fait encore voir aucun changement; mais le troiſieme jour la peau ſemble commencer à ſe retirer le long des bords; il ſe fait ſentir un prurit, & l'on voit de la rougeur. Le quatrieme ou cinquieme, on remarque une vraie ſuppuration: l'Inoculé ſe plaint de quelque ſenſibilité ſous l'aiſſelle, de douleur aux épaules, & l'on diſtingue une eſpece de raie pâle dans l'ouverture: il s'éleve nombre de veſſicules autour, & la rougeur ſe porte plus loin. Le cinquieme ou le ſixieme, ou du ſeptieme au huitieme, l'Inoculé commence à ſentir un mal-aiſe, certaine triſteſſe, un léger friſſonnement. Le viſage devient rouge, la tête peſante. On y ſent du mal, de même qu'au dos; enfin, paroiſſent les nauſées & le vomiſſement. La fievre ſe met de la partie; elle dure trois jours, & ſe fait ſeutir le plus le dernier. Alors l'ouverture ou la fente eſt ſeche; la croûte en eſt terne, livide, & la rougeur eſt encore plus étendue autour. Pour lors, la fievre eſt ſi traitable, que le malade peut ſortir. A ce moment, je fais tomber ſur les yeux un linge, ſur lequel on a broyé un peu de camphre, de maniere que, fixé ſous le bonnet, il deſcend juſques ſur les paupieres. Vers le onzieme jour, ou le troiſieme depuis le commencement de la fievre, les

boutons paroiſſent peu à peu, & la fievre tombe avec le mal-aiſe qui l'accompagnoit. Le malade eſt alors hors de danger. La plaie rend auſſi beaucoup de pus, ſur-tout lorſque les boutons ſe deſſéchent. Ces boutons deviennent d'abord jaunes, mûriſſent, & enfin, tombent par croûtes; de ſorte que tout eſt terminé du dix-huit au vingt de l'opération; & quelquefois le malade n'a pas une ſeule cicatrice. Rarement les Sujets ont la fievre ſuppuratoire, à moins que les boutons ne ſoient en très-grand nombre. On la fait ceſſer par un doux laxatif.

Les malades continuent la même diete qu'auparavant, & n'ont beſoin que de doux évacuans, ſi la nature n'opere pas elle-même quelques ſelles. On permet aux Sujets d'être levés & de ſe promener dans la chambre, évitant le grand mouvement, ſur-tout celui du bras où l'on a inoculé. Ce bras ne doit pas non plus être gêné ou ſerré par les habits; autrement il s'enfle, rougit, ſe couvre de véſicules; mais on fait aiſément diſparoître cela par un laxatif & quelque emplâtre déſiccatif.

La plaie de l'inoculation ſe ferme lentement. Lorſque les boutons mûriſſent, elle ſe dilate ſans s'alonger, quelquefois même elle ſe raccourcit. Le moment de la déſiccation des boutons eſt celui où elle rend communément le plus de pus, & cet écoulement eſt entiérement le même que le pus des boutons. On la laiſſe donc couler librement: néanmoins ſi le flux étoit trop conſidérable, on ſerreroit l'ouverture avec une bande, en la couvrant de charpie auparavant: autrement elle pourroit s'enfler &

devenir calleuſe. Dans quelques Sujets, elle reſte ouverte quinze jours ; dans d'autres, elle ſe ferme plutôt.

Si, après les préparatifs convenables & l'opération bien faite, l'inoculation eſt ſans ſuccès, & que la plaie ſe ferme entiérement, ſans ſe rouvrir dans l'eſpace de ſix jours, alors, 1°. ou le malade a déja eu la maladie, & ne l'aura par conſéquent plus ; 2°. où il ne l'aura jamais, quoiqu'il ne l'ait pas encore eue ; 3°. ou le fil impregné étoit trop vieux, ou s'eſt dérangé ; 4°. ou le virus a été enveloppé par les gouttes de ſang, qui l'ont chaſſé dehors en s'écoulant. Dans ces circonſtances, on réitere l'opération, parce que celui qu'on vouloit inoculer pourroit être pris de la maladie pendant ce tems-là. On ne riſque rien de le faire auſſitôt, quoique pluſieurs Médecins aient jugé à propos de laiſſer paſſer douze jours.

Il ne faut pas non plus s'inquiéter s'il ſe paſſe quelques jours de plus que de coutume, avant qu'on voie l'effet marqué de l'opération. Un fils unique fut inoculé à l'âge de treize ans. Le quatrieme jour il ſe ſentit un léger tremblement au bras gauche, où l'on avoit fait l'inciſion. Le ſixieme jour, on apperçut une petite croûte ſur la plaie. Le Sujet ſentit de la douleur à l'aiſſelle. Le huitieme jour, la fievre parut, augmenta le neuvieme avec des douleurs au dos & à la tête : le vomiſſement ſuivit : la ſueur fut conſidérable. Ces ſymptômes ne durerent que quelques inſtans. Le dixieme, ſurvint un faignement de nez peu conſidérable, & l'on n'apperçut encore aucuns boutons. Le pere étoit

inquiet. Le Médecin examina la plaie le douze, il la nettoya & trouva sur ses bords cinq boutons bien marqués : malgré cela, il y remit encore de nouveau pus. Le lendemain, le malade eut au visage, aux lombes & aux genoux, quatre autres boutons, qui s'éleverent comme les premiers, mûrirent, se dessécherent & tomberent en croûte. La plaie rendit beaucoup de pus pendant vingt-quatre jours, & tout se termina par-là.

On voit donc que le virus, qui fut mis en second lieu dans la plaie, ne produisit rien ; autrement, il auroit paru une nouvelle fievre le septieme jour, une nouvelle éruption : ce qui n'arriva pas.

Il est bon de remarquer encore que le tems où la fievre paroît dans l'inoculation, n'est pas bien déterminé. Quatre enfans furent inoculés le même moment à Stockholm, & avec le même virus ; l'un d'eux eut la fievre deux jours plus tard. Quelquefois l'effet de l'inoculation ne s'est manifesté que le quatorzieme jour, & même le vingt-six ; mais ces exemples sont rares. Dans ce dernier cas, le Sujet avoit déjà le principe actuel de la rougeole dans le sang : l'enfant s'en tira cependant très-bien. D'abord il essuya la rougeole, & ensuite la petite-vérole. On a vu aussi la fievre ne paroître qu'après la onzieme semaine de l'inoculation. Pendant ce tems-là le Sujet ne s'étoit pas trop bien trouvé. Voyez-en plusieurs autres exemples dans l'*Analyse* de Kirkpatrik, pag. 102. Néanmoins, il est plus avantageux que les choses viennent à leur tems.

Celui qui ſoigne l'Inoculé, doit être sûr d'avoir eu la maladie. Une mere fait inoculer ſes enfans, les ſoigne, croyant avoir eu la petite-vérole; elle la gagne & (*a*) en meurt. Celle qui ſoigna la Ducheſſe d'Orléans a péri de même.

Il ne faut pas omettre la ſaignée, pour peu que le Sujet ſoit ſanguin; autrement, les yeux deviennent rouges, & l'éruption eſt ſemblable à celle de la fievre ſcarlatine.

Dans quelques Sujets, on voit d'abord beaucoup de boutons, dont une grande partie ſe deſſéche avant qu'on s'en apperçoive; de ſorte qu'il n'y en a que peu qui viennent à maturité, & parcourent le période ordinaire. Les enfans (*b*) gras en ont plus que les maigres; & les bruns, à ce qu'on prétend, plus que les blonds.

Il eſt rare qu'on ait beſoin, contre la fievre, d'autre choſe que de thé léger, ou de petit-lait, extrait avec la bierre. Mais ſi elle eſt forte, & la reſpiration difficultueuſe, on peut donner un lavement ou faire une ſaignée. Si l'on veut abſolument faire prendre quelque drogue, on donnera une émulſion légere, avec un peu de ſel de nitre; la doſe ſera d'une taſſe toutes les deux heures. On n'y fait préparer que peu à la fois, parce qu'elle contracte une mauvaiſe ſaveur. En général, on ſe ſervira, s'il eſt beſoin, des boiſſons rafraîchiſſantes

(*a*) J'ai vu deux exemples de pareille événement.

(*b*) Il n'y a rien de régulier à cet égard.

dont

dont j'ai donné les formules aux Chapitres des fievres intermittentes. Ou l'on boira de l'eau ſimple, & l'on ſe tiendra hors du lit.

J'ajoute que dans le cas de grande fievre, il faut donner au malade un laxatif, dès le ſecond jour de la fievre, ou au commencement du troiſieme. On ne tarde pas à en voir l'effet. La fievre ſe calme dès que le laxatif a opéré; l'éruption paroit, mais quelquefois ſi petite & ſi bénigne, que le malade doute même s'il a la petite-vérole. Il eſt néanmoins très-certain que le Sujet a eu la maladie par cette inoculation, puiſque c'eſt en vain qu'on a tenté de la pratiquer une ſeconde fois ſur les Sujets qui en avoient eu ſi peu par ce moyen.

Le Docteur Bierchen inocula un Sujet de douze ans, ayant beaucoup de ſang, le viſage rouge comme une roſe, & quelque choſe de hagard dans les yeux. Il fut malade au tems ordinaire, eut une fievre des plus fortes; ſon viſage devint d'un rouge pâle; il tomba dans un ſommeil ſi profond, qu'on l'eût cru en léthargie. On l'enleva du lit pour le promener çà & là dans la chambre. Enſuite on lui donna un lavement & des médicamens rafraichiſſans: la fievre ſe ſoutint encore très-forte. Dès qu'il eut pris de la poudre mentionnée *de créme de tartre & de jalap*, & qu'elle eut opéré, il fut entiérement à lui-même. Les boutons pouſſerent; mais ſi imperceptiblement & en ſi petit nombre, que le Docteur craignit que le Sujet ne fût pas à l'abri de la contagion. Il fut donc encore inoculé deux mois après,

ſelon la méthode de Dimſdale, mais inutilement.

Comme le ſaignement de nez eſt fréquent dans ces maladies, il eſt bon d'en connoître les ſignes. On aura lieu de s'y attendre lorſque les malades ſentiront un point de côté, des douleurs de tête, de la démangeaiſon au nez, auront les joues très-rouges. Ce ſaignement ne doit s'arrêter que lorſqu'il eſt conſidérable, ou qu'il affoiblit le Sujet. Dans ce cas, on roule un linge ou un peu de charpie, qu'on imbibe d'un mélange d'alun & de blanc-d'œuf triturés enſemble. Mais un ſeul lavement eſt quelquefois ſuffiſant pour arrêter cela; car un Sujet qui ſaigne du nez, a communément le ventre reſſerré.

Le vomiſſement s'arrête (s'il eſt trop grand) avec un ou deux lavemens, ou avec un ſachet de menthe crépue & d'un peu de ſafran, qu'on fait bouillir dans le vin. On preſſe légerement ce ſachet, & on l'applique au creux de l'eſtomac; ou l'on boit ſimplement de l'eau chaude. Ce vomiſſement ceſſe de lui même, lorſque les boutons ſont entiérement ſortis.

Les enfans qui s'endorment pendant la fievre, s'éveillent ordinairement en ſurſaut & tout effrayés des ſonges qui les troublent, ſurtout s'ils ne voient pas à côté du lit la Garde qui y étoit lorſqu'ils ſe ſont endormis. Cet effroi ſe diſſipe au moment qu'on leur parle.

Le délire ou le tranſport n'eſt pas un mauvais ſigne. Un ſaignement de nez, un peu de poudre camphrée ou un lavement, le font ceſſer.

Le tremblement de la levre inférieure eſt un ſigne de vomiſſement, ou au moins de nauſées.

Si l'enfant avoit été pris d'éclampſie auparavant, ou étoit tourmenté de maux de dents, il eſt poſſible qu'il ait des convulſions ou l'éclampſie la premiere nuit de la fievre, ou plutôt, quelques inſtans avant l'éruption des boutons. C'eſt ordinairement le ſigne précurſeur de petite-vérole bénigne. Un lavement appaiſe ces ſymptômes. Rarement on a beſoin d'autre choſe que d'un peu de poudre camphrée, ou d'une autre poudre faite avec quelques grains de muſc broyé avec dix grains de ſucre, que l'on fait prendre à l'enfant auſſitôt qu'il peut avaler.

Mais ſi l'enfant eſt inquiet, s'agite, ne dort pas, on lui fait prendre, vers la nuit, du *ſyrop diacod*, ou de l'élixir parégorique, qu'on mêle avec un ſyrop, ſur-tout celui de framboiſe.

Si l'enfant eſt foible, & que les boutons ne jauniſſent ni ne mûriſſent pas, on lui donne un peu de quinquina toutes les trois ou quatre heures, comme je l'ai déjà dit, ou comme on le verra dans l'article des fievres intermittentes.

Lorſque les boutons ſont deſſéchés, il faut purger ſix ou ſept fois, avec trois ou quatre jours d'intervalles. Le Sujet s'abſtiendra de tout aliment trop nourriſſant, ou trop difficile à digérer: autrement, il pourroit ſurvenir une éruption aux bras, aux jambes, au dos, à la poitrine, & accompagnée d'une grande démangeaiſon. Si le malade ſe grattoit alors inconſidérement, il en ſortiroit une ſéroſité

acrimonieuſe, dont les ſuites ne ſeroient que très-déſavantageuſes. Ce n'eſt pas ſans une très-grande utilité qu'on fait boire alors aux enfans, pendant quatorze jours, une tiſanne de ſquine, coupée avec du lait. Les plus âgés pourront boire une décoction de gayac, également coupée avec du lait.

Je ferai encore les obſervations ſuivantes ſur la maniere d'inoculer. Si l'on met du pus de petite-vérole, ou la croûte des boutons deſſéchés, ſur quelque endroit de la peau, & qu'on le recouvre d'un emplâtre, afin que le virus ne s'évapore pas, mais paſſe, au contraire, dans les pores, la maladie ſe communique également. Cette opération ſe fait avec plus de certitude, ſi l'on mêle le pus avec un onguent, pour pouvoir le faire entrer en frottant. Mais il ne doit pas y avoir de camphre; car le virus perd alors toute ſon énergie. On s'eſt ſervi de cette méthode avec ſuccès à Londres & à Leipſick. Voici un exemple. Un pere avoit une fille âgée de dix ans, & il la chériſſoit extrêmement. La crainte du danger l'emporta chez lui ſur l'amour paternel; ou plutôt, la tendreſſe lui fit prendre la ſage précaution de garantir ſa fille d'une petite-vérole naturelle. Il mêla du pus avec un peu de pommade inodore, en oignit le dedans d'un gant à l'entre-deux du pouce de l'index, & du doigt du milieu, le fit mettre à ſa fille. Le huitieme jour elle eut une petite fievre: le onze les boutons parurent, ſuivirent leur période avec un bon caractere, & tomberent ſans laiſſer preſque aucune cicatrice.

Le Docteur Bergius, Membre de l'Académie des Sciences de Stockolm, rapporte auſſi le fait ſuivant. Un enfant qui eut une petite-vérole mortelle, prit le ſein de ſa mere pendant cette maladie. La mere fut attaquée de petite-vérole, mais très-bénigne : les boutons firent éruption au ſein gauche, & ſur-tout autour du mamelon. Il n'en parut que quelques-uns au viſage, & preſque point au reſte du corps.

On peut ranger parmi les inoculés, ceux qui ont gagné la maladie en maniant la main, le pied d'un de ces malades.

Il n'eſt pas poſſible de gagner la petite-vérole autrement que des différentes manieres dont j'ai parlé ; c'eſt-à-dire, par le contact. Et l'on conclura aiſément de tout ce que j'ai dit, que celui qui eſt pris de la contagion, lorſqu'il eſt bien préparé, eſt toujours le moins expoſé.

Additions.

Avec cette bonne diſpoſition de corps, il eſt sûr qu'il y a beaucoup moins de danger ; mais il peut arriver auſſi qu'on ſoit inutilement inoculé, comme je l'ai déja dit. L'expérience a prouvé que pluſieurs ont eu la maladie ſpontanée après avoir été inoculés ſans ſuccès. On a donc plus d'aptitude à cette maladie dans un tems que dans un autre. Voilà pourquoi pluſieurs Médecins, jaloux de s'aſſurer ſi le ſujet, après une premiere tentative infructueuſe, n'avoit réellement pas l'aptitude actuelle, ont réitéré trois & quatre fois l'éruption. D'ailleurs,

les Profeſſeurs Acrel & Schulzenheim ont produit des exemples qui feroient croire que le virus variolique de certains Sujets a plus d'efficacité ſur un individu que ſur l'autre. Après avoir tenté ſans ſuccès avec le pus d'un ſujet, il faut donc eſſayer avec celui d'un autre. Haller nous apprend que ſa fille, âgée de quinze ans, fut inoculée trois fois inutilement. Elle ſe maria, eut ſept enfans, dont elle ſoigna la plupart pendant leur petite-vérole, ſans être attaquée de la maladie. Je ne parlerai pas d'autres Médecins qui ont encore réitéré plus ſouvent cette opération. J'ai déja dit que l'âge le plus tendre pouvoit être inoculé. J'ajouterai que l'on a même fait l'eſſai ſur des enfans d'un jour, & avec tous les ſuccès. Les Médecins Suédois n'ont pas encore oſé faire la tentative ſur des enfans ſi jeunes. Les moins âgés avoient quatre ou ſept mois. Le Docteur Percival s'étoit oppoſé aux avis de M. Maty; mais l'expérience a décidé la choſe. Voyez les Mémoires de la Société Hollandoiſe des Sciences. part. 6. p. 327, & *Eſſais de Médecine & Expérienc.* 1772. p. 351 & ſuiv.

Pendant l'opération même de l'inſertion, j'ai ſoin de faire tenir un mouchoir ſur la bouche & le nez, de peur que le pus variolique ne porte quelque émiſſion dans le corps, par l'une ou l'autre de ces deux voies, & ne cauſe ainſi une petite-vérole naturelle. M. *Caſim. Medicus* n'a pas goûté cette précaution. Voyez ſes Obſervations, l. 2. p. 771. Je penſe auſſi qu'un Médecin ne doit pas viſiter le ſujet inoculé

ſans avoir changé (*a*) d'habit, lorſqu'il a pluſieurs Sujets à traiter de la petite-vérole. Le Sujet qui vient d'être inoculé ne doit pas non plus ſe trouver avec un autre Sujet, qui vient d'eſſuyer la maladie, avant qu'on ſoit ſuffiſamment aſſuré que l'inſertion du pus à produit ſon effet. Pour cela, il faut examiner la plaie avec la plus grande attention. Autrement, on riſque de le voir pris de la maladie ſpontanée. J'ai même défendu de remettre à un Sujet inoculé, une lettre qui venoit d'un endroit où regnoit la maladie, parce que j'avois eu preuve que la contagion s'étoit communiquée par cette voie, à la diſtance de dix-huit milles. Ainſi,

(*a*) Des gens peu réfléchis ne croiroient peut-être pas de quelle importance eſt cet avis, tant pour le Sujet inoculé que pour les autres malades que voit le Médecin dans le même tems : mais il eſt conſtant qu'un Médecin porte, avec ſes habits, les exhalaiſons des malades qu'il voit, & peut en impregner les uns ou les autres, par ſa ſeule préſence. Voici un fait bien certain. Un Médecin traitoit une femme en couche ; pendant ce tems-là il fut appelé chez une perſonne priſe d'une fievre extrêmement mauvaiſe, & dont le Sujet manqua de périr. Le troiſieme jour de l'accouchement de cette Dame, il vint la voir en ſortant de chez cet autre malade A peine fut-il à ſon lit, qu'elle lui dit : « Eh ! Monſieur, que vous ſentez la » fievre : quelle odeur ! » Le même jour au ſoir, elle fut dans un aſſoupiſſement extraordinaire, paſſa une très-mauvaiſe nuit. La fievre maligne ſe manifeſta avec les plus dangereux ſymptômes ; & en trente-huit heures elle en mourut. Il eſt donc auſſi poſſible qu'une autre maladie ſe communique au Sujet pris de la petite-vérole. Or, quel danger de la complication dans une maladie déja ſi critique d'elle-même ?

Sutton & Dimſdale ne m'ont pas paru aſſez prudens ſur cet article. Cependant, Dimſdale conſeille à un Sujet de ne pas ſe trouver en compagnie, où il pourroit propager la maladie par les émiſſions qui ſortoient de ſon corps, & avoient alors toute l'odeur fétide qu'elles ont dans ces circonſtances. Quoiqu'il ſoit aſſez probable que la matiere fluide & ſubtile qu'on prend dans un bouton, ne jette aucune émiſſion, car on n'y ſent aucune odeur, il eſt cependant vrai que lorſque la matiere des boutons eſt mûre, elle a une odeur révoltante & fort active, & peut communiquer la maladie très-promptement. Auſſi ceux qui ne prennent pas de tabac, ſentent aiſément ſi la matiere eſt à ſa maturité: & l'haleine d'un Sujet inoculé leur décele (*a*) ſur le champ ſi l'inſertion a produit ſon effet. On peut donc être pris de la maladie par la reſpiration d'un de ces malades, à la maturité de la matiere, ſi l'on n'a pas eu la maladie. La Princeſſe Hedwig Sophie en fut priſe en paſſant dans une anti-chambre, près duquel étoit un de ces malades. Frappée de l'odeur qu'exhaloit le Sujet, elle ſe mit ſur le champ ſon mouchoir ſur la bouche & le nez; mais le virus avoit fait ſon impreſſion, & elle mourut de la maladie.

L'Auteur dit qu'après l'éruption & la ceſſation de la fievre, il n'y a plus rien à craindre

(*a*) Ces gens *tam nare ſagaci* ſont rares. Pluſieurs faits prouvent qu'avec les ſymptômes les plus caractériſés, quelques Inoculateurs célebres ſe ſont trompés.

pour le malade, en ſuppoſant ſans doute une conduite exacte à tous égards. Voici cependant l'obſervation de l'habile Traducteur Allemand.

Preſque tous les Inoculateurs nous aſſurent la même choſe. Qu'il me ſoit néanmoins permis de faire quelques réflexions à ce ſujet; car il eſt des exceptions. La fievre & les autres ſymptômes qui ont précédé l'éruption, peuvent en général nous indiquer ſi la maladie ſera bénigne ou non; mais il eſt pareillement vrai que la moindre choſe peut rendre la maladie très-mauvaiſe & mortelle. Un enfant de ſix mois en mourut, ſans aucuns mauvais ſymptômes précurſeurs, parce que (*a*) l'éruption ne parvint pas à une ſuppuration légitime. Il ne ſortoit des boutons qu'une ſanie acrimonieuſe & pénétrante. J'inoculai un enfant qui n'avoit pas encore un an, mais déja ſevré. Quelque répugnance que j'euſſe à le faire, dans un âge ſi tendre, je crus ne pas devoir différer, parce que ſes freres & ſœurs devoient être bientôt inoculés; & que, conſéquemment, on avoit à craindre pour lui la maladie naturelle. D'abord je le purgeai très-doucement, lui fis mettre les pieds dans de l'eau tiede, deux fois, le ſoir; & pendant la maladie, il étoit

(*a*) Ce raiſonnement n'eſt pas abſolument juſte. On voit que ce n'eſt pas directement par le défaut de ſuppuration légitime que cet enfant mourut, mais par la mauvaiſe diſpoſition de ſes humeurs, ou parce que le pus lui porta peut-être dans le corps un principe acrimonieux, dont l'enfant ne fut pas en état de ſoutenir l'impreſſion.

dans une chambre bien aérée, & modérément chaude. L'effet de l'inſertion ſe décela le ſept, comme chez les autres, par un ſommeil inquiet; & le huit, par la rougeur du viſage & de la ſoif. Je n'apperçus aucuns autres ſignes qui décelaſſent de la fievre. Quatre jours après, il parut quelques boutons au-deſſus du nez, deux autres au dos & pluſieurs aux lombes. Tout le danger ſembloit être paſſé, & je ne m'attendois plus qu'à voir paroitre quelques autres boutons çà & là. Néanmoins une obſervation du Docteur Schintz (voy. Dimſdale) me donnoit quelque inquiétude. Cet homme attentif avoit remarqué que la pâleur des plaies, entre autres ſignes, déceloit, dans le cas d'inoculation, une petite-vérole qui n'étoit pas de trop bon caractere; & l'enfant ſe trouvoit dans ce cas là. Les deux plaies étoient encore fermées le ſixieme jour de l'inſertion, ſans enflure & ſans rougeur remarquable, quoiqu'il ſe fût levé quelques véſicules aux environs. L'enfant avoit, d'ailleurs, certain air hagard qui ne me plaiſoit pas; mais cela diſparut le deuxieme jour après l'éruption. L'enfant reprit certain air de gaieté. Ce même jour & le ſuivant il parut nombre d'autres boutons ſur la levre inférieure, à la pointe de la langue, & à la partie chevelue de la tête, ſans que les boutons ſuiviſſent l'ordre des parties: ils ne s'élevoient pas & ne venoient pas à ſuppuration, quoique leur baſe fût ceinte d'un trait rouge. L'enfant paſſa trois jours & trois nuits à pleurer & à gémir. Sa voix étoit un peu rauque; cependant il avaloit bien, & la

reſpiration étoit libre. Trois jours après cette éruption, il parut une eſpece d'éruption miliaire, (ou *pétéchiale*, ce mot allemand eſt équivoque *frieſelichter*, que M. Murray rend par le mot anglois *rash*, eſpece de taches rouges ou pétéchies,) éruption qui n'eſt pas extraordinaire avant celle de la petite-vérole, mais qui arrive rarement pendant la maladie. L'enflure du viſage, déja très-ſenſible le quatrieme jour au matin, augmenta avec beaucoup de rougeur & une fievre aſſez forte; de ſorte que le ſeptieme jour les yeux étoient preſque fermés. Je lui fis donner des boiſſons acidules convenables, d'autres calmans, & des lavemens. En vain eus-je recours au ſyrop diacod vers le ſoir, pour procurer du repos. La ſquine, (*die china*, dit le texte allemand, l'entend-il du quinquina, comme quelques Auteurs de ſa Nation?) la ſquine, dis-je, produiſit un des plus heureux effets: les boutons s'éleverent & vinrent à ſuppuration. L'acide vitriolique calma les chaleurs, les ſpaſmes & l'inflammation du viſage. L'enflure paſſa inſenſiblement de cette partie aux mains. Enfin, la nature ſeconda mes ſoins; la plaie droite rendit un écoulement conſidérable de pus, ce qui dura même long-tems après la déſiccation des boutons. Je ne déciderai pas ſi l'abondante ſalivation fut occaſionnée par l'éruption imminente des dents, ou ſi elle fut une vraie criſe. Les urines abondantes doivent, ſelon moi, être regardées comme un effet des acides. La rougeur de la peau entre les boutons du viſage ſe ſoutenoit encore pendant leur déſiccation; & je

crois que l'on auroit trop différé d'ouvrir les boutons, ſi l'on avoit attendu juſqu'à ce que la rougeur eût diſparu. La déſiccation ſe fit à tems convenable ; mais elle laiſſa de grandes taches rouges & des cicatrices conſidérables. Je lui fis prendre, à ce période, un purgatif de manne & de ſel de ſegnette, comme à ſes freres & ſœurs.

M. Murray, ni ceux qui ont inoculé des enfans d'un âge ſi tendre, ne nous diſent point quelle fut préciſément la diete de ces petits individus, lorſqu'ils ſe trouverent ſevrés. Cependant l'Auteur inſiſte très-fort ſur cet article. Le Profeſſeur Bergius inocula deux enfans mis à une diete légitime ; leur petite-vérole fut très-bénigne. Une domeſtique inoculée avec eux en eut une très-mauvaiſe : elle avoua que devant & après l'inſertion du pus, elle avoit mangé de petits harengs ſalés, du lard, &c. ſans qu'on s'en apperçût. Le Profeſſeur Acrel rapporte auſſi, dans le même ouvrage, combien il eut de peine à ſauver une jeune fille, qui avoit mangé des épinards réchauffés, dans un vaiſſeau *de cuivre*, *ſans doute* qui n'étoit pas étamé. Si deux autres femmes qui en avoient mangé ne s'en étoient pas trouvées incommodées, on auroit ignoré la cauſe du danger que cette fille avoit couru. Ces deux faits nous prouvent combien il faut être attentif ſur les moindres circonſtances, lorſqu'on inocule. L'honneur du Médecin y eſt ſur-tout intéreſſé, ſans parler de la vie du malade. Voyez les circonſtances de ces deux faits dans l'ouvrage ſuédois, *Détails donnés au College Royal de*

Médecine, 1764. p. 14 & 255. *Berettelſer Lemnade, til. Kongl. Coll. Med.*

Avant de finir ce Chapitre, dit l'Auteur en notes, je dois répondre à une objection ſpécieuſe qu'on fait contre l'inoculation. On dit qu'elle peut propager la maladie d'une maiſon à l'autre, ſoit que le Médecin la porte lui-même avec ſes habits impregnés de la vapeur qu'exhalent les malades, ſoit ceux qui les ſoignent; d'où il doit néceſſairement réſulter que la contagion regne dans un endroit plus ſouvent qu'il n'a coutume d'arriver. Cette objection tombe d'elle-même, ſi l'on réfléchit que les détails qu'on a produits à cet égard ſont faux. L'épidémie qui regna à Boſton en Avril & Mai 1722, ne venoit pas de l'inoculation, puiſque l'on n'y a commencé cette opération qu'au mois d'Août ſuivant. L'épidémie qui regna à Paris en 1762, n'en venoit pas non plus, puiſque l'inoculation n'y fut pratiquée qu'en 1763. Et l'on ne voit pas que la contagion ſe ſoit répandue en Angleterre, ni à Stockholm, par les Hôpitaux deſtinés à cette opération. C'eſt ce qu'on n'a même pas vu dans toute la Suede ni dans toute l'Angleterre, où l'on a inoculé tant de monde. Pour cet effet, on empêche tous ceux qui n'ont pas eu la maladie, d'approcher de ceux qu'on inocule. Nous ſommes en Suede plus prudents qu'on ne le fut en Angleterre, lorſqu'on commença d'inoculer; car on permit à ſix filles d'aller voir l'enfant de M. Batt, & de le careſſer pendant la maladie. Il en réſulta qu'elles eurent toutes ſix la petite-vérole. Voyez Kirckpatrick,

Analyſe, p. 119. Après la maladie, on doit laver & expoſer les habits à l'air. On ouvre toutes les fenêtres, les portes; on balaie, nétoie bien l'appartement, & l'on brûle les croûtes des boutons. (Il ſeroit encore très-avantageux de brûler quelques réſines, mêlées avec des aromates, dans ces appartemens, pour les purifier entiérement.) On n'a jamais remarqué qu'un Sujet ait été pris de la maladie en plein air. On doit ſuppoſer trop d'honneur & de probité aux Médecins, pour chercher à répandre la contagion. S'ils ſont obligés de voir d'autres malades, ils doivent changer d'habits en allant chez les uns & chez les autres, comme on l'a déja dit: ce ſont des précautions qu'on ne néglige pas chez nous. D'après la volonté du Roi, l'inoculation ne ſe pratique que ſous l'inſpection d'un Médecin; & le Médecin qui a ſoigné un de ces malades, ne ceſſe de ſe trouver à ſon logis, que lorſqu'il en a fait laver & ſécher tous les vêtemens, linges, &c. en plein air. Avec ces précautions, il n'eſt pas poſſible que la maladie devienne contagieuſe par cette opération. On ne permet pas aux Sujets inoculés de ſe trouver en aucune ſociété au dehors. Il n'y a donc aucun ſujet de crainte pour le public. Il eſt permis à chacun de chercher à ſe ſauver la vie; mais ce ne doit pas être en expoſant celle des autres.

Il eſt sûr que la maladie gagnée auprès de celui qui l'a, eſt & doit être plus dangereuſe. Le virus ne ſe communiquant que lorſque la matiere a ſa maturité, exhale une odeur rebutante; il doit affecter le genre nerveux de la

maniere la plus ſenſible, & d'autant plus vivement, que le principe vital eſt alors attaqué dans ſa ſource, par un principe d'une extrême activité. Au lieu que la maladie gagnée au dehors par le contact ou par l'inoculation, ne ſe réaliſe que comme par des progrès inſenſibles. Le virus produit ſon effet; mais il doit être beaucoup affoibli en circulant dans les humeurs qu'il rencontre. C'eſt alors un levain qui n'agit qu'avec lenteur. On ne diſconviendra pas de la juſteſſe de ces réflexions favorables à l'hypotheſe de l'Auteur, à qui je rends toute la juſtice que mérite ſa candeur: malgré cela, je ne puis me ranger de ſon parti. Les raiſons de Van-Swieten ont juſqu'ici fait plus d'impreſſion ſur moi, que tous les écrits françois & étrangers, que j'ai lus en faveur de l'inoculation. Comme les réflexions de cet habile homme ne peuvent pas être lues de nombre de perſonnes qui exercent la Médecine dans les campagnes, je vais les rapporter ici, afin de rendre cet Ouvrage auſſi utile qu'il peut l'être. Voici *en ſubſtance* ce qu'il dit d'après les rapports les plus exacts.

» Sans doute, ce ſont de grands avantages que ceux qu'on nous fait eſpérer de l'inoculation; mais pour ſavoir ce que j'avois à faire, il me falloit examiner les moindres circonſtances avec la plus ſcrupuleuſe attention, avant d'oſer décider quelque choſe. Après m'être bien examiné moi-même, je me ſuis cru libre de tout eſprit de parti, au moins autant qu'il eſt poſſible de l'être à l'homme. Malgré la différence de leurs ſentimens, les

Médecins qui favoriſent l'inoculation viſent tous au même but ; c'eſt-à-dire, au bien de l'humanité. A ce titre, j'ai pour eux toute l'amitié, toute l'eſtime qu'ils méritent. S'il en eſt quelques-uns qui aient taché de défendre leurs opinions par le menſonge ou des voies peu honnêtes, j'ai pour eux le mépris qui leur eſt dû.

D'abord je penſai que je devois ſavoir s'il étoit poſſible de connoître préciſément le nombre de ceux qui étoient ou morts, ou guéris de la petite-vérole naturelle. J'examinai donc avec ſoin les Journaux que j'avois écrits lorſque j'exerçois la Médecine en Hollande : j'y avois vu pluſieurs épidémies varioleuſes, & j'avois traité aſſez de ces malades, dont j'avois écrit la maladie & ſon cours ; mais je n'ai pu établir aucune proportion entre le nombre des convaleſcens & des morts.

J'ai trouvé d'auſſi grandes difficultés à l'égard de ce que j'avois vu à Vienne. J'ai pu me procurer aſſez exactement le nombre de ceux qui périſſent de la maladie, mais non de ceux qui en ſont attaqués dans une ville ſi peuplée. Ainſi, rien de certain pour établir quelque proportion. Si tous les malades appeloient un Médecin, j'aurois pu être inſtruit ; mais nombre de Citoyens, non-ſeulement du bas peuple, mais encore les gens de bonne maiſon, n'ont pas recours au Médecin. D'ailleurs, comme il eſt défendu à tout Médecin qui traite ces malades, d'approcher de la Cour ni de ceux qui la fréquentent, pendant l'eſpace de quarante jours, pluſieurs ſe taiſent ſur les malades qu'ils traitent ;

traitent ; ainſi point d'inſtruction de ce côté-là.

J'ai donc tâché de me procurer de différens autres endroits la ſomme de ceux qui avoient cette maladie, & en mouroient ou en revenoient. Voici ce que je puis certifier véritable.

L'Impératrice Reine a établi une Ecole Militaire à Neuſtadt en Autriche. J'ai trouvé que pendant huit ans, trente-trois Sujets y avoient eu la petite-vérole, dont un ſeul étoit mort. On ne reçoit là que des Sujets qui ont atteint l'âge de puberté.

Il y a une autre Ecole Militaire dans un des Fauxbourgs de Vienne, où l'on reçoit des Sujets depuis l'âge de ſix ou ſept ans. On les y garde juſqu'à l'âge de puberté. Depuis le ſolſtice d'hiver 1756, juſqu'à celui d'été 1757, quarante Sujets y eurent la petite-vérole, & tous s'en ſauverent. Du ſolſtice d'été à celui d'hiver de la même année, trente autres y eurent la maladie, & tous s'en tirerent encore.

La maladie ſe manifeſta en 1749 & 1750 dans *le College de Thereſe :* trente Sujets l'eurent ; pluſieurs furent très mal ; un ſeul en périt. En 1753, un Sujet ; en 1757, deux ; en 1759 & 1760, vingt-cinq y eurent la maladie, pluſieurs furent aſſez mal : tous ſe ſauverent. En 1761, deux, en 1763, un, en furent attaqués, & ſe rétablirent très-bien. Ainſi, depuis 1749 juſqu'en 1763, ſoixante-un Sujets y eurent la maladie, & il n'en périt qu'un ſeul, & malheureuſement ce fut mon fils. En 1759, cinquante-neuf Sujets eurent la maladie dans l'Hôpital de Vienne, & il en périt deux, que

le rachitis avoit réduit au plus triſte état avant la petite-vérole.

En 1767, vingt-ſept Sujets l'eurent dans l'Hôpital des Orphelins de Vienne, deux en moururent. En 1759 & au commencement de 1760 dix huit Sujets en furent pris. Une petite fille en eſt morte, le huit, de la maladie. Elle avoit depuis long-tems la levre ſupérieure enflée & livide; & lors de la ſuppuration, la gangrene s'y mit, ce qui l'empêcha de prendre aucun aliment & les médicamens convenables.

En 1769, trente l'eurent dans l'Hôpital des Pauvres. Tous ſe ſauverent.

Pendant cette épidémie, cinquante-ſept Sujets l'eurent dans un autre Hôpital d'un des Fauxbourgs, & cela en quatre mois; tous ſe ſauverent. Or, la maladie fut alors ſi mauvaiſe, que les petites-véroles diſcretes étoient des plus dangereuſes. Tous les Sujets préſenterent les ſymptômes les plus critiques, &c. La ſomme de ces malades ſe réduit donc à trois cent cinquante-cinq, ſur leſquels il en eſt mort ſept. Si l'on en retranche trois, dont la mort ne peut être attribuée à la petite-vérole ſeule, la proportion des morts aux convaleſcens ſera donc de 1=89.

Il n'y a donc pas entre les Sujets morts de petite-vérole naturelle & de l'inoculation une ſi grande diſproportion qu'on le prétend, au moins dans cette ville & les environs. Si les Médecins ont pu en conſerver un ſi grand nombre, il me ſemble que c'eſt être un peu

inhumain de risquer de donner à un Sujet une maladie dangereuse, & qu'il n'auroit peut-être jamais eue.

C'est un fait hors de doute, que le même pus varioleux affecte diversement les différens Sujets, & qu'ainsi la virulence de la maladie ne dépend pas de la contagion, mais de la disposition particuliere du Sujet qui la reçoit. J'ai vu, & les Inoculateurs en conviennent, le pus d'une petite-vérole confluente produire une maladie très-bénigne. Et *vice versâ*, je ne crois pas que personne soit assez clairvoyant pour assurer que l'effet de l'insertion sera une maladie bénigne. Les Mémoires de l'Académie des Sciences, Hollandoise, nous rapporte qu'une inoculation faite au printems, avec toutes les précautions requises, & un pus très-bénin produisit une maladie, dans le traitement de laquelle Gaubius eut besoin de tout son savoir & de sa prudence, pour sauver le Sujet. Cet homme candide remarque qu'on ne peut jamais prédire si l'inoculation ne sera pas suivie d'une fievre secondaire, ni d'aucunes mauvaises conséquences.

Un jeune homme de douze ans fut convenablement préparé, & même saigné; après quoi on lui inséra le pus à chaque bras, par une petite plaie, le 24 Mars 1758; le 26, il sentit déjà un purit & quelques douleurs lancinantes, vers les aisselles. Son visage pâlit; les levres d'une des plaies s'écarterent & il en sortit beaucoup de pus, tandis que la plaie de l'autre bras étoit entiérement seche. Le 27, le malade avoit une plus grande chaleur, le pouls

plus fréquent, bâilloit continuellement; fa langue étoit blanche. Il ſentit une peſanteur de tête qui ceſſa par un ſaignement de nez. Le bras gauche rendit tant de pus, que tout l'appareil en étoit abreuvé. La plaie étoit cave, & les levres s'étoient écartées environ de trois lignes. Le ſoir, la douleur de tête augmenta avec pulſation & de la fievre. Le 28, les urines étoient rouges, le pouls fréquent, le viſage rouge, enflé, les yeux larmoyans; même peſanteur de tête vers le front. La plaie du bras gauche rendoit toujours beaucoup de pus, & les levres en étoient plus écartées; la partie ſupérieure du bras s'enfloit. Le ſoir, les paupieres & les bras s'enflerent; le viſage devint d'un rouge de feu. Les envies de vomir, la fievre, augmenterent vers les onze heures du ſoir: la nuit fut très-inquiete; de tems en tems du délire. La partie ſupérieure du bras gauche étoit enflammée, & d'un tiers plus groſſe que d'ordinaire. L'ulcere ſe dilatoit de plus en plus; les levres en étoient rouges, douloureuſes: toujours beaucoup de pus. Vers le même tems, les levres de la plaie droite commencerent à durcir & à s'enflammer. Une inflammation éréſipélateuſe s'étoit manifeſtée à toute la partie ſupérieure des deux bras. La fievre étoit continue, accompagnée de quelque délire, des vomiſſemens pituiteux vers midi: au ſoir, il coula beaucoup de pus du bras droit, & l'ulcere ſe dilatoit. La nuit ſuivante, beaucoup d'inquiétude, peu de ſommeil, un léger ſaignement de nez. Le jour ſuivant, mêmes ſymptômes; l'ulcere du bras gauche avoit quatorze

lignes de large ; ainſi dix lignes de plus que la plaie faite au bras. Le 31 Mars, mêmes ſymptômes, après une nuit inquiete, & quelque délire, comme il étoit ordinaire à ce Sujet dans la moindre fievre ; mais les yeux étoient enflammés, le viſage & le nez enflés. Survint un ſaignement de nez, avec ſoulagement de la douleur de tête : au ſoir, beaucoup de ſueur par tout le corps : la tumeur du bras droit diſparut ; mais toujours un pus auſſi abondant : de ſorte qu'il falloit nétoyer l'ulcere trois fois par jour. Il ſuffiſoit de panſer le bras droit une fois en vingt-quatre heures.

Malgré cette abondance de pus, il parut beaucoup de boutons aux quatre membres & peu au viſage. L'ulcere du bras droit fut guéri le 9 d'Avril, & fermé le 7 Mai au bras gauche. Le frere puîné du malade eſſuya une petite-vérole confluente par l'inoculation, & le trentieme jour de l'inſertion il s'étoit manifeſté une tumeur ſous l'aiſſelle droite : elle vint enſuite à ſuppuration. L'inoculation eſt-elle donc exempte de danger, ou toujours ſuivie de maladie bénigne ? N'a-t-elle même pas été ſuivie d'autres maladies ? De quatorze enfans qui, en Mars, Avril, Mai 1754, avoient été inoculés, trois ou quatre furent pris de la fievre éréſipélateuſe, avec chaleur brûlante, rougeur, tumeur du viſage au moment de la deſquammation des boutons, malgré toutes les précautions les plus prudentes. Kirckpatrick remarque que trois jeunes filles, priſes de petite-vérole diſcrete, perdirent l'uſage de la parole & le mouvement des membres.

Ce qu'elles ne recouvrerent qu'avec le tems. Il vit la même choſe arriver à un adulte, à la ſuite d'une petite-vérole bénigne & diſcrete ; cet homme ne fut entiérement rétabli que ſeize mois après. Un enfant, foible il eſt vrai, après une fievre qu'il avoit eſſuyée, fut inoculé entre trois & quatre ans. L'inſertion fut ſuivie de violentes convulſions, & il n'eut que peu de boutons, qui parcoururent le période ordinaire ; mais il perdit entiérement l'uſage de la parole & le mouvement des membres, au point même qu'il ne pouvoit pas tenir la tête levée. La parole ne lui revint qu'au bout de trois mois ; & au bout de cinq il n'avoit pas encore recouvré aſſez de forces pour marcher ſeul. Je pourrois citer ici un plus grand nombre (*a*) d'exemples : je me contente de ceux-ci, que je prends dans les écrits des Partiſans de l'inoculation.

J'ai taché de prouver que le pus variolique ne produiſoit que la petite-vérole, & non une autre maladie. Cependant, il eſt arrivé que l'inſertion du pus a ſuſcité une fievre ſans éruption, parce que les humeurs n'étoient pas diſpoſés de maniere à produire la maladie complette par cette opération. La fievre dura

(*a*) Il eſt donc vrai qu'une petite-vérole diſcrete eſt quelquefois, j'oſerois dire aſſez ſouvent, plus dangereuſe qu'une confluente ; & que l'inoculation n'eſt pas exempte des riſques de la maladie ſpontanée. Mais, dira-t-on, cela n'arrive qu'à peu de Sujets inoculés. Je réponds la même choſe de la maladie naturelle.

irréguliere pendant quatorze jours. Le pus avoit été inféré aux deux bras. La plaie du droit se ferma le quatrieme jour. Celle du gauche présenta tous les signes d'où l'on infere ordinairement que le virus a exercé son action sur tout le corps. Il en coula du pus, & le quarantieme jour l'ulcere se ferma entiérement. Ce Médecin n'affirma pas que la jeune fille seroit exempte de la maladie naturelle par la suite; mais il en avoit une très-grande espérance, parce qu'elle avoit couché avec son frere, inoculé du même pus, & avoit toujours été avec lui. Néanmoins les observations ont montré que cette espérance est assez mal fondée.

Il est constant que le corps n'est pas toujours également disposé à recevoir l'impression du virus variolique, de maniere que le Sujet essuie la maladie. J'ai vu, pendant des épidémies varioleuses, plusieurs Sujets s'exposer impunément à la contagion, & en être pris dans une autre épidémie, même (*a*) assez dangereusement. Une fille en fut prise à soixante ans, tandis que dans sa jeunesse elle avoit joué, mangé impunément, & couché dans la même chambre, avec ses freres & sœurs pris de la maladie. Elle s'en tira heureusement.

(*a*) En vain les Inoculateurs citent-ils donc à leur avantage nombre d'exemples, d'après lesquels ils prétendent que les Sujets ne devoient jamais avoir la maladie, ou l'avoient eu dans le sein de leur mere; mais je leur demanderai s'ils étoient-là?

Depuis ce tems-là elle s'étoit expoſée en tout tems à la contagion, ſans aucune crainte.

Il n'eſt pas non plus prouvé que l'inoculation ne (*a*) communique aucun autre principe

---

(*a*) Voilà le grand point de la difficulté. Malgré le ton affirmatif avec lequel les Inoculateurs aſſurent que l'on n'a rien à riſquer de ce côté-là, je penſe qu'on a trop de raiſon de ne pas les croire Il eſt conſtant que le pus de la petite-vérole a communiqué la galle, la rougeole, le pourpre, en même tems. Enſuite, les Inoculateurs ſont-ils sûrs que l'enfant le mieux portant, dont ils prennent le pus pour opérer, n'a pas en lui le germe d'une maladie qui ne s'eſt pas encore développé chez ſes peres & meres? Il eſt de fait que des gens nés de parens goutteux n'en ont ſenti les premieres atteintes que dans un âge avancé; & que cette maladie paſſe ſouvent une génération pour ſe faire ſentir à la ſuivante. Nous avons des exemples de véroles, dont les Sujets n'ont apperçu les ſymptômes qu'après vingt & trente ans, quoiqu'ils l'euſſent de leur pere ou de leur mere. S'il eſt donc né des enfans, quoique bien portans pendant ces intervalles: peut-on être ſûr que le pus de leur petite-vérole ne contiendra pas le germe de l'autre maladie? Car on a vu, en nombre de circonſtances, que la petite-vérole ne délivre le corps que du germe de ſon genre particulier. D'ailleurs, combien de gens ignorent les maladies qu'ont eues leurs pere & mere? Enſuite, le Sujet qu'on inocule peut lui-même avoir dans les humeurs un mauvais principe, qui peut-être ſe feroit corrigé avec le tems, ſur-tout à l'âge de quatorze ou vingt-quatre ans, & qui, développé par l'inoculation, deviendra indeſtructible par la ſuite, ou mortel dans le moment même de la petite-vérole artificielle. Les mauvais ſuccès de nombre d'inoculations ne ſont-ils pas preuve? Ce n'eſt pas par une préparation de quinze jours, ni même de pluſieurs mois, qu'on détruit un mauvais principe, ſur-tout inné. L'on court donc les plus grands riſques. Les

de maladie. Nombre d'Inoculateurs tiennent pour la négative.

---

faits rapportés ci-devant prouvent qu'un mauvais levain, soit dans le pus variolique, soit dans le Sujet inoculé, attaque de la maniere la plus terrible le principe même de la vie, dans cette complication de mauvaises humeurs, dont on suscite l'effervescence. Inoculateurs hardis, nous direz-vous encore qu'une femme vous a donné l'exemple, qu'un Poëte, deux Mathématiciens célebres, des Evêques Anglois, ont préconisé votre hypothese? Je souhaiterois de tout mon cœur que vous eussiez raison; mais ce ne sera pas d'après ces témoignages, dont s'est autorisé l'Auteur respectable des rapports faits en 1764. Vous avez tous répété que la petite-vérole faisoit les plus grands ravages : notre Auteur fait périr un mâle sur dix, & une femelle sur neuf, de cette maladie. Cependant il nous prévient que la somme des morts qu'il produit, contient aussi ceux qui sont péris de la rougeole. Eller avoit également fait beaucoup de bruit sur les ravages de la petite-vérole. Ce témoignage est respectable. Mais qu'on envisage le caractere épidémique étranger, compliqué avec cette maladie; la mauvaise pratique qui régnoit alors, & qui regne encore en nombre d'endroits où l'on étouffe ces malades dans le lit, dans des appartemens clos hermétiquement si on le peut, les médicamens incendiaires qu'on donne aux malades, la misere du peuple, qui est toujours plus dangereusement malade par la malpropreté, & le défaut de nourriture convenable, & l'on verra que le danger de la petite-vérole, considérée en elle-même, est infiniment moindre qu'on ne l'a dit. Pour moi, j'ai eu la petite-vérole à l'âge de dix ans, avec deux de mes freres, &, grace à la prudente fermeté de mon pere, je fus obligé de sortir de la maison tous les jours jusqu'au second jour de l'éruption naturelle, & jamais je ne restai au lit qu'aux heures accoutumées. Tout se passa si bien que je ressortis encore pendant la déssication des boutons. Je n'en fus cependant point marqué,

*

Une des principales raiſons qui a fait adopter cette opération, c'eſt, dit-on, qu'après l'inoculation l'on n'a plus à craindre la petite-vérole naturelle. Mais il y a pluſieurs exemples certains du contraire; je garde des lettres que me fit tenir un Ambaſſadeur, & dans leſquelles j'ai, de la main de deux habiles Médecins, le Journal de la petite-vérole ſpontanée, qu'a eſſuyé un Sujet après avoir été inoculé complettement, comme le Journal de la maladie le prouve.

La perſuaſion où l'on a été que l'on n'avoit plus à craindre la maladie après l'inoculation, a porté les Partiſans de cette hypotheſe à pratiquer l'opération à tout âge. Cependant on n'ignore pas qu'elle produit des petites-véroles très-mauvaiſes, quoique diſcretes. Or, comment riſquer cette manœuvre avec des enfans d'un âge ſi tendre, qui périſſent ſi ſouvent des autres maladies, par la ſeule opiniâtreté avec laquelle ils ſe refuſent à prendre des

---

quoique j'en aie eu un aſſez grand nombre. Si l'on prenoit cette pratique pour guide, avec les modifications néceſſaires, je ſuis sûr que la maladie ſeroit beaucoup moins dangereuſe. Mes freres s'en ſont tirés comme moi. Un an après environ, je fus encore pris d'une éruption cutanée, dont les boutons étoient très-gros, avec une forte fievre. Je fus très-mal. Cela ſe paſſa ſans ſuppurer, & mon corps pela de la tête aux pieds. A peine fus-je rétabli que j'eſſuyai une troiſieme récidive avec ſuppuration. Je me ſouviens très-diſtinctement que le Médecin ſoutenoit que celle-ci n'étoit pas légitime : mais il changea d'avis. Je l'aurois donc eue deux fois, comme le prétendoit le Chirurgien.

médicamens, même des alimens convenables? Si la dentition ſurvient alors, que n'a-t-on pas à riſquer? C'eſt ce qui avoit déterminé pluſieurs Médecins à différer cela juſqu'à l'âge de cinq ans.

Comme il eſt vrai qu'on peut avoir deux fois la maladie naturellement, il eſt également indubitable qu'on l'a après l'inoculation. Mais c'eſt au tems à nous apprendre ſi l'on a plus à craindre la récidive après l'inſertion, qu'après la maladie ſpontanée.

Tralles, homme éclairé, conſidérant toutes les circonſtances que je viens de rappeler, après avoir été zélé partiſan de l'inoculation, s'arrêta au moment d'inoculer ſa propre fille, & conclut en ces termes: » L'inoculation, » conſidérée ſous différens aſpects, ſe préſente » auſſi différemment. Il eſt difficile de l'en- » viſager ſans être comme entraîné par une » eſpérance flatteuſe; & d'un autre côté, » ſans en être effrayé à certain point. Nous » ne touchons pas encore au moment heureux » où l'on pourra conſidérer la choſe ſous ſon » vrai rapport, & ſans riſque de ſe tromper ».

Il y a quelques années que l'enthouſiaſme de l'inoculation gagna quelque partie de la Hollande; mais cela ceſſa bientôt, & l'on n'y penſa plus. Le Magiſtrat même de la Haie défendit de la pratiquer dans cette ville.

On ſait combien de choſes les Inoculateurs ont marquées comme autant de raiſons de ne (*a*)

(*a*) C'eſt-à-dire, que les Sujets qui auroient le plus

pas inoculer, en les ſuppoſant actuelles. Le Profeſſeur Gaubius la tenta donc à Leyde, dans

---

beſoin de l'inoculation pour éviter les dangers extrêmes qu'ils courroient dans la maladie naturelle, doivent en être exclus par rapport à la mauvaiſe diſpoſition de leurs humeurs: voilà, en vérité, un ſingulier préſervatif, qui n'eſt bon que pour ceux qui pourroient s'en paſſer. Quel délire! un traitement bien réfléchi eſt ſans doute le préſervatif le plus sûr. Je conviens des ravages que la maladie naturelle a faits en pluſieurs tems; mais a-t-on traité les Sujets ſelon que l'exigeoient les circonſtances? a-t-on pris garde à la fievre particuliere de la ſaiſon? Cette fievre étoit-elle légitime, ou une fievre prolongée d'une ſaiſon dans une autre: dans ce cas, la fievre tenoit de deux caracteres, de celui de la ſaiſon actuelle & de la ſaiſon antérieure, qui peut-être prédominoit. A-t-on bien examiné enſuite la modification que pouvoit y faire le tempérament particulier du Sujet, ce qui devoit réſulter de la poſition des lieux, du régime, des exercices habituels des malades? C'eſt ce que je n'ai vu dans aucun de ces détails. Or, ſans examen de toutes circonſtances, peut-on attribuer à la maladie des ravages qu'elle n'a fait qu'indirectement? B. C. de Juvellina nous rapporte une obſervation qui fait voir que les ravages viennent ſouvent du mauvais traitement & non de la maladie. Il avoit traité un très-grand nombre de Sujets, dont la petite-vérole étoit accompagnée de ſi mauvaiſe fievre, qu'il l'appele peſtilentielle, *omnes erant malignæ, & cum febribus peſtilentialibus*. Il ne perdit cependant qu'un jeune garçon & une petite fille de ce grand nombre, & aucun des convaleſcens n'eut de mauvais reliquats. Dans le même tems, la maladie faiſoit de ſi grands ravages dans une ville voiſine, que le Médecin de l'endroit, après avoir vu périr cent cinquante malades, s'étoit ſauvé dans la crainte de cette cruelle contagion. B. C. de Juvelline y vint & guérit un grand nombre de Sujets pendant les mois de Janvier & Février. Si l'on s'y étoit bien pris d'abord, il ne ſeroit donc pas péri tant de monde. Dans

un tems où il n'y avoit aucune épidémie ; cependant le Sujet en eut une petite-vérole extrêmement mauvaise.

On risque encore de propager la contagion par cette manœuvre. Il est de fait qu'un Sujet exhale encore quelque tems après sa convalescence, l'odeur de la maladie ; ce qui est suffisant pour la répandre. Quoique je n'ose pas déterminer le tems où il y a plus de risque de la part du Sujet inoculé, ce que j'ai observé dans *le College de Thérese* à Vienne, me donne lieu de croire qu'un convalescent est encore long-tems susceptible de communiquer la contagion.

Enfin, je suis effrayé du rapport que nous fait avec franchise un habile Médecin de Leypsick : « Cette année-ci, j'ai traité quatre Sujets inoculés, & douze autres pris de la maladie naturelle. J'ai perdu un des quatre premiers, tandis qu'il ne m'est mort aucun des douze autres ; quoiqu'il y en eût parmi eux que j'avois jugé ne devoir même pas être inoculés, par rapport à la mauvaise disposition naturelle de leurs humeurs. Cependant ils se sont sauvés de la maladie.

---

d'autres circonstances, la petite-vérole faisoit ailleurs de grands ravages. Il y vint, & de cent quatre-vingt-six malades, il n'en perdit que quatre, encore des enfans à la mamelle, âgé de quatre ou six mois. Neuf femmes grosses s'en sauverent par ses soins. Voyez ses *Observ. Médic. cent.* 5. *obs.* 55. 66. 94. Il n'a pas toujours été aussi heureux ; mais ses Observations prouvent que le plus grand mal se fit avant qu'il fût appelé.

Telles ſont, en général, les réflexions qui m'ont porté à ne conſeiller l'inoculation à perſonne.

CHAPITRE XIV.

De la Rougeole.

La rougeole eſt communément une maladie ſi bénigne, qu'on voit peu d'enfans en mourir, pourvu qu'on ait bien ſoin d'eux, & qu'ils n'aient aucun vice à la poitrine.

Cependant elle a quelquefois été ſi mauvaiſe, que preſque tous ceux qui en ont été pris en ſont morts. Voilà pourquoi les Anciens l'appeloient *morbili*, c'eſt-à-dire, petite peſte. Lorſqu'elle a été ſi cruelle, elle a dû être du caractere de celle qui a enlevé tant de Sujets à Stockholm en 1713. On en vit regner une pareille, & peut-être encore plus mauvaiſe à Vienne, en 1732. Preſque tous les malades étoient attaqués de gangrene dans la gorge, & périſſoient le trois ou le quatre de la maladie. Ce fut auſſi une pareille rougeole qui fit tant de ravages à Londres en 1762 (*a*), de ſorte que chaque ſemaine elle enlevoit trois cens perſonnes. Celle qui regna à Hambourg en 1758, fut regardée comme

(*a*) Voyez Morton, *Pyretologia* & *l'Appendice*. Dickinſon, *Obſerv. Med.* & vol. 4. p. 256. *éd. angl.*

bénigne : néanmoins il mourut un douzieme (*a*) des Sujets qui en furent pris.

La rougeole eſt le plus ſouvent une maladie épidémique, & ſe répand comme la petite-vérole. Elle a donc auſſi ſon virus particulier, & qui certainement n'eſt pas dans l'air, mais ſe communique, ſoit par les choſes, ſoit par les hommes, & toujours en ſuppoſant un contact. Ainſi, l'on peut ſe garantir de la contagion de cette maladie, ſi l'on prend les précautions requiſes.

Il n'y a dans notre ſang aucun principe de ce virus ; mais ſeulement une diſpoſition, ou, ſi l'on veut, une aptitude à être pris de cette fievre éruptive, qui jamais ne ſe manifeſte, à moins que le virus n'y ait été importé.

Il n'eſt pas vaiſemblable que cette maladie ait des récidives, ſi on l'a eue complétement, & qu'il n'en ſoit pas reſté de tumeurs aux glandes ; car ces tumeurs renfermeroient le principe d'une nouvelle éruption, qui ſe manifeſteroit quelque tems après. Home en rapporte un exemple. Pluſieurs Médecins prétendent cependant qu'on peut avoir cette maladie deux ou trois fois. Depuis quarante-quatre ans que j'exerce la Médecine, je n'ai pas vu un ſeul exemple de récidive.

Perſonne ne peut être sûr d'échapper à cette maladie ; homme, femme, vieux, jeune, chacun y eſt expoſé. Il eſt poſſible que

(*a*) Voyez *Watſon, Obſerv. Medic.* &c. vol. 4. p. 132. *éd. angl.*

quatre ou cinq entre cent n'aient pas la rougeole, comme il arrive à l'égard de la petite-vérole. Cependant, nous n'avons pas encore de certitude à ce ſujet. Il faut attendre que l'inoculation de la (*a*) rougeole ait été adoptée comme celle de la petite-vérole. Ce ſeront les Journaux exacts que l'on en tiendra, qui nous en inſtruiront.

La rougeole attaque plus particuliérement les enfans. Nous avons, l'ai-je déja dit, des exemples de gens très-âgés qui l'ont eue. Nombre d'enfans l'ont apportée avec eux en naiſſant. Ainſi, ce ne ſont ni les cris des enfans, ni la crainte qui en ſont la cauſe. Dès qu'elle s'eſt une fois répandue en quelque endroit, elle continue auſſi long-tems qu'il y a de Sujets actuellement ſuſceptibles de la gagner, ou juſqu'à ce que la crainte d'en être pris faſſe interrompre tout commerce avec les malades : & c'eſt ce qu'on devroit faire, lorſqu'il regne une rougeole de mauvais caractere.

On croit communément que celui qui a eu la petite-vérole ne peut plus la communiquer ſix ſemaines après, pourvu qu'il change d'habit ; ainſi, ceux qui ont eu la rougeole, ſeront encore moins aſtreints à cette quarantaine, puiſque les fils impregnés ne conſervent

(*a*) Tant il eſt vrai qu'une extravagance eſt promptement ſuivie d'une autre. Oui, je me rendrois plutôt à l'inoculation de la petite-vérole, qu'à celle de la rougeole ; maladie infiniment plus dangereuſe. *O cæcas hominum mentes !* &c.

pas

pas à beaucoup près leur vertu auſſi long-tems que ceux de la petite-vérole.

Si l'on s'apperçoit que la rougeole regne dans l'endroit où l'on eſt, ſoit qu'on y demeure ou non habituellement, & que l'un ou l'autre Sujet mâle ou femelle, qui ne l'a pas encore eue, tombe malade, de maniere qu'il ſe trouve dans un état qui puiſſe faire juger qu'il lui ait été communiqué, alors il eſt très-vraiſemblable qu'il eſt menacé de la maladie. En outre, ſi l'on remarque une toux ſéche, un éternuement fréquent, que les yeux & le nez coulent, que le malade devienne enroué, & ſoit ſurpris d'une fievre, il n'eſt plus poſſible de méconnoître la maladie.

Voyez en général les ſignes précurſeurs de la rougeole; du reſte, la maladie conſidérée comme épidémique eſt le plus ſouvent très-différente. Communément les Sujets éprouvent d'abord un froid plus ou moins ſenſible. Le premier jour, cela eſt ſuivi de chaleur; mais le ſecond, c'eſt la chaleur qui prédomine. En outre, tous les Sujets ont une toux ſéche, les yeux coulans, éternuent plus ou moins; avec cette différence que l'écoulement des yeux & l'éternuement diminuent à proportion que la toux eſt forte. Enſuite le viſage eſt un peu bouffi; les paupieres s'enflent, ne s'ouvrent qu'avec peine; les yeux ne ſoutiennent pas la lumiere & deviennent rouges. Les malades ſe plaignent d'une grande foibleſſe, de mal de tête & de poitrine, de douleur à la gorge & aux lombes.

Le vomiſſement ſurvient; les malades ont

une répugnance pour les alimens, de la soif, la langue blanche, la colique, le ventre trop libre, du transport; ils saignent du nez, & sont rarement pris d'éclampsie. Dans quelques Sujets, ces symptômes sont accompagnés de grande envie de dormir, & d'une forte fievre continue.

Vers le quatrieme jour, il paroît au visage grand nombre de (*a*) taches rouges, qui, le premier jour de l'éruption, sont tant soit peu élevées sur la peau. Le second jour, elles reprennent le niveau de la superficie, & deviennent alors de larges taches rouges, de figure irréguliere, rondes, longues, triangulaires, quarrées ou polygones. Le nombre & la grandeur en augmentent peu à peu; elles se manifestent insensiblement à l'extérieur de la gorge, à la poitrine, aux bras, au dos, à l'estomac, aux lombes, aux jambes; & ce ne sont que des taches rouges, planes à ce dernier endroit, même en paroissant.

Les symptômes mentionnés ne cessent pas après cette (*b*) éruption, comme dans la petite-vérole. Il n'y a que le vomissement qui cesse alors en quelques Sujets. Ces symptômes, au contraire, augmentent, sur-tout la fievre, la difficulté de respirer, la gêne de la

(*a*) C'est par là que la rougeole se distingue de la fievre rouge.

(*b*) Le vomissement bilieux qui survient un ou deux jours après l'éruption, procure un plus grand soulagement que l'éruption même.

poitrine, la toux, la foibleſſe, l'écoulement des yeux, l'aſſoupiſſement & le dégoût.

Au ſixieme jour, la peau eſt un peu rude au front, les taches y diminuent & ſe deſſéchent beaucoup, mais ſont très-larges & très-rouges par le reſte du corps.

Le huitieme, on apperçoit à peine une ſeule tache ſur tout le corps; & le neuvieme, elles ont toutes diſparu. Au lieu des taches, on remarque que l'épiderme ſe ſépare par écailles, ou que le corps eſt couvert comme d'une poudre farineuſe très fine.

Bien des gens s'imaginent qu'alors tout eſt terminé; mais il arrive ſouvent que la fievre devient plus violente, la reſpiration plus difficultueuſe, & que le malade ne repoſe ni jour ni nuit. La plupart du tems il paroît un dévoiement ſubit avec ſoulagement, & qui enleve tout le mal, ſi le flux eſt modéré; mais il abat le malade s'il eſt trop fort. S'il dure trop, comme quelques ſemaines, il attire au Sujet une fievre hectique, la conſomption même, & l'on voit l'eſtomac s'enfler. S'il ne ſurvient pas de dévoiement utile, tout va bien, pourvu que la maladie ait de tems à autre quelque diaphoreſe douce & uniforme; car cela enleve la fievre. Un ſaignement de nez abondant diſſipe le mal de tête, de gorge & des yeux. En général, ſi l'on a ſoin de bien ſuivre ces évacuations, l'on n'a rien à craindre des ſuites de la maladie.

Si la fievre & la toux continuoient, que la reſpiration devînt fréquente, difficultueuſe & chaude, &, outre cela, les joues rouges, c'eſt

un mauvais ſigne : l'inflammation des poumons a peut-être déjà lieu.

Si la fievre continue, & qu'il ſurvienne un point-de-côté, le malade eſt également en danger. Il en eſt de même lorſque la gorge s'enflamme, de maniere que la reſpiration & la déglutition ſoient difficiles.

Si la fievre tombe, & ſe fait cependant ſentir tous les jours, qu'outre cela la reſpiration ſoit halletante, que le corps s'émacie, & que le malade expectore beaucoup de pus, il eſt certain qu'il y a un abcès aux poumons.

Si la rougeole rentre bruſquement, & qu'il s'en ſuive un tranſport, le malade eſt dans le plus grand danger. L'on a ſujet de craindre les taches d'un rouge chargé, ou celles qui pâliſſent promptement,& celles qui paroiſſent trop tôt ou trop tard, comme il a été dit.

Cependant la rougeole eſt quelquefois ſi bénigne en certaines épidémies, qu'elle paroît avant que les enfans ſe plaignent de la moindre incommodité. D'autres, au contraire, ſont pris des plus violens ſymptômes. La rougeole s'étoit répandue à Upſal en 1752 ; elle étoit très-bénigne, & malgré cela j'eus bien de la peine à ſauver un enfant de cinq ans. Il ſe trouvoit dans la même chambre avec un autre, qui avoit auſſi la maladie. Son frere en étoit pareillement attaqué. On apperçut en lui les ſignes ordinaires de la maladie : il avoit la fievre, des friſſons, & les yeux larmoyans. Sa toux étoit ſi violente, qu'on l'auroit priſe pour une coqueluche, & les accès n'en ceſſoient que par un vomiſſement. Il n'empiroit

cependant pas d'une nuit à l'autre. Cette ſcene dura vingt & un jours, & la rougeole parut. Pour lors ſon état lui devint ſupportable.

Les femmes groſſes ou en couches ſont très-expoſées, ſi elles ſont priſes de cette maladie. Il en eſt de même à l'égard de ceux qui ont une poitrine foible, de la diſpoſition aux hémorragies, ou qui ſont incommodés de deſcentes. La toux leur cauſe beaucoup de trouble & de dérangement.

L'on a l'éclampſie à craindre lorſque le malade a de grandes ſueurs au premier période, & urine très-peu, ou point. Si une mere ou une nourrice ſe font peine d'allaiter leur enfant dans cette maladie, il court le plus grand riſque.

La petite-vérole & la rougeole regnent quelquefois enſemble dans le même lieu. Jamais je n'ai vu de Sujets pris des deux maladies en même tems. Ils les ont eſſuyées l'une après l'autre. Le Profeſſeur Bergius rapporte pluſieurs exemples (*a*) qui confirment mon aſſertion.

La cauſe matérielle de cette maladie n'eſt qu'un virus particulier qui ſe porte dans le ſang. Quant aux ſymptômes, iis ont pour cauſe l'irritation cauſée par l'action du virus, & l'inflammation qui en réſulte. La toux eſt occaſionnée par une partie du virus que la reſpiration inſinue dans les poumons, qui contractent

(») Voyez des détails plus circonſtanciés dans les Mémoires de Suede, 1766, pag. 71, 199.

les mêmes taches qu'on remarque extérieurement à la surface de la peau, & qui empêchent la transpiration. Les taches cessent à la circonférence du corps par desquammation, ou par une espece de poudre farineuse, comme je l'ai dit : il arrive la même chose dans l'intérieur des poumons. Comme ce viscere est toujours humide, le départ s'y fait plus lentement ; mais pendant ce tems-là il y reste quelque matiere qui suscite la toux ; c'est même le seul moyen par lequel cette matiere peut en être chassée. Si ce que le malade expectore a été condensé par une cause quelconque, l'expectoration fera paroître des croûtes, ou cette poudre farineuse dont les poumons se débarrassent.

Il est aisé de voir que les choses se passent ainsi, par les exemples de ceux à qui Home inocula cette maladie. La plupart n'eurent pas de toux, quelques autres n'en furent pas exempts ; mais elle fut pour eux si bénigne, qu'elle ne méritoit pas la moindre attention.

Ce que nous venons de dire prouve que la rougeole a ses périodes marqués comme la petite-vérole ; mais il n'y en a que trois pour celle-là. 1°. Celui où le malade en est pris, (*stadium contagii*,) il se prend du commencement de la maladie à l'éruption. 2°. Celui de l'éruption, (*stadium eruptionis*,) il se prend du moment de l'éruption à la desquammation des taches. 3°. Celui qui se passe depuis la desquammation commencée, jusqu'au tems où l'éruption a totalement disparu, soit en

croûte, soit en poudre farineuse, ce qui se passe en général du six au neuf.

Premier Période.

Si la rougeole est de bon caractere, & que le malade n'ait point de vice à la poitrine, il ne faut autre chose que des soins & un bon régime. Ce que nous avons dit sur cet objet, concernant la petite-vérole, peut s'appliquer ici. Cependant, comme la toux est toujours plus forte dans la rougeole, il faut être prudent sur l'usage des acides dans le boire & le manger.

La matiere de la rougeole est plus volatile que celle de la petite-vérole; & par cette raison, elle rentre plus aisément : ainsi, l'on y aura plus de circonspection que dans la petite-vérole. Il faut éloigner du malade toute autre personne que sa Garde. L'on ne tiendra dans la chambre qu'une foible lumiere pour la nuit : outre que la lumiere fatigue les yeux du malade, une chandelle ou une lampe trop forte alterent nécessairement l'air de l'appartement, selon les expériences de Hales.

Si la rougeole régnante est de mauvais caractere, il est le plus souvent nécessaire,

1°. *De saigner*, car la fievre est ici généralement très-forte. On peut voir à l'article de la petite-vérole les raisons qui l'autorisent ici ou la défendent, (n°. 1.) *des Moyens de calmer la fievre.* Un Médecin des amis de Méad lui demandoit un jour comment il devoit s'y

prendre pour qu'il ne mourût aucun Sujet de la rougeole entre ſes mains. Méad lui répondit ſincérement qu'il faiſoit toujours (*a*) ſaigner, parce qu'il craignoit l'inflammation des poumons. Quelque tems après, il alla revoir Méad & le remercia d'un avis auſſi ſage, & qui lui réuſſiſſoit le mieux qu'il eût pu deſirer. En effet, il ſauvoit tous ſes malades. Le ſang de la ſaignée eſt toujours couvert d'une couenne dans la rougeole : du moins, c'eſt ce que j'ai obſervé en tout tems. C'eſt aux autres Médecins à remarquer ſi leur expérience s'accorde avec la mienne.

2°. Il faut que le malade *vomiſſe*, ou *ſoit purgé*.

Si l'on remarque au malade une envie de vomir, une langue ſale ; s'il a la bouche amere, des étourdiſſemens, un mal de tête, & vomit même ; pour lors on donnera un vomitif. On ſe ſert, à cet effet, de l'eau tiede, avec de l'huile d'olive, ou du beurre frais, ou bien d'une infuſion de (*b*) camomille romaine. On

---

(*a*) Comparez ici les Réflexions importantes de Watſon de Dickinſon, *Obſerv. Méd.* &c. vol. 4. pag. 146. 247, pour voir quel reſtriction il faut faire à l'avis de Méad.

(*b*) Pringle & Mouro ont montré l'uſage de la camomille (*anthemi nobilis*) comme vomitif. Les Médecins Suédois l'ont employée depuis avec ſuccès pour les mêmes vues. M. Lewis n'en dit rien à cet égard : il ne lui donne qu'une ſaveur nauſéabonde, *a very bitter and nauſeons taſte*. Voyez *Lind*, Eſſai ſur les Maladies des climats chauds, p. 250. *édit. angl.*

préférera, ſi l'on veut, la poudre ſuivante:

℞ Ipecacuanha, *trois grains.*
Sucre blanc, *ſeize grains.*

Mêlez. Faites-en trois parties égales.

Ceci convient à un enfant de deux ou trois ans. On en donne d'abord une partie. Si cela n'opere pas dans l'eſpace d'un quart-d'heure, on en donne une ſeconde; & ſi une heure & demie après cela n'a rien opéré, on paſſe à la troiſieme, dont l'effet eſt certain & modéré.

Les enfans vomiſſent aiſément. Leurs fibres ſont ſouples, beaucoup plus humides que celles des adultes; & je donne toujours un vomitif aux enfans, avec plus d'aſſurance qu'aux adultes. Le vomitif pris de cette maniere peut s'adminiſtrer à tous les Sujets, qui n'ont pas d'ailleurs quelque partie léſée ou trop foible.

Mais ſi le malade ne préſente pas les ſignes mentionnés, & qu'au contraire l'eſtomac ſoit météoriſé, qu'il ſente un grouillement dans le bas-ventre, ou ſoit ſollicité d'aller à la ſelle quoiqu'inutilement, on doit préférer un doux laxatif. On choiſira parmi ceux qui ſont indiqués à l'Article de la petite-vérole, (n°. 2.) *des Moyens de calmer la fievre.* En nettoyant les premieres voies, comme il faut, avant l'éruption, on évite au malade beaucoup d'incommodités pendant le cours de la maladie; ſur-tout une diarrhée trop forte le huitieme jour: on la rend même utile. Si le Sujet eſt

tourmenté de tranchées & d'un dévoiement, il doit pareillement prendre un laxatif. On choisit sur-tout la rhubarbe, qui chasse promptement ce qui causoit les tranchées, & calme le cours de ventre.

3°. On a ensuite recours aux moyens indiqués n°. 3, 4, 5, 6, 7, à l'article *de la fievre*, dans la petite-vérole.

Outre cela, il faut aussi soigner attentivement les yeux du malade. On évitera de les tourner au jour; & de tems en tems on les bassinera avec de l'eau tiede, tâchant d'en faire entrer sous les paupieres, pour déterger l'humeur saline qui en découle, & qui pourroit les enflammer par l'irritation qu'elle y cause.

Il ne faut pas arrêter le saignement de nez trop tôt, s'il a lieu; car c'est une évacuation très-propre à calmer les maux de tête. On l'arrêtera promptement si l'on s'apperçoit que les levres & le visage pâlissent, que les extrêmités perdent de leur chaleur naturelle, ou que le malade se plaigne d'envie de vomir. Nous avons déjà dit comment on s'y prenoit pour cela. Voyez à l'article des symptômes de la petite-vérole, *saignement de nez*. On verra aussi là comment on doit conduire le malade dans le cas de grand vomissement, de transport, de dévoiement violent, & de convulsion.

La toux est ce qui chagrine le plus les Sujets dans la rougeole. On fait une potion fort agréable à prendre avec les especes suivantes:

℞ Jaune d'œuf, *un.*
Huile d'amandes douces, par expression, *deux onces.*

Mêlez bien, en verſant l'huile peu à peu, après quoi jetez-y

Décoction légere d'orge perlée, *deux onc.*
Syrop d'althéa, *une once.*
ou Syrop d'orgeat, *même doſe.*

Mêlez bien le tout.

Lorſque tout cela ne fait qu'une eſpece de lait épais, on en donne à l'enfant une cuillerée de tems en tems. Si le malade a le ventre trop libre, on emploiera mieux le looch blanc du codex de Paris, ou tout autre béchique peu pâteux. Cependant l'on tirera plus d'avantage d'une infuſion de fleurs de ſureau, que l'on mêle avec un cinquieme de lait, & dont on fait boire tiede le plus ſouvent qu'on peut.

Si l'on remarque que la gorge eſt près de s'entreprendre dangereuſement, on a recours à un gargariſme émollient. Voyez l'article *de la petite-vérole.*

Si la gorge eſt très-enflée intérieurement, on y met un ſynapiſme chaud tout-autour, & on l'ôte auſſitôt qu'il y a cauſé quelque inflammation.

Second Période.

Vers le quatrieme jour, le malade doit éviter de s'agiter dans le lit. Il ne lui faut pas alors de ſueurs, mais une douce diaphoreſe. L'expérience a fait voir que la rougeole pouſſe bien de cette maniere, & épargne les parties

internes. Le malade peut toujours prendre un vomitif, s'il eſt néceſſaire, ou de la poudre camphrée, ou une émulſion camphrée, ou de la poudre de muſc, ſi la rougeole eſt trop lente à paroître. Voyez *à la petite-vérole.* Mais on doit ſur-tout le faire bien boire, quand même la rougeole pouſſeroit ſuffiſamment d'elle-même. Dans ce cas-ci on laiſſe de côté les autres moyens curatifs.

Lorſque l'éruption a paru, l'on doit conſidérer attentivement la couleur des taches; enſuite, ſi elles perſéverent pendant trois jours, & ſe deſſéchent dans le même ordre qu'elles ont pouſſées.

Si la couleur en eſt trop rouge, on donne au malade les rafraîchiſſans mentionnés, & la boiſſon propoſée au premier période.

Si les taches ſont les unes rouges, les autres pâles, on adminiſtre la poudre ou l'émulſion camphrée.

Si les taches rentrent précipitamment, on aura recours à ces mêmes médicamens, ou à l'une ou l'autre poudre de muſc. On fait auſſi beaucoup boire d'infuſion de fleurs de ſureau ou d'ulmaire, & l'on applique un ſynapiſme aux jambes ou à la nuque, ſi le malade a du tranſport. On ſe tranquilliſera dès que les taches reparoîtront. On ſera très-attentif à garantir le malade du froid, de chagrin, de peur, & de tout autre mouvement de l'ame. Rien ne fait ſi aiſément rentrer l'éruption.

Si le Sujet eſt trop agité à ce période, on lui donnera, ſur-tout le ſoir, plein une ou deux cuillers à thé de ſyrop diacode, & auſſi ſouvent qu'il ſera agité.

Troiſieme Période.

C'eſt ici le moment critique, qui va décider ſi le malade guérira ou mourra, ou tombera dans une nouvelle maladie dangereuſe. C'eſt pourquoi il eſt eſſentiel de le bien ſoigner, & d'examiner ſi la peau eſt molle ; & ſi le pouls bat moins fort dans ce cas-ci, l'on peut s'attendre à une douce diaphoreſe, ou à une bonne ſueur qui diſſipe la fievre. Pour lors il ſuffit que le malade boive beaucoup d'eau. Si la diaphoreſe ou la ſueur ne viennent pas ſpontanément, & que le malade n'ait point de grouillement dans le bas-ventre, ni l'eſtomac météoriſé, on tache de les pouſſer par une boiſſon chaude, ou avec la poudre camphrée : mais il n'en faut que la doſe néceſſaire à cet effet. On entretient cette tranſpiration juſqu'à ce que la fievre ſoit tombée, & l'on donne enſuite deux ou trois laxatifs très-doux.

Si, au contraire, l'eſtomac eſt météoriſé & la peau ſeche, & que le malade ſente des tranchées & des grouillemens dans le ventre, on doit s'attendre à un cours de ventre qui arrive aſſez communément, & quelquefois ſi précipité, que le malade rend dix à douze ſelles de ſuite.

On doit prendre garde d'arrêter ce dévoiement, qui eſt ſalutaire, ſi le malade ſe meut avec moins de peine, ſi la toux tombe, ſi les yeux deviennent plus vifs, & la région de l'eſtomac plus molle, ce dévoiement, qu'il ne faut pas arrêter alors, n'a pas de ſuite dans

ces circonſtances, & le malade s'en trouve très-bien.

Si le cours de ventre eſt accompagné de tranchées qui ne cedent ni à l'application de ſerviettes chaudes, ou de vieux couvercle de pot de terre pareillement chaud, on fait prendre à l'enfant la potion de rhubarbe mentionnée, & l'on applique ſur le ventre un onguent fait de

Thériaque, *deux drachmes.*
Huile de macis exprimée, *deux drachmes.*
Huile eſſentielle de cumin, *deux gouttes.*

Mêlez bien.

On étend cela ſur un cuir : on jette un peu d'huile d'olive ſur le nombril, & on y met l'emplâtre.

Si le dévoiement alloit trop loin, & que les moyens n'euſſent pas les ſuccès qu'on en eſpéroit, on l'appaiſe avec ce que nous avons dit (p. 179, 187.)

Dès que la maladie s'opiniâtre malgré les moyens curatifs ſuſdits, & l'abondance des urines, il paroît une nouvelle fievre que nous appelons *péripneumonie* ou inflammation des poumons. Cette fievre eſt des plus dangereuſes. Il faut auſſitôt appliquer un véſicatoire entre les deux épaules. Lorſqu'il a produit quelque effet, on en poſe un autre ſur la poitrine du côté où l'on a ſaigné. On a ſoin de ſaupoudrer légerement de camphre ces emplâtres avant de les poſer, pour éviter l'ardeur des urines qui pourroit en réſulter.

Si ces véſicatoires rendent la reſpiration plus libre & plus lente, on fait prendre de la poudre camphrée, afin de ſolliciter une douce ſueur. Après cela, on fait boire beaucoup de petit-lait, coupé avec de l'eau bouillie, où l'on a jetté un peu de miel épuré & du vinaigre, une partie ſur deux de miel. Cela doit être toujours bu un peu chaud.

Si le malade commence à expectorer ſans peine une matiere jaunâtre, mêlée de ſang, il ne faut plus ſaigner, ni donner de la poudre de camphre; mais inſiſter ſur la boiſſon & ſur la décoction légere de gruau d'orge, & l'on a lieu de bien eſpérer.

Si le malade ſe dégoûte de cette boiſſon, on en fait une autre de parties égales de lait & d'eau. On met cela ſur le feu, & pendant l'ébullition, on y jette aſſez de vinaigre pour faire le départ du ſérum que l'on filtre enſuite; puis on y diſſout une drachme de ſel de nitre purifié, & autant de ſucre qu'il faut pour corrompre la ſaveur acide. Si le ventre n'eſt pas libre, on donne tous les jours un lavement le matin & le ſoir.

Mais ſi le malade eſt pris d'un point-de-côté, avec fievre, on ſaigne du bras, du côté de la douleur, & l'on met un véſicatoire avec du camphre, comme ci-devant, à l'endroit même où le Sujet ſent le mal. Dès qu'il a opéré, on donne la poudre camphrée, beaucoup de boiſſon chaude, telle que celle que nous avons déjà recommandée pluſieurs fois. Mais lorſque la toux a commencé, il ne faut plus ſaigner, ni trop inſiſter ſur la ſueur, parce

que l'on arrêteroit l'expectoration. Il suffit seulement d'entretenir une transpiration convenable, par une boisson modérée. Soir & matin, l'on donne un lavement, si le ventre est paresseux.

Si le malade ne s'accommode pas du vésicatoire, on met en place un synapisme, ou une vessie que l'on emplit de fleurs de sureau, de camomille & de safran, le tout bouilli dans du lait; & l'on change cela soigneusement. Ou l'on frotte légerement le côté malade avec de l'huile de lin (*a*) camphrée, ou de l'onguent d'althéa, mêlé avec un peu d'esprit-de-vin camphré. On a recours, si l'on aime mieux, à cinq ou six sangsues posées sur l'endroit douloureux, ou l'on y applique des ventouses, ou un pain de seigle sortant du four.

Dès que la fievre tombe, malgré ses retours dans l'après midi, & que le malade devient enroué, tousse, expectore beaucoup de pus, & que le corps s'émacie, on le met au petit-lait, ou au lait coupé avec moitié eau. Mais le lait ne vaut rien ici, lorsque le sang s'est couvert d'une couenne. Pour lors on prend du lait de chevre, dans lequel on jette de la presure non salée, ou du blanc d'œuf, pour en tirer le sérum; on le filtre, & l'on en fait prendre deux ou trois livres par jour, jusqu'à guérison. Mais si l'on a lieu de croire que le sang soit trop aqueux & peu lié, le lait devient plus utile; & c'est le parti le plus sage d'en faire la seule

(*a*) Voyez Lewis, N. O.

nourriture

nourriture du malade. Voyez Haller, *Elem. Phyſiol.* t. 7. part. 2. pag. 42. L'on peut auſſi faire bouillir (*a*) un peu de quinquina dans le lait.

Le lait de femme eſt le meilleur, enſuite vient celui d'âneſſe, de jument, de chevre, de vâche, qui eſt le moins bon (*b*).

(*a*) Voyez Haller, *Opuſcule*, t. 3. p. 371. ſur l'avantage conſidérable de cette décoction dans la phthiſie. Les Anglois vantent l'élixir vitriolique. De Haen s'accorde en cela avec eux.

(*b*) Le lait d'âneſſe & de jument paroît plus relâchant, celui de femme & de brebis plus nourriſſant. Voy. Haller, *Phyſiol.* tom. 7. part. 2. pag. 28-39. M. Médicus a eu la même confiance au quinquina dans cette maladie & dans la petite-vérole, & prétend que l'effet en eſt de diviſer l'éruption ſans cauſer aucun préjudice. Mais lorſque la rougeole eſt compliquée de fievre putride, on nettoie d'abord bien l'eſtomac & les inteſtins, & enſuite le quinquina devient très-utile. Cette obſervation de l'Auteur eſt juſte. Cependant on ne trouve pas toujours les momens favorables de placer le quinquina dans la rougeole & la petite-vérole, par rapport à l'état de la poitrine, comme l'obſerve très-bien M. Lieutaud. M. Murray fait ici quelques réflexions qui méritent d'être lues. Il vaut mieux, dit-il, différencier la rougeole par le caractere de la fievre qui l'accompagne. M. Grandr a dit la même choſe de la petite-vérole. La fievre peut donc être putride, inflammatoire, ou bilioſo-putride; ou ce ſera un affoibliſſement des nerfs qui ſera joint à la maladie. Souvent il y a complication de pluſieurs de ces circonſtances, & l'on parvient à la guériſon en ſe fixant ſur ce qui prédomine dans cette complication. Dans les cas de rougeole putride, dont parle M. Watſon, la fievre putride étoit d'un caractere aſſez inflammatoire. Il diviſe la maladie en deux périodes, dont le premier finit lorſque l'éruption diſparoît. La ſaignée n'y fut pas auſſi utile qu'elle l'eſt ordinairement, par rapport à la complication,

Le Sujet boit autant qu'il le peut, ſans trop ſe gorger, s'abſtient de tout aliment ſalé, prend l'air & du mouvement.

Les yeux ſont ordinairement rouges dans cette maladie, & peuvent être léſés, ſi l'on n'y fait pas attention. J'ai déjà dit qu'on les baſſine avec de l'eau-roſe, tâchant d'y en faire entrer. Mais ſi l'on ne peut prévenir l'inflammation par ce moyen, on met des ſangſues aux tempes & deſſous les yeux. Si ces inſectes n'ont pas aſſez ſucé, l'on expoſe les yeux à la vapeur de l'eau chaude, par le moyen d'un entonnoir, & l'on en fait ainſi découler autant de ſang que l'on veut. Enſuite on applique un petit véſicatoire aux deux tempes. Dès qu'il a opéré, l'on donne au malade un laxatif, l'on réitere ſelon les forces du Sujet; les ventouſes ſéches ne ſont pas inutiles, poſées ſur la nuque.

On peut appliquer ſur les yeux un cataplaſme de pomme de reinette, cuite ſous la cendre, ſans la pelure & les pépins, écraſée avec cinq grains de camphre trituré, & vingt grains de muſc.

---

quoiqu'elle eût été faite de bonne-heure. Le vomiſſement ſuſcité après la ſaignée, avec le tartre ſtibié fut très-utile. On ne négligea pas les boiſſons convenables. Le malade prit les bains tiédes lorſque la peau étoit trop séche. Les véſicatoires furent très-avantageux au ſecond période. Le vin fut permis par rapport à la grande foibleſſe. Les ſelles douloureuſes furent calmées avec le ſénéka de Virginie, les aromates & les calmans effectifs. La décoction de quinquina fut un très-bon fortifiant, lorſque la toux, la difficulté de reſpirer eurent preſque diſparu: autrement elle devenoit nuiſible. Les cadavres ouverts firent appercevoir une diſpoſition à la gangrene.

CHAPITRE XV.

De l'Inoculation de la Rougeole.

ON voit, par ce qui vient d'être dit, que la rougeole, quelque bénigne qu'elle ſoit ſouvent, devient cependant quelquefois une maladie très-dangereuſe. C'eſt ce qui a fait penſer à quelques Médecins qu'on pouvoit en haſarder l'inoculation.

Le premier qui a eu occaſion d'en faire la tentative, a été le Docteur Home, Médecin du (*a*) College d'Edimbourg. Il inocula cette maladie comme la petite-vérole, mais aux deux bras, & ſans préparation.

Au lieu de fil impregné du virus, il ſe ſervit de coton, qu'il trempoit dans un peu de ſang des malades, & tiroit ce ſang par une très-petite inciſion à la peau, entre les taches les plus rapprochées de l'éruption. Il obſerva que les Sujets inoculés commençoient à être malades vers le ſoir du ſixieme jour. L'ouvrage du Docteur Home étant traduit en François, nous y renvoyons le Lecteur.

(*a*) Il ne paroît pas que l'inoculation de la rougeole ait pris en Angleterre. Cependant M. Cook dit que pluſieurs Médecins ont ſuivi en Ecoſſe l'exemple de M. Home. Si j'oſe dire mon avis, c'eſt expoſer mal-à-propos les enfans à une maladie qu'ils ont décidément pluſieurs fois.

CHAPITRE XVI.

De la fievre rouge ou ſcarlatine.

Il eſt une autre eſpece de fievre accompagnée d'éruption, à laquelle les enfans ſont ſujets; mais rarement les adultes. Le corps en devient auſſi rouge que de l'écarlate, ce qui a donné à cette fievre ſa dénomination.

Cette maladie ne ſe voit pas ſouvent. En trente-huit ans, je ne l'ai vue regner qu'à Upſal en 1741 & à Stockholm en 1763, pendant l'été & un bout de l'automne. Elle avoit ceſſé en Novembre, Décembre & Janvier: mais on la vit reparoître en Février 1764.

L'infréquence de cette maladie eſt cauſe que peu de Médecins en ont parlé. La reſſemblance qu'elle a avec la rougeole & autres fievres éruptives de ce regne, la fait regarder comme une eſpece de ces fievres. M. Tiſſot la prend, mal-à-propos, pour une eſquinancie: mais le cours de la maladie, ſes ſuites, les précautions néceſſaires pour s'en garantir, font aſſez voir qu'elle mérite un (*a*) nom particulier.

(*a*) Sydenham la nomme *Scarlatina*, & n'en a obſervé que des eſpeces très-bénignes. Morton, qui étoit du même tems & réſidoit dans le même lieu, en a obſervé de très-malignes, & regarde la maladie comme une vraie rougeole. Schultz la décrit, *Ephem. nat. curioſ.* A. 6. 7. & l'appelle *Purpura maligna*. Le Docteur Plencitz retient

Je vais la décrire d'après mes propres obſervations, comme je l'ai vu attaquer les enfans, & même quelques adultes, à Upſal en 1741. Les uns l'eurent très-bénigne ; mais elle fut très-dangereuſe pour les autres. De ſorte que dans une maiſon quelques enfans s'en tirerent très-aiſément, & d'autres furens près d'en perdre la vie.

Elle commença toujours par un embarras à la gorge ; à cela ſuccédoit un abattement & une extrême ſenſibilité par tout le corps. Dix à douze heures après il ſurvenoit des dégoûts, un grand vomiſſement bilieux, un friſſonnement, un mal de tête, & un aſſoupiſſement inſurmontable le premier jour. Le mal de gorge augmentoit ſi promptement, qu'en un jour, cette partie étoit très-rouge & très-enflée, le Sujet en s'éveillant avoit la reſpiration précipitée & difficultueuſe. L'éclampſie, dont il paroit que Sydenham & d'autres ont fait mention, n'a eu lieu chez aucun des Sujets que j'ai vus. La plûpart avoient, le ſecond jour, & d'autres le troiſieme, une éruption de petites taches rouges. Elles paroiſſoient d'abord au viſage & au cou, enſuite à la poitrine, au bas-ventre, aux lombes, aux jambes. Il y avoit quelques taches un peu grandes parmi

---

la dénomination de Sydenham, *Oper. Medico-Phyſic. Tractat III*, & l'a auſſi vue très-bénigne. Il dit que cette fievre étoit ſi inconnue du tems de Sennert, que cet habile Médecin ne ſut même lui donner un nom. Voyez de Haen *Rat. Med.* & Storch, Traité *Théoret. & Pratiq. de la fievre ſcarlatine, édit. allem.* 1741. Gotha.

les petites, & le jour suivant, toutes s'étoient si dilatées, que tout le visage ne paroissoit couvert que d'une seule tache. On voyoit la même chose au reste du corps, sur-tout au pli du bras; mais elles ne s'étendoient que dans l'ordre qu'elles avoient paru; de sorte que la rougeur se portoit aux jambes & aux pieds, lorsqu'elle commençoit à se passer au visage.

Ces taches ne s'élevoient aucunement, ni le premier jour ni les suivans. Néanmoins la partie du corps où elles se portoient, sembloit être plus volumineuse que de coutume; & cela disparoissoit en même tems que la rougeur. Si l'on pressoit la peau du bout du doigt, elle blanchissoit, & la rougeur revenoit aussitôt.

La plûpart avoient un hoquet fatigant vers la fin du quatrieme jour. On leur remarquoit aussi une difficulté de parler, outre qu'ils parloient, comme on dit, du nez. Il leur survenoit encore un enrouement, & ils commençoient à expectorer une abondance de flegmes, qui se détachoient de la gorge par les injections. Pour lors la difficulté d'avaler cessoit, les yeux se ranimoient, & l'on obtenoit quelque réponse des Sujets, en les interrogeant.

Le même jour quelques-uns rendoient aussi cinq ou six selles délayées; après quoi l'on appercevoit beaucoup de soulagement.

Quelques-uns avoient un petit saignement de nez le cinquieme jour, & cela leur rendoit quelque gaieté: d'autres ne l'avoient que très-modéré le septieme jour.

La chaleur & la fievre qui jusques-là avoient été considérables, sur-tout l'après-midi & vers

le ſoir, commençoient alors à ſe modérer; mais ne ceſſoient qu'au ſeptieme jour.

Vers le ſoir du troiſieme ou quatrieme jour, les Sujets avoient communément le tranſport; mais ſans donner lieu de craindre, s'il finiſſoit aux heures que la fievre diminuoit.

Le pouls étoit plus ou moins fréquent, aux uns élevé, aux autres foibles, & ceux-ci étoient les plus malades.

Le cours de ventre paroiſſoit rarement de lui-même, ſinon les jours mentionnés.

Je n'ai pas vu de Sujet avoir des ſueurs avant le ſoir du quatrieme jour.

Les malades ne bavoient pas comme cela arrive dans une forte eſquinancie.

L'intérieur du nez étoit communément ſec. On ne remarquoit pas d'éternument comme dans la rougeole. Les yeux ne couloient pas.

L'urine avoit ſon cours, mais avec certaine difficulté, & n'étoit pas ſi rouge que la chaleur devoit la rendre. Je ne l'ai pas obſervée mêlée de ſang dans aucun Sujet. D'autres Médecins l'ont cependant vue, à ce que je trouve dans leurs écrits.

Aucun Sujet n'étoit fatigué de la toux, que quand le flegme ſe détachoit de la gorge; & la toux étoit rarement inutile alors.

La plupart des malades ſe plaignoient de la gorge & de la chaleur brûlante de la peau.

Le cinquieme jour au matin, la rougeur du viſage commençoit à diminuer, & diſparoiſſoit peu-à-peu au reſte du corps les jours ſuivans; de ſorte que le huitieme jour au matin il n'y avoit plus de rougeur nulle part.

Le septieme ou le huitieme jour on observoit à quelques-uns çà & là, sur-tout aux oreilles, à la gorge, aux articulations de la main, des pieds, certaines petites vessies, semblables au pourpre blanc, mais entiérement vuides. Elles s'étendoient peu à peu, & l'épiderme commençoit à tomber par desquammation. La même chose arrivoit ensuite au reste du corps, sur-tout aux pieds & aux mains, où l'épiderme ne se séparoit ainsi, ni en poudre farineuse, mais par lambeaux. Cette desquammation se faisoit à quelques Sujets avec promptitude; à d'autres, cela tardoit jusqu'à deux ou trois semaines.

Plus l'éruption & la chaleur des mains étoient considérables, plus la desquammation l'étoit aussi. Le Docteur Plencitz a cependant vu quelques Sujets qui n'ont pas eu cette desquammation. Durant ce tems-là les malades étoient extrêmement sensibles au froid ou à la chaleur. Il suffisoit même, pour les affecter, d'ouvrir la porte de la chambre, qui étoit un peu chaude, ou de les toucher avec une serviette présentée au feu.

Les malades paroissoient hors d'affaire le huit ou le neuf; ne se plaignoient plus, commençoient à se promener dans la chambre, avoient de l'appétit & du sommeil. Néanmoins leur état n'étoit pas encore déterminément assuré.

Plusieurs Sujets se rendirent ponctuellement aux avis qu'on leur donna; se tinrent dans un appartement modérement chaud, prirent quelques purgatifs, ne passerent point les ordres

dans le boire & le manger : malgré cela, les glandes s'enflerent aux oreilles & à la mâchoire inférieure, d'abord d'un seul côté, & ensuite de l'autre, mais plus au premier côté. Cette enflure n'eut aucune mauvaise suite, & se passa peu à peu spontanément. Les Sujets qui ne voulurent pas se contraindre quelques semaines, commençerent à se sentir de la foiblesse du vingt au vingt-deux, & se plaignirent bientôt d'un grand abattement. En même tems le corps s'enfla peu à peu comme dans l'anasarque ; ce qui commençoit par le visage. La fievre s'y joignoit : les Sujets éprouvoient de l'inquiétude, des anxiétés, un serrement de poitrine, & la respiration devenoit très-courte. Les urines couloient peu, & ressembloient à de la lavure de viande crue. Ce fut pendant ce période qu'il périt à Stockholm plusieurs enfans en 1763, pour n'avoir pas voulu s'abstreindre à ce qu'on leur avoit ordonné, ou pour l'avoir suivi trop tard.

Comme je n'ai vu que très-peu de Sujets à qui cette enflure & ces symptômes soient survenus, je vais en parler d'après les observations du Docteur Plencitz.

1°. Une pareille hydropisie succede de tems à autre à une fievre rouge, sur-tout lorsqu'elle est de mauvais caractere, & que l'éruption est considérable.

2°. L'enflure a été plus grande lorsque la desquammation l'avoit été aussi. Cependant quelques Sujets sont devenus très-enflés, sans avoir éprouvé de desquammation sensible.

3°. Les enfans ont été plus Sujets à cette enflure que les adultes.

4°. Elle a été plus grande en hiver qu'en été, ſur-tout pour ceux qui ſont ſortis trop tôt, au lieu de garder le logis.

5°. Il eſt péri plus de Sujets à ce période, que pendant la fievre qui étoit réunie à l'éruption.

6°. L'enflure n'eſt pas une ſuite inévitable de cette fievre, puiſqu'on peut en garantir les Sujets avec les précautions convenables. Le Docteur Plencitz avoue cependant que malgré toute la prudence, il n'a pas pu quelquefois l'empêcher.

Tel eſt le cours ordinaire de la fievre rouge, qui ſe manifeſte toujours comme une maladie épidémique, ſelon les obſervations les mieux vues.

Mais elle n'eſt particuliere à aucune ſaiſon de l'année ; car elle a regné pendant l'hiver à Upſal en 1741. Ce fut en été & en automne qu'elle parut à Stockholm en 1763, & elle y revint en Février 1764.

Il ſemble auſſi qu'elle ne dépend pas de la différence des températures ; car la température étoit fort différente dans les trois ſaiſons mentionnées. Outre cela, cette maladie eſt manifeſtement contagieuſe, & attaque ſur-tout les enfans au-deſſous de l'âge de quinze ans, quoique les plus âgés n'en ſoient pas à l'abri, s'il ne l'ont pas eue ; car je n'ai pas vu de Sujets l'avoir deux fois.

Je dois auſſi avertir qu'elle attaque diffé-

remment les enfans d'une même maiſon. L'un eſt à peine malade, tandis que l'autre en eſt expoſé au plus grand danger ; & le troiſieme en périt, malgré tous les ſoins poſſibles.

Je crois avoir obſervé qu'un enfant s'eſt tiré de cette fievre ſans éruption, dans une maiſon où il y avoit trois malades ; car deux de ces enfans eurent une fievre rouge bien caractériſée, l'un après l'autre. Le troiſieme eut le même mal de gorge, même dégoût, des vomiſſemens, des friſſons, des chaleurs : enſuite il ſua très-fort pendant un jour, & tout ſe paſſa ainſi pour lui.

D'après l'expoſé précédent, il eſt aiſé de différencier la fievre rouge ; ſur-tout ſi l'on eſt aſſuré qu'elle regne dans l'endroit où l'on eſt, ou dans celui qu'on vient de quitter, & que le Sujet malade ſe trouve dans des circonſtances où il peut en être attaqué.

Elle a dès le premier abord ſes ſymptômes comme toutes les fievres éruptives. Si le malade a déja eu la petite-vérole, que l'œil gauche ne coule pas, & que les yeux ne ſoient pas chauds, il eſt vraiſemblable que les ſymptômes ne ſeront pas ſuivis de la petite-vérole. Si l'on ne remarque aucune toux ſéche, ni d'éternument fréquent, il eſt probable qu'on n'a pas de rougeole à craindre.

On voit auſſi par-là & par les ſymptômes de cette fievre, qu'elle eſt une eſpece particuliere de fievre eruptive, que l'on doit diſtinguer de toutes les autres.

1°. Dans la petite-vérole, l'éruption reſte élevée au-deſſus de la peau, & tourne en

ſuppuration. Dans la fievre rouge au contraire les taches ſont planes & n'ont aucune élévation.

2°. Dans la rougeole, les taches ne ſont pas ſi rouges. On y ſent au tact certaine élévation au viſage, le premier jour de l'éruption. Il découle des yeux une ſéroſité aſſez chaude. L'éternument eſt permanent: l'épiderme tombe preſque en farine, ſans une deſquammation auſſi conſidérable que dans la fievre rouge. Outre cela, la fievre ſe paſſe en huit jours dans cette maladie; au lieu que dans la rougeole elle eſt ſouvent plus forte le huitieme ou le neuvieme jour; la difficulté de reſpirer augmente, & la toux s'irrite.

3°. Dans la fievre *ortiée*, les taches s'élevent. Il en eſt de même dans

4°. La fievre pourprée. J'ai obſervé qu'après celle-ci les pieds ſeuls s'enfloient & non tout le corps, (cela commence par le viſage,) comme il eſt arrivé quatorze jours environ après que les Sujets étoient quittes de la fievre rouge.

5°. Dans les fievres péticulaires, les taches ne paroiſſent pas ſitôt, & ne deviennent pas confluentes.

6°. Dans l'éréſipele, il n'y a qu'une partie rouge & enflée, comme le viſage, la jambe, le pied: au lieu que tout le corps l'eſt dans la fievre rouge. Lorſque l'éréſipele ſe paſſe, la peau ſe ride, & l'épiderme tombe.

Outre cela, le mal de gorge n'eſt pas auſſi fâcheux dans les autres fievres éruptives que dans la fievre rouge. Les veſſies pâles, par leſquelles la deſquammation commence dans

cette fievre-ci, ne paroiſſent dans aucune autre fievre éruptive.

La cauſe matérielle de la fievre rouge eſt encore auſſi inconnue que celle de la petite-vérole & de la rougeole. Nous ſavons ſeulement qu'elle ſe répand par contagion, & qu'on peut s'en garantir avec des précautions. Il eſt clair que la peau en éprouve de l'inflammation; car il ne faut, pour une inflammation, que de la rougeur, de la chaleur, de la douleur & de l'enflure. Cependant l'inflammation eſt ici d'une nature particuliere, & ne tourne pas en ſuppuration, mais ſépare l'épiderme de la peau; de ſorte que celui-là tombe par deſquammation ou par lambeaux. L'inflammation qu'on remarque à la gorge, eſt de même nature que celle de la ſurface de la peau; car elle ne ſuppure pas non plus, mais ſe termine par deſquammation ou par gangrene. Les obſervations du Docteur Plencitz le prouvent aſſez, comme on l'a vu ci-devant.

La fievre rouge eſt quelquefois ſi bénigne, que les malades n'ont beſoin que d'être bien gouvernés; mais auſſi les Sujets en périſſent quelquefois le premier jour.

Les enfans s'en tirent mieux que les adultes.

On regarde comme un bon ſigne que l'éruption paroiſſe peu à peu, & non avant le troiſieme jour. Néanmoins j'ai vu la maladie bénigne en 1741, quoique l'éruption ait eu lieu le ſecond jour.

On doit regarder comme de très-mauvais ſignes l'enflammation conſidérable de la gorge, la grande difficulté d'avaler, beaucoup de

chaleur à la peau, le pouls précipité & bas, la reſpiration fréquente & pénible, le grand affoibliſſement, le grand aſſoupiſſement ou l'inſomnie continuelle, un grand tranſport après le mal de tête, l'inquiétude, l'anxiété, l'agitation dans le lit : & *vice verſâ*.

Lorſque les taches paroiſſent tantôt plus, tantôt moins, ſont plus rouges dans un moment & moins dans l'autre, il ſurvient aiſément un grand tranſport, qui eſt ſuivi de mort ſubite, ou avant ou après la paralyſie d'un côté (l'hémiplégie.) Si au contraire il ſort alors de l'oreille du pus mêlé de ſang, l'on a lieu d'eſpérer quelque mieux.

Les crachats, ou même les urines, paroiſſent mêlés de ſang chez quelques Sujets, au tems de l'éruption ; & enſuite le corps s'enfle. Le Docteur Plencitz aſſure que cette circonſtance n'eſt ni bon ni mauvais ſigne.

A l'égard des petits enfans pris de fievre rouge, il faut faire attention aux gencives & aux ſignes qui préſagent une dentition difficile. Nous en avons parlé. Si donc cette inconvénient ſe joint à la fievre, ils ſont dans un plus grand danger.

Si après avoir eſſuyé une fievre rouge, une forte éruption, beaucoup de chaleur à la peau, une deſquammation conſidérable, & s'être bien trouvé, au bout de quatorze jours l'on perd l'appétit, l'on devient pâle, on ſent de la foibleſſe, & que les urines ne coulent pas bien, il y a lieu de craindre une hydropiſie.

Si l'on ne peut y porter remede auſſitôt, & qu'au contraire l'urine ne coule pas, qu'en

outre il ſurvienne de la fievre, une grande ſoif, de l'inſomnie, du tranſport & des convulſions, il n'y a plus rien à eſpérer.

La cure de la fievre rouge eſt au premier période, la même que celle de la rougeole. Si la maladie eſt bénigne, il ne faut que de bons ſoins. Voyez les articles *petite-vérole*, premier période, *rougeole*, *fievre intermittente*, pour ce qui concerne *la chambre*, *le lit*, *les linges*, *le boire* & *le* (*a*) *manger*. Le commun du peuple voit ſes enfans ſe tirer aiſément de cette maladie, en leur donnant pour boiſſon *quatre parties d'eau bouillie ſur une de lait;* ce qui ſe prend chaud. Qu'on n'oublie pas ſurtout de retenir les enfans au logis après cette fievre, pendant au moins trois ſemaines, autrement l'on a l'hydropiſie à craindre, quelque bénigne qu'ait été la maladie.

Dans le cas de fievre rouge maligne, on demande s'il faut ſaigner. On doit ſe régler à cet égard par ce que nous avons dit à l'article de la petite-vérole.

La ſaignée eſt preſque inévitable pour les adultes; mais c'eſt une choſe un peu délicate pour les enfans. La violence de la maladie doit décider du parti qu'il y a à prendre. Si la ſaignée ne peut avoir lieu, on poſe des ſangſues ſous les oreilles, & l'on tire par-là autant de ſang qu'il faut pour diminuer la fievre &

(*a*) Si la ſaiſon fournit des fruits bien mûrs, les malades en peuvent prendre peu à la fois, comme les ceriſes, les fraiſes, les groſeilles, framboiſes, &c.

l'inflammation. Cette manœuvre eſt d'autant plus inévitable, ſi la dentition difficile ſe joint aux autres circonſtances : il n'y a plus alors d'autre moyen de conſerver la vie des Sujets.

Si l'on ſent un mal-aiſe & qu'on vomiſſe, on favoriſe le vomiſſement avec de l'eau tiéde ou une infuſion de camomille, dont on boit après chaque vomiſſement, juſqu'à ce que l'on ne rende rien que de clair. Voyez ce que j'ai conſeillé au premier période de la rougeole ; ce n'eſt preſque point la peine de donner un vomitif ici : s'il en faut un, on fera ce que j'ai dit au même endroit.

Lorſque le vomiſſement a ceſſé, ce qui ne tarde pas, le malade va ordinairement à la ſelle ; & dans le cas où cela n'arriveroit pas, on purgeroit le malade, ſur-tout ſi l'eſtomac étoit météoriſé. Si les vents cauſent du tumulte dans le bas-ventre, & que le Sujet ait des envies inutiles d'aller à la ſelle, on ſe ſervira de la formule ſuivante :

℞ Electuaire lénitif d'Edimbourg, *demi-once.*
Crême de tartre, *une drachme.*
Syrop de roſe ſolutif, *demi-once.*

Mêlez bien.

Pour en donner plein une cuiller à thé toutes les heures, juſqu'à ce qu'on en voie l'effet.

L'on choiſit, ſi on l'aime mieux, un des laxatifs ordonnés à l'article de la petite-vérole. En cas qu'on ait lieu de préſumer que l'éruption va

va ſe faire, on renonce au laxatif, & l'on donne le lavement ſuivant :

℞ Petit-lait extrait avec de la bierre, *neuf onc.*
Huile d'olive, *deux cuillerées ordinaires.*
Sucre en poudre, *demi-once.*

Ajoutez, pour le premier jour ſeulement.

Nitre purifié, *demi-drachme.*

Mélez bien.

Ce lavement doit ſe réitérer tous les jours de la maladie, même deux fois par jour, ſi la fievre eſt violente ; & l'on prend pour le donner le moment où elle eſt moins forte.

Le but qu'on ſe propoſe avec tous ces moyens curatifs, eſt de prévenir les mauvais ſymptômes durant la maladie, & de rendre l'inflammation de la gorge & de la peau auſſi traitable qu'il eſt poſſible.

Cependant la gorge demande une attention particuliere. Pour cet effet, on prépare, 1°. le cataplaſme ſuivant :

℞ Graine de lin, *deux onces.*
Feuilles de mauve écraſées, *quatre onces.*

Faites cuire dans du lait, en conſiſtance de bouillie, & appliquez-le chaud autour du cou, dans un linge uſé. On en prépare deux, afin d'en avoir un à chauffer, lorſqu'on préſume que l'autre eſt prêt de ſe refroidir. Dans le cas

de beſoin, on met en place un ſynapiſme que l'on ôte dès que la peau eſt rouge, & paroît inégale.

2°. On fait un gargariſme avec quelques figues hachées & bouillies dans l'eau, que l'on paſſe. Si le malade ne peut s'en gargariſer, on lui dit de le garder au moins long-tems dans la bouche: ou l'on mêle deux livres d'infuſion légere de fleur de ſureau, avec deux cuillerées de vinaigre ſurard, & autant de gelée de (*a*) groſeille, & l'on injecte cela doucement dans la bouche, portant le bout de la ſeringue de côté. On réitere ſouvent cette injection.

3°. On fait auſſi avaler de tems en tems un peu de caſſis confit.

4°. On trempe enſuite une éponge dans de l'eau & du vinaigre ſurard, & l'on applique cela ſur la poitrine, pour remplir l'athmoſphere du malade de ces vapeurs acides & réſolutives. Comme le malade a le nez ſec & bouché, & reſpire bouche béante, ce qui deſſéche la langue & la gorge,

5°. On inſinue de tems en tems dans les narrines, un linge trempé dans du lait chaud.

Si cela eſt inutile pour humecter le nez & ſoulager la gorge, on poſe des ſang-ſues ſous (*b*)

(*a*) Page 333.

(*b*) Pringle loue le gargariſme ſuivant dans les maux de gorge.

℞ Décoction pectorale de Londres, *quinze onces.*
Miel commun, *une once.*
Eſprit de ſel ammoniac, *une drachme.*

les oreilles, & même dans un cas urgent, on fait des ſcarifications externes à la gorge, avec une lancette maſquée. Voyez *Heiſter*, *Chirurg. part.* 2. *cap.* 94.

Lorſque le Sujet commence à expectorer des flegmes en crachant ou touſſant, on a enfin opéré le point eſſentiel, & il ne faut plus alors que tenir la gorge bien couverte, & réitérer ſouvent les injections dans la bouche.

On peut faire prendre intérieurement la poudre rafraîchiſſante, que j'ai recommandée au premier période de la petite-vérole. Comme

---

Je n'ai pas éprouvé ce gargariſme, dit l'Auteur. Le tems nous apprendra ſi le *romarin ſauvage* eſt auſſi utile dans les maux de gorge que le prétend un Médecin. On l'applique en cataplaſme ſur la gorge, & on en prend en même tems une infuſion comme du thé. Voici un gargariſme que j'ai éprouvé pluſieurs fois avec de grands ſuccès.

℞ Graine de lin, *une pincée.*

Faites infuſer dans *demi-ſeptier d'eau.* Jettez-y

Suc de grande joubarbe, *deux onces.*
Sel de nitre, *une drachme.*

Edulcorez avec un peu de ſyrop de limon.

Je fais en même tems appliquer chaud ſur la gorge un gros navet noir, cuit ſous la cendre, ſans être pelé, & écraſé ſur un linge. On le renouvelle dès qu'il eſt froid. Après deux ſaignées, j'ai ainſi ſauvé, il n'y a pas long-tems, un homme, d'une eſquinancie très-dangereuſe. Je m'en ſuis ſervi dans le cas d'aphtes à la gorge, y faiſant jetter une forte infuſion de quinquina.

les malades ont beaucoup de peine à avaler; il faut calmer la fievre par une diete très rafraichiſſante, telle que celle dont j'ai déja parlé; on peut employer l'acide du citron, ſi l'on n'a pas de vinaigre.

Quant au ſaignement de nez, voyez ce que j'ai conſeillé au premier période de la rougeole.

Si l'éclampſie ſe met de la partie, l'on aura recours à ce que j'ai preſcrit en dernier, au premier période de la petite-vérole.

Suppoſé que le tranſport ſurvienne le premier jour vers le ſoir, lorſque la fievre eſt la plus forte, & ſe paſſe lorſqu'elle tombe, il ne faut d'autre adouciſſement que ce qui a été preſcrit pour calmer la fievre. Mais s'il ſurvient le ſixieme, le ſeptieme jour, ou l'un des ſuivans, alors il eſt dangereux. On a recours aux ſangſues, à la ſaignée, aux lavemens, aux ſynapiſmes ſur les jambes, & même au véſicatoire ſur la nuque. Les obſervations nous prouvent que le tranſport n'a pas eu lieu, ſi l'on avoit procuré dès le commencement les évacuations néceſſaires.

Le quatrieme jour & les ſuivans, on donne pour boiſſon une infuſion de fleur de ſureau; car il eſt inutile de donner plutôt ce qui pourroit pouſſer la tranſpiration ou la ſueur. Il ne peut rien tranſpirer auſſi long-tems que la peau eſt enflammée. Je n'oſe pas conſeiller d'autres ſudorifiques trop actifs. Des que la ſueur paroît, il faut être bien attentif; autrement il pourroit en réſulter de mauvaiſes ſuites.

Lorſque la maladie eſt conduite au point qu'on

ne voit plus de rougeur, & qu'on ne ſent plus de fievre, mais qu'au contraire le Sujet ſe ſent de l'appétit, il faut,

1°. Faire garder la chambre pendant trois ſemaines.

2°. Frotter le corps ſoir & matin, avec un morceau de flanelle que l'on a expoſé à la vapeur des baies de genievre, de maſtic, ou de quelque poudre odoriférante.

3°. Le Sujet ſera très-réſervé ſur le manger.

4°. De deux jours l'un il prendra le matin un des laxatifs mentionnés: en cas que les urines ne viennent pas bien, il boira une infuſion de baies de genievre, légérement rôties. Si cela ne remplit pas les vues, on jettera une ou deux fois par jour, dans l'infuſion, depuis quinze juſqu'à trente gouttes d'*eſſence ſcillitique*, (*eſſentia ſcillæ*, Pharm. *Wurtemb.*) ou l'on emploiera d'autres diurétiques.

C'eſt ainſi qu'on évite l'hydropiſie ſi redoutable à la ſuite de cette maladie. Si malgré tout cela elle ſurvenoit, il faudroit s'y oppoſer avec les moyens les plus efficaces.

Les pauvres prendront une infuſion de baies de genievres rôties, dans laquelle on jettera tous les matins la poudre ſuivante :

℞ Nitre très-pur, *grains*, *cinquante.*
Squille ſéchée doucement, *grains*, *dix.*
Gingembre, *grains*, *cinquante.*

Mêlez bien.

Faites-en dix parties égales, pour prendre

en une dose, les unes après les autres. Cette poudre ne cause point de dégoût. Deux heures après, on donnera une demi-dose, & même la dose entiere, si l'enfant est fort. On continue ainsi tous les jours, jusqu'à ce que l'enflure ait disparu.

Les gens plus aisés prendront plein un cuiller à thé de *vin scillitique*, (*vin. scillit. Pharm. Paris.*) ou de la poudre précédente, dans une pareille cuillerée d'eau de canelle simple. Si cela leur cause quelque mal-aise à l'estomac, ils réitéreront la cuillerée d'eau de canelle, dans laquelle ils jetteront un peu de syrop de canelle : & au bout d'une heure, la poudre ne cause plus d'incommodité. Les eaux partent alors ou par la voie ordinaire ou par les selles.

Si l'on donne la poudre avant midi, on pourra prendre l'après midi trois ou quatre très-petites cuillerées ordinaires de la potion apéritive suivante.

℔ Ecorce d'orange, *deux onces & demie.*
Vin de Moselle, *dix onces.*

Agitez cela, jusqu'à ce que le vin ait pris la saveur de l'écorce, & ajoutez :

Double arcane, *deux onces & demie.*

Agitez encore pour le faire fondre, & ajoutez, en remuant,

Sucre fin, *six onces.*

Filtrez.

Si l'on n'a recours à la Pharmacie que quand la fievre, la soif, &c. se sont jointes à l'enflure, il est ordinairement trop tard. Mais comme on ne doit pas abandonner un malade tant qu'il a un soufle de vie, on essaie encore de lui faire prendre de deux à quatre grains de crême de tartre par jour.

Si l'on est assez heureux pour dissiper l'enflure, on donne ensuite au malade des alimens secs, on lui frotte le corps : on joint à cela le quinquina, le vin chalybé. Ou, si le ventre est resserré, on fait prendre la teinture amere de rhubarbe de la *Pharm. d'Edimb.* faite avec du vin. J'ai déja dit comment on devoit administrer ce médicament.

CHAPITRE XVII.

Du Vomissement.

Le vomissement est quelquefois si modéré, qu'il ne faut rien pour le calmer : il est même utile assez souvent. Aussi remarque-t-on que la colique, les maux d'estomac, cessent dès qu'on a vomi. Mais il est quelquefois si considérable, si souvent réitéré, qu'on doit le regarder comme une maladie très-dangereuse, & qui exige les secours les plus prompts.

Je ne dirai rien ici de la perte que fait nécessairement le corps lorsque les alimens ne peuvent y rester, ni combien les humeurs

deviennent acrimonieuſes, lorſqu'elles ne ſont pas renouvelées par un nouveau ſuc nutritif. On en peut voir les ſuites par l'abattement où ſe trouvent les enfans lorſque les premiers jours de la petite-vérole ou de la rougeole, ils rendent du ſang par le nez, par l'expectoration à chaque vomiſſement.

Mon but eſt de ne m'arrêter ici qu'au vomiſſement des enfans. Comme la cauſe de cette incommodité peut être très-différente, j'en ferai des eſpeces différentes.

1°. Il vient de ce que l'enfant très-jeune a tiré le ſein plus qu'il n'eſt en état de digérer. Dès-lors il crie, s'agite, eſt privé de ſommeil. S'il parvient à rejetter une partie du lait qu'il a pris, il s'endort, & ſe trouve mieux. On doit rapporter ici le vomiſſement & les maux d'eſtomac, qui ont lieu chez les enfans plus âgés, lorſqu'ils ont mangé trop vîte ou trop bu. Dans l'un & l'autre cas, le vomiſſement eſt le vrai moyen curatif. S'il n'arrive pas ſpontanément, on trempe le bout d'une plume dans l'huile d'olive, pour en châtouiller la gorge.

2°. Il peut venir de refroidiſſement. Lorſqu'on démaillotte un jeune enfant, & qu'il eſt ſaiſi d'un froid à l'eſtomac, il lui prend un hoquet: ſi la Nourrice lui donne le ſein dans cette circonſtance, il ne manque pas de vomir. On fait ceſſer cela par le moyen d'une ſerviette chaude, appliquée ſur l'eſtomac.

3°. Il vient de la vapeur du charbon. J'ai ſouvent vu vomir les enfans expoſés à la vapeur du charbon. Cela ceſſe dès qu'on ôte le

charbon, & qu'on fait évaporer du vinaigre dans l'appartement. Les enfans périroient même de cette exhalaiſon, pour peu qu'on manquât d'attention.

4°. Il vient de crudités qui s'amaſſent peu à peu, lorſque les enfans ſont accoutumés à trop manger, ou prennent quelque aliment de difficile digeſtion (*a*).

L'eſtomac en eſt incommodé, ou par leur abondance, ou par leur acrimonie. Je renvoie à cet égard à l'article de la toux; car le vomiſſement & la toux ſtomachale ſe reconnoiſſent aux mêmes ſignes, & ſe guériſſent de même. On y verra auſſi les ſignes par leſquels on reconnoît ſi l'eſtomac eſt chargé de crudités. Mais il eſt bon de ſavoir de quelle nature elles ſont.

Les enfans à la mamelle n'ont ordinairement que des crudités acides, parce qu'ils ne vivent que de lait. Il ſe trouve auſſi des crudités acides chez les enfans plus grands, lorſqu'ils prennent ſur-tout beaucoup de laitage, de la bierre nouvelle, du vin de tems en tems, des fruits non mûrs ou trop mûrs, des groſeilles, des ceriſes, du vinaigre ou du jus de citron dans leurs alimens. On reconnoît ce vice à l'haleine acide, à l'odeur aigre des crachats, des ſelles, à la couleur pâle du viſage; & dans

(*a*) Ces crudités fatiguent plus l'eſtomac des enfans que des adultes, à cauſe de l'extrême ſenſibilité de leur fibre: c'eſt auſſi la raiſon pourquoi les enfans en ſont ſi expoſés aux convulſions.

les enfans très-jeunes, à leurs excrémens verdâtres & mêlés de lait caillé.

On fait ceſſer ces crudités chez les enfans à la mamelle, par le moyen de ma poudre pour les enfans. La voici.

℔ Magnéſie blanche, *demi-once.*
Cumin, *trois drachmes.*
Racine de flambe, *deux drachmes.*
Safran, *trente grains.*

Pulvériſez & mêlez bien.

Pour en prendre cinq ou ſix fois par jour deux petites pincées dans de l'eau de fenouil, juſqu'à ceſſation des crudités, & que l'enfant ſoit tranquille. Les enfans plus âgés s'en trouveront bien auſſi; mais ils doivent prendre immédiatement après de la teinture de rhubarbe, préparée ſans ſucre. Mais il n'y a rien de meilleur pour dompter les crudités acides, tant dans les enfans que dans les adultes, que l'alkali du tartre, à la doſe d'une drachme, dans une livre d'eau de fontaine. On en fait prendre plein une cuiller à café deux ou trois fois par jour, dans une eau légérement antimoniée. Les Sujets plus âgés en prendront plein une cuiller à bouche autant de fois, dans un verre d'eau fraîche.

L'acrimonie que les alimens contractent dans l'eſtomac, peut être d'un caractere putride: ce qu'on a lieu de préſumer, ſi l'enfant a mangé trop de viande. L'odeur d'œuf pourri qui

revient à la bouche en eſt le ſigne. On dompte cette acrimonie avec la crême de tartre & les trochiſques de citron,

℔ Crême de tartre, *ſix grains.*
Trochiſques de citron, *vingt grains.*

Broyez bien enſemble.

Pour en prendre de deux à quatre fois par jour, dans un peu d'eau, juſqu'à ce que la mauvaiſe haleine ait ceſſé.

Ces crudités ſont quelquefois d'un caractere rance; cela arrive lorſque les Sujets prennent trop de lard, de jaunes d'œufs, de pâtiſſeries, de beurre ou de viandes graſſes. On guérit cela avec un peu de ſucre pris de tems en tems, ou avec la poudre précédente. La teinture de rhubarbe eſt enſuite néceſſaire, parce qu'autrement il ſurviendroit une mauvaiſe diarrhée bilieuſe.

Ces crudités ne ſont auſſi ſouvent qu'un flegme viſqueux, qui s'accumule dans l'eſtomac lorſque les enfans ſont gorgés de bouillie, à l'eau ou au lait, de pain mal fermenté; ce qui météoriſe l'eſtomac & le rend dur au tact. Pour lors, il ne faut qu'un vomitif, & enſuite une infuſion de rhubarbe.

Si l'on s'apperçoit que l'enfant rend ſes alimens non digérés ou peu changés, c'eſt une marque qu'il mâche peu, ou que les alimens ſont de trop dure digeſtion, ou que l'eſtomac eſt trop foible: dans ce cas, on donne un

élixir ſtomachal après le vomitif. Voici (*a*) le mien:

℥ Ecorce d'orange, la partie jaune ſeule, *demi-once.*
Rhubarbe choiſie, *demi-drachme.*
Terre foliée de tartre, *une once.*
Vin blanc de France, *ſept onces.*

Faites infuſer à une douce chaleur, pendant quatre jours, paſſez & jettez-y

Extrait de gentiane rouge, *demi-once.*
Huile eſſentielle de fleurs de camomille, *dix gouttes.*
—— de millefeuille, *même doſe.*

Mêlez bien.

Pour en prendre quinze à vingt gouttes par jour, dans une eau foible de canelle.

La cinquieme eſpece de crudité vient peu à peu des vaiſſeaux de cuivre mal (*b*) étamés, où l'on a laiſſé refroidir ce qu'on y avoit fait cuire, ou dans leſquels a reſté trop long-tems le lait ou le petit-lait qu'on deſtine aux enfans pour la nuit. J'en vis un il y a peu de tems qui

(*a*) J'ai inſéré cette recette dans le texte, quoique l'Auteur ne la donne pas. M. Murray dit qu'on la lui a communiquée, & c'eſt ſur ſa bonne foi que je la produis.

(*b*) Voyez Haller, *Phyſiol.* pag. 216.

me parut mort au premier aſpect. Après être parvenu à lui inſinuer le doigt dans la bouche, je le lui portai juſqu'à la gorge. L'irritation ſuſcita un vomiſſement. Après cela je lui fis avaler de bon lait & de l'huile d'olive, & je le ſauvai contre tout eſpoir.

On doit rapporter ici le vomiſſement que j'ai vu ſurvenir, pour avoir mangé du rôti qui étoit reſté quelques heures ſur un plat d'argent. Qu'on tienne, par exemple, ſur le feu dans un plat d'argent, une aîle de poulet, on appercevra autour de l'aile, ſur le plat, un trait légérement verdâtre, qui ne vient que de l'alliage du cuivre, que le ſel a développé en pénétrant le plat; ainſi, c'eſt un pur verdet. Il ſurvient quelquefois un vomiſſement après avoir mangé des œufs au miroir, lorſqu'ils ont paſſé la nuit ſur un plat d'étain. La couleur noir que prend le plat, eſt une preuve que le blanc d'œuf attaque le vaſe. C'eſt un bonheur pour l'enfant qu'on le faſſe vomir promptement, ou qu'il vomiſſe de lui-même: autrement on trempe une plume dans l'huile, comme je l'ai dit, & on la lui porte à l'entrée du goſier. On n'a pas le tems d'aller chercher des drogues chez l'Apothicaire, il faut prendre ce qui ſe trouve ſous la main, de l'eau tiede avec du beurre fondu, du bouillon gras, du lait & de l'huile d'olive, & faire avaler de l'une ou l'autre choſe, autant qu'il eſt poſſible. Le poiſon émouſſé perd ſon activité. Tout ce qui peut calmer le vomiſſement eſt dangereux ici.

La ſixieme eſpece eſt celle qui a lieu dans la petite-vérole ou la rougeole. Nous en avons

parlé. Le vomiſſement fut un des plus dangereux ſymptômes de la rougeole qui parut à Stockholm en 1740. Je me rappelle ici un enfant dont le vomiſſement fut ſi violent, que le ſang lui ſortoit de la gorge, comme preſſé avec effort. Il fut ſoulagé auſſitôt qu'on lui eut appliqué ſur l'eſtomac, dans une ſerviette chaude, deux couches de gruau d'avoine, entre leſquelles on en avoit fait une de menthe crépue écraſée.

La ſeptieme eſpece vient d'une galle imprudemment répercutée. On le fait ceſſer en rappelant la galle. Voyez les articles *éclampſie*, *toux*.

La huitieme vient des vers dont ces Sujets ſont ſouvent très-moleſtés. J'ai deſtiné un article particulier pour *les vers*. On le conſultera.

La neuvieme vient de la coqueluche, de la toux ſtomachale, de la toux qui réſulte du châtouillement ou d'un ſentiment d'éroſion au cardia. Dans les deux premiers cas, le vomiſſement eſt utile. Voyez l'article *toux* & *coqueluche*.

Je paſſe à la dixieme & la plus dangereuſe eſpece. C'eſt le vomiſſement douloureux, qui prend les enfans attaqués d'une hernie, avec étranglement, ou dont les inteſtins ſont obſtrués de quelque maniere que ce ſoit, ou ramaſſés par peloton en un endroit par une cauſe irritante; de ſorte que les matieres fécales n'ont plus diſſue. Il arrive de là que le mouvement vermiculaire & ondoyant des inteſtins ne pouvant plus ſe faire par le bas, mais ſe portant vers le haut, tout ce qui y eſt contenu

eſt repouſſé dans l'eſtomac, & de-là dans la bouche. Il n'eſt donc pas poſſible de porter aucun médicament dans l'intérieur du corps, bien loin d'y faire reſter rien.

Cet état eſt accompagné de la plus vive douleur, la fievre & l'inflammation ſont bientôt de la partie, & la gangrene ne tarde pas à donner la mort. Il faut ici le plus prompt ſecours : car ſi l'on attend juſqu'à la gangrene, il n'y a plus de reſſource.

Si la deſcente eſt la cauſe du vomiſſement, il faut la guérir le plutôt poſſible. De quelque eſpece qu'elle ſoit, on ne doit ſonger qu'à faire rentrer la partie, l'*inteſtin*, l'*épiploon*, &c. (*a*) Les livres de Chirurgie & de Médecine donnent toutes les inſtructions néceſſaires à cet égard. On aſſure enſuite l'état de l'enfant par un bandage.

Si l'on eſt aſſuré que le vomiſſement ne vient pas d'une deſcente, & qu'au contraire l'enfant ſe plaigne d'une vive douleur dans le bas-ventre, ſi les vents y rugiſſent, ſi les excrémens ne peuvent ſe précipiter par le bas, malgré les lavemens réitérés, & que le vomiſſement continue, c'eſt une marque qu'il y a quelque obſtruction aux inteſtins, ou qu'ils ſont tortillés par l'effet d'une cauſe irritante. On a tout lieu de craindre le redoutable *Miſerere*. Dans ce cas-là,

---

(*a*) Je ſupprime ici quelques détails inutiles de l'Auteur. Nous les avons dans tous les Ouvrages de Chirurgie.

1°. Il faut saigner aussitôt, pour le peu qu'on sente de fievre.

2°. On continue les lavemens tels que ceux dont nous avons parlé, ou d'huile d'olive seule.

3°. On administre le huitieme, ou le quart d'un grain d'extrait thébaïque (d'opium), pour suspendre au moins pendant quelques heures les secousses du vomissement, & avoir le tems

4°. De préparer une infusion de senné proportionnée au besoin, y mêlant un peu de jus de citron. On en donne peu chaque fois, mais souvent: ensuite on fait tenir au malade un peu d'écorce de citron confit dans la bouche, ou autre chose semblable, qui soit de son goût.

5°. Après quoi l'on met l'enfant dans un demi-bain tiede, on le couvre bien, & on l'engage à y rester le plus qu'il peut, & à boire de l'infusion susdite. Si le vomissement vouloit reparoître, on donneroit un autre grain d'extrait d'opium. Si l'enfant ne veut pas rester plus long-tems au bain, on le met au lit, & on lui applique sur le ventre des feuilles de mauves, cuites dans du lait. On revient encore au bain, dès qu'on le peut, & l'on continue cette alternative de traitement au lit & au bain, jusqu'à ce que le malade se sente mieux.

Ceci me rappelle l'inquiétude que nous eûmes, le Professeur Schulzenheim & moi, il y a quelques années, en traitant un fils unique, enfant de condition, pris de cette terrible maladie; car nous n'osions dire notre pensée pour ne pas alarmer la tendresse extrême du pere & de

de la mere. Ce fut par ce traitement qu'il en réchappa. Mais il prit jusqu'à une once & demie d'infusion de senné, avant de rendre une selle.

Je fais mention de ce cas-ci, parce qu'on pourroit être étonné que nous ayons administré en même tems un narcotique & des purgatifs. Mais sans l'opium, l'enfant n'eût rien retenu de l'infusion; & les crampes, les tiraillemens n'eussent point cessé. D'ailleurs, sans la cessation de ces crampes, sans le bain, les fomentations, l'infusion fût restée sans effet. Le point essentiel d'une cure, est de combiner les moyens curatifs, de maniere qu'ils tendent tous au même but. Or, ce but est de détruire la cause morbifique, & en même tems d'empêcher d'agir ce qui peut empêcher de l'anéantir: le succès a justifié notre conduite, & prouve la solidité de ma réflexion (*a*).

La onzieme espece vient des mouvemens de l'ame, sur-tout de la crainte ou d'un saisissement.

La crainte affoiblit le cœur, qui dès-lors ne lance plus le sang avec la vigueur requise à la surface du corps: les muscles perdent leur ton, & tout se relâche. De-là la pâleur, l'abattement, la diminution de la transpiration. Les pores inhalans attirent l'humidité & le virus contagieux; l'on tremble, on a envie de vomir, & le dévoiement survient.

Le saisissement trouble tout le genre nerveux,

(*a*) MM. Bruckner & de Haen approuvent un vésicatoire sur l'endroit où le malade souffre le plus.

& quelquefois il eſt ſuivi de crampe, de convulſions, d'épilepſie. Le ſang eſt refoulé ſur le centre, d'où il réſulte une palpitation de cœur & des anxiétés précordiales. On pâlit, les évacuations ceſſent ou s'augmentent. On voit donc combien il eſt dangereux de maintenir les enfans dans une crainte continuelle.

Les parens & les maîtres doivent par conſéquent ſe comporter de maniere que les enfans les regardent comme leurs meilleurs amis, & que l'envie ſeule de leur plaire les éloigne de toutes les fautes qui ne ſont pas des erreurs de leur âge, & dont ils peuvent même ſe corriger avec le tems. Les peurs qu'on leur fait imprudemment, ne ſont pas moins dangereuſes. Il faut peu à peu les accoutumer à voir & toucher tous les animaux domeſtiques; car les obſervations nous prouvent les (*a*) inconvéniens auxquels les enfans, & même les adultes, ont été expoſés, pour n'avoir pas été familiariſés avec ces objets.

Si le vomiſſement réſulte de la crainte, il faut raſſurer l'enfant en l'égayant; enſuite on lui donne un peu de vin avec de l'eſprit (*b*) de corne de cerf, (*liquor corn. cerv. ſuccinat.*) ou quelques gouttes de baume de vie, ou d'eſprit de lavande compoſé, ſur un morceau de ſucre, ou dans un peu d'eau de canelle, ou de menthe crépue, ou du vin.

(*a*) Voyez Boerrhaave, *Conſil. II.* 29. Ab-Heer, *Obſerv.* 24. Andrée, ſur l'épilepſie, pag. 55. *éd. ang.* Schenck, *Obſerv.* p. m. 100. Zimmermann, de l'*Expérience*, &c.

(*b*) Dans un peu de ſyrop d'orgeat.

S'il vient d'un saisissement, on use de calmans, non seulement par rapport au vomissement même, mais encore pour en prévenir les mauvaises suites. Le meilleur parti est d'étendre de la thériaque sur un cuir, & de l'appliquer au creux de l'estomac avec une serviette chaude.

On fait prendre intérieurement, selon l'âge, un seizieme, un huitieme, ou le quart d'un grain d'extrait d'opium, avec un peu d'eau de rhue distillée. Si l'enfant est si foible qu'il ne puisse rien prendre, on bande le ventre avec une serviette trempée dans du vin chaud, jusqu'à ce qu'il se trouve mieux; & alors on lui fait avaler quelques gouttes d'esprit de corne de cerf, dans de l'orgeat. Le soir, on lui donne un peu d'extrait d'opium, broyé avec un peu de sucre.

On n'oublie pas de faire rester à côté de l'enfant ceux qu'il aime le mieux de la maison pour l'égayer, & lui faire comprendre qu'il n'y a pas de risque pour lui.

Si l'enfant n'a pas encore assez de raison pour sentir ce qu'on lui dit, on l'amuse, on joue pour le faire jouer, & fixer par-là son attention sur quelque objet agréable. Par là il oublie bientôt ce qui s'est passé; & l'on tâche de lui dérober tout ce qui pourroit le lui rappeler.

Le cocher d'un homme de qualité prit avec lui un enfant d'un an & demi, pour l'amuser de la vue d'un poulain qui suivoit sa mere. La jument inquiete par rapport à son poulain, à côté duquel cet homme marchoit,

lança un coup de pied qui renverſa cet homme avec l'enfant. La mere qui ſe rendit là au moment même, prit ſon enfant, qui étoit décidément comme mort. On ne lui ſentoit plus de pouls ; il avoit les yeux & la bouche fermés, étoit entiérement froid. On le mit au lit, en l'enveloppant dans un linge imbibé de vin de Rhin chaud. Quelque tems après, l'enfant commença à revenir, & à crier très-fort. On lui donna de l'eſprit de corne de cerf ſuccinié dans du vin de Rhin ; il dormit ſix heures, & eut une grande ſueur. Quelques jours après il ſe trouvoit mieux. Mais bientôt il fut pris d'une diarrhée très-longue, qui ne ceſſa que lorſque je lui eus fait prendre de l'eau de canelle, dans du vin chalybé. (*Vin. chalyb. Lond.*) Quelque jeune que fût cet enfant, il avoit eu une ſi grande frayeur, qu'il ne pouvoit plus voir la porte de l'Hôtel ſans être épouvanté. C'étoit-là où cet événement étoit arrivé.

CHAPITRE XVIII.

De la Toux.

TOUT ce qui irrite les nerfs de la trachée peut occaſionner une toux : que la cauſe agiſſe immédiatement ou non dans le premier cas, cette cauſe a ſon ſiege ou dans la trachée, ou dans la poitrine même, ou dans une autre

partie dont les nerfs correſpondent à ceux de la trachée. Voilà pourquoi un médicament utile dans une eſpece de toux, peut (*a*) être inutile dans une autre, ou même préjudiciable.

Je ferai d'abord mention de la toux la plus fréquente chez les enfans, & dont la cauſe réſide dans l'eſtomac: ce qui la fait appeler toux ſtomachale.

Les enfans ne gardent point de meſure dans le manger; ils en prennent autant qu'on leur en donne, & ſouvent on leur en donne ſans qu'ils le demandent. De ſorte qu'on en voit malheureuſement manger du (*b*) matin au ſoir. Le mal eſt encore plus conſidérable, ſi on leur farcit l'eſtomac de laitage, ou de choſes faciles à s'aigrir.

Il n'eſt donc pas étonnant que les mauvaiſes digeſtions continuées laiſſent différentes ſortes de crudités dans le ventricule qui ſe durcit, ſe météoriſe. Bientôt on ſent un fort battement aux arteres temporales; l'enfant eſt pris de maux de tête, ne reſpire qu'avec peine, prend du dégoût pour les alimens, & même vomit

---

(*a*) Voyez Haller, *Elém. Phyſiol.* vol. 3. pag. 300.

(*b*) Dès que vous voyez un enfant demander à manger très-ſouvent, & pleurer ſi vous lui en refuſez, purgez-le avec un peu de ſyrop de chicorée, ou donnez-lui quelques abſorbans; car il eſt sûr que ce ſont les acides qui fatiguent ſon eſtomac. Plus vous lui donnerez d'alimens, moins vous le nourrirez. J'ai toujours goûté la maxime des Spartiates, qui nourriſſoient peu les enfans, afin d'en faire des hommes robuſtes.

ſouvent. Si ces crudités reſtent long-tems dans le ventricule, elles y deviennent acrimonieuſes, les nerfs de ce viſcere en ſont irrités, & l'ébranlement ſe porte à ceux de la poitrine, ce qui cauſe cette eſpece de toux. La poitrine eſt alors excitée à la toux, comme l'eſtomac au vomiſſement dans une colique néphrétique. Cette toux ſe reconnoît aiſément à l'haleine mauvaiſe, à la ſaleté de la langue, à l'élévation de l'eſtomac & au dégoût des alimens; & ſur-tout ſi l'on s'apperçoit encore que la toux ait lieu après les repas, ſi le Sujet ſent un chatouillement à l'orifice de l'eſtomac, avant qu'elle commence, & ſi elle ſe termine par un vomiſſement ſuivi d'un calme aſſez long. On peut auſſi dire à l'enfant de retenir ſon haleine; ſi pour lors il touſſe, la cauſe irritante a ſon ſiege dans la poitrine, & non dans le ventricule. Cette toux ſe diſtingue de la coqueluche, en ce que celle-ci a une exacerbation tous les deux jours, & laiſſe à peine le tems de reſpirer, qu'au moment où l'accès ceſſe par une pâmoiſon ou par un vomiſſement. D'ailleurs, la coqueluche eſt une maladie réellement épidémique, ce qui n'a pas lieu avec la toux ſtomachale.

On voit par cet expoſé que les béchiques, les pectoraux, ſont plutôt nuiſibles qu'avantageux dans la toux ſtomachale; car tout ce qui affoiblit le ton du ventricule, augmente les crudités, & par conſéquent cette toux. Un doux vomitif, au contraire, la fait ceſſer promptement. J'ai dit à l'article de la rougeole comment on pouvoit faire vomir les enfans ſans

danger. Si quelques heures après la prise du vomitif on ne voyoit pas encore de selles, on donneroit au Sujet un lavement fait de lait, d'un peu d'huile & de sucre. On peut employer ces deux moyens curatifs alternativement pendant quelques jours, & se promettre avec raison de faire cesser la toux. Mais il ne faut, après cela, donner que très-peu d'alimens, fortifier l'estomac avec quelques légers cordiaux ou un élixir (*a*) approprié.

Les enfans sont encore sujets à une autre toux, que j'appelle *catarrhale*. Elle vient d'un froid dont ils sont saisis de maniere quelconque, étant ou trop peu couverts dans l'hiver, ou exposés imprudemment à un air frais sortant d'un endroit chaud, ou allaités par une nourrice qui, ayant froid elle-même, leur présente le sein. Le rhume les prend aussi, lorsqu'après la grande chaleur d'un jour d'été, on les expose à la fraîcheur du soir.

La trachée & les poumons ont une infinité de pores, par lesquels il s'exhale une vapeur aqueuse continuelle. Ce qu'on voit aisément en respirant sur une glace, où cette vapeur se condense & coule même. Cette évaporation est si grande, qu'il s'exhale vingt-deux onces de cette vapeur par cette voie, tandis qu'il n'en sort que onze onces par la circonférence du corps. Il est donc sensible que c'est une extrême

(*a*) On fait beaucoup d'usage de différens élixirs dans le Nord. Quoique ces médicamens en général y conviennent mieux que dans nos climats, on les néglige trop ici.

imprudence que de s'expoſer à l'air froid ; lorſqu'on a quelque mal de poitrine, dans la perſuaſion que les habits chauds ſuffiſent pour ſe garantir de l'impreſſion de l'air. Outre ces pores exhalans, il ſe trouve le long de la trachée un grand nombre de glandes, dont les orifices lâchent une humeur un peu muqueuſe ſur les parois de ce canal, pour le lubréfier, l'amollir, & en garantir le tiſſu nerveux de l'irritation qu'y cauſeroit la pouſſiere & autre choſe ſemblable. Si donc les orifices (*a*) des pores & des glandes ſont reſſerrés par l'impreſſion du froid, la trachée perd auſſitôt ſa ſoupleſſe, s'irrite à la moindre impreſſion de l'air ; l'humeur qui devoit s'y répandre s'aigrit dans les glandes, ne coule que très-ſéreuſe, & il arrive là les mêmes ſymptômes que dans l'enchifrenement. Il eſt donc aiſé de diſcerner cette toux de toute autre. La gorge y eſt toujours entrepriſe, & le mal s'irrite, ſur-tout le ſoir.

Ce que l'on rend en touſſant eſt d'abord

(*a*) Je ne ſais ſi l'Auteur copie ici Hippocrate. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que cet habile Obſervateur Grec nous donne mot à mot la même ætiologie. Qu'on nous diſe encore que les Anciens n'avoient pas de connoiſſances anatomiques bien exactes. Voici le texte : il mérite d'être lu.

Ε'ς δε τον πνευμονα ρεει θαμινα κατ' ὀλιγον — ξηραινομενον γαρ το ἐπιῤῥεον ἐν τω βρογχω πεπηγος, ὡςε ὐκ ἐκκλυζομενον ἀλλα κατ' ὀλιγον ἐπιῤῥεον καὶ ἐπιχεομενον βηχα ποιει, ἐν τε τησιν ἀορτησιν ἐνεχομενον το ρεον, ὡςε ςενας διατρησιας ἐχουσας τας ἀορτας ςενοχωριην τω πνευματι παρεχει. Hipp. *de locis in Hom.* Je ſuis la leçon du manuſcrit de Foës, non ſon texte, qui eſt moins exact.

délayé. Tant que cela dure, la toux ne ceſſe pas, quelque conſidérable que ſoit l'expectoration. Dès que les crachats deviennent jaunes & épais, la maladie ceſſe bientôt.

Cette toux n'eſt cependant pas très-dangereuſe en elle-même: mais ſi on la néglige, & qu'elle traîne en longueur, la matiere devient encore plus acrimonieuſe, la gorge s'enflâme, les poumons s'entreprennent, & la pulmonie (*a*) peut en être la conſéquence.

Si la toux eſt violente, il en réſultera peut-être un crachement de ſang, outre les autres mauvais ſymptômes. Il faut le prévenir par la ſaignée, dès qu'on le craint; mais on ne voit cela que rarement chez les enfans. Leurs fibres ſouples prêtent long-tems avant de ſe déchirer.

Si la toux n'eſt que commençante, on la fait ſouvent ceſſer en tenant l'enfant au logis dans une chambre modérement chaude, ou dans le lit, qu'on a ſoin d'impregner de fumée de ſucre brûlé dans une baſſinoire; & la Nourrice prend une infuſion de fenouil ou d'anis. Si l'enfant eſt déja ſevré, on lui fait boire de cette même infuſion, ou un peu de petit-lait chaud, extrait avec de la bierre, juſqu'à ce qu'il ait une bonne tranſpiration.

Si, au contraire, la toux a duré quelques jours, cela n'eſt plus ſuffiſant; mais on ſuivra ce traitement-ci:

1°. Chaque jour ou tous les deux jours au

(*a*) Voyez Pringle, *Maladies des armées*, pag. 165. de l'édit. angl.

matin, on lui donnera un doux laxatif proportionné à ſes forces. Ce ſera, par exemple, deux ou trois drachmes de mâne diſſoute dans le même petit-lait, à la doſe d'un petit verre; ou bien trois ou quatre drachmes d'électuaire lénitif d'Edimbourg, dans le même excipient. Si cela n'opere pas ſenſiblement, on réitérera en augmentant la doſe du purgatif.

2°. Dans l'après midi, on lui fera prendre un lait d'amandes très-léger, un peu de ce petit-lait, une légere décoction de gruau, du thé au lait, ou autre choſe analogue.

3°. Chaque jour au ſoir on lui donnera un calmant, juſqu'à ce que la matiere paroiſſe cuite & aſſez épaiſſe; & par là il repoſera tranquillement. Ce ſera, ſi l'on veut,

℥ Extrait d'opium, *un grain.*
Ipécacuanha, *deux grains.*
Sucre fin, *dix-huit grains.*

Triturez enſemble.

On partage cela en quatre doſes, qu'on fait prendre par intervalles le même ſoir. On double la doſe des eſpeces, ſi l'enfant n'a pas repoſé la nuit. Mais il n'en faut plus dès qu'il a paſſé la nuit ſans touſſer.

La toux diſparoît heureuſement. Si outre cette pratique on a ſoin de tenir le Sujet dans la chambre & même au lit, en lui frottant les pieds avec du ſuif de bouc, que l'on tient fondu dans un vaiſſeau, joignant à cela une boiſſon copieuſe, des alimens légers & fluides,

& s'abſtenant de tout acide & de toute choſe ſalée.

L'enrouement provient de la même cauſe ; ſavoir, du deſſéchement de la partie ſupérieure de la trachée. Ce qui a lieu par le reſſerrement des orifices qui lâchent l'humeur lubréfiante des glandes de ce canal ; ou par l'obſtruction de ces mêmes ouvertures, comme il arrive dans la petite-vérole, la rougeole, les aphtes ; ou par l'épaiſſiſſement trop grand de ce mucus, ce qui a lieu après l'uſage des breuvages ſpiritueux, acides, ou quelques maladies. Auſſi voyons-nous ſouvent enroués preſque tous ceux qui aiment les liqueurs fortes, ou boivent beaucoup de vin, &c. L'enrouement peut auſſi venir de ce que la toux continuelle épuiſe l'humeur muqueuſe de la trachée, avant qu'elle ait été réparée. C'eſt pour cela que tous les pulmoniques ſont ordinairement enroués.

On peut rapporter ici la toux *titillatoire* ou *gutturale*, qui a ſon ſiege au haut de la trachée. On y ſent alors un châtouillement qui ſuſcite une toux ou le vomiſſement. Cette toux ſe calme & ſe diſſipe avec le julep ſuivant :

℞ Miel purifié, *une cuillerée à bouche.*
Gingembre paſſé au tamis, *une petite cuillerée à café.*
Délayez cela enſemble dans *deux ou trois cuillerées d'eau.*

Pour en prendre peu à peu.

J'ai eu, dans le même cas, recours à *quelques*

grains d'extrait de jusquiame, & l'effet en a été plus prompt.

Les enfans sont encore sujets à une toux qui vient de *galle repercutée*. Elle est d'autant plus dangereuse, que l'humeur psorique produit sur les poumons le même effet que sur la peau, & peut causer la phthisie, ou même la mort, si le Sujet n'est pas secouru à tems. Le plus court moyen est de rappeler la galle à la circonférence. Pour cet effet, on purge bien l'enfant, on le tient au lit, en lui faisant prendre un peu de fleurs de soufre dans du lait ; peu de tems après il boira de l'infusion de fleurs d'ulmaire avec du lait, ou seule, jusqu'à ce qu'il sue bien ; & l'on soutiendra cette sueur pendant quelques heures, avec la même infusion.

On continue ainsi cette manœuvre pendant plusieurs jours. Si la galle reparoît, on a tout gagné. Dans le cas contraire, on applique sans tarder un synapisme, ou même un véscatoire, à l'endroit où il y avoit auparavant le plus de galle. Dès que le Sujet en sent l'activité, on lui donne par petites cuillerées *du julep* musqué de la *Pharm. de Lond.* jusqu'à ce qu'il sue ; ou des pillules faites de *trois grains de musc*, *d'un grain de camphre*, mêlés avec un peu de syrop de baie de Norland ; & par là dessus il boira beaucoup d'infusion d'ulmaire. Il est possible que la galle ne reparoisse pas encore. Pour lors, on donnera deux ou trois fois par jour *cinq grains d'éthiops antimonial*, lié avec un peu de syrop apéritif, dans une oublie, & la même infusion à boire par-dessus. Si la toux est trop impor-

tune, on la calme avec ce que j'ai conſeillé, n°. 3. à la *toux catarrhale.* Il y a d'autant moins de danger, que la matiere n'eſt pas de nature à devoir être expectorée; mais doit être pouſſée (*a*) à la peau.

Il n'eſt pas ſi difficile de faire prendre une pillule à un enfant. On jette dans l'oublie, où eſt déjà le médicament, un peu de ſucre en ſa préſence. On l'humecte & on la roule encore dans un peu de ſucre; on lui en donne même un petit morceau ſeul auparavant, & il avale la pillule volontiers.

Quant aux autres eſpeces de toux, qui proviennent de maladies, il en eſt parlé aux articles particuliers.

(*a*) M. Zimmerman parle d'une toux auſſi ſinguliere que violente. L'enfant avoit d'abord eu au cou des tumeurs renitentes qui avoient diſparu, & l'humeur s'étoit jetée à la poitrine. Il n'employa que les mêmes médicamens pour la guérir. Voyez les Mémoires de Zurich.

CHAPITRE XIX.

De la Coqueluche.

LA coqueluche eſt une maladie inconnue de nos ancêtres, & il eſt probable qu'elle a paſſé de l'Afrique ou des Indes Orientales en Europe. Je ne puis déterminer le tems où elle s'eſt manifeſtée la premiere fois en Suede. C'eſt en 1414 qu'on l'a vue paroître en France.

Cela prouve que cette maladie ne vient pas d'un vice naturel ni d'une humeur acrimonieuſe qui découle de la tête, ni de viſcoſités de la poitrine, ni d'une abondance de flegmes dans l'eſtomac; autrement nos ancêtres l'auroient eue comme nous. La quantité de flegmes que rejettent les enfans n'eſt donc pas, ſelon moi, la cauſe de la maladie; mais plutôt l'effet que produit la cauſe ſur les glandes muqueuſes. L'irritation qu'elles éprouvent alors, les force à excerner plus de mucus que d'ordinaire, comme nous le voyons arriver aux glandes de la veſſie, à la ſuite de l'irritation cauſée par la préſence d'une pierre. C'eſt donc une abſurdité de regarder l'excrétion abondante des flegmes comme la cauſe des douleurs dans l'un & l'autre cas, puiſqu'elle n'en eſt que la conſéquence néceſſaire.

D'ailleurs, il eſt conſtant que la coqueluche eſt d'un caractere épidémique; ce qui jette un

grand jour ſur cet article : car je n'ai jamais vu un enfant pris deux fois de cette maladie, pendant trente-deux ans que j'ai pratiqué la Médecine. Elle n'attaque que ceux qui ne l'ont pas encore eue. Ainſi il en eſt de la coqueluche comme de la petite-vérole ; elle ſe communique par contagion ; & moi-même, ſans le vouloir, je l'ai tranſportée d'une maiſon dans une autre. Un enfant qui en étoit pris, la communiqua à deux autres dans une maiſon où il avoit été envoyé.

On peut donc être aſſuré de ne (*a*) jamais l'avoir une ſeconde fois. Hillary a fait la même obſervation. Ni moi, dit-il, ni d'autres Médecins à qui je l'ai demandé, nous n'avons vu de récidive de la maladie chez le même Sujet, & les vieillards qui en étoient pris, nous ont aſſuré qu'ils ne l'avoient jamais eue auparavant. Biſſet aſſure que ceux qui en furent pris dans le Cléveland, jeunes ou vieux, ne l'avoient pas encore eue non plus. Voyez *Eſſais Médic. & Obſervat.* p. 174. *édit. angl.* & les réflexions qu'il fait ſur la nature de la maladie. Voyez auſſi Kirkpatrik, *Analyſe*, pag. 64. ſeconde édition, *ib.* pag. 178.

Il eſt cependant des exemples qui ſembleroient prouver le contraire de ces aſſertions, & je ne dois pas les omettre ; mais ces récidives n'ont été que le renouvellement de la maladie ſous ſa vraie forme, qu'elle avoit

(*a*) Malgré les autorités alléguées par l'Auteur, je ſuis convaincu qu'il ſe trompe.

quittée pour continuer sous une autre. Le Docteur Morris, *Observ. Médic. & Recherch.* vol. 3. p. 281. *édit. angl.* a remarqué que les enfans qui en étoient pris en automne, en avoient une récidive au printems. Mais l'état de ces enfans prouve que la maladie n'étoit point passée entiérement, & que ce n'est que le même foyer qui s'est rallumé au printems. Les fievres intermittentes sur-tout semblent faire cesser la maladie: ce qui n'est assurément pas. La coqueluche régnoit en Suede en 1769, & jamais je n'en avois vu d'aussi violente. Un enfant de quatre ans, entre autres, en fut pris. Après lui avoir duré quelque tems, il fut pris inopinément d'une fievre quotidienne, avec frisson, chaleur, sueurs, & cette scene se réitéra ainsi plusieurs jours vers le soir. La coqueluche disparut pendant ces jours-là. Ensuite la fievre se passa d'elle même, & la coqueluche reparut avec la même violence. L'enfant eut de fréquens saignemens de nez; enfin, il s'ouvrit entiérement, ou se rompit un vaisseau de chaque côté du nez, & l'hémorragie fut considérable. On n'avoit pas ouvert la veine au commencement. La coqueluche dura quelques semaines, & alors il parut une éruption de mauvais caractere autour des aines. Malgré la quantité de matiere très-acrimonieuse qui en sortoit, la toux ne cessa pas immédiatement. L'éruption se soutint encore quelque tems, & la scene se termina par une tumeur au périnée. On la traita méthodiquement, & l'enfant fut guéri. Un autre enfant, pris de la coqueluche, ne put s'empêcher de se gratter à la racine du nez,

nez, dans le coin de l'œil, il en réſulta un ulcere, & la coqueluche continua avec la même violence.

J'ai auſſi vu un enfant pris d'une toux exceſſive, avant l'éruption de la rougeole : on l'eût regardée comme une coqueluche, ſi l'on n'eût conſidéré que le ſon de la toux & les vomiſſemens qui en terminoient les accès. Mais il n'y avoit pas un jour de bon & un jour de mauvais : ce qui eſt le vrai diagnoſtic de la coqueluche ; & elle ceſſa dès que l'éruption eut lieu.

Cette maladie eſt quelquefois accompagnée de fievre. Si l'on n'en trouble pas la ſuite par des médicamens adminiſtrés mal-à-propos, il y a, comme je l'ai dit, une exacerbation de deux jours l'un. Les malades ſentent ordinairement un froid au bas de la jambe.

Juſqu'au dix ou onze de la maladie, la toux devient ſéche de plus en plus : alors elle change de caractere, le malade expectore, & les matieres paroiſſent cuites. Malgré cela, la toux devient plus forte, ne laiſſe que peu de repos ; reprend à des intervalles aſſez fixes, & ſecoue les Sujets avec tant de fureur, que ces pauvres enfans deviennent tout bleus. Les yeux ſont très-prominens, les larmes coulent ; & quelquefois il ſurvient un ſaignement de nez. Enfin, les enfans perdent la reſpiration, & ſont près d'être ſuffoqués. S'ils peuvent tirer leur haleine, ils le font avec un ſon aigu, qui prouve avec quelle énorme difficulté ils ont reſpiré dans ce moment. La toux perſévere, & ne lâche priſe que quand le Sujet vomit une

abondance de flegmes. Si elle a ceſſé ſans ce vomiſſement, elle ne tarde pas à revenir. L'accès qui prend après le manger eſt toujours plus violent. Le Sujet en devient livide, tombe comme ſuffoqué, & périt quelquefois ſi l'on n'a pas la précaution de lui porter le bout du doigt ou une plume imbibée d'huile dans la gorge pour le faire vomir. Il eſt donc prudent de ne jamais laiſſer ces enfans ſeuls, ne ſeroit-ce que pour les garantir des chûtes qui leur arrivent. Il faut les ſoutenir dans ces quintes ; & c'eſt ce qu'ils font eux-mêmes en ſaiſiſſant une chaiſe, une table, ou ce qu'ils trouvent, pour ne pas tomber.

Nous ne voyons aucune mention de cette maladie ni chez les (*a*) Grecs, ni chez les Romains.

(*a*) Au moins les Grecs ont-ils connu des toux épidémiques. Je remarque dans une pareille toux de l'aſſoupiſſement μετα πονον, dit Hippocrate, juſqu'au ſeptieme jour ; ce qui a auſſi lieu dans la coqueluche. A peine ces malades ſont-ils près de s'endormir, que les envies de touſſer les prennent. La matiere de la toux dans Hippocrate, Liv. 7. étoit d'abord viſqueuſe, blanche, épaiſſe, & ne s'eſt détachée que vers le onzieme jour. Il y a eu de la fievre pendant cinq jours, & aſſez forte. On en remarque auſſi dans la coqueluche, au moins en nombre de Sujets. La coqueluche fait touſſer les malades par quintes. Le malade d'Hippocrate touſſoit de même, *quand les accès le prenoient*, dit-il. Dès que la matiere fut cuite, elle reſſembloit à du pus. Après l'accès de la toux, la matiere étoit aiſément expectorée ; de même dans la coqueluche, après la toux, la matiere vient quelquefois ſi abondamment, que les malades ſont près de ſuffoquer. Le treizieme jour, le malade ſentit de la

On voit par cet exposé, que la cause de la maladie doit être une matiere étrangere, ou un principe nuisible qui se répand & se propage comme celui de la petite-vérole, parmi les individus qui n'en ont pas encore éprouvé l'impression. Je ne sais pas si l'on doit rapporter cette cause à des insectes : ce qu'il y a de certain, c'est que ce principe morbifique s'insinue en partie dans la poitrine par la respiration, & en partie dans l'estomac par la déglutition de la salive. Il ne peut causer que de l'irritation dans l'une ou l'autre partie, sur-tout dans l'estomac, où les nerfs sont en très-grand nombre. Cette irritation se fait périodiquement, & laisse quelques intervalles de repos. De sorte que pendant ce tems-là, il se fait un amas de flegmes, qui renouvellent les accès, & le Sujet n'est plus tranquille que lorsqu'il s'est débarrassé de ces matieres acrimonieuses par un vomissement. Ainsi, c'est une alternative continuelle de bien & de mal-être, jusqu'à ce que le foyer du principe morbifique ait été entiérement détruit.

La nature de la maladie indique assez qu'il faut en anéantir le principe, dans l'endroit même où il s'est fixé, ou le chasser hors du corps par la voie la plus courte, & cela sans tarder.

---

douleur au côté droit du bas-ventre. Ce qui a très-souvent lieu dans la coqueluche, par les efforts de la toux, &c. Enfin, si ce n'est pas là une coqueluche, au moins est-ce une toux épidémique assez singuliere, & qui ne tient rien des toux ordinaires. Foës traduit le mot βηχια, par *tussicula*. Il n'a pas pris garde à l'Idiome Ionien.

La maladie eſt des plus cruelles, & de long cours, pour peu qu'on la néglige. Elle peut durer ſix mois & davantage. Conſéquemment elle ſera peut-être mortelle pour le Sujet. Auſſi voyons-nous tous les jours les enfans en périr, les uns ſuffoqués, les autres par une hémorragie; ceux-ci dans des convulſions; ceux-là par une apoplexie, un marafme ou enflés: ou s'ils en reviennent, ils en ſont incommodés de deſcentes, ou tout contrefaits.

Les regitres publics nous apprennent que depuis 1749 juſqu'en 1764 incluſivement, il eſt mort en Suede quarante-trois mille trois cent quatre-vingt-treize enfans de cette maladie; ce qui fait deux mille ſept cent douze enfans par an. En 1755, il en eſt mort 5832; & dans les années moins mauvaiſes, depuis 1700 juſqu'à 2000. Des 43393, il y en eût 21543 du ſexe mâſculin, & 21850 de l'autre. Ainſi, la maladie eſt encore plus dangereuſe pour les filles.

On évite la maladie en prenant les précautions néceſſaires pour n'en être pas pris; car il eſt plus que vraiſemblable qu'elle ſe porte d'un endroit à l'autre comme la petite-vérole, par les habits, les marchandiſes qui viennent d'un endroit où elle regne, ſi elles ont été expoſées au contact du principe morbifique.

Il ſeroit aiſé de détruire ce principe, ſi l'on connoiſſoit un ſpécifique approprié. Les feuilles du (*a*) *romarin ſauvage* ſont au moins très-

(*a*) *Ledum Paluſtre Linnæi.* Voyez à ce ſujet les Ouvrages Suédois intitulés:

avantageuſes pour cela, priſes en infuſion. Linnée, dans ſon voyage de Gothie Occidentale, dit que le Payſan s'en ſert avec ſuccès dans cet endroit, pour guérir ſes enfans.

MM. Hartman & Wohlin confirment les ſuccès de cette expérience. Ils ont donné après l'émétique une doſe tantôt foible, tantôt forte de cette infuſion, avec du lait ou du ſérum. Le dernier s'eſt auſſi ſervi de ce moyen curatif dans une épidémie varioleuſe, compliquée avec la coqueluche. M. Wahlbom y a eu recours dans Calmar, pour le commun du peuple; & M. Blom en eut auſſi de bons ſuccès.

Je conſeillerois auſſi l'uſage du muſc dans cette maladie. Les Anglois s'en ſervent avec les plus grands ſuccès contre la coqueluche. On pourroit employer alors le julep muſqué de Londres, ou celui que propoſe Lewis dans ſon *Diſpenſaire* anglois. On profite des momens de tranquillité pour le donner. Je ne propoſe cependant cet avis que par les bons ſuccès que j'ai eus de l'uſage du muſc dans des maladies analogues à la coqueluche. M.

Eſſai ſur les Maladies épidémiques, de Bergius, page 25.

Détails donnés au College Royale de Médecine, avec continuation, pag. 157 & 212.

Progrès de la Médecine en Suede, de M. Blom, p. 12.

Il ſeroit à ſouhaiter que ces Ouvrages dont je traduis les titres, fuſſent connus de nos Médecins. La Suede eſt aujourd'hui le pays qui mérite le plus l'attention du Public, par rapport à la Médecine.

Hartman dit, qu'outre les vomitifs, il a encore joint le quinquina au muſc, & qu'il en a vu des effets plus prompts qu'avec l'infuſion du romarin ſauvage.

Il ſeroit à ſouhaiter que les Médecins employaſſent les médicamens qui tuent les inſectes, & ſont utiles dans les fievres éruptives.

L'année derniere on a commencé à ſe ſervir de la graiſſe du veau marin, (*phoca vitulina.*) On en faiſoit bouillir une demi-once dans une livre de lait, pendant un quart-d'heure. On en donnoit aux enfans de ſix à douze mois une cuillerée à bouche matin & ſoir. En huit jours de tems, la difficulté de reſpirer ceſſa : la toux dura plus long-tems ; mais on la fit entiérement ceſſer avec quelques gouttes de goudron, battues dans un jaune d'œuf. Et M. Brandt aſſure, d'après ſon expérience, que la maladie a (*a*) changé en mieux dès le premier jour qu'on en fit prendre. Morris preſcrit le *caſſoreum* & le quinquina contre la coqueluche. Il dit auſſi que, ſelon les rapports qui lui ont été faits, pluſieurs enfans ont été guéris en neuf ou dix jours, en les expoſant à reſpirer l'odeur rebutante qui s'exhale d'un bouc ou d'un (*b*) renard. Il y a donc lieu d'eſpérer que la coqueluche ne ſera plus long-tems rangée parmi les maladies les plus dangereuſes.

(*a*) Voyez la Gazette de Suede, en 1770, n°. 24. & les Expériences de la Société de Chirurgie Suédoiſe, en 1769, p. 105.

(*b*) Voyez les Expériences citées, p. 281.

Les pillules d'extrait de tabac ſont ſouvent très-avantageuſes dans une autre eſpece (*a*) de toux convulſive. Je ne les ai pas encore éprouvées dans la coqueluche. Werlhoff a preſcrit, avec tous les ſuccès poſſibles, la formule contre cette maladie. Tous les enfans en ont été guéris dans l'eſpace d'un mois,

℞ Syrop de corail, *huit onces.*
Eſprit de nitre dulcifié, *une once.*

Mêlez bien.

pour en donner matin & ſoir plein deux petites cuillers à café.

M. Murrai dit auſſi avoir employé ce médicament avec ſuccès : après les remedes généraux, on a auſſi loué l'eſprit étheré de Froben. Voilà en général les remedes qu'on a mis en uſage comme ſpécifiques. On pourroit y joindre l'*aſſafœtida*, recommandé par Millar, dans ſes Obſervations ſur l'aſthme & la toux convulſive, p. 132, *édit. angl.* Il en diſſolvoit une ou deux drachmes dans ſix ou huit onces d'eau de pouliot, & faiſoit prendre cette doſe pendant la journée, l'augmentant ou la diminuant ſelon les circonſtances. Voyez cependant dans ſon Ouvrage pourquoi il a dû en ceſſer l'uſage avec quelques Sujets.

(*a*) Voyez ce que l'Auteur a rapporté du ſyrop de tabac, *Obſerv. clin. in noſocomio, Varſavienſi*, Faſci I. p. 59. Il s'agit là d'une toux violente avec aſthme.

TRAITEMENT.

Voici le traitement méthodique. On commence par un vomitif, pour chaſſer du corps le principe morbifique, qui eſt la vraie cauſe du mal. C'eſt auſſi la voie que prit M. Strandberg, comme on peut le voir par les Mémoires de l'Académie de Stockholm, en 1749. Le Docteur Bergſtral loue auſſi cette méthode. Pluſieurs Médecins en France ſont du même avis. On objectera peut-être que c'eſt une témérité de donner de l'émétique à des enfans. Je réponds, d'après l'expérience, qu'ils en ſoutiennent mieux les effets que les adultes. Il faut procéder à petites doſes. Les ſolides ſont mous, ſouples, à cet âge, abreuvés d'humidité; conſéquemment les enfans peuvent vomir ſans riſque. Le plus sûr vomitif eſt pour eux l'ipecacuanha, donné comme je l'ai preſcrit à l'article de la rougeole. On profite des intervalles tranquilles, & l'on réitere la doſe avec prudence, juſqu'à ce qu'il opere. On peut avoir recours à d'autres vomitifs très-connus & plus actifs, ſi les circonſtances l'exigent; cependant avec beaucoup de circonſpection. On triture, par exemple, un grain de *tartre ſtibié*, avec trente grains de ſucre, & l'on en fait huit parties, qu'on fait prendre le même jour dans du lait chaud ou de l'eau, aux momens favorables. Comme le lait ne change pas de couleur, l'enfant le prend ſans répugnance. Un quart-d'heure après la priſe de la premiere partie, on en donne une ſeconde, ſi l'autre

n'opere pas; & ainſi de ſuite. Voyez Fothergill, *Obſervat. Médic.* t. 3. pag. 319. *édit. angl.* Dès que le vomitif opere, on donne à boire à l'enfant ce qui lui revient le plus. On procede ainſi tous les jours juſqu'à ce que la toux ſe diſſipe, augmentant ou diminuant la doſe ſelon le beſoin.

Quant à la méthode curative de Strandberg, elle conſiſte à donner des réſolutifs capables de diſſoudre les flegmes; il donne la préférence à l'*arcane du tartre.* A cela, il joint les laxatifs, les vomitifs, parmi leſquels il choiſit le miel ſcillitique, le quinquina, dont il ſera fait mention ci-après. La viſcoſité des flegmes qu'expectorent les malades, le vomiſſement ſpontané qui ſurvient & avec ſoulagement, l'état ſpaſmodique, & le caractere périodique du mal l'avoient déterminé à cette méthode. Brendel, dans ſa Diſſertation *de Tuſſi convulſiva*, 1747, p. 6. s'en eſt ſervi avec les mêmes ſuccès à Gottingue, y joignant, ſelon les circonſtances, la ſaignée, les tempérans, & les ſynapiſmes, ou épiſpaſtiques. Voyez auſſi concernant les vomitifs dans cette maladie, la theſe ſoutenue à Paris en 1752, par M. Baſſeville, ſous la préſidence du Docteur Bourdelin, & ce qu'en dit Millar dans ſon Traité de l'aſthme & de la toux convulſive.

Si contre la marche ordinaire de la coqueluche le malade ne ſe ſentoit pas mieux de deux jours l'un, il faudroit donner l'émétique à la fin de chaque accès, lorſque l'enfant commence à être tranquille.

Si le Sujet eſt ſanguin, ou ſaigne du nez

à chaque accès, il faut, ſans tarder, ouvrir la veine. S'il eſt reſſerré, on lui donne quelques lavemens convenables, ou un peu de rhubarbe. S'il eſt déja affoibli par la maladie, de maniere qu'on ne puiſſe hazarder un vomitif, on lui donnera du lait de jument, & en même tems il prendra du quinquina, ſelon l'avis de Strandberg.

Il peut arriver que le vomitif, même à forte doſe, proportionnément à cet âge, n'opere rien, ou fatigue beaucoup ſans ſuccès. Cela n'eſt pas ſi rare. Un enfant de trois mois ne fut pas ébranlé par une doſe qui ſuffit à ſon frere âgé de quatre ans. Les flegmes étoient ſi viſqueux, ſi compactes, qu'on les tiroit par filamens de la gorge. Il prit pour lors de l'eau de pouliot, de l'oxymel ſcillitique, & de la liqueur de terre foliée dans un peu de ſyrop pectoral. Après cela, l'ipécacuanha, joint à l'oxymel ſcillitique, atténué avec une eau diſtillée, le fit vomir très-avantageuſement. Le vomitif fut réitéré tous les jours proportionnément aux circonſtances, ou de deux jours l'un avant midi; non-ſeulement au commencement de la maladie, mais encore toutes les fois qu'il fut néceſſaire pendant l'uſage même des médicamens les plus ſpécifiques. L'enfant en fut plus tranquille. Les accès revenoient de deux nuits l'une, & beaucoup plus modérés & plus courts. Je fus cependant obligé d'adminiſtrer le quinquina avant de pouvoir faire ceſſer la toux ſans vomiſſement, par le moyen des apéritifs, des vomitifs & des évacuans. Je l'ordonnai d'abord en décoction,

avec la liqueur de terre foliée ; enſuite ſeul, ou avec quelques grains de caſtoreum. J'obſervai encore qu'on ne doit pas ceſſer trop tôt l'uſage du quinquina, quand même il n'y auroit plus de toux : autrement on eſt expoſé à des récidives.

Whytt, dans ſon Traité des Maladies des nerfs, regardoit auſſi le quinquina comme un des meilleurs ſpécifiques, s'il étoit pris à tems, avant qu'il y eût un embarras décidé aux poumons. Biſſet, *Eſſais Méd. & Obſervat.* p. 183, *édit. angl.* qui en a ſi juſtement limité l'uſage, ne l'épargne pas non plus pendant tout le cours de la coqueluche, en le joignant aux pectoraux. Il remarque néanmoins que la trop grande quantité de quinquina, lors de l'accroiſſement de la maladie, loin de l'arrêter, épaiſſit les flegmes & irrite la toux : qu'ainſi l'on ne doit l'employer qu'après quelque durée de la toux & entre les accès. Il prévient pour lors les récidives, & différentes mauvaiſes ſuites ; telles que les écrouelles, le rachitis, la phthiſie. Le malade, ſelon lui, doit en uſer juſqu'à ſon parfait rétabliſſement. Comparez avec ceci les obſervations de Millar, dans l'Ouvrage indiqué.

On jugera que le Sujet commence à ſe refaire lorſque la toux ceſſe, que la reſpiration devient libre, & que les intervalles des accès ſe prolongent.

Si l'enfant avoit une deſcente, avant tout, on ſongera aux moyens de le garantir des ſuites fâcheuſes qui réſulteroient des ſecouſſes de la toux. Un bandage eſt le plus sûr moyen.

CHAPITRE XX.

De la Jauniſſe.

QUOIQUE la jauniſſe ſoit une maladie de tout âge, les enfans en ſont attaqués dès l'âge le plus tendre. Nous devons donc la conſidérer comme une de leurs maladies. Quelques Médecins ont prétendu que des enfans avoient apporté cette maladie en naiſſant. Je n'en ai jamais vu d'exemples. Il eſt vrai que ceux dont on fait mention, l'avoient eue de leur mere, qui en étoit attaquée; mais qu'un enfant l'ait eue comme une maladie qui lui fût particuliere en naiſſant, c'eſt ce qui n'eſt pas probable. Sylvius a ſans doute pris la couleur plus ou moins rouge de la peau des enfans nouvellement nés, pour la jauniſſe. Cette rougeur, ſouvent jaunâtre, diſparoit inſenſiblement par deſquammation, & c'eſt proprement un éréſipele. Du reſte, voyez *Miſcellan. nat. curioſ.* dec. j. A. vj. obſerv. 241. dec. iij. A. ij. obſerv. 40. Sylvius de le Boc. *Prax. Med.* lib. j. cap. 45. n. xj. p. 302. Théod. Kerkering, *Op. Anat.* obſerv. 57. p. 118. Ces exemples, excepté ce qui eſt cité de Sylvius, font voir que les enfans qui avoient la jauniſſe en naiſſant, la tenoient de leur mere: les uns ſont venus morts; les autres n'ont vécu que peu de tems.

La jauniſſe n'eſt pas ſi fréquente dans nos

contrées, parce que le peuple a grand soin de bien laver les enfans dès qu'ils sont nés.

La cause de cette maladie est en général tout ce qui peut obstruer les pores biliaires, le conduit hépatique & le canal cholédoque, ou son ouverture dans le duodénum. Dans les enfans nouvellement nés, cette cause ne peut être qu'un flegme épais, ou des humeurs visqueuses, qui bouchent les voies susdites. De là résulte la jaunisse. Le Docteur Bjuur, *Dissertat. quâ icterus leviter adumbratur, Præs. Samuele*, Aurivilles, 1763, pag. 38-39, a fait voir que la vésicule du fiel, le conduit cystique, & les concrétions pierreuses qui s'y trouvent, ne contribuent en rien à la jaunisse, si ces pierres ne bouchent pas le canal cholédoque, ni son ouverture dans le duodénum. Le Roi Frédéric n'eut jamais la jaunisse, & cependant on lui trouva, dans la vésicule du fiel, trois grosses & trois petites pierres angulaires. M. Haller, qui a ouvert tant de cadavres, n'a jamais trouvé de pierres dans la vésicule du fiel chez les enfans. Voyez ses *Opusc. Anat.* part. 3. pag. 325 & 328. Le canal cholédoque peut être d'autant plus aisément obstrué, qu'il se prolonge dans les tuniques mêmes du duodénum avant de s'y ouvrir.

Morgagni a eu un sentiment qui mérite attention, voy. *de sedibus & causis morborum*, épist. 48. art. 60. Quoi qu'il en soit, fixons-nous sur l'ouverture du cholédoque. Lorsqu'un enfant a tetté, le lait peut s'aigrir, & s'aigrit chez lui très-souvent; la partie caseuse obstruera

donc aiſément cette ouverture. Ce qui arrive encore plutôt ſi l'enfant n'eſt preſque nourri que de bouillie délayée. L'obſtruction aura encore lieu ſi la préſence des acides cauſe des tranchées, qui ſouvent produiſent des invaginations aux inteſtins, ou les font tortiller.

J'ai obſervé que le viſage des enfans jauniſſoit lorſqu'ils prenoient le ſein de leur Nourrice, qui venoit de ſe mettre en colere; mais je n'ai encore pu m'aſſurer s'il réſulte de là une vraie jauniſſe.

Un enfant ſevré demande preſque toujours plus à manger qu'il ne lui en faut. On eſt aſſez foible pour céder à ſes pleurs, & bientôt on n'oſe plus rien lui refuſer: abus meurtrier, ſur-tout de la part des meres, dont très-peu s'entendent à gouverner leurs enfans à cet âge. La mauvaiſe qualité des alimens eſt au moins auſſi dangereuſe que la quantité. De-là les mauvais ſucs nutritifs; les crudités qui ſurchargent l'eſtomac, le durciſſent, en alterent tout l'état naturel; il ſe ratatine, change entiérement de forme. L'inteſtin en eſt dérangé, & l'orifice du cholédoque fermé: ce qui empêche l'épanchement naturel de la bile, obligée pour lors de prendre un cours contre nature.

Les enfans ſont auſſi attaqués de jauniſſe, s'ils ont pris un vomitif trop actif, ou à trop forte doſe, ou s'ils ont été purgés outre meſure. Les vers, qui cauſent ſouvent les tranchées les plus douloureuſes, donnent pareillement lieu à la jauniſſe, par le bouleverſement des inteſtins. Le cholédoque ne peut qu'en être fermé.

Les fievres intermittentes de long cours, ou

informes (*a*) & ſans type, donnent encore lieu à une très-mauvaiſe jauniſſe chez les enfans, ſur-tout s'ils en ſont attaqués à pluſieurs repriſes, & que la fievre ait été accompagnée de beaucoup de vomiſſement; ou ſi la violence & la durée de la maladie a détruit le ton naturel des inteſtins, y a cauſé des endurciſſemens, des obſtructions, & a perverti la maſſe du ſang. Ce qui ne peut être ſuivi que de l'embarras de tous les canaux ſecrétoires & excrétoires de la bile. L'expérience n'en eſt que trop fréquente.

Hillary fait encore mention d'une jauniſſe épidémique, qui attaque les enfans, ſur-tout de l'âge de trois à huit ans. Voyez ſes *Obſ. ſur l'air & les maladies*, de Barbados, p. 61. *édit. angl.*

Ainſi la bile n'ayant plus ſon cours par l'une ou l'autre des cauſes mentionnées, elle s'amaſſe dans le cholédoque, reflue dans la véſicule du fiel & la diſtend. Elle gorge auſſi les autres conduits biliaires; irrite par-là les nerfs de ces endroits, ce qui ſuſcite quelquefois une fievre.

Comme il y a une liaiſon très-directe entre les nerfs du foie & de l'eſtomac, l'appétit ſe perd, le ventricule ſouffre: d'où viennent les mal-aiſes, les vomiſſemens, les anxiétés précordiales, la difficulté de reſpirer. L'enfant crie, s'agite, & refuſe le ſein.

La bile eſt refoulée dans les vaiſſeaux ſanguins, par la voie des vaiſſeaux lymphatiques.

(*a*) Voyez Grant, *Traité des fievres*.

(Voyez la *Dissertation* du Docteur Bjuur ; pag. 31. not. 5.) De-là son mélange avec le sang qui la porte à toute l'habitude du corps, & dans tous les *canaux sécrétoires* & *excrétoires*.

La peau, sur-tout aux tempes, l'albuginée, les ongles jaunissent. L'urine a la couleur d'une teinture de safran, & teint en jaune le linge, le papier qu'on y trempe. La sueur des Sujets teint de même les draps, la chemise. Les ranines, la salive, la graisse qui se sépare du sang, le cerveau, les viscères de la poitrine & du bas-ventre, les muscles, les tendons, les cartilages, les os mêmes montrent aussi, par leur couleur, l'impression de la bile extravasée. J'ai même observé que le sang étoit devenu tout jaune. Plusieurs Médecins ont observé que la jaunisse faisoit voir tous les objets jaunes.

Comme la bile est amere, ceux qui ont la jaunisse trouvent aussi cette saveur à ce qu'ils portent dans la bouche.

L'acrimonie de la bile cause aussi une forte démangeaison, qui incommode beaucoup pendant la nuit, sur-tout les adultes, & leur cause de fréquentes insomnies.

La bile est un savon très-atténué, & ainsi très-résolutive ; aussi le sang est-il si dissous dans cette maladie, qu'il ne peut être retenu dans ses vaisseaux. Et c'est de là qu'il faut déduire les hémorragies dangereuses (*a*) &

(*a*) Réflexions des plus justes, & qui fait voir combien les apéritifs quelconques peuvent devenir nuisibles

l'hydropisie,

l'hydropiſie, qui viennent à la ſuite d'une longue jauniſſe.

Outre ces ravages cauſés par l'extravaſation de la bile, il en réſulte encore un dommage conſidérable pour les enfans ſur-tout. Les acides, dont ils abondent, n'étant plus délayés par l'écoulement naturel de la bile, les digeſtions ſe dépravent de plus en plus. Le chyle n'eſt alors qu'un ſuc acrimonieux, qui obſtrue les orifices des vaiſſeaux lactés, des glandes du méſentere. Les Sujets ſentent des tranchées horribles, les inteſtins s'entortillent, s'invaginent en différens endroits. Les vents ſe mettent de la partie, cauſent des douleurs aiguës; le ventre ſe durcit, ſe météoriſe: d'où il réſulte un état d'abattement, de langueur, & la mort.

D'après ces ſignes & ces ſymptômes, il eſt aiſé de diſtinguer cette maladie de toute autre. Il eſt cependant facile de la guérir dans les enfans nouvellement nés; au lieu que la différente complication des cauſes & leur puiſſance, la rend plus ou moins rebelle dans ceux qui ſont plus âgés; mais chez les uns ou les autres, les tranchées qui en réſultent ſont toujours extrêmement à craindre, ſi on n'y porte un prompt remede. En général, la jauniſſe eſt très-opiniâtre, lorſque la ſalive eſt épaiſſe, amere, de même que la ſueur, & que l'on

---

dans ces cas-là, ſi on les emploie ſans être bien sûr de l'état pathologique du malade, ſur-tout des cauſes de la maladie.

remarque dans les urines quelque choſe de viſqueux.

Celle qui n'eſt pas accompagnée de fievre cede plus aiſément au Médecin.

Lorſque ces malades ont une ſueur chaude univerſelle, que l'urine, qui étoit d'un jaune vif, & ſpumeuſe, ou d'un jaune obſcur ou noirâtre, commence à reprendre ſa couleur naturelle, que les ſelles paroiſſent ſpontanément & perdent (*a*) leur blancheur, on a lieu d'eſpérer que la maladie ceſſera bientôt.

La couleur jaune de la peau ne tarde pas à diſparoître, dès que la démangeaiſon ceſſe par une douce ſueur.

Ce ſont les cauſes de la maladie qui doivent régler le traitement. A l'égard des enfans nouvellement nés, il faut porter toute ſon attention ſur les flegmes viſqueux dont ils ſont pleins. De doux évacuans les précipiteront aiſément. Un peu de ſyrop de chicorée compoſé, remplit bien ces premieres vues. On le réitere à petites doſes, juſqu'à ce qu'il opere. S'il y a des tranchées, ce qu'on connoît en paſſant la main ſur le ventre, on diſſout une très-petite doſe de catholicum, dans une eau légere de

(*a*) Quant aux adultes, les ſelles ne ſont pas toujours blanchâtres dans la jauniſſe. Une femme que j'ai guérie d'un ictere très-noir, avec commencement d'hydropiſie & de folie, a toujours eu les ſelles très-brunes, au plus fort même de ſa maladie. J'en ai vu d'autres exemples. J'ai traité cette femme avec plus d'aſtringens légers que d'apéritifs, ne preſcrivant pour boiſſon, qu'une décoction de carottes.

chiendent, & l'on procede de même. Les excrémens reprennent bientôt leur couleur naturelle. Il ne faut même souvent que le premier lait de la mere, (si elle nourrit) pour produire cet effet avantageux.

Les enfans plus âgés sont malheureusement nourris, en grande partie, avec la bouillie; aliment visqueux, glaireux, plein d'un acide qui ne tarde pas à se développer dans l'estomac & les intestins. On commence par atténuer les flegmes & les crudités que laisse cette nourriture. Du petit-lait avec un peu de miel, une eau de chiendent légere avec un peu de sucre, feront les médicamens préliminaires. Ensuite on fait passer un doux vomitif. Souvent la nature prévient ce moyen curatif, & l'enfant rejette lui-même ce qui l'incommodoit. Malgré cela, on ne négligera pas quelques doux laxatifs. Pour les pauvres gens, j'ai toujours employé, avec succès, l'élixir de propriété de Boerrhaave, sans acide. On en jette depuis *six* jusqu'à *dix gouttes*, dans une infusion de *menthe crépue*, édulcorée avec un peu de miel. Le vin aloétique alkalin de Londres remplit bien les mêmes vues, à la dose de quinze à vingt gouttes, selon les circonstances. J'aime cependant mieux que ce médicament soit préparé avec de l'eau. Les gens plus aisés se procureront de la teinture amere de rhubarbe d'Edimbourg. On en fera prendre plein une ou deux cuillers à café par jour. Voici un élixir auquel la jauniſſe cede aisément dans ce cas-ci.

Elexir hépatique.

℥ Rhubarbe choisie concassée, *huit onces.*
Arcane de tartre, *trois onces.*
Eau de canelle simple.

Faites digérer cela pendant un mois dans un lieu un peu frais, en agitant de tems en tems le vase bien bouché. Ensuite ajoutez-y

L'écorce jaune seule du citron nouveau, *deux onces.*
Semence de petit cardamome, broyée; *demi once.*
— De fenouil, *même dose.*

Faites digérer pendant huit jours, en agitant souvent. Passez & exprimez. Jettez dans ce qui a passé

Décoction clarifiée de racine de chicorée; *six onces.*

Agitez-bien le tout, & faites-y dissoudre

Vingt-quatre onces de beau sucre.

Lorsqu'on a tout ouvert (*a*) par ce moyen;

(*a*) Le Docteur Grant vante l'*extrait de suie* dans ces cas-ci. On peut avoir une pleine confiance en cet apéritif, d'après l'expérience réitérée que j'en ai faite. On

& qu'il n'y a plus de douleur au côté droit, le malade ne doit pas être exposé auſſitôt à l'air. On le tiendra dans une chambre modérément chaude, lui faiſant boire pluſieurs fois par jour une infuſion de fleurs de ſureau, afin de chaſſer par la tranſpiration ce qui peut être reſté de jaune à la peau.

Si la jauniſſe eſt venue d'un vomiſſement, on la fera paſſer en ſuivant les avis que j'ai donnés à l'article du vomiſſement, ſecondant ces moyens curatifs avec l'infuſion de fleurs de ſureau, pour achever la cure.

Eſt-elle venue de ſuperpurgation, on tâche de faire vomir l'enfant avec un mêlange d'eau tiede, de beurre frais, ou d'huile d'olive, & en inſinuant une plume trempée dans l'huile, à l'entrée de la gorge. Ce qui pourroit être reſté du purgatif ſortira par ce moyen : les ſubſtances graſſes quelconques calment les effets de ces ſuperpurgations. On y joint des lavemens de lait & d'huile, & par ce moyen on appaiſe les tranchées, on lubréfie les inteſtins, & tout le mal ceſſe. La bile reprend ſon cours ordinaire ; la jauniſſe diſparoit. Enfin, comme l'eſtomac ne peut manquer d'être affoibli, on fait prendre depuis trente juſqu'à cinquante gouttes de la teinture amere de rhubarbe d'Edimbourg, tous les jours, en conſultant les circonſtances.

---

inférera quelque jour ce médicament dans le codex de Paris, lorſqu'on le réformera. Il en a grand beſoin. En attendant, voyez dans *Lewis*, comment cet extrait doit ſe faire. *

Lorſque la jauniſſe vient des vers, ou qu'on a lieu de le préſumer, on examine attentivement ſi l'on apperçoit les ſignes mentionnés au Chapitre ſuivant *des Vers*, & on emploie contre ces inſectes les remedes indiqués. La jauniſſe ceſſe bientôt lorſqu'ils ſont expulſés.

Ou un enfant peut avoir eu pluſieurs récidives de fievres intermittentes, ou en avoir traîné une long-tems; l'état naturel de l'eſtomac en a donc été néceſſairement dérangé; ce viſcere ſe durcit, ſe météoriſe dans ces cas-là. On ſait quel trouble il ſurvient alors à tout le ſyſtême du foie; & que la jauniſſe, ſouvent même l'hydropiſie, en ſont les conſéquences ordinaires. Il faut beaucoup de tems pour vaincre les obſtructions, & faire rentrer la bile & les autres humeurs dans leurs couloirs naturels. Ainſi, les médicamens ſeront continués ſelon l'opiniâtreté du mal, tantôt actifs, tantôt modérés, & variés avec prudence.

On donnera aux enfans des (*a*) pauvres gens, les pilules ſuivantes :

℔ Savon de Veniſe, *deux onces.*
Extrait de racine de piſſenlit, *une once.*
Bon miel, *quantité ſuffiſante.*

(*a*) Cette diſtinction que fait l'Auteur eſt purement gratuite. Pourquoi les enfans des Grands ne s'accommoderoient-ils pas de ces pilules auſſi-bien que le Payſan? J'aurois même plus de confiance en cette formule-ci & aux ſuivantes.

Mêlez bien, pour en faire des pillules de trois grains, pour en donner depuis dix pillules juſqu'à vingt tous les jours.

On fera boire par-deſſus une demi-livre, ou une livre de petit-lait, extrait avec de la bierre. On conçoit aiſément que ce traitement ne peut ſe faire qu'au printems, ſi l'on veut avoir du lait d'un animal mis au verd. Dans les autres ſaiſons, on y ſupplée avec la décoction ſuivante :

℔ Chiendent, *deux drachmes.*
Racine de piſſenlit, *une drachme.*
Eau de riviere, *deux livres.*

Lavez bien les ſimples, & faites bouillir ſuffiſamment. Paſſez la décoction, & jettez-y un peu de miel, pour l'édulcorer.

Si les Sujets peuvent prendre du bouillon de viande, on jette dans le pot des feuilles de piſſenlit, du cerfeuil, des épinards, de l'endive, & autres herbages ſemblables, ſi la ſaiſon le permet.

On frotte une fois, ſoir & matin, l'eſtomac avec un morceau de flanelle pendant un quart-d'heure, & on y applique enſuite quelques vieux linges, un peu imbibés d'huile battue avec du vinaigre chaud. Dès qu'on peut ſe procurer de la ciguë nouvelle, on fait les fomentations avec cette plante, après le frottement. On en coud, par exemple, trois poignées entre deux linges, comme une eſpece de piece piquée en lozanges, & on l'imbibe légérement de la

décoction de la même plante, pour l'appliquer enſuite. On a ſoin de l'ôter avant qu'elle ſoit froide, recouvrant l'endroit avec un coupon de flanelle, chaud.

On tâche d'égayer l'enfant, en lui procurant la compagnie de ſes ſemblables. On le fait jouer. Il prendra l'air à propos, ſi la température eſt favorable. Si même il eſt aſſez fort pour aller à cheval, on lui procurera le mouvement de l'équitation.

Du reſte, on obſervera, autant qu'il ſera poſſible, le régime preſcrit à l'article du rachitis, Chapitre XXIV.

Les enfans des gens plus aiſés ſeront traités comme il ſuit. Au lieu des pillules précédentes, qui ſont cependant très bonnes, ils prendront celles de ciguë de Stork, ou celles-ci :

℞ Savon d'Alicante, *deux drachmes.*
Rhubarbe choiſie, } de chacun
Extrait de marrhube blanc, } *deux ſcrupules.*
Tartre tartariſé, }
Bon miel, *quantité ſuffiſante.*

Mêlez-bien ; faites des pillules de trois grains. On en donne cinq en une fois, ſoir & matin, & l'on boit par-deſſus ou le petit-lait de printems mentionné, ou la décoction de chiendent, &c.

Les enfans ſe prêtent aiſément à avaler les pillules à ſi petite doſe, pourvu qu'on les jette auparavant dans un ſyrop, ou autre choſe qui ſoit de leur goût. S'ils n'en vouloient cependan

pas prendre, on diſſoudroit une drachme d'extrait de ciguë dans ſix onces d'eau de fleurs de ſureau, que l'on édulcore avec du ſyrop de framboiſe, & on en donne une petite cuillerée à l'enfant deux ou trois fois par jour. On peut même prendre une infuſion de ciguë. Mais que ce médicament ſoit en général manié par une habile main.

On ordonnera auſſi, avec ſuccès, l'élixir hépatique mentionné, ou la mixture apéritive ſuivante :

℞ Ecorce jaune ſeule d'orange, *deux onces & demie.*
Vin de Moſelle, *dix onces.*

Agitez juſqu'à ce que le vin ait bien pris l'odeur de l'écorce. Ajoutez-y

Arcane de tartre, *deux onces & demie.*

Agitez encore, & ajoutez,

Sucre fin, *ſix onces.*

Laiſſez fondre & filtrez.

Il n'eſt pas poſſible de guérir une jauniſſe, lorſqu'il y a une excroiſſance charnue dans le cholédoque, (Meckeren, *Obſerv. Chirurg.* 43. Bonet, *Sepulchret*, liv. 3. ſect. 18. obſerv. 13.) ou lorſque ce canal eſt deſſéché, ridé, ſans cavité, (Bonet, loc. cit. obſerv. 17.) ou lorſque

les parois en ſont réunis par accrétion, (Bonet, loc. cit. obſ. 8. §. 12.) ou s'il s'eſt bouché en devenant oſſeux, (Rhodius, *Obſerv. Méd.* cent. 2. *Obſ.* 96. pag. 121. & cent. 3. *Obſ.* 3. pag. 18. Bonet, *Obſerv.* 14. loc. cit.) ou ſi l'ouverture ſupérieure en eſt large, & l'inférieure ſi étroite, qu'à peine y paſſeroit-il un cheveu, (Bonet, loc. cit. *Obſerv.* 14.) ces cas, dis-je, ſont incurables, parce que la cauſe en eſt toujours inconnue.

Il arrive quelquefois que la jauniſſe eſt l'effet d'une maladie vénérienne. Le cours de ventre dégénere même en flux *hépatique*. Tout autre médicament que les mercuriaux, devient inutile. Au moins la cure doit-elle avoir le mercure pour baſe. Voyez le Chapitre des maladies vénériennes.

On voit par-là qu'on tenteroit en vain de guérir toutes les eſpeces de jauniſſes. Je ne parlerai pas ici des vains ſpécifiques dont tant de fourbes ont fait & font leur profit tous les jours, par la crédulité du peuple.

Un Officier, dont j'ai parlé vers la fin de la 13e. eſpece de diarrhée, s'étoit perſuadé que la peau jaune du jabot d'une poule, réduit en poudre avec le blanc de la fiente d'oie & du ſucre, le rétabliroit. Sa jauniſſe, cauſée par un ulcere au foie, ſe termina par la mort, avec ſes autres maux.

Une Dame âgée penſa de même avoir enfin découvert un remede infaillible contre la jauniſſe, qui la reprenoit pluſieurs fois dans l'année. Les retours en étoient très-ſubits, & précédés d'oppreſſion d'eſtomac, d'anxiétés, de

vomiſſemens, de fievre, & de douleurs aſſez vives au côté droit; pour lors, la jauniſſe ſe manifeſtoit avec un dévoiement. Dès que ſa fievre avoit un peu de remiſſion, elle prenoit une décoction de bourgeons de bouleau, faite avec de la bierre double. La jauniſſe diſparoiſſoit & revenoit quelques mois après, avec les mêmes ſuites. Cependant elle préconiſoit beaucoup ſon fameux remede. Mais elle n'oublioit pas de cacher qu'à chaque récidive on l'avoit ſaignée; qu'elle avoit pris des lavemens émolliens, que ſon côté droit avoit été baſſiné avec du vinaigre & de l'huile, qu'on lui avoit donné beaucoup d'émulſion huileuſe, & qu'il étoit ſorti des pierres ou concrétions bilieuſes par le dévoiement.

Ces concrétions ont ſans doute été détachées & éconduites hors de la véſicule & du cholédoque, par les médicamens émolliens & ſavonneux que cette Dame avoit pris. Il étoit réſulté une jauniſſe de ces concrétions; cela devoit être. A meſure que les concrétions étoient évacuées, la fievre & la jauniſſe diſparoiſſoient; cela devoit encore être. Il ſurvenoit un dévoiement à la ſuite de la jauniſſe; il étoit néceſſaire par le plus grand écoulement de la bile qui s'étoit amaſſée dans l'intervalle des récidives. Lorſque toutes les concrétions furent expulſées, la fievre & la jauniſſe ceſſerent peu à peu. Rien de plus naturel. Tout cela fut l'effet de la ſage conduite du Médecin. Cependant, le Charlatan qui avoit vanté la décoction de feuilles de bouleau, eut tout l'honneur

de la guériſon. Pourquoi une femme raiſonneroit-elle mieux que ces fourbes ? Voyez ce qu'a dit à ce ſujet M. Zimmermann, *Traités de l'Expérience en Médecine, & de la dyſſenterie.*

CHAPITRE XXI.

Des Fievres d'accès.

La premiere fois qu'un enfant eſt pris d'une fievre d'accès, elle eſt chez lui comme chez les adultes, très-longue & ſans type régulier.

La fievre ceſſe pour quelques heures, & même pendant pluſieurs jours ; enſuite elle reparoît à certaines heures. Chaque accès revient avec un friſſon, ſuivi de chaleur, & enfin de ſueur. Après la ſueur, la fievre ſe calme, ceſſe ; le malade ſe trouve aſſez bien, juſqu'au prochain accès. La fievre eſt ou quotidienne, ou tierce, ou quarte. Si la fievre a lieu tous les jours, de maniere, par exemple, que l'accès *du lundi* s'accorde avec celui *du mercredi*, pour le tems & la durée ; que celui *du mardi* s'accorde avec celui *du jeudi*, dans les mêmes rapports ; cette fievre eſt une *double tierce*. Si le friſſon prend deux jours de ſuite, & ceſſe le troiſieme, c'eſt une *double quarte*. On penſe que la fievre quarte eſt changée en quotidienne, lorſque les Sujets commencent à ſentir du friſſon tous les jours ; mais il n'en eſt pas ainſi : c'eſt alors une vraie *triple-quarte*.

L'accès du *jeudi* s'accorde avec celui du *lundi*, dans les mêmes rapports du tems & de la durée ; celui du *vendredi* avec celui du *mardi*, & l'accès du *samedi* avec l'accès du *mercredi ;* & c'eſt une attention qu'il ne faut pas manquer d'avoir dans l'examen des retours des accès. Car il eſt de la derniere importance de ne pas perdre patience, lorſqu'il s'agit d'épier la marche d'une fievre. En effet, comment la traiter avec ſécurité, ſi l'on n'en connoît pas le type ? On riſque au moins de la voir changer en fievre informe, par un traitement mal entendu ; & ce riſque eſt d'une plus grande conſéquence que ne le croient ceux qui n'ont pas encore vu quelle eſt l'opiniâtreté de ces fievres.

Il ne faut pas non plus commettre d'imprudence dans l'accès de ces fievres. On voit tous les jours que la ſueur, qui doit avoir lieu dans ces circonſtances, eſt ſupprimée. Si, au lieu de la ſoutenir patiemment, le malade boit de l'eau froide, ſe découvre, quitte ſa chemiſe, ou ſe leve, ceci eſt bientôt ſuivi d'un nouveau friſſon, de chaleur, & même ſeulement de chaleur qui ne ceſſe que lorſque la ſueur reparoit ; & ſi l'on fait la même faute au retour de cette ſueur, la même choſe arrive encore. L'accès ſe termine enfin par une ſueur forcée, qu'on doit toujours éviter, lorſqu'elle n'eſt pas ſpontanée. Ce n'eſt qu'après la ſueur que l'on peut changer de linge, encore faut-il qu'il ſoit bien ſec & un peu chaud, ſi la température eſt tant ſoit peu froide. Voilà cependant comment les fievres d'accès deviennent informes, ſur-tout chez les enfans. Comme

ce n'eſt que par les cris qu'ils peuvent faire connoître la gêne, & la peine même qu'ils ſouffrent de ces ſueurs, on les tire du lit pour les tranquilliſer; ils ſe refroidiſſent, la ſueur s'arrête; & par-là on les expoſe à des accès réitérés, qui n'auroient pas eu lieu, ſi on eût pris d'autres moyens pour les appaiſer, juſqu'à ce que la ſueur ſe fût paſſée ſuffiſamment.

Je ne m'arrêterai pas à examiner ici quelles peuvent être les vraies cauſes de ces fievres; on a déja produit aſſez de conjectures à cet égard. Je remarquerai en paſſant que les malades ont auſſi chaud pendant le froid fébrile qu'auparavant, & même plus, comme le thermometre le prouve.

Avant de parler ſpécialement du traitement de ces fievres, faiſons quelques réflexions préliminaires. C'eſt une abſurdité que d'en laiſſer la guériſon au tems & à la nature. En ſuppoſant que cela ait réuſſi dans d'autres contrées que les nôtres, l'expérience ne nous a que trop fait voir combien cela étoit dangereux chez nous. L'alternative du froid & de la chaleur fébrile, affoiblit ſi fort l'économie animale, au bout de quelques accès ſeulement, que les Sujets en ſont comme épuiſés; le ſang ſe diſſout totalement; les parties fluides & les plus robuſtes s'en exhalent par la ſueur; la tunique graiſſeuſe en eſt émaciée, deſſéchée; la couleur du viſage devient d'un jaune ſouvent livide; il ſe forme des endurciſſemens dans les inteſtins; l'eſtomac ſe météoriſe, & la conſéquence de ces déſordres eſt une hydropiſie incurable. Si l'enfant eſt naturellement

foible, & qu'il ſoit pris d'une fievre d'accès (*a*) en automne, il eſt d'autant plus néceſſaire de n'en pas différer le traitement, que le rachitis ſera probablement la derniere ſcène qui précédera la mort à la ſuite de la fievre.

On nous rapporte que les fievres d'accès très-longues ont été quelquefois ſalutaires aux adultes. Le célebre de la Hire fut délivré de ſa fâcheuſe palpitation de cœur, par une fievre quarte, & parvint à un grand âge. Mais peut-être fut-ce le quinquina ſeul qui le délivra de ces deux incommodités. On a vu auſſi une douleur très-vive, & de très-long cours à l'épaule droite, céder aux accès de cette fievre & ne plus revenir. Un homme d'un très-haut rang fut pris d'une fievre quarte en automne 1766; après quelques accès, la cruelle douleur qu'il ſentoit à l'épaule gauche depuis nombre d'années, parut ceſſer entiérement. Dès qu'il eut fait paſſer ſa fievre avec le quinquina & le ſel ammoniac, la douleur ſe fit reſſentir au même endroit. Elle ceſſa encore, mais fut ſuivie d'un mal de dent extrême, qui

(*a*) Nous appelons *fievres d'automne*, celles dont on eſt pris dans l'intervalle du mois d'Octobre, à celui de Février; les autres fievres d'accès ſont appelées *fievres de printems*. On penſe que ces dernieres ſe paſſent volontiers d'elles-mêmes avec le tems. (Oui, ſi l'hiver précédent a été légitime, autrement elles prennent tout le caractere des fievres d'automne, & doivent être traitées preſque de même; c'eſt-à-dire, par les vomitifs, les purgatifs. Il ne faut même ſaigner qu'avec prudence dans ce cas-ci. C'eſt la bile qui y joue alors le principal rôle.

céda à l'application d'un véſicatoire, qu'on fixa ſur le bras gauche. Cet homme fut quitte de toutes ſes douleurs quelque tems après. Mais on voit aiſément qu'il ne peut pas en être de de même à l'égard des enfans. La plupart de leurs maladies ne viennent que des acides : or, ces acides augmentent néceſſairement avec ces fievres d'accès. Le ſeul avantage que j'ai vu de ces fievres, eſt l'augmentation de la taille. Un enfant pris d'une fievre quarte, qu'il traîna deux ans & demi, grandit de deux pieds environ pendant ce tems-là, ſelon le rapport du Docteur Schulz de Halle.

Je ne nie pas que les enfans ne puiſſent ſans médicamens ſe guérir de leurs premiers fievres d'accès, ſur tout lorſqu'ils en ſont pris au printems. Mais une fievre d'automne ne ſe paſſe pas aiſément avant deux ou trois mois, ou même davantage, ſi l'enfant n'a pas ſous les côtes inférieures du côté gauche une enflure rénitente (*placenta febrilis*,) ou ſi une maladie ne fait pas ceſſer la fievre. Je me rappelle qu'un enfant fut pris de petite-vérole après une fievre d'accès, qui lui avoit duré trois mois : la petite-vérole qu'il gagna de ſa ſœur, enleva la fievre. Un autre, pris d'une fievre tierce, fut inoculé dans un des jours d'intermittence. La fievre ne reparut ni pendant ni après la petite-vérole. Voyez la Gazette de Suede, n°. 47. en 1769.

Quant à l'enflure dont je viens de parler, c'eſt une eſpece de criſe imparfaite de la fievre. Cela paroît être ce qu'Hippocrate appeloit *obſtruction*

obſtruction de la rate : phénomene aſſez fréquent dans les pays chauds. Voyez les obſervations de Brocklesly, ſur *les Maladies des Camps*, pag. 262, *édit. angl.* Cette enflure eſt moins à craindre chez les enfans que chez les adultes, ſur-tout dans les Hôpitaux Militaires. Sydenham en auguroit la fin prochaine des fievres d'accès d'automne. Cependant on a obſervé depuis lui, que cette enflure eſt ſouvent le commencement d'une hydropiſie, qui ne tarde pas à ſe confirmer. Les ouvertures des Sujets ont auſſi prouvé la vérité de l'opinion d'Hippocrate : car on a trouvé la rate peſant juſqu'à cinq livres dans ces circonſtances.

La fievre d'accès prend quelquefois l'apparence d'une autre maladie, & il eſt alors très-difficile de la bien connoître. J'ai vu un enfant avoir de grands ſaignemens de nez de deux jours l'un. Les hémorragies étoient déja aſſez conſidérables pour le faire périr, ſi je n'avois eu recours au quinquina ſans différer. Une Dame fut priſe d'une violente douleur, qui revenoit de deux jours l'un, avec rougeur aux yeux ; & je ne pus la faire ceſſer qu'avec le même médicament. Un homme fut pris d'une douleur poignante au côté droit. Elle revenoit tous les deux jours avec les mêmes ſymptômes qui accompagnent la préſence de la pierre. Le quinquina la fit ceſſer pareillement. Un autre fut pris dans le même tems d'une toux violente, ſéche, & ſuivie, après chaque accès, d'un profond ſommeil & de ſueur : tout ceſſa par l'uſage du même médicament.

Ces fievres ſecretes ne peuvent ſe reconnoître qu'aux retours, dont le période paroît aſſez fixe. Le malade bâille, a des ſueurs, & dans les intervalles ſon urine eſt (*a*) briquetée. La ſueur a même une odeur aigre. Voyez Haller, *Phyſiol.* part. 7. page 54. Loin d'admettre aucun retard dans le traitement, ces fievres ne peuvent être aſſez tôt domptées.

Les plus dangereuſes ſont celles qui ſont ſuivies d'autres ſymptômes dans le paroxyſme; comme un fort vomiſſement & en même tems un cours de ventre, des ſelles ſanguinolentes, des douleurs au cardia, de fortes ſueurs qui ne calment pas les chaleurs, des ſueurs froides; celles qui paroiſſent ſans cauſe manifeſte avec ſyncope & ſuffocation; celles dont les friſſons ne ſe terminent pas par des chaleurs ſuivies de ſueurs; celles dont les accès ſont ſuivis d'un profond ſommeil, de maniere que le malade paroît être frappé d'apoplexie; enfin, celles qui ſe terminent en fievre continue maligne. Toutes ces fievres ſont mortelles: il faut les bruſquer avec de fortes doſes de quinquina; autrement les malades périſſent avant même le troiſieme accès. Rarement ils vont juſqu'au cinquieme. Ces fievres ſe font voir en Suede de tems à autre; mais ſur-tout en Italie, en Angleterre, dans l'Iſle de Minorque

(*a*) M. Murray renvoie, ſur ces ſignes, à l'excellent Ouvrage du Docteur Médicus, *Hiſtoire des Maladies périodiques.* Je donnerai quelques jours cet Ouvrage en François. C'eſt le ſeul traité conſéquent que nous ayons ſur cet article important.

& dans l'Hannovre. On prétend que c'eſt pendant le froid fébrile que les Sujets périſſent ; mais d'autres ont obſervé, comme moi, que la chaleur fébrile n'eſt pas moins redoutable. C'eſt ce qui eſt arrivé à Minorque. Voyez Lind, *Eſſai ſur les Maladies des climats chauds*, & l'addition, concernant *les Fievres intermittentes*, pag. 313, *édit. angl.* Il aſſure même qu'aucun Sujet n'y eſt péri pendant le froid, mais dans la chaleur fébrile.

Je n'ai fait ces obſervations que pour prouver qu'il ne faut pas regarder ces fievres avec indifférence, mais les traiter, dès le premier moment, avec toute l'attention requiſe. Voyons à préſent comment on doit s'y prendre avec les enfans.

Lorſqu'un enfant eſt pris d'une telle fievre, on le mettra dans un lit chaud ; l'appartement ſera d'une bonne grandeur, s'il eſt poſſible, & exempt de vents coulis & de tout paſſage. L'odeur aigre très-ſenſible qui s'exhale alors du corps, ſe rejette ſur le malade dans un petit endroit, & rend la fievre très-longue. L'appartement ſera très-propre. On y fera une jonchée de petites branches fraîches de ſapin, que l'on renouvellera de tems à autre. Si la ſaiſon le permet, on ouvrira au moins deux fois par jour la fenêtre de la chambre, prenant garde qu'il ne donne aucun vent du côté du lit. Plus l'appartement eſt élevé, mieux vaut. Autrement, on aura ſoin d'avoir continuellement un peu de feu dans la cheminée, pour purifier l'air de la chambre.

Le malade ne doit pas boire dans le froid

fébrile ; autrement, il en eſt encore plus mal. Il a des inquiétudes, s'agite, & l'accès en eſt prolongé. On a ſoin de le faire boire ſuffiſamment pendant les momens de repos. La tiſane ſera faite de chiendent, de piſſenlit. On peut lui donner, avant l'accès, de l'infuſion de fleurs de ſureau, édulcorée d'un peu de miel. S'il a envie de vomir ou vomit réellement, de l'eau tiede ſuffit pour l'aider.

Pendant la chaleur fébrile, on lui donnera un peu d'infuſion chaude, avec quelques gouttes de vin de Rhin, ou du petit-lait, de bierre délayée dans quelque peu d'eau, ce qui appaiſe mieux la ſoif ; ou de l'eau pannée, avec quelques gouttes de jus de citron, & un peu de ſucre ; ou de l'eau d'orge légere, où l'on aura diſſous de la gelée de corne de cerf, de l'eau (*a*) de groſeille ou de ceriſe ; le tout modérément chaud. Les malades ſe dégoûtent aiſément de la même boiſſon. On aura donc ſoin de varier, ou d'avoir de quoi le faire, ſi le malade le demande. Il eſt fâcheux que la ſoif ne ſe calme principalement qu'avec les acides ; car c'eſt par-là que peche ſur-tout l'état des enfans. Ainſi, l'eau pure ou coupée avec un peu de bouillon de poulet, ſera une des meilleures boiſſons, ſi le malade s'en accommode.

(*a*) L'Auteur dit de délayer des confitures de deux fruits qui ne ſe trouvent que dans le Nord. *Baccæ rubi chamæmori.* Voyez *Flora danica*, d'Oder. tab. I. *Baccæ vaccinii oxy cocci.* Voyez Gorter, *Flora ingrica*, pag. 59 ; & *Flor. dan.* tab. 80.

Il vaut toujours mieux différer de faire boire jusqu'à ce que la chaleur soit à son plus grand dégré. Les douleurs de tête qui se sentent alors, se passent aisément si le malade peut souffrir un linge clair & chaud sur le visage : l'évaporation qui a lieu dans ces momens-là, amollit ainsi les pores de la face, & la sueur ne tarde pas à paroître : ce qui soulage beaucoup la tête. On prendra garde de supprimer cette sueur en l'essuyant avec un linge froid. On frottera aussi les bras & les mains avec une flanelle chaude, pour y provoquer une plus grande transpiration. Pendant cette chaleur fébrile, on fera donc souvent boire ; mais peu à la fois. On tiendra les bras seulement couverts sans être dans le lit. Lorsque la sueur n'augmente plus, on met au malade une chemise blanche, bien séche, & exposée auparavant à une fumigation de mastic. Par-là on essuie ce qui est resté de sueur dans les pores, & la vapeur du mastic empêche les pores de s'affaisser. Dès que l'accès est entiérement terminé, on tire le malade du lit, & on le place devant un feu modéré, pour achever de le bien essuyer. On ne le remettra au lit que dans de nouveaux draps propres, ou l'on aura soin de bien sécher les autres avec une bassinoire. Encore vaut-il mieux en changer.

Quant à la diete, il faut que l'enfant soit assez nourri pour soutenir les accès. Il mangera quatre ou cinq heures avant l'accès, afin que la digestion soit faite lorsqu'il aura lieu. Dans ces fievres, je défends sur-tout le lait, le poisson, la viande fumée ou salée, les herbages

crûds, les œufs durs. Un peu de viande rôtie, du gruau, une rôtie, avec un peu de vin & plus d'eau, où l'on a jetté quelques pincées de ſucre, rempliroient bien les vues. Plus la fievre doit durer de tems, ſelon les apparences, plus il faut ſoutenir le Sujet; mais ne pas le ſurcharger. On ne réuſſira guere à dompter une fievre intermittente par la faim. Tulpius a prouvé le danger de cette méthode.

Dès que le malade a ſoutenu le premier accès, il faut ſonger aux médicamens qu'il doit prendre dans les momens d'intermittence. C'eſt ou un vomitif, ou un laxatif; mais l'un ou l'autre donnent certaines ſecouſſes aux forces & les affoibliſſent. C'eſt une raiſon eſſentielle pour uſer promptement de ces moyens curatifs; autrement les Sujets, trop affoiblis par les accès, n'en ſoutiendroient pas l'action.

Le vomitif eſt préférable, ſi l'enfant a des envies de vomir, ou a déja vomi; s'il a toujours eu bon appétit, a mangé beaucoup, & des choſes de difficile digeſtion; s'il a la langue & la gorge ſales, ou un mauvais goût dans la bouche, une mauvaiſe haleine, des rapports nidoreux; ſi la levre inférieure a tremblotté; ſi l'enfant a eu des étourdiſſemens à l'invaſion fébrile, on emploie alors l'ipécacuanha, comme je l'ai dit à l'article de la coqueluche. Il s'agit ſeulement de bien déterminer le moment où l'on doit adminiſtrer le vomitif. Ordinairement on le donne trois heures avant l'accès ſuivant, afin qu'il ait produit ſon effet avant l'invaſion. Mais je ſuis convaincu, par de très-bonnes raiſons, qu'on le donne toujours avec beaucoup

plus d'avantages, auſſitôt que l'accès eſt fini. Ainſi, je voudrois qu'il fût adminiſtré à la fin du premier, ou au moins du ſecond, tandis que les forces ſubſiſtent. En effet, ſi l'on tarde plus long-tems, on riſque de ne pas pouvoir le donner, parce que le Sujet eſt toujours plus long-tems à ſe ravoir des accès ſubſéquens, à meſure qu'ils ont été plus réitérés.

Ce moment de donner un vomitif étoit celui que conſeilloient Sydenham & Boerhaave. Thomſon, dans les *Eſſais de Médecine d'Edimbourg*, vol. 4. pag. 406. prétend, après une expérience de vingt ans, que le vrai tems eſt le commencement du froid fébrile, ou près de l'invaſion de la chaleur. Grainger eſt auſſi de cet avis, dans ſon *Hiſt. febr. anomal. Batav.* p. 76. Comme mon ſentiment eſt moins connu, c'eſt une raiſon de plus pour y faire attention. Colombier, dans ſon *Code de Médecine militaire*, tome 4. page 88. choiſiſſoit auſſi ce moment-là.

On ſue intérieurement comme extérieurement lors de la chaleur fébrile. La ſueur externe emporte au dehors une partie de la matiere morbifique; de même la ſueur interne jette une autre partie de cette matiere dans l'eſtomac, les inteſtins, le foie, d'où elle coule encore dans les inteſtins avec la bile. Si l'on differe donc encore de la faire évacuer, avant qu'elle ſoit repriſe par les pores lymphatiques & les vaiſſeaux lactés, elle ne peut qu'être portée dans le ſang; au lieu qu'on a ſouvent tout gagné par un ſeul vomitif, qui fait ceſſer la fievre ſans retour. C'eſt une choſe de fait.

Si d'après ces indications, le vomitif doit être réitéré, on le donne immédiatement après l'accès suivant.

Si l'estomac est rénitent, météorisé, que les vents rugissent, & qu'il y ait des douleurs à la colonne épiniere, il faut donner un ou deux purgatifs. Voici celui dont je prescris l'usage ordinairement.

℥ Jalap, *dix grains.*
Arum préparé, *quatre grains.*
Sel d'absinthe, *même dose.*
Tartre vitriolé, *deux grains.*

Mêlez bien pour en faire une poudre fébrifuge apéritive.

On la prend dans un peu de bouillon de poulet, le jour d'intermittence, de maniere qu'elle ait produit son effet deux heures avant l'accès imminent. On la peut réitérer ces mêmes jours, si les mêmes indications l'exigent; & j'ai vu nombre de Sujets se délivrer avec cela seul de leur fievre.

Dans la fievre double-tierce, l'accès est plus fort de deux jours l'un. Comme la matinée qui suit le plus fort accès est le tems le plus tranquille pour le malade, on profitera de ces heures-là pour faire passer le purgatif.

Lorsque le troisieme accès est à sa fin, on fait prendre, toutes les deux ou trois heures, une cuillerée chaude de la mixture fébrifuge suivante :

℔ Sel d'abſinthe, *une drachme.*

Verſez deſſus peu à peu,

Jus de citron, *deux onces.*

ou juſqu'à ce qu'il ne ſe faſſe plus d'effervescence. Edulcorez cela avec

Syrop d'orange, *quantité ſuffiſante.*

Cette mixture eſt alors d'une ſaveur fort agréable. Si l'on n'a pas de citron, l'on peut y ſubſtituer le vinaigre de vin. Si l'accès fébrile reparoît, on examine bien ſi les indications, qui exigeoient le vomitif ou le purgatif, ſubſiſtent encore. Dans ce cas-là, on donne l'un ou l'autre, ſelon le beſoin ; & après l'effet, on continue la mixture, juſqu'à ce que la fievre ait entiérement ceſſé.

On aura lieu d'eſpérer d'exterminer la fievre, ſi l'on apperçoit les ſignes ſuivans :

1°. Moins de durée & de force à l'accès du cinquieme jour.

2°. Des urines après l'accès, & avec un ſédiment blanchâtre.

3°. Les accès de plus en plus modérés.

4°. Moins de diminution dans les forces.

5°. Une éruption au nez & aux levres à ce période. Car les éruptions qui paroiſſent avant ce tems-là, ou trop tôt, décelent une fievre opiniâtre, ſur-tout ſi c'eſt une premiere fievre.

Si l'on n'apperçoit pas ces ſignes & que la

fievre continue, on continuera auſſi la potion fébrifuge; & l'on tâchera de faire changer le froid & le tremblement fébrile en chaleur & en ſueur, lors de l'invaſion ſubſéquente. Pour cet objet, on prendra garde de combien l'accès retarde, ou s'il revient toujours à la même heure, (ce qui ſeroit la marque d'une longue fievre.) Autrement on ne ſauroit à quel moment on devroit ſolliciter les ſueurs.

Je ſuis parvenu de différentes manieres à produire ce changement.

1°. J'ai fait mettre le malade dans un lit chaud, une demi-heure avant le retour de la fievre. Là, on lui faiſoit prendre une décoction de cumin, faite avec de la bierre, lui appliquant en même tems ſur l'eſtomac un coupon de flanelle, impregné de beurre chaud, battu avec du vinaigre. On a ſoin de preſſer un peu cette flanelle, & on l'enveloppe dans un linge fin, le plus chaudement que l'enfant peut le ſupporter.

2°. Pour d'autres, j'ai fait tremper cette flanelle dans de l'eau de la Reine de Hongrie; ou au défaut de cette liqueur, dans de l'eau-de-vie de vin.

3°. J'ai auſſi fait appliquer très-chaud, au creux de l'eſtomac, des tranches de pain de ſeigle, trempées dans cette même liqueur, ou dans de l'eſprit-de-vin camphré, & enveloppées dans un linge fin.

Peu de tems après, cela fut ſuivi d'une ſueur que j'ai ſoutenue pendant l'accès, avec une infuſion bien chaude de thé, ou avec du petit-lait de bierre, ou avec autres choſes

analogues, qui revenoient mieux à l'enfant. On se conduit de même avant & pendant l'accès suivant; & la fievre est ordinairement exterminée, si elle n'est pas de mauvais caractere.

Ces moyens curatifs sont aussi toute la pratique de nos femmes; car il n'y a pas de pays où les femmes se mêlent plus de traiter ces fievres que chez nous. Voici quelques détails sur les spécifiques les plus usités de nos contrées. Nos Ancêtres appliquoient un véficatoire sur le corps, & dosé de maniere qu'il commençât à opérer lors de l'invasion de la fievre. Nos femmes se servent de la *renoncule* en sa place, & avec les mêmes précautions. Elle est souvent utile, lorsqu'elle fait lever les vessies au moment de l'invasion. La chaleur qui résulte de son action, est si grande, que le froid fébrile n'a pas lieu. Voyez sur l'activité de ces nombreuses especes de plantes, l'ouvrage que M. Krapf a publié, (*Experimenta de nonnullorum ranunculorum venenata qualitate, horum externo & interno usu*, 1766;) d'autres se servent d'un emplâtre fait de parties égales de *suie*, de *gingembre*, de *sel*, liées avec du jaune d'œuf, & appliquent cela sur le carpe. Quelques-uns emploient ensemble la *suie*, le *sel ammoniac*, la *toile d'araignée*, le *poivre*, la *thériaque*, & l'*huile de térébenthine*, dont ils font aussi un épicarpe. Mais le point essentiel est qu'on méle quelque principe stimulant & acrimonieux dans ces emplâtres, dont le but doit être d'agir comme véficatoire au moment de l'invasion fébrile.

Un de mes amis me communiqua un remede

ſemblable, m'aſſurant que, jeunes ou âgés, les Sujets à qui il en avoit recommandé l'uſage, s'étoient délivrés de fievres intermittentes irrégulieres, & même de la fievre quarte dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Prenez du tabac en feuilles, autant qu'il en faut pour emplir une pipe ordinaire; le double de pain aigre bien émié; mêlez bien cela en y verſant aſſez de vinaigre pour en faire une eſpece de pâte, peu de tems avant l'accès. Partagez en deux cataplaſmes, que vous appliquerez au carpe ſur le pouls, avec une bande. On ſent bientôt là une démangeaiſon & une chaleur brûlante. On doit laiſſer cela un jour, & ne pas ouvrir les veſſies qui ſe feront levées. Je l'ai eſſayé pendant l'été de 1753; il a réuſſi aux uns, & manqué avec d'autres Sujets. Un homme croyable a eu de bons ſuccès de l'emplâtre ſuivant:

℞ Thériaque, *deux drachmes.*
Térébenthine, *une drachme.*
Fleurs de ſoufre, alun, poivre, de chaque, *vingt grains.*
Huile eſſentielle de rue, *dix gouttes.*
Camphre, *dix grains.*

Mêlez pour en faire deux emplâtres qu'on applique au pli intérieur de la main. D'autres, ſuſpendent au cou un peu d'aſſafœtida & de camphre, dans un petit ſachet. Je n'en ai pas encore vu de ſuccès. J'ai vu quelques adultes prendre de l'ail avec avantage. Proſper Alpin recommande un lavement d'une livre de

décoction de marjolaine, & de trois onces d'huile de laurier. D'autres font des frictions le long de (*a*) l'épine du dos, avec des huiles eſſentielles. Foreſt dit avoir exterminé une fievre-quarte commençante, en faiſant ces frictions avec un mêlange d'*huile d'aneth* & de camomille. Voyez auſſi dans Proſper Alpin, ſon Mélange d'encens mâle, &c. pour les mêmes vues. M. de Haën, *Rat. Med.* part. 12. rapporte qu'une femme fut délivrée d'une fievre quarte de cinq ſemaines, par une forte ſueur, après avoir pris du ſoufre à l'invaſion de la fievre, qui la quitta la ſeconde fois qu'elle en eut uſé. C'eſt un remede qui a été long-tems en uſage parmi les pauvres de nos Provinces. Voyez ce que M. de Haën a dit d'autres épicarpes. *Rat. Med.* part. 2.

Tous ces moyens curatifs ont leur avantage dans certaines circonſtances, & ſouvent le Médecin eſt obligé d'y avoir recours, ſoit pour céder, quoique forcément, à l'opinion des malades, ſoit pour paroître ne rien avoir négligé. Hippocrate vouloit qu'on ne crût rien légérement; mais en même tems il veut qu'on ne mépriſe pas toujours l'opinion. C'eſt par des expériences aveugles ou haſardées qu'on a commencé à connoître la vertu des productions de la Nature & de leurs combinaiſons. D'ailleurs, ſaiſiſſons-nous bien toutes les cauſes qui ont donné lieu à une fievre; ou plutôt la vraie cauſe, n'eſt-elle pas ſouvent celle qui

(*a*) J'ai parlé plus haut de ces frictions.

nous eſt cachée ? Ainſi, ſans donner dans l'empiriſme, on doit quelquefois haſarder avec prudence, loin de mépriſer ſans raiſon un remede qu'on n'a pas éprouvé.

Si la fievre eſt d'un mauvais caractere, ces moyens curatifs ne ſont plus admiſſibles. *La triple tierce*, dont les plus mauvais accès ſont ceux des *jours pairs*, eſt la plupart du tems maligne. Le troiſieme accès des fievres tierces, fait ordinairement connoître ſi elle eſt de mauvais caractere ; & s'il y paroît quelqu'un des mauvais ſymptômes mentionnés, ils ſont encore beaucoup plus violens au quatrieme accès. Dans ces circonſtances-là, j'ai recours au quinquina, & ſans retard. Je l'emploie auſſi dès que l'accès du cinquieme jour a été plus long, plus fort, que les accès antérieurs ; ou lorſque l'enfant eſt foible & ſemble ſe fondre en ſueur en s'endormant. Je ne m'arrête pas ici à démontrer la bonté de cette pratique, dont l'expérience m'a prouvé les avantages. D'autres Médecins de notre Royaume les ont reconnus comme moi. Il faut prendre garde que le quinquina ne ſoit ſophiſtiqué, & l'employer en aſſez fortes doſes & aſſez de tems, pour que la matiere fébrile en ſoit entiérement dénaturée & améliorée : car s'il en reſtoit quelque partie dans le corps, ce ſeroit un levain qui ſuſciteroit bientôt une récidive. Il en eſt de cela comme de la galle. Si l'on épargne la fleur de ſoufre, ou qu'on ne la prenne pas aſſez de tems, l'éruption reparoît. Ainſi les récidives de la fievre ne viennent pas du quinquina, mais de ce qu'on n'en a pas fait l'emploi

convenable. Tous les maux qu'on attribue à l'uſage de cette écorce, étoient, avant que nous le connuſſions, des ſuites ordinaires des fievres d'accès : pourquoi ne les verroit-on pas aujourd'hui dans les mêmes circonſtances? Un Chirurgien François a reproché aux Médecins de Stockholm de faire un abus exceſſif de ce médicament ; mais il ne mérite pas de réponſe.

La grande difficulté eſt de trouver un moyen de le faire prendre ſans répugnance aux enfans. Je me ſers du moyen ſuivant. Faites bouillir trois drachmes de quinquina dans vingt onces d'eau, en réduiſant à trois onces ſeules. Filtrez. Jettez ſur le quinquina deux onces d'eau de fleurs d'oranges ; filtrez encore cela, & mêlez-le avec la colature précédente. Ajoutez-y demi-once ou une once de ſyrop d'orgeat de Paris, ſelon que l'enfant aime plus ou moins la douceur. On en donne chaque fois quatre onces environ, de maniere que le malade en prenne deux fois pendant les bons intervalles. L'accès prochain n'a plus lieu : malgré cela le malade en prendra encore un petit verre tous les jours, juſqu'à ce qu'il recouvre encore un peu de force, ſes couleurs, enfin, un air de ſanté ; & qu'il ſe trouve auſſi bien les mauvais jours antérieurs, comme les bons. Pour lors, on en interrompt l'uſage ; ſavoir, pendant ſept jours dans le cas de fievre tierce, & treize jours dans une fievre quarte, Après ce tems-là, on en donne encore un petit verre tous les jours, pendant une ſemaine. On interrompt de nouveau pendant le même eſpace de tems, & l'on recommence encore.

Je le reprends & le quitte ainſi alternativement juſqu'à cinq fois, ſur-tout ſi la fievre étoit quarte; & c'eſt le parti le plus ſûr. Si l'enfant ſe laſſe de la boiſſon, le quinquina peut ſe donner ſous une autre forme. Par exemple, avec de l'écorce de citron & d'orange confite. On écraſe cela dans un mortier de marbre, & on y verſe doucement un peu d'eau de canelle & de ſyrop d'orange: enſuite on y jette le quinquina en poudre, & on agite bien le tout; de maniere que cela faſſe une mixture aſſez délayée. On en donne une cuillerée à bouche chaque fois, & aſſez ſouvent pour que le malade en ait pris un petit verre avant l'accès. Ou bien, l'on jettera le quinquina dans un lait d'amandes, ou dans du chocolat foible. Voici comment j'ai fait prendre le quinquina à un enfant de qualité, accoutumé au vin.

℔ Quinquina en poudre, *quatre onces.*
Eau de fontaine, *ſix livres.*

Réduiſez, en faiſant bouillir, à la doſe de *deux liv.*

Verſez ſur le réſidu,

Bon vin blanc de France, *deux livres & demie.*

Faites digérer pendant une heure, paſſez, exprimez, & verſez-y encore

Même vin, *une livre & demie.*

Faites

Faites encore digérer autant. Paſſez. Exprimez. Mêlez les colatures ſur le feu, & jettez-y

Sucre blanc, *quinze onces.*

Ajoutez-y

Ecorce jaune ſeule *de deux oranges.*

Donnez un bouillon ſur le feu, & jettez-y

Graine de kermès en poudre, *une drachme & demie.*

On donnera de ce vin fébrifuge plein une cuiller à bouché chaque heure, ou toutes les deux heures, pendant les intermittences ou les momens de calme.

L'enfant ſe trouvera toujours plus mal d'une trop foible doſe de quinquina, que d'une trop forte; & il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût le leur faire prendre en poudre, lorſqu'avant leur fievre ils ont été d'une bonne ſanté, & robuſtes. Les eſtomacs foibles naturellement & ſenſibles s'accommodent mieux de la décoction qui eſt auſſi préférable ſeule à celle qu'on mêle à d'autres ingrédiens pour l'édulcorer. Ces excipiens émouſſent tous plus ou moins la vertu du médicament. C'eſt pourquoi il faut toujours joindre quelque ſtimulant, telle que l'*écorce d'orange*, &c. lorſqu'on eſt obligé de donner le quinquina maſqué dans une mixture.

Si l'enfant ne peut rien avaler, on fait une forte décoction de quinquina qu'on donne en

lavement, après un clyſtere ordinaire, pour faire évacuer. La décoction en lavement ne ſe donnera qu'à la doſe de quelques onces, afin qu'elle reſte & ſoit repompée par les vaiſſeaux lactés. Voyez Haller, *Phyſiol.* tome 7. page 178. & on renouvelle ſouvent ces lavemens fébrifuges.

Les parens demandent volontiers qu'on purge leurs enfans, lorſqu'ils ſont délivrés de leur fievre. Cela eſt rarement néceſſaire. Le bon quinquina procure ordinairement de lui-même des ſelles. Mais ſi l'enfant eſt reſſerré, on joint la rhubarbe au quinquina, & il reſtera auſſi peu dans le corps que les alimens.

L'enfant peut être pris de cette fievre à la mamelle: pour lors on lui nettoie l'eſtomac & les inteſtins avec le ſyrop de chicorée compoſé, & l'on fait prendre du quinquina à la Nourrice, comme ſi elle avoit elle-même la fievre. Elle le prendra en poudre, ou, s'il lui répugne ainſi, dans une oublie.

En 1750 je fus pris d'une *hémitritée.* Il y avoit un accès un jour, & deux l'autre. Comme j'avois eu peu auparavant une mauvaiſe fievre méſentérique, j'étois ſi dégoûté du quinquina, ſi épuiſé, que je ne pus en prendre davantage. Je fis donc bouillir & bien réduire ſix onces de bon quinquina dans de l'eau. Je mis cette eſpece de marc dans un linge clair, que je m'appliquai au creux de l'eſtomac, le matin du troiſieme jour de la fievre. On réchauffoit cet épithême dès qu'il commençoit à ſe refroidir, & la fievre ceſſa. J'en continuai néanmoins l'uſage pendant ſept jours, & recouvrai en peu

de tems ma santé. Le Docteur Samuël Pye a eu pareillement recours à cet expédient. *Obs. Médic. & Recherches*, tom. 2. pag. 245. Il montre, par différentes observations, avec quelle facilité les enfans se guérissent des fievres d'accès, régulieres ou non, par l'usage externe du quinquina. Le Docteur Guillaume Alexander s'est lui-même délivré d'une fievre pareille par les bains, où l'on avoit jetté de la décoction de cette écorce. On voit les avantages qu'on doit se promettre de cette pratique, pour traiter les fievres des enfans.

Mais ce médicament devenant de plus en plus en usage extérieurement, il est bon d'entrer dans quelques détails. Il y a déja du tems qu'on s'en étoit servi en lavemens & en épithêmes. Torti ne rejette pas les avis d'Helvétius, & d'autres Médecins en ont vu des avantages marqués. Torti en rejette les épithêmes, parce qu'il s'agissoit alors de les mettre au carpe. Le Docteur Hannes, *Lettres sur le pourpre*, &c. 1768, pag. 77. *édit. allem.* a eu recours à cette pratique, dans les fievres des enfans, avec cette différence qu'il faisoit bouillir le quinquina dans du vin. Ses succès ont été des plus heureux. Le Docteur Pye faisoit faire une camisolle de deux toiles très-fines, sans manches, entre lesquelles on renfermoit du quinquina en poudre, à la dose de quatre & même de six onces, pour les enfans de quatre à cinq ans; & c'est d'après douze exemples, qu'il en prouve les effets. Quant au Docteur Alexander, ce fut par le *pediluvium*, qu'il essaya d'exterminer la fievre. Voyez *Essais & Expériences sur l'usage*

des antiſeptiques, &c. pag. 38. *édit. angl.* Il fit donc bouillir une livre de quinquina dans l'eau qui devoit ſervir au bain que l'on prend dans un vaiſſeau étroit, après que l'accès fébrile eſt terminé.

Je n'ai jamais eu recours pour les enfans à l'huile animale de Dippel, mais ſouvent pour les adultes, même dans la fievre quarte. Après avoir préparé le corps d'une maniere convenable, j'en ai donné trente gouttes dans de la bierre, où l'on avoit fait bouillir un peu de pain. Ce remede ſe prenoit une demi-heure avant l'accès, & l'on ſe tenoit tranquille dans la chambre en l'attendant. Les malades tomboient dans un profond ſommeil, accompagné d'une forte ſueur, & la fievre ſe paſſoit ainſi. Si, par haſard, on éveilloit le malade par quelque bruit, avant qu'il ſortît de lui-même de ce ſommeil, il falloit une ſeconde doſe du médicament, & prendre plus de précautions. Le ſel ammoniac a ſes partiſans: ce n'eſt pas ſans raiſon; mais il n'eſt pas poſſible d'en faire prendre aux enfans, ni dans du bouillon, ni autrement. Voyez ce qu'en a dit l'habile Grant, *Traité des fievres.* Rarement je ſuis parvenu à en faire prendre une doſe convenable aux adultes. Un homme de qualité en prit deux drachmes dans une décoction d'avoine, & fut quitte de ſa fievre quarte: elle revint quelques ſemaines après; mais il préféra le quinquina pour ſe guérir. On fera donc attention qu'il faut réitérer les doſes de ce ſel, comme le quinquina, ou l'on s'expoſera aux récidives de la fievre.

CHAPITRE XXII.

Des Vers.

LES vers cauſent beaucoup de maladies. Il faut donc les expulſer, dès qu'on en apperçoit, ou qu'on a lieu d'en ſoupçonner la préſence. C'eſt toujours au grand dommage des Sujets qu'ils reſtent & pullulent dans le corps ; car on ne jouit pas d'un moment de vraie ſanté, lorſqu'ils ſe ſont une fois multipliés. Les enfans & les jeunes gens en ont auſſitôt quelque ſentiment ; au lieu que les adultes forts & robuſtes, dont les inteſtins ſont tapiſſés d'un mucus plus épais, & les vieillards dont les viſceres ne ſont plus ſi irritables, s'en apperçoivent à peine. Malgré cela, tous les Sujets en éprouvent ces inconvéniens-ci. Les vers leur prennent une partie de la nourriture, & leurs excrémens ; les matieres glaireuſes qu'ils occaſionnent ſe mêlent avec les ſucs des alimens, & en alterent les qualités. De-là vient ſouvent que les Sujets ſont comme émaciés en mangeant beaucoup. Ainſi plus les vers ſeront gros, plus il en réſultera de dommage. Les Sujets vermineux ſont plus expoſés que d'autres aux dangers dans les maladies inflammatoires, ſur-tout dans la petite-vérole. Auſſi ne doit-on pas riſquer d'inoculer un enfant qui a des

vers. Il faut les expulſer auparavant, & être bien ſûr que le corps en eſt délivré.

Les vers viennent des (*a*) œufs, (ou de leur ſemence,) comme toutes les autres créatures vivantes du regne animal. De l'œuf d'une mouche, il vient une mouche, de celui d'une poule, un poulet, &c. de celui d'un ver, un ver, & rien ne ſe produit autrement. Ces ſemences ſont portées dans nos corps avec les alimens que nous prenons, ſur-tout l'eau froide. Le peuple boit beaucoup d'eau, ſur-tout l'été, & ſouvent peu propre : il mange des viandes ſéches, de vieux lard. Or, les mouches ou les vers y dépoſent leur ſemence, qui ne manque

---

(*a*) Les faits que l'Auteur rapporte plus bas ſemblent cependant lui avoir donné quelque doute ſur le premier principe de ces inſectes du corps humain. Les expériences du Jéſuite Bonanni, ſur la génération ſpontanée des vers, méritent l'attention de tous les gens qui ne ſe paient pas de raiſonnemens vagues. Je ne ſais ce que M. Murray penſe à cet égard, mais jamais on ne me fera croire qu'un enfant qui rend des vers en même tems que ſon méconium, les avoit dans ſon corps par des œufs qui y ont été portés dans le torrent de la circulation. Si le *tænia* peut être inné, comme notre Auteur ſemble l'inſinuer, pourquoi les autres vers d'un fœtus ne le ſeroient-ils pas ? Or, ont ils pu ſe produire autrement que par une génération ſpontanée ? Si un ver, quelque petit qu'il ſoit, devient ſpontanément un être organiſé & parfait dans ſon eſpece, on voit quelles conſéquences je laiſſe à tirer aux Philoſophes : car du plus petit au plus grand animal, il n'eſt de différence que par la dimenſion ; ce ſont deux êtres également parfaits, & doués d'un mouvement progreſſif.

pas d'éclorre dans le corps ; & quelquefois même on avale avec l'eau des vers tout vivans. C'eſt là, ſans doute, la cauſe des fréquentes maladies vermineuſes du bas-peuple, & la raiſon pourquoi ſur quatre pauvres malades qui ſont nourris & ſoignés dans l'établiſſement du pieux Evêque Kallénius, près des eaux de Sætra, il y en a trois dont la maladie vient des vers. On a auſſi trouvé des vers, même le *tænia* (*a*), dans pluſieurs eſpeces de poiſſons, tels que *la brême*, *l'anguille*, *l'able*. Voyez dans les Mémoires du College des Médecins de Stockholm, 1765, pag. 281, &c. ce que M. Faxe en a rapporté plus amplement. Il eſt croyable que c'eſt par la déglutition que ce grand ver entre dans nos inteſtins. Auſſi le voyons-nous fréquemment chez les Sujets des Contrées où l'on mange beaucoup de poiſſon. Il eſt plus commun à Stockholm qu'à Upſal. Il eſt très-fréquent en Ruſſie & en Finland. En Hollande, ſur deux Sujets vermineux, il y en a un incommodé du *tænia*, & un ſur dix en Suiſſe. Il eſt vrai que celui que nous trou-

(*a*) Le ver dont l'Auteur parle ici eſt le *faſciola inteſtinalis*. Linn. *Syſtem. natur.* edit. 12ª. tom. 1. part. 2. pag. 1078. Spœring en a fait inſérer la figure dans les Mémoires de Suede, 1747, tabl. 5. lettr. *B*. M. Montin l'a encore fait connoître plus diſtinctement dans les mêmes Mémoires, 1763. pag. 114. & ſuivantes, à l'occaſion d'une femme qui rendit des vers cucurbitins, des bouts de tænia, des vers ronds, des aſcarides lombricoïdes, & ce *faſcia* pluſieurs fois. Dans une autre circonſtance, une femme qui mangeoit d'une Brême, ſe ſentit un faſcia vivant ſur la langue.

vons ordinairement dans la brême eſt *plat* & *blanc*, aſſez ſouvent même ſans jointures, mais j'en ai trouvé un qui en avoit, & je le conſerve dans l'eſprit-de-vin. Les Obſervations de Linnée, de l'Evêque Mennander & du Docteur Unzer, prouvent que ce ver ſe trouve dans l'eau : il n'eſt donc pas étonnant qu'il ſe rencontre dans (*a*) les poiſſons. Ruyſch confirme cela par ſes Obſervations anatomiques, p. 84.

Mais, dira-t-on, nous faiſons cuire le poiſſon avant de le manger ; or, le feu ou l'eau bouillante ſont la perte décidée des inſectes. Sept perſonnes ont été, avec moi, témoins oculaires que cela ſouffre des exceptions. On apporta ſur la table une brême où il ſe trouvoit un tel (*b*) ver qui vivoit & remuoit. On feroit une objection plus ſenſée en diſant qu'on mange ici le poiſſon à demi-cuit. M. Montin a fait voir dans les Mémoires de Stockholm,

---

(*a*) Les nouveaux rapports des Médecins de Province Suédois, ont aſſuré au College Royal de Médecine que le *tænia* eſt très-fréquent dans les lieux poiſſonneux & près des lacs. Dans Bicerneborg, un quart des Habitans en eſt incommodé. Selon M. Faxe, le *tænia* ſe manifeſte chez les Habitans, particuliérement en Septembre & Octobre : or, c'eſt le tems où finit la pêche. Hill a prétendu que le *tænia* n'étoit porté dans l'eau que par les animaux du Continent ; mais cela eſt plus ingénieux que ſolide. Il ſeroit à ſouhaiter que les Médecins de Province Suédois euſſent mieux différencié les eſpeces du *tænia*.

(*b*) Je croirois que l'Auteur veut parler ici du *faſcia lata*. Voyez Linn. edit. 12ª. *Syſt. natur.* tom. 1. part. 2. pag. 1078.

année 1763, page 113. quel grand dégré de chaleur il faut pour faire périr les vers.

Suivant les Obſervations de Coulet, les vers cucurbitins reſtent douze heures vivans dans du bouillon de veau bouillant, & auſſi agile qu'au premier moment. Voyez ſon *Traité, de aſcarid. & lumbrico lato, Lugd. Batav.* 1729. Il les appelle mal-à-propos aſcarides avec Amatus Luſitan. M. Faxe attribue auſſi la préſence du *tænia* dans l'homme, au peu de cuiſſon des poiſſons; il a eſſayé d'en faire cuire, où ce ver ſe trouvoit, à petit feu, y jettant le ſel néceſſaire, ſelon lui, pour le tuer; il a remarqué qu'il périſſoit d'autant plus vîte, qu'il mettoit plus de ſel. Voyez les Obſervations des Médecins de Province de Suede, pag. 283.

Peu d'hommes s'imaginent cependant avaler des œufs de ver. Mais il y en a quelquefois des milliers dans un ſeul verre d'eau. Ces œufs écloſent dans les inteſtins ou dans l'eſtomac: 1°. s'ils y ſont dans une chaleur convenable; 2°. s'ils peuvent s'y fixer tranquillement, ce qui arrive lorſqu'ils s'aglutinent au mucus de ces viſceres, ou tombent dans les replis, les poches qui s'y voient, & n'en ſont pas chaſſés par le battement continuel des arteres; 3°. lorſqu'ils ne ſont pas précipités par le mouvement vermiculaire de ces conduits: les œufs de poiſſons ne produiſent non plus que dans des eaux tranquilles, & qui ne les détachent pas d'où ils ont été jettés: 4°. s'ils ne ſont pas comme diſſous par les humeurs qui tranſudent continuellement dans l'eſtomac & les inteſtins. Les grains abreuvés par de trop grandes pluies,

pourriſſent au lieu de germer. On voit par cette comparaiſon que je crois juſte, ce qui doit arriver dans nos corps, relativement à la génération des vers. Qu'un homme fort & un foible prennent un même aliment, où il y ait de la ſemence de ver; dans le premier, le mouvement & le ton des viſceres, la précipitera; au lieu que dans le ſecond, elle reſtera agglutinée au mucus dans les inteſtins, ou dans les poches & replis, vu la foibleſſe du ton des inteſtins ou de l'eſtomac, à moins qu'elle ne ſoit entraînée par une boiſſon copieuſe d'eau bouillie long-tems, ou par beaucoup de mouvement dans le travail. C'eſt ce défaut de ton dans les viſceres qui rend les vers plus communs chez les enfans, les femmes, que chez les hommes robuſtes & travailleurs. Ceux qui menent une vie ſédentaire y ſont auſſi plus expoſés, & l'expérience le prouve.

Quoiqu'on ait trouvé des vers dans preſque toutes les parties du corps humain, l'eſtomac & le canal inteſtinal en ſont ſur-tout le ſiege.

L'homme eſt particuliérement ſujet à cinq (*a*) eſpeces de vers.

(*a*) Voyez les Obſervations importantes de Van-Swieten, relativement à d'autres eſpeces de vers & d'inſectes, trouvés dans le corps humain, page 620. §. 1363. tom. 4. *édit. Pariſ.* M. Roſen n'avoit compté que quatre eſpeces de vers, ſelon le dénombrement de Linnée; il a ajouté le *faſciola inteſtinalis*, ou le ver plat ſans jointures, & le *tænia* ou *gordius aquaticus*. On peut y joindre le *ver à queue* ou *trichurides* de Rœderer.

La premiere reſſemble aux vers du fromage : nous les appelons *aſcarides*. Ils ſont en général blancs, courts, pointus, mais plus minces à une extrémité. Ils ſe nichent dans le rectum, & quelquefois dans le colon ; leur agilité eſt incroyable. Souvent ils ſortent de l'anus, y rentrent, & cauſent une ardeur extrême aux petites filles, & même un écoulement blanc vers l'orifice de l'urethre. Jamais on n'en trouve un qui ſoit (*a*) ſolitaire, mais accompagné de beaucoup d'autres.

Celui-ci reſſemble à l'aſcaride, ſinon qu'il a une eſpece de filament à la peau, deux fois auſſi long que le corps, & à la tête une trompe movible. Lorſqu'il en ſort, le corps eſt plié comme en ſpiral; autrement, il eſt tendu en ligne droite. Voyez les Mémoires de Gottingue, 1761, pag. 25. M. le Profeſſeur Wisberg, *Obſerv. de animalcul. infuſ.* pag. 6. & ſuivantes; le Docteur Wagler, *de morbo mucoſo*, p. 41. & ſuiv. tabl. 3. fig. *A. B:* Linnée les a pris ſous la dénomination d'*aſcaris trichiura*, *Mantiſ. plant.* 2. pag. 543. Il ſeroit à ſouhaiter, ajoute M. Murray, que le Docteur Zœga de Copenhague, cet habile Naturaliſte, publiât les figures des vers qu'il a trouvés dans les poiſſons, entre autres celle de ce *trichuris*, qu'il appelle *echinorychos*. Le caractere générique eſt marqué, ſelon lui, dans cette lettre qu'il m'écrit par ces termes : *Proboſcis retractilis*, *echinata*, *perforata*, & celui de l'eſpece par *corpus teres annulatum poſticè attenuatum in caudam filiformem* (*corpore quadruplo anguſtiorem*, *& duplo longiorem.*) Outre cela, M. Leigh, *Tranſact. Medic.* vol. 1. pag. 54 fait mention d'une eſpece de ver qu'il appelle *botts*, qu'un homme vomit avec une prodigieuſe quantité d'aſcarides, après avoir pris une eau extrêmement ſalée. Ces vers ſe trouvent ſouvent dans les eſtomacs des chevaux : au lieu qu'en ce cas-là ils étoient plus petits, à peu près de la grandeur d'un grain de bled.

La seconde espece est le *lombric rond.* Il ressemble au lombric terrestre, sinon qu'il n'a pas d'anneau bien distinct. Cependant le Docteur Phelsum, *Traité des vers*, tabl. 5. *édit. holland.* les Savans de Gottingue & le Docteur Van-Den-Bosch, *Histor. constitut. verminosæ epidem.* lui en ont apperçu de très-distinct. M. Landdrost en a compté jusqu'à cent quarante à un lombric terrestre. A chaque anneau, excepté le grand du lombric terrestre, on apperçoit quatre rangées de poils, ou de pointes très-fines, qu'il pousse ou retire. Ces poils sont droits, mais se plient vers l'une ou l'autre extrémité, selon le besoin de l'insecte. C'est avec cela qu'il avance ou recule, & pince ou pique, lacere les intestins & y cause beaucoup de douleurs. Il a une espece de bouche à une extrémité, où l'on reconnoit trois petites protubérances. Le vers rond ordinaire dans le corps de l'homme ne peut s'alonger ni se raccourcir, comme celui-là. Le lombric terrestre est mollasse, qu'il soit vivant ou mort; au lieu que celui du corps de l'homme est toujours ferme & comme météorisé. Les anneaux en sont longs. Ce ver est rarement seul dans le corps, parce qu'il est rempli d'un nombre infini d'œufs, & que par-là il se multiplie promptemen. Il est ordinairement assez petit. S'il sort du corps gros & long, on croit qu'il n'y en a pas d'autres, ou très-peu. J'en fis sortir, avec des pillules, près de quatre-vingt-dix en neuf jours, du corps d'une jeune fille qui, depuis l'âge de huit ans, étoit tourmentée des vers, & restoit quelquefois sans mouvement

pendant une demi-heure après ſes convulſions. Je parlerai plus bas de ces pillules. Ceux qui ſont dans le corps de l'homme, ſont les uns mâles, les autres femelles; au lieu que les terreſtres ſont hermaphrodites. Quelque ſemblables que paroiſſent extérieurement les lombrics humains & les terreſtres, on voit par l'anatomie que Willis, *De anima brutor.* cap. 3. pag. 20. édit. Genev. 1680. nous a donnée des derniers, & celles qu'ont faites des premiers *Redi*, *Valiſnieri*, *Tyſon*, *Klein*, qu'il y a une grande différence entre les uns & les autres. Nombre de faits ont prouvé que ces vers percent les tuniques des viſceres, & ſe portent à différentes parties du corps. *Storck*, *Ruyſch*, *Pallas*, *Duvernay*, en ont trouvé dans les reins, les ſinus du cerveau, à la racine du nez; d'autres en ont trouvé le foie attaqué. On en a vu dans les ventricules du cœur. Les animaux ont auſſi fait voir les mêmes phénomenes. Redi, Baglivi, Andry, le Clerc, Lanzoni, Torti, &c. ont eſſayé d'en jetter de vivans dans différens fluides, pour connoître le moyen de les faire périr le plus promptement; mais leurs expériences ont eu des ſuccès ſi différens, qu'elles ne nous ont preſque rien appris. Ils meurent bientôt dans l'eau froide; & Van Den Boſch l'a auſſi remarqué.

Ils craignent le mercure, quoique quelques expériences ſembleroient inſinuer le contraire. Voyez Van-Swieten, *de morb. infant.* On croit qu'ils ne peuvent ſoutenir ni le vin ni l'eau-de-vie. J'en ai cependant laiſſé un depuis le matin juſqu'au ſoir dans l'eſprit-de-vin, & il

vivoit encore. Ils sont si vivans, que les semences vénéneuses ne les tuent pas. M. Pallas fit périr un chien avec celle de staphisaigre, & l'ouvrit. Outre cette semence, il lui trouva des lombrics & un petit *tænia* vivant.

La troisieme espece est le *tænia*, ainsi appellé de ce qu'il ressemble à *une bande*. Le ver est plat, long, souvent blanc (*a*) & sans jointures. On pense qu'il s'accroît par des prolongemens articulés. Il s'en trouve quelquefois plusieurs dans l'homme. Il est large à une de ses extrémités; les divisions des productions y sont plus éloignées: c'est tout le contraire à l'autre bout; de maniere qu'il faut même une loupe pour les y distinguer. C'est là probablement son cou, qui se termine enfin par un petit nœud, que nombre de Médecins appellent sa tête. Il peut alonger & retirer son extrémité la plus étroite. Les productions de la plus large se séparent aisément en les tirant. Ce sont ce qu'on appelle *vers cucurbitins*, par rapport à leur figure; & c'est à tort (*b*) qu'on les a regardés comme des vers d'une espece particuliere. Si l'on ne fait sortir que quelques aunes de ce ver, les prolongemens en paroissent égaux en longueur & en largeur; mais s'il en sort seize ou vingt aunes, on reconnoît aisément qu'il est le plus large au milieu, & que les prolongemens sont

(*a*) Voyez ce que nous avons observé ci-devant.

(*b*) Malgré cette assertion de l'Auteur, on regarde ces vers comme d'une espece tout-à-fait différente. Voyez Journal de Médecine, par Roux, tom. 20. pag. 445. & Van-Swieten, t. 4. p. 626.

plus courts qu'à l'extrémité large. Chaque jointure a une petite élévation, ou comme des pores abſorbans ronds. La premiere eſpece n'en a qu'un au bord, & la ſeconde deux ſur le côté. Le ver vivant peut pouſſer en dehors ces canaux & les retirer; c'eſt avec cela qu'il ſuce (*a*) ſa nourriture dans les viſceres, outre les autres avantages qu'il en tire probablement. On voit aiſément combien une production ſéparée ſe gonfle dans le lait tiede.

Il eſt preſque incroyable juſqu'à quelle longueur ce ver parvient dans un adulte. Je n'en ai vu que quatre-vingts aunes ſortir en même tems; d'autres en ont vu trois cens aunes. Un Payſan Hollandois en rendit quarante aunes en vomiſſant, après avoir pris l'émétique, & en auroit rendu davantage, s'il n'eût craint de rendre, diſoit-il, tous ſes inteſtins. Voyez *Van-Doeveren.* On voit par là que ce ver ſe porte juſques dans les inteſtins grêles: c'eſt ce qu'on a ſouvent vu dans des chiens. M. Raulin a vu un *tænia* de ſeize pieds dans l'Iléon d'un cadavre. M. Strandberg rapporte qu'une fille rendit, depuis le milieu de Juin 1759, juſqu'au milieu de Septembre 1764, ſept cent quatre-vingt-treize aunes trois quarts de ce ver, par morceaux.

Il paroît toujours plus large en ſortant, & plus long, que quelque tems après. S'il ſort

(*a*) Cette ſuccion du *tænia* a été révoquée en doute, & même niée formellement par d'autres. Ce que l'Auteur en dit plus bas ſembleroit cependant la prouver. Voyez auſſi Van Swieten, t. 4. p. 630.

vivant, on reconnoît sa marche rempante, en ce qu'il se retrécit, s'élargit & se roule, en quelque façon, comme par ondulation, & c'est là ce mouvement que sentent dans le corps ceux qui l'ont. Il semble quelquefois en sortant qu'il est mort; mais il est encore vivant: ce que j'ai remarqué après l'avoir laissé vingt-quatre heures dans une assiette devant une fenêtre. Je le remis dans un autre vaisseau, où il y avoit de l'eau tiede, il se mit à y remper: dès que j'y versois de l'eau froide, il restoit comme mort. Après plusieurs alternatives d'eau chaude & d'eau froide, la peau très-mince dont il est enveloppé par-tout s'est séparée. Je me suis assuré de sa sensibilité en le piquant avec la pointe d'une paire de ciseaux fins: il s'agitoit aussitôt & se mettoit à remper, en raccourcissant ses productions. Il paroît, par les Observations de M. Kœnig, qu'il a de l'odorat. *Act. Helvetic.* tom. 1 (*a*).

On s'imagineroit peut-être qu'il est aisé de tirer dehors le *tænia* lorsqu'on en tient un bout; cela n'est pas: car quelque précaution qu'on prenne en le tirant, le malade sent bientôt un grand nombre de pelotons dans le corps, & une démangeaison qui cause des convulsions, si l'on ne coupe pas le bout que l'on tient. Si on y lie un fil & qu'on le lâche, le ver en fait entrer, en se retirant, jusqu'à trois

(*a*) Le *tænia* sembleroit même entendre les sons. Voyez Van-Swieten, d'après Kœnig, t. 4. p. 630.

aunes

aunes & plus : un inſtant après, il ſe ſouleve & reparoit au dehors.

On voit donc combien il eſt difficile d'extirper cet inſecte, qui a ſoin d'imprimer ſes canaux abſorbans comme autant de griffes aux parois des inteſtins, pour s'y fixer. Outre cela, il s'attache encore en pinçant les tuniques avec ſa petite extrémité, où il a probablement ſa bouche commune ; car les canaux ſuſdits ſont autant de bouches particulieres à chaque prolongement. Ce qui fait qu'il ne lâche priſe qu'à toute extrémité. Wepfer, *de cicut. aquat.* c. 3. dit qu'il l'a vu attaché aux inteſtins comme une ſangſue. Voyez Van-Swieten, t. 4. p. 657 & ſuiv.

Tyſon trouva dans un chien un *tænia* vivant, dont l'extrémité large paſſoit dans le rectum ſans y être fixé, mais dont l'étroite étoit ſi adhérente au duodenum, qu'à peine put-il l'en détacher avec l'ongle. Il le laiſſa encore s'attacher, & eut la même peine à l'en ôter. On voit donc qu'on ne peut eſpérer d'exterminer ce ver qu'en faiſant partir ſa petite extrémité entiere ; autrement il recroit par prolongement ; & d'une ſeule diviſion, il en réſulte encore un grand ver.

Il eſt probable qu'il s'accroît quelquefois au point de ne plus avoir de place dans les inteſtins, & qu'une de ſes parties doit alors ſe détacher. Souvent auſſi l'une de ſes parties pourrit, meurt & ſe précipite avec les ſelles, ou avec les médicamens. Voilà pourquoi quelques Sujets rendent de tems en tems des bouts de ce ver.

Le *tænia*, comme nous l'avons dit, se trouve dans les eaux, les poissons, le chien, le chat, l'agneau, les poules, les oies, les pigeons, dans un chien même qui vient de naître, comme l'a observé M. Darelius. Ne pourroit-on pas croire que c'est un insecte quelquefois inné, d'autant plus que ce ver s'est trouvé dans la grand'mere, la fille & la petite-fille ? C'est ce qui paroit très-vraisemblable. Voyez Van-Doeveren, *de verm. intest. hominis*, p. 31. De Lille dit que sa fille, âgée de onze semaines, rendit des vers, & n'avoit absolument rien pris que le lait de sa mere. M. le Professeur Brendel de Gottingue a trouvé une quantité de lombrics dans un avorton. Voyez Pallas, *Act. Helvet. loc. cit.* pag. 59.

La quatrieme espece est celle que Linnée appelle (*a*) *ascaris lumbricoïdes*. Ce ver se rapporte, à tous égards, avec l'*ascaride*, ou le ver de la viande ; il est comme lui pointu aux deux bouts, mais plus long. Il a quelquefois six ou sept pouces. On l'a confondu avec celui de la seconde espece.

La cinquieme espece est celle du *fasciola intestinalis*. Le Docteur Montin l'a chassé du corps d'une femme, & l'a bien décrit dans les Mémoires de l'Académie Royale de Suede, 1763, page 113. Ce ver est épais : on y remarque à chaque côté une raie formée

(*a*) Voyez Linn. *Syst. natur.* loc. cit. pag. 176, & Faun. *Sueci.* édit. 2. p. 504. Clerici, *Hist. lator lumbricor.* tom. 10. fig. 3. M. Muller en a donné la description la plus exacte. *Magazin d'Hannovre*, 1773, n°. 27.

par de petits points rabotteux. Sa groſſe extrémité ſe termine par une pointe mouſſe : l'autre bout va toujours en diminuant, juſqu'à l'extrémité de la pointe très-aiguë avec laquelle il s'attache ſi fortement dans les poiſſons, qu'on le déchire toujours en voulant l'ôter des viſceres, à moins qu'on ne jette le poiſſon dans de l'eau très-froide. Il a auſſi à ſes bords des canaux abſorbans & très-ſenſibles au moindre frottement. On les ſent particuliérement aux morceaux qui ſont fermes ; & ces canaux ſont ſans doute la cauſe des tranchées qu'on éprouve, lorſque ce ver eſt obligé de lâcher priſe & de ſe précipiter par l'effet des purgatifs. Le même M. Montin a jetté ce ver, tiré d'un poiſſon, ſur un braſier très-ardent de hêtre, & a remarqué que le mucus viſqueux que le ver rendit, éteignit le feu juſqu'à trois fois, avant que l'inſecte mourût. Il a même vécu ſouvent deux minutes, ſur les charbons les plus embraſés. Selon le même, une femme de Halland mangeant la langue d'une brême, ſe ſentit dans la bouche un bout de ce ver vivant, qu'elle cracha auſſitôt.

La ſixieme eſpece s'appelle (*a*) *gordius.* Linn. *Syſt. nat.* M. Rolandſon-Martin l'a ſoigneuſement décrit dans les Mémoires de notre Académie, 1771, page 261. Le corps de ce ver eſt cylindrique, pointu aux deux bouts ;

(*a*) M. Martin lui trouve beaucoup de reſſemblance avec le *gordius argillaceus* ; la couleur en eſt différente. Voyez les Mémoires de Suede, à l'endroit cité.

mais plus à l'une des extrémités qu'il alonge en forme d'alene très-aiguë, lorſqu'on y verſe de l'eau tiede. Le corps du ver eſt tout blanc; excepté cette pointe qui eſt plus pâle que le reſte. La peau eſt à peu près de la même couleur; mais ſon inteſtin eſt encore plus pâle; & jetté dans l'eau-de-vie, il a l'apparence de brins de fil découpés. Ce ver ſe meut en différens ſens, & ſemble s'aider à ſa progreſſion avec ſa petite extrémité qu'il fiche pour ſe traîner: c'eſt ſans doute ſa bouche. Il ſe loge dans la veſſie des poiſſons pour y pulluler. Les plus longs ont un pouce. Les vieux ſont plus vivans que les jeunes. Ils percent la veſſie des poiſſons, ſans qu'elle ſe détende; & de-là paſſent à travers les inteſtins, le foie, &c.

M. Martin en a trouvé dans le *gadus virens*, le *ſalmo fario*, le *clupæa harengus*, le *ſalmo eperlanus*.

Ils ſe tiennent comme de petits pelotons de fil dans les œufs, la laite des harengs; c'eſt pourquoi perſonne n'oſe manger de ce poiſſon à Helſingor, avant de l'avoir ouvert pour en ôter la veſſie & ſes parties. C'eſt le chyle qui fait leur nourriture.

Comme M. Martin a été tourmenté de ces inſectes, voici les ſignes qu'il donne pour les reconnoître. On ſent une démangeaiſon dans les narines, ſur-tout le ſoir. La ſalive ſe répand dans la bouche, on a des vomiſſemens inopinés, on ſue pendant la nuit, le ſommeil eſt inquiet, on éprouve des tiraillemens vers la rate & le foie. De-là réſultent des vents, des douleurs autour du cœur; les joues deviennent

rouges, ſur-tout la joue gauche. On éprouve des anxiétés précordiales, de l'abattement, de la crainte. On devient ſoupçonneux, & l'on s'irrite à la moindre choſe. Le corps eſt lourd, comme très-fatigué, indolent. L'eſtomac eſt météoriſé, tendu avant ou après les ſelles. Il ſe fait ſentir des douleurs ſous les côtes. On vomit des glaires après ces ſelles, & ſouvent auparavant. La démangeaiſon des narines & le vomiſſement glaireux, ſont, ſuivant cet habile homme, les deux ſignes les plus certains de la préſence de ces vers.

Il eſt rare que toutes ces eſpeces de vers ſe trouvent dans un ſeul homme. Cependant un pauvre enfant de quatre ans, très-émacié & très-foible, ayant pris un peu d'eau de-vie de grain, que ſa mere lui donna pour le fortifier, rendit, peu après, une quantité innombrable d'aſcarides, quatre aunes d'un *tænia* mince & petit, & dix vers de la ſeconde & de la quatrieme eſpece. Après cette évacuation, l'enfant reprit ſes forces & de l'embonpoint.

Le gordius eſt quelquefois fort dangereux. M. Brodd rapporte qu'en une Contrée près de Marienſtadt, dans la Gothie occidentale, il s'en trouve, dans différentes ſources, d'une eſpece qui fait périr les hommes & les animaux, ou leur cauſe des convulſions horribles, dès qu'on en a avalé, à moins qu'on ne les chaſſe auſſitôt par les plus forts purgatifs.

On remarque que les vers ſont plus fréquens en certaines années que dans d'autres. Si pour lors il ſe manifeſte une maladie populaire, on eſt étonné de la quantité de vers que rendent

les malades, par haut & par bas. C'eſt ce qui eſt arrivé à un grand nombre de nos Soldats, Cavaliers ou Fantaſſins, qui revinrent en 1743 de l'expédition de Finland. Cela vient-il des eaux ſales, de la chaleur, qui fait éclorre plus d'œufs, ou d'une autre cauſe qui ne peut ſe déterminer? c'eſt ce que je laiſſe à examiner. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible de faire ceſſer les maladies regnantes, à moins de chaſſer ces vers hors du corps: car d'eux-mêmes ils occaſionnent une fievre, ou augmentent celle qui a déjà lieu par les tranchées, les picottemens, les convulſions qu'ils cauſent. Voyez le Docteur Van-Den-Boſch, *Hiſt. conſtit. epid. verminoſ.* 1769.

Van-Doeveren eut à traiter un Soldat, pris d'une fievre d'accès. C'étoit un homme fort. Au premier accès, il eut un friſſon conſidérable, ſur-tout aux bras: il ſe mit à rire extraordinairement. Le pouls étoit fréquent, bas, trémuleux, & quelquefois intermittent. Ce Médecin lui donna un vomitif avec lequel il rejetta un grand lombric & beaucoup de flegmes. Tous ſes maux ceſſerent auſſitôt, & la fievre diſparut. Comparez avec cet événement ce que rapporte M. Faxe dans les Mémoires du College des Médecins de Suede, 1765, p. 284.

Les ſymptômes que les vers occaſionnent viennent,

1°. De leur grandeur & de leur quantité; plus ils ſont grands & nombreux, plus ils nous dérobent de nourriture. De-là le grand appétit des Sujets vermineux, ſur-tout s'ils ont le *tænia*. Il eſt quelquefois ſi grand & ſi fort,

qu'il cauſe des défaillances, pour peu qu'on tarde de manger. Ceux qui en ſont incommodés font bien de manger trois fois par jour. Une femme enceinte qui a des vers, doit, par la même raiſon, prendre plus d'alimens que celle qui n'en eſt pas tourmentée : autrement ils pourroient lui cauſer de fâcheuſes révolutions.

2°. Des maſſes ou pelotons que ces vers forment ſouvent dans un *magma* glaireux : ce qui tend les inteſtins dans un endroit, les obſtrue ; d'où réſultent les vents, les coliques, les tranchées, le *Miſérere*, la mort.

3°. De la matiere tranſpirable de ces inſectes & de leurs excrémens. Ces matieres, putrides par leur réſidence, venant à ſe mêler avec le chyle, paſſent dans le ſang, dépravent toutes les humeurs, occaſionnent des maladies lentes des plus rebelles, ou la dyſſenterie, ou des fievres malignes. Il réſulte auſſi de grands dérangemens, ſi les vers viennent à mourir dans le corps & ne ſont pas évacués. La putréfaction qui en eſt la ſuite, ne tarde pas à faire ſentir ſes effets, & à porter le déſordre dans toute l'économie animale.

4°. De leur paſſage d'un viſcere à l'autre, ou dans la cavité du bas-ventre. Nombre d'obſervations en font foi. Voici un exemple aſſez récent. Un homme de vingt-huit ans, Tailleur de profeſſion, s'étoit plaint depuis dix-huit mois environ, de coliques cruelles d'eſtomac, & avoit pris pluſieurs médicamens pour les faire ceſſer. Il obtenoit quelques ſemaines de repos. Au bout de ces dix-huit mois, il ſe ſentit

une douleur d'abord assez modérée, au côté droit, sous les dernieres vraies côtes. On le saigna, la douleur ne fut que calmée: il prit des purgatifs, en masse, en apozêmes, obtint quelques jours de repos. Quelques jours après, la douleur le reprit; il souffroit sans relâche. Son état commença à empirer visiblement. On lui appliqua quelques topiques sur le côté malade; mais sans succès. Il demanda de lui-même de l'ail; malgré ses instances, on lui en refusa. Les vers, pendant ce tems-là, lui dévasterent le foie, percerent jusques dans la poitrine. Il mourut, & l'on reconnut trop tard la maladie, & combien l'on a tort de se refuser quelquefois aux desirs des malades, quelqu'absurdes qu'ils paroissent. Ces vers avoient percé plusieurs endroits des intestins. L'estomac en avoit trois cicatrices, & le foie, le diaphragme, en étoient tout rongés. D'autres célebres Médecins ont rapporté plusieurs exemples de ces vers perforateurs. Voyez Haller, *Antomic. disputat.* part. 6. pag. 718. & les Mémoires de l'Académie de Suede, 1747, pag. (*a*) 104. On pense qu'ils furent aussi la cause de la mort d'Hérodes Agrippa. *Act. Apost.* cap. 12.

5°. De leur mouvement, de leur reptation, & de leur succion.

Ils se meuvent par un instinct naturel, lorsque

(*a*) Cet endroit est d'autant plus remarquable, dit M. Murray, qu'il y est fait mention d'un *tænia* sorti par un abcès dans l'aine.

quelque aliment les attire ou leur répugne ; ou s'ils ſont irrités par la préſence de médicamens qui les moleſtent. Alors ils ſe fixent, s'attachent le plus qu'ils peuvent aux parois des viſceres, pour n'être pas expulſés, & cauſent de grandes douleurs. En général, les vers n'aiment pas les alimens durs ou ſalés, les vins acides, l'ail, l'anis, le jus de réglisſe, le ſucre, le vin doux. Le lait leur plait le plus. Il calme ſouvent les douleurs qu'ils cauſent, & les augmente aſſez fréquemment. C'eſt ce qui arrive lorſqu'ils ſont éloignés de l'eſtomac, où ils cherchent pour lors à ſe jetter. Nous ſavons combien *le ventricule & les inteſtins* ſont ſenſibles. Ainſi, le mouvement & la ſuccion des vers ne peut que produire des ſpaſmes, des mal-aiſes, une bouche mauvaiſe, de la blancheur à la langue, des ſerremens de poitrine, des anxiétés, des vomiſſemens, des grouillemens pénibles, l'élévation douloureuſe du bas-ventre, des tranchées ; tantôt de fortes ſelles, tantôt des conſtipations : enfin, une émaciation totale, &c.

La correſpondance qu'ont ces viſceres avec toutes les autres parties du corps, montre aſſez quels déſordres l'irritation des vers peut cauſer dans toute l'économie animale, lorſque la crampe ou les ſpaſmes internes ſe portent plus loin, comme il arrive ſouvent. Si la peau retirée ſe tend, il réſulte un friſſonnement : ſi les reins ſe contractent, l'urine eſt plus pâle ou ſe ſupprime. Si le ſpaſme ſe porte à la gorge, plus de déglutition. C'eſt donc de-là que proviennent tous les autres maux, les dangereux ſymp-

tômes qui ont lieu chez les Sujets incommodés de vers, tels que le pouls foible, profond, ou preſque interrompu totalement; les palpitations de cœur, les défaillances, les vertiges, la difficulté de parler, le bégaiement. Voyez les Mémoires de l'Académie de Suede, 1747, p. 111. La perte de la parole, l'aveuglement, les tintemens d'oreilles, la crainte, l'abattement d'eſprit, la ſurdité, le tranſport, les jactations pendant le ſommeil, les penſées chagrines, les grandes anxiétés, les inquiétudes de tout le corps, les hoquets, les convulſions, l'épilepſie, & l'apoplexie. M. Wahlbom rapporte un exemple ſingulier de ces convulſions. Deux freres en étoient pris par-tout le corps, conſervant leur préſence d'eſprit, & ſi ſouvent qu'ils n'étoient quelquefois pas quatre ou cinq minutes ſans les ſentir. Il y avoit ceci de remarquable, que les convulſions, quelque violentes qu'elles fuſſent, ceſſoient dès qu'on ſouffloit au viſage des malades. Comme M. Wahlbom a été témoin du fait, on ne peut le révoquer en doute. *Mémoires des Médecins de Province de Suede*, pag. 221.

Quelques Sujets ſont devenus tout-à-coup furieux par l'action des vers; mais à peine eut-on expulſé leurs vers, qu'ils ſont reſtés comme ſtupéfaits & auſſi doux que des agneaux. Les vers cauſent aux femmes la rétention de leurs regles. Ils font couler trop tôt le lait des Nourrices; les mamelles ſe crevaſſent auſſi, & le mamelon eſt entouré d'un cercle pâle. Le Docteur Spigel parle d'une fille incommodée de vers, laquelle avoit le même dégoût des alimens

qu'une femme groſſe. Son corps étoit enflé, ſes regles ſupprimées. Ses parens conſulterent; on leur répondit qu'elle étoit groſſe. Là-deſſus ils ne voulurent plus entendre parler de médicamens. Pendant ce tems-là, cette fille tomba dans une conſomption, & fut ainſi la victime de l'ignorance & de la négligence. On l'ouvrit, on reconnut ſa ſageſſe. Il n'y avoit aucun embryon dans la matrice. L'ouverture des inteſtins fit voir une quantité extrême de glaires, d'eau, & un *tænia* de la longueur de tous les inteſtins. Les Médecins doivent donc bien ſe convaincre une fois qu'il n'y a pas de maladie ſi particuliere, ni ſi grande, qui ne puiſſe venir des vers. Ainſi, dès qu'ils voient une maladie extraordinaire & rapide dans ſes progrès, ſans cauſe manifeſte, il faut auſſitôt s'informer ſi le malade n'a pas préſenté quelques ſignes de vers. Je vais donner quelques détails généraux ſur ces ſignes, & enſuite je dirai à quels ſignes particuliers on peut reconnoître chaque eſpece.

Les ſignes des vers ſont, en général, la couleur changeante du viſage, qui eſt tantôt rouge, tantôt pâle; un demi-cercle livide ſous les yeux, des démangeaiſons au nez, de fréquens maux de tête auſſitôt qu'on a un peu mangé. On a ſouvent la bouche pleine d'eau en s'éveillant le matin; la ſalive coule même ſur l'oreiller: le ſommeil eſt inquiet, on y eſt agité. On eſt volontiers couché ſur l'eſtomac; on grince des dents; on s'imagine pendant le ſommeil vouloir avaler quelque choſe; on ſe met ſur ſon ſéant, on parle, on appelle & l'on

ſe rendort. On a ſoif le matin. Les bourdonnemens d'oreilles, les défaillances, les vertiges, le dégoût du manger; quelquefois un grand appétit, une mauvaiſe haleine, l'exulcération des gencives, les vomiſſemens, les ſerremens de poitrine, une douleur poignante, lacérante, ſur-tout vers le nombril, l'enflure ſubite & douloureuſe du ventre, le rugiſſement des inteſtins, les borborygmes, un roulement & une ſuccion interne, même ſenſible; de grandes ſelles fétides; la maigreur, malgré le grand appétit, qui a ſouvent lieu, font de l'état des Sujets la ſcène la plus affligeante. Joignez à cela qu'ils ſe trouvent plus mal le matin, ſur-tout s'ils n'ont rien pris la ſoirée précédente; un chatouillement ſi vif à l'anus, qu'il cauſe quelquefois des défaillances; un air triſte, ſombre, indolent, de l'inaptitude à tout, des ſoucis; on veut, on ne veut pas, on ſe fâche de rien, on parle avec peine, ſans ordre, ſouvent on ne dit mot. Enfin, pluſieurs de ces Sujets deviennent furieux, d'autres pointilleux. Quelques-uns ſont pris de convulſions ſans s'en appercevoir. Si ces convulſions ſont modérées, il ne vient pas d'écume à la bouche, *& vice verſâ*. On en voit dont tout le corps ſe roidit; ils tombent ſans connoiſſance, & reviennent avec les plus fortes ſecouſſes convulſives; paſſent de là dans une vraie manie, s'endorment, ſe réveillent quelques inſtans après avec toute leur raiſon, & ne ſentent alors qu'un abattement. D'autres boivent ſouvent. Quelques-uns ont une toux ſéche, qui approche de la coqueluche: il leur eſt fort difficile de ſe ravoir après une

maladie. Ils ont des palpitations de cœur. Alex. Monro dit que le ſigne le plus évident des vers eſt la grande dilatation de la prunelle. Voyez Van-Swieten, *de morb. infant. comment.* Un ſigne des plus sûrs, eſt le bien-être que ſent un malade après avoir bu un verre d'eau froide. J'en ai dit la raiſon. Mais le ſigne le moins équivoque, c'eſt lorſque le malade rend des vers, ou des parties de vers.

Il ne faut pas croire que chaque Sujet préſentera tous ces ſignes. Il ſuffit qu'on en apperçoive pluſieurs bien marqués. Une jeune fille de dix ans étoit pâle, avoit un cercle livide autour des yeux, étoit émaciée, & au déclin des lunes ſentoit des douleurs qui l'obligeoient de garder le lit: je conclus de ces ſignes qu'elle avoit des vers. Je ne me trompai pas. La poudre vermifuge décrite plus bas, la rétablit. Je vis auſſi un enfant qui maigriſſoit ſenſiblement & étoit ſouvent malade, ſans pouvoir ſe plaindre d'aucun mal particulier. On le trouvoit le matin couché ſur l'eſtomac. Il prit des pillules laxatives, où il y avoit du mercure doux, & rendit un *tænia* mince & encore jeune. Voyez auſſi Van-Doeveren. Notre ſavant *Lindelſtope* fut demandé pour examiner la maladie d'une jeune fille de dix ans, qui ſe plaignoit ſur-tout d'une douleur poignante au côté gauche. Outre cela, elle avoit une toux ſeche, des chaleurs, un pouls fort, beaucoup de ſoif, la bouche très-aride, des picottemens à l'eſtomac, & quelquefois elle reſtoit comme muette & tomboit dans des convulſions. Le Médecin regarda cela comme des ſymptômes

vermineux, & ordonna une poudre appropriée à ſes vues. Après en avoir pris deux fois, cette fille fut priſe, vers midi, de ſi fortes convulſions, que ſes pieds ſe replierent ſur le dos, avec roideur. Dès que cela fut paſſé, elle ne ſe ſentit aucun mal, & s'endormit. Sa mere voulant refaire le lit, la prit dans ſes bras, & vit tomber par terre un ver rond d'une demi-aune, très-vivant & rempant comme un ſerpent. Il étoit ſorti très-ſec par les ſecouſſes convulſives. Il ſe détacha de ce ver quelques pellicules & des poches de vers. Voyez ſon *Traité des vers*, pag. 20.

Si l'on ſent du trouble & de l'agitation aux inteſtins, ſur-tout d'un côté, qu'outre cela le ventre ſoit météoriſé, avec une preſſion au bas de la poitrine, de l'inquiétude d'eſprit, du chagrin, & que cette preſſion ſe paſſe par un mouvement ondulatif toutes les fois qu'on a pris une bonne doſe d'extrait d'abſynthe. on peut être sûr d'avoir des vers. Le Docteur Darelius fait mention de l'exemple ſuivant. Un jeune homme ſentoit, à la cuiſſe & aux lombes du côté droit, une très-vive douleur, qui l'obligeoit de porter le pied droit en dedans & de boiter. Son pere s'imagina qu'il y avoit une diſlocation. Le Médecin voyant que le malade avoit l'eſtomac dur, & de fréquentes douleurs à ce viſcere, qu'outre cela ſa bouche étoit quelquefois pleine d'eau, avec (*a*) démangeaiſon

(*a*) La démangeaiſon du nez, ſans les autres ſignes, eſt un ſigne très-incertain. Tous les enfans n'ont pas de vers, & cependant tous les enfans ſe frottent ſouvent le nez.

au nez, & des urines comme du petit-lait ; ſe perſuada que les vers étoient la ſeule cauſe de ces ſymptômes. Il les expulſa, & le malade ſe rétablit bientôt.

Dès qu'on eſt aſſuré par la ſéméiotique précédente que les Sujets ont des vers, on fera attention aux ſignes ſuivans, pour juger quelle peut être l'eſpece de ces inſectes.

Le *tænia* fait ſentir une eſpece de ſuccion dans le corps, quelque choſe de movible, qui cauſe une ſorte d'agitation onduleuſe, un poids ſemblable à celui d'un globe fixé dans un côté. Les excrémens entrainent des corps qui ont l'apparence de graines de citrouille, & ce ſont des morceaux de l'eſpece de ver pourvu de canaux abſorbans à ſes bords : ce qui arrive ſur-tout après qu'on a pris quelque laxatif, beaucoup de carottes, de l'eau de bouleau, ou du ſuc de hêtre. Linnée compare plutôt ce corps à la ſemence de chardon. Voyez Linnée, *Amœnit. acad.* vol. 2 p. 66, &c.

Les ſignes particuliers de la préſence du lombric ſont les douleurs poignantes, lacérantes, qui ſe font ſentir vers le nombril, & quelquefois un ſautillement dans le ventre.

Le chatouillement du ſiege, des épreintes en ſe lâchant, du chagrin, un abattement d'eſprit, décelent les *aſcarides*. Voyez des choſes dignes d'être lues, dans l'ouvrage du Docteur Phelſum. *Hiſtor. aſcarid. Pathologica*, 1769. cap. 4, 5, 6, 7.

On n'eſt pas toujours tourmenté des vers qu'on a dans le corps : ce n'eſt qu'en certains tems, ou dans des circonſtances particulieres.

Le *tænia* se fait sentir sur-tout au déclin de la lune & à son renouvellement. Ce n'est pas que je rapporte ce phénomene à l'influence directe de la lune, (voyez Haller, *Physiol.* tom. 7. p. 11 & 152.) mais je parle d'après mon expérience constante, quelle que soit la cause de ces événemens. Nombre d'enfans me les ont fait voir avec un ordre si réglé, que sans almanach je savois, à ces révolutions, la date du mois; & l'on doit me croire. M. Zimmermann, *Traité de l'Expérience*, parle aussi d'une femme qui, depuis trois ans, rendoit au déclin de la lune, deux à huit aunes & plus du *tænia*. Bisset rapporte de semblables phénomenes concernant les ascarides. Voyez son *Essai sur la constitut. médic. de l'Anglet.* p. 332. *édit. angl.* & le Docteur Phelsum, *loc. cit.* p. 150.

Si l'on ne veut qu'adoucir les douleurs que causent les vers, sans les expulser encore, on peut s'y prendre de différentes manieres.

1°. Les Sujets boiront une livre de lait chaud, qui vient d'être trait. Celui qu'on a laissé refroidir & mis sur le feu, ne les tranquillise pas tant.

2°. Ou l'on fait passer un doux vomitif tel que celui que j'ai prescrit à l'article de la coqueluche. J'ai par-là fait cesser les symptômes les plus alarmans chez des enfans. En voici seulement un exemple. En 1752, une fille de quatre ans rendit le matin un grand lombric; pendant les vingt-un jours suivans, elle ne fit qu'un cri depuis sept heures du soir jusqu'à onze, ne répondant rien à toutes demandes, sinon qu'elle sentoit du mal dans le ventre.

Les

Les Médecins les plus expérimentés, qui se trouverent là, ordonnerent les vermifuges les plus sûrs ; mais en vain. On m'appela ; je fis prendre une dose d'ipécacuanha ; au moment où les cris commençoient, tous les maux cesserent. On lui donna par la suite des vermifuges de différente nature, sur-tout lorsqu'on l'inocula en 1758. La petite-vérole se passa bien ; mais elle ne rendit jamais de vers, & n'en a plus présenté de symptômes.

3°. J'ai fait prendre aux adultes, pendant les accès, trente à quarante gouttes de la formule, dans un peu de vin ou d'eau-de-vie, lorsque j'ai eu lieu d'attribuer les symptômes actuels aux lombrics ou au tænia.

℞ (*a*) Assafœtida, *deux drachmes.*
Opium, *demi-drachmes.*
Sel volatil C. C. *même dose.*
Essence de castor, *trois onces.*

Faites digérer. Passez.

4°. Lorsque j'ai eu lieu de croire que le *tænia* causoit les anxiétés, la pression de poitrine, le gonflement du ventre, j'ai fait prendre, dans une ou deux cuillerées de vin, de l'extrait d'absinthe. Cela dissipoit ces symptômes, qui

(*a*) J'insere cette formule dans le texte, quoique l'Auteur ne la donne pas, se contentant de la nommer *les gouttes de la mere*, de Duriez. M. Murray la cite d'après M. Hartman. *Idea Pharmacop. reformatæ*, p. 18.

ceſſoient toujours par un mouvement onduleux, & la tumeur ſe portoit à l'un ou l'autre côté.

Mais ces moyens ne font que procurer du ſoulagement, ſans détruire la cauſe. Le vomitif peut cependant, par ſes ſecouſſes, faire lâcher priſe aux vers & les chaſſer quelquefois. Brouzet, *Educ. Médic. des Enfans*, t. 2. p. 60, le prouve. On l'a auſſi démontré à Gottingue, dans une theſe ſoutenue ſous la Préſidence du Docteur Vogel., *De uſu vomitor. ad expellend. vermes*, 1765. Les expériences heureuſes qu'en ont faites Monro & Strandberg, devroient engager les Médecins à mettre ce moyen curatif en uſage plus qu'on ne le fait, pour calmer les ſymptômes vermineux.

Voyons à préſent comment on peut effectivement tuer & expulſer ces inſectes. On chaſſe les aſcarides en mangeant des carottes crues, ou en prenant du ſuc de bouleau ou de hêtre, juſqu'à ce que le ventre devienne libre; ou l'on inſinue dans le rectum un morceau de lard, non ſalé & lié à un fil: quand il y a reſté quelques inſtans, on le tire, & chaque fois ce morceau de lard en entraîne même beaucoup. On renouvelle le lard chaque fois qu'on en met, & l'on parvient à les avoir tous, ſi l'on ne ſe laſſe pas de cette manœuvre.

On peut auſſi les expulſer avec du lait chaud très-ſalé, en lavement, ou avec l'eau de nos ſources acidules, en y jettant un peu de ſel. L'on emploiera, ſi l'on veut, des crottes de rats & du ſucre fin, de chaque une drachme, que l'on jette bien broyée enſemble dans du lait tiede, & non bouilli. On en donnera cinq

ou ſix jours de ſuite, au ſoir, un lavement.

Le Docteur Héberden fait mention d'un exemple qui prouve combien il eſt difficile d'extirper ces vers. L'huile, jointe au lait en lavement, ſuſpendoient les tourmens du malade. Une demi-drachme de rhubarbe & autant de cinnabre, priſes intérieurement, faiſoient évacuer beaucoup de flegmes viſqueux, ſemblables à du blanc d'œuf, & en même tems beaucoup d'aſcarides. Il prit de la rhubarbe ſeule, les vers ne parurent pas en auſſi grand nombre.

Un autre Sujet, ſelon le rapport du même Médecin, fut pris de douleurs très-vives à l'eſtomac, de dégoûts, de vomiſſemens; il devint conſtipé, perdit preſque entiérement le ſommeil & l'appétit. Il maigrit bientôt, & fut hors d'état de marcher. Son eſtomac devint dur, enfoncé ſur l'épine du dos. Ses urines reſſembloient à du ſérum, & dépoſoient un ſédiment blanchâtre. Après avoir pris nombre de drogues inutilement, on lui conſeilla de diſſoudre du ſel dans de l'eau & de la boire. Il en mit deux livres dans quatre livres d'eau, qu'il but en une heure. Il ſe trouva très-mal, eut un vomiſſement violent par lequel il rendit quantité de vers. Après une conſtipation de 14 jours, il fit ſix ou ſept ſelles ſanguinolentes, avec leſquelles il rendit encore beaucoup de vers. Il ſe rétablit de ces ſecouſſes, prit encore la même doſe, avec preſque les mêmes effets, & rendit le reſte de ces vers, qui étoient morts. Dès qu'il fut bien refait, il prit, deux ou trois jours avant chaque nouvelle lune, une

demi-livre de sel dans une livre d'eau, pour s'assurer de son état. Il est très-probable que s'il eut modéré les doses du médicament, il en eût eu les mêmes avantages, sans les mêmes secousses.

Un autre moyen très-sûr pour dénicher ces insectes, est de faire bouillir une once de mercure dans une livre d'eau, d'y jetter du miel, & de la donner en lavement. On a aussi essayé l'immission de la fumée de tabac par l'anus. L'injection aqueuse du tabac, comme la fit le Médecin dont M. Héberden rapporte l'histoire, a causé plus d'inconvéniens que d'avantages. Voyez *Transact. Médic.* vol. 1. p. 45.

Les lombrics ne se laissent pas expulser si aisément. Lorsqu'on veut les attaquer, il faut faire attention aux circonstances suivantes :

1°. On choisit le commencement ou la fin du déclin de la lune.

2°. On donne le médicament le matin, au tems du déjeûner, parce que les vers prennent alors leur nourriture.

3°. Le médicament se donne dans du lait tiede, ou dans de l'eau bouillie avec du mercure ; & avant qu'il fasse évacuer par bas, on injecte un lavement avec du lait pur, tiede, afin de les attirer dans le rectum.

4°. Le malade ne doit pas préparer ni flairer ce qu'il doit prendre ; autrement le ver se cache alors la tête aussi bien qu'il peut.

5°. Si l'on veut les expulser par des médicamens internes, il faut n'en avoir appliqué aucuns externes peu auparavant, pour la même raison. Si le malade, quelques momens après

avoir pris un vermifuge, eſt pris de fortes douleurs en un endroit particulier du ventre ou de convulſions, c'eſt une marque que les vers ſe ſont retirés là, & veulent percer les inteſtins. Il faut les en chaſſer promptement. On frotte l'endroit avec de l'huile de *pétrole*, ſeule ou mélée avec de la térébenthine; ou l'on y applique un cataplaſme chaud de ſommités d'abſinthe, d'ail, de farine de ſeigle, & de nouveau fiel de bœuf.

6°. Quelques jours avant d'uſer du médicament vermifuge, le malade doit s'abſtenir de tout laitage, & ne prendre que des alimens groſſiers, ſalés, épicés, de la ſoupe à l'oignon, du raifort, du pourpier, & le ſoir précédent, du hareng ſalé, ſans boire par-deſſus. On parvient ainſi à affoiblir les vers, à les obliger de gagner le bas, & à ſaiſir avec plus d'avidité le médicament qu'on fait paſſer.

La poudre, dont je me ſers, ſur-tout contre les lombrics, ſe prépare ainſi:

℞ Sel de Mars de Londres, *quatre grains.*
Barbotine, *dix grains.*
Jalap, *un ſcrupule.*
Bon miel, *même doſe.*

Triturez bien enſemble, ayant ſoin d'avoir auparavant écraſé le jalap avec un peu de ſucre.

Ceci eſt la doſe que je fais prendre à un adulte le matin. Si le malade eſt indifférent ſur la ſaveur, j'y fais mettre une goutte d'huile eſſentielle de *tanaiſie*. Si le Sujet eſt robuſte;

j'augmente la dose du jalap de cinq à dix grains, ou je la diminue, selon la sensibilité. Un enfant prend de cela plein une cuiller à café, le premier jour. Supposé que cela ne fasse pas aller sensiblement, on augmente le jour suivant, selon les forces de l'enfant. Lorsque la poudre commence à opérer, on boit un bouillon entre chaque selle. On réitere cela trois jours de suite, chaque fois au commencement & à la fin du déclin de la lune. Il faut ne préparer les doses qu'au tems où l'on doit en user. On fera aussi passer, pendant ces jours-là, une livre ou même plus d'eau bouillie avec du mercure: les vers en sortent plus aisément. L'eau mercurielle est ou simple, ou préparée ainsi, avant d'y jetter du mercure:

℔ Chiendent, *deux drachmes.*
Ecorce jaune d'orange, *demi-drachme.*
Canelle blanche, } *six grains.*
ou Ecorce de Winter, }
Eau de riviere, *huit livres.*

Faites bouillir ensemble jusqu'à réduction d'un quart; passez; jettez-y *deux onces* de mercure crud, & laissez le tout bien couvert pendant une nuit, exposé à une douce chaleur. Décantez l'eau le lendemain matin; dissolvez-y un peu de miel clarifié, selon le goût du malade. (Le miel vaut mieux sans être clarifié.)

L'infusion d'hyssope est aussi préconisée comme vermifuge. Une femme s'en servit un jour pour sa toux, & en fit aussi prendre à

ſon enfant une petite taſſe tous les matins. L'avantage qu'il en tira fut d'évacuer une grande quantité de vers.

Si le malade ne peut prendre de la poudre, je preſcris les pillules ſuivantes :

℞ Extrait de tanaiſie, *ſix grains.*
Barbotine écraſée, *même doſe.*
Sel martial de Londres, *quatre grains.*
Réſine de jalap, broyée avec une amande douce, *ſix grains.*
Huile eſſentielle de tanaiſie, *un grain.*

Mélez : faites-en des pillules de deux grains, avec une feuille d'argent. Ces pillules ſont une doſe pour un adulte. Un enfant en prendra depuis trois juſqu'à cinq, ſelon l'âge & les forces.

Ceux qui peuvent ſoutenir en même tems la poudre & les pillules, font très-bien de prendre la poudre le matin, & les pillules le ſoir. Alors on ne met pas de réſine de jalap dans les pillules, & il n'y en a plus que huit.

Si les enfans refuſent ces pillules & la poudre, on leur fait prendre de la poudre de nos boutiques, bien ſucrée, ou on l'étend avec du miel ſur du pain. Nous avons deux ſortes de poudre à vers, l'une de ſemence de zédoaire, l'autre de barbotine ; il y a peu de ſemence dans cette derniere. C'eſt pourquoi Linnée vouloit qu'on lui ſubſtituât la ſemence d'*auronne champêtre.* J'eſpere que les Apothicaires feront attention à cet avis. Lorſque les enfans ont pris

la poudre, de maniere ou d'autre, on leur fait boire de l'eau mercurielle. On donne de tems en tems de l'élixir de rhubarbe, à la dose d'une cuiller à café, deux jours de suite au matin. S'ils refusent absolument ces poudres, on leur applique sur l'estomac l'épithême dont j'ai parlé, & on leur procure des selles avec des lavemens de lait.

Pour peu que l'enfant se trouve incommodé au changement de lune, on doit lui faire prendre quelque chose le matin à jeun; par exemple, *trois* ou *quatre* grains de vitriol martial, dans deux cuillerées d'eau miellée. Le dernier jour du déclin de la lune & le lendemain, il prendra encore au matin de l'élixir de rhubarbe, ou *trente gouttes* de l'élixir de propriété de Boerhaave avec vinaigre, dans un peu d'eau miellée. Il ne faut pas s'allarmer de voir alors les selles noires: cela vient du fer; ou l'on fera quelques petites pillules avec l'assafœtida, le vitriol martial, & un peu de miel. On les argente, & il en avale deux ou trois l'une après l'autre, deux fois par jour. Après cela, on lui donne quelques-unes des gouttes précédentes, pour le purger. Les intestins sont ainsi continuellement remplis de la saveur rebutante & de la forte odeur de ces drogues, qui rendent aux vers leur séjour insupportable, & ils délogent tôt ou tard. Les enfans prennent volontiers les pillules dans de la compote de pommes. Si au lieu de gouttes, on veut leur donner une poudre laxative, on triturera depuis douze jusqu'a vingt grains de jalap avec du sucre, sur quoi l'on jettera une

goutte d'huile de canelle. On en fera deux prises. Cela procure promptement quelques selles.

Le Docteur Bisset recommande fortement, contre cette espece de vers, les feuilles de l'hellébore fétide, (*Hellébor. fœtid.* Linnæi, *helleboraster max.* Gesneri.) Il donne des feuilles séches en poudre, *quinze grains* à un adulte; ou bien il prépare de leur suc un syrop, & en fait prendre *une drachme.*

Ces feuilles sont devenues très en vogue dans le Duché de Cléveland. La plante est indigene en quelques endroits de la Suisse, de l'Angleterre, de l'Allemagne & de la France. Dans le Cléveland, on fait prendre une décoction aqueuse des feuilles, à la dose d'*une drachme* aux enfans de cinq à six ans, ou *quinze grains* de feuilles séches & en poudre, & l'on réitere cela deux ou trois jours de suite, le matin. Une dose entiere suscite plus ou moins de vomissement, souvent un petit cours de ventre, qui cesse dès que le vomissement survient. M. Bisset n'a sans doute pas été instruit des suites fâcheuses & même mortelles des effets de ce médicament. (Voyez *Oxfort's Magazin*, mois de Mars 1769, pag. 99.) Malgré cela, Bisset préfere le syrop du suc de ces feuilles, fait avec du sucre, prenant cependant la précaution de les faire écraser avec du vinaigre, pour en modérer l'activité. La dose en est, pendant deux ou trois jours au matin, d'une ou deux cuillerées à café, & une le soir. M. Bisset a néanmoins observé par la suite qu'il vaut mieux

donner le ſyrop avec une teinture ſpiritueuſe de rhubarbe, lorſqu'on veut pouſſer les ſelles.

Le Docteur Browne a fort préconiſé dans ſon Hiſtoire de la Jamaïque, une plante que Linnée appelle *ſpigelia anthelmia*. Voy. *Amæn. Acad.* vol. 5. pag. 133. tabl. 2. Il en fait bouillir deux petites poignées dans deux livres d'eau, réduiſant à moitié. Quand cela eſt paſſé, il l'édulcore avec du jus de citron & du ſucre, & en fait prendre deux, trois, & même quatre onces, toutes les ſix ou douze heures, pendant trois jours de ſuite. Enſuite il preſcrit un lavement qui fait abſolument partir les vers. Il dit que cette boiſſon fait dormir comme l'opium; mais que le malade en s'éveillant eſt gai, a les yeux animés. Un Médecin s'eſt auſſi ſervi du même moyen curatif avec beaucoup d'avantages. J'ai entendu le Profeſſeur Bergius en faire l'éloge, & M. Dahlberg le vantoit auſſi dans les Lettres qu'il m'écrivoit. Il fait mention d'une femme très-tourmentée de vers. Le *ſpigelia*, ſoutenu par les purgatifs, la délivra de treize lombrics, l'été dernier. Il donne cette plante en poudre, à la doſe de vingt grains, juſqu'à trois fois par jour, & en infuſion juſqu'à deux ou trois drachmes dans le même tems. Il continue ainſi pendant quatorze jours, & tous les trois ou quatre jours un laxatif avec le ſpigélia. Il aſſure qu'à cette doſe le médicament ne cauſe point de ſommeil, ni aucun inconvénient.

Du reſte, la différence des opinions exige qu'un Médecin ſoit prudent ſur l'uſage de cette

plante, ſur-tout avec les enfans d'un âge encore tendre. Van-Swieten, tom. 4. pag. 656, ne la préſente que comme très dangereuſe. On ſait l'uſage qu'en faiſoit la fameuſe empoiſonneuſe Brainvilliers, dont cette plante a pris le nom. Linning, Médecin à Charleſton, & Brocklesby, aſſurent auſſi qu'à certaine doſe, elle jette dans un profond ſommeil, cauſe des vertiges & des ſymptômes allarmans. Robert Whytt ne fait mention que de la ſeule racine. Browne a employé toute la plante; Brocklesby les feuilles & la racine. Whytt penſe que la plante, tranſportée de la Caroline méridionale en Angleterre, dégénere & perd de ſa vertu.

J'ai ſouvent preſcrit aux enfans, & avec beaucoup d'avantage, une infuſion d'une once de barbotine, dans une livre d'eſprit-de-vin rectifié. Après un jour d'infuſion, l'on filtre & l'on y diſſout un peu de ſel martial pur; l'enfant en avale plein une cuiller à café le matin pendant tout le déclin de la lune. Les deux derniers jours, je preſcris une poudre de jalap, comme je l'ai déja expoſé.

M. F. G. Fiſcher loue beaucoup l'extrait aqueux de la noix encore jeune. Selon lui, le lombric en périt en deux minutes. Il délaie deux drachmes de cet extrait dans quatre d'eau de canelle, & en donne trente gouttes à un enfant de deux à trois ans. Après ſept ou huit jours, il donne un laxatif mercuriel.

Le Docteur de Lille loue beaucoup, dans ſon *Traité de la palpitation du cœur*, le mélange d'un ſcrupule d'*extrait d'hellébore noir*, & d'un

demi-ſcrupule de *vitriol martial*, qu'il diſſout dans une once d'eau de *chardon béni*, édulcorée enſuite avec du ſyrop de violette ou du miel. Les enfans en prennent à jeun plein une cuiller à café.

J'ai parlé de l'ail, de l'eau ſalée, (la ſaumure du beurre eſt également bonne,) des carottes nouvelles mangées crues, juſqu'à ce qu'il vienne un cours de ventre, de l'eau de bouleau, du ſuc de frêne.

Lorſqu'on eſt parvenu à déloger les vers par l'un ou l'autre des moyens mentionnés, il faut en réitérer l'uſage au déclin de la lune, afin de completter la cure ou de dénicher les œufs, s'il en reſtoit. Dans ces vues, on fait prendre depuis trente juſqu'à quarante gouttes de la teinture amere de rhubarbe d'Edimbourg, préparée avec du vin. Lorſque cela n'a pas été ſuffiſant, j'ai fait prendre la même doſe du vin chalybé de Londres.

Quant aux Sujets vermineux, pris de maladies aiguës, je leur fais prendre de l'eau mercurielle, édulcorée avec du ſyrop de jus de citron, au lieu de miel. On peut y ſubſtituer un mêlange de deux parties de bonne huile d'olive, une partie de jus de citron, & une de ſucre en poudre; le tout bien battu enſemble. Ils en prennent par cuillerée quatre ou cinq fois le jour; ou je fais jetter dans la boiſſon ordinaire un peu de teinture de violettes, pour y donner une ſaveur acidule: enſuite, je fais appliquer ſur l'eſtomac l'épithême mentionné, d'*abſynthe*, de *fiel de bœuf*, &c.

Comme les vers ne s'accommodent pas plus

du camphre, & qu'il convient auſſi bien que les acides dans les fievres inflammatoires, on en peut préparer un breuvage très-propre aux circonſtances. On en diſſout *une drachme* avec quinze gouttes de bonne eau-de-vie dans un mortier de verre; enſuite on le mêle bien avec deux onces de ſucre fin en poudre, & l'on y jette dix onces de vinaigre de vin, pour en faire prendre une cuillerée à bouche chaque heure ou toutes les deux heures.

Le ver le plus difficile à exterminer, eſt le *tænia;* ce qui vient de ſa longueur, des replis qu'il fait dans les inteſtins, de ſa petite extrémité par laquelle il s'attache, & des canaux abſorbans qui lui ſervent à le fixer. Voilà pourquoi les malades ſont ſi vivement entrepris quand on travaille à l'expulſer. La choſe ſeroit aiſée, ſi nous connoiſſions un moyen de l'attaquer ſans attaquer en même tems l'eſtomac & les inteſtins. Dès qu'il eſt une fois mort, il ne peut plus enfoncer ſa tête ni ſes canaux abſorbans: il ſe précipite avec les ſelles. Le grand point eſt de lui faire lâcher abſolument priſe.

J'ai déja dit comment il ſe remuoit dans un plat où l'on verſoit un peu d'eau chaude, & comme il tomboit au fond en un inſtant, ſi l'on verſoit de l'eau froide. Cela me fit penſer que je pourrois l'expulſer, ſi, après avoir donné un purgatif, je faiſois boire beaucoup d'eau froide au malade, lorſque le purgatif commenceroit à opérer. Cela, penſai-je alors, doit l'empêcher de ficher ſa trompe & ſes canaux, & ainſi de s'attacher en aucun endroit. Je

communiquai cette réflexion à M. Darélius, qui étoit alors prépoſé par la Faculté de Médecine d'Upſal, au ſoin des malades des eaux de Sœtra. Il eut occaſion d'en faire l'épreuve. Quinze jours après, il m'envoya un *tænia* de dix-ſept aunes de long, expulſé du corps d'une jeune fille de dix-ſept ans, par ce même moyen. Sa petite pointe étoit entiere, & tout au bout on découvroit une petite tête, percée de quatre trous latéralement. On les vit très-diſtinctement alors avec la loupe de Cuff, & aujourd'hui même on les apperçoit ſans ce ſecours. On le conſerve dans la collection de l'Hôpital d'Upſal. M. Darélius en expulſa encore d'autres de pluſieurs malades, & n'employa, outre l'eau froide, que le jalap en poudre le matin, & la teinture du Docteur Rothen l'après midi. Voici la formule de cette teinture :

℔ Jalap, *quatre onces.*
Graine de perroquet, *deux onces.*
Scammonée choiſie, *demi-once.*
Gomme-gutte, *deux drachmes.*

Concaſſez tout enſemble ; jettez-y trois demi-ſeptiers d'eſprit-de-vin rectifié ſur de l'écorce de citron, ou un autre aromate ſemblable. Laiſſez digérer ; décantez lorſque la liqueur eſt bien rouge ; verſez un demi-ſeptier d'eſprit-de-vin ſur le mare, & laiſſez encore digérer : décantez & mêlez les digeſtions. On ne doit à chaque fois décanter que les deux tiers de l'eſprit-de-vin. Lœſecke, dans ſon *Choix des Médicamens*, page 139. appelle cette teinture

élexir purgatif de Michaël, & donne un autre proportion des ingrédiens. Des expériences réitérées ont confirmé la vertu vermifuge de cette teinture. Werlhof la donnoit, avec succès, contre le *tænia*. Kaltschimdt, *program. de tænia*, en loue l'efficacité. Bissèt s'étend aussi beaucoup sur la vertu vermifuge de la gomme-gutte. Voyez comment il s'en est servi, *Essais & Observations de Médecine*, p. 192. *édit. angl.* Les succès qu'il en a eu contre le *tænia*, les *lombrics*, les *cucurbitins*, méritent toute l'attention des Médecins. Le remede de M. Herrenschwand contient aussi de cette gomme.

Il seroit à souhaiter que l'eau froide pût rester long tems sans s'échauffer dans le corps : au moins, doit-on être attentif à la faire prendre plus froide qu'il est possible, au moment même que le purgatif agit. Si elle passe promptement dans les intestins, l'expédient ne manquera jamais. On ne risque rien de réitérer cela plusieurs fois, & l'on peut être sûr que ce ne sera pas sans succès. Les expériences de plusieurs Médecins l'ont prouvé. Voyez aussi Van-Den-Bosch, *Hist. constit. epid. vermin.* p. 352.

Ceux qui seront à portée de prendre des eaux minérales à la source même, se conduiront ainsi. On se repose un jour, après être arrivé à la source ; après quoi on prend un laxatif & les eaux pendant sept ou huit jours au matin. Lorsqu'on s'est ainsi fait peu à peu à l'impression de ces eaux, on prend de bonne-heure un purgatif. Par exemple, deux scrupules de jalap en poudre, ou deux ou trois paquets de sel de Seignette. Dès que le médicament se fait sentir,

on avale un verre d'eau minérale, qu'on réitere de cinq en cinq minutes, ou même toutes les quatre minutes, ſans s'inquiéter de la quantité de la boiſſon qui ſe décharge par les ſelles. Il ne faut pas boire plus ſouvent, parce que l'eau ne paſſe pas auſſitôt dans les inteſtins. Si le ver ſort entier à la premiere épreuve, la cure eſt finie. Si, au contraire, il n'en ſort que des morceaux, on recommence les jours ſuivans, juſqu'à ce qu'il ait lâché priſe; on ajoute même l'après midi ſoixante à cent gouttes de la teinture purgative de Rothen, dont j'ai parlé, en les mêlant bien avec du ſyrop de Nerprun. Il peut arriver malgré cela que le ver ne ſorte pas encore. Pour lors, on ceſſera les gouttes pendant deux jours, ſe contentant de prendre la doſe ordinaire d'eau le matin. Après quoi on réitere les deux médicamens & l'eau. Telle eſt la conduite qu'il faut tenir juſqu'à parfaite guériſon.

Une femme qui s'eſt délivrée du *tænia* par mes ſoins, a écrit le détail de ſes incommodités, aux inſtances que je lui en ai faites. Comme cet expoſé confirme ce que j'ai avancé, & contient en outre des obſervations utiles ſur cet objet, je rapporterai ici ſes propres termes.

» Mes pere & mere m'ont dit que j'avois été » incommodée de vers dans mon enfance. » Mais je ne me ſouviens d'avoir été ma- » lade que depuis 1740. J'avois alors vingt ans. » Vous ſavez, Monſieur, que c'étoit alors la » mode de boire des eaux ameres: j'en bus, » je ne ſais pourquoi, ſi ce n'eſt pour une » éruption cutanée. Deux ou trois ſemaines » après,

» après, je fus prise d'une maladie inflamma-
» toire, avec de fréquentes convulsions. La
» fievre cessa; mais les convulsions me re-
» prirent souvent pendant toute l'année. Je ne
» songeai certainement pas alors au *tænia*, &
» je ne me rappelle pas les médicamens que
» j'ai pris.

» En 1741, vous m'ordonnâtes au printems
» le petit-lait avec du suc de *beccabunga* & de
» *cochléaria*. J'en pris cinq ou six semaines
» de suite, & je me trouvai très-bien pendant
» un an. En 1747, je pris les eaux de salubres
» *du Parc*, sans qu'aucune maladie l'eût exigé;
» ce fut même sans observer ni ordre, ni ré-
» gime. Quelques semaines après, je pris,
» par hazard, un verre de vin de Moselle, un
» peu gâté. Je m'en trouvai mal aussitôt, &
» une heure après je tombai en foiblesse. La
» nuit suivante, je sentis de vives tranchées vers
» l'ombilic, & une douleur extrême au-dessous
» du pylore: cela se passa & revint alterna-
» tivement pendant cinq jours. Je me déter-
» minai de moi-même à prendre un pur-
» gatif. On me conseilla la teinture du Docteur
» Rothen, & j'en pris double dose dans un
» syrop, un jour que les accès des douleurs
» étoient les plus forts. Au bout d'une heure,
» le médicament opéra avec vigueur, & je
» rendis enfin cinq aunes d'un *tænia*, qui fut le
» premier que je vis, & que je vous ai envoyé.
» J'eus, après cela, du repos, & je pus rester
» au lit sans tranchées. Mais j'éprouvai bientôt
» un grand affoiblissement. En 1748, je bus
» pendant dix semaines des eaux de Norrmalm,

» & je rendis ſouvent des morceaux de *tænia ;*
» mais jamais ſans avoir pris le matin une
» doſe des gouttes ſuſdites. Néanmoins je ne
» ſentis pas alors tant de mal, peut-être parce
» que l'eau froide affoibliſſoit le ver. En uſant
» de ce médicament ou de tout autre purga-
» tif, il me fallut toute la circonſpection pour
» ne pas vomir. Je l'évitai en prenant froid
» mon boire & mon manger.

» Je fus ainſi délivrée de vingt aunes du ver
» pendant l'été, & je me ſervis du même
» purgatif, lorſque par la ſuite le ver me cauſa
» de nouveaux troubles. Mais il devint enfin
» auſſi peu efficace que la poudre cornachine.
» Je pris alors le ſoir dix ou douze gouttes de
» l'huile animale de Dippel, & le matin un
» purgatif. Je continuai cela pendant deux
» ans, avec l'avantage de chaſſer chaque fois
» une partie du ver. Mais il n'en ſortoit pas
» ſi je négligeois l'huile, qui cependant me
» répugna comme les autres médicamens.

» En 1753, je réſolus d'attaquer le ver
» ſérieuſement avec les eaux de Norrmalm. Je
» pris donc tous les ſoirs de la poudre vermi-
» fuge (*ſemen cinæ*,) mêlée les huit premiers
» jours avec de la fleur de ſoufre. Je fus obligée
» de renoncer au ſoufre, vu les chaleurs &
» l'agitation qu'il me cauſoit la nuit. J'en ſentois
» cependant quelque avantage, en ce qu'il
» chagrinoit beaucoup le ver. Tous les trois
» jours je pris un purgatif ; tantôt c'étoit la
» poudre cornachine, tantôt le ſel de ſeignette.
» Ce dernier opéroit avec plus d'avantage.
» L'expérience m'en avoit appris la doſe les

» années précédentes ; car il eſt remarquable » que quand j'en prenois trop, ou trop fré- » quemment, il ne me faiſoit rendre aucun » bout du ver. Il falloit que je buſſe de l'eau » pendant deux jours avant de l'affoiblir, ou » peut-être pour le faire deſcendre plus bas » dans les inteſtins. Le troiſieme jour au ma- » tin je prenois un purgatif, & peu après je » buvois douze ou quatorze livres d'eau. J'étois » sûre de chaſſer un bout du ver. Les jours » que je ne me purgeois pas, je ne buvois que » ſix livres d'eau. Je continuai ainſi pendant » cinq ſemaines, & j'en rendis quatre-vingts » aunes. Le plus long bout fut de vingt aunes. » Il me parut auſſi que j'en avois rendu un » bout dans les flegmes ou glaires que j'éva- » cuois : car j'y apperçus clairement le bord » du ver.

» Cette cure m'affecta ſi fort que je maigris » extrémement, quoique je mangeaſſe quatre » fois par jour. Mes forces tomberent au point » que je ne pus me refaire de long-tems. En » 1754 j'uſai des mêmes eaux, mais du même » médicament une ſeule fois par ſemaine ; & » je ne manquai pas de rendre quelques aunes » de ver, que j'oubliai de meſurer.

» Après cela, je me trouvai aſſez bien pen- » dant quelques années. Vous me dîtes alors » que jamais je ne me porterois bien, ſi je » ne me débarraſſois de la petite extrémité » du ver, & je pris le parti de me rendre, » en 1758, aux ſources ſuſdites. Je fis le voyage » par terre & bus de l'eau de ſource, dont » la froideur étoit preſque égale à celle des eaux

» minérales de Norrmalm. Cela m'ayant reſ-
» ſerré, je pris deux ou trois verres d'eau
» amere, & réitérai deux fois mon purgatif. Je
» ne rendis rien du ver. Je ne ſai ſi ce fut
» parce que je ne pris pas l'eau aſſez froide,
» ou de ce que j'omis la poudre vermifuge le
» ſoir. Le ver recommença à m'inquiéter en
» automne, après être reſté long-tems tran-
» quille. Tous les jours il me fatigua plus ou
» moins.

» Quant à mon état actuel, je ſens avant
» midi une eſpece d'aſtriction poignante à l'ori-
» fice de l'eſtomac, & un ſerrement au-deſſus
» de ce viſcere. Cela va en augmentant, de
» ſorte que je ſuis baignée d'une ſueur froide &
» près de me trouver mal lorſque cette douleur
» ſe fait ſentir. Cela ne dure pas beaucoup,
» mais recommence ſouvent. J'en fus une fois
» incommodée quatorze jours de ſuite pendant
» cet automne, au point même d'être éveillée
» bruſquement. Je me propoſe donc de recom-
» mencer la même cure qu'en 1753, lorſque
» le tems deviendra favorable.

» J'ajoute encore ici, Monſieur, ſur vos de-
» mandes, quelques circonſtances que j'ai
» obſervées. Lorſque je me leve le matin, je
» dois prendre garde de me laiſſer refroidir le
» dos; car je ſens auſſitôt des tranchées vers
» l'ombilic, au point même de ne pouvoir
» me redreſſer. Au bout d'une heure & plus,
» cela ſe termine par un dévoiement. Pluſieurs
» fois le jour j'éprouve des récidives, & les
» choſes vont toujours de même. Lorſque cela
» veut me prendre, je me mets auſſitôt

» au lit ſi j'ai le tems ; & alors je n'ai pas
» de dévoiement. Je reſte au lit une heure
» ou une heure & demie, & je me trouve
» aſſez bien le reſte du jour. Il en eſt de
» même quand je prends du lait ou quelque
» choſe de doux. C'eſt avant midi que le ver
» me chagrine le plus. Si je paſſe ce moment
» ſans douleur, j'ai une bonne journée. J'ai
» quelquefois penſé que cela me venoit de
» n'avoir pas déjeûné ; mais je me ſuis trompée.
» Le manger ne me ſoulage pas, lorſque le
» ver veut m'attaquer. En général, j'évite de
» jeûner, parce qu'il m'incommode par ſon
» ſucement.

» C'eſt vers la fin du déclin de la lune & à
» ſon renouvellement, que je ſens le plus d'in-
» commodités. J'ai éprouvé les mêmes effets
» des médicamens ; que je les prenne dans
» l'une ou l'autre de ces circonſtances, je ſuis
» auſſi plus tourmentée vers le tems de mes
» regles. La viande eſt l'aliment qui me va le
» mieux, ſur-tout le ſoir. Lorſque je ne prends
» pas de viande à ſouper, mais d'autres nour-
» ritures plus coulantes, je ſuis éveillée au
» milieu de la nuit par un ſucement ſi fort
» ſous la poitrine, que je ſuis près de tomber
» en foibleſſe, comme ſi je n'avois rien pris.
» Cependant je ne puis rien manger alors, &
» je ne fais ceſſer le mal qu'en buvant un verre
» d'eau fraîche.

» J'ai obſervé que je faiſois très-bien de
» m'abſtenir du lait ; car après m'en être privé
» pendant ſix jours, je m'en trouvois mal depuis,
» toutes les fois que j'en uſois. Dans le cours

» des années que je me crus libre du ver, je
» pris du lait ſans en être incommodée juſ-
» qu'en 1759, qu'il m'incommoda de nou-
» veau; & depuis ce tems-là j'y ai renoncé.
» J'appréhende que le ver ne ſoit augmenté &
» fortifié par le lait que je repris alors. Les
» poiſſons ſecs, qui ont réſidé dans la ſaumure,
» me vont mal. Souvent même la ſeule odeur
» de la ſaumure m'a cauſé du trouble. Tous
» les alimens forts me ſont contraires, auſſi
» bien que tout ce qui eſt ſucré ou confit. Les
» vins doux me cauſent également des mal-
» aiſes. Je me ſens incommodée ſi je mange du
» pain d'épice. Le thé, le café, les viandes
» ſalées, fumées, ni même les choſes aſſai-
» ſonnées avec de l'oignon, ne m'ont fait au-
» cun mal; ce qui paroît étonnant. Si je trempe
» mon pain dans du bouillon, ou du vin, ou
» de la biere, ou du thé, cela m'eſt nuiſible;
» je dois toujours le manger ſec.

» Les eaux ameres ne m'ont jamais rien fait
» rendre du ver, quelque quantité que j'en aie
» bu en 1750. Je n'ai pas remarqué que j'euſſe
» jamais rendu de cucurbitins, mais de petits
» vers avec une tête rouge. J'en remarquai
» même une grande quantité dans une année.
» Ce ſont les lavemens, & non les purgatifs, qui
» les ont expulſés.

» Mon ventre n'enfle ni ne rentre, mais
» durcit lorſque le ver monte & que j'éprouve
» un accès, ſoit par quelque erreur, ſoit au-
» trement. Alors je ſuis obligée de me deſſerrer
» le ventre & la poitrine, & même d'ôter mon
» mouchoir de cou.

» Tous les purgatifs m'entreprennent vive-
» ment ; j'éprouve alors des tranchées, des
» ſpaſmes, que j'attribue à l'agitation du ver.
» Ils me cauſent des nauſées ; mais rarement
» je vomis. Si cela arrive, à peine le purgatif
» opere-t-il, que le vomiſſement ceſſe. J'ai
» quelquefois cru que le ver ſuivroit cette voie-
» là ; je l'ai pour lors prévenu par un verre
» d'eau froide. La ſemence ou poudre vermifuge
» n'eſt pas fatigante ; au contraire, elle me
» procure même du repos, peut-être parce
» qu'elle oblige cet inſecte de ſe renfoncer.

» Vous me demandez auſſi comment je me
» trouve lorſqu'il ſort des bouts du ver ? Ce
» n'eſt jamais ſans purgatif que j'en rends.
» Lorſque je l'ai pris, je ſens le ver s'attacher
» à l'orifice de l'eſtomac & me cauſer le ſerre-
» ment douloureux dont j'ai parlé. S'il en part,
» il deſcend ; les douleurs ſe font ſentir dans
» le bas-ventre, & j'éprouve un grand froid
» dans le dos. J'ai auſſi obſervé la réſiſtance
» qu'il fait pour ne pas ſe déplacer, & ſa ſuc-
» cion qui me moleſte alors extrémement. Je
» ſens un grand ſoulagement lorſqu'il paroît ;
» mais j'en éprouve du froid à l'anus. La partie
» qui en paroît d'abord, n'eſt pas unie, mais
» comme rongée ; & ce qui en eſt enſuite
» arraché, n'eſt jamais ſi ſain que la fin : cela
» arrive toujours à une jointure. Il faut avec
» le bout qui paroît, tirer du reſtant autant
» qu'il eſt poſſible ; & c'eſt tout ce qu'on en
» peut avoir pour cette fois-là : car il n'en
» paroît plus de la journée dans les ſelles. Si l'on
» ne ſaiſit pas promptement le bout pour le

» tirer dehors, il rentre. Quand il n'eſt plus » poſſible d'en tirer, je ſens combien il ſe » débat dans le dos, &c. »

On voit aiſément ce qu'on doit conclure de ces détails. Je n'ai pas beſoin de dire que ce ver eſt un de ceux qui ont des canaux abſorbans aux côtés. C'eſt le plus large que j'aie jamais vu.

Plus les bouts qu'on rend ſont longs & en grand nombre, plus on eſt de tems tranquille après cela; & l'expérience m'a fait voir que plus on en avoit rendu d'aunes, plus on avoit été d'années ſans le ſentir.

Si l'on n'a pas occaſion d'uſer du moyen propoſé, il faut tâcher de lui faire gagner le bas & de l'affoiblir : par-là on l'empêche de s'attacher auſſi fortement, & on en rend l'expulſion plus facile.

Il eſt très-vrai qu'il ne peut ſouffrir la viande ſalée ou fumée, le jambon, le choux-croûte (on doit dire *Jauer-kraut*), les alimens aſſaiſonnés avec l'oignon, le raifort, le pain-d'épice, le vin acide, l'ail, l'aſſafœtida, le ſemencontra, la fleur de ſoufre, les martiaux, l'extrait d'abſinthe, & que tout cela lui fait gagner le bas. On ne prend donc de ces ſubſtances, comme alimens, qu'une ſeule fois par jour. Par-là il eſt affoibli. Enſuite on prend des médicamens qui lui ſont contraires, & par là-deſſus des purgatifs qui lui cauſent beaucoup d'agitation, le fatiguent, en le forçant de s'attacher fermement. Le premier jour il tient bon; mais le purgatif du ſecond jour lui fait lâcher priſe. Si le malade peut ſoutenir un purgatif

dans la matinée & un l'après-midi, cela vaut beaucoup mieux, parce qu'alors le ver n'a pas le tems de reprendre des forces.

Celui qui voudra donc l'attaquer avec succès, s'y prendra ainsi :

1°. Il préférera le commencement ou la fin du déclin de la lune.

2°. Il ne prendra pendant plusieurs jours que les alimens dont je viens de parler.

3°. Le même jour il avalera, toutes les deux ou trois heures, dix des pillules suivantes :

℞ Extrait de tanaisie, } de chaque *demi-*
Assafœtida, } *drachme & six*
Semen-contra, } *grains.*
Vitriol martial, *douze grains.*
Bon miel, *quantité suffisante.*

Mêlez ; faites-en des pillules d'*un grain*, dans une feuille d'argent.

On continue l'usage de ces pillules jusqu'à ce qu'on sente du soulagement au-dessous de la poitrine, de la douleur dans le bas-ventre, & du froid à l'épine du dos ; c'est la marque que le ver a gagné le bas. Alors,

4°. Il faut essayer de le chasser avec du jalap en poudre ; on en donne de douze à vingt grains, en une fois, à un enfant de huit ou neuf ans, selon les forces : il doit avoir été broyé avec du sucre. Le jour suivant on réitere la dose, & on l'augmente s'il est besoin. Entre chaque selle, on fait boire un verre d'eau très-froide. Un adulte en prendra double dose.

La poudre vermifuge de M. Herrenſchwand a été regardée pendant pluſieurs années comme un très-bon vermifuge contre le *tænia*. Cependant elle ne réuſſit pas toujours. Il vient d'en découvrir aux Médecins la compoſition ; & l'on voit qu'on peut la rendre plus ou moins active. Elle ſe fait (*a*) avec quinze, ou vingt,

---

(*a*) Van-Swieten parle du vermifuge d'Herrenſchwand comme d'un remede encore inconnu. Il conſiſte, ſelon lui, en quatre poudres différentes. Voyez Van-Swieten. tome 4. page 657. M. Murray donne de ce vermifuge une recette bien différente de celle de notre Auteur, & dit la tenir d'un Médecin décédé à Gottingue, à qui le Docteur Herrenſchwand l'avoit communiquée pendant le ſéjour qu'il fit en cette Ville. La voici :

℞ » Gomme gutte, *dix à vingt grains.*
» Sel d'abſinthe cryſtallifé, *quinze à vingt grains.*

» C'étoit là une doſe pour un adulte. Elle procure un » vomiſſement ou une purgation. Deux heures après, » on en prenoit une autre, & ainſi de ſuite toutes les » deux heures, juſqu'à ce que le ver ſortît. Le Docteur » Vogel prétend (*Prælection. de cognoſcend. & curand. morb.*) qu'on ajoutoit à ce mêlange *du charbon de bois de frêne*. Quant à la formule que donne l'Auteur, » elle eſt probablement priſe de la thèſe de M. Andrée, » *De tænia*, Gotting. 1769.

J'en croirois plutôt l'Auteur que M. Murray, d'autant plus qu'il a été, comme Van-Swieten, en commerce de lettres avec M. Herrenſchwand, & que ſa formule, ſi l'on y comprend le mercure doux, mêlé avec le diagrede, ſe rapporte plus aux quatre poudres dont parle Van-Swieten, *loc. cit.* — Herrenſchwand écrivoit à l'Auteur & à Van-Swieten, que ſon remede manquoit quelquefois, quoique très-rarement, ſavoir, huit à neuf fois ſur deux cents.

ou trente grains de *racine de fougere*, un juſqu'à cinq grains de *gomme-gutte*, cinq juſqu'à douze grains de *gratiole*, *& l'on tient trois poudres ſemblables toutes prêtes.* Le jour qui en précédera l'uſage, on donnera au malade un mélange de *mercure doux* & de *diagrede ſulphuré*, de chaque *dix grains*. Le lendemain on fait prendre, le matin, une doſe de la poudre, qui ſuſcite ordinairement un vomiſſement, & quelques ſelles ; deux heures après, la ſeconde doſe, qui procure de fortes ſelles, & le ver ſort le plus ſouvent avec les excrémens. S'il ne ſort pas, on prend la troiſieme doſe deux heures après. Le malade boit un verre de bouillon léger entre chaque ſelle. M. Herrenſchwand chaſſoit avec cela tout entier le *tænia* de la premiere eſpece ; mais celui de la ſeconde ne ſortoit que par morceaux, (*ſecunda ſpecies Platteri.*) Dans la lettre qu'il m'écrit, il dit que jamais il ne preſcrit l'uſage de cette poudre avant de s'être aſſuré ſi le ver s'eſt retiré ; & il reconnoît cela lorſqu'il voit dans les ſelles comme de petits grains blancs, après que le malade a pris une once ou demi-once de ſyrop de fleur de pécher.

On voit que cette poudre eſt très-bonne pour ces vues. La fougere a été employée de tout tems en Médecine contre ce ver. Si elle le tue, on l'oblige de gagner le bas ; la gomme-gutte & la gratiole ſont très-propres à l'expulſer, car l'une & l'autre purgent vivement. Le mélange qu'on prend la veille & la poudre qui en ſoutient l'action, ne peuvent donc manquer leur effet.

Si l'on obſerve les circonſtances ſuſdites, il n'importe même de quel purgatif on ſe ſerve, pourvu que ſon opération ſoit vive & vigoureuſe. C'eſt ainſi que le Docteur Nitret a délivré de dix-huit *tænias* entiers la femme dont j'ai parlé. Il fit préparer les pillules ſuivantes :

℞ Réſine de ſcammonée, *douze grains.*
— de jalap, *ſix grains.*
Turbith minéral, *deux grains.*
Eſprit de vin, *quantité ſuffiſante.*

Faites cinq pillules.

La malade en prit trois le dix Septembre au matin, & les deux autres une heure après. Le même jour elle rendit ſept *tænias* entiers vivans; le lendemain neuf autres, & le ſoir encore un qui étoit mort. Comme cette femme donnoit encore des ſoupçons de ver, il réitéra les pillules le quatre Octobre, y mettant un grain de plus de turbith minéral. Le ſix de ce mois elle en rendit un dix-huitieme. La malade ne ſe ſentoit pas auſſi bien qu'on l'avoit eſpéré. Elle reprit donc pluſieurs fois le médicament, & rendit des cucurbitins morts, & une quantité de lombrics vivans; de maniere que le Médecin parvint ainſi à une cure complette.

Van-Swieten avoit déja preſcrit les mêmes pillules pour des vues différentes à un jeune homme. Elles lui avoient fait rendre un *tænia* entier. Ce Docteur les employa pour lors contre ce ver avec de bons ſuccès. Mais il ne les

ordonna que deux fois par mois, parce qu'elles operent vigoureuſement. A la troiſiéme doſe le ver ſort ordinairement. Van-Swieten, t. 4. pag. 655. *ſimul oſtendit mihi vermem latum, integrum, cum filo ſuo, qui vi medicamenti expulſus fuerat.*

Feu le Docteur Haſſelquiſt dit, dans ſon *Voyage en Paleſtine*, que le *tænia* eſt très-commun en Egypte, & qu'au *Caire* le quart des Habitans, ſur-tout les Juifs, en ſont très-tourmentés. Le meilleur vermifuge qu'on y emploie eſt l'huile de pétrole, de vingt à trente gouttes en une fois dans de l'eau, pendant les trois derniers jours du déclin de la lune; & l'on ſe purge le quatrieme jour. Si le ver ne ſort pas, on y attend le déclin prochain pour recommencer la curation. Un Médecin nous dit qu'après avoir fait prendre pendant 14 ſemaines inutilement nombre de médicamens à un homme incommodé de ce ver, il lui ordonna enfin l'huile de pétrole & de térébenthine, de chaque demi-drachme en trois doſes. Le malade rebuté des médicamens ne vit celui-ci qu'avec une extrême répugnance, & le prit en une ſeule doſe pour ne plus en entendre parler, & il fut délivré en une fois du ver entier. Quelque tems après, le même Médecin ordonna le matin trente gouttes du même médicament à une femme, & quarante autres à prendre l'après-midi, ſi le ver ne remuoit pas. Elle fut auſſitôt délivrée de neuf aunes d'un ver mort.

S'il ne ſort qu'un bout de ver pendant à l'anus, on le tire doucement juſqu'à ce qu'on

ſente de la réſiſtance. Pour lors on ſe met ſur un petit lit, & l'on attache au bout un poids léger, mais aſſez peſant pour empêcher le ver de rentrer ; autrement il ſe romproit. Ce poids doit pendre hors du lit, ou le malade ſe couche ſur le côté droit. Si l'on a de la patience, on l'a ainſi tout entier, ou au moins en grande partie, ſur-tout en le paſſant dans une canule que l'on porte enſuite dans l'anus, de peur que le ſphincter ne le faſſe rompre en le ſerrant.

Je m'apperçus, il y a peu de tems à Calmar, qu'un homme étoit très-tourmenté du *tænia*, au point même de vouloir ſe tuer de déſeſpoir : on s'en ſaiſit. Je lui preſcrivis trois doſes de la poudre qui expulſa le ver, & tous les maux de cet homme ceſſerent.

Voici une poudre dont j'ai acheté la formule. On en fera uſage ſi l'on veut.

℔ Charbon de terre, (houille) } de chaque *une*
Poudre à tirer, } *arachme & dem.*
Poivre bien pilé, *ſept grains.*

Mêlez ; faites-en trois parties égales.

On les prend l'une après l'autre dans un peu d'eau de-vie pendant trois jours de ſuite, ſeulement lorſque le ver ſe fait ſentir ; & l'on boit chaque fois un peu d'eau-de-vie par-deſſus. Si cette poudre ne cauſe aucun mouvement particulier dans le bas-ventre, on augmente la doſe la premiere fois qu'on en reprend ; & ſi le ver ne part pas, on prend le quatrieme ou cinquieme jour au matin quarante grains de jalap en poudre dans de l'eau.

Le peuple se délivre du *tænia* dans le Biarneborg avec l'huile de térébenthine, à forte dose. Dans la Botnie Occidentale, il prend un mélange de parties égales de lait & de goudron, à la dose d'une cuillerée à bouche le matin, pendant sept jours de suite. Le corps en est vivement entrepris. Les convulsions en sont assez fréquentes. Mais tous les symptômes cessent dès que le ver est expulsé.

Je rapporterai encore comment un homme de qualité s'en est délivré ; de sorte que depuis 1748 il n'en a pas eu le moindre sentiment.

Le détail du malade se trouve dans les Mémoires de l'Académie de Stockholm ; mais il mérite de trouver place ici.

» En 1747, comme j'entrois dans ma qua-
» rante-quatrieme année, je sentis, au retour
» de l'automne, pour la premiere fois, du
» trouble & un grouillement dans les intestins,
» sur-tout du côté gauche. Mon ventre s'éle-
» va ; je sentis une oppression de poitrine ; ce
» qui fut suivi d'inquiétudes, de chagrin, de
» tristesse. Je crus que cela venoit d'un déran-
» gement d'estomac, & pris le parti d'essayer
» de l'extrait d'absinthe pour me soulager. J'en
» préparai de très-fort avec du vin & même
» de l'esprit-de-vin. J'en éprouvai de bons ef-
» fets. L'oppression & gonflement du ventre
» disparurent ; & chaque fois je sentis du mou-
» vement dans le côté gauche : ce qui me
» sembla n'être que des vents. Je remarquai
» cependant dans mes selles de petits corps
» blancs, tels que des graines de citrouille,
» sans trop savoir ce que je devois en inférer.

» En 1748, je fus pris d'un fort dévoiement, » je ne sais par quelle cause. En même tems » je rendis un *tænia* pour la premiere fois. Je » fus extrêmement effrayé ; car je pris cela » pour une partie d'un intestin. Néanmonis je » tirai cela prudemment jusqu'à ce que le » bout se rompît : ce qui, loin de me causer » de la douleur, me procuroit un grand sou- » lagement : j'en eus deux aunes. Le bout étoit » bien vivant. Après cela je me trouvois mieux, » & j'eus toujours un bon appétit. Mais je n'é- » tois pas encore délivré de mon ennemi. Après » avoir été fortement secoué sur un cheval, » je rendis encore un long bout du ver que je » tirai doucement, tant qu'il voulut venir. Ce » bout étoit aussi vivant.

» Je songeai alors très-sérieusement à l'ex- » terminer tout entier ; car je le sentois au » moins une fois par mois & très-vivement. » Je le chassois toujours de mon côté avec » l'extrait d'absinthe, me gardant de prendre » ni lait, ni rien de doux ; autrement ma dou- » leur de côté recommençoit. Un ami me » conseilla de prendre de l'ail tous les matins. » Je commençai donc en été à en avaler trois » ou quatre fois par semaine deux ou trois » têtes au matin, buvant par-dessus ou de l'eau » froide ou du thé, & pris le parti de les » couper très-menu par la suite. Pour me pur- » ger, j'usai de l'élixir (*a*) suivant, à la dose

(*a*) L'Auteur ne donne pas la formule. M. Murray la

» d'un

» d'un demi-verre d'antimoine, avec du vin
» blanc de France ; ce qui me procuroit deux
» ou trois selles. Mes affaires me firent partir
» en Septembre pour la campagne. Pendant
» le voyage, j'usai d'ail & de l'élixir. Je rendis
» une fois un bout de ver sans être obligé de
» le tirer. Il ne donna aucun signe de mou-
» vement. Pendant ma résidence dans l'endroit
» où je m'arrêtai, je me trouvai bien ; il en
» fut de même à mon retour à Stockholm. En
» Novembre, je fus obligé de faire un autre
» voyage. Un jour que j'avois bien déjeûné &
» fait un bon bout de chemin, je me sentis
» vivement serré dans le bas-ventre, & je fis
» une grande selle, avec laquelle je rendis un
» très long bout du ver, qui ne donna au-
» cun signe de vie. Depuis ce tems-là je n'en
» ai plus rien senti. Je n'ai pas maigri pendant

---

prend ainsi dans la Pharmacopée domestique Suédoise du Docteur Daréius.

℞ Racine de gentiane rouge,
Assafœtida, ou myrrh.
Camphre. Ecorce d'orange, séche,
Castoreum. Extrait d'aloës,
Un peu de safran,
} de chaque *une drachme.*

Broyez un peu ; faites digérer pendant six ou sept jours dans

Esprit-de-vin, *cinq livres.*
Vin de Portugal, *deux livres.*

Passez.

» qu'il m'a tourmenté, ayant toujours bon » appétit. Lorſque je différois de manger, je » ſentois un ſucement extraordinaire dans l'eſ- » tomac, & un mouvement de reptation dans » le côté gauche ».

Les mêmes Mémoires nous rapportent un exemple ſingulier de la vertu de cet élixir contre le *tænia*

Un enfant d'Aobo prit, pour ſuer, de cet élixir dans une bonne doſe d'eau-de-vie. On ne lui ſoupçonnoit point de *tænia*. Tout-à-coup il eut une forte envie d'aller à la ſelle, & rendit une quantité prodigieuſe de *tænias*. On courut au Médecin, croyant que l'enfant avoit rendu tous ſes boyaux. Le Médecin trouva, comme il le penſoit, un *tænia* dont on eût pu emplir un chapeau. Voyez *année* 1747, page 111. *édit. ſuéd.*

Que l'ail ſoit un excellent remede contre ce ver, c'eſt ce que j'ai prouvé dans les Mémoires de notre Académie, *année* 1760, p. 186, &c. Voici le cas.

Une Dame, âgée de vingt ans & mariée, paſſa l'année 1755 dans des douleurs, des pleurs, des angoiſſes preſque continuelles, tombant très-ſouvent en foibleſſe & preſque réduite au déſeſpoir; elle obtint du ſoulagement des eaux de la fontaine du Pouhon (de Spa), quoiqu'elle fut extrêmement émaciée & pâle. Elle en uſa le reſte de l'année, & avec ſoulagement. En 1756 elle retomba malade, & prit de différentes eaux du lieu de ſa réſidence. Il ſortit un bout du *tænia* de l'eſpece qui a des canaux abſorbans: mais les douleurs la reprirent de

tems à autre. En 1760 elle me demanda avis. Je lui conseillai d'avaler tous les matins un ou deux morceaux d'ail, & de se remettre aux eaux de Spa pendant l'été. Elle continua l'ail jusqu'en Juillet qu'elle prit les eaux. Dix jours après l'usage de ce fluide, elle fit une course de quinze milles, se reposa un jour, & continua les eaux tous les jours au matin, quelque peine qu'elle eût à ne les pas rejetter. Chaque soirée elle prit des fraises, qui, le jour suivant, la faisoient aller. Quatre jours après ce petit voyage, elle fut prise de fortes convulsions, de tranchées, avant qu'elle eût achevé la bouteille, & rendit en un peloton le *tænia* entier avec sa petite extrémité. La tête étoit telle que je l'ai décrite plus haut. Je ne pus en appercevoir les quatre trous, faute de microscope. Les jointures de ce ver étoient très-épaissies. Cette Dame acheva la prise de ses eaux, sans ressentir après cela aucune incommodité ni répugnance de la boisson. L'appétit qu'elle avoit perdu lui revint. De sorte que quatorze jours s'étoient à peine passés qu'elle reprit des couleurs & de l'embonpoint.

J'ai donc lieu de croire qu'elle n'aura plus de récidive d'affection vermineuse, & qu'elle jouira d'une bonne santé. Dès que ce ver eut été rejetté, je le mis dans de l'eau tiede ; il n'y eût que la petite extrémité qui s'y remua, & environ un quart d'aune au milieu. Dans de l'eau chaude, ces parties ramperent ; mais le reste étoit mort. Ensuite j'y versai de l'eau froide, & ce qui vivoit perdit tout mouvement, &c.

Je conclus de-là que la plus grande partie en étoit morte, & un autre cas ſemblable me perſuade que ce fut l'ail qui en avoit ôté la vie. L'ail ne doit donc qu'être continué long-tems pour exterminer le *tænia*. Cette Dame en avoit pris pendant ſix mois, & ſeize aunes du ver en étoient mortes : peut-être que le reſte ſeroit auſſi mort, ſi elle n'eût pris que ce vermifuge plus long tems dans le cas où le ver ne ſeroit pas ſorti, quelque vivace qu'on ſuppoſe la petite extrémité. La ſecouſſe du voyage l'a probablement forcé de ſe ramaſſer en un peloton. Or, il fait moins de mal alors que quand il eſt étendu dans toute ſa longueur ; & l'on peut le chaſſer plus aiſément, parce qu'il n'eſt pas attaché en tant de points. Il étoit d'autant plus aiſé de l'expulſer, qu'il étoit mort en grande partie. Les fraiſes ont l'avantage de ſervir de purgatif avant midi, lorſqu'on les prend le ſoir pendant l'uſage des eaux minérales. Quelquefois même elles font aller ſi fort, qu'il en réſulte des tranchées, qu'on appaiſe alors avec de l'eau-de-vie, où l'on a mis infuſer de la canelle. Les fraiſes ont ſuppléé ici au purgatif, & la froideur de l'eau a affoibli le reſte vivant de l'inſecte, qui n'a pu s'accrocher davantage.

La teinture de rhubarbe dont j'ai ſi ſouvent fait mention, ſe prépare ainſi :

℥ Rhubarbe d'Alexandrie, *deux onces.*
Raiſins ſecs, *une once.*
Ecorce de citron, *demi-once.*
Régliſſe, *même doſe.*

Cardam. minor. *deux drachmes.*
Vin de Portugal, *deux livres.*

Mêlez. Faites digérer pendant deux jours; paſſez, exprimez, ajoutez

Extrait d'aunée, *demi-once.*
Sucre fin, *trois onces.*

C'eſt du Docteur Darélius que je prends cette excellente formule. Quand on s'en ſert contre les vers, on prend *deux livres* de bon hydromel au lieu de vin de Portugal. On fait digérer pendant quatre jours; on paſſe & l'on ajoute

Extrait de tanaiſie, *deux onces,*

au lieu d'aunée. C'eſt la même quantité de ſucre.

CHAPITRE XXIII.

Du Rachitis ou *Noueure des Enfans.*

DE toutes (*a*) les maladies qui affligent l'humanité, il n'en eſt pas de plus à craindre pour

(*a*) L'Auteur, extrêmement intéreſſant dans le Chapitre des vers, n'a preſque rien dit que d'après les autres ſur le rachitis. Il y ſuit l'opinion commune. Je rapporte tout ce qu'il en dit, en refondant le Chapitre entier; & je ne balance pas à me déclarer pour une opinion toute différente de la ſienne, ſur la vraie cauſe & les progrès de ce mal. Chacun penſera là-deſſus comme il le jugera à propos. Je crois cependant avoir donné à mon ſentiment toute la probabilité poſſible. M. Murray n'a rien dit en note dans ſa traduction allemande. Comment un auſſi habile homme n'a-t-il pas fait une ſeule réflexion neuve ſur une maladie ſi dangereuſe à l'eſpece humaine? Au moins aurai-je donné lieu de réfléchir; m'inquiétant peu d'une critique auſſi abſurde que celle du jeune homme qui nous a préſenté l'*Analyſe des Oracles de Cos*, de M. Aubry, à la mort de M. Roux. Cette Analyſe n'eſt qu'un tiſſu d'ignorance, de paralogiſmes & d'inepties. Elle ne méritoit pas de réponſe. Les Oracles de Cos, de M. Aubry, devroient être le Breviaire de tous ceux qui paſſent à la pratique de la Médecine. Je n'y vois de trop long que le Diſcours préliminaire. Mais il eſt ſi intéreſſant, qu'on ne peut que gagner à le lire. Le Journal de Médecine eſt, je penſe, à préſent redigé par des gens plus conſéquens, & qui ne s'imaginent pas qu'en ſortant de la Licence, on eſt en état de juger Hyppocrate & ceux qui l'ont médité long-tems, d'après des faits de pratique comparés avec ſes obſervations.

l'eſpece humaine après la vérole. Les malheureux individus qui en ſont attaqués maudiroient ſans doute pere & mere, & le jour qui les a vus naître ou leur nourrice, s'ils ſavoient qu'en général c'eſt d'un ſang impur que cette redoutable maladie a pris ſon origine chez eux. Heureux ceux qu'elle enleve dans leurs tendres années, lorſqu'elle eſt devenue incurable! En effet, ne vaut-il pas mieux mourir, que de montrer toute la vie à quel point la Nature a été dégradée par l'abus des plaiſirs? Tel eſt cependant l'état de la plupart de ceux qui en ſont attaqués. Boſſus, tortus, foibles, ſouvent très-infirmes, hideux, à qui peuvent-ils reprocher la contrefaction totale de leurs corps, qu'aux parens qui les ont engendrés, ou à leurs aïeux? & d'où viendroit cette difformité dans les climats qui ſont entre les extrémités des deux Zones tempérées, ſinon du libertinage? Car je ſuis d'un ſentiment bien différent de ceux qui regardent les maladies vénériennes comme nouvelles; c'eſt-à-dire, comme inconnues en Europe avant les voyages de Colomb. J'en ai trop vu de traces chez les Anciens, pour changer d'opinion, & jamais on ne me perſuadera le contraire. C'eſt donc aux ſuites de ces maladies que j'attribue le rachitis, qui, ſuivant moi, n'eſt qu'une vérole dégénérée ou dénaturée, en paſſant des peres aux enfans & aux générations ſuivantes. De-là je ſoutiens auſſi que le rachitis eſt plus ancien que pluſieurs habiles Ecrivains l'ont prétendu. Les maladies vénériennes ont été autrefois d'un caractere moins malin dans nos climats, avant les voyages de

Colomb, parce que, malgré le libertinage, le virus n'a pas pu s'y exalter autant que chez les Américains; mais ce n'en étoit pas moins un vrai virus vénérien, semblable à celui dont parle B. C. de Juvellina, *mitis, ita ut patiens sospitem se habeat : hinc paulatim corpus distemperatur, — morbus fit incognitus, obscurus, nec à Medico, nec à patiente, pro venereo morbo judicatur, sicque medendo difficillimus.* Astruc admettoit pareillement un dégré insensible de ces maladies, mais qui n'en étoit pas moins tel. Des causes particulieres au climat de l'Amérique, soit dans les vivres, soit dans les lieux où naquit la maladie, soit même la fréquence de l'accouplement & le changement réciproque des hommes & des femmes, ont pu contribuer à y rendre la maladie plus maligne qu'elle ne l'étoit dans ceux qui en avoient été jadis attaqués en Europe ou en Asie; & c'est sans doute de-là que cette maladie a été si terrible dans les Sujets de nos climats, qui en ont été infectés les premiers. L'impression de ce virus, trop exalté, excédoit les forces de leur organisation & la crase de leurs humeurs, sur-tout dans les climats du Nord, où l'on transpire beaucoup moins qu'il est besoin pour résister à cet horrible mal, si on ne le guérit là promptement.

Conséquemment il y a lieu de croire que le rachitis est une maladie plus ancienne. Glisson, qui l'a décrit le premier en homme de l'art, le regardoit comme une maladie nouvelle. Tous les Médecins de son tems ont pensé comme lui, ont parlé comme lui, & notre Auteur,

Van-Swieten, d'autres, ont été du même avis. Mais le nombre des témoins n'a ſouvent fait que multiplier l'erreur. Falloppe s'eſt attribué la découverte des trompes de la matrice ; tous les Médecins, juſqu'à Drélincourt, lui ont fait le même honneur ; s'ils avoient lu Hyppocrate ils y auroient vu ces trompes, & même aſſez perforées pour laiſſer paſſer un crin de cheval dans la matrice. Huit à dix Médecins, long-tems avant Fallope, les avoient également vues. Ce qui prouve la vérité de cet axiome : *O imitatores ſervum pecus !*

Mais voyons mieux la choſe. D'abord, je dis qu'en examinant l'ætiologie que pluſieurs Médecins ont produite pour aſſigner les cauſes de la maladie, ſans même y comprendre de virus vénérien, la maladie a du exiſter de tout tems comme de nos jours, parce que ces cauſes ont toujours exiſté, ſoit dans un endroit ſoit dans un autre. Que le Lecteur jette ici les yeux ſur les n°. 1482=83=84 de Boerhaave & de Van-Swieten, je ſuis ſûr qu'il ſera de mon avis, quant aux conſéquences que j'en tire. Car comme il n'y a point d'effet ſans cauſe, la cauſe n'eſt jamais ſans ſon effet, parce qu'il eſt lié avec elle de toute néceſſité phyſique.

Voici donc ce que nous apprend notre Auteur. Les cauſes de cette maladie chez les enfans, ſont, en général, tout ce qui peut amollir les parties ſolides :

1°. Par exemple, être né de pere & de mere foibles, maladifs, ou qui ont fait un abus du thé, du ſucre, de viandes graſſes.

2°. Si les pere & mere vivent dans l'indolence, l'oiſiveté ; *ſur-tout* s'ils ont eu quelques *Maladies vénériennes*, ou qu'il en ſoit réſulté certain épuiſement. Dans ces cas-ci, rarement une mere amene un enfant à terme : plus ſouvent il eſt mort, ou attaqué du rachitis lorſqu'il eſt né.

3°. L'indigence qui prive les pere & mere d'une nourriture convenable. Voilà pourquoi cette maladie a ſur-tout lieu dans les maiſons très-riches ou très-pauvres ; & rarement chez les gens d'un état mitoyen.

4°. Naître de pere & mere très-âgés.

5°. Habiter des lieux bas, humides, marécageux.

6°. Le lait d'une mere ou d'une nourrice trop âgée, ou ſi le lait eſt trop épais ou trop délayé, ou inſuffiſant par la quantité, ou impregné d'un virus vénérien, ſcorbutique, ſcrophuleux, cancéreux ; ou vicié par les effets du chagrin, par une groſſeſſe, par la boiſſon, &c.

7°. Si l'enfant a été continuellement tenu dans une chambre humide ; s'il eſt long-tems & ſouvent reſté dans ſes linges ſales, ou ſur le pot, ou dans les bras de ſa Nourrice, ou ſur ſes genoux.

8° S'il a ſouvent pris des ſubſtances douces, ſucrées, de la bouillie avec de la farine & du lait, des fruits, de la bierre pendant la nuit, ſur-tout étant aigrie. Tout cela empêche la tranſpiration néceſſaire, augmente les ſéroſités, produit des acides, rend le corps mat & indolent.

9°. Répercurter une galle avec des topiques

quelconques. Laiſſer un enfant trainer long-tems une fievre, une coqueluche, ſans ſonger à le guérir. Plus il ſe réunit de ces cauſes dans un enfant ou dans les pere & mere, plus la maladie eſt déterminée chez lui ; & plus long-tems elles durent, plus auſſi eſt-elle difficile à guérir.

Je demande à préſent ſi preſque toutes ces cauſes n'ont pas été connues des anciens. Ils ont connu le virus cancéreux. Strabon nous donne les ſymptômes du ſcorbut de maniere à ne pas s'y tromper ; le ſucre a été très-connu de Théophraſte, & les Anciens en faiſoient uſage ; au moins connoiſſoient-ils les choſes douçâtres. Les livres hébreux me fourniroient des preuves ſans replique de la vérole, ſi c'étoit ici le lieu de me livrer à des réflexions philologiques ſur la vraie ſignification des termes ; j'en produirois auſſi des exemples des Auteurs latins, quoique Van-Swieten ne les y ait pas vus. Quant aux autres cauſes rapportées par Roſen, elles ſont journalieres. Donc le rachitis a pu exiſter ; donc, dis-je, il a exiſté avant l'époque de Gliſſon ; & la preuve triomphante, c'eſt qu'il y a eu des boſſus, des tortus, des gens contrefaits, tels qu'on en voit de nos jours, à la ſuite de cette maladie, ſelon Gliſſon, lorſque les Sujets ont le bonheur de n'en pas périr juſqu'à l'âge de vingt ans, mais en ont été mal guéris au terme de l'âge de cinq ans, ſelon le même. J'en ai vu périr un âgé de dix-ſept ans il y a trois ans, & dont la maladie ne s'étoit manifeſtée que l'année précédente, par des douleurs dans les os, ſur-tout aux omoplates

& à l'épine du dos : bientôt ſurvint le gonflement & la plus grande dimenſion des os, *le ſpina ventoſa*, la ſuppreſſion de tout mouvement & la mort.

En vain objecte-t-on que les Anciens n'en ont pas parlé. Je dirois qu'Hyppocrate ne nous a donné les ſymptômes que d'un très-petit nombre de maladies dans les écrits qu'il nous a laiſſés ; & ces écrits ſe réduiſent à quatre ou cinq Ouvrages : car les autres qui forment le corps des Traités qu'on lui attribue, ne ſont ni de lui, ni de ſon école. Enſuite avons-nous tout ce que les Anciens ont écrit ? Le rachitis a été confondu chez eux comme chez nos Modernes, & même par pluſieurs Médecins de nos jours, avec la (*a*) cachéxie. D'ailleurs cette maladie produite alors par un virus beaucoup moins violent que celui qui s'eſt répandu depuis la découverte de l'Amérique, n'a probablement pas été accompagnée de ſymptômes auſſi graves que ceux qu'on a vus depuis la propagation de la vérole américaine en Europe.

Mais je ne puis concevoir l'aveuglement de ceux qui n'ont pas reconnu la maladie au détail que préſente le paſſage d'une lettre de Jean-Baptiſte Théodoſe, ſur lequel Van-Swieten s'eſt fait une ſinguliere illuſion : » L'enfant eſt

(*a*) Ces deux maladies ſont eſſentiellement différentes. Mais je crois très-fort que le *ſpina ventoſa*, le rachitis, ne ſont que deux eſpeces d'un même genre. Je remarque même qu'on a donné, pendant quelque tems, le nom de *ſpina ventoſa* au rachitis, avant que Gliſſon publiât ſes Obſervations.

» d'un tempérament qui incline au froid & » à l'humide, ce qui lui donne une couleur » pâle; de ſorte qu'il paroît tendre à la ca- » chéxie, & qu'il s'engendre chez lui beaucoup » de crudités. Sa maladie eſt un affoibliſſement » de la faculté motrice, de maniere qu'âgé » de dix-ſept mois, il ne peut abſolument ſe » mouvoir, ni ſe tenir de bout; & ſi ſa Nour- » rice le prend dans ſes bras, il n'eſt pas en » état de ſoutenir ſa tête. Mais le ſymptôme » le plus fâcheux, c'eſt que trois vertebres à » la région des fauſſes côtes ſe ſont dejetées » en dehors : c'eſt une eſpece de gibboſité, & » les côtes ſe courbent même comme un arc » tendu ». (C'eſt-à-dire, très-tendu, comme lorſqu'on décoche la fléche ; autrement l'Ecrivain ne diroit rien.

Que conclut Van-Swieten de ce paſſage ? Il n'y a pas, dit-il, de mention que le ventre eût été enflé, que les os fuſſent groſſis aux jointures. Mais la maladie étoit-elle à ſon dernier période ? d'ailleurs, tous les Sujets rachitiques ont-ils le ventre gonflé ? Je (*a*) le nie.

Van-Swieten ajoute : » Les côtes ſe courbent » ici comme un arc, tandis que dans le rachitis, » le thorax eſt déprimé ſur les côtés, & le » ſternum s'éleve en pointe ». Cette réflexion

(*a*) Il eſt aiſé de voir que Van-Swieten s'eſt encore fait illuſion en citant Héiſter, qui n'avoit pas parlé du gonflement du ventre. Héiſter, quoique jeune, n'auroit pas manqué d'obſerver la cauſe de ce phénomene, ſi elle avoit exiſté dans les Sujets rachitiques qu'il ouvroit.

eſt pitoyable. Qu'on examine le corps de dix rachitiques, je ſuis ſûr qu'on en trouvera huit dans la poſition de celui de cet enfant. De cinq ſquelettes d'enfans rachitiques que j'ai vus en ma vie, il n'y en avoit pas un dont quelques côtes ne fuſſent extrêmement courbées du côté que les côtes oppoſées les avoient déjetées; de-là vient juſtement la conformation irréguliere de la charpente oſſeuſe, qui tantôt promine en dehors, tantôt ſe renfonce ſur le derriere, tantôt ſe porte ſur l'un ou l'autre côté. Or, cet exemple eſt antérieur à l'année 1514, tandis que le rachitis de Gliſſon ne s'eſt manifeſté qu'environ vers 1612 & 1620, ſelon Roſen; donc cette maladie étoit connue cent ans avant qu'elle fût remarquée en Angleterre. Boot avoit-il tort d'avancer que c'étoit une maladie commune à d'autres Contrées qu'à l'Angleterre & l'Irlande. Comme il ne nomme point la France, Van-Swieten conclut qu'elle n'y étoit pas connue; cette Logique n'eſt pas exacte. Mais que nous importe? ſi on l'a remarquée en Italie: c'eſt ainſi qu'il a demandé la preuve qu'il avoit ſous les yeux. Je vois que le ſavant M. Lorry n'a pas été non plus du ſentiment de Gliſſon ſur la nouveauté de cette maladie. *Cui (Gliſſonio) tamen contradicere forſan licitum foret, ſi de eo tractandi morbo nobis incumberet Provinciâ?* De morb. cut.

Mais doit-on déduire ce vice d'un virus vénérien ſans exception, de ſorte que de tous les tems le rachitis en ait été une conſéquence éloignée? Pour moi, je ne balance pas à prendre le parti de l'affirmative. M. Lorry, qui ne

penſe pas tout-à-fait de même, s'énonce ainſi : » Quoique ce ſoit *peut-être* parler trop (*a*) » généralement, que de toujours déduire cette » maladie d'un vice vénérien, cependant il n'y » a point d'homme un peu inſtruit ſur cette » matiere, qui ne convienne que ceux qui ont » été infectés d'un vice vénérien, ont la plu- » part du tems des enfans rachitiques : ces » enfans ſont ſi impregnés d'un mucus acide » & abondant, que le ſuc oſſeux ne peut ja- » mais parvenir chez eux à une conſiſtance » ſolide & comme calcaire : au contraire, il » n'acquiert qu'une texture mollaſſe & ſélé- » nitique. De-là vient que les os augmentés » en volume ſont privés de toute force, pro- » minent de toute part, & ne forment que des » appuis trop foibles pour ſoutenir le corps ; » ce qui eſt cauſe de la figure informe qu'ils » prennent ». On ſent auſſi dans les expreſſions de Boerhaave, qu'il n'a pas non plus oſé dire ſon ſentiment au net. Mais il en regarde le virus vénérien comme la principale cauſe, *imprimis labi venereæ*. Je ne nie pas le concours des autres cauſes. Je conviendrai qu'un enfant, en ſe caſſant la jambe, a pu devenir rachitique, comme le dit très-ſenſément M. Lorry. Mais l'inflammation, la foibleſſe réſultante de l'*accident*, ou toute autre circonſtance, n'a-t-elle pas pu déterminer la cauſe préexiſtente à

(*a*) Cette habile Obſervateur ne ſe ſert que du mot *forte*, *peut-être*, pour ſuppoſer des exceptions à mon opinion. Roſen même ſemble la favoriſer plus bas.

l'actualité? c'eſt ce que ſemble inſinuer Van-Swieten: » Il eſt peut-être vrai que ce vice » des parens a pu donner aux enfans une » diſpoſition à cette maladie, qu'ils auroient » pu vaincre avec une conſtitution plus ro- » buſte ». L'exemple (*a*) de M. Lorry eſt bien dans ce cas-ci; & l'on peut ainſi rendre raiſon du concours de toutes les autres cauſes qui ne font que déterminer le développement du virus rachitique, ou vénérien dégénéré. Van-Swieten objecte que pluſieurs enfans ſont devenus rachitiques, ſans qu'on ait pu remarquer le moindre indice de virus vénérien dans leur pere ou leur mere. J'ai déjà prévenu l'objection plus haut, en citant B. C. de Juvellina & Aſtruc, & l'on en verra ci-après la foibleſſe au Chapitre des maladies vénériennes. On ajoute aux cauſes rapportées ci-devant, *les fleurs blanches:* j'en conviens auſſi. Et l'enfant mort, âgé de dix-ſept ans, dont je viens de parler, étoit dans ce cas-là. Ce fut moi qui oſai interroger la mere en particulier ſur cet article: l'habile M. Moreau, qui y étoit avec moi, n'y avoit pas ſongé. Ainſi Storck, cité par Van-Swieten, avoit raiſon de dire qu'après les fleurs blanches, *tandem ſubſequitur peſſima*

(*a*) Je me ſuis trouvé, la ſemaine derniere, dans une voiture publique, avec un enfant à qui pareille choſe eſt arrivée; & la ſœur aînée, quoique fort droite, faiſoit encore voir, à l'âge de ſept ans, par la groſſeur de ſes veines, les marques du rachitis dont elle avoit été affectée dans l'enfance.

rachitis

rachitis quæ rarò huc usque sanari potuit. « Enfin, » ces enfans, conçus dans une mere sujette » à ces fleurs blanches acrimonieuses, sont » attaqués d'un rachitis très-malin, & qu'on » n'a encore guéri que très-rarement jusqu'ici ». Ce fut aussi ce qui me fit aussitôt prononcer que l'enfant n'en reviendroit pas, sous quelque forme qu'on lui donnât le mercure. M. Moreau l'avoit ordonné en syrop; mais il étoit trop tard. Sans dire tout à fait la pensée, il avoit bien vu le remede, & moi je ne voulus rien ordonner en disant la mienne. L'enfant fut remis entre les mains d'un bourreau, autorisé à tromper le Peuple par le crédit de quelques Grands; il ne tarda pas à l'achever. Mais je sais que le pere & la mere ne se sont pas gênés sur les plaisirs: ainsi je regardois ces fleurs blanches comme une suite d'une acrimonie vénérienne. Les sœurs du jeune homme en sont pareillement attaquées dès leur premiere jeunesse. On sait que les filles ont quelquefois apporté cette maladie en naissant. Depuis que les maux vénériens se sont répandus avec les plus cruels symptômes, rien de si commun que les fleurs blanches chez les femmes, & rarement elles en guérissent aujourd'hui. Cette incommodité fait des ravages énormes, de nos jours sur-tout, dans les villes: c'est encore une autre cause de la difformité de tant d'enfans contrefaits; c'est-à-dire, du rachitis. Les Médecins ne font pas assez d'attention à cette dégénération de l'espece humaine. Boerhaave avoit donc raison de supposer, dans la cause du rachitis, un virus vénérien,

latente fortè *leni labe venereâ permixta*, §. 1488. Si le reſpect que je dois à d'honnêtes gens me permettoit de produire les noms de celles que j'ai guéries l'année derniere des fleurs blanches opiniâtres, je prouverois, ſans craindre le ſoupçon de mauvaiſe foi, que la mere & deux filles, attaquées de fleurs blanches, rebelles à tout remede, ont été guéries par l'uſage du mercure & les décoctions de ſalſepareille. La plus jeune des deux filles, âgée actuellement de vingt-un ans, en a encore quelque léger reſſentiment de tems à autre. Elle n'a pas eu le courage de ſuivre la cure ſans interruption: mais ſon état actuel prouve qu'elle eût été guérie entiérement ſi elle l'eût voulu. Pluſieurs enfans ont été guéris du rachitis par l'uſage des mercuriaux, ſoit intérieurement, ſoit extérieurement: c'eſt au moins une préſomption favorable (*a*) à mon opinion. Van-Swieten raiſonne certainement très-mal, lorſqu'il prétend qu'on ne peut déduire le rachitis d'un virus vénérien, parce que le rachitis ne s'eſt manifeſté en Angleterre qu'un ſiecle après la vérole de Naples ou d'Eſpagne. Son objection ſeroit ſenſée, s'il eût été vrai que l'époque du rachitis eût été antérieure à celle de la vérole. Mais celle-ci l'a précédée; donc on en peut déduire

(*a*) Je ne prétends pas que le mercure ſoit l'unique remede du rachitis: il n'eſt pas toujours le vrai ſpécifique contre le virus vénérien. Quelque avantageux qu'il ſoit dans la cure des maladies cutanées, M. Lorry remarque très-bien qu'il y eſt aſſez ſouvent ſans effet; j'oſerois même dire dangereux.

le rachitis de Gliſſon, qui parut, non un ſiecle, comme dit Van-Swieten, mais près d'un ſiecle & demi après la vérole américaine. Ainſi, l'eſpece humaine avoit eu le tems de ſentir partout l'impreſſion de ce terrible virus. L'époque de la vérole, ſelon B. C. de Juvellina, eſt de 1483, ce qui ſeroit antérieur de dix ans au premier retour de Colomb. Il y auroit peut-être là un 8 pour un 9; ou la vérole moderne a été connue en Italie avant cette fameuſe expédition de l'Argonaute Italien. Mais je ſuis du parti de ceux qui regardent le virus vénérien comme très-ancien dans notre Continent, quoique d'un caractere moins malin; & je dis que le rachitis eſt *une maladie de ſon genre particulier, réſultante d'un virus vénérien dégénéré;* mais plus ou moins dangereuſe, ſelon le concours des cauſes qui la déterminent. Ainſi, j'exclus tout autre miaſme, virus, affection, maladie, comme cauſe primitive du rachitis.

Je conclus auſſi de-là que le rachitis eſt inné, au moins, quant au principe du mal; ou qu'il vient immédiatement du lait de la Nourrice qu'on donne à l'enfant, ſi les pere & mere ne tiennent aucun virus éloigné de leurs aïeux. Que le virus, dans le premier cas, puiſſe être inné, cela eſt hors de doute. N'aurions-nous qu'un ſeul exemple, il ſuffiroit pour nous le prouver. Or, Gliſſon fait mention d'un enfant né rachitique, de maniere à ne pas s'y méprendre. Notre Auteur & d'autres ont donc eu tort de prétendre que les enfans ne naiſſoient pas avec la maladie; pour moi, je penſe que ceux qui en ſont incommodés

l'ont apportée avec eux. Si le virus en étoit peu actif, les progrès du mal ont été très-lents, insensibles pendant quelque tems; & c'est sur-tout à la dentition que le mal s'est manifesté. La cruelle révolution qui se fait alors dans le corps d'un enfant, développe le germe caché du mal; & l'on voit, avec étonnement, un enfant très-sain en apparence, devenir tout contrefait. Cependant un œil attentif est rarement abusé sur ce phénomene. Ces enfans sont toujours plus intraitables, ou de plus mauvaise humeur que les autres. J'en ai vu d'autres si taciturnes, qu'en quelque place qu'on les mît, cela leur étoit très-indifférent; ils y restoient sans jetter un cri, sans même regarder à peine leur mere ou leur Nourrice. Tels sont les premiers signes de cette terrible maladie imminente, qui tantôt se manifeste avec les symptômes que je rapporterai ci-après, tantôt sous la forme d'un virus scrophuleux à l'âge de trois ou quatre ans; quelquefois plutôt ou plus tard.

Le virus scrophuleux, quoique très-malin de sa nature, est souvent plus traitable que le rachitique, proprement dit, lorsque celui-là s'est manifesté par la seule tumeur des glandes quelconques. Mais si à la tumeur des glandes il est survenu quelque exostose, ou même des ulceres avec carie, comme je l'ai vu; alors il n'y a presque plus de remede, ou il faut traiter le mal comme un virus rachitique; encore n'a-t-on guere lieu d'espérer de succès. Mais j'ai vu, rue Aubry-le-Boucher, il y a environ deux ans, près de Saint-Josse, un Passementier

entaché des deux virus en même tems. Dans sa jeunesse, il avoit été attaqué du rachitis ; la nature avoit enfin pris le dessus, & il s'en étoit tiré, quoique tout contrefait de la tête aux pieds. Il se maria avec une femme qui avoit perdu deux doigts à la suite des effets d'un virus scrophuleux, dont elle se croyoit bien guérie. Le germe scrophuleux, compliqué avec le virus rachitique étouffé en apparence dans l'homme, ne tarda pas à se manifester chez lui avec tous ses symptômes. Il lui survint des exostoses au dos, à la poitrine, aux clavicules, au cou, à la mâchoire : la carie suivit promptement. Je fus appellé à cet état : j'appris qu'il avoit usé de nombre de médicamens de Charlatans, sans succès. Je parvins à rendre le pus moins caustique, à cicatriser enfin les plaies, excepté une seule au côté droit. Je n'avois osé établir un cautere par précaution, de peur d'établir en même tems un ulcere, avec un écoulement aussi acrimonieux. Le malade tomba en paralysie ; ce que je craignois très-fort. Je le tirai cependant de là. Il monta même & descendit deux étages. La faim le prit : il se refusa à mes avis, & mourut d'une indigestion. Mais se seroit-il guéri entiérement de ses ulceres ? Non. J'en avois dit mon sentiment à la famille. La paralysie est une preuve que le virus avoit déja attaqué le principe vital & les nerfs. Le Lecteur me passera cette digression : elle donnera lieu aux Observateurs de réfléchir sur la nature de ces deux virus, en faisant voir combien l'on a peu de raison de se persuader que les virus rachitique & scrophuleux peuvent

s'éteindre (*a*) entiérement dans ces Sujets malheureux. Leur haleine très-ſouvent fétide, même dans leur meilleure ſanté, décele le principe du mal juſqu'à leur mort. Quelle ſera donc la craſe des humeurs de leurs enfans, s'ils en ont?

Voyons, d'après notre Auteur, les ſymptômes du rachitis. Les Sujets, en général, ont, avant la maladie déterminée, les os gros aux articulations, la peau lâche, le ventre prominent ſur-tout à droite, le viſage plein, pâle, bouffi, le corps maigre. Dès que la maladie paſſe à ſon état déterminé; le coronal commence à prominer ſenſiblement; les os du crâne quittent leurs futures; la peau ſe ride, s'épaiſſit, ſur-tout aux articulations des mains. Les dents jauniſſent, noirciſſent, tombent l'une après l'autre. Les nouvelles ne les remplacent qu'avec lenteur, pour tomber bientôt, ſi l'on ne guérit promptement le malade. La poitrine eſt comme renfoncée aux côtés, le ſternum s'éleve, & la charpente monte quelquefois plus haut d'un côté que de l'autre, ou ſe jette toute d'un côté. Les côtes s'élargiſſent; il s'y forme des nœuds, ſur-tout à la rencontre des cartilages, qui joignent le ſternum. Les clavicules ſe courbent conſidérablement, de même que la colonne épiniere qui fléchit en divers ſens. Quelques os s'applatiſſent, ſe courbent, tels

(*a*) Aſtruc remarque que le virus vénérien, qu'on ne ſoupçonnoit plus, s'eſt quelquefois remontré avec toute ſa fureur, par une occaſion capable de le remettre en action.

que le fémur, le tibia, les deux os de l'avant-bras. Ceux du baſſin ſe renfoncent, ſe dévoient, en retréciſſent la capacité. D'autres ne prennent pas leur accroiſſement naturel ; & ce qui arrive quelquefois, ils ſe ramolliſſent, & perdent la conſiſtance oſſeuſe naturelle. De-là vient ce raccourciſſement ſenſible qu'on a remarqué à quelques enfans. Souvent auſſi les os s'éminciſſent, ou ne ſont qu'une eſpece de cartilage très foible & très-caſſant. D'où vient que certains enfans, en qui l'on ne ſoupçonne pas le virus, ſe caſſent la cuiſſe, la jambe, à la moindre chûte ; ce qui eſt rare, en général, aux autres enfans (*a*) ſains. Ou bien les os ſont ſouples en un endroit, friables en un autre.

Les muſcles s'affoibliſſent peu à peu, au point que le malade n'eſt plus en état de quitter le lit, ni même de bouger. Il eſt continuellement dévoré par une petite fievre hectique, ſur-tout la nuit, & qui acheve d'abſorber le peu de graiſſe qui reſte à la peau. Quelques Sujets ont un râlement, une toux humide, & avalent les flegmes qu'ils expectorent : d'autres n'ont qu'une toux ſéche, comme on l'a remarqué à l'enfant de Thomas Moore, au commencement de ſa maladie. A cela ſurvient une difficulté de reſpirer, qui s'augmente au point que les

(*a*) Cette facilité avec laquelle quelques enfans ſe caſſent un bras ou une jambe, m'a toujours fait ſoupçonner le virus rachitique, depuis que j'ai réfléchi ſur cette maladie. Auſſi ne tarde-t-elle pas à ſe déclarer après ces accidens, s'ils en ſont entachés ; mais ce n'eſt pas l'accident ni ſes ſuites qui la produiſent.

malades ſont près d'être ſuffoqués, ſi on ne les aſſeoit dans le lit. Quelquefois ils ſe bouffiſſent tout-à-coup comme s'il étoit entré de l'air entre cuir & chair. La ſueur ſort par gouttes, ou les yeux coulent, & le viſage déſenfle. Enfin, viennent les convulſions, la paralyſie, qui terminent cet état déplorable. *Il eſt remarquable que le corps de ces Sujets ne ſe refroidit pas promptement, ni ne ſe roidit après la mort.*

Cette obſervation, que notre Auteur fait après pluſieurs Médecins, n'eſt accompagnée chez lui, ni chez d'autres, d'aucune réflexion. Je crois devoir m'y arrêter un inſtant. L'habile Docteur Lorry remarque que ces Sujets ſont comme gorgés d'un *mucus acide*, qui empêche leurs os de prendre une ferme conſiſtance, &c. Si l'on pouvoit conclure des opérations de l'art à ce qui ſe paſſe dans le corps pendant cette maladie, il eſt très-ſûr que M. Lorry auroit mieux vu que Boerhaave, qui rapportoit la maladie à une cacochymie *inerte*, *froide*, *vapide*, par laquelle on ne peut pas expliquer le rammolliſſement des os, au moins lorſque le rachitis ne ſe manifeſte que vers l'âge de ſeize à dix-ſept ans. Mais ce mucus acide, qui eſt vraiment la cauſe efficiente de tous les ravages, exiſte-t-il toujours comme tel, lorſque la maladie eſt à ſon dernier période? Je ne le crois pas; & ſans doute M. Lorry ne le prétend pas non plus. La chymie nous démontre que tous les corps fermenteſcibles tendent ſpontanément de la fermentation acide à la fermentation putride ou alkaline, & qu'elles ne parviennent jamais à cette derniere ſans un degré ſi

foible qu'on le voudra ſuppoſer, de fermentation acide. Les ſubſtances animales, les bouillons de viande, par exemple, nous le prouvent, de même que les plantes qu'on appelle improprement *alkalines*. Faiſons l'application de ce principe : l'acide, qui détruit le corps des rachitiques, agiſſant ſur & dans un corps animal, reſte long-tems, ſi on le veut, dans cet état d'acidité acrimonieuſe qui lui eſt particuliere ; mais il doit enfin s'alkaliſer inſenſiblement, & les effets le prouvent. Le ſang de ces Sujets n'eſt plus, ſur la fin, qu'un magma putrilagineux. Leur haleine fétide vers les approches de la mort, décele leur entiere dépravation, cauſée par une fermentation alcaline interne, qui doit même ſe continuer après la mort ; tems où elle parvient enfin au dernier dégré de la putréfaction. Voilà pourquoi ces corps ſont long-temps chauds après le décès, & ne ſe roidiſſent pas comme les autres. On peut remarquer le même phénomene dans ceux qui meurent de la peſte. Cela nous montre en même tems à quel dégré de la maladie l'on peut adminiſtrer tel remede, qui n'y convient plus dans un autre. Les alkalis qu'ordonne notre Auteur ci-après, ſeroient donc utiles au commencement ; le mercure a donc auſſi pu réuſſir à ce période, comme pluſieurs Médecins s'en ſont ſervi, & Gliſſon n'a pas non plus eu tort de dire que le mercure avoit fait périr quelques-uns de ces malades. On l'avoit ſans doute donné ſans faire cette diſtinction, tandis que Buchner a guéri des rachitiques en joignant le mercure à ſes autres moyens curatifs. Les alkalis vers la

fin seroient devenus très-préjudiciables. Je vois qu'il en est de même de la vérole. Si la maladie n'est que commençante, le mercure seul, sans y joindre d'acides, est le vrai spécifique; si on l'administre sans y joindre les acides, lorsque le virus a fait de grands ravages, surtout à un Sujet dont le sang est d'une foible texture, ou tendant au scorbut, il doit causer bien du mal, & laisser les tristes reliquats qu'on remarque après son usage dans des mains imprudentes.

Je puis proposer actuellement cette question. Le rachitis est-il contagieux? En admettant une distinction, je crois qu'on peut la résoudre. Non, il ne l'est peut-être pas, si la maladie n'est qu'un virus peu exalté; mais je pense qu'elle le seroit aux derniers dégrés qui conduisent à la mort. C'est une vraie putréfaction dont les miasmes ne peuvent être que nuisibles aux corps qui en éprouveroient l'impression. Ainsi Glisson, en un endroit, a conclu trop généralement pour la négative, de ce que les enfans qui avoient couché avec un rachitique, n'avoient pas gagné la maladie. Sans doute que l'état du malade n'étoit pas encore à ce dernier dégré. Glisson lui-même en doute dans un autre endroit, & panche même pour l'affirmative. Pour moi, je pense que si la phthisie en général est contagieuse, on a droit de conclure que le rachitis, qui est une phthisie universelle, capable de résoudre les os, ou de les carier au point où je l'ai vu, doit l'être à plus forte raison. Il faut donc être sur ses gardes vers la fin de ces maladies.

Doit-on admettre la distinction qu'on a faite entre rachitis *parfait* & *imparfait?* Si on prend la distinction dans les termes qu'on la propose, c'est demander si l'on doit distinguer entre une espérance assez probable de la vie & une mort certaine : ce qui n'est pas proposable pour les vues de la Médecine-pratique. En effet, ceux qui ont fait la distinction appellent *rachitis parfait* celui qui a conduit le Sujet aux derniers dégrés du mal. Sans doute il n'y a plus de ressources, & c'est la mort même. La seule distinction qu'on peut établir ici doit se prendre des dégrés auxquels le virus aura été exalté. S'il est encore près de sa source, il cede presque aux mêmes remedes que le virus vénérien, pourvu qu'on en continue long-tems l'usage dans les premieres années de la vie.

S'il a passé à plusieurs générations, c'est un virus d'une nature différente, par rapport aux qualités acrimonieuses qu'il a acquises dans les humeurs des divers Sujets qui en ont été infectés (*a*). Quoique ces Sujets se transmettent de pere en fils à peu près la même difformité externe, je pense que le virus varie de l'un à l'autre, selon leur régime & leur conduite, quoique le même dans son principe. De-là je présume aussi que ce virus, une fois porté dans le sang d'une famille, ne s'y éteint qu'à l'extinction de la race entachée : ce qui ne tarde pas long-tems, heureusement pour l'espece humaine : car ces gens contrefaits, quoique

(*a*) Voilà pourquoi l'on a guéri cette maladie par des remedes tout-à-fait opposés.

très-falaces, ont rarement une nombreuse postérité. Presque tous leurs enfans périssent dans le bas âge, ou un peu plus tard.

Le virus rachitique, parfait dans son caractere, n'est donc (*a*) déterminé que d'une génération à l'autre. Souvent même il reste plusieurs générations sans se développer dans les humeurs des descendans, pour exérer son énergie à la premiere cause occasionnelle. L'expérience prouve que les Sujets qui en ont triomphé passé l'âge de seize ans environ, se soutiennent quelquefois jusqu'à une heureuse vieillesse; mais qu'au moindre excès ils sont exposés à en ressentir les effets. Mais c'est, je pense, se jouer des termes que de demander si le rachitis est imparfait ou parfait, lorsqu'il se manifeste par ses symptômes ordinaires. Il est bien sûr que ces symptômes doivent commencer de l'une ou de l'autre maniere. Qu'en conclure? sinon que le virus déterminé, dans son propre caractere, va détruire infailliblement le Sujet, si l'on n'y prend garde. Mais en est-il moins tel parce qu'il n'a pas encore fait tous ses ravages? Les maux vénériens, dont il dérive, quoi qu'en dise Astruc, peuvent cependant en varier le caractere, selon leur dégré de malignité; & c'est la seule différence intrinseque qui doit s'y

(*a*) Malheureusement on ne connoît le dégré du mal que par ses ravages. *Nec enim huc usque definitum est ad quem gradum possit per varios decrescentium prosapiarum ordines degenerare mutari, alterari, mitescere.* Lorry, *de Morb. cut.* p. 121.

rencontrer. La bonne conduite, un régime, & des exercices bien proportionnés, contribueront à l'adoucir, à le refréner : pour lors, si le Sujet qui en est manifestement entaché dans l'enfance, est conduit prudemment, il n'est pas douteux que l'action musculaire, artérielle, ne consolide un jour les os que le virus avoit lésés, affoiblis, & que le Sujet, quoique contrefait, n'échappe au danger ; car dans ce cas-là, l'acide acrimonieux n'ayant plus cette énergie qui lui est propre, ne peut plus dissoudre la substance terreuse ou calcaire (*a*), qui doit s'incorporer avec le principe mucilagineux pour former les os ; & ils reprennent leur fermeté, au moins en grande partie.

Je ne m'arrêterai pas aux phénomenes que les cadavres des rachitiques ont présenté à différens curieux. Ces phénomenes, uniformes à certain point, ne laissent pas de varier : il n'est

(*a*) Je demanderai en passant pourquoi les os se sont dissous dans l'humeur qu'on tira d'un dépôt goutteux? cette humeur étoit-elle acide, ou tenoit-elle d'un caractere rachitique, ou plutôt ces deux vices sont-ils analogues ? On n'ignore pas que la goutte est souvent la conséquence des maux vénériens, ou au moins d'un peu de licence dans les plaisirs de Cythere. Un Cordonnier de mon voisinage rendit, pendant quelque tems, une terre vraiment osseuse par les urines à la suite de maux vénériens. Dès que le sédiment étoit reposé, il se durcissoit, & faisoit plus d'un tiers des urines. Je fus assez heureux pour le guérir, quoique je n'en espérasse rien. A peine pouvoit-il se soutenir. L'antimoine, les forts mucilagineux, le quinquina en poudre, & un régime farineux, furent mes moyens curatifs.

même pas de Sujet qui ne préſente quelque choſe de particulier. Par exemple, on a obſervé quelquefois du pus dans la poitrine. Un Sujet m'a fait voir un épanchement de ſang, mêlé d'un pus d'une puanteur abominable. Pluſieurs côtes étoient picottés en dedans comme avec un poinçon. L'hydrocéphale eſt très-ſouvent une ſuite de la maladie ; j'ai auſſi remarqué des véſicules aſſez groſſes, remplies d'une ſéroſité mordicante qui me cauſa de la rougeur & une démangeaiſon à un doigt. Des trois ſeuls Sujets que j'ai vu ouvrir dans ma vie, deux ne m'ont pas préſenté le foie du volume dont Gliſſon & d'autres l'ont dit. La ſurface concave ou inférieure en étoit grumeleuſe & livide dans un ; & tous les trois exhaloient une puanteur très-forte.

Voyons quelques réflexions de notre Auteur & ſa méthode curative. Plus il ſe réunit de cauſes (*a*) de cette maladie dans un enfant, plus elle eſt déterminée chez lui ; & plus long-tems elles

(*a*) La ſource des erreurs où l'on eſt tombé par rapport à la vraie cauſe de cette maladie, a été de prendre, comme on le fait à l'égard de preſque toutes les autres maladies, les ſignes de la maladie pour les ſignes de la cauſe, ce qui eſt bien différent. De-là cette multiplicité de cauſes qu'on aſſigne à une affection morbifique. Mais ſi l'effet eſt déterminé par ſa cauſe, on doit auſſi convenir que la cauſe l'eſt par ſon effet. Rarement le concours de pluſieurs cauſes a lieu pour déterminer l'état malade, ſous quelque dénomination que ſe préſente la diſcordance des fonctions naturelles. De trente cauſes poſſibles qu'on aſſigne, je ſoutiens même qu'il n'y en a qu'une vraie ; & c'eſt ſouvent celle qu'on veut ignorer ou qu'on ne peut connoître, parce qu'on perd de vue le ſigne qui lui eſt propre.

durent plus il eſt difficile de la guérir. On peut voir par-là juſqu'à quel dégré on a lieu de la craindre pour lui, & les meſures qu'il faut prendre pour la prévenir à tems. Si, par exemple, un homme ſait qu'il a gardé long-tems une maladie vénérienne, & qu'il n'a pris que des remedes au haſard, ſans ordre & ſans ſuite, & inſuffiſans pour déraciner le virus, & que cet homme vienne à ſe marier avec une femme d'une ſanté débile, & ſi l'enfant qu'il en a eſt confié à une Nourrice ſcorbutique, & qui a un lait trop vieux, il y a lieu, dans ces circonſtances, de préſumer ou que l'enfant ne vivra pas, ou qu'il ſera attaqué du rachitis. Il eſt donc alors de la prudence de donner une bonne Nourrice à cet enfant, & d'écarter toutes les autres cauſes qui donneroient naiſſance à cette maladie. Les Anglois la craignent pour leurs enfans, lorſqu'ils les entendent parler avant de marcher. Mais il faut ſe ſouvenir qu'un enfant apprend à parler d'autant plus vîte, qu'on jaſe ſouvent avec lui, & qu'il marche auſſi de bonne heure, ſi on le porte moins dans les bras, & qu'on le laiſſe ramper & ſe rouler à terre. Plutôt les dents paroiſſent, plus on craint le rachitis. Suppoſons que l'enfant ait pu ſe ſoutenir auparavant & marcher, qu'il ait été gai, ſain, on a cependant lieu de craindre la maladie, ſi à l'éruption des dents, (qu'il y ſoit pris d'éclampſie ou non,) la peau devient flaſque, l'eſtomac eſt météoriſé, & la poitrine promine en avant. C'eſt à quoi il faut prendre garde, depuis le neuvieme mois juſqu'à deux ans.

Le changement qui arrive dans le corps d'un enfant au tems de la dentition, donne lieu à la maladie de se manifester. L'épine ne se courbe ordinairement que lorsque l'enfant commence à marcher. La tête devient proportionnément plus volumineuse que le reste du corps, parce que les sutures deviennent lâches, & que les os se quittent. Alors le poids de la tête & la foiblesse des muscles empêchent de la soutenir. La peau se ride, parce que les chairs s'amollissent & que la graisse se consume. La chair est même pâle par rapport à la dissolution aqueuse du sang. L'élévation du bas-ventre vient de ce que les viscères sont proportionnément trop grands & trop gros, & que l'estomac & les intestins sont remplis de vents.

La respiration courte & gênée vient du peu de liberté qu'ont les poumons dans la poitrine retrécie, soit parce qu'elle s'applatit sur les côtés, soit parce que le trop gros volume des viscères du bas-ventre refoule le diaphragme & s'oppose à l'intromission suffisante de l'air. Mais la principale cause vient du relâchement (*a*) des releveurs des côtes. Enfin, il s'est peut-être amassé de l'eau dans la cavité de la poitrine ou du péricarde. Si l'eau est du côté droit de la poitrine, le malade ne peut se coucher du côté gauche; si elle est dans le péricarde, l'enfant se courbe ordinairement en devant.

La gêne de la poitrine empêche le sang de passer de la tête & du visage aux parties

(*a*) Ceci est une pure chimere.

inférieures.

inférieures. Voilà ce qui rend les veines du cou & de la face si grosses. Le grand appétit vient des sucs acides de l'estomac, & ces acides sont la suite du défaut de bile; & la bile manque, (*a*) parce que la graisse de l'épiploon est épuisée. La présence des acides se manifeste assez par l'haleine aigre (*b*) de ces Sujets. Or, ces acides sont assurément la cause du ramollissement des os.

La bosse vient de la courbure de la colonne épiniere. De là le cou court, & l'enfoncement de la tête sur les épaules. Les bras paroissent plus longs par rapport au raccourcissement de l'épine du dos. Le corps se déjette selon l'obliquité de la courbure de l'épine. Les parties inférieures sont plus contrefaites que les bras, par le poids du corps qu'elles ont à soutenir. Les observations de Valsalva, de Haller, de J. H. Von-Brunn, prouvent assez qu'on ne doit pas déduire la maigreur de ces Sujets, de ce que les nerfs qui partent de la moëlle épiniere, sont comprimés par l'inflexion des vertebres.

Il est facile, en général, de prévenir les suites de cette maladie, lorsqu'elle ne fait que commencer. Mais l'enfant exige un soin particulier, & l'on doit écarter de lui tout ce qui pourroit contribuer aux progrès du mal. Il est, au contraire, presque impossible de lui donner du secours, pour peu qu'on soit négligent ou

(*a*) Ceci est dit un peu légérement.

(*b*) Oui, au commencement de la maladie; car plus tard, l'haleine est très-fétide.

indifférent ſur la propreté de l'appartement ; ſi la ſaiſon eſt pluvieuſe, & ſi l'enfant ne peut être placé dans un endroit bien ſec & bien ſain. Si le mal a déjà fait quelque progrès, la cure devient preſque impraticable Il eſt plus aiſé de guérir ces Sujets lorſqu'ils ſont attaqués (*a*) de la galle. Mais ſi l'enfant ſe donne un coup violent en tombant ou en ſe heurtant, ou s'il ſe caſſe un membre, il y a grand riſque que la maladie n'empire & ne parvienne même à ſon plus haut dégré. La ſeptieme ou la quinzieme année ſont fort critiques pour ces Sujets : car c'eſt à ces deux périodes qu'ils en reviennent, ou que la maladie empire ſans reſſource.

L'été eſt une ſaiſon précieuſe pour eux, ſur-tout ſi la ſaiſon eſt bien ſéche. C'eſt le contraire de l'hiver & de l'automne. Ceux qui gardoient le lit commencent à ſe ſentir de nouvelles forces aux approches de l'été ; ils ſe traînent un peu, & même parviennent à marcher. Ils ont cela de commun avec les vieillards & ceux qui ont eſſuyé une paralyſie. Les ſaignemens de nez leur ſont auſſi nuiſibles que toute autre perte de ſang. Lorſqu'ils expectorent ou crachent du ſang, cela vient rarement de l'ouverture violente de quelque vaiſſeau ; mais des pores exhalans où le ſang trop déiayé s'eſt

(*a*) C'eſt ce qu'avoit dit Gliſſon. *Scabies & puſtulæ in cute purituſve huic morbò ſupervenientes, ad curam ejuſdem multùm conferunt.* Perſonne que je ſache n'a encore eſſayé de communiquer la galle à un enfant rachitique, pour faciliter ſa guériſon. Pourquoi ne pas tenter ce moyen dans des cas critiques ?

porté par quelques ſymptômes de la maladie.

L'enflure, quelquefois ſubite du corps, ne marque point de changement; car un ſeul vomiſſement la fait ſouvent diſparoître pour deux jours. Mais la mort n'eſt pas loin lorſque l'enflure, loin de ſe paſſer, quitte un côté pour reparoître à un autre. Par exemple, du bras ou du pied droit, au bras ou au pied gauche; ſi l'œil, outre cela, pleure du côté de l'enflure, & que la fievre, quoique petite, s'y joigne; ſi le viſage s'abat, ſe ride; ſi les ſelles s'augmentent, ou d'autres ſymptômes ſpaſmodiques deviennent plus grands.

Ces Sujets approchent auſſi du terme de leur triſte exiſtence, lorſqu'il ſe fait chez eux des changemens conſidérables. Si, par exemple, leur ventre ſe reſſerre après avoir été libre auparavant, ſi les urines ne coulent plus librement. Lorſque le viſage ſe contracte ſenſiblement, ils n'ont guere plus que quatorze jours à vivre. Si le viſage s'obſcurcit & que les pieds perdent le ſentiment, ils n'ont plus que trois ou quatre jours de vie. Il en eſt de même ſi l'haleine devient (*a*) très-fétide.

J'ai aſſez de preuves que cette maladie ſe voit parmi nos Payſans Suédois; mais il me ſemble qu'on devroit examiner ſi elle n'a lieu que dans les endroits expoſés au paſſage des Voyageurs, ou près des palais des Grands (*b*), où

(*a*) Souvent elle devient très-fétide avant cette extrémité.

(*b*) Il eſt ſingulier que la plûpart des Médecins ſe

les maux vénériens se glissent le plus communément.

La cure de cette maladie exige assez souvent une année entiere, si les Sujets ne sont pas encore dans un état désespéré. Ce qui ne doit pas étonner si l'on fait attention que c'est pour le moins autant du régime que des médicamens, qu'on doit attendre la guérison. Il est aisé d'affoiblir un corps robuste ; mais très-difficile de relever un corps foible (*a*) & abattu.

Les gens qui ne peuvent beaucoup dépenser pour leurs enfans, se contenteront de deux sortes de médicamens.

Le premier est pour dompter & détruire les acides. On jette donc *une demi-once de potasse* dans *une livre d'eau de fontaine* très-pure, & l'on garde cela dans une (*b*) bouteille. L'enfant en prendra depuis vingt jusqu'à quatre-vingt ; ou cent gouttes, dans un verre d'eau tous les matins, selon l'âge. On interrompt tous les trois ou quatre jours, pour les reprendre ainsi

---

déclarent tacitement pour mon opinion, sans oser l'admettre. Elle n'est cependant pas injurieuse aux peres & meres des enfans, puisqu'ils peuvent tenir ce vice de leurs aïeux, ou de leur nourrice.

(*a*) Hyppocrate disoit, dans le même sens, qu'il étoit plus aisé de vuider que de remplir.

(*b*) Je doute que cela réussît lorsque le mal a fait de grands progrès. C'est risquer de déterminer plutôt les humeurs acrimonieuses à la putréfaction. Aussi Buchner, à ce période, abandonnoit-il les Sujets à leur triste sort, comme des malades sans espoir ; & Van-Swieten a eu mauvaise grace de lui en faire un crime.

alternativement au bout de quatre jours.

Le ſecond diminue auſſi les acides, mais favoriſe particuliérement les digeſtions, donne lieu à la préparation d'un bon chyle, ſoutient l'ouverture des pores, des vaiſſeaux lactés, obvie aux matieres glaireuſes, diſſout les humeurs viſqueuſes, leve les obſtructions des glandes méſentériques, entretient, par une légere irritation, le mouvement vermiculaire des inteſtins & des ſelles.

℞ Savon de Veniſe, *dix grains.*
Fiel de bœuf cuit, *un grain.*
Arum préparé, *cinq grains.*

Mélez; faites huit pillules de deux grains chaque.

On les roule dans de la canelle en poudre, pour en donner quatre à diner & quatre à ſouper; & l'on ſupplée ainſi au défaut de la bile.

On ne riſque rien d'en faire préparer pour trois mois; cela ſe conſerve bien à la cave dans une bouteille de verre, bouchée.

Les Anglois (*a*) font prendre les bains froids à ces enfans, ou leur font tomber de l'eau froide ſur le corps avec un entonnoir. Nous employons auſſi ces deux moyens, quoique plus rarement. Une fille uſa de ces bains pendant trois étés de ſuite contre cette maladie, & fut entiérement guérie. Il ſe fit une cure des plus

(*a*) Voyez la fin de ce Chapitre.

notables à nos eaux minérales de Loka (*a*), par la douche à laquelle on expoſa un enfant rachitique en 1760. Il ne pouvoit ni marcher, ni ſe (*b*) ſoutenir, & en quatorze jours il fut aſſez ſain & aſſez fort pour ſauter, danſer. La froideur du limon contribua ſans doute beaucoup à cette guériſon. Rien ne rend ſi promptement aux muſcles leur force que l'eau froide, ſoit dans les bains, ſoit en douche. Si l'enfant ne pouvoit la ſoutenir, on lui baſſineroit le corps avec une éponge imbibée d'eau froide, tous les jours en allant au lit.

On ne ſauroit preſcrire de régime aux enfans (*c*) des pauvres. On aura cependant ſoin de tenir leur appartement bien net, d'y faire des fumigations avec du bois de genievre ; de ne pas laiſſer ſortir les malades pendant un tems humide : leurs habits, leurs linges, ſeront bien ſecs : ils ne prendront ni lait (*d*) aigre, ni biere vapide ou aigre : on leur frottera pluſieurs fois par jour le corps avec un morceau de

---

(*a*) Voyez, touchant ces bains ſalutaires de Loka, ce qu'en a dit Bergius. *Tal om, &c.* « Diſcours ſur les bains » froids en général, & en particulier ſur ceux de Loka, » 1764 ».

(*b*) La cachexie ſeule, ſans vice rachitique, peut réduire les enfans à cet état.

(*c*) Pourquoi non ? eſt-ce par rapport aux dépenſes ? Mais ils ſont également gênés dans toutes les maladies.

(*d*) Le lait en général ne convient pas ici, par rapport à ſon principe acide. Un os bouilli dans le lait s'y ramollit aſſez promptement. Voyez ci-après.

flanelle, exposé à la fumée de bois de genievre.

On a recommandé *la garence* contre cette maladie Voyez M. *Cosnier*, Quæstio Medica, *an rachitidi rubia tinctorum? Paris.* 1758; & Levret, *Art des Accouchemens*, 1766, p. 277. Comparez les observations du Professeur Bœhmer & l'Encyclopédie, tom. 7. p. 479.

La racine de la (*a*) parelle seroit très-utile dans cette maladie, si on la préparoit comme la *squille.*

Les gens aisés peuvent parvenir plus sûrement & en moins de tems à la guérison.

1°. On jettera une demi-once d'alkali du tartre dans une livre d'eau de fontaine bien pure, qu'on gardera comme la premiere, mentionnée ci-devant. L'enfant en prendra le matin depuis vingt jusqu'à cent gouttes, selon l'âge, dans un verre d'eau, & autant l'après-midi, pendant trois jours : on interrompt pen-

(*a*) *Hydrolapathum.* M. Murray dit que la saveur amere & astringente de cette plante, donne déja une présomtion favorable de ses vertus. Du reste, Zwinger dans son *Théât. Botanic.* donne à cette plante toutes les vertus que les Médecins Suédois lui attribuent. C'est donc injustement que M. Murray reproche aux Allemands de n'en pas parler dans leur matiere médicale. Voyez Zwing, p. 458. *édit. allem.* M. Lewis la regarde la Βρεταννικη de Dioscoride, lib. 4. c. 2. Voyez le *Nouveau Dispensaire* de Lewis. Selon ces deux habiles Ecrivains, il n'est peut-être pas de plante plus convenable pour purifier le sang, & les humeurs des vices qui s'y seroient insinués. Jointe au trefle d'eau verd & non sec, comme on le prescrit, ses effets sont beaucoup plus prompts, sur-tout si l'on ordonne quelque préparation d'antimoine.

dant le même tems, pour les reprendre de même alternativement jusqu'à ce que l'on n'apperçoive plus de signes d'acidité, tels qu'une haleine ou des sueurs aigres.

2°. Si ces gouttes ne procurent pas de selles, ce qui arrive cependant par le mélange de ce sel lixiviel avec les acides, on donnera de l'élixir de rhubarbe mentionné, jusqu'à trois cuillerées, selon l'âge.

3°. A la fin des repas, savoir, du dîner & du souper, on donnera cinq ou six pillules de deux grains.

℞ Offa de Van-Helmont, *neuf grains.*
Fiel de bœuf, desséché, *un grain.*
Arum (*a*) préparé, *même dose.*

Mêlez bien.

On en peut faire préparer pour deux mois. Ces pillules sont très-avantageuses pour suppléer à la bile, par rapport à l'*offa*, qui n'est qu'une huile subtile, & un sel lixiviel très-atténué.

Si l'on observe que les gouttes (n°. 1.) ne doivent pas être réitérées si souvent, on commence à donner à l'enfant tous les jours le quinquina en poudre depuis vingt jusqu'à qua-

(*a*) L'arum ne doit se préparer en poudre qu'à l'instant de s'en servir, autrement il perd bientôt sa vertu, & devient insipide & farineux, dit Lewis: *Dried and kept for some time, it loses much of its acrimony, and becomes at lenght an almost farinaceous substance. Mat. Médic.* Arum.

rante grains, selon l'âge. On l'humecte d'un peu d'eau, pour l'envelopper d'une oublie. J'ai déja dit comment on pouvoit faire prendre cela à ces petits malades. Le sel essentiel de quinquina est aussi utile dans ces circonstances. J'en fis prendre pendant neuf mois dix grains en pillules à un enfant, qui avoit quelques symptômes de cette maladie. Soir & matin, on le frottoit avec un coupon de flanelle, parfumé de l'odeur du mastic sur le feu, & on le rouloit dans la chambre, presque tous les jours, sur un petit charriot. Il se trouva enfin en état d'aller, & ne se ressentit plus de la maladie.

Si le quinquina rebute, on fait boire fréquemment de l'eau (*a*) de *Spa*, (celle du Pouhon) dans le cas où l'on n'en auroit pas, on en prépareroit d'artificielle, à la maniere de Monro. Voyez *Essais & Observations de Médecine de la Société d'Edimbourg*, t. 3. pag. 66. *éd. franç.* Ou bien l'on fera de l'eau de boule. On suspend une *boule de Mars* à un morceau de mousseline qui baigne dans l'eau, & on l'y laisse jusqu'à ce que l'eau ait pris la couleur d'une infusion de thé : on ôte alors la boule qu'on met sécher. L'enfant boit de cela pendant la matinée. Le lendemain on en fait autant.

On auroit donc tous les remedes les plus efficaces, connus, si l'enfant pouvoit prendre les bains froids, ou recevoir l'eau avec un entonnoir, ou en douche, tous les jours au soir.

(*a*) C'est une foible ressource, si on ne la prend sur les lieux.

Il faut joindre à cela un régime convenable. Après avoir pris toutes les précautions mentionnées relativement à l'air, à la sécheresse de l'appartement, des linges, l'enfant sera mis dans une chambre assez espacée, & où il y ait au plus deux ou trois personnes. L'appartement sera modérément chaud. L'enfant doit coucher, non sur de la laine ou de la plume, mais sur la paille. En Hollande & en Angleterre, ils couchent alors sur de la fougere mâle. Les habits seront blancs ou rouges, à moins que l'enfant ne soit attaqué d'épilepsie en voyant une couleur rouge, comme le Docteur Buchner en cite un exemple.

Les alimens seront plus secs que fluides, & l'on ne livrera pas l'enfant à son appétit. Ainsi le thé, l'eau chaude, le bouillon, la bouillie, les décoctions de gruau, le pain tendre, ne lui valent rien; il faut, au contraire, un pain semblable au biscuit de mer, & dont la farine ait bien fermenté. Toutes les substances grasses, les acides, ou ce qui peut le devenir, est préjudiciable. Les choses douçâtres, les fruits, le lait, le petit-lait, les poissons, les ragoûts, le bouilli, ne doivent pas être permis. Toute la boisson doit être un peu d'eau & de vin, où il y ait le moins d'acide, ou de la petite-biere forcée de houblon. Du reste, on permettra un peu de soupe bien dégraissée, des œufs brouillés ou mollets, de la volaille, du veau, de l'agneau; enfin, toute viande légere, bien rôtie, & en ôter la superficie brunie par le feu. On aura soin d'assaisonner les alimens d'un peu d'épices, de canelle, de muscade ou de macis.

On préférera le plus ſouvent les foies rôtis des poiſſons, de veau, de poule, de canard, d'oie, & d'autres volailles engraiſſées. On porte par-là dans les humeurs un principe bilieux qui y manque.

Comme l'Auteur ne propoſe pas tous les moyens curatifs dont pluſieurs habiles Médecins ont fait uſage, & que ſouvent ceux qui traitent les malades dans les Campagnes, ne peuvent pas lire les originaux latins, je vais joindre ici ce que d'autres ont propoſé pour la guériſon de cette maladie.

Il eſt très-probable que c'eſt l'acide du lait qui commence à développer le germe du virus dont le ſang eſt impregné dès la naiſſance. Je ſerois donc aſſez de l'avis de ceux qui ont d'abord employé quelques doux purgatifs & à petites doſes. Je préférerois une infuſion de rhubarbe & de quinquina à tout autre, pour purger de loin en loin, ſur-tout aux approches des tems humides. Si les enfans ſe refuſent à cette boiſſon, on mêle quelques grains de réſine de jalap, avec de la conſerve d'orange, ou de citron, & ils prennent cela volontiers. Mais en général, dans cette maladie, comme dans toute autre, les purgatifs réitérés ſont funeſtes aux enfans. Leurs fibres s'affaiſſent promptement, & ne reprennent leur ton qu'avec beaucoup de peine. Le gros ventre qui ſemble diminuer par l'effet de ces médicamens, redevient bientôt plus gros ou plus dur.

Quoique les enfans ſoutiennent aiſément les effets des vomitifs, lorſqu'on les leur donne proportionnément à leurs forces, il n'eſt guere

à propos de leur en adminiſtrer dans ces maladies, à moins qu'ils ne ſoient indiqués par des ſymptômes particuliers. Les ſeuls purgatifs peuvent remplir toutes les vues. Le vice n'eſt pas ici dans les premieres voies, mais dans le principe même de la vie, dans toutes les humeurs. On a donc plutôt beſoin d'altérans. Je ne vois que quelques mauvaiſes digeſtions qui les indiquent; & c'eſt la pratique la plus abuſive que de prétendre expulſer toute la ſaburre de l'eſtomac & des premieres voies. D'ailleurs, ces Sujets ſont preſque toujours privés de l'humeur bilieuſe qui leur ſeroit ſi néceſſaire.

Devons-nous, dans notre Contrée, preſcrire la biere à ces enfans, comme on le fait dans les pays qui ſe rapprochent du Nord? Je ne le penſe pas. J'ai eu lieu de remarquer en Flandre que le foie de ces grands buveurs de bierre étoit preſque toujours pierreux, ou rempli de concrétions livides, jaunâtres. J'en demandai la cauſe à un habile homme; il me dit que c'étoit l'effet du houblon. La biere, forcée de houblon, telle que la recommande l'Auteur, ne ſeroit donc pas exempte d'inconvéniens. D'ailleurs, cette boiſſon ne nous eſt pas familiere. Van-Swieten a raiſon de préférer le vin, le moins acide qu'il ſoit poſſible, détrempé de ſuffiſante quantité d'eau, ou bien une infuſion de vin & de canelle (de l'hypocras); mais le faltrank fuiſſe en infuſion eſt préférable à toute boiſſon.

On a conſeillé d'expoſer tous les jours les habits de ces enfans devant le feu, & à une

fumigation d'aromates : le conſeil eſt très-ſage. Le maſtic en larmes, l'encens, la colophone, & les herbes odoriférantes, telles que le thym, la lavande, &c. rempliront ces vues ; cela joint aux frictions que recommande l'Auteur & Van-Swieten, produira toujours de bons effets. Van-Swieten remarque qu'il ne faut commencer les frictions qu'avec douceur, & frotter peu de tems chaque fois, pour augmenter enſuite peu à peu & la force & la durée ; cela eſt juſte. Mais la raiſon qu'il donne de ce précepte d'après Celſe, ne paroit pas admiſſible dans le cas de cette maladie. Ces frictions faites avec des aromates ou des ſubſtances pénétrantes, ſont moins dans les vues de faire paſſer plus aiſément une partie des alimens digérés à la peau, que pour porter dans les humeurs un principe balſamique qui ranime, ſoutienne le principe vital, & réſiſte en même tems à l'énergie du vice rachitique. Ainſi la réflexion de Celſe, quoique très-juſte, n'étoit pas applicable dans toute ſon extenſion. Le grand mal de ces enfans, c'eſt qu'en mangeant quelquefois beaucoup, ils ne digerent que très-mal, ou point du tout. L'effet des frictions ne peut donc être uniquement d'attirer à la peau une plus grande quantité de ſubſtance nutritive dans ces cas-ci.

On a auſſi employé les véſicatoires. Comme on a vu qu'ils étoient utiles dans la paralyſie, & que les rachitiques perdent preſque tout mouvement lorſque la maladie a fait de grands progrès, on a conclu que ces topiques produiroient de bons effets. Mais il n'y a même

pas de comparaiſon à faire entre ces deux affections, à moins que la paralyſie ne ſoit l'effet direct & ſubit du rachitis. La paralyſie, priſe dans ſon acception propre & ordinaire, eſt bien différente de la privation du mouvement qui arrive aux rachitiques. Je croirois offenſer le Lecteur, ſi je m'arrêtois à lui expliquer cette différence. Si les véſicatoires ont été avantageux à un rachitique, pris d'une fievre continue & maligne, ce n'a été que comme un ſtimulant qui a ouvert en même tems un égoût à la Nature, pour ſe débarraſſer du virus dont la fievre avoit heureuſement fait le départ. Il arrive quelquefois la même choſe dans les maladies peſtilentielles. Le principe délétere, irréductible par la force de notre organiſation, (comme le dit Fernel, après Hyppocrate,) eſt alors expulſé à l'un ou l'autre endroit de la circonférence, par l'heureux effort d'une organiſation puiſſante, & le Sujet traité avec ſoin ſe guérit du dépôt qu'a fait la Nature, s'il n'eſt pas jetté ſur une partie trop foible pour en ſoutenir l'impreſſion. Mais conclure de-là que les véſicatoires ſeront avantageux aux rachitiques, c'eſt un abus extrême. Peut-être ne ſeroient-ils pas mal placés lorſqu'on apperçoit les premiers ſymptômes du mal, & avant que le Sujet ſoit affoibli : autrement ce topique portera dans les humeurs un principe acrimonieux, dont il ne réſultera qu'une plus grande activité dans le virus, qui dévore & conſume toute la ſubſtance du Sujet. Gliſſon, qui en avoit fait uſage, décide auſſi pour la négative, à moins que quelque maladie aiguë, compliquée, ne l'exige.

Le cautere a eu ſes avantages en pluſieurs cas ; cependant Gliſſon conſeille de n'y avoir recours que lorſqu'il n'y a plus d'autres moyens à tenter pour dompter l'énergie du virus rachitique. Mais dans les cas où il a réuſſi, n'a-t-on pas pris une cachexie pour un commencement de rachitis. Jamais Gliſſon ni d'autres ne me perſuaderont que le rachitis ait été guéri par ce moyen, preſque ſeul, *ferè ſolo* ; & je ne veux que cette aſſertion pour préſumer qu'on s'eſt trompé. Encore une fois, lorſqu'on voit ſix freres (*a*) & ſœurs rachitiques, nés cependant de pere & mere qui ne ſe ſoupçonnoient aucun vice, on a lieu de croire que le virus de l'un ou de l'autre s'eſt développé par la co-alition des deux ſangs, & de conclure auſſi qu'il eſt dans le principe même de la vie des enfans ; que conſéquemment l'égoût du cautere (*b*) n'en diminuera que la quantité, loin d'en affoiblir & changer la qualité intrinſeque. Ainſi, le cautere ne ſeroit qu'un adminicule, dont les effets devroient être ſoutenus par d'autres moyens curatifs très-énergiques. Van-Swieten dit qu'il n'y a jamais eu recours, quoiqu'il ait guéri pluſieurs rachitiques.

(*a*) On a vu huit freres & ſœurs très-ſains, nourris par une même mere, & le neuvieme devenir rachitique, ayant été allaité par une Nourrice étrangere : donc il tenoit le virus d'elle.

(*b*) Si l'on diſoit que dans ces cas-là il eſt ſurvenu une fievre conſidérable, une éruption cutanée, je croirois la choſe poſſible ; mais on n'en dit rien.

D'ailleurs, pourquoi établit-on un cautere? pour empêcher un vice accidentel de se jetter sur l'une ou l'autre partie noble. Il sera utile pour sauver un Sujet d'une pulmonie accidentelle; mais si le Sujet est né de pere ou de mere, sur-tout phthisique, le cautere ne le sauvera pas, parce que ce vice est inné. Il en est de même du rachitis. En procurant un égoût au virus, on prive en même tems les Sujets d'une partie de la lymphe nutritive, dont ils ne sont déja que trop dépourvus par le vice interne qui la dévore.

Insita nam miseros pestis depascitur artus.

Quant aux médicamens dont on a tiré le plus d'utilité, j'ai déja parlé des mercuriaux & de l'antimoine. Boyle, & d'autres depuis lui, se sont beaucoup loués de son *ens veneris*, qui n'est qu'un mixte composé de parties ferrugineuses, les plus subtiles du vitriol, & de sel ammoniac, sublimés ensemble: ce qui les a fait appeller *fleurs martiales ammoniacales*. On les a données à la dose de trois à trente grains par jour, en faisant prendre aux Sujets une infusion de salsepareille. C'est un médicament qu'il faut continuer avec patience. Van-Swieten observe que ce médicament agit surtout par sa partie ferrugineuse. Mais ce n'est pas s'expliquer nettement. Le fer agit moins ici que la partie saline avec laquelle il est extrêmement atténué. L'acide du virus rachitique se jette sur le fer, qui s'embarrasse avec lui & l'absorbe peu-à-peu, tandis que la partie saline

agit

agit comme un puiſſant apéritif, & détruit tous les embarras qui ſe trouvent dans les viſceres. D'où il réſulte deux avantages. Le premier, c'eſt que le virus embarraſſé par la chaux ferrugineuſe, n'agit plus ſur la partie calcaire des os, ou que très-peu. Le ſecond, c'eſt que la lymphe nutritive ſe porte avec liberté partout, & répare ainſi les pertes que faiſoit la Nature. Je ne doute pas qu'en joignant le ſel ammoniac, ou l'extrait (*a*) de ſuie, à la *teinture dorze de vitriol martial*, dont parle (*b*) Van-Swieten, on n'en retire encore plus d'avantage que de la donner ſeule, quoiqu'il s'en loue beaucoup. Il la donnoit à la doſe de trois ou quatre gouttes, une ou deux fois par jour, preſcrivant pour nourriture du pain, fait comme le biſcuit de mer, & de bonne biere, mais peu forte.

De Haën a conſeillé les écailles d'huîtres en poudre. Cet abſorbant ſeul peut-il opérer une guériſon radicale, comme de Haën & Van-Swieten l'on dit? Je le nie, en accordant même que les ſymptômes ne décelent pas encore la ruine de toute l'organiſation. Si les abſorbans ont leur avantage ſur-tout chez les enfans, on ſait que leur uſage long-tems continué, n'eſt pas exempt de danger. Au moins doit-on y joindre de tems à autre quelque léger purgatif. Du reſte, s'y fie qui voudra.

On a encore preſcrit l'uſage de la vipere en

(*a*) Voyez le Diſpenſaire de Lewis.

(*b*) Tom. 5. pag. 583.

aliment, & l'on assure avoir radicalement guéri le rachitis par ce seul moyen. Il n'est peut-être pas si indifférent que le pensent ces gens qui ont le bonheur de tout savoir, sans avoir rien appris. Les analyses abusives de la Chymie ont fait négliger, pour les fumées de ses fourneaux, des médicamens excellens, introduits par une pratique aveugle, il est vrai, mais qui n'en (*a*) sont pas moins efficaces. Si j'avançois qu'un jeune homme de vingt-trois ans s'est guéri, avec la vipere, de deux ulceres, contre lesquels tous les remedes anti-vénériens avoient échoué, quoique ce fût un reliquat des plaisirs de Vénus, on riroit sans doute. J'ai le bonheur d'être assez ignorant pour le croire, parce que j'en suis pertinemment instruit. On me démentiroit peut-être encore, non pas à ma honte, si j'avançois qu'une fille, épuisée par des plaisirs effrénés, & rongée de plusieurs vilains ulceres, s'étant retirée à la campagne pour finir sa déplorable existence, se guérit de tous ses maux, par l'usage du lait, qui étoit la seule nourriture dont elle pût s'accommoder. Je citerai un Professeur respectable, dont j'ai suivi les Cours à la Faculté de Paris. Je ne rapporte ces faits que pour prouver que la Nature ne nous dit pas toujours quelles ressources elle tire des médicamens, ni comment elle

(*a*) Ceux qui voudroient faire ici quelque objection, les trouveront dans les Médecins de Breslaw. Ils verront en même tems que je connois les bornes de mes assertions. *De Experientia*, pag. 415.

opere dans ſes laboratoires, mieux diſtribués & plus économiſés que ceux des Chymiſtes.

Les extraits des plantes vénéneuſes les plus terribles, à la doſe d'un à deux & trois grains, ſont celles qui ont encore fourni les plus grandes reſſources. Mais rarement elles ſuffiſent ſeules, quoi qu'en diſe Storck. Si l'on y joint prudemment les fleurs martiales ammoniacales, ou quelque grain de calomelas avec autant de ſoufre doré d'antimoine, deux grains de chaque tous les jours; le matin, & dans le courant de la journée, un peu de quinquina en poudre, on a des reſſources preſque aſſurées, pourvu que les ravages ne ſoient pas encore conſidérables: autrement la Nature ne peut plus ſe prêter à l'effet des médicamens. Ces médicamens actifs doivent s'adminiſtrer d'abord dans quelque excipient mucilagineux, qu'on délaie peu à peu, à meſure que l'eſtomac s'y fait. Ceux qui ont preſcrit des gelées de viandes, ont mal vu la maladie & les forces des Sujets. Les rapports aigres & nidoreux que donnent ces gelées, font voir qu'il faut s'en abſtenir.

En général, il n'eſt pas de cure qui donne moins d'eſpérance pendant long-tems. Mais avec de la perſévérance, on eſt au moins sûr d'arrêter l'énergie du virus, ſi on l'a attaqué de bonne-heure; car je doute qu'on le détruiſe entiérement. Benevoli, au bout de trente mois, perdoit courage, & l'enfant fut guéri par la perſévérance de ſa mere. C'eſt un abus énorme que de prétendre redreſſer ces enfans par des entraves, des machines, qui ne ſont

que la reſſource de l'ignorance. Trois filles entachées de ce principe malin, mais peu actif, ſe courboient à vue d'œil. La mere leur fit mettre des corps très-ſerrés ; & l'incurvation de leur colonne épiniere fit les progrès les plus rapides. Un Chirurgien prudent dit ſon avis, proſcrivit les corps, attaqua le virus avec ſuccès, & toutes les trois ſe redreſſerent, comme l'enfant que traita Benevoli. Malgré cela, je ſuis sûr que ſi elles deviennent meres, leurs enfans porteront la peine de l'iniquité, dont elles-mêmes ne ſont pas coupables. Mais c'eſt aſſez faire, que d'avoir au moins rendu une exiſtence agréable aux Sujets.

On a beaucoup vanté les bains. Roſen, comme on l'a vu ci-devant, en eſt grand partiſan. Comme je n'ai pas lu les détails que Bergius a donné ſur ceux de Loka, je ne puis prononcer ſi leur énergie dépend de l'impreſſion ſeule du froid, ou d'un principe ſulphureux ou métallique qu'ils portent dans les pores inhalans. J'admettrois cependant plutôt cette derniere raiſon que la premiere. L'Anglois Floyer, dont les détails ennuyeux n'ont rien de déciſif en faveur des bains froids, a prétendu que le rachitis ne s'étoit manifeſté en Angleterre que lorſqu'on y eut négligé le Baptême par immerſion dans l'eau froide. Je n'examinerai pas ici les effets ſpirituels du Baptême ſur la tache du péché originel, dont les Théologiens n'auroient jamais dû parler, ſelon St. Auguſtin ; mais au tribunal de la Médecine, j'aurai droit de dire que trois immerſions dans l'eau froide, faites une fois pour la vie, n'étoient

pas capables d'effacer la tache matérielle du virus rachitique, s'il étoit dans les humeurs. Van-Swieten n'a pas penſé non plus devoir en croire Floyer ſur les avantages phyſiques de ces bains. La ſeule réponſe que méritoit Floyer eſt que,

Quiſquis amat ranam, ranam crepat eſſe Dianam.

Je préſume que quiconque aura lu les ſolides réflexions que fait M. Lorry ſur l'endurciſſement de la (*a*) peau, & ſes dangereuſes conſéquences, ne ſera pas porté à preſcrire des bains froids. Je penſe auſſi ne pas me tromper, en diſant que les enfans qu'on a baignés dans l'eau froide ſont plus expoſés au moment de l'éruption de la (*b*) petite-vérole, que les autres. Je viens encore d'en voir un exemple. Quelque avantage qu'en rapportent les Anglois, je leur répondrai que la premiere cauſe de leur conſomption vient de l'uſage des bains froids de l'enfance. Leur peau trop épaiſſie à ce premier âge ne peut plus permettre une tranſpiration aſſez abondante, ſi néceſſaire d'ailleurs pour des gens qui mangent tant de viandes

(*a*) *De Morb. cut.* pag. 483 & ſuiv. Cet endroit eſt du plus grand intérêt.

(*b*) Que doit-on inférer de la réflexion de Buchner? » Preſque tous les rachitiques qu'il a vus, avoient eu la » petite-vérole naturelle ». La regardoit-il donc comme le principe de cette maladie?

ſalées, tant de beurre (*a*) & de graiſſe. L'air de leur climat continuellement chargé de particules ſalines, leur porte dans les humeurs alkaleſcentes un principe acrimonieux, qui acheve de déterminer la maladie ; mais le grand mal vient originairement du défaut de tranſpiration, occaſionnée par les bains froids de l'enfance. En général, les Anglois ont tous l'haleine extrêmement forte ; ce qui appuie ma conjecture. On auroit tort de dire que c'eſt le charbon-de-terre qui leur cauſe en partie cette maladie : ce qu'on a déja avancé mal-à-propos. Voyez ce qui en eſt dit dans le Traité de l'Expérience de M. Zimmermann. Je crois donc que les bains, conſidérés par rapport à la ſeule impreſſion du froid, ne peuvent faire que du mal aux rachitiques, au moins en général. Cette diſpoſition peccante des humeurs, eſt une de celles qu'il ne faut pas (*b*) attaquer, ni prétendre réſoudre avec violence, mais par des progrès preſque inſenſibles. Si le virus cauſe de ſi grands dommages avec une libre tranſpiration, que ne doit-on pas craindre en ſupprimant cette voie ſi néceſſaire à la Nature, pour ſe décharger d'une partie de ce qui anéantit preſque toutes ſes fonctions ? Les topiques ne ſont pas plus avantageux que l'eau froide. On

(*a*) Le beurre & la graiſſe, dit le Docteur Grant, ont détruit plus d'Anglois que la famine & l'épée. *Traité des Fievres.*

(*b*) *De Morb. cut.* pag. 121.

peut admettre cependant quelques huiles eſſentielles, délayées dans quelque véhicule très-fluide, pour en faire des frictions le long de l'épine du dos; mais prétendre diminuer la groſſeur du ventre, par des linimens impregnés de principes draſtiques, c'eſt ne pas connoître la nature du mal.

CHAPITRE XXIV.

De l'Hydrocéphale.

Les enfans ſe trouvent dans un état très-fâcheux, lorſque leur tête excede la groſſeur relative ordinaire à leur âge, & s'augmente rapidement de volume, tandis que les autres parties du corps ceſſent de s'accroître, ou même dépériſſent. Nous appelons cette maladie *hydrocéphale*. Il eſt avantageux pour l'humanité que cette maladie ſoit rare; & je n'en aurois pas parlé, ſi elle n'entroit naturellement dans la claſſe des maux particuliers aux enfans. Pluſieurs Lecteurs auroient été fâchés de ne pas voir ici les détails néceſſaires ſur cette métamorphoſe de la tête, puiſqu'il eſt vrai qu'on a quelquefois lieu de l'obſerver. Je ne doute pas que nombre d'enfans, morts de maladies rangées ſur nos (*a*) Tables parmi les maladies

(*a*) Les Suédois, très-attentifs aux progrès de la

inconnues, ne soient péri d'une attaque de celle-ci ; & c'est ce qui est arrivé il y a peu de tems dans une famille distinguée.

Lorsque l'enfant apporte ce mal en naissant, plusieurs causes peuvent en avoir déterminé l'actualité. Par exemple, la mere étant grosse se sera peut-être donné un coup au ventre ; l'embryon sera resté trop long-tems dans une même position, parce que la mere aura été trop serrée dans ses habits, ou aura gardé quelque tems une attitude gênante sur le

---

Médecine, publient tous les ans une Table des maladies rares ou inconnues. Cependant M. Murray observe que ces Tables ne sont pas toujours rédigées par des gens éclairés. On y trouve souvent les maladies les plus communes. Le Chevalier Vargentin s'en étoit déja plaint en 1755, comme on le voit par les Mémoires de l'Académie de Stockholm. Il n'est pas étonnant que ces Tables deviennent quelquefois si considérables. Une Table de 1760 fait mention de 5332 garçons & de 4451 filles, que la mort a enlevés de maladies inconnues. Supposons que ces Tables soient lues dans plusieurs siecles, & qu'il ne reste pas d'autre Ouvrage de Médecine, la postérité n'auroit-elle pas droit de croire que ces maladies, si ordinaires de notre tems, étoient cependant nouvelles pour nous? Ce qui nous arrive sans ces Tables, peut arriver à nos descendans. Nous sommes néanmoins mieux fondés qu'ils ne le seroient, puisque nombre de maladies très-anciennes n'ont été détaillées dans aucun des Ecrits que le tems a épargnés ; ou s'ils en ont parlé, ils n'en ont donné que quelques symptômes qui ne les caractérisent pas : peut-être les Anciens, en nombre de cas, s'étoient-ils proposé la sage maxime des Médecins de Breslaw, pag. 414. *Et certè melius honori suo & arti consulerent multi, si nullo præfixo titulo rariora symptomata enarrarentur*, &c. De-là les disputes de nos Modernes sur les prétendues maladies nouvelles.

même ſiege, ou aura eu le ventre opiniâtrément reſſerré.

Quant au coup que peut s'être donné la mere, ce n'eſt pas une cauſe purement imaginaire. *Johan. Thad.* Klinkoſch. *Program. de hydrocephalo fœtus rariori. Pragæ*, 1773, en rapporte un cas des moins équivoques. La mere s'étoit donné un coup au ventre huit jours avant d'accoucher. Les os s'étoient ſéparés au haut du crâne, & l'on trouva entre la dure-mere & le péricrâne, de l'eau qui s'y étoit amaſſée. Ce fut le même coup qui cauſa par la ſuite à la mere de fréquentes fauſſes-couches, des pertes, & enfin la mort.

Cependant la maladie peut encore venir de cauſes cachées, comme de maladies internes & enracinées chez les pere & mere. Malgré l'impoſſibilité de découvrir toutes ces cauſes, je fais mention de ces circonſtances, parce qu'elles contribuent ordinairement à la forme extraordinaire qu'ont ſouvent les embryons, & qu'une mere doit tâcher de les éviter. Une frayeur ſubite à la vue d'un objet inſolite, eſt preſque toujours préjudiciable à l'embryon. Cependant, il ne paroit pas qu'elle contribue en rien à la maladie dont il s'agit. Si la tête de l'enfant a déja été défigurée à certain dégré dans le ſein de la mere, l'accouchement en devient plus difficile. M. Jacob (*a*) Hydeen a

(*a*) Voici encore une chimere de notre tems. La tête de l'enfant, dit-on, ne peut alors changer de poſition. J'ai été témoin du contraire, & j'ai fait voir à

eu occaſion de voir un cas ſemblable, dont il a fait le rapport au College Royal des Médecins. La tête de l'enfant étant (*a*) enclavée, le Docteur Hydeen crut qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que d'ouvrir le crâne avec le ciſeau de Smellie. Il le fit à la future ſagitrale; d'abord il ſortit un peu de ſang, enſuite beaucoup d'eau, & l'accouchement ſe fit ſans difficulté. L'enfant fut aſſez bien le premier jour, mais mourut le quatrieme, après les convulſions qu'il avoit eues le troiſieme. Du reſte, la maladie doit d'autant moins cauſer de chagrin en commençant de ſi bonne-heure, qu'elle eſt toujours ſuivie d'une prompte mort.

On ne s'apperçoit le plus ſouvent de cette maladie que quelques ſemaines ou quelques mois après la naiſſance : malgré cela, il y a lieu de croire qu'elle avoit déja eu ſon principe dans le ſein de la mere. Peut-être eſt-ce auſſi la compreſſion & la douleur que l'enfant a ſouffert au paſſage, qui y aura donné lieu. Cela dépend de la conformation des parties.

---

mon Profeſſeur d'accouchement que ſon opinion étoit des plus erronées, en dérangeant l'enfant de cette poſition ſans aucune difficulté; ce qu'il diſoit impoſſible. Mais j'ai vu un enfant en changer lui-même à ce période de l'accouchement. Heureuſement on vient de combattre avec beaucoup de raiſon cette chimere, qui coûte tous les jours la vie aux meres & aux enfans. M. Murray devoit au moins demander ſi l'Auteur ne ſe trompoit pas.

(*a*) Dans ſes Obſervations de Medecine, pag. 300. édit. ſuéd.

Il eſt encore d'autres circonſtances qu'on a regardées comme des cauſes de cette maladie, par rapport au danger qui les a accompagnées. On l'a donc attribuée à un rhume provenu du refroidiſſement de la tête, & à la répercuſſion d'une galle, ce qui n'eſt pas ſans vraiſemblance, quoique ſouvent ces inconvéniens arrivent ſans être ſuivis d'hydrocéphale. Quelquefois on a cru qu'une chûte de l'enfant ou une forte fievre en étoient la cauſe : auſſi dans ces circonſtances la vie des Sujets a-t-elle été très-courte. Cependant on a vu des enfans vivre trois, quatre, dix & quinze ans avec cette maladie. On a vu, dans une Paroiſſe près d'Upſal, une femme mourir à quarante-cinq ans, avec une tête énormément groſſe, depuis le ſixieme mois de ſa naiſſance. Voyez la theſe du Docteur Auriville, *de hydroceph. interno, annorum* 45. *reſp. Carolo*, D. Ekmark, 1763. L'Auteur y rapporte encore pluſieurs exemples d'anciens hydrocéphales ; ſavoir de quatorze, de vingt-quatre ans. M. Gottlieb Buttner en rapporte un de trente-un ans. Voyez-en ſa deſcription. *Kœnigsberg*, 1773.

Lorſque la tête prend cette augmentation de volume, le crâne ſe dilate ordinairement ; & il eſt aiſé d'en ſentir les os à la réſiſtance qu'ils oppoſent au tact, ſous le cuir chevelu. Quelquefois le crâne ſe gonfle dans toute ſon étendue ; mais ſur-tout en devant & en haut, où il n'y a pas en général de réſiſtance externe. Le front s'étend, s'éleve, & ſaillit ſur les yeux & ſur le viſage, qui en paroît beaucoup plus étroit & plus court. Les os ſe lâchent

d'abord aux futures, de ſorte qu'on peut aiſément en ſentir la ſéparation, comme à la fontanelle. Si l'enfant vit quelques années malgré ce malheureux état, les os jettent quelques productions à leurs bords, ou il ſe forme des os wormiens entre les eſpaces vuides, & toutes les parties du crâne ſe lient, ſe réuniſſent. Cependant on a remarqué que le crâne de ces Sujets n'avoit pas la dureté ordinaire après cette réunion. Il eſt donc vrai que la ſéparation des os de la tête n'eſt un ſigne de cette maladie que dans les jeunes années. Malgré cela, il faut y faire attention, lorſque la maladie commence dans un âge plus avancé, & ne pas différer d'y remédier, ſi l'on veut la guérir. En général, les os ſe durciſſent & s'épaiſſiſſent après la réunion; mais on a produit un exemple de crâne, devenu diaphane: l'on pouvoit, à la faveur d'une lumiere placée à l'oppoſite de la vue, appercevoir les parties internes de la tête. M. Murray a auſſi obſervé la même choſe à Gottingue en 1767, dans le cas d'hydrocéphale ſurvenu à une petite fille à la ſuite d'une peur.

Aux premiers commencemens de la maladie, l'enfant ne ſouffre pas qu'on le leve. Il eſt boudeur, impatient. Il touſſe, vomit, s'agite, ſi on tarde de le coucher. Tout cela ceſſe, dès qu'il eſt dans une poſition horiſontale, où ſa ſa tête eſt appuyée. Il eſt toujours aſſoupi, ne peut ſoutenir (*a*) la lumiere. Ces ſymptômes

(*a*) Whytt regardoit cette averſion de la lumiere

méritent une attention particuliere, même chez les adultes. Lorſqu on peut en avoir des ſoupçons chez les enfans, on doit auſſitôt examiner l'état du crâne & de la fontanelle, pour en diſcerner exactement la forme & le changement. Le corps s'accroît lentement, les membres s'amincifſent lorſque l'hydrocéphale fait des progrès; & en peu de tems l'enfant ne peut plus tenir ſa tête droite, & encore moins le corps; ou plutôt, il eſt comme perclus. Le lit que ces malades doivent garder continuellement ne contribue pas peu à leur dépériſſement. Ceux qui ont vécu quelques années dans cet état, n'ont pu rien apprendre. Ils ont été comme imbécilles, agités par de fréquens vomiſſemens & des convulſions. Donald Monro en cite cependant un de huit ans environ, dont la tête avoit quatre pieds quatre pouces de tour, & qui, malgré cela, étoit auſſi éveillé, auſſi intelligent, que d'autres enfans de ſon âge, ayant beaucoup de mémoire. Il apprit même inſenſiblement à marcher avec aſſez de fermeté. Mais en général, ces Sujets ne jouiſſent que de l'exiſtence la plus malheureuſe. N'eſt-ce pas déja un aſſez grand malheur que de ne pouvoir changer ſa tête de place?

L'ouverture des cadavres a fait voir que la boîte oſſeuſe a été abreuvée du fluide qui s'eſt répandu dans le crâne, & a empêché ces os

---

comme un ſymptôme inſéparable de l'amas ſéreux qui commence à ſe faire dans les ventricules du cerveau. Voyez un autre ſigne dans Van-Swieten, t. 4. p. 109. §. 1218.

de prendre de bonne-heure la consistance naturelle ; ce qui en a favorisé l'expansion. Le fluide occupe ordinairement les ventricules du cerveau, qu'il baigne enfin totalement. Quelquefois on a trouvé l'eau dans un kyste particulier ; ou sur la cervelle même au-dessous de la pie-mere, ou entre celle-ci & la dure mere ; l'eau s'est aussi amassée entre celle-ci & les parois des os ; malgré cela il y avoit dans ces cas-ci un épanchement aqueux dans les ventricules, & c'est probablement là que se fait le commencement du dépôt. Voyez les réflexions importantes de Whytt, sur les signes de cette maladie. *Observations sur l'hydropisie du cerveau*, page 723, *édit angl.* Conférez Fothergill & Watson, *Recherches & Observat. de Médec.* tom. 4. pag. 20, 78, 324. *édit. angl.* Roux, *Journ. Médic.* tom. 30. pag. 20.

Le fluide qu'on trouve dans ces dépôts est ordinairement une sérosité claire, quelquefois teinte de sang, ou mêlée de pus, ou fétide. On en a retiré depuis une jusqu'à huit livres. On dit même qu'on en a eu jusqu'à douze livres de la tête d'un enfant. En général, ces dépôts sont plus considérables chez les enfans.

Le moindre amas d'un pareil fluide est déja suffisant pour violenter le cerveau, & comprimer les nerfs qui se jettent aux parois, ou bien hors du crâne à sa base, ou latéralement. Voilà pourquoi la partie supérieure du cerveau, qui a ordinairement deux ou trois doigts d'épaisseur, a été trouvée aussi mince que le dos de la lame d'un couteau, ou même qu'une feuille de gros papier, sans y appercevoir la

moindre trace de ſes fibres ſinueuſes. Lorſque l'eau s'eſt trouvée ſur le cerveau, il étoit comprimé dans un très-petit eſpace & très-dur. Quelquefois il étoit diſſous en bouillie, ou conſommé juſqu'à la production du cervelet.

Quelquefois l'eau ne s'amaſſe ſenſiblement dans le crâne que juſqu'à la deuxieme ou troiſieme année d'un enfant; & pour lors elle n'augmente qu'avec beaucoup de lenteur, ou même reſte dans cet état. Dans ce cas-là, le crâne ne prend qu'un peu plus de dimenſion, & les ſignes de la maladie deviennent fort équivoques. Il en eſt de même dans les cas de rachitis avec beaucoup d'enfans. Souvent ils ſont ſots, bouffis, ont la peau élevée par certaine quantité d'eau, & ſont à bien des égards dans le même état apparent que ceux-là.

Les adultes ſont également expoſés à ces amas de ſéroſités internes; mais ſans que le crâne prenne plus d'expanſion, parce qu'il a pour lors trop de conſiſtance pour être détrempé & amolli par les fluides ſurabondans. Les futures forment une trop ferme adhérence, & quelquefois même diſparoiſſent aſſez tôt; de ſorte que la boîte oſſeuſe, en quelques Sujets, ne forme preſque plus qu'une ſeule piece des quatre os principaux qui forment l'hémiſphere. L'eau n'eſt jamais amaſſée en auſſi grande quantité chez les adultes. Mais la preſſion où elle met les nerfs n'en eſt pas moins violente & dangereuſe. Les Sujets ſont expoſés à l'apoplexie, à la perte de la raiſon, à des foibleſſes très-fréquentes, aux affections ſoporeuſes. M. Zimmermann rapporte un exemple

qui confirme cette théorie, dans ſon Traité de l'expérience. En voici un aſſez récent. Un jeune Eccléſiaſtique fut pris, à l'âge de vingt-quatre ans environ, de certains étourdiſſemens qui revinrent aſſez fréquemment. Bientôt cela fut ſuivi de foibleſſes; il tomboit inopinément & reſtoit quelque tems ſans connoiſſance, ſans mouvement. Peu de tems après, on le trouva mort dans ſon lit. On l'ouvrit, & l'on apperçut un globe formé par une peau très-mince, entre les deux lobes antérieurs du cerveau. Il étoit rempli d'une eau fort clair (*a*).

Ces amas d'eaux ſe préſentent, quoiqu'aſſez rarement, ſous la forme de deux vices particuliers à la naiſſance même des enfans. Le premier eſt une tumeur qui a l'air d'une excroiſſance, tantôt à un côté, tantôt à l'autre de la tête. Cette tumeur eſt de différente groſſeur. Quelquefois comme un œuf, quelquefois du même volume que la tête. On a trouvé dans ces kyſtes plus ou moins (*b*) de cervelle, avec une cavité dans le milieu, où il y avoit un fluide ſéreux. Cette cavité communiquoit avec l'un des ventricules du cerveau, par une ouverture pratiquée naturellement dans les os ſur leſquels la baſe de la tumeur s'appuyoit.

(*a*) Voyez ce que M. Zimmermann rapporte d'un Savant, dans ſon Traité de l'Expérience.

(*b*) M. Murray rapporte un exemple de cette hernie du cerveau, pris de M. Siebold, *Collect. Medic. Chirurg. Faſcic. j.* Art. 1. L'hernie étoit à la future lamdoïde, & pendoit juſqu'aux vertebres du cou. L'enfant vécut vingt-ſix jours après ſa naiſſance.

L'ouverture

L'ouverture du kyſte, loin de ſoulager, a accéléré la mort du Sujet. On voit clairement par-là que l'eau qui s'étoit amaſſée dans un des ventricules du cerveau, après avoir délayé une partie de ce corps pulpeux, l'avoit entraînée entre l'eſpace qui laiſſoient les os encore cartilagineux, & peu rapprochés, du crâne, & avoit ainſi formé la tumeur. Souvent ce vice a été ſuivi d'une prompte mort après la naiſſance. Quelquefois la tumeur a été peu conſidérable, & ſelon l'habile le Dran, on eſt parvenu à la faire diſparoître & à ſauver le malade. Il a donné par-là l'eſpérance de guérir l'hydrocéphale, lorſqu'il n'eſt que commençant.

Le ſecond vice ne differe du premier que par ſa poſition locale. On remarque à une partie de la colonne épiniere, ſur-tout aux vertebres des lombes, quelquefois même aſſez près du ſiege, & rarement ailleurs, une tumeur qui décele au tact quelque fluide (*a*) renfermé, &

(*a*) Voyez Van-Swieten, tom. 4. pag. 112. §. 1218. Notre Auteur dit que ces vices ſe manifeſtent quelquefois près du ſiege. Ruyſch, ſelon Van-Swieten, étoit étonné de ne pas les y voir, même page, ligne 2. *Rariſſimè in inferiore & exteriore parte oſſis ſacri, quod mirabatur Ruyſchius, cùm infima pars, &c.* M. Murray rapporte pluſieurs exemples de ce vice, & cite le Profeſſeur Acrel, *Mémoires de l'Académie des Sciences de Suede*, 1748. Un Sujet étoit âgé de dix-huit ans, l'autre de dix-ſept: Heverman, *Remarq. & Recherch. de Médecine-pratique, édit. allem.* tom. 1. p. 304 & ſuiv. tabl. 3: Rau, Henkel, *Obſerv. de Médec. & de Chirurg.* premier Recueil, n°. 1. *édit. allem.* Roux, *Journ. Médec.* Chirurgie, t. 29. p. 140. Ce dernier cas a de particuſier que

forme décidément un vice local, à la partie où elle se forme. Le plus souvent les os y sont ou contrefaits ou dévoyés. Lorsque ce vice a été accompagné d'une grosseur extraordinaire de la tête, & qu'on a ouvert la tumeur, la tête a diminué de volume, & l'a repris dès que l'ouverture de la tumeur dorsale s'est refermée. Cette ouverture a même causé quelquefois la mort. Or, l'Anatomie en a fait voir la cause, en montrant la correspondance de ces parties. Le fluide, qui s'étoit d'abord amassé dans les ventricules supérieurs ou latéraux du cerveau, prend dans ces cas-là son cours par le trou de la moëlle alongée, se répand dans la production des méninges qu'il écarte même de la moëlle. Outre cela, les vertebres ont été trouvées divisées par derriere. On y sent alors des especes de nœuds qui, dans un enfant nouvellement né, ne sont encore que des cartilages : quelquefois ces nœuds (qui ne sont que les apophyses,) ont manqué, soit qu'ils aient été dissous par le fluide, ou qu'il se soit opposé à la formation complette de l'os.

C'est alors ce que nous appellons *spina bifida*, mal auquel il n'est pas impossible de remédier, lorsqu'il n'est pas encore à un certain

---

la tumeur se gonfloit à l'inspiration : le Docteur Hall, *Etat & progrès de la Médecine, édit. suéd.* p. 239. L'enflure, dans ce cas-ci, étoit à l'os sacrum. Le même fait mention d'un autre Sujet, dont la tumeur étoit à la quatrieme vertebre dorsale. Ces deux Sujets moururent âgés de quatre mois.

dégré, & se trouve plus près du siege, où il n'y a proprement pas de vertebres. Mais la cure devient plus difficile lorsque le mal est aux vertebres lombaires mêmes, parce qu'on ne peut remédier par une simple pression à la *défiguration* des os. Il est aussi possible que l'eau se soit d'abord amassée seulement autour de cet endroit-là, & soit montée plus haut par la suite; ce qui peut arriver sur-tout après quelque chûte ou quelque coup.

Dans tous les autres cas mentionnés, l'on voit que le vice de la tête a son principe dans les ventricules du cerveau. Il se forme une autre espece d'hydrocéphale externe, lorsque l'eau s'amasse entre le crâne & les tégumens externes. Comme il y a plusieurs tégumens l'un sur l'autre, l'eau peut s'amasser en différens endroits. Dans l'anasarque totale des adultes, le visage est enflé comme les autres parties. L'érésipele de la tête est aussi accompagnée d'une pareille enflure. Cela se voit aussi dans la petite-vérole, les douleurs de dents, les rhumes, & aux fluxions de la tête. Cependant on ne voit pas que le cuir chevelu s'enfle dans la plûpart de ces cas-ci; & l'on appelle proprement hydrocéphale externe l'enflure de ce tégument, soit que l'eau soit épanchée entre la calotte aponévrotique & le péricrâne, soit entre celui-ci & les os. Dans ce cas-ci, l'enflure a plus de profondeur, & le mal est plus rebelle. Des Praticiens fort expérimentés n'ont cependant pas remarqué ce dernier cas-ci; ce qui en prouve la rareté. On l'a observé une ou deux fois avec l'hydrocéphale interne; il

étoit alors la conſéquence manifeſte de celui-ci. Malgré le peu d'exemples qu'on en a, cela prouve toujours que les gens âgés y ſont expoſés comme les Sujets les plus jeunes.

L'hydropiſie commence dans la tête comme dans toute autre partie du corps. Les ventricules du cerveau, grands ou petits, ſont, comme les autres cavités, arroſés continuellement par une vapeur aqueuſe qui s'échappe des dernieres productions des arteres. Si cette vapeur ne trouve pas d'iſſue, elle s'amaſſe, forme un dépôt, qui ramollit mêmes ſes ſolides. Quelque petits que ſoient les orifices par où cette humidité s'exhale, elle ne peut, avec le laps du tems, qu'inonder l'endroit où elle s'arrête, quand on ſuppoſeroit même l'eſpace de pluſieurs mois ou de quelques années. C'eſt pour éviter ces déſordres que la nature a formé dans le tiſſu de nos membranes quelconques, un nombre incompréhenſible de pores abſorbans, qui reprennent ſans ceſſe cette vapeur, pour la porter dans les couloirs deſtinés a la recevoir: de-là elle paſſe dans le ſang par le moyen des vaiſſeaux lymphatiques qui ſe déchargent dans les vaiſſeaux ſanguins. Ainſi l'on voit que l'hydropiſie peut reconnoître pour cauſe l'obſtruction de l'une ou l'autre de ces eſpeces de couloirs, de quelque maniere que l'obſtruction ait lieu.

On doit ſe propoſer deux choſes dans la cure de l'hydropiſie en général.

1°. D'évacuer l'eau.

2°. D'empêcher qu'ellene s'amaſſe de nouveau.

On la fait évacuer par les purgatifs, les

diurétiques, les véficatoires, ou les opérations chirurgicales connues, & pratiquées dans l'endroit même du dépôt. On l'empêche de revenir par un régime approprié, & en rendant aux ſolides leur ton naturel.

C'eſt en ſuivant ces mêmes vues qu'on doit tenter la guériſon de l'hydrocéphale, qui commence à ſe manifeſter. On purge l'enfant avec la manne, la rhubarbe, le jalap, l'électuaire lénitif, le ſyrop de roſe ſolutif; choiſiſſant ce qui convient le mieux à doſe convenable. On fait même prendre un laxatif à la Nourrice, pour rendre ſon lait purgatif. Si l'enfant eſt un peu plus âgé, on joint à ces purgatifs quelques grains de ſquille, c'eſt le médicament le plus convenable pour faire évacuer par les urines ou les ſelles, & ſouvent par les deux voies en même tems, les eaux ſurabondantes. On tâchera d'empêcher les vomiſſemens que la ſquille cauſe quelquefois. Ce n'eſt pas qu'un léger vomiſſement ne devienne utile; mais il en réſulteroit du dommage, s'il étoit violent. Le cerveau ne ſeroit que plus comprimé par les efforts du Sujet.

Si l'eau eſt épanchée extérieurement, comme on le voit quelquefois, le plus prompt & le plus sûr moyen de la faire écouler, eſt d'ouvrir les tégumens verticalement, juſqu'au bas de l'occiput; & l'on entretient l'ouverture auſſi long-tems qu'il eſt beſoin avec de la charpie & un peu de *digeſtif;* ſans oublier de baigner la tête avec de l'eau de chaux, mêlée d'un peu de vin ou d'eau de-vie, ou ſimple ou camphrée, ce qui vaut beaucoup

mieux. Les cantharides procureront presque le même avantage.

Si l'eau est dans l'intérieur du crâne, les ouvertures ou incisions ne serviront probablement qu'à accélérer la mort du Sujet : on doit donc les éviter. Les cantharides sont fort vantées dans ces cas-ci. Van-Swieten dit en avoir eu les plus grands avantages dans des circonstances qui donnoient lieu de soupçonner un hydrocéphale interne. On prend neuf parties de l'emplâtre de mélilot, & une de poudre de cantharides, qu'on mêle bien, pour appliquer cela sur la tête de l'enfant, dont on a coupé les cheveux. L'emplâtre se renouvelle deux ou trois fois par jour, & l'on frotte la tête. Le malade en a eu de fortes sueurs, & la galle répercutée n'a pas tardé à revenir. Les yeux, la poitrine, tout le système nerveux, avoient déjà senti l'impression de la rentrée de la galle.

En même tems on aura soin de serrer (*a*) peu à peu les os du crâne, afin de les rapprocher à mesure que l'eau s'en écoule : ce qui n'est pas aussi aisé, que si l'on avoit des parties molles à rapprocher. Celles-ci retombent aisément l'une sur l'autre, lorsque les eaux sont évacuées ; au lieu que l'expansion du crâne lui a probablement fait prendre une plus grande dimension. Pour lors, le cerveau n'en remplit

(*a*) Il faut être bien prudent sur cette manœuvre. Autrement, on risque de faire périr les Sujets comme d'apoplexie.

plus la capacité, quelque rapprochés qu'en soient les os. L'eau restante seroit donc encore suffisante pour exercer sur le cerveau une pression considérable, quand bien même ce fluide n'y recroîtroit plus. Car nous ne connoissons pas de moyens capables de chasser entiérement l'eau de l'intérieur, de maniere à faire croître en même tems le volume du cerveau, pour qu'il chasse par son extension le résidu de l'eau. Cette cure n'est donc pratiquable qu'au commencement même de la maladie; & l'expérience a prouvé qu'on y parvenoit alors. La compression de la tête se fait avec des linges imbibés d'eau-de-vie, &c. comme nous l'avons dit ci-devant, ou par le moyen d'un bonnet ou bourrelet fait pour les circonstances.

M. Zacharie Vogel, *Observ. & Recherches, édit. allem.* pag. 417, rapporte qu'il a vu de ces enfans tomber dans un sommeil de vingt-quatre heures; mais que cela ne lui a fait rien craindre. Toutes les trois heures il faisoit chatouiller les enfans pour leur donner le sein; outre cela on leur tenoit le ventre libre avec un lavement; & il parvint ainsi à une entiere guérison. Ceci donne lieu d'espérer la guérison complette, non seulement des tumeurs aqueuses de l'épine du dos, lorsqu'elles sont près du siege, mais encore les hydrocéphales internes avec expansion du crâne, si le mal n'a pas fait de grands progrès.

Cette maladie se verroit peut-être plus souvent, si l'on observoit l'état des enfans avec

plus de soin, & on en sauveroit beaucoup en s'y prenant à tems ; au lieu qu'il n'y a plus de remede, si l'on manque de s'en appercevoir assez tôt, & la mort termine la scène.

CHAPITRE XXV.

De la Croup *ou* Suffocation stridulеuse, *avec une peau morbifique dans la trachée.*

Les Feuilles hebdomadaires de Stockholm nous font souvent mention d'enfans morts de maladies inconnues. On peut, avec certitude, ranger parmi ces maladies un mal de gorge si inconnu de notre Peuple, qu'il n'a pas encore de nom particulier. Je ne vois pas non plus qu'il ait sa dénomination chez les autres Peuples de l'Europe, excepté en Ecosse où on l'appelle *croup ;* (*morbus strangulatorius*, suffocation stridulеuse.) Les Médecins étrangers en parlent aussi peu que les nôtres. C'est sans doute parce que le mal est si peu de chose dès l'abord, que les pere & mere ne songent pas à recourir au Médecin. Or, les enfans ne peuvent faire connoître les maux qu'ils souffrent ; & il n'y a plus de remede lorsque cette maladie est à son plus haut période. Voilà ce qui les fait périr inopinément. Les pere & mere n'ayant pas pris garde à l'attaque & à

l'accroiſſement du mal, les Médecins, qui ne ſont requis que rarement & trop tard, ne peuvent non plus en connoître le cours: d'ailleurs, on ne leur permet pas d'ouvrir les enfans après la mort.

Quelques pere & mere ont cependant été aſſez raiſonnables pour ne pas ſe refuſer à l'ouverture des morts, & l'on eſt ainſi parvenu à reconnoître la nature du mal. Le premier Médecin qui m'en a donné avis eſt M. Strandberg, à qui l'on avoit permis l'inſpection des cadavres. D'autres Médecins, après lui, ont fait les mêmes obſervations en Suede, & le Docteur Wilke a ſoutenu une theſe à ce ſujet en 1764, ſous la Préſidence de M. Auriville, Médecin à Upſal.

Ce mal de gorge s'eſt montré non-ſeulement à Stockholm, mais encore à Upſal, dans les campagnes des environs de Rasbo, & a fait tant de ravage en 1761 & 1762, que tous les enfans en furent enlevés dans nombre de maiſons. Les uns en mouroient le ſecond jour; mais la plûpart le quatre ou le cinq de la maladie. Ils vomiſſoient quantité de flegmes, & quelquefois des lambeaux d'une eſpece de pellicule. Les enfans qui alloient voir leurs camarades malades, étoient bientôt attaqués du même mal.

Il fit périr auſſi nombre d'enfans dans la Paroiſſe de Fundbo, & a régné pareillement à Hédémora & à Sœther. Il s'eſt répandu en Ecoſſe, comme on le peut voir par le petit ouvrage que le Docteur F. Home fit imprimer en 1765, ſous le titre de *Recherches ſur la*

nature, la cauſe, & le traitement de la croup (*a*). Il y a réuni ſes obſervations & celles de pluſieurs autres Médecins. C'eſt donc d'après ſes obſervations & celles de nos Médecins, que je vais expoſer cette maladie.

Il ſe forme à l'invaſion de la fievre dans cette maladie, une peau molle, blanche, épaiſſe dans le larynx, & elle s'étend quelquefois juſqu'au bas de la trachée. Elle n'eſt pas adhérente aux parois de ce conduit cartilagineux, mais y eſt comme ſuſpendue, & on l'a retirée ſans peine après la mort, formant comme un ſecond conduit invaginé dans l'autre. Entre ce conduit accidentel & la membrane, qui revêt naturellement l'intérieur de la trachée, on a remarqué une matiere ſemblable à du pus, qui s'étoit même porté juſques dans les bronches. Cette matiere va au fond de l'eau, & l'on ne remarque aucune apparence de fibre à la pellicule (ou conduit) produite par la maladie. Elle ne ſe diſſout pas dans un mélange d'eau & de lait. Malgré cela, les poumons ne ſont pas endommagés, & l'on ne trouve pas la moindre apparence de ſuppuration à la pellicule naturelle interne de la trachée.

Dès que les enfans en ſont attaqués, ils perdent leur gaieté naturelle; ils ſont plus chauds au tact, & quelques-uns ont de la toux. Ils ſe plaignent d'une douleur ſourde à la trachée, un peu au-deſſous du larynx. On apperçoit

---

(*a*) An inquiry into the nature, cauſe and cure of the croup.

même là, extérieurement, une petite enflure. Si l'on preſſe du bout du doigt, ils ſentent de la douleur. Le viſage devient rouge & bouffi. On n'apperçoit rien dans la gorge : malgré cela, la déglutition devient difficultueuſe ; la reſpiration eſt gênée ; la fievre ſurvient, avec un pouls très-fréquent. La ſoif eſt grande ; quelquefois la toux s'y joint. Tous ces ſymptômes augmentent rapidement ; le pouls baiſſe, devient encore plus fréquent, mais obſcur & très-foible. La reſpiration devient de plus en plus fréquente & gênée ; les douleurs ceſſent ; la toux diſparoit, & la mort ſurvient inopinément.

Quelques-uns doivent toujours garder le lit ; d'autres ſe trouvent mieux de le quitter de tems en tems, & peuvent marcher. Un enfant alloit & venoit dans la chambre ; ſa mere voulut le prendre ſur ſes genoux, il mourut dans ſes mains. Ce mal a ceci de particulier, que les enfans conſervent leur raiſon juſqu'au dernier moment, qu'ils ont une voix extraordinaire & tout-à-fait étrange, rauque, dure, & en quelque maniere ſemblable au chant d'un jeune coq ; mais on ne peut guere la décrire. Celui qui l'a entendu une fois ne peut ſe tromper ſur la maladie, car c'eſt le ſigne le plus certain de la préſence du mal. Il ne s'agit que de les entendre crier, parler, appeler.

On voit, par cet expoſé, qu'il eſt facile de différencier cette maladie des autres qui ſont accompagnées de toux, d'enrouement, de rhume. On doit auſſi la diſtinguer d'un autre mal de gorge, qui étoit preſque oublié, & qui

a reparu depuis peu en Suede, en France & en Angleterre, où il a fait périr beaucoup d'enfans. Dans ce mal de gorge, suivi de gangrene, on remarque une enflure manifeste à la gorge; elle blanchit, suppure, se termine par la gangrene, si l'on n'y remédie promptement. M. Bergius en a parlé amplement dans un ouvrage suédois. *Essai sur les Maladies courantes, extraordinaires, de la Suede*, pag. 36-38, année 1755.

Comme on n'a pas observé jusqu'ici que les Sujets fussent attaqués de cette maladie, passé douze ans, on peut conclure que c'est une maladie particuliere aux enfans.

M. Home pense qu'il se manifeste beaucoup plus dans les endroits voisins de la mer, ou quelquefois dans les pays bas & marécageux; mais on l'a vu en plusieurs endroits de ce Royaume, fort éloignés de la mer, à Hédémora & à Sœther.

Comme il n'y a pas de science où les conjectures soient moins permises qu'en Médecine, & qu'on n'y peut avancer qu'avec le flambeau de l'observation & de l'expérience, je vais rapporter différens exemples d'enfans morts ou réchappés, avec ce qu'on a fait pour les sauver: cela servira d'éclaircissemens sur la conduite qu'on doit tenir dans le cas de maladie inconnue.

Premier Cas.

Un enfant mourut de cette maladie en 1755; & fut ouvert par le Professeur Martin, en présence des deux Assesseurs Strandberg & Darélius.

On trouva dans la trachée *une peau* preſque entiérement *ſéparée*, qui formoit un ſecond conduit. Elle étoit intérieurement d'un blanc-gris. épaiſſe, & extérieurement rouge à ſa partie ſupérieure. Plus elle plongeoit dans les bronches, plus elle étoit pâle; elle étoit de la couleur d'un blanc d'œuf cuit, au bas des plus petites ramifications des bronches. Il étoit facile de voir qu'elle n'étoit pas naturelle aux bronches, mais acceſſoire & nouvelle. Les poumons étoient ſains, & ſans aucune marque d'inflammation.

Second Cas.

M. Home fut appelé pour une petite fille de quinze mois, qui demeuroit à deux ou trois cents pas de la mer. Le ſoir précédent elle avoit paru dérangée, & avoit plus chaud que de coutume. Le Médecin la viſita le matin; elle avoit beaucoup de peine à reſpirer; le pouls étoit dur, & battoit cent trente-cinq fois dans une minute. Le Médecin lui fit tirer cinq onces de ſang. La voix devint rauque, avec ce ſon particulier dont j'ai parlé, & la reſpiration encore plus précipitée & profonde. On ſentoit beaucoup de chaleur au front & dans les mains, qui étoient enflées, auſſi bien que les pieds, mais ſans rougeur. Comme le pouls étoit fort ſerré, on ſaigna une ſeconde fois, & il en réſulta beaucoup de ſoulagement. On lui fit reſpirer la vapeur chaude de l'eau, mêlée avec un peu de vinaigre, ce qui fit expectorer. On purgea avec un peu de magnéſie blanche,

& le soir on mit un vésicatoire autour du cou. Le troisieme jour elle étoit un peu mieux. La voix, la respiration, étoient encore dans le même état. Le soir, on mit quatre sangsues sous le menton. Dès qu'elles furent *saturées*, on lava les endroits de la succion avec de l'eau chaude, pour laisser encore couler le sang quatre heures; & le matin du jour suivant l'enfant étoit guéri.

Troisieme Cas.

Une petite fille de dix-huit mois, bien portante jusqu'à ce moment-là, fut prise de la maladie. Elle demeuroit près d'un grand lac, à un mille de la mer. On lui mit aussitôt les sangsues, & on lui donna un vomitif. Le Docteur Home vint la voir, & observa qu'elle n'avoit le son de voix particulier, que lorsqu'elle toussoit ou vouloit élever la voix. Sa respiration étoit précipitée & le pouls dur, battant cent trente fois dans une minute. La toux étoit séche. Elle pouvoit avaler sans difficulté, mais ne pouvoit tourner la tête sans douleur. Les urines étoient claires, ne laissant aucun sédiment. On lui fit respirer la même vapeur, & l'on mit un vésicatoire au cou. Le soir elle sembla se trouver mieux, & le cou commença à s'amollir. La nuit se passa bien. La voix étoit naturelle le troisieme jour, sinon lorsqu'elle toussoit. Le nez commença à couler, & l'on n'apperçut aucun *énoreme* dans les urines. On la fit encore vomir. La voix n'étoit pas encore dans son état. Les urines déposerent alors; ce qui arriva en trois ou quatre jours, pendant lequel tems

elle recouvra ſa ſanté. Il eſt à remarquer que cet enfant eut la même maladie ſix mois après, mais très-bénigne.

Quatrieme Cas.

Un enfant de deux ans fut pris tout-à-coup de ce mal. Il avoit eu la petite-vérole ſix mois auparavant. Sa voix prit le ſon ſuſdit. On lui mit les ſangſues au cou, & les véſicatoires derriere les oreilles, & au haut de la gorge extérieurement. La reſpiration étoit alors très-gênée; la poitrine ſerrée; le cou enflé pardevant. Le pouls battoit cent quarante fois par minute. Tout paroiſſoit aller très-mal. On employa la vapeur ſuſdite, les fomentations, les cataplaſmes, & l'on mit plus de ſangſues au cou. Le jour ſuivant, l'enfant étoit beaucoup ſoulagé, plus gai, la voix plus naturelle. Le ſixieme jour le pouls étoit bien, la voix ordinaire, & l'enflure avoit diſparu.

Cinquieme Cas.

M. Home fut appelé pour un enfant de ſept ans. Il y avoit quatre jours qu'il étoit malade. Il demeuroit près d'un pont. L'hiver précédent la toux l'avoit violemment ſecoué, & ſix ſemaines auparavant il avoit eſſuyé la rougeole. On l'avoit ſouvent purgé, & il fut aſſez bien après cela, n'ayant plus qu'un reſte de toux, qui lui dura juſqu'au moment où il retomba. L'invaſion de la fievre fut accompagnée de chaleur, de ſoif; & le ſon particulier de la voix

décela bientôt la maladie. Le quatrieme jour le pouls devint très-fréquent, dur, mais ſans force. La déglutition étoit aiſée. Le malade ſe plaignoit cependant de douleur au larynx, lorſqu'il vouloit parler, ou qu'on y appuyoit le doigt. Le viſage devint bouffi, la ſoif conſidérable, & la reſpiration profonde. Le malade eut des envies de vomir, fit ſouvent voir ſur ſes levres des crachats ſpumeux. La tête étoit libre, & l'eſprit préſent. On ſaigna ſans tarder; & la nuit ſuivante on mit les ſangſues & les véſicatoires au cou. Le jour ſuivant le pouls très-foible battoit cent ſoixante-quinze fois. La reſpiration devint très-précipitée, & l'enfant mourut pendant la nuit, ayant eu l'eſprit préſent juſqu'au dernier moment.

On l'ouvrit. Il n'y avoit pas de marque d'inflammation au cou; mais le Médecin fut très-étonné de trouver dans la trachée une peau épaiſſe, preſque entiérement libre, & recouvrant une matiere comme purulente. Les parties inférieures paroiſſoient rouges, ſans que cependant l'on pût dire qu'il y eût eu de l'inflammation. En pénétrant dans les bronches, on trouva que la même peau étoit plus molle, plus mince, & comme purulente. En effet, on en fit découler beaucoup de pus en preſſant. Les poumons étoient très ſains.

Ceux qui voudront voir d'autres cas, pour avoir des détails plus circonſtanciés de cette maladie, conſulteront l'Ouvrage du Docteur Home. Voici quelques exemples obſervés dans le territoire d'Upſal.

Sixieme

Sixieme Cas.

Un enfant de cinq ans, bien portant, tomba dans une eſpece d'aſſoupiſſement le 19 Janvier 1762. Il fut pris en même tems de rhume de cerveau, d'enrouement, mais ſans toux. Les deux jours ſuivans il fut tantôt levé, tantôt couché, mais étant toujours brûlant; l'aſſoupiſſement augmenta. Il vomit, eut un écoulement de nez & éternuoit; les yeux étoient larmoyans. Le quatrieme jour, même état: vers le ſoir, déglutition difficile; fievre déterminée: point de ſommeil pendant la nuit, ſinon le matin. Le cinquieme jour, moins de fievre; déglutition plus difficile: langue blanche, comme couverte d'une peau: point de ſommeil avant minuit, à cauſe des flegmes rendus par les vomiſſemens, ou d'autre maniere. Le ſix, déglutition plus aiſée; mais les flegmes abondans rendoient la reſpiration comme ſtriduleuſe, quoiqu'elle fût plus aiſé: fievre à peine ſenſible: vers le ſoir, bon ſommeil, troublé pendant la nuit par la ſortie des flegmes. Le ſeptieme jour, vers midi, enrouement; toux ſéche & profonde: vers le ſoir, encore plus ſéche, très-fatigante juſqu'à l'expectoration des flegmes; déglutition aiſée, profond ſommeil, pouls plus fréquent: plus de toux après minuit; grande agitation. Le dix-huit, de bon matin, reſpiration plus difficile; cent quarante à cent cinquante pulſations par minute: aucun moyen de ſuſciter une toux pour faire expectorer: les anxiétés redoublent, la reſpiration devient très-précipitée: le Sujet meurt.

Pendant tout le cours de la maladie, M. Halénius avoit employé de doux laxatifs, les vomitifs, les réſolutifs, les rafraîchiſſans, les gargariſmes, les injections dans la gorge avec la ſeringue, un mêlange d'eſprit de corne de cerf & d'huile d'olive : tout fut inutile. L'ouverture découvrit la peau dont j'ai parlé.

Septieme Cas.

La ſœur de cet enfant s'étoit bien trouvée pendant la maladie de ſon frere, & perſonne n'auroit préſumé qu'elle alloit éprouver le même ſort à l'âge de ſept ans. Le 4 Février elle ſe ſentit un violent mal de tête, un grand aſſoupiſſement, le viſage lui devint rouge : la fievre ſe fit bientôt ſentir, & la malade ſe tint au lit. Elle vomit une fois, eut une douce ſueur pendant la nuit, & dormit aſſez bien. Le jour ſuivant elle ſe trouva mieux vers midi ; mais commença vers le ſoir à ſe plaindre du mal de dent, de tête, & d'une vive chaleur. Sa langue blanchit ; elle ſaigna pluſieurs fois du nez, mais peu chaque fois : la reſpiration étoit déja ſtriduleuſe, ſoit que la malade reſpirât par le nez ou par la bouche : nuit ſuivante inquiete. Le troiſieme jour au matin, mal-aiſe à l'eſtomac : langue encore plus blanche : petite éruption au bas du nez & dedans, blanche à la pointe, & rouge à la baſe : deux véſicules ſemblables, à la levre ſupérieure ; fievre preſque inſenſible le matin, forte le ſoir comme auparavant : déglutition de plus en plus difficile aux approches de la nuit. Le quatrieme

jour, la fievre fut un peu modérée : grande douleur de tête : déglutition assez difficile : expectoration pénible des flegmes : croûte brune dans la bouche, à la luette, au voile du palais : langue plus blanche : vers le soir, augmentation de la fievre : l'injection avec la seringue détache beaucoup de flegmes de la gorge : sommeil troublé par le crachement de ces flegmes visqueux & abondans, qui découlerent aussi par le nez & causerent un éternument pénible. Le cinquieme jour, même état : la croûte de la bouche s'épaissit & se porte aux côtés. Le soir, fréquens éternumens qui s'opposent au sommeil : toux modérée : flegmes délayés, mais qui ne peuvent sortir. Le sixieme jour, état des choses un peu meilleur en apparence : l'injection fait encore sortir beaucoup de flegmes de la gorge : vers le soir, foiblesse, assoupissement, mais point de sommeil à cause des flegmes, quoique les yeux fussent presque toujours fermés : la toux détache une partie de la croûte du voile du palais, mais elle ne peut sortir étant retenue attachée par un côté. Le septieme jour, vers dix heures, un peu moins de sombre chez la malade ; elle touffe, éternue ; il découle de son nez une matiere un peu délayée : point de sommeil avant minuit, à cause de la gêne de la respiration striduleuse, & des flegmes dont il sembloit devoir résulter une suffocation ; car la malade étoit déja extrêmement foible & fort agitée. Le huitieme jour, un peu moins d'abattement : expectoration quelquefois assez facile : l'injection détache entiérement plusieurs

morceaux de la croûte, viſqueux, épais, d'un blanc gris à un côté, & rayés de rouge à l'autre. Après midi, pouls fréquent, foible : les forces s'abattent ; plus d'expectoration : toux profonde ; la voix change ; les flegmes ſont plus épais; la reſpiration plus précipitée, entre-coupée; anxiété, agitation, profond ſommeil, abattement encore plus grand ; la toux diminue & ceſſe enfin vers minuit. Les boiſſons ſont vomir, & reviennent par les narines, quoique la déglutition ſoit aiſée. Le neuvieme jour, de bon matin, vomiſſement qui fait rejetter un peu de la croûte mentionnée. L'agitation, la foibleſſe, la fréquence du pouls, de la reſpiration augmentent inſenſiblement. De loin, l'odorat eſt frappé de la mauvaiſe odeur qui venoit de ſa gorge : urines claires, telles que de la petite-biere, avec un ſédiment blanc & épais : ſuffocation ; la mort à trois heures après midi.

Cette maladie regna auſſi dans Fahlun en 1761. L'habile Chirurgien M. Schulz m'en donna avis. Voici quelques exemples où j'ai remarqué des circonſtances particulieres.

Huitieme Cas.

Une fille de huit ans ſe plaignit de quelque gêne dans la gorge, s'adreſſant ſeulement à une domeſtique. Le pere & la mere n'obſerverent pas que leur fille ſe trouvât dérangée en rien. Quatre ou cinq jours après elle mangea même avec très-bon appétit. Le même jour au ſoir, à huit heures ; elle ſe trouva ſubitement

assez mal ; respiroit difficilement, sur-tout en aspirant, & rendoit le son de voix mentionné. On lui donna du rob de sureau, avec une poudre camphrée. On mit autour du cou un cataplasme émollient. On purgea avec la rhubarbe, sans omettre les vésicatoires, la vapeur des herbes émollientes. Le matin suivant, on lui donna du sel de corne de cerf ; & l'après-midi, de l'oxymel simple, & même du scillitique. Rien ne soulagea. La malade avaloit cependant sans difficulté, & n'avoit aucune fievre. Le pouls étoit inégal, & souvent intermittent. Le jour suivant, la malade mourut à quatre heures du matin. Ainsi la maladie déterminée ne dura que trente-deux heures.

Vers la troisieme ou quatrieme côte, on remarqua, sur la poitrine, quelques vergetures rouges, mais point d'enflure, ni là, ni au cou. Les poumons étoient sains, sinon que près de l'épine du dos on y remarqua une couleur sombre & comme du sang caillé : du reste, point de signe d'inflammation, ni aux poumons, ni à la trachée, qui étoit recouverte en dedans de la peau étrangere mentionnée : en quelques endroits même elle étoit très-adhérente, contre ce qu'on observe ordinairement. Il y avoit du pus au haut de la trachée, mais sans odeur.

Neuvieme Cas.

Une jeune fille de six ans, qui chantoit très-joliment, devint enrouée sans cause manifeste ; du reste, parut se trouver bien. Le 13 Novembre 1765, elle tomba subitement malade

le ſoir ; la reſpiration étoit très-gênée ; la voix ſinguliere en aſpirant. On la ſaigna du bras, mais ſans ſoulagement. Elle prit de l'oxymel, des purgatifs, fut expoſée à la vapeur chaude des plantes émollientes, mais en vain. Le pouls s'arrêta pluſieurs fois. Le peu d'urine rendue étoit comme de l'eau. Le matin la malade prit du thé, du bouillon léger. L'après midi, elle ne voulut rien prendre de fluide ; elle mangea des prunes & des raiſins ſecs. De jour elle n'éprouvoit point de mal-aiſe, jouoit avec ſes petites babioles. Mais l'agitation recommençoit vers la nuit ; de ſorte qu'elle ne dormoit que très-peu chaque fois. Comme elle rendoit, en expectorant, de petits lambeaux de peau, on préſuma qu'elle s'en tireroit. L'eſpérance fut vaine. Le 21 Novembre elle fut tout-à-coup ſuffoquée ſur les genoux de la domeſtique.

A l'ouverture du corps, on ne remarqua rien d'extraordinaire au dehors. Les poumons étoient ſains. On trouva la peau mentionnée dans la trachée ; elle étoit très-libre. Il y avoit une matiere ſpumeuſe d'un jaune pâle, près de la glotte & dans les bronches.

Dixieme Cas.

La ſœur, âgée de quatre ans, étoit pour lors à la campagne ; on la fit venir pour les funérailles. Après quelques jours de réſidence à la ville, on la renvoya à la campagne. Le lendemain, elle tomba malade & garda le lit. Elle vomit, & même du ſang avec ce qu'elle rejetta. La maladie reſta cachée comme celle de

ſa ſœur. On ne put l'engager à rien prendre. Elle mourut au bout de quarante-quatre heures.

On trouva dans la trachée la même peau & quantité de matiere délayée, qui s'étoit même portée dans les bronches.

Le Docteur Home a obſervé que lorſque cette peau ne s'étoit point trouvée à aucun autre endroit de la trachée, on l'avoit apperçue le long de la partie membraneuſe, où ceſſent les anneaux cartilagineux, & où ce canal s'appuie ſur l'œſophage : or, c'eſt-là que ſe trouvent la plupart des corps glanduleux de la trachée.

Il eſt facile à préſent de diſtinguer ce mal de gorge. Ainſi, dès qu'un enfant ſe plaint d'un mal-aiſe au larynx, & a la reſpiration gênée, il faut auſſitôt prendre garde,

1°. S'il court des maux de gorge.

2°. Si la température eſt humide & froide, ou ſi elle a été telle.

3°. Si l'enfant a eu depuis peu un rhume de long cours, une coqueluche, la rougeole ou la petite-vérole

4°. Si on lui ſent de la chaleur, s'il a de la ſoif, ou le viſage bouffi.

Dans tous ces cas-ci, on a lieu de craindre cette maladie meurtriere. Pour ſe mieux aſſurer des choſes, on examine,

1°. S'il y a de l'enflure à la partie antérieure de la gorge, ſi en preſſant on produit quelque ſenſation douloureuſe au Sujet.

2°. Si l'enfant avale ſans difficulté & reſpire de même.

3°. Si le pouls, étant au commencement de

la maladie, fréquent, dur, fort, devient quelques jours après mou, foible & précipité.

4°. Si la toux, au cas qu'elle ait lieu, eſt précipitée & comme ſuffocante lors de l'invaſion.

5°. Si la voix eſt enrouée, aiguë, graſſayante, ſinon continuellement, au moins lorſque l'enfant crie, touſſe, ou appelle.

La deſcription précédente donne aſſez le moyen de différencier la maladie de toute autre, ſemblable au moins en apparence. Par exemple, de l'eſquinancie, dans laquelle la partie ſupérieure du larynx eſt enflammée : car,

1°. Cette maladie-ci n'eſt pas une de l'âge d'enfans.

2°. Elle eſt accompagnée de difficulté très-grande d'avaler.

3°. On y ſent à la gorge une telle chaleur avec douleur, que les malades ſont comme réduits au déſeſpoir, & ſouvent veulent ſe défaire eux-mêmes.

4°. On n'y remarque aucune tumeur externe à la gorge.

Ce qu'on peut conclure de ces obſervations, c'eſt que cette maladie eſt une fluxion qui ſe jette ſur la trachée, & ſur-tout à l'endroit membraneux, qui fait le complément des cartilages. Ce flux y vient des glandes, dont les orifices laiſſent couler une quantité de flegmes, qui s'épaiſſit & forme une peau du côté expoſé au contact de l'air, mais libre du côté oppoſé à la pellicule interne de la trachée, parce qu'il y découle continuellement de ſemblables flegmes, qui l'empêchent de s'attacher. Cela eſt d'autant plus vraiſemblable, qu'on ne remarque

aucune ſuppuration à la tunique interne de la trachée. Il n'en eſt pas de même dans les maux de gorge gangréneux. Il arrive ſouvent que la pellicule interne de la trachée & même l'œſophage s'y ſéparent & ſortent par lambeaux en touſſant. Voyez *Journal de Médecine*, 1768, pag. 202.

La formation de cette peau n'a cependant rien de ſi extraordinaire. Nous en trouvons des exemples dans l'*Abrégé des Tranſactions Philoſophiques*, tom. 3. pag. 60. *édit. angl.* Haller, *Phyſiol.* tom. 3. pag. 149. On l'a auſſi remarquée dans les inteſtins, & les malades en ont rendu des bouts qui formoient un conduit entier. Comparez auſſi ce que M. Warren a dit des polypes de la trachée, dans les *Tranſact. Médic.* des Médecins de Londres, tome 1. M. Murray en a remarqué un exemple, & en a donné toute l'hiſtoire pathologique dans le *Comment. nov. Soc. Scient.* Gotting. tom. 4. pag. 44.

Ces fluxions arrivent auſſi à la veſſie; M. Lieutaud appelle cela un catarrhe de la veſſie.

Mais pourquoi cette humeur ſe jette-t-elle ſur la trachée? c'eſt ce que j'ignore. Les exhalaiſons de la mer n'en ſont pas la cauſe, comme le croit M. Home, puiſque la maladie s'eſt manifeſtée dans les endroits les plus éloignés dans le Continent.

D'après l'expoſé de la maladie, on voit aiſément que la ſuffocation ne vient que de ce que l'air eſt intercepté dans la poitrine, ſans pouvoir en ſortir, ni même y rentrer. Le ſang ne peut plus revenir de la tête, & produit la bouffiſſure du viſage.

La maladie eſt contagieuſe; les exemples rapportés le prouvent. On a vu auſſi qu'il eſt poſſible d'en éprouver la récidive.

Nous apprenons, par les obſervations précédentes, que le pouls eſt prompt, dur, fort les premiers jours; que le viſage eſt rouge, & que les ſangſues, la ſaignée, ont alors très-bien réuſſi. L'ouverture des Sujets prouve que la maladie eſt inflammatoire; ce que montre aſſez la couenne dont le ſang eſt couvert. Lorſque cela a duré quelques jours, le pouls devient fréquent, mou, foible; les mal-aiſes, les inquiétudes augmentent; les forces tombent; les flegmes s'amaſſent, deviennent comme purulens; les bronches s'empliſſent; la reſpiration & la circulation du ſang deviennent difficiles. On peut donc diſtinguer deux périodes dans cette maladie; le premier, eſt celui d'inflammation: le ſecond, celui de la ſuppuration. Au premier, on a encore un eſpoir aſſez bien fondé; mais c'en eſt fait du Sujet au ſecond. Les évacuations, qui ſont avantageuſes au premier, deviennent préjudiciables au ſecond. Ce qu'on doit y deſirer, c'eſt que le Sujet expectore la peau & beaucoup de matiere; cependant cela n'a pas été ſuivi de grands avantages.

Malgré cela, il eſt aſſez difficile de diſtinguer ces deux périodes. Si l'urine des malades dépoſe un ſédiment blanc & ſemblable à du pus, la maladie eſt déja au ſecond période; ainſi on ne doit attendre que la mort. C'eſt donc ſur-tout aux premieres plaintes ou à la premiere gêne des Sujets, qu'il faut faire une ſérieuſe

attention ; autrement la mort ſurvient inopinément. Les pere & mere doivent tout craindre après les exemples mentionnés, pour peu qu'ils perdent de tems.

Le moyen curatif le plus ſûr, s'il eſt employé à tems, eſt, ſans contredit, la ſaignée. On la doit réitérer juſqu'à ce que le pouls baiſſe ; s'il s'éleve encore, on ſaignera de nouveau. Au ſecond période, la ſaignée n'eſt plus praticable.

Après la ſaignée, on employera les ſangſues à la gorge ; elles procurent le même avantage que dans les cas de pleuréſie, d'inflammation aux yeux, lorſqu'on les poſe ſur l'endroit douloureux du côté, ou autour des yeux.

On prépare enſuite une infuſion de fleurs de ſureau, impregnée d'une teinte de vinaigre. On y trempe une éponge, que l'on met ſous le nez ou ſur la poitrine, de maniere que le malade puiſſe en reſpirer la vapeur. On atténue par-là les flegmes, & l'on facilite la toux.

On applique les véſicatoires à la nuque, aux côtés de la gorge, mais non à l'endroit où les ſangſues ont ſuccé. On ſait de quelle utilité elles ſont dans les cas de fluxions ſur les dents, de maux de gorge ordinaires, & autres flux d'humeurs. Mais il faut que la ſaignée & les ſangſues aient précédé.

Si la cure devenoit moins aiſée, on mettroit autour du cou un cataplaſme émollient, aiguiſé d'un peu de ſénevé, & on le laiſſeroit juſqu'à ce que la peau rougît, & parût s'élever çà & là. Enſuite on met le cataplaſme de ſénevé, & ayant ſoin de le changer lorſqu'il eſt près de

ſe refroidir. Le cataplaſme ſe fait avec trois onces de feuilles de mauve, qu'on cuit en bouillie dans l'eau, y jettant, vers la fin de l'ébullition, deux drachmes de ſénevé écraſé.

On a ſoin de tenir le ventre libre avec des lavemens, ou l'électuaire lénitif, ou de la pulpe de caſſe, ou de la magnéſie mêlée d'un peu de ſucre. On peut auſſi diſſoudre de la manne dans du petit-lait.

L'expérience a fait voir que les ſudorifiques n'ont été d'aucun avantage, non plus que les vomitifs. Cependant les ſecouſſes qu'ils produiſent contribueroient peut-être quelquefois à faire détacher la peau morbifique de la trachée ou des bronches, quoiqu'il ſoit alors trop tard pour en eſpérer de vrais avantages. Mais pourquoi ne pas tout haſarder dans des cas déſeſpérés?

L'expérience apprendra ce qu'on doit eſpérer de la laryngotomie, ou de faire une fumigation de poivre dans la chambre pour ſolliciter la toux.

Cette maladie a fourni à pluſieurs Médecins de Province Suédois des obſervations intéreſſantes en 1769. Voyez M. l'Aſſeſſeur Wahlbom, pag. 58; le Docteur Blom, pag. 9; le Docteur Engſtrom, pag. 300. La grande difficulté eſt de ſavoir pourquoi la trachée eſt auſſi inſenſible dans ces circonſtances-là & dans quel tems la peau eſt réellement formée?

CHAPITRE XXVI.

De la Galle.

LES enfans des gens aisés ont rarement la galle ; elle est, au contraire, très-fréquente parmi les pauvres. Les premiers sont soignés avec l'attention requise, on les tient proprement à tous égards ; leur Nourrice a de même les habits, les linges nécessaires pour changer : mais les autres ne sont pas tenus dans la même propreté.

Je ne pense pas que la galle ait une autre cause que le manque de soins & la mal-propreté. Elle se répand ensuite par le contact d'un corps à l'autre, ou par celui des habits qu'on met, après qu'ils ont servi à une personne infectée.

La galle, en elle-même, n'est pas une évaporation, ni une acrimonie innée ou acquise, ni une qualité saline ou aigre du sang ; mais elle est produite par de petits insectes vivans, (*Acari* Faun. *Suecic.* 1191 & 1195.) qui se nichent dans l'épiderme, où ils croissent, pullulent, & causent une démangeaison à la peau par leur picottement ; de sorte que le prurit continuel produit une affluence de sérosités, qui fait lever des vésicules, recouvertes bientôt d'une croûte, lorsque l'humidité s'est évaporée. Cette opinion n'est pas imaginaire, mais fondée sur une expérience constante. Hauptmann,

Bonomo, Schwiebe, & d'autres gens dignes de foi, ont examiné soigneusement ce phénomene dans des Sujets de différens âges & de différent sexe, & ils ont remarqué ces insectes dans les rides de la peau, sur tout au bord des vésicules. Ils les en ont tirés & mis sous le microscope, & ont vu comment ils déposent leurs œufs; ce qu'ils font très promptement. Ils ont même vécu plusieurs jours hors du corps. Voyez les figures de Bonomo, *Act. nat. curios. append. ad* A. 10. Dec. 2. page 33. Comparez Linn. *Amœnit. Acad.* vol. 3. pag. 333, & vol. 5. pag. 95.

On voit donc par-là,

1°. Pourquoi la galle se communique si aisément: car le seul mouvement peut les porter d'un homme à l'autre.

2°. Pourquoi la mal propreté l'entretient; car les insectes se multiplient alors considérablement.

3°. Pourquoi les enfans y sont plus exposés que les adultes; car leur peau est plus tendre, plus poreuse: les insectes s'y insinuent donc plus aisément.

4°. Pourquoi l'éruption paroît d'abord aux mains. C'est par-là que se fait le plus fréquent contact des personnes ou des habits. Si elle venoit d'acrimonie ou saline, ou autre quelconque, elle se manifesteroit d'abord aux endroits où l'on sue le plus.

5°. Pourquoi il est nécessaire de se laver souvent, sur-tout le soir. On déterge & emporte par-là les insectes, qui sont encore dans les plis de la peau, avant qu'ils aient pénétré

dans l'épiderme. Comme on manie plus de choſes le jour que la nuit, on voit qu'il faut encore plus laver les mains le ſoir que le matin, dans ces circonſtances.

6°. Pourquoi la galle rentre par le froid, & reſſort en s'échauffant par une grande agitation. Les inſectes ſont également moleſtés par l'une & l'autre alternative.

7°. Pourquoi le purit eſt alternatif. Les inſectes ne ſe meuvent que de tems à autre pour pâturer.

8°. Pourquoi la galle ſe porte d'un endroit à l'autre du corps; les inſectes changent de place & pullulent.

9°. Pourquoi la galle n'eſt pas une maladie néceſſaire. Les inſectes n'y ſont pas innés; mais tranſportés accidentellement. Il en eſt de même de toutes les autres maladies contagieuſes, auxquelles on peut échapper avec des précautions.

10°. Pourquoi la démangeaiſon & la galle diſparoiſſent, lorſqu'on frotte le corps avec des médicamens gras, impregnés de ſoufre, de mercure, de plomb, d'ail, de tabac, de racine d'aunée, de ſel alkalin, &c. Les inſectes rentrent alors plus avant, & c'eſt ce qui fait le danger d'une galle imprudemment répercutée.

11°. Pourquoi la galle reparoît ſi aiſément. Outre que l'on peut la gagner une ſeconde fois, nous ignorons encore combien ces inſectes vivent de temps ſur les habits. On peut les avoir détruit ſur la ſurface de la peau, ſans que ceux qui étoient plus enfoncés aient été tués. Alors ils ſe remontrent avec la maladie.

12°. Pourquoi un enfant que sa Nourrice poudroit avec de la farine eut la galle, selon Linnée, *Amœnit. Acad.* vol. 5. pag. 85. Il s'y trouve de semblables insectes.

13°. Pourquoi la galle empire lorsqu'on se frotte ou se gratte. Les insectes agités, tourmentés, s'irritent, se portent plus avant.

14°. Pourquoi un seul homme peut infecter toute une armée. Ces insectes puilulent très-promptement, & la propreté est presque impossible dans les camps.

15°. Pourquoi ceux qui sont dans les prisons ou dans les grands Hôpitaux, la gagnent si aisément.

16°. Pourquoi la galle est plus difficile à guérir en hiver qu'en été. Le froid empêche les insectes de paroître à la superficie. La chaleur, au contraire, les y attire, ou les y pousse, si elle est produite sur-tout par un grand mouvement.

17°. Pourquoi le Peuple fait plutôt disparoître la galle que les Médecins. Il a sur le champ recours aux pommades, la fait rentrer sans en savoir les conséquences.

J'ai tenté différens moyens curatifs contre cette maladie; je n'en ai pas trouvé de plus sûr que le soufre. Les insectes en périssent décidément. Le soufre, qui ne rend aucune odeur sans brûler, se fait sentir très-désagréablement lorsqu'il s'exhale du corps avec la sueur, ou même pour peu qu'on ait chaud. L'or, l'argent, noircissent dans la main de celui qui prend du soufre intérieurement. C'est ce principe odorant

odorant qui tue ces insectes. Ainsi, le soufre est le premier des médicamens antipsoriques.

Lorsqu'on veut traiter un enfant,

1°. On tiendra la chambre, les habits, les linges dans la plus grande propreté; ceux qui le manieront, auront le même soin pour eux.

2°. L'appartement sera modérément chaud.

3°. On fera prendre à l'enfant depuis deux jusqu'à trois grains & plus de fleur de soufre, tamisée, dans un peu de lait, même dans celui de la Nourrice, deux ou trois fois par jour, s'il purge, ce qui arrive quelquefois; on diminuera les doses.

4°. Si cela ne procuroit aucun effet au bout de quatre jours, on feroit un liniment avec de la fleur de soufre & de la crême, pour en oindre, tous les matins seulement, les articulations des mains & des pieds, jusqu'à ce que la galle fût passée. Mais pour l'empêcher de rentrer, on continuera toujours l'usage de la fleur de soufre. Je fais frotter le matin, parce que l'on prend le remede interne pendant le jour; les insectes pris ainsi, comme entre-deux feux, périssent infailliblement. On donnera un laxatif, si l'estomac & les intestins ne sont pas nets; autrement il n'en faut pas. Les laxatifs n'ont jamais guéri de la galle, à moins que leur action n'ait été assez lente pour qu'ils passassent dans le sang; encore faut-il qu'on y joigne quelqu'autre chose, capable de tuer les insectes, ou de les chasser.

Si l'enfant est trop jeune pour risquer de le médicamenter quelque tems, sa Nourrice prendra tous les jours un peu de fleurs de soufre,

dans du lait chaud. Je fais, par expérience, que cela eſt ſuivi de bons ſuccès. Si l'éruption eſt conſidérable, par exemple, aux pieds, j'y ai fait appliquer avec réuſſite des feuilles de choux. D'abord les *ulcuſcules* coulent abondamment, ſe deſſéchent & ſe cicatriſent promptement. Les mains ſe nettoient bientôt, ſi on les lave pendant deux jours pluſieurs fois avec du genievre bouilli.

Je dirai au Chapitre ſuivant, comment on guérit les galles que les enfans ont des maux vénériens de pere ou mere, & de leur Nourrice.

Malgré l'opinion que Roſen adopte d'un air ſi décidé ſur la ſeule cauſe de la galle, je ne pouvois me réſoudre à embraſſer ſon ſentiment. J'avois fait quelques réflexions, que j'ai revues en partie dans l'ouvrage immortel du Docteur Lorry. Je penſe que le Lecteur (*a*) lira ici avec plaiſir ce que cet habile homme a produit d'avance contre l'opinion de Roſen, dont il n'a certainement pas encore lu les réflexions.

» Quoique pluſieurs Médecins, dit-il, aient » abuſé des raiſonnemens précédens, pour » admettre dans toutes les maladies conta- » gieuſes un vrai principe morbifique vermi- » neux, on ne doit pas regarder avec indiffé- » rence l'opinion de ceux qui penſent que la » galle dérive des vers; car il n'y a ni ridi-

(*a*) Je ne parle en François qu'à ceux qui ne peuvent voir dans l'original combien il faut de prudence pour traiter cette maladie ſans courir aucun riſque.

» cule, ni abſurdité à croire qu'il ſe trouve
» dans les corps animés certains animalcules
» nuiſibles qui échappent à la vue, & s'inſi-
» nuent dans la peau. On peut même aſſurer
» qu'il y en a un grand nombre que nous
» n'appercevons nullement. D'ailleurs, cette
» opinion eſt appuyée de l'autorité de gens
» très-verſés dans l'obſervation des phénomenes
» de la Nature. Cependant Méad & d'autres
» Obſervateurs aſſurent ne pas avoir apperçu
» (*a*) ces inſectes, depuis que cette découverte
» s'eſt répandue. Les yeux armés des meil-
» leurs microſcopes ne les découvrent pas.

» Mais comme ce ſeroit être injuſte que
» de nier ce qu'on n'a pas vu, & que
» cette hypothèſe ſe prête à l'explication de
» pluſieurs cas de cette maladie, on peut l'ad-
» mettre, en diſant qu'elle n'eſt pas applicable
» à toutes les circonſtances, ni expliquer tous
» les phénomenes de la galle.

» Tous les Médecins conviennent,

» 1°. Que pluſieurs fievres ſe ſont heureu-
» ſement terminées par l'éruption d'une galle,
» & qu'à ſa premiere apparition tous les ſymp-
» tômes internes ont ceſſé; ce qui n'auroit
» pas pu avoir lieu, ſi la galle n'avoit été
» répandue qu'à la ſuperficie de la peau. Tous
» les Médecins ont vu, comme moi, des Sujets
» *moroſes & chagrins depuis long-tems*, guéris

(*a*) On voit, par les détails de notre Auteur, que les inſectes ont été apperçus par d'autres Obſervateurs que ceux qui ſont cités dans l'Ouvrage de M. Lorry.

» de cette affection par l'éruption d'une galle » qui devint alors, pour eux, une crise vraiment dépuratoire. Je citerois Schenck, Hildan, » Riviere, & d'autres de différens âges.

» 2°. Rien de si connu & de si souvent » répété dans les Ouvrages de Médecine, que » les effets d'une galle répercutée, qui se jette » alors sur les poumons & les autres viscères; » tandis que l'on a vu les asthmes, les inflammations, les fievres malignes cesser, en » faisant mettre aux Sujets la chemise d'un » galleux.

» 3°. Meklin nous apprend qu'une manie » mélancolique fut guérie en inoculant la » galle, &c.

» Or, tous ces effets ne peuvent se dériver » de la maladie produite par ces insectes cutanés; mais s'expliquent très-bien par un » principe qui, emporté dans le torrent des » humeurs, lèse les fonctions, crispe les viscères, & y cause les spasmes les plus cruels, » & produisent en apparence toute autre maladie que celle qui est cachée: si, au contraire, on parvient à attirer ce principe vicieux à la peau, il y cause un purit pénible, » tandis que la santé se rétablit à l'intérieur.

» Si l'on veut donc chercher une autre cause » de la galle, on la trouvera certainement » dans une acrimonie particuliere à cette affection. Répandue dans un principe salin & » mordicant, elle décele quelque chose de » muriatique au goût, sans volatilité, il est vrai, » mais cependant imprégné d'une odeur spécifique, pénétrante & contagieuse. *De Morb. cut.* p. 230 & suiv.

Tels ſont les doutes que j'avois entrevus, & la ſolution que j'y trouvois. J'avoue néanmoins que cela ne ſatisfait pas encore. On peut expliquer les phénomenes rapportés par M. Lorry, en admettant l'hypotheſe de Roſen.

1°. Si pluſieurs maladies fébriles ont ceſſé à l'éruption de la galle, produite par la chemiſe d'un Sujet entaché de ce vice, ne peut-on pas dire que les inſectes produiſant à ce *ſenſorium commun* le même effet qu'un ſynapiſme, l'ébranlement général qui en réſulte, y ouvre une voie d'autant plus prompte qu'elle eſt générale, & la Nature s'y décharge du principe morbifique, ſur-tout s'il eſt acrimonieux. Car pour lors, il a une affinité directe avec la lymphe qui ſe trouve viciée à la peau par la préſence des inſectes. Or, ſuivant Hyppocrate, c'eſt toujours en vertu de leur affinité que les principes analogues ſe réuniſſent dans tous les mixtes de la nature (*a*). Ainſi, le phénomene s'expliqueroit en admettant les inſectes. On peut dire la même choſe du principe vicieux qui cauſoit la *moroſité*.

2°. La galle repercutée ſe jette ſur les poumons, les viſceres, & y cauſe les dommages que nous connoiſſons. Cela eſt vrai; mais cela n'exclut pas encore la préſence des inſectes. Quel doit être le premier effet de cette répercution de la galle? C'eſt de faire entrer dans

(*a*) Voyez comment j'ai expoſé la doctrine de cet habile Maître dans mon Diſcours préliminaire du *Traité de l'Expérience*, de M. Zimmermann.

le torrent des humeurs une lymphe devenue acrimonieuſe à la peau, ſoit par les excrémens que les inſectes dépoſent dans leurs nids, ſoit par les principes corruptibles que l'air y porte. Le ſecond, c'eſt que l'acrimonie entraînée avec les autres humeurs, ſe jette toujours ſur les parties les plus foibles quelconques. Hyppocrate avoit bien vu ce principe. De-là les ravages, ſi elle n'eſt ou réſolue, atténuée, expulſée, ou rappelée à la circonférence. Mais il n'eſt pas beſoin, pour produire l'aſthme, &c. de croire que les inſectes doivent ſe porter dans l'intimité des viſceres. Ils périſſent probablement par l'effet du topique, qui ne peut corriger les vices de la lymphe dont il ſupprime l'expulſion favorable. Ainſi ce ſecond phénomene ne les exclut pas encore. Le cas de l'hydropiſie, à la ſuite d'une galle ſupprimée, s'expliqueroit auſſi facilement. L'acrimonie, dont les véſicules ſcabieuſes ſont gorgées par le prurit continuel qu'y cauſent les inſectes, n'ayant plus d'iſſue, eſt refoulée dans les vaiſſeaux lymphatiques, qui ſe répandent en tout ſens ſous la peau; il ſe fait une aſtriction aux orifices de ces canaux, qui portent à la peau la lymphe dont elle tient ſa ſoupleſſe & ſa nourriture. Cette lymphe ſtagnante ne peut que faire des amas, des dépôts, &c. d'où réſulte l'hydropiſie. Mais ces ravages n'excluent pas les inſectes. On peut dire auſſi que la férosité acrimonieuſe de la galle refoulée, eſt portée juſqu'aux parties les plus éloignées du centre. Un homme meurt hydropique, à la ſuite d'une éruption cutanée, repercutée. Le

Sujet eſt ouvert ; on lui trouve un rein preſque pourri. Sans doute que l'humeur acrimonieuſe s'étoit d'abord portée là, dans le gros conduit lymphatique qui paſſe par ce viſcere ; ſans parler des autres moindres qui s'y jettent en grand nombre. Ainſi les phénomenes que rapportent M. Lorry & Nietzki, *Pathol.* (*a*) § 1130. s'expliquent très-bien avec les animalcules.

3°. L'inoculation ou la communication de la galle a guéri les plus cruelles maladies, la manie, &c. cela ne répugne nullement. Le vice acrimonieux qui les cauſoit ayant été jetté à la circonférence par l'ébranlement, qu'ont cauſé les animalcules, s'eſt joint à l'acrimonie périphérique, (qu'y cauſoient ces inſectes) par l'affinité, l'analogie qui ſe trouvoit dans leur caractere. Les nerfs n'étant plus titillés, picotés à leur origine ou dans leur partie principale, ſont rentrés dans leur mouvement & leur action naturelle, & les Sujets ſe ſont enſuite guéris de la galle traitée méthodiquement. Rien de plus ſimple que ce méchaniſme. C'eſt un vrai véſicatoire qui a attiré ſur lui un principe homogene. Et ſans l'action des animalcules, cela ne ſeroit pas arrivé.

Je ne propoſe ces raiſonnemens, ſenſés je penſe, que pour faire voir combien Roſen avoit peut-être de raiſons pour ſe décider ſur ſon ſentiment, raiſons qu'il a probablement

(*a*) Cet Abrégé de Pathologie eſt un des meilleurs Ouvrages de Médecine qu'on ait jamais écrit. Celle de Gaubius n'en eſt pas l'ombre.

cru ne pas devoir détailler. Du reſte, l'hypotheſe de M. Lorry (*a*) eſt très-ſenſée. C'eſt mot à mot la même que celle de M. Nietzki, cet habile homme, qui fait tant d'honneur à l'humanité par l'art avec lequel il ſait ranimer les Noyés. Mais dans l'une ou l'autre hypotheſe, le traitement revien-il au même? Voici celui que j'ai ſuivi pour moi-même en revenant d'Allemagne, où j'avois attrapé cet amuſement ordinaire du Pays Germanique. Je pris des délayans, des rafraichiſſans, enſuite deux légers purgatifs. Après cela, demi-gros de fleur de ſoufre dans de l'eau très-froide, deux fois par jour, durant une ſemaine. Le huitieme jour, ſans interrompre

(*a*) On leveroit peut-être tous les doutes en admettant une diſtinction reçue de ceux qui ont ſenſément réfléchi ſur les cauſes des maladies. Une cauſe eſt néceſſairement interne ou externe. Dans le premier cas, la cauſe eſt ou une partie eſſentielle du corps humain, ou un produit du corps, mais qui y eſt encore contenu. Dans le ſecond, la cauſe n'appartient pas au corps humain, & n'eſt pas non plus un de ſes produits. Si c'eſt une partie du corps humain ou un de ſes produits, il eſt clair qu'il n'en réſulte qu'une maladie ſymptomatique; au lieu que ſi ce n'eſt pas une partie du corps ni un de ſes produits, il en réſulte une maladie idiopathique. Or les inſectes ſont une cauſe externe dans l'hypotheſe de Roſen; & dans celle de M. Lorry, l'acrimonie un produit du corps: donc les deux galles ſont eſſentiellement différentes par rapport à leur cauſe. D'où l'on pourra dire que la galle idiopathique eſt l'effet de la préſence des vers, & la galle ſymptomatique celle de l'acrimonie interne des humeurs. Cependant on demanderoit encore, ces deux galles ſont-elles la même maladie, quant à l'effet préſent? Je ne le crois pas.

la fleur de soufre, je me frottai par-tout le corps avec de la poudre à tirer, broyée dans de l'huile d'olive, une fois par jour le matin, gardant alors les mêmes linges jusqu'à la fin. Le lendemain, je me lavois avec de l'eau chaude simplement, & une heure après je me refrottois. Au bout de cinq jours, la galle disparut. Enfin, je me purgeai trois fois dans l'espace de seize jours, délayant foiblement pendant les intervalles; & je fus bien guéri. J'ai guéri depuis la femme d'un Meûnier par le même traitement.

CHAPITRE XXVII.

Des Maladies Vénériennes.

Je ne m'arrêterai pas à examiner l'époque de cette maladie en Europe. Y seroit-elle plus ancienne qu'on ne l'a dit? n'a-t-elle paru (*a*) qu'en 1494? L'abus des plaisirs de l'Amour a été excessif de tout tems; les suites devoient donc en être les mêmes. Ce qu'il y a de vrai, c'est que le premier qui en a été gâté n'a pu l'être que par ces excès. Or, ce vice une fois implanté dans des parties aussi chaudes, contracte une acrimonie extrêmement

(*a*) L'Auteur se déclare pour l'affirmative. C'est l'opinion d'Astruc.

pénétrante ; d'où l'on ſent aiſément que les progrès du mal ont été auſſi rapides que dangereux, dans des tems ſur-tout où l'on ignoroit l'art de l'arrêter.

Au reſte, quelle qu'en ſoit la date en Europe, il eſt certain qu'elle a été, les ſiecles derniers, beaucoup plus mauvaiſe, & qu'elle s'eſt manifeſtée avec les plus horribles ſymptômes. Sa malignité ſemble avoir diminué peu à peu ; & depuis 1610 environ, elle n'eſt plus accompagnée de ces cruels ſymptômes. Le virus attaque, en général, aujourd'hui les parties externes avant de paſſer dans le ſang, ſur-tout les endroits où la peau eſt fine, comme les levres, la bouche, la tête du gland, l'urhetre, &c. Si les ſymptômes diminuent en nombre, comme ils ont fait en violence, il eſt probable que cette maladie ſera un jour facile à guérir, ou ceſſera peut être.

Ce mal ſe gagne par un commerce impur, & l'on a tout lieu de craindre alors d'en être infecté, quand bien même il ne ſe manifeſteroit pas quelques jours ou quelques ſemaines après. Le virus eſt ſouvent aſſez foible pour ne cauſer ni prurit, ni cuiſſon, ni douleur dans les parties qu'il a attaquées ; mais il n'en gagne pas moins la maſſe du ſang, s'y cache pluſieurs années, & ſe manifeſte enfin comme un mal preſque ſans remede, ſur-tout s'il s'eſt porté dans l'intérieur des os.

On peut cependant en être encore attaqué ſans voir de femme. Par exemple, en couchant dans des draps qui ont ſervi à un Sujet infecté. Voilà pourquoi il n'eſt pas sûr de coucher

avec ceux dont la ſanté n'eſt pas bien connue. *Fabr. Hildan* nous rapporte un pareil exemple, *Cent.* 5. *Obſerv.* 97. Les habits la communique de même, ſur-tout ceux qui enveloppent & ſerrent le corps. Un Chirurgien gagna ce mal, pour avoir dormi la tête poſée ſur un oreiller où avoit bavé un Sujet pendant la cure de cette maladie. Hildan dit encore qu'une Domeſtique ignorante la gagna pour avoir mis les bas d'un jeune garçon infecté. Le Docteur Lindeſtolpe dit qu'un frere infecta ſa ſœur en la baiſant ſur la bouche. Tous les jours les gens mariés libertins ſe la communiquent l'un à l'autre. Un homme infecta ſa femme; l'enfant qu'elle portoit en fut atteint, il gâta ſa Nourrice; & elle, ſes deux enfans. Nous avons vu, ces dernieres années-ci, à Stockholm, une Nourrice gâter, ſans qu'on y ſongeât, l'homme, la femme, trois enfans, & deux garçons de boutique, dans une des bonnes maiſons de la Ville. On a vu pluſieurs fois les Sages-Femmes être gâtées dans des accouchemens de femmes infectées. Burgeſius dit qu'une Sage-Femme gâtée infecta trente-cinq familles. Everhaers, Médecin Hollandois, rapporte qu'une femme, honnête d'ailleurs, & qui ignoroit ſon mal, gâta nombre de femmes & d'enfans, en prêtant ſon miniſtere pour tirer le ſein des femmes qui venoient d'accoucher, & leur faire ainſi le mamelon. Le Docteur Bilguer fait mention de ſemblables exemples dans ſon Traité de l'Hypochondriacie, pag. 71, 75.

Si le pere ou la mere ſont tous les deux

gâtés, il eſt naturel que les enfans le ſoient auſſi. Comme le virus, pendant la groſſeſſe, ou devient plus acrimonieux, ou s'émouſſe par des circonſtances particulieres, on voit que l'effet doit en être différent chez les enfans qui naiſſent avec. S'il eſt extrêmement acrimonieux ou malin, l'enfant périt ordinairement dans le ſein de la mere : voilà ce qui occaſionne auſſi des fauſſes couches. L'enfant vient quelquefois à terme, mais couvert d'ulceres ; preuve évidente du mal dont il eſt atteint. Un homme infecté ſans reſſource recherche une fille en mariage ; elle l'épouſe à cauſe de ſa fortune, diſant qu'avec le bien qu'il lui apportoit, elle ſe feroit guérir. L'homme meurt de ſa maladie quelque mois après. La femme, devenue groſſe, accouche d'un enfant couvert d'ulceres, de galles, qu'il a gardées juſqu'à l'âge de ſeize ans, moment où j'écris ceci, & n'en guérira probablement jamais. La mere mourut de la maladie quelque tems après ſes couches. Un homme, âgé de trente ans environ, ſe marie après avoir fait arrêter l'écoulement d'une gonorrhée, il y avoit à peu près ſept ans. Sa petite-fille fut attaquée d'écrouelles à l'âge de deux ans & demi, & en eſt encore incommodée. On voit par-là que le mal ne ſe manifeſte plutôt ou plus tard ; que ſelon le dégré de malignité.

Quelquefois les progrès en ont été ralentis par des médicamens que l'on aura pris, ſans cependant ſe guérir radicalement. Pour lors les enfans n'ont pas de maux vénériens proprement tels. Le virus eſt chez eux comme dénaturé, & n'y produit que des maux d'autant

plus rebelles, qu'on n'en ſoupçonne pas la cauſe.

Ces enfans croiſſent à peine, ſont foibles, malingres, & n'ont qu'une poſtérité qui s'éteint bientôt, s'ils parviennent à l'âge viril. C'eſt ainſi qu'une Nation entiere peut dégénérer & s'éteindre peu à peu. Les femmes gâtées font plus de ravage que la poudre & l'épée. Philippe V en vit bien les funeſtes conſéquences, lorſque l'armée Portugaiſe campoit autour de Madrid. La moitié en fut détruite par les femmes infectées, qui paſſerent chez les ennemis, dans la vue de les perdre. Voyez *Supplément aux Eſſais hiſtoriques ſur Paris*, pag. 75.

Il arrive auſſi que quelques enfans nés de parens gâtés ne font appercevoir aucuns ſymptômes morbifiques, tandis que les autres ſont manifeſtement atteints du mal. Dans le premier cas, les enfans ſont nés, lorſque le pere ou la mere obſervoient une conduite réguliere, un bon régime; enfin, ne donnoient pas lieu à l'exertion de la malignité du virus par un excès quelconque, ſur-tout ſi ce virus avoit été comme étouffé auparavant par l'uſage de quelques médicamens, des bains, &c. Dans le ſecond, le virus ou aura eu le tems de ſe faire enfin ſentir dans la maſſe des humeurs en s'y répandant peu à peu, ou aura été ranimé par quelques excès. L'enfant engendré dans ces circonſtances doit donc en être atteint même au principe de ſon exiſtence, & n'en guérira peut-être jamais, ou il périt avant ſa naiſſance.

On voit, par ces réflexions, fondées ſur l'expérience, combien l'on doit s'examiner avant de ſe marier, ſi l'on a eu quelques maux

vénériens par le paſſé ; autrement on perd une femme & ſes enfans. Ce n'eſt qu'un Médecin de la plus grande expérience qu'on peut conſulter dans ces cas-là, & l'on doit lui parler à cœur ouvert.

L'on n'auroit même eu qu'un chancre qui auroit diſparu ſubitement, ſans être ſuivi de tumeur aux aines, ou au moins ſans qu'elle eût été bien guérie, c'en eſt aſſez pour être aſſuré qu'on a quelque virus caché dans les humeurs, & qui tôt ou tard ſe manifeſtera ſur le pere, ou la mere, ou les enfans. Il en eſt de même d'une gonorrhée ſimple, ſupprimée par quelques aſtringens ou autres répercuſſifs, comme je l'ai déja dit. Si l'on ſent même une dureté inſolite aux glandes de l'aine ou du cou, après avoir vu des femmes, y eut-il pluſieurs années, on doit encore craindre, malgré la bonne ſanté dont on jouit. La honte eſt toujours préjudiciable & mal-fondée dans ces circonſtances ; & l'on doit ſe ſoumettre à un traitement régulier, entre les mains d'un homme adroit & d'une probité reconnue. Car on ne voit que trop ſouvent blanchir ſimplement les malades, au moyen de quelques palliatifs ; alors le virus ſe porte encore plus avant dans le ſang, & reparoît avec le laps du tems, ou au moindre excès ; ou occaſionne des affections ſpaſmodiques, la paralyſie, l'apoplexie, la goutte, &c.

Un jeune homme, atteint de ce mal, ſe ſoumit au traitement. Après avoir ſalivé, il ſe crut guéri, ſe maria, eut deux enfans très-ſains ; devint veuf, ſe remaria : ſa ſeconde

femme étoit très-saine. Il en eut deux filles. Cette femme, qui n'avoit jamais senti la moindre foiblesse de poitrine, commença à cracher le sang & assez souvent, sans cause manifeste. Les enfans qu'elle eut ensuite furent d'une foible constitution, attaqués du rachitis, & l'un d'eux de l'épilepsie.

On voit donc que le traitement auquel cet homme s'étoit soumis, avoit étouffé le virus pour quelque tems, & que les derniers enfans n'en furent infectés que lorsqu'il se fut développé de nouveau.

Dans le cas où l'enfant seroit gâté par la Nourrice, il faut la traiter, & qu'elle allaite le nourrisson pendant la cure, & ne pas attendre que l'enfant soit sevré pour le guérir; autrement le mal s'enracine, & devient des plus rebelles.

On ne sauroit donc apporter trop d'attention au choix des Nourrices. L'établissement qu'on a fait à Stockholm d'un Bureau des Nourrices, peut garantir, par la suite, de tout inconvénient, si les vues en sont toujours bien remplies. On les y examine non-seulement; il faut qu'elles donnent de bonnes preuves de leur conduite passée. De deux cent quatre-vingt-quinze qui s'y présenterent en 1764, on n'en agréa que cent cinquante-deux; & en 1767, sur six cent trente, on en renvoya deux cens pour cause de maux vénériens, de galles, d'écrouelles, de lait corrompu, & l'on n'en admet qu'après les recherches les plus exactes, sur toutes les circonstances qui pourroient donner du soupçon. On doit aussi être

inſtruit de la ſanté de leurs propres enfans. Ce point même eſt ce qu'il y a de plus eſſentiel. Jamais une Nourrice ne devroit ſe préſenter qu'avec un certificat authentique, par lequel la ſanté paſſée & actuelle de ſes enfans eſt bien conſtatée. On en excepte les maladies accidentelles, qui ne viennent pas de la dépravation innée du ſang.

L'enfant atteint de ce mal en naiſſant, peut auſſi infecter ſa Nourrice. Il eſt bon de faire pour l'un ou l'autre cas une obſervation confirmée par l'expérience: « C'eſt toujours la » partie où le virus a fait quelque impreſſion, » que les premiers ſymptômes ſe manifeſtent». Ainſi, lorſque l'enfant a pris le mal de ſa Nourrice, il s'éleve des boutons dans ſa bouche, ſur-tout au fond de la gorge & aux amygdales, qui s'enflent, ſe durciſſent. Si la Nourrice le tient de ſon nourriſſon, c'eſt au ſein, aux glandes des aiſſelles, que le mal ſe déclare. Si c'eſt en couchant avec une perſonne infectée que le mal s'eſt propagé, il ſe manifeſte d'abord à la peau par des véſicules, des tumeurs, des abcès, &c. Il eſt cependant des exceptions. Le mal peut être caché long-tems, gagné de cette maniere-ci, & ne ſe manifeſter qu'à la gorge. Dans ce cas, il faut de prompts remedes, ou le mal eſt ſans reſſource encore plus chez les enfans que chez les adultes.

Le virus attaque plus aiſément les enfans, parce que leur peau eſt d'une texture plus lâche, plus fine, & que les pores en ſont plus ouverts. Je n'approuve donc pas que des enfans ſe ſervent, pour boire ou manger, de ce

ce dont ſe ſervent les adultes dont on n'eſt pas ſûr.

Le mal ne tarde pas à ſe manifeſter chez les enfans, pour peu qu'il ait eu d'activité chez la mere, à moins qu'elle n'en ait comme arrêté l'action par quelques médicamens. Pour lors on ignore quand il ſe déclarera.

Une jeune fille de onze ans ſe trouvoit fraîche comme une roſe, après avoir ſubi l'inoculation de la petite-vérole. Quelques mois après, le mal vénérien héréditaire ſe déclara chez elle par la tuméfaction & la ſuppuration des glandes du cou, du nez, par une mauvaiſe galle, la carie du palais, & des ulceres rongeans au viſage.

Une autre de deux ans fut infectée par une Domeſtique, qui ne lui préſentoit ſon manger qu'après l'avoir mâché. On remarqua pluſieurs ulceres vénériens ſur le corps de cette malheureuſe, & on la chaſſa. Le mal ne ſe déclara chez l'enfant qu'à l'âge de neuf ans. Sa tête ſe couvrit d'une teigne. On lui fit prendre de l'eſprit mercuriel pendant quatre mois, (je ne ſais avec quelle méthode;) elle parut guérie. L'année ſuivante l'éruption reparut; quoique moins conſidérable, & fut ſuivie d'ulceres rongeans à la gorge. La malade parloit du nez & ſe trouvoit ſouvent enrouée. Deux de ſes freres furent gâtés par une Nourrice, qui perdit le nez après être ſortie de la maiſon. Le mal vénérien ne ſe déclara chez l'un qu'au bout de trente ans; l'autre en préſenta les ſymptômes au bout de huit, par l'éruption qui lui ſurvint.

Je ne haſarderai pas de dire ſi le virus vénérien

consiste en petits insectes, ou si c'est une acrimonie acide, ou un principe putride. Ce que l'expérience nous montre, c'est qu'il cause de la rougeur, de la chaleur, une tension & de la douleur aux endroits qu'il attaque, & que cela est bientôt suivi d'ulcere rongeant. Nous savons encore qu'il coagule la partie lymphatique du sang, & se fixe sur-tout aux glandes sébacées. Ce virus n'est pas non plus volatil, & conséquemment n'est pas porté par l'air, mais par le seul contact.

Il a cela de particulier, qu'il peut rester caché dans le corps pendant très-long-tems, sans que le Sujet en éprouve le moindre dérangement, tandis que le Sujet infectera une autre personne, chez qui le virus produira des effets mortels. Goulard nous en donne un exemple. (*Œuvres de Chirurgie*, tom. 2. pag. 19.)

Ce virus caché manifeste aussi sa présence par des symptômes qui semblent n'avoir rien de commun avec les maux vénériens. Les bons Observateurs ont remarqué qu'il en résultoit alors (*a*) des maux de tête, l'ophthalmie, l'aveuglement, les douleurs d'oreille, la surdité, des ulceres dans le nez, des catharres, des aphthes, l'enrouement, la toux, des points de côté, le crachement de sang, l'asthme, la phthisie, la dyssenterie, la lombagie, les fleurs blanches, le marasme, la jaunisse, la fievre-

(*a*) J'ai vu des maux de gorge, & ensuite trois attaques d'esquinancie, céder aux anti-vénériens. Le Sujet m'avoit donné lieu d'en soupçonner la cause.

tierce, une foibleſſe aux articulations, le rhumatiſme, la goutte, des convulſions, l'épilepſie, &c.

Les Sujets ont peut-être eu quelques-unes de ces maladies avant d'être atteints de mal vénérien ; mais la préſence du mal les rend toujours plus graves. On a lieu de le ſoupçonner dans les maladies ſuſdites, lorſque le Sujet a eu une gonorrhée ou un chancre qu'il a négligé, ou s'il a eu commerce avec des perſonnes ſuſpectes ; ſi le malade n'en fait l'aveu, ou ſes amis, le Médecin ne peut guere deviner la ſource du mal, loin d'y porter remede.

M. l'Aſſeſſeur Bierchen m'a raconté ce fait-ci. Un jeune homme de vingt ans vint le trouver, ayant une paupiere pendante, la bouche renverſée du côté droit, & une tumeur à la joue. Il ſoutenoit que cela lui étoit venu d'un refroidiſſement ou d'un rhume ; que dans le même tems il avoit eu mal au cou, & s'étoit trouvé ainſi dérangé tout-à-coup ; mais que ſon cou alloit mieux. Ce Médecin n'eût ſoupçonné aucun virus vénérien, s'il n'eût pas remarqué que les glandes fuſſent enflées ſous le menton, & comme *accrûes* les unes aux autres. En viſitant la gorge, il apperçut, ſans y penſer, un ulcere dans le nez & à la cloiſon intermédiaire ; ce qui acheva de le confirmer dans ſes ſoupçons. Le malade alors lui dit qu'il avoit négligé une gonorrhée. Le Docteur Bierchen lui fit uſer, pendant quatorze jours, de l'eſprit mercuriel de Van-Swieten intérieurement & extérieurement. Les joues, la bouche, la paupiere, reprirent leur état naturel.

Mais comment une honnête femme fera-t-elle un aveu de cette nature, ſi elle n'a rien à ſe reprocher, ſur-tout ſi l'état de ſon mari n'eſt pas équivoque ? Le Médecin, dans ce cas-là, doit ne rien omettre dans les interrogations & les recherches qu'il fait pour s'éclaircir. Une femme honnête ſouffroit depuis long-tems de fleurs blanches, au moins regardoit-elle ſon incommodité comme telle. Cet écoulement étoit de mauvaiſe couleur, accompagné de douleurs violentes dans le bas-ventre, & d'une puanteur qui obligeoit la malade d'éviter preſque toute compagnie. On n'avoit cependant rien à lui reprocher. Son mari ſembloit être très-ſain : mais l'on découvrit enfin qu'il avoit eſſuyé un traitement mercuriel, il y avoit un an. Tous les doutes furent levés. Le Médecin n'en parla pas à cette Dame, lui fit prendre l'eſprit mercuriel ſuſdit, & tous les maux diſparurent.

Il eſt encore moins poſſible de découvrir la maladie cachée dans les enfans, & de s'aſſurer s'ils l'ont de pere ou mere, ou de la Nourrice. C'eſt à la ſagacité du Médecin de chercher toutes les voies capables de le conduire à la vérité. Quelque médicament qu'on emploie, tout devient inutile dès qu'on ignore la cauſe du mal. Les réflexions que je viens de faire engagent un Médecin à eſſayer prudemment les mercuriaux, & d'en épier attentivement les effets. Voyez l'exemple que rapporte Sauvage, *Noſolog. méthod.* t. 3. part. 2. pag. 383. Conférez Riviere, *Obſerv.* 10. *Communic.*

M. Strandberg nous préſente les deux cas

ſuivans, dans le Diſcours qu'il fit en quittant la Préſidence de l'Académie des Sciences. Un homme, après avoir ſouffert long-tems les douleurs les plus vives dans une hanche, les fit ceſſer avec des frictions mercurielles, pag. 33. Un jeune homme étoit près de perdre l'ouïe & la vue, lorſqu'il fit l'aveu de ſon inconduite paſſée : on le guérit auſſitôt.

Je rapporte ces exemples pour engager les malades à ne pas uſer de déguiſement, & par-là éviter leur perte infaillible. Si, au contraire, le Médecin eſt appelé pour une mere innocente ou un enfant, c'eſt à lui de découvrir la nature & la cauſe du mal, de quelque maniere que ce ſoit.

Quant à l'enfant, il ne préſente pas communément les ſignes de la maladie, à moins que la maladie de la mere n'ait commencé avec des ulceres chancreux. Cependant on a lieu de ſoupçonner le virus lorſqu'on lui apperçoit dans la bouche quantité de boutons & de petits ulceres ſemblables à du lard, ſurtout aux amygdales, à la luette, au voile du palais, dans la gorge ; ces boutons ſe portent d'un endroit à l'autre, paroiſſent tantôt ici, tantôt là, tandis que les glandes de la mâchoire inférieure ou du cou ſe durciſſent, & qu'il s'exhale une mauvaiſe odeur de ces parties.

On obſervera que les ulceres ſcorbutiques commencent toujours aux gencives.

Le détail que m'a envoyé M. Kœhler, Médecin de l'Amirauté, m'a prouvé que la teigne des enfans eſt quelquefois un ſigne manifeſte de mal vénérien chez les parens qui n'en ont

pas été bien guéris. On examine donc si l'enfant a des dartres, la teigne, un larmoiement, ou un écoulement derriere les oreilles, ou si les levres suppurent; dans ce cas, on doit soupçonner la Nourrice. Si elle a du mal, il n'y a plus de doute sur la maladie de l'enfant.

Il peut arriver, comme je l'ai dit, que le virus ne se manifeste pas sous les symptômes ordinaires à ces maladies. Dans ces cas-là, voici l'examen qu'il faut faire.

On prendra donc garde si l'on apperçoit un visage, des mains d'un jaune pâle, des yeux enfoncés, avec un cercle bleuâtre & comme tuméfié; de la maigreur, un dépérissement de l'embonpoint, un écoulement comme dans un rhume de cerveau, un enrouement fréquent sans cause manifeste, une déglutition difficile; si ce qui est avalé revient quelquefois par les narrines ou par la toux; s'il y a des ulceres rongeans, semblables à du lard; dans la gorge; si le Sujet meut difficilement les membres, & s'il perd les cheveux, les poils. S'il dort bien, ou sent alors de la douleur à la tête, au dos, aux membres, sur-tout aux jambes, lesquelles douleurs cessent le jour, & ne sont pas si fortes la nuit, lorsqu'il dort sur une chaise, qu'au lit.

On examine aussi l'état des aines, des aisselles, des oreilles, de la mâchoire inférieure, du crâne, des os du bras, de la jambe, pour voir s'il y a des tumeurs ou des exostoses. On prendra garde s'il y a de petits boutons purulens, squammeux, ou quelque humidité à la pointe des cheveux, sur le front. Si l'on voit

des taches rouges, jaunes au cou, à la poitrine, au bas-ventre, une éruption, des gerçures, des crevaſſes aux pieds, aux mains, des excroiſſances, des porreaux, des chancres aux parties cachées; ces chancres ſont plus ou moins gros, tantôt planes, tantôt creux, le plus ſouvent d'un rouge clair au bord, & plus ou moins durs; l'intérieur en eſt blanc, & ils deviennent livides ou noirâtres, lorſqu'ils ont déja rongé pendant quelque tems. Ils ſont d'une nature différente des ulceres cancéreux, commencent tout différemment; ſavoir, par une petite rougeur, un purit, qui ſe change bientôt en douleur: ce qui eſt ſuivi de boutons blancs, qui tombent & ſuppurent. Quelquefois ils reſſemblent à des verrues qui rendent un pus blanchâtre; mais ce pus eſt toujours jaune ſur le linge.

On verra encore s'il y a au ſiege des cicatrices purulentes, des excroiſſances de différentes formes, dures ou moliaſſes.

Tous ces ſymptômes ne ſe rencontrent pas chez le même Sujet. L'un en préſente plus, l'autre moins. Par exemple, les Sujets ne ſentent que peu ou point de douleur pendant la nuit, lorſque les ſymptômes ſe ſont manifeſtés par des ulceres purulens, ou par l'expectoration de flegmes abondans & de pus.

Les enfans qui tiennent ce mal de pere & mere, ſont foibles, maigres en naiſſant, n'ont point de repos la nuit, ſont ſujets aux éruptions cutanées quelconques, ou dès qu'ils ſont nés, ou au bout de ſix mois. Outre les ſymptômes ſuſdits, dont ils préſentent les uns ou les

autres, on voit de la rougeur, de la tumeur au mamelon de leur Nourrice.

Cependant on n'a pas encore de certitude à cet égard, à moins qu'on ne sâche que les pere & mere, ou l'un, ou l'autre, a été pris de ce mal. On a lieu de présumer que la mere en est entachée, si elle fait de fréquentes fausses couches, ou si elle met au monde des enfans qui semblent comme à demi-pourris, & qui sont bientôt morts. Le Médecin se comportera prudemment avec les personnes d'un certain rang dans ses recherches.

Les ulceres vénériens de la bouche s'appellent ordinairement *chancreux*, mais il ne faut pas les regarder directement comme *cancéreux*. Il me semble qu'on n'a pas fait, à cet égard, une juste distinction, & la chose n'est réellement pas si facile à discerner que je l'avois d'abord pensé. S'il paroit aux levres, à la langue, à la poitrine, des tumeurs rénitentes ou des ulceres, & que ces symptômes s'aggravent, on ne peut guere les reconnoître pour tels sans en avoir vu souvent. On dit que les ulceres cancéreux rendent beaucoup de sang, & les vénériens aucun; mais ceux-ci en rendent également, même souvent & beaucoup. Tous les ulceres vénériens, qui ne sont pas semblables extérieurement à du lard, mais rouges & secs, saignent aussi lorsqu'on en ôte la charpie, si elle s'y est attachée. Or, tous ces ulceres ne ressemblent pas à du lard; les uns sont rouges, les autres rongeans, quelques-uns gangréneux ou noirâtres. Ces derniers passent souvent pour cancéreux, sur-tout lorsqu'ils ne

ſont pas aux parties de la génération. Il eſt encore difficile de les différencier par la dureté des bords ou de l'intérieur. Cependant il eſt vrai que toutes les tumeurs cancéreuſes ſont plus dures ; mais il faut, comme je l'ai dit, avoir vu ſouvent les unes ou les autres pour les reconnoître avec ſûreté. Dans ces cas là, c'eſt des circonſtances antécédentes qu'il faut tirer l'éclairciſſement convenable pour entreprendre la cure avec ſuccès, ſur-tout lorſque l'on n'en peut voir le local : par exemple, à l'orifice de la matrice. Si l'ulcere eſt cancéreux, la guériſon eſt preſque impoſſible. Le mercure a ſouvent fait diſparoître l'ulcere vénérien.

Une fille de douze ans fut amenée à Stockholm pour ſe faire traiter d'un ulcere qu'elle avoit à la bouche, & qu'on regardoit comme cancéreux. Pluſieurs Médecins l'examinerent. L'ulcere étoit large, ayant des bords rabotteux, élevés, mais point durs : il paroiſſoit ſale & purulent. On ne remarquoit extérieurement qu'une tumeur blanche ; les glandes du cou & des oreilles étoient très-gonflées. M. l'Aſſeſſeur Bierchen regarda cela comme un mal vénérien, qui ne tenoit rien du cancere. Il la penſa pendant cinq ſemaines avec une ſolution de quatre à ſix grains de ſublimé dans une once d'eſprit-de-vin, appliquant ſur l'ulcere de la charpie trempée dans ce médicament ; les bords s'ammollirent & diſparurent avec l'enflure : l'ulcere ſe cicatriſa. Après cela, il lui fit prendre une préparation de mercure pour extirper le principe du mal. Il eſt donc eſſentiel de bien ſavoir différencier ces ulceres.

Comme M. Bierchen a une grande expérience à cet égard, il m'a envoyé les instructions suivantes, dont je fais part au Lecteur.

» Les ulceres cancéreux se manifestent de » deux manieres : ou ils rongent en formant » des bords durs, calleux, ou ils s'élevent » & deviennent spongieux. Les premiers pré- » sentent une rénitence assez ferme en dedans » & en dehors. La dureté ne cede pas à la » pression du doigt, & ils ne paroissent pas » tenir de la nature des corps élastiques ; ils » font la même résistance qu'une pierre. En » cela, ils se rapportent avec les squirrhes » complets.

» Ces ulceres sont le plus souvent ronds, » d'un rouge terne, avec des bords pâles, & » ordinairement recouverts d'une pellicule pu- » rulente.

» Ou bien ils sont spongieux, & en cela » différens des premiers. A n'en juger que par » l'extérieur, ils semblent mollasses. Malgré » cela, on y sent aussi un peu de fermeté. Ils » n'ont pas de bords sensibles, mais s'enflent, » s'étendent en hauteur & en largeur ; & » semblent comme attachés au fond par la » pellicule qui est dessous ; de sorte que quand » on a enlevé la partie spongieuse, on y re- » marque de la dureté, & un bord élevé à » l'un ou l'autre endroit. Ces ulceres sont d'un » rouge terne & rabotteux. Le plus souvent » ils rendent un pus jaune, quelquefois une » sanie délayée & maligne, ou même l'un & » l'autre mêlés ensemble.

» Le pus jaune vient du tissu cellulaire ambiant

» qui a entiérement ſuppuré par l'impreſſion » de l'air & l'irritation continuelle ».

Le virus vénérien peut reſter caché dans un homme gras tout le tems de ſa vie ; mais cet homme eſt dans le cas de gâter ſa femme, & les enfans s'en ſentiront infailliblement.

Le mal ne tarde pas ordinairement à paroître, lorſque le Sujet s'agite beaucoup contre ſa coutume, s'il boit de l'eau-de-vie, prend des alimens durs, groſſiers, & ſur-tout beaucoup de lard. Voilà pourquoi la maladie eſt ſi rebelle chez le Payſan, & ſouvent mortelle.

Lorſqu'on a tout eſſayé pour découvrir le caractere & la cauſe d'une maladie de long cours, on parvient à s'éclaircir en recourant au mercure. S'il ſoulage, on peut croire que le virus vénérien y joue au moins ſon rôle. On verra plus bas comment je m'en ſers.

Une maladie vénérienne, à la ſuite d'une gonorrhée mal guérie, eſt plus rebelle que celle qui ſe manifeſte par des chancres. Celle-ci attaque vivement & force le Sujet à ne pas différer de ſe faire traiter ; ainſi le mal ne fait pas tant de progrès.

Les ulceres ſcorbutiques ſe diſtinguent des vénériens, en ce que leur contour eſt bleuâtre & comme parſemé de petits points blanchâtres. Si on en preſſe la croûte, on la trouve molle & ſpongieuſe. On y trouve communément des morceaux de chair crue & étrange, qui a l'air du foie de veau. Si on l'en retire, le reſte s'éleve bientôt en hauteur. On l'arrête aiſément avec de l'alun calciné, dont on ſaupoudre la plaie. Si l'on apperçoit d'autres ſignes de ſcorbut,

il ne reſte plus de doute ſur la nature du mal. Dans le cas de ſcorbut froid, le viſage eſt bouffi, pâle ; le Sujet eſt très-foible, & hors d'haleine au moindre mouvement ; les gencives ſont mollaſſes, ſpongieuſes, ſaignent aiſément. On voit ſur le corps, & particuliérement ſur le tibia, des taches rouges, bleues, livides ou noires, mais jamais au viſage. On ſent de la douleur & de la foibleſſe aux genoux.

En 1735, je fus appelé, avec M. Boltenhagen, Chirurgien, pour un enfant qui avoit pluſieurs ulceres ſur le corps. Ils reſſembloient à du lard. L'enfant pleuroit ſouvent, & les parens ne demandoient que du ſecours. La couleur des ulceres, & tout leur extérieur nous fit préſumer que c'étoit un mal vénérien. Nous ne pûmes avoir aſſez d'éclairciſſement ſur l'état des parens ; il ne nous reſtoit donc que des ſoupçons. Dans cet état déplorable de l'enfant, M. Boltenhagen, homme adroit & fort expérimenté, imagina de répandre, dans un des ulceres, un peu de mercure doux, bien trituré, le recouvrant d'un emplâtre, & me dit que ſi nos ſoupçons étoient bien fondés, l'eſpece de champignon ſeroit fondu le lendemain, mais que le mal ſeroit pire dans le cas contraire. L'effet juſtifia le pronoſtic ; nous vîmes alors que c'étoit un mal vénérien. La mere ſe ſoumit aux frictions mercurielles, allaita en même tems ſon enfant, & tous deux furent guéris.

Il eſt plus aiſé de ſecourir les enfans qui tettent, que ceux qui ſont ſevrés. Mais le mal eſt plus rebelle lorſqu'il eſt héréditaire, que

lorſqu'il vient de la Nourrice. Plus le mal ſe manifeſte de bonne-heure, plus il eſt aiſé de le guérir. Mais au bout de quinze ou vingt ans, il eſt très-difficile & ſouvent impoſſible de le déraciner, ou il faut quelquefois uſer du mercure pendant deux ans; & une grande patience, tant de la part du Médecin que du malade. Si les os ſont entrepris, le malade eſt preſque déſeſpéré.

Rarement on parvient à ces cures heureuſes après un long laps de tems, & l'on a toute la vie des reſtes de la maladie mal guérie; ou elle ſe manifeſte de nouveau ſous ſa premiere forme & plus dangereuſement. On voit donc le danger des cures palliatives, & combien un homme de l'Art mérite d'être puni, lorſqu'il ne fait que blanchir un malade.

Le moindre mal qui réſulte de ces cures manquées, eſt une dartre. Or, rien de ſi rebelle que cette incommodité. Les plus habiles Médecins échouent tous les jours contre ce mal opiniâtre. Après avoir tout eſſayé, le ſeul parti qu'il y ait à prendre, c'eſt de la fendre, de la déchirer avec la pointe d'une lancette ou d'une aiguille, de l'amener à ſuppuration & de la traiter comme un ulcere; encore faut-il de la prudence dans cette manœuvre, qui n'eſt pas toujours pratiquable, par rapport au local. Il y auroit du danger à le faire, ſi la dartre étoit vers quelque endroit glanduleux ou gras.

Plus on a été de fois atteint de maux vénériens, plus il eſt difficile de les guérir; & plus

on prend long-tems des palliatifs, moins il y a, par la ſuite, d'eſpoir d'en guérir.

Ceux qui ont des tophus à la tête, ou des ulceres au cou, doivent ſe faire traiter promptement, parce que la carie dévore bientôt les os; de-là méninges, &c. ce qui eſt ſuivi de convulſion, d'épilepſie. Les autres ont à craindre la *déturpation* du viſage, & que le nez ne vienne à tomber.

Le mercure eſt préjudiciable, lorſque les Sujets ſont en même tems ſcorbutiques. Au moins faut-il l'avoir guéri en partie, avant de riſquer le mercure ſur ces Sujets. Les écrouelles vénériennes ſe guériſſent avec le mercure, ſi le mal n'eſt pas vieux, mais il faut du tems pour ces cures. La jauniſſe, les vomiſſemens habituels, le dévoiement, les convulſions, cedent auſſi au médicament, ſi cela provient de la même cauſe. Mais ſi le virus porté aux poumons, y a produit une ſuppuration, il n'y a preſque plus rien à eſpérer. Les enfans périſſent en général de l'éclampſie, qui vient de cette cauſe.

Les Sujets hypochondriaques s'imaginent n'être jamais guéris de ces maux, après les cures les plus exactes.

Les Sujets atteints de ce virus périſſent ordinairement des maladies aiguës ou inflammatoires.

Lorſque le mal s'eſt manifeſté à la ſuperficie du corps, ſoit par une éruption, ſoit par des ulceres, les Sujets ſentent moins de douleur. Voilà pourquoi un véſicatoire les ſoulage,

ſi on l'applique ſur la partie douloureuſe ; mais le mal ne tarde pas à ſe faire reſſentir, dès que la peau eſt guérie.

Après ces réflexions préliminaires, je paſſe maintenant au traitement même, mais dans les limites que je me ſuis propoſé.

TRAITEMENT.

Voyons d'abord comment on traitera une femme groſſe, atteinte de ce mal, & qui conſéquemment doit en infecter ſon fruit. Il n'y a pas à différer ; le cas eſt preſſant ; l'enfant viendroit peut-être avant terme, ou mort au tems convenable, ou à demi-pourri. Le virus peut auſſi produire des tumeurs, des exoſtoſes, des excroiſſances qui s'oppoſeront à la délivrance de la mere, & elle périra dans l'accouchement, même avec ſon fruit. Dedier, dans ſa Diſſertation ſur les Maladies Vénériennes, nous rapporte un exemple important à cet égard, voyez pag. 84.

La malade ſera donc bien préparée & ſubira les frictions ; nous verrons plus bas comment on s'y prend à ces deux égards. Je dis auparavant qu'il n'y a point de danger particulier. Je l'ai expérimenté ſur une femme groſſe de ſix mois, qui m'avoit avoué ſon état. Les ſuccès furent des plus heureux. Elle recouvra ſa ſanté, mit au monde l'enfant le mieux portant ; ſon mari ſubit le même traitement, & les couches ſuivantes de cette femme furent des plus favorables. Ce fut ainſi qu'Hildan ſauva une femme groſſe, ſon fruit, & un autre

enfant qu'elle allaitoit encore. D'autres Chirurgiens en ont fait la même expérience.

Quant à l'enfant né avec ce virus, il se guérit avec le lait de la mere, soumise aux frictions mercurielles. Si elle est trop foible, on paie une Nourrice forte & bien portante pour allaiter l'enfant, pendant qu'elle se soumet aux frictions. Cependant l'honnêteté veut qu'on prévienne cette Nourrice, pour éviter tout inconvénient. On fait que pareil événement a donné matiere à un procès en France.

Comme il arrive souvent que l'enfant infecté cause de la tumeur ou autre incommodité au sein de sa Nourrice, on se servira d'une chevre dont on rase le poil, pour la frotter avec une pommade mercurielle, & l'on fait prendre son lait à l'enfant pendant ce tems-là. Plusieurs habiles gens de l'Art ont vérifié les succès de cette manœuvre. M. d'Aumont, Professeur à Valence, a guéri de cette maniere, en trente-cinq jours, un enfant qui recouvra entiérement sa santé. M. Levret dit aussi avoir traité plusieurs enfans avec la même méthode, & heureusement.

Si l'enfant est déja sevré, il peut user du même traitement avec le lait. Est-il âgé de dix à douze ans, il peut subir les frictions, mais sous la conduite d'un homme très-prudent; ou bien il prendra une ou deux fois par jour du syrop mercuriel de M. Plenk, à la dose d'une cuillerée à café chaque fois.

Je sais qu'on employe ordinairement plutôt le mercure doux, ou d'autre préparation mercurielle, fait avec un acide minéral, & je conviens que plusieurs en ont été guéris. Mais l'expérience

l'expérience m'a prouvé que ces préparations ſont ſujettes à cauſer de violentes tranchées, de douloureux dévoiemens, une ſalivation abondante; circonſtances qui rendent le traitement ou dangereux, ou infructueux. Ces préparations produiſent un effet plus prompt, les ſymptômes diminuent, & l'on conclut auſſitôt que la ſalivation réſultante de l'effet des médicamens, doit les faire préférer à des frictions réitérées pendant quelque tems. Mais les récidives de la maladie, dont tant de Médecins ont été les témoins, ont prouvé que le mal, ſubſiſtant même après la ſalivation, avoit enfin cédé entiérement aux frictions; ce qui juſtifie ce que j'avance. Si l'on a ſoin d'éviter la ſalivation pendant l'uſage de l'aquila-alba (calomélas), ou d'autres ſemblables, continué auſſi long tems que devroient durer les frictions, ſans doute qu'ils auroient les mêmes avantages. On peut même prendre à certaine quantité le calomélas, joint au camphre, & au ſoufre doré d'antimoine, ſans faire ſaliver: on en tireroit la même utilité que des frictions. M. l'Aſſeſſeur Bierchen rétablit avec cela un jeune Cavalier, qui étoit incommodé d'un flux hépatique, à la ſuite de maladie vénérienne, parce que les frictions le faiſoient auſſitôt ſaliver.

Les fumigations du cinnabre ſont tout au plus avantageuſes pour réſoudre quelque tumeur vénérienne; mais il y a peu d'eſpoir à fonder ſur ce moyen curatif, pour extirper un vrai mal vénérien. Voyez Aſtruc.

Quoique le traitement par ſalivation ſoit

encore très-commun en Suede, je voudrois qu'on y renonçât.

1°. Il eſt ſujet à trop d'incommodités.

2°. Il eſt trop dangereux.

3°. Il n'eſt pas ſûr qu'il guériſſe complétement.

4°. Tous les Sujets ne peuvent pas y être expoſés.

5°. La ſalivation n'eſt pas une vraie criſe.

6°. La meilleure raiſon, c'eſt qu'on peut s'en paſſer.

Je ne m'arrêterois à prouver ces ſix aſſertions, qu'en répétant ce que de très-habiles gens ont dit avant moi; ainſi je paſſe outre.

Tout le traitement conſiſte,

1°. A introduire dans le corps autant de mercure qu'il en faut pour détruire le virus.

2°. A le faire paſſer dans toutes les plus petites ramifications de nos vaiſſeaux.

3°. A expoſer à ſon contact la plus petite goutte du ſang & des autres humeurs.

4°. A n'y expoſer chaque goutte qu'une ſeule fois.

Le mercure doit donc s'arrêter quelque tems dans le corps, ſe porter dans l'intimité des parties, & n'en pas ſortir trop tôt: c'eſt ce qui arrive lorſqu'on le joint aux purgatifs. Il ne paſſe alors que dans les premieres voies. Les décoctions ſudorifiques le chaſſent également trop vîte; il en eſt de même de la ſalivation.

C'eſt pourquoi il faut,

1°. Frotter avec quantité ſuffiſante de pommade mercurielle. Ordinairement ſept, huit, neuf onces complétent la cure. Cependant

on consultera l'âge, l'accroissement, la grandeur des malades, & autres circonstances. Plus on met de tems entre chaque friction, moins il faut de pommade, & *vice versâ*, plus aussi la cure devient certaine. M. Raymond tira ainsi d'affaire, en procédant avec lenteur, un homme à qui le virus vénérien avoit fait un trou au crâne. Il n'employa que cinq onces de pommade en huit mois, y compris le tems de la préparation. Le trou se ferma, & tout alla très-bien. Cet homme avoit pensé périr auparavant dans des convulsions, parce qu'on avoit voulu accélérer la cure.

S'il faut huit mois pour guérir une maladie vénérienne, contractée par un commerce impur, on croira sans doute aisément qu'il faut plus de tems pour extirper une maladie héréditaire. Ainsi l'on a lieu de penser que nombre de Sujets n'ont pas été guéris par trop de préparation. Voyez ce que rapporte Astruc de deux malades, dont l'un fut frotté tous les cinq, six, ou sept jours, & se rétablit en six mois; & l'autre, qui étoit moins mal, en trois mois.

2°. Il ne faut que peu de pommade pour chaque friction; tout au plus deux drachmes; mais plutôt moins.

3°. Les frictions se feront lentement, de maniere qu'il y ait assez de tems de l'une à l'autre pour éviter la salivation. On cessera donc lorsque le malade sentira de la chaleur dans la bouche, ou aux gencives, ou lorsque celles-ci deviendront d'un rouge animé, ou s'enfleront.

On eſt alors aſſuré que le mercure a paſſé dans le ſang.

4°. Le corps doit auparavant avoir été préparé aſſez de tems pour que le mercure n'y cauſe aucun trouble, ne ſe porte pas auſſitôt à la bouche ; mais reſte quelque tems dans le cours des fluides, pour s'évaporer en partie par la peau, & ſortir en partie par les urines, les ſelles, &c.

La préparation fait le point le plus eſſentiel de la cure ; elle exige plus ou moins de tems, ſelon les circonſtances du Sujet. M. Strandberg, page 18 de ſon Diſcours cité, a fait voir quelles funeſtes ſuites il réſulte d'une préparation précipitée, & quels heureux ſuccès a eu une nouvelle préparation, faite avec le tems convenable.

En général, on commence par la ſaignée, & l'on tire plus ou moins de ſang, ſelon qu'il ſe grumele plus ou moins dans le baſſin. Le lendemain, l'on purge pluſieurs fois s'il le faut. Le malade prend du petit-lait coupé, ou de l'eau ſimple, ou coupée avec un quart ou un cinquieme de lait. On peut auſſi faire une légere décoction de chiendent, de ſcorſonere, de chicorée & de piſſenlit, où l'on jette un petit bout de réglisſe, en la retirant du feu. On boit cela ſeul, ou avec un peu de lait. On évitera de ſuivre l'appétit. Les alimens ne ſeront ni groſſiers, ni capables d'échauffer le ſang, ou d'y porter de l'acrimonie. Après avoir été purgé, on prend deux fois par jour, ſoir & matin, les bains tiedes.

Plus on reſtera au bain, mieux on fera, ſur-tout ſi l'on eſt maigre & décharné. Je ne ferois cependant pas prendre les bains à une femme groſſe, de peur de fauſſe-couche. Les uns font prendre dix-huit bains, d'autres moins; ce ſont les circonſtances & les forces qui doivent régler le Médecin. Après chaque bain, le malade prendra ou du bouillon, ou une décoction de gruau. Lorſqu'on a ceſſé les bains, il eſt bon d'examiner ſi la ſaignée ne ſeroit pas encore utile. Nous ne la réitérons pas alors en Suede; mais en général, il eſt avantageux de repurger, quoique modérément.

Il arrive cependant que l'état ruineux des malades ne permet pas le délai d'une longue préparation. Par exemple, s'ils ſont déja épuiſés, ſi les ulceres du nez ou de la gorge font craindre le ravage de ces parties, ſi les os commencent à être attaqués, ſi la foibleſſe de la poitrine menace de ſuppuration. Dans ces cas-là, il faut, après une courte préparation, entremêler les frictions aux bains alternativement, juſqu'à ce que les ſymptômes alarmans aient ceſſé en partie; ce qui ne tarde pas. Pour lors on ſuſpend les frictions & l'on prépare le malade par la diete, mais ſur-tout par les bains, comme s'il n'avoit pas encore été frotté. Après quoi l'on continue les frictions juſqu'à parfaite guériſon.

Pendant la cure, on ſera auſſi attentif ſur la quantité que ſur le choix des alimens. Ils ſeront de très-facile digeſtion. On évitera les épices, les viandes durcies à la fumée. Les décoctions de gruau, l'eau pannée, coupée avec

du lait, le bouillon de veau, de poulet, les œufs mollets, les épinards, & autres légumes ſemblables, le pain, feront la principale nourriture. On permettra le vin avec de l'eau, ſi le Sujet eſt trop relâché, ou d'une foible complexion. En général on s'abſtiendra de tout ce qui peut reſſerrer le ventre, parce que ce n'eſt qu'en le tenant un peu libre qu'on empêche le mercure de porter à la bouche.

On a lieu de craindre ce tranſport, lorſque, outre les chaleurs de la bouche & l'enflure des gencives, le ventre ſe reſſerre, les ſelles & les urines diminuent, le viſage rougit, & la tête s'appeſantit. On aura auſſitôt recours à quelque doux laxatif, tel que la caſſe, la manne, ſans négliger les lavemens; & l'on fera beaucoup prendre de l'une ou l'autre boiſſon mentionnée.

La pommade pour les frictions ſe prépare ainſi :

Eteignez bien trois onces de mercure dans ſuffiſante quantité de térébenthine, de maniere qu'on ne le diſtingue plus; mêlez ce magma peu à peu, avec ſix onces de graiſſe de porc. Il faut procéder avec lenteur & patience, en faiſant cette mixtion des trois. Cela exige à peu près trois jours, ſi l'on a eu ſoin de bien purifier le mercure auparavant. Le mercure ſe purifie bien en le jettant dans un mortier de marbre avec de l'eau : on l'y agite avec un pilon de bois. On décante de tems en tems l'eau avec la poudre noire, qui ſe ſépare du mercure, & l'on y jette de nouvelle eau propre, décantant après l'avoir battue, juſqu'à ce qu'elle ne change plus de couleur. La graiſſe

de porc doit n'avoir pas été fondue, mais coupée ou arrachée de ſes locules adipeux. Si le mêlange n'eſt pas bien fait, de maniere que le mercure n'y ſoit pas également combiné dans toutes les parties, la cure ſouffre bien des difficultés. Le mercure d'ailleurs fait départ, & ſe précipite au fond du vaſe, où l'on garde la pommade, ſur-tout en été.

L'attention & le travail que je recommande pour faire ce mêlange, ne ſont pas une choſe indifférente. On parvient, par cette méthode, à charger la graiſſe de moitié de ſon poids de mercure; au lieu que par les autres, on y en fait à peine entrer un tiers. Le mêlange n'eſt pas encore bien fait, lorſque la couleur bleue en eſt terne; il ſurvient bientôt un ptyaliſme; la couleur bleue doit en être claire, & cet inconvénient n'arrive plus.

Quand tout eſt prêt, qu'on a des bas ſecs à ſa diſpoſition, & que l'état de la bouche & des gencives a été bien examiné, on procede aux frictions. Le malade s'aſſied près du feu, à moins que ce ne ſoit par un tems très-chaud d'été. S'il peut ſe frotter lui-même, il le fait; autrement un autre s'acquitte de cela, faiſant d'abord chauffer ſa main, & il frotte avec une ou deux drachmes de pommade, ſelon l'âge & la force du Sujet, juſqu'à rougir la peau: premiérement, un pied & une jambe; deux ou trois jours après, l'autre pied & l'autre jambe: après le même tems, l'un des lombes; trois ou quatre jours après, l'autre partie correſpondante. Si l'on n'apperçoit aucun ſigne de ptyaliſme, on donne la cinquieme friction

aux aines & aux hanches, & la ſixieme le long de l'épine du dos, la ſeptieme à l'un des bras, la huitieme à l'autre : après quoi l'on recommence par l'un des pieds, & l'on procede comme auparavant, mettant toujours le même eſpace de tems entre chaque friction, juſqu'à ce qu'on voie que les frictions ſuffiſent.

Comme la tranſpiration inſenſible eſt la plus abondante de nos évacuations, & peut, par conſéquent, le plus garantir la bouche, on aura ſoin, quelques momens après chaque friction, de paſſer ſur le corps une eau légere de ſavon, impregnée d'une idée d'eau-de-vie, & d'enlever ainſi, en eſſuyant, ce qui pourroit être reſté de pommade à la peau Par ce moyen on débouche les pores exhalans & inhalans ; la tranſpiration reprend ſon cours, & le mercure ne trouve plus d'obſtacles à la prochaine friction. Je ne ſuis pas d'avis qu'on mette alors les malades au bain, ſinon dans les cas mentionnés, parce que la ſueur ſurvient abondamment, peut faire ſortir le mercure, & d'ailleurs affoiblit beaucoup. Ceux qui ſubiront ce traitement en été, feront bien de s'expoſer alors à un air libre, & de prendre un peu de mouvement.

Il faut réitérer plus ſouvent les frictions aux endroits qui ont le plus ſouffert de la maladie, ſur-tout aux exoſtoſes & autres tumeurs. C'eſt ſur-tout pour les enfans & les femmes groſſes, les Sujets foibles, qu'on obſervera quelques jours d'intermiſſion entre chaque friction. On doit même tenir le malade au lit une ou deux heures après chaque opération. Je ne puis

preſcrire combien cela doit être réitéré de fois; c'eſt la grandeur du mal & les ſymptômes de la maladie, qui doivent régler la conduite du Médecin. On ceſſera les frictions lorſque les ſymptômes, qui doivent céder au mercure, ne paroiſſent plus, ſur-tout ſi la cure s'eſt paſſée ſans ſalivation & ſans diarrhée; on ſe lave alors avec l'eau de ſavon ſuſdite. On prend quelques doux laxatifs, pour ſe remettre peu à peu à l'ancienne maniere de vivre réguliere; mais prenant garde de s'expoſer trop tôt à l'impreſſion d'un air trop vif ou trop humide. Un Sujet crut pouvoir ſortir, mais trop tôt, avec une veſte de ſoie; il en eut une colique qui manqua le perdre. Un autre mourut pour avoir mangé inconſidérément quelques pâtiſſeries. D'autres ſe ſont attirés d'autres maux par imprudence dans le boire, le manger, dans la maniere de ſe conduire, en ſortant de ces traitemens, qui ne font ſur la machine qu'une trop vive impreſſion.

Dans quelques Sujets le mercure ſe porte d'abord à la bouche; voilà pourquoi il faut ſans ceſſe viſiter la bouche, & s'arrêter, ſi on apperçoit le moindre ſigne de ptyaliſme imminent. Si, malgré cette précaution, la ſalivation ſurvient, on fait changer de bas, de draps; on lave le corps comme il a été dit; on donne un léger laxatif, & l'on a recours à la ſaignée, pour peu que le pouls ſoit élevé. Le bain domeſtique tiede peut être très-utile. En augmentant la tranſpiration, on détourne de la bouche l'affluence des humeurs (*a*).

(*a*) Je n'ai pas cru devoir reprendre, dans ce Chapitre,

CHAPITRE XXVIII.

Des Insectes de la tête.

LES enfans sont attaqués de ces insectes, comme ils le sont de la galle. Rien de plus aisé que de les détruire. On fait une pommade avec de la graine de persil & du beurre frais. Dès que la tête est rasée, on l'en frotte plusieurs fois. Le moyen le plus sûr d'éviter ces insectes, c'est de peigner les enfans & de les tenir propres.

---

plusieurs observations que l'Auteur a tirées de nos Ouvrages François en faveur de ses Compatriotes. Ces choses nous sont toutes connues.

FIN.

TABLE

DES PRINCIPAUX ARTICLES.

A

Page

Abcès *internes.* 100—110
Abſorbans. *Leur utilité dans les cas de tranchées.* 33
Acides, *des premieres voies*, 99. *Leur mauvais effet.* 337
Age *requis pour une bonne Nourrice.* 3
Air *frais : cauſe de diarrhée.* 86
Alimens, *danger de leur grande quantité.* 334
Amas *de matieres. Leurs effets, par rapport à la diarrhee.* 74
Années *critiques pour les enfans noués.* 466
Antimoine. *Eſt-il antidote contre la fievre de la petite-vérole*, 188. *Voyez* Mercure.
Anus (*chûte de l'*) *diagnoſtic*, 27. *Cure.* 28
Aphtes, *leur danger, différence de leur caractere par le local*, 45, 46. *Aphtes de la bouche; traitement*, 47—49. *Aphtes internes*, ib.—50. *Cauſe de diarrhée, traitement.* 92
Aſcarides. 379
Aſcaride *lombricoïde.* 386

B

Bains *froids.* 484—486

Belloſtes (*pillules de*) *dans le cas de petite-vérole.* 191
Bercer *les enfans. Danger.* 18
Biberon, *ſon uſage.* 4
Bile. *Concrétions bilieuſes*, 333. *Ses effets chez les enfans. Voyez* Jauniſſe.
Bonnet *des enfans.* 15
Bouillie, *ſes dangers.* 9, 339
Bouts *des mamelles. Leur état néceſſaire.* 3

C

Caractere *de la Nourrice. Son influence.* 2
Cellulaire (*tiſſu*), *voie de pluſieurs métaſtaſes.* 102
Chaleur *des rachitiques après la mort.* 456
Changement *de Nourrice*, 10—12, 17, 69. *Ses inconvéniens.* 59
Charbon *de bois. Ses dangers.* 16
Cholédoque, *ſon obſtruction. Effets réſultans*, 333—334
Ciguë. *Comme médicament.* 99
Colere *d'une Nourrice. Ses dangers.* 11, 57
Concrétions *bilieuſes.* 333
Conſtipation *des nouveaux-nés*, 24, 25, 26. *Cauſe de tranchées.* 32
Continence *d'une Nourrice. Ses avantages, ſes inconvéniens.* 10
Convulſions. *Voyez* Eclampſie.
Coqueluche, 318. *Eſt-ce une maladie nouvelle?* ibid. *L'a-t-on pluſieurs fois?* 319, 320. *Ses ſymptômes*, 321. *Sa cauſe*, 323. *Sa durée*, 324. *Ses ravages en Suede*, ibid. *Contagieu-*

ſe, ibid. *Remedes particuliers*, 324—327. *Traitement méthodique.* 328—331
Cris *des Enfans. Abus du ſein*, 12. *Inconvéniens des cris*, 21-23. *Cauſés par les dents*, 41, 42; *par les aphtes.* 45
Croup. *Voyez* Suffocation ſtriduleuſe.
Cucurbitins. (*Vers*) 337, 382

D

Dentition, 37. *Signes de ſes difficultés*, 38. *Ses dangers*, ibid. *Moyen de la faciliter*, ibid. 39, 40. *Voyez* cris, ſection, gencive. *Cauſe de l'Eclampſie.* 60
Deſcente *cauſée par les cris.* 21
Dévoiement *de la Nourrice*, 7; *de l'enfant*, 6, 12. *Lors de la dentition*, 43. *Voyez* Diarrhée, Petite-Vérole, Rougeole.
Diarrhée, 72. *Ses cauſes*, 74. *Dans la pulmonie*, 76. *Supprimée*, 77. *Suppreſſion néceſſaire*, 78. *Ses diverſes eſpeces, & les traitemens.* 79—110
Douleurs *de dents*, 41. *Voyez* Dentition.

E

Ecailles *d'huîtres, lors des tranchées.* 36
Eclampſie, 11, 32, 51. *Les ſignes précurſeurs*, 52. *De ſa préſence*, ibid. *Ses periodes*, 53. *Ses cauſes*, ibid. *Ses eſpeces*, 54 *& ſuiv. Obſervations ſur les diverſes eſpeces; cure*, 70. *Moyens de précaution*, 71. *Spécifiques.* 72
Elixir, *contre la jauniſſe des enfans.* 339

Enfans *rarement pris de cours de ventre au premier âge.* 79
Enrouement. 315
Epanchemens *laiteux.* 2
Epilepsie *des enfans. Voyez* Eclampsie.
Estomac (*soins de l'*) *dans les maladies.* 89
Eté, *saison avantageuse aux rachitiques.* 466
Ethiops, *comme antidote dans le cas de petite-vérole.* 191
Evacuer. *Comment on purge les nouveaux-nés,* 25. *Voyez* Purgatifs.

F

Faim *d'un enfant; seule raison de lui présenter le sein,* 12. *Signes de la faim d'un enfant.* 13
Faltrank. 106
Fasciola intestinalis. (ver) 386
Fievre *d'accès. Comment en observer les types,* 348. *Réflexions sur les fievres,* 350—355. *Traitement,* 355—370. *Usage externe du quinquina,* 371. *Huile de Dippel.* 372
Fievre scarlatine, *cause d'éclampsie,* 62. *Exposé de cette fievre,* 276. *Sa cause,* 285. *Ses symptômes,* 277—286. *Traitement,* 287—295.
Fievre suppuratoire *de la petite-vérole; peut-elle être étouffée par la saignée & autres moyens préservatifs?* 188—190. *Voyez* Antimoine, Ethiops.
Flegmes *des enfans, comme cause de la jaunisse,* 333, 338. *Comment on les résout.* 339
Fleurs blanches, *produites par des épanchemens*

laiteux, 2. *Vénériennes*, *causes du rachitis.* 448
Flux cœliaque. 97
Filet *de la langue*, *sa section*, *ses inconvéniens.* 17
Fontanelles *des enfans.* 15

G

Galle. *Sa cause; raisons de ses divers phénomenes*, 525-528. *Soufre*, *remede assuré*, 528. *Méthode curative*, 529. *Examen des différentes opinions sur sa cause*, 530. *Répercutée; cause de l'éclampsie*, 61. *De la diarrhée*, 91. *Avantageuse aux rachitiques pour leur guérison. Voyez* Rachitis.
Gencives *des enfans*, *comment les amollir*, 18, 39, 40. *Leur section*, 40, 41, 44, n°. 8.
Gerçures *des enfans*, 28. *Remede* ibid.
Glandes intestinales, *comment elles sont cause de diarrhée.* 84
Gordius aquaticus. (ver) 387—390
Goudron (*eau de*), *son usage dans la petite-vérole*, 192. *Sa préparation*, 193. *Son avantage.* 194
Graisse. *Cause de diarrhée*, 87. *Traitement de cette espece.* 88

H

Hernie. *Pneumatocele*, 29. *Du cerveau.* 496
Huile *de Dippel*, *contre les fievres.* 372
Hydrocéphale. *Ses causes*, 487—491. *Phénomenes qui ont lieu lors de cette maladie*, 491-500. *Cure.* 501—504

Hydropisie. *Quand les purgatifs y sont nuisibles*, 76. *Cause de diarrhée*, 110. *Vues qu'on doit se proposer en attaquant cette maladie.* 501

I

Inoculation, *voyez* Petite-Vérole. *Raisons d'admettre l'Inoculation*, 201--211. *Objections*, ibid. 212, 239, 248, 252. *Préparation pour inoculer*, 209-229. *Inoculation de la rougeole.* 275

Insectes. *Cause de la galle*, 255. *De la tête*, 570

Intestins *plus grands, proportionnément, dans les enfans.* 26

Jaunisse. *Mépriſe de quelques Médecins sur cette maladie*, 332 *Sa cause chez les enfans*, 333, 337. *Jaunisse épidemique*, 335. *Symptômes*, 336. *Ravages de la bile*, 337. *Traitement*, 339—348

Joie *subite de la Nourrice, nuisible à l'enfant*, 59. *Cause d'éclampsie.* ibid.

L

Lactation. *Comment élever un enfant qui ne tette pas.* 4

Lait *de la mere. Ses avantages*, 1, 24. *Premier lait, purgatif*, 2. *Comment obvier à la diminution du lait*, 13. *Causes qui alterent le lait*, 11, 12, 13. *Lait ancien, cause d'aphtes*, 46. *De constipation*, 26. *Lait d'une Nourrice trop grasse.* 27

Lait *d'enfant, pour les tranchées.* 35

Langes

Langes *trop ſerrés ; leur inconvénient.* 35
Lienterie. *Ses cauſes*, 93. *Traitement.* 94—96
Linges, *ne doivent pas être mis ſecher dans la chambre d'un enfant.* 79
Lit *de l'enfant*, 16. *L'enfant ne doit pas coucher avec ſa Nourrice.* 15
Lombric *rond.* 381
Lotion *des enfans à leur naiſſance*, 333. *De la téte.* 15
Lumiere *directe devant les yeux des enfans.* 16-19

M

Maillots. *Attention requiſe en emmaillotant*, 14. *Inconvéniens des maillots*, ibid. *Voyez* Lumiere.
Mamelles. *Voyez* Bouts.
Manger. *Danger de ſes excès*, 80. *Voyez* Diarrhée.
Méconium, 2. *Cauſe d'éclampſie*, 54. *Traitement.* ibid.
Mercure. *Comme antidote dans les cas de petite-vérole*, 188. *Vermifuge.* 381
Mere. *Doit nourrir ſon enfant*, 1. *Exceptions*, 2. *Voyez* Biberon.
Miaſmes *des fievres malignes ; leur extrême volatilité & danger.* 231
Mouvement *néceſſaire à une Nourrice*, 5, 6, 35, 36.

N

Narcotiques. *Leur uſage*, 305. *Voyez* Opium.
Nourrice. *Voyez* Caractere. Qualités *d'une Nour-*

rice, 3. *Précautions pour ſon appartement*, 4. *Son régime*, 6. *Ses médicamens*, ibid. *Ses regles*, 8. *Appétit du coït*, 9. *Ses mouvemens colere & autres paſſions*, 11, 12. *Voyez* Changement, Mouvement.

Nourriture, *autre que le lait; quand l'enfant en doit-il prendre?* 8

Nouveaux-nés; *comment on les purge.* 25

O

Œufs *des vers.* 374-377

Opium *dangereux aux enfans.* 67

Oreilles *humides des enfans.* 20

Ouïe *des enfans; très-foible à leur naiſſance.* 18

P

Peur. *Ses effets ſur les enfans*, 306. *Cas particulier.* 308

Phthiſie, *cauſe de diarrhée.* 110

Pierre (*la*) *cauſe d'éclampſie.* 66

Pillules *préſervatives dans le cas de petite-vérole.* 194

Pneumatocele. *Diagnoſtic*, 29. *Cure.* 30

Poſition *de l'enfant dans les bras de ſa Nourrice & au lit*, 18. *Pour tetter lorſqu'il a des tranchées.* 32

Poudre, *pour les Nourrices.* 34

Préſervatif *contre la petite-vérole*, 197—199. *Voyez* antimoine, goudron, mercure, ſaignée.

Proportion *d'âge requiſe entre le lait de la mere & celui de la Nourrice.* 4

Propreté *des lieux où eſt la Nourrice*, 5. *Des linges de l'enfant.* 19
Pulmonie. *La diarrhée y eſt un ſigne mortel.* 76
Purgatifs, *actifs dangereux aux enfans*, 90. *Cauſe de diarrhée*, ibid. *Traitement de cette eſpece.* ib.
Pus. *Diarrhée purulente*, 100, 106, 108. *Pus des abcès ſans iſſue.* 105

Q

Quinquina. *Voyez* Fievres intermittentes.

R

Rachitis. *Sa cauſe, ſon ancienneté*, 438. *Symptômes*, 454. *Eſt-il contagieux?* 458. *Quand eſt-il déterminé dans ſon propre caractere?* 460. *Phénomenes particuliers*, 462. *Généraux ou communs*, 463—465. *Méthode curative*, 468-474. *Médicamens particuliers.* 475-486
Récidive *de petite-vérole.* 207. 250.
Régler. *Il faut tâcher de régler les enfans.* 13
Regles. *Voyez* Changement. *Cauſe de l'éclampſie.* 59
Rhume *de cerveau.* 31
Rougeole. *Cauſe d'éclampſie*, 62. *Expoſé de cette fievre éruptive*, 255. *Signes précurſeurs*, 257. *Eruption; ſes ſymptômes*, 258—260. *Traitement ſelon les périodes*, 263-275. *Inoculation de la rougeole*, ibid.

S

Saignée, *lors de la dentition*, 42. *Dans les*

cas de petite-vérole, 189. *Voyez* Antimoine, éthiops, goudron.
Salive, *épaisse dans la jaunisse, comme signe*, 337
Sang *acrimonieux, cause de diarrhée.* 74
Santé *de l'enfant, d'où elle dépend.* 23
Scrophuleux. (*virus*) 452
Section *du filet*, 17. *Des gencives*, 42, 43, 44. n°. 8.
Sein. *Quand l'enfant doit-il le prendre?* 24. *Jusqu'à quel âge?* 19. *Comment le lui faire quitter pour le sevrer?* 20
Sérosités. *Comment elles produisent la diarrhée.* 75
Sevrage, *resserre les enfans.* 20
Signes *mortels chez les rachitiques.* 467
Spina bifida. 498
Strabisme. *Voyez* Lumiere.
Suffocation striduleuse, 504. *Son époque en Suede*, 505. *Exposé de la maladie & des cures particulieres*, 508—518. *Signes différentiels pour la distinguer des autres toux*, 519. *Espece de la maladie*, 520. *Contagieuse*, 522. *Moyens curatifs.* 523

T

Tænia, 375, 382—386. *Moyens de l'expulser*, 413—437
Toux *des enfans*, 308. *Ses especes*, 309—313. *Traitement*, 313-315. *Toux causée par une galle rentrée.* 316
Tranchées *des enfans. Diagnostic*, 31-32. *Voyez* Constipation. *Moyens de les faire cesser*, 32.

Voyez Abſorbans, poudre, mouvement, lait d'enfant, écailles d'huitres. *Tranchées, cauſes d'éclampſie*, 55. *Traitement de cette eſpece.* ibid.
Tranſpiration. *Ses effets dans les cas de diarrhée.* 76
Tumeurs laiteuſes. 2

V

Vaiſſeaux *abſorbans, obſtrués; effet réſultant*, 75. *Voyez* Diarrhée, 83-84, & Glandes.
Vénérien (*virus*) *dégénéré, cauſe du rachitis. Voyez* Rachitis. *Maladies vénériennes des enfans & leur traitement*, 537 & ſuiv.
Vérole. (*petite-*) *Cauſe d'éclampſie*, 62. *Son origine*, 111. *Sa propagation*, 113—115. *Signes précurſeurs*, 115, 116. *Ordre & différens périodes de cette maladie*, 116—119. *Maligne*, 119. *Illegitime*, ibid. *Signes de malignité*, 120. *Pronoſtic difficile*, ibid. *Ses dangers*, 121. *D'où depend ſon caractere*, 122-129. *Signes pris des circonſtances antécédentes*, 130—135. *Réflexions ſur ces ſignes*, 134. *Signes pris des circonſtances actuelles*, 136—143. *Traitement ſelon l'ordre des périodes*, 144—186. *Voyez* Inoculation.
Vers. *Cauſe d'éclampſie*, 63. *Sous les croûtes de petite-vérole*, 197. *Effets de leur préſence*, 373. *Leur origine*, 374. *Cinq eſpeces particulieres à l'homme*, 376. *Symptômes vermineux*, 390-395. *Signes de vers*, 399. *Cure palliative*, 400—402. *Effective contre les diverſes eſpeces.* 402—437
Véſicatoires. *Réflexions ſur leur uſage.* 174

Vomissement *causé par la surcharge du lait*, 13. *De bon augure dans la diarrhée*, 76. *Exposé des causes des vomissemens des enfans, les différentes especes & les traitemens.* 295-308.

Fin de la Table.

Fautes à corriger.

En note, ligne 5, après *Hiertspráng*, ajoutez, mot équivoque, qui peut signifier *ferrement*, ou *palpitation de cœur.*

Pag. 135. lig. 16. où le, *lisez* ou le.
Pag. 175. en note, lig. 4. aux enfans, *lis.* pour les enfans.
Pag. 252. en note, lig. 7. après je conviens, *ajoutez*, ai-je déjà dit.
Pag. 322. en note, lig. 3. [illegible], *lis.* [illegible].
Pag. 379. en note, lig. 2. *lis.* de fil à la queue.
Ibid. lig. 3. lorfqu'il la fort.
Pag. 392. *Antomic.* lis. *Anatomic.*
Pag. 550. lig. 27. *effacez*, qu'au lit.
Ibid. lig. derniere, à la pointe, *lis.* à la racine.

Le Lecteur suppléera de lui-même aux autres fautes moins graves.

De l'Imprimerie de PIERRE-FRANÇ. GUEFFIER, au bas de la rue de la Harpe.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *la Traduction du Traité des Maladies des Enfans de Rosen*, par M. Le Febvre de Villebrune; je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher la publication. A Paris, ce 24 Décembre 1777. RAULIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le sieur LE FEBVRE. Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public le *Traité des Maladies des Enfans de Rosen, traduit du Suédois*: s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit

Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; A LA CHARGE que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilege ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL, qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL, le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original ; COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte normande, & lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le sixieme jour du mois d'Aout, l'an de grâce mil-sept-cent-soixante-dix-sept, & de notre Regne le quatrieme. Par le Roi en son Conseil. LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale (le présent Privilege & ensemble la Cession) des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 4. fol. 415, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 5 Septembre 1777. GOGUÉ, Adjoint.